Le zodiaque de la vie humaine, ou préceptes pour diriger la conduite et les moeurs des hommes ... Traduit du poëme latin / de Marcel Palingene [i.e. P.A. Manzoli], célébre poëte, de la Stellada. Nouvelle edition, revûë, corrigée, et augmentée de notes historiques, critiques, politiques, morales, & sur autres grandes sciences. Par Mr. J. B. C. de La Monnerie.

Contributors

Palingenio Stellato, Marcello, approximately 1500-approximately 1543
La Monnerie, J. B. C.

Publication/Creation

A Londres : chez Le Prevost, & compagnie, ... sur le Strantd [sic], 1733.

Persistent URL

https://wellcomecollection.org/works/dhmd5y4f

License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.

wellcome collection

Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
https://wellcomecollection.org







N° 438
35300/A
1 vol
2.

Em

By MANZOLLI, Pietro
Angelo

A1301

LE ZODIAQUE DE LA VIE HUMAINE, OU

Préceptes pour diriger la conduite & les mœurs des hommes.

Diviſé en XII. Livres, ſous les douze Signes.

Traduit du Poëme Latin de MARCEL PALINGENE, célébre Poëte, de la STELLADA.

Nouvelle Edition, revûë, corrigée, & augmentée de

NOTES

HISTORIQUES, CRITIQUES, POLITIQUES, MORALES, & ſur autres GRANDES SÇIENCES.

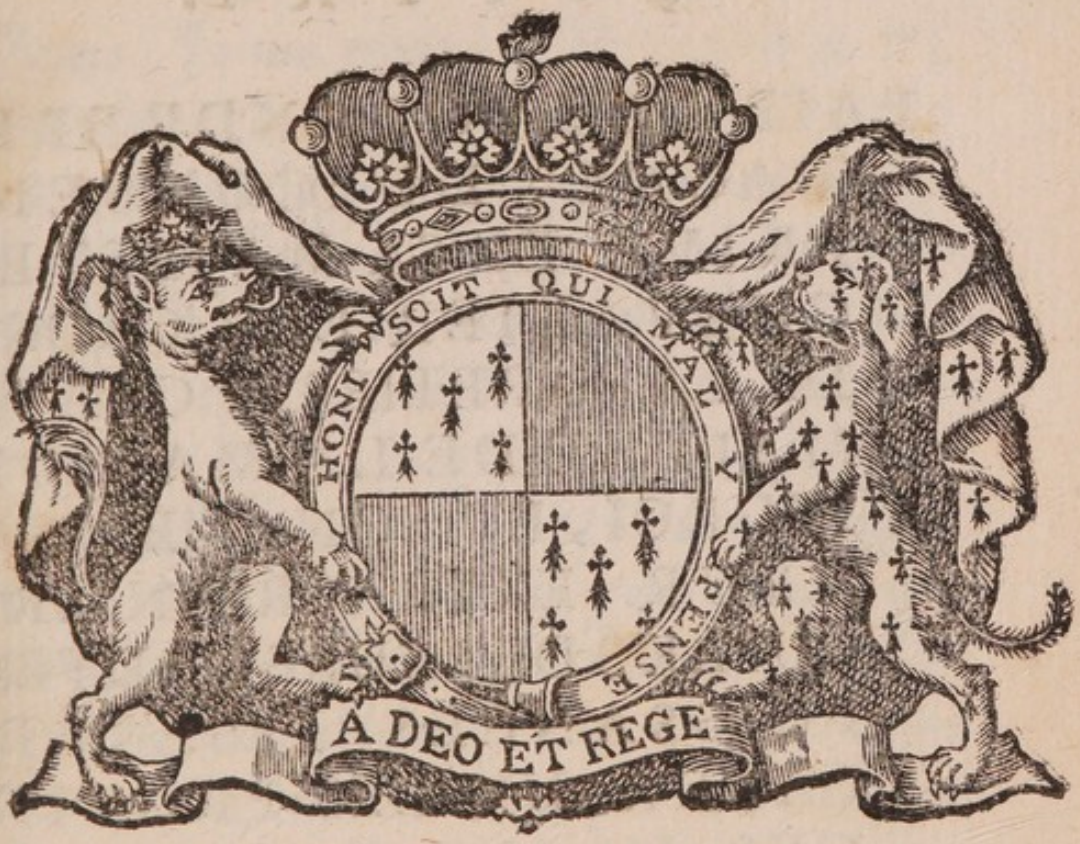
Par Mr. J.B.C. DE LA MONNERIE, Mre. Pr.

TOME PREMIER.

A LONDRES,
Chez LE PREVOST. & COMPAGNIE,
Libraires, ſur le Strand.

M. DCC. XXXIII.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY



A

SON EXCELLENCE

PHILIPPES STANHOPE,

BARON DE CHELFORT,

COMTE

DE CHESTERFIELD,

* PAIR

EPITRE.

PAIR DE LA GRANDE BRE-
TAGNE, DU CONSEIL
PRIVE' DE SA MAJESTE';
CHEVALIER DE L'ORDRE
DE LA JARETIERE; GRAND
MAITRE DE LA MAISON
DU ROI, ET SON AMBASSA-
DEUR EXTRAORDINAIRE
AUPRE'S DE LEURS HAUTES-
PUISSANCES, LES E'TATS
GE'NE'RAUX DES PROVIN-
CES-UNIES, &c. &c. &c.

MYLORD,

Je m'eſtimerois trop heureux, ſi la Tra-
duction de PALINGENE, *que vous*
m'avez permis de vous preſenter, avoit
le bonheur de vous amuſer quelques in-
ſtants.

ſtants. Je me trouve, MYLORD, dans le cas de la plûpart des Traducteurs; & par une juſte défiance de mes talents, je crains d'avoir altéré, ou même énervé les beautez de mon Auteur. Il falloit à la tête de ma Traduction un nom comme le Vôtre, MYLORD, pour ſoûtenir la foibleſſe de mon ſtile. On connoît aſſez vôtre délicateſſe, & le goût exquis qui vous fait juger ſûrement du beau, pour qu'on préſume favorablement d'un Ouvrage que vous aurez bien voulu adopter. Mais je me donnerai bien de garde d'en tirer vanité, puiſqu'aſſûrément il y a eu plus d'indulgence de vôtre part, quand vous m'avez permis de vous le dédier, que je n'ai trouvé de mérite dans ma Traduction. Après tout, MYLORD, c'eſt le ſort de vos pareils, d'être les Protecteurs des Muſes naiſſantes; & vous ne pouvez vous défendre des eſſais qu'on vous adreſſe. La bonté, qui eſt la compagne inſéparable de la vraye Grandeur, vous expoſe à ces ſortes d'importunitez. Vous n'aviez que faire qu'on vous traduiſit PALINGENE; vous avez

plus

plus qu'il ne faut de belles-Lettres pour l'entendre mieux que moi ; la ſeule curioſité que Vous aviez de voir l'air que cet Auteur auroit en François, a pû vous y engager ; & plus, mille fois encore, la grace que vous m'avez faite de m'honorer de vôtre illuſtre protection. J'avouë cependant à VÔTRE EXCELIENCE, *que je ſuis dans une ſurpriſe inexprimable de ce que, juſques ici, ce Philoſophe Poëte n'ait pas été traduit. Il ſemble que ce ſoit le propre de tous les bons Livres d'être rendus en différentes Langues, & particuliérement en François ; mais, ou cette maxime n'eſt pas vraye généralement, ou l'on en infereroit que* PALINGENE *n'en auroit pas valu la peine. Je crois cependant que ce ne ſeroit pas lui rendre juſtice, que de penſer ſur ſon compte de cette façon : pluſieurs Auteurs, du premier ordre, qui le citent & en font mention, tels que Monſieur* BAYLE, *Monſieur de la* MONOYE, *& pluſieurs autres, en jugent plus avantageuſement que* SCALIGER. *On lui reproche à la vérité d'avoir fait un monſtrueux aſſemblage du*

Sacré

Sacré & du Prophane, & d'avoir associé Dieu avec les monstrueuses Divinitez du Paganisme; & je conviens qu'en le lisant superficiellement, il paroît être tombé dans cét extravaguant défaut; mais pour peu qu'on veüille l'éxaminer avec soin, on sent qu'il a une grande atention, dans tout le corps de son Poëme, de placer Dieu dans une cathégorie particuliére; & l'on voit évidemment que ce qu'il apelle DIVINITEZ, *ne sont que des Intelligences très-pures, dont il prétend que l'Ether & le Ciel sont habitez, & que ces Estres spirituels sont sans cesse prosternez autour du Trône lumineux de Dieu. Il m'a parû qu'il n'avoit eu d'autre dessein que de cacher une Philosophie secréte sous ce mélange, & de gagner la persuasion de ses Lecteurs, par ces ornements & ces descriptions, sans lesquelles le Poëme Epique languiroit. Le fameux* MYLTON *s'est donné du moins autant de licence, dans une matiére qui a des bornes plus resserrées. En un mot,* MYLORD, *je laisse à vôtre discernement à juger s'il a bien ou mal fait; pour moi, je n'ai eu d'autre*

tre but, que celui de vous prouver que je ſuis & ſerai toute ma vie, avec un profond reſpect,

MYLORD,

De Vôtre Excellence,

Le très-humble & très-obéïſſant ſerviteur,

De la Monnerie.

AVIS

AVIS AU LECTEUR.

JE crois qu'il eſt abſolument néceſſaire de faire l'Hiſtoire de ma Traduction, ou, pour mieux dire, des circonſtances qui m'ont engagé à rendre en ma Langue Françoiſe un Auteur, qui, juſqu'à preſent, a eu le ſort malheureux d'être enſéveli dans un profond oubli ; ſur-tout en France, & d'être confondu avec pluſieurs Livres, qui, pour n'être pas entendus du commun des hommes, ont été totalement ignorez.

Je me rendis à la fin de l'année 1729. en Hollande, pour quelques affaires, dont le recit importe très-peu au Public. J'y reſtai, en deux différents Voyages, environ dix-huit mois ; & comme j'étois ſur mon retour pour la France, un Libraire Hollandois, avec qui j'avois lié une eſpéce de commerce, me montra le PALINGENIUS Latin, que je lûs avec l'avidité qu'on reſſent quand on trouve du parfait beau ; ſa lecture ne me laiſſoit pas le temps de reſpirer, par l'admiration perpétuelle qu'éxcitoit chez moi ſa Morale. Sa façon de s'exprimer, ſur la Divinité, me conduiſoit juſqu'à l'enthouſiaſme ; & le mépris qu'il faiſoit de la mort, me tranquiliſoit ſur tous les événements de la vie, & me faiſoit preſque ſouhaiter ma fin. Ce que le commun des hommes déteſte & fuit avec horreur.

Plein de ce ſentiment, je réſolus d'en donner la Traduction, perſuadé qu'une infinité d'honnêtes gens, dont on avoit négligé l'éducation, & chez qui l'eſprit rectifioit, ce qui leur manquoit du côté de la ſcience, me ſçauroient gré des ſoins que je me ſuis donné, pour mettre ſous leurs yeux un Auteur, dont ils n'auroient jamais eu aucune notion, ſi je ne l'avois pas traduit.

Sans différer, je mis la main à l'œuvre. Je traduiſis en Hollande les trois premiers livres, & j'eus l'honneur de les communiquer à mes amis. Mylord CHESTERFIELD, & Mr. le Baron de KREUNING, me patûrent y donner leur aprobation; encouragé, par des ſuffrages ſi authentiques, je priai le premier de vouloir bien me permettre de le lui dédier; ce qu'il m'acorda, avec cette bonté généreuſe, qui ne lui laiſſe jamais refuſer les graces qui dépendent de lui.

Mes affaires m'ayant rapellé en France, je laiſſai à Mr. ROUSSET, à la Haye, ce que j'avois commencé, avec promeſſe de lui faire tenir le reſte de l'Ouvrage, ſi-tôt que j'aurois eu le temps de le finir. J'effectuai ma parole; je lui envoyai le tout complet; il voulut bien en être l'Editeur, & ſe chargea même d'en faire la Préface, à quoi j'aquieſçai; mais, outre les ſoins obligeants qu'il s'eſt donné, il s'eſt gliſſé, dans l'Edition d'Hollande, un nombre infini de fautes groſſiéres, qu'il n'a pas eu le tems de corriger, étant d'ailleurs plus ſérieuſement ocupé

à nous donner ſon RECUEIL DES TRAITEZ DE PAIX, qu'on peut regarder comme une eſpéce de *Corps Diplomatique* excellent ; cela n'empêche pas que je ne lui aye là-deſſus, comme ſur bien d'autres choſes, des obligations infinies.

Malgré les fautes d'impreſſion, le Livre s'eſt trouvé totalement vendu ; & je me ſuis aperçû que le Public ne ſeroit pas faché d'en avoir une ſeconde Edition, & que la plus grande partie des Lecteurs deſiroient des NOTES, pour l'intelligence parfaite d'un Philoſophe qui embraſſe tant de matiéres, comme *Phyſique*, *Métaphyſique*, *Morale*, *Aſtronomie* ; & autres Sçiences, à la portée deſquelles tout le monde n'eſt pas.

Mes ocupations, qui ne ſimpatiſent en rien avec les Muſes, ne m'ont laiſſé que peu de tems pour ce travail. J'ai été obligé de prendre ſur mon repos, pour ſuivre le conſeil que me donne Mr. ROUSSET, dans ſa Préface, de le faire réimprimer avec des NOTES ; & j'ai pris le parti de me faire envoyer par la Poſte, au fur & à meſure, les feüilles d'épreuves, au moyen dequoi j'eſpére que ſi cet Ouvrage n'eſt pas parfait, il ſera moins défectueux. Au reſte, je n'ai eu en vûë que d'amuſer mes Lecteurs, en les inſtruiſant. Si j'y ai réüſſi, j'ai ateint le but que je me ſuis propoſé.

PRÉFACE.

ON peut mettre, entre le prodigieux nombre de fautes & d'inéxactitudes, dont fourmille le Dictionnaire de *Moréri*, preſque tout ce qu'il y a dit (*a*) du Poëte *Marcel Palingene*; entr'autres qu'il a compoſé *d'autres* Poëmes que celui du *Zodiaque de la vie humaine*, & que celui-ci a été traduit *en François & en d'autres Langues*. Quelques recherches que nous ayons faites, & quelques Auteurs que nous ayons conſultez, nous n'avons trouvé que dix ou douze endroits de ce Poëte, qui ont été, non traduits, mais imitez en vers François, par le célébre *Scévole de Ste. Marthe*, qui les fit imprimer en 1569. à la tête de ſes *premieres Oeuvres*; *comme* (*b*) *échantillons*, diſoit-il, *enfin de m'éclaircir & ſçavoir ſi l'Ouvrage contentera nos hommes. Car ſi ainſi eſt, ce me ſera grand contentement de m'employer à faire au moins ce peu de ſervice à mon Païs... ſinon, je n'ai pas délibéré de me tourmenter plus longuement l'eſprit en une choſe de bien grand travail*, &c. Or comme on ne trouve nulle part que Ste. Marthe ait donné de ce Poëte autre choſe que ces *échantillons*, il a y aparence qu'il en eſt reſté à cet eſſai, qui eſt pourtant fort loüé par la

Croix

(*a*) Dans l'Edition d'Hollande, faite en 1702. & dans celle de Paris, de l'an 1725.

(*b*) Dans la Préface des prémiéres Oeuvres de *Scévole de Ste. Marthe.*

Croix du Maine. Excepté cet Auteur, nous ne trouvons perſonne qui ait ſeulement entrepris de traduire le *Zodiaque de la Vie humaine*, peut-être par la même raiſon qui en a dégoûté *Scévole de Ste. Marthe*; c'eſt-à-dire, parce qu'on a toûjours trouvé que c'étoit un *grand travail & d'aſſez peu de plaiſir.* Le premier peut être vrai, & je n'en doute pas; mais je ne puis paſſer le ſecond à *Ste. Marthe*; car on peut avancer qu'il y a peu de lecture plus propre à faire *plaiſir* en tous ſens, que celle du *Zodiaque de la Vie humaine*; & lui-même avoit déja dit, *Que c'étoit une œuvre certainement bien recommandable, pour la grande & diverſe érudition dont il eſt plein; j'oſe dire, autant plus que Poëme qui ait été fait de nôtre temps, & peut-être auſſi du paſſé.* Ce ſont les propres termes de *Ste. Marthe.*

La Traduction que l'on donne ici, eſt donc la premiere complette qui ait parû en *François*; quoiqu'il y ait peu de Poëtes qui ayent mérité cet honneur, autant que *Palingene.* Monſieur *Baillet* a fait la même faute que *Moréri*, en ſupoſant d'autres Ouvrages à *Palingene*, lorſqu'il commence ainſi l'article de ce Poëte; *Le principal Ouvrage de cet Auteur, eſt un grand Poëme Moral, auquel il a donné le tître de Zodiaque de la Vie humaine.* Meſſieurs *Baillet* & *Moréri* auroient dû au moins indiquer quelques-uns de ces autres Ouvrages, dont ni *le Giraldi*, ni *Melchior Adam*, ni les autres, qui ont parlé de *Palingene*, n'ont dit un ſeul mot. Monſieur *Baillet* parle de quatre Editions du *Zodiacus Vitæ*; ſçavoir, d'une de 1556. à *Leyde*, in 8°. & d'une autre de 1569. auſſi in 8°. dont il ne nomme ni le nom de l'Imprimeur, ni le lieu de l'impreſſion, qui eſt aparemment celle que Mr. *Bayle* avoit. Ce ſçavant parle d'une autre, qui précéde toutes celles-

les-là, faite à *Baſle*, en 1537. ſur une d'*Italie*, qui l'avoit précédée, mais dont on ne ſçait pas la date, & la quatriéme à *Amſterdam*, en 1698. J'en trouve une de *Rotterdam* in 12. de la même année 1698. où l'on a mis des Sommaires à la tête de chaque Livre, & une table fort ample : elle me feroit douter de celle d'*Amſterdam*, de la même année, citée par *Baillet*, d'autant plus que le tître porte, *Editio nova diu deſiderata.* On trouve à la tête un Avertiſſement en Vers, au Lecteur, par *Thomas Scauranus*, qui aparemment a eu ſoin de cette édition. La plus belle, & la plus correcte, a paru auſſi à *Rotterdam*, en 1722. elle eſt 8°. avec les Sommaires, & une table encore plus ample que celle de 1698. C'eſt ſur celle-ci qu'a été faite la Traduction que l'on donne ici au Public. Je ne parle point de celle qui doit avoir parû *adjectis Commentariis doctiſſimis*, du ſçavant *Wirſungus*, dont le ſeul *Melchior Adam* a parlé, que Mr. *Bayle* n'a pas vûë, & que j'ai cherchée en vain ; car j'ai toûjours été d'avis que des NOTES n'auroient pas été inutiles à une Traduction de *Palingene* ; & peut-être que le *Commentaire* de ce Sçavant auroit déterminé *Mr. de la Monnerie* à en ajoûter à ſa Traduction, ſuivant mon conſeil, puiſqu'il y auroit trouvé des ſecours qu'il n'a pû trouver ailleurs, ou du moins qu'il auroit été obligé de ramaſſer en divers endroits.

Les éloges que je donnerois à ce Poëte ne ſeroient point ſuſpects ; je n'en ſuis pas le Traducteur, & ce ne ſeroit pas l'amour aveugle, dont ces Meſſieurs ſont ordinairement épris pour leur Auteur, qui me dicteroit tout ce qu'on peut dire à ſon avantage. *Bayle*, *Baillet*, *Ménage*, *de la Monoye*, *Naudé*, *Colletet*, *Borrichius*, *Scaliger*

Scaliger même, lui ont prodigué des loüanges; & il les a méritées à pluſieurs égards, tant par la pureté de ſa diction, que par la ſolidité de ſes Préceptes de Morale; ſans parler de la vivacité avec laquelle il ataque les ſuperſtitions de ſon tems. Que ne pourroit-on pas dire du courage qu'il eut de fronder, au milieu de l'*Italie*, les rêveries groſſiéres des Moines, leur vie luxurieuſe & débauchée, & les orgueïlleuſes prétentions du Pape? Il eſt vrai qu'on l'acuſe d'avoir parlé avec peu de reſpect de la Religion; mais eſt-il bien difficile de le défendre à cet égard? De quelle Religion s'agit-il? De la Religion, telle qu'elle étoit en *Italie* dans le XV. Siécle. Un homme, qui a quelque lumiére & qui fait uſage de ſon bon ſens & de ſa raiſon, peut-il, en bonne foi, reſpecter une telle Religion? Peut-il ſe perſuader que ce ſoit un culte digne de l'Eſtre éternel & ſouverainement parfait? Peut-il croire que les pratiques ſuperſtitieuſes, que les abſurditez, que les minuties de ce culte ayent été preſcrites par cet Eſtre ſouverainement ſage, & qu'il en ſoit honoré? Si cela ne ſe peut, *Palingene*, qui s'étoit élevé au-deſſus de la ſotte crédulité du vulgaire, étoit-il coupable de ne pas reſpecter ce qui portoit le nom de la Religion, & qui n'étoit que l'ombre de ce grand nom? On peut même dire qu'il n'a qu'éfleuré le ſujet, & qu'il a trop ménagé des crimes qui méritoient d'être frondez; que dis-je? d'être foudroyez.

Peut-être ne ſeroit-il pas auſſi facile de l'excuſer d'avoir raporté les Arguments des Libertins contre la Religion, dans toute leur force, & de n'y avoir répondu que très-foiblement. Chacun n'a pas un même degré de lumiére.

miére. *Palingene* peut n'avoir pas ſenti quels coups portoient les Arguments qu'il employoit, ou croire les avoir ſuffiſamment réfutez. *Palingene* a pû ſentir auſſi toute la force de ces Arguments, ſans trouver en lui des raiſons également fortes à leur opoſer. La bonne-foi ne lui permit pas de diſſimuler les fortes objections des uns ; ſa piété lui mit en main toutes les réponſes qu'il pût leur opoſer; & l'on peut dire qu'il ſentit la foibleſſe de celle-ci, puiſqu'il implore le ſecours de plus ſçavants que lui, quand il dit :

Non deerit qui recte iſtis reſpondeat olim.
Queſitis, nodoſque omnes diſſolvat ad ungnem.
Vir macte ingenio, vivet tua Gloria mecum,
Noſtraque (quid dubitas ?) laudabunt ſcripta minores ;
Aude opus egregium, & cæleſtia differe terris. (a)

Mais on trouve dans le Poëme même plus qu'il n'en faut pour juſtifier les ſentiments du Poëte ; ſa piété, ſa religion y éclatent de tous côtez : & ſur-tout on n'a qu'à lire les Vers qui ſuivent ceux que l'on vient de citer, pour être convaincu qu'on ne peut avoir plus de véritable piété.

Qu'on ne s'atende pas de trouver ici une Apologie de la Traduction, ou du Traducteur. Je ne puis rien dire du dernier ; il eſt mon ami. Ce que je pourrois dire de l'autre dévroit être tel, que je ne prétendiſſe pas ôter aux Lecteurs la liberté d'en juger ; il vaut donc autant ne pas tenter de les prévenir, & employer le peu d'eſpace qui nous reſte à éxaminer quelques difficultez qui concernent *Palingene* même.

Ce Sçavant s'eſt fait un rang diſtingué parmi

(a) Lib. VII. Vers 1031.

mi les Poëtes du XV. Siécle. Il étoit originaire de la *Stellada*, petite Ville du *Ferrarois*, ſur la rive Méridionale du Pô: c'eſt de-là qu'il prend ſon ſurnom *de Stellatus*, ou, comme quelques-uns le prétendent, celui *Stellatenſis*, ſuivant un uſage commun à tous les Sçavants d'*Italie*, qui ne manquent pas d'ajoûter à leur nom celui de leur Patrie. Cette remarque eſt du ſçavant Mr. de la *Monoye*, (*a*) qui veut qu'on écrive ainſi le tître du *Zodiaque de la Vie*; *Marcelli Palingenii Stellati, Poëtæ Doctiſſimi, Zodiacus Vitæ*. Quant à moi, je n'aprouve pas le *Stellatenſis* de *Wirſungus*, Commentateur de *Palingene*, ou plûtôt de *Melchior Adam*, qui ſignifieroit qu'il étoit du territoire de la *Stellada*, au lieu que *Stellatus*, nous aprend qu'il étoit de la Ville même; c'eſt la différence de *Pariſinus* & de *Pariſienſis*.

Ainſi *Scaliger*, & d'autres, ont eu grand tort de s'imaginer que *Palingene* ait pris le nom de *Stellatus*, à cauſe du tître de *Zodiacus* que porte ſon Poëme; comme qui diroit, *Poëte Etoilé*, d'où ces Critiques ont pris ocaſion de le cenſurer; car, diſent-ils, bien loin de traiter des Aſtres; le ſujet de chacun de ſes Livres n'a aucun raport aux influences que l'on attribuë communément aux Conſtellations, qui préſident aux douze Maiſons du *Zodiaque*. Cela s'apelle critiquer, pour avoir ſimplement le plaiſir de critiquer; maladie auſſi commune dans ce tems-ci que dans celui de *Scaliger*. *Palingene* a pris le *zodiaque* pour tître de ſon Poëme, parce qu'il l'avoit diviſé en douze Livres, & qu'il trouvoit douze Signes dans ce Cercle Céleſte; ſans autre

(*a*) Dans ſes Notes ſur *Palingene*; dans les Jugements des Sçavants de *Baillet*. Tom. IV. pag. 343. in 4o. *Edit.* de *Paris*.

tre myſtére, que le raport qu'il peut y avoir entre douze & douze ; comme autrefois *Herodote* a donné le nom des neuf Muſes aux IX. Livres de ſon Hiſtoire. Nous remarquerons ici, en paſſant, que *Barthius* a publié auſſi un Poëme Moral, imité de celui de *Palingene*, ſous le tître de *Zodiacus Vitæ Chriſtianæ*, &c. qu'on ne doit pas confondre avec celui de nôtre Auteur.

Scévole de Ste. Marthe aſſure, dans ſa Préface, que j'ai déja citée, que nôtre Auteur étoit Médecin d'*Hercules d'Eſt II.* Duc de *Ferrare* : on ne voit pas bien ſur quoi cette aſſertion peut être fondée, à moins qu'il ne voulut dire qu'il l'a été après la publication de ſon Poëme ; car par l'Epître dédicatoire du même Poëme, il paroît qu'il ne connoiſſoit point le Duc de *Ferrare*, & qu'il n'en étoit pas connu ; outre qu'on peut douter qu'il ait jamais été Médecin, puiſqu'on ne le trouve pas dans le Catalogue des Médecins Poëtes, dreſſé par *Bartholin*, qui ne l'auroit pas ſûrement oublié. A en juger par l'Epître dédicatoire, & par divers endroits du Poëme, nôtre Auteur paſſa la meilleure partie de ſa vie dans ſa Patrie, occupé à la compoſition de ſon Poëme, & peu favoriſé des biens de la fortune : il ne parût à la Cour du Duc de *Ferrare*, qu'à la ſollicitation de ſon ami *Antoine Muſa Braſavolus*, qui lui vanta ce Duc, comme un Prince qui avoit du goût, qui favoriſoit tous les Sçavants, & qui les encourageoit. C'eſt le ſentiment de Mr. *Bayle*, qui faiſoit un cas particulier de nôtre Poëte.

Si l'on en croit Mr. *Konig*, Docteur & Profeſſeur en Médecine, dans l'Univerſité de *Baſle*, qui a copié *Michel Meyer*, au Livre 8. *in ſymb. aureæ*

aureæ Menſæ ; *Palingene* a été Prêtre; &, au jugement des Auteurs du Journal des Sçavants, (*a*) » un Prêtre plein de religion ; mais ſévère » Critique, qui ne pouvant ſouffrir les deſor- » dres de ſon tems, ſe mit en tête de les com- » battre, dans une élégante deſcription de la » Vie humaine en Vers Latins, où il n'épar- » gna ni l'Ordre Eccleſiaſtique, ni l'Ordre Mo- » naſtique.

Reſte à éxaminer ce qui eſt arrivé à *Palingene*. Quelques années après ſa mort, ſon corps fut exhumé, dit *Melchior Adam* ; il fut brûlé par ordre de l'Inquiſition, & ſes cendres furent jettées au vent. *Guy Patin* raporte auſſi ce fait ; mais il ajoûte que ce fut pour les choſes qui ſont dans ſon Poëme, contre les Prêtres & les Moines, dont l'Inquiſition eſt compoſée. Quoiqu'il en ſoit, c'eſt un acte de l'Inquiſition ; c'eſt tout dire. Les Sentences de ce Tribunal ne peuvent être reçûës comme déciſion de la Religion ou du libertinage d'un Auteur ; tout ce qu'elles peuvent ſignifier, c'eſt qu'il a enſeigné quelque choſe de contraire aux Dogmes ou à la Religion de l'Inquiſition, qui brûle ſans pitié tous ceux qui ne penſent pas comme elle. Ainſi ce Jugement poſthume ne ſignifie rien, par raport à l'Auteur ; l'on peut même acuſer l'Inquiſition d'injuſtice & de paſſion à ſon égard ; puiſqu'ayant humblement ſoûmis ſes ſentimens à la cenſure de l'Egliſe, ce Tribunal ne pouvoit ſévir que contre ſes Ecrits & nullement contre ſa Perſonne ; *puiſqu'il ne doit pas punir les erreurs, mais l'opiniâtreté qu'on témoigne en les ſoûtenant.* Souvent ce Tribunal met le comble à la gloire d'un Auteur, en brûlant ſes Ecrits :

(*a*) Mois de Novembre 1703. pag. 1031. *Edit d'Amſt.*

Ecrits : c'eſt ordinairement une preuve qu'ils combatent des erreurs avec des arguments auxquels on ne peut répondre, qu'en les réduiſant en cendres. Tel a parû *Palingene*, aux Aſſeſſeurs & qualificateurs de ce vénérable Tribunal ; mais il paroîtra ſans doute tout autre à ceux qui le liront dans d'autres ſentiments que ceux dont ces Meſſieurs ſont animez. Son *Zodiaque de la Vie humaine*, diſent les Auteurs du Journal des Sçavants, » lui atira quelques pieux en-» nemis, qui n'ayant pû ſe vanger de lui pen-» dant ſa vie, ne manquérent point de ſe ſervir, » après ſa mort, de l'ocaſion favorable qu'ils » trouvérent de le faire paſſer pour Magicien. Ainſi ce ſeroit dans cette prétenduë qualité qu'il auroit été déterré & brûlé ; mais non pas à cauſe de ſon Poëme : & comme la Fable de ſa prétenduë Magie, raportée par *Meyer*, n'a rien que de ridicule ; peut-être, malgré ce qu'en a dit cet Auteur & *Melchior Adam*, trouvera-t-on quelque jour ſes os dans ſon tombeau, où l'on n'aura point touché. Quoiqu'il en ſoit, ni le recit de *Meyer*, ni celui d'*Adam*, n'ôtent rien de la valeur du Poëme de *Palingene* ; & tout ce que l'Inquiſition aura pû faire, n'empêchera pas que les Lecteurs n'y trouvent des beautez qu'on chercheroit en vain ailleurs, & que le nom de *Palingene* ne paſſe à la Poſtérité la plus reculée. Faſſe le Ciel qu'il puiſſe inſpirer la même averſion qu'il portoit à la ſuperſtition & aux mauvaiſes mœurs !

LE ZODIAQUE DE LA VIE HUMAINE, OU Préceptes pour diriger la conduite & les Mœurs des hommes.

LE BELIER.

SOMMAIRE DU LIVRE PREMIER.

L'Auteur après une courte apoſtrophe à Apollon, aux Muſes & au Duc de Ferrare, expoſe ſon deſſein dans ce Livre, qui ne ſert à l'Ouvrage que comme de Préface, ainſi qu'il le déſigne lui-même dans le dernier Vers de ce Chant. Son but eſt d'écrire différentes choſes, concernant tant les Sciences & les beaux Arts, que les Mœurs, dans la vûë que ſes Lecteurs en puiſſent retirer quelque utilité. Il y explique la vanité de la plûpart des Ecrivains; il met en queſtion lequel des deux eſt préférable, d'être homme de bien, ou d'être ſçavant, & donne enfin à la probité la préférence ſur le ſçavoir.

QUELLE héroïque fureur enleve mon eſprit & l'embraſe du deſir de parcourir les Collines du Parnaſſe, (*a*) embellies de Lauriers? Et pourquoi les Champs de Caſtalie, (*b*) celebrez par les Muſes ſçavantes, auſſi-

(*a*) Montagne où ſe plaiſoit APPOLON avec les neuf Muſes. Les Poëtes ont regardé cette Montagne comme le Tribunal qui juge en dernier reſſort de tous les Ouvrages de Poëſie & belles Lettres. (*b*) Fontaine du Mont-Parnaſſe.

bien que les Forêts, décorées d'une immortelle verdure, que ces Vierges habitent, me ſont-elles devenuës ſi deſirables ? De quelles épaiſſes tenebres vais-je ſortir ? Déjà j'aperçois l'aube du jour, qui répand ſes premieres clartez dans un Ciel ſerein.

Noire Fille de la nuit, monſtrueuſe envie, retire-toi & vas te plonger loin de moi dans les abîmes du Styx.

L'amour des Muſes s'empare de mon cœur. Je me ſens rempli de l'eſprit de la Divinité : rien n'eſt capable d'effrayer la vertu : elle eſt invincible, & ne craint point de parcourir le plus rude ſentier.

Oh ! Apollon, (*a*) honneur & Pere des Poëtes prophétiques, conduis-moi dans le Labyrinthe où je vais m'engager : & vous, Aganyppe, (*b*) raſſaſiez la faim inſatiable que j'ai de l'Ambroſie : (*c*) que vôtre lumiere me montre les chemins qui conduiſent au ſanctuaire de vôtre Temple reſpectable; démêlez-moi du prophane Vulgaire : ſi vôtre Divinité bienfaiſante accepte mon hommage, par un careſſant auſpice, je pourrai me flâter de vous être agréable, quoique nouvel & inconnu Sacrificateur.

C'eſt vous qui tirez de la pouſſiere & ennobliſſez les hommes : ſans vous l'eſprit des mortels dépérit, & ils ne peuvent tirer d'une voix enroüée aucuns ſons harmonieux : mais, ſi vous m'accordez vos faveurs, je vais m'élever juſqu'aux Aſtres : mon eſprit, la plus noble partie de mon Eſtre, oſera regarder les Divinitez.

Latône, (*d*) Mere des Dieux les plus brillants, ſecondez

(*a*) Dieu de la Poëſie, de la Muſique, des beaux Arts, & de la Médecine.

(*b*) Fontaine de l'Hélicon, qu'on apelle communément HYPPOCRENE.

(*c*) Mets ordinaire qu'on ſervoit aux Dieux.

(*d*) Quelquefois regardée comme la Terre, & auſſi comme Maîtreſſe de Jupiter, avec qui elle conçût deux Jumeaux, APOLLON & DIANE. Elle étoit fille de Cœus Titan, & de Phœbé ſa ſœur, ſelon Apollodore.

ſecondez mon entrepriſe, enlevez-moi dans vôtre ſein, ne rejettez pas un Client, qui vous en ſuplie, ſi les Deſtins ne lui ſont pas contraires.

Et vous, Nymphes Caſtalides, (*a*) ſi jamais j'aprochai vôtre Temple d'un cœur pur, ſi tout ce qu'une aveugle jeuneſſe peut inſpirer de ſéducteur, n'a pu me détourner de vôtre culte, & ſi les charmes trompeurs d'une coupable Vénus n'ont pu faire d'impreſſion ſur la chaſteté de mon ame, faites éclater ma renommée; que je ne ſois plus à l'avenir ſur la terre un inutile fardeau, & que quand la Parque viendra trancher mes jours, elle puiſſe trouver une partie de moi-même, ſur laquelle elle n'ait point de droits.

Et vous, Prince, (*b*) qui vous plaiſez à porter le nom d'Hercules, & qui l'avez à juſte tître, vous êtes au plus haut rang parmi les Héros qu'a fourni l'Italie de nôtre tems: vous faites la gloire la mieux établie de la Maiſon d'Eſt: vous êtes un Nourriçon que Minerve (*c*) a pris plaiſir à élever dans les grot-

(*a*) Surnom qu'il donne aux neuf Muſes, par raport à la Fontaine du Parnaſſe, apellée Castalie.

(*b*) Hercules d'Eſt, ſecond du nom, Duc de Ferrare en Italie.

(*c*) Fille de Jupiter, qui ſortit de ſon cerveau, après que ce Dieu eut ordonné à Vulcain de lui donner un coup de marteau dans la tête. Elle préſide aux beaux Arts & à toutes les Sciences; &, comme Pallas, elle préſide à la Guerre légitime.

Les Poëtes ont peut-être eu intention de nous déſigner, par cette Fable, que c'étoit de Jupiter, qu'ils regardoient comme le Pere & le Roi des autres Dieux, que procédoient les Sciences & les beaux Arts; & par le coup de marteau de Vulcain, *Dieu du Feu*, ils ont peut-etre auſſi voulu démontrer que le feu de l'imagination eſt abſolument indiſpenſable pour réüſſir aux ouvrages d'eſprit; ou bien, comme le ſçavant d'Eſpagnette, Auteur d'un Livre latin, qui a pour titre, *Enchyridion Phyſicæ reſtitutæ*, nous veut faire entendre la Création du Monde.

Par la naiſſance de Minerve, il conclut que la Sageſſe, les beaux Arts, & les Sciences, ſont émanées de la Divinité: & par Vulcain, il infére que c'eſt la lumiere & le feu, qui eſt ſon principe, qui ont débroüillé le Cahos.

tes du Parnaſſe, & vous avez, dès vôtre tendre enfance, ſuccé le lait des neuf Sœurs : (*a*) c'eſt de vous qu'elles atendent un honneur immortel ; & c'eſt enfin ſur vous qu'elles ſe repoſent du ſoin de faire revivre les anciens Lauriers de la Phocyde. (*b*)

Quoique Mars, (*c*) jaloux de vous poſſeder, faſſe ſes efforts pour vous atirer aux Combats, par les promeſſes les plus ſéduiſantes, & par les motifs dont il uſe ordinairement pour entraîner les Héros : mais non, vos victoires vous ont aquis aſſez d'honneurs, & vos traces ſont ſuffiſamment jonchées de Lauriers, daignez être preſent à mes Concerts, & jettez un regard favorable ſur un Poëte, qui oſe s'engager dans des chemins que perſonne avant lui n'avoit parcourus, & dans leſquels aucune trace ne juſtifie qu'aucun Sage l'ait devancé.

Qu'une longue vie ſur la terre vous ſoit acordée pour remplir les vœux ardents des Ferrarois : qu'après avoir paſſé de longs jours, filez d'or & de ſoye, (*d*) quand les Deſtins implacables vous feront regretter ſur la terre, vous puiſſiez vous élever à l'Empirée : (*e*) ce jour ne viendra que trop-tôt. Que la cruelle Lachéſys (*f*) en retarde le fatal inſtant, en filant une longue trame, afin que vous ſoyez plus long-tems l'objet de nos Chants : que vôtre nom faſſe retentir l'Inde qu'arroſe le Gange ; que les rives de la Mer d'Eſpagne en réſonnent, & le portent, avec vôtre réputation, juſques dans les Villes hyperborées, (*g*) & que le bonheur de le faire connoître aux extrêmitez de la Lybie, (*h*) me ſoit reſervé.

Je

(*a*) Neuf Muſes.
(*b*) Contrée d'Achaïe, où étoit le Parnaſſe.
(*c*) Dieu des Combats.
(*d*) Expreſſion Poëtique, pour dire des jours heureux.
(*e*) Le plus élevé des Cieux.
(*f*) L'une des trois Sœurs, qui filoient la trame de la vie des hommes.
(*g*) Nations tout-à-fait au Nord.
(*h*) Grande Contrée de l'Affrique.

Je publierai juſqu'à quel point vous étendez vôtre amour pour la juſtice : je ne craindrai point de prodiguer l'encens des Muſes, en exprimant juſqu'où va vôtre pieté & vôtre bonne-foi : je ne ſerai embarraſſé que du choix des vertus à laquelle donner la préférence : vôtre prudence dans les Conſeils marchera d'un pas égal, avec vôtre valeur dans les Combats : vôtre généroſité & vôtre clémence trouveront place dans mes Chants : vôtre eſprit enfin, & la pureté de vos mœurs, acheveront vôtre éloge.

Reçevez donc cette Offrande légitime d'un œil ſerein, & donnez vôtre aprobation à mon entrepriſe. Mon eſprit m'entraîne à décrire des choſes, dont la grandeur & la difference ſont égales : elles ne peuvent s'exprimer en peu de mots, & je m'abandonnerai à mon inſpiration, ſemblable à un nageur qui eſt jetté d'un flot ſur l'autre, qui tantôt ſurgit à un Port praticable, & tantôt veut s'arrêter ſur une Plage dangereuſe.

Pendant cette périlleuſe Navigation, conduit par la bouſſole de la ſeule raiſon, je ſonderai les chemins cachez de la nature, je découvrirai ce qu'elle a d'oculte, & je la ſuivrai, ſur-tout où elle eſt bienfaiſante, & où elle contribuë à nous donner les mœurs les plus ſaintes, qui ſont preſque éteintes dans ce ſiécle corrompu.

Qu'eſt-il, hélas! de plus fâcheux que d'être obligé d'avouër & forcé même de convenir d'une ſi triſte verité ? Je n'obmettrai aucun des remedes capables de guérir les maladies d'un eſprit languiſſant : quelle matiere eſt plus digne des Concerts des Muſes, qui ſont Vierges, que celle qui traite des bonnes mœurs ?

C'eſt à l'examen de ce ſujet que les hommes doivent un jugement ſain & un eſprit raiſonnable. Si une perſonne hébêtée, regardée du même œil que le plus vil des animaux, par raport à ſon impieté, laquelle, au mépris de la juſtice, ſuivroit la hon-

teuſe & brutale paſſion de la luxure, ou qui ſeroit ſollicitée par une cupidité ſceleratte, ou intérieurement rongée du cruel poiſon de l'envie, uſant de détours ou de ruſes, capable d'impoſture, ſoûmiſe à l'yvreſſe, ou livrée à tout autre vice; ſi elle prétendoit décrire la route que je me propoſe, elle ſeroit juſtement ſoupçonnée de s'être voulu procurer une vie impunie.

Aucun de ces lâches motifs ne m'a fait écrire: c'eſt ma propre expérience, qui me perſuade qu'il n'y a de vraye doctrine que celle que je vais annoncer.

C'eſt elle qui fait les hommes illuſtres, qui les deſtine aux plus grands emplois, & les rend les plus propres à être utiles à eux-mêmes, à leur famille, & à leur Patrie.

Les perſonnes imbuës de pareils préceptes, ſont les plus capables de prendre leur parti dans les affaires les plus épineuſes.

J'avouë, & me fais honneur de cet aveu, que j'ai toûjours été moins ſenſible aux atraits d'un viſage orné de lis & de roſes, de beaux yeux & de beaux cheveux, & aux autres parties du plus beau corps, euſſent-elles, dans leur arrangement régulier, l'ordre & l'œconomie des Aſtres les plus parfaits: non, je le répete, ils ne m'ont jamais fait de ſi douce impreſſion que les bonnes mœurs, & le brillant d'une ame vertueuſe, exempte de tous vices & adonnée à l'obſervation de la plus exacte juſtice, qui, fondée ſur une ſainte confiance, en conſéquence de cette morale, agit avec la joye que lui donne une bonne conſcience. Une perſonne dans cet heureux état, marche comme ayant toûjours les Dieux propices: elle n'eſt pas inquietée des ſecrets qui ſe debitent à l'oreille: elle ne craint pas d'être citée au Tribunal des Juges, ni au pied du Trône des Rois.

Il n'en eſt pas ainſi de celui qui commet le crime:

il

il tremble à chaque inſtant qu'on ne rende public le forfait qu'il a commis en ſecret. Celui, au contraire, à qui cette même conſcience ne fait aucun reproche, aux plus affreux éclats du plus bruïant tonnerre, n'en craint pas les coups foudroïants : il ne conçoit nul ſoupçon facheux, quand il voit les gens ſe parler en particulier : il lui importe peu que ce ſoit de lui qu'ils s'entretiennent ; parce qu'exempt de crime, il ne redoute point le ſujet de leur converſation : il n'a jamais l'embarras de ſe dire à ſoi-même, que ferai-je ? la Juſtice des Rois, ou la rigueur des Juges me pourſuit. Il ne tombe pas non plus dans le doute de ſçavoir s'il doit, en les ſollicitant, implorer leur clémence, ou éviter, par la fuite, les dangers dont leur Juſtice menace ſa vie.

Une crainte de la vangeance des juſtes Dieux perſécute toûjours les méchants; car quoique quelquefois le criminel ſemble ſe livrer aux plaiſirs, il eſt cependant intérieurement dans une perpétuelle agitation, ſemblable aux flots écumeux de la Mer, ou au Volcan de l'Ethna, (*a*) tandis qu'il forge ſes traits brûlants & bitumineux.

Je n'ai donc point entrepris de chanter la fameuſe Troye, qui fut l'objet de l'armement de mille Vaiſſeaux, & qui dût ſa ruïne à l'innocente pitié qu'elle eut du traître Synon. (*b*)

Ce ne ſont pas non plus les édifices de cette Ville, ataquez par ſurpriſe, qui feront le ſujet de mes Chants. On ne me verra pas debiter un encens impoſteur à des Héros chimériques, comme ce n'eſt que trop la coûtume de la plus grande partie des Poëtes. On ne pourra me ſoupçonner de revêtir le Corbeau des qualitez du Phénix; j'aimerois autant me frayer une

(*a*) Volcan de la Sicile, qui jette des flammes.

(*b*) Transfuge de l'Armée des Grecs, aſſiégeants de Troye, qui ouvrit la porte du Cheval de bois, lequel renfermoit les Guerriers qui ſaccagérent cette Ville.

une route dans le vuide de l'air, Empire de Junon, (*a*) porté ſur des aîles, pareilles à celles que l'ingénieux Dédale atacha à ſon imprudent fils Icare, (*b*) qui eut tout lieu de regretter la témérité de ſa folle entrepriſe ; ou bien, que nouvel Ovide, je priſſe le futile ſoin de chanter de nouveau les Métamorphoſes impies des hommes & des Dieux.

Pour prix de mes ſoins, je ne pourrois au plus me flâter que d'avoir rempli des oreilles oiſives de ſons bruïants & de pénibles bagatelles.

Seroit-il mieux, ſi j'employois mon loiſir à chanter les laſcives amours d'une jeuneſſe effrenée, ou, ce qui ne peut s'imaginer ſans horreur, de ſoüiller l'idée ſacrée des Divinitez, par des paroles prophanes ou des aplications impies ?

En effet, qu'eſt-il de plus ſaint, qui ſouvent ne ſoit en bute à nôtre démence ? De quels crimes n'avons-nous pas noirci ces divines idées ? & de quel oprobre honteux ne les avons-nous pas chargées ?

Nous en faiſons des Incubes (*c*) & des Succubes :

(*a*) Junon, ſœur & femme de Jupiter, a été regardée comme la Déeſſe de l'Air. Les Oyſeaux étoient par conſéquent du reſſort de ſa Juriſdiction. On la repreſente dans un Char, traîné par des Paons.

Le nom de JUNON vient du mot Latin *Jurando* ; parce qu'en qualité de Lucine, elle donnoit ſecours aux femmes en couche, par une heureuſe délivrance. Voyez Monfaucon, *De Antiquitatibus.*

(*b*) Dédale, Auteur & Architecte du Labyrinthe de Créte, où étoit renfermé le Minotaure, voulant ſe ſauver avec ſon fils Icare, lui fit des aîles, dont les plumes n'étoient retenuës que par de la cire ; elles fondirent au ſoleil, dont il s'aprocha de trop près, & il tomba dans la Mer, qu'on a depuis apellée MER ICARIENNE.

Icarus Icarias, nomine fecit aquas.

Cette Fable nous déſigne la témérité des jeunes gens, qui, au mépris des conſeils de leurs Peres, font des entrepriſes au-deſſus de leurs forces. Dédale ſe ſauva en planant la moyenne région, & l'imprudent Icare périt en s'élevant trop haut.

(*c*) Démons, ainſi nommez, qu'on a prétendu qui habitoient avec les hommes.

bes : nous polluons leurs celeſtes ſubſtances, en les taxant d'avoir enlevé des garçons : (*a*) nous les faiſons ſéducteurs de filles innocentes: nous oſons loger dans les Cieux, & nous donnons, par une legereté impie, la qualité de Déeſſe à une chimére, (*b*) qui fait un commerce infâme & puniſſable chez les peuples les plus barbares : un honteux adultére enfin y tient une place éclatante.

Oh honte ! oh pieté ! oh crime ! Sont-ce-là les actions-de-graces ? Sont-ce-là les encens, les foïers, les prémices des Troupeaux, les Autels, les Hymnes, & les juſtes loüanges qui ſont dûës aux juſtes Dieux ?

Eſprits des mortels, de quels menſonges & de quelles monſtrueuſes fictions n'avez-vous pas été de tous les tems capables, pour vous ouvrir, avec une précipitation indicible, un chemin plus ſûr & une licence plus illimitée de vous livrer au crime ?

Oh folle ! oh prophane troupe d'Ecrivains ! qui avez beſoin d'une double purgation d'ellebore d'Anthycire, (*c*) c'eſt à vous que ce diſcours s'adreſſe : en ataquant les autres, vous faites verſer ſur vous-mêmes le mépris à pleines mains : vous devez ces fâcheux retours à l'immodérée pétulence d'une langue indiſcrette : devez-vous vous étonner que les foudres que vous braſez (*d*) pour les autres, vous brûlent

(*a*) Jupiter changé en Aigle, taxé par les Poëtes d'avoir enlevé Ganiméde, fils de Tros & de Calirrohé, pour lequel il avoit conçû un amour criminel.

(*b*) Les Poëtes font faire à Vénus un commerce déteſtable, qui dans la plus groſſiére République ſeroit noté d'infamie ; ce qui fait que le Poëte traite de chimérique cette Divinité.

(*c*) Iſle, fameuſe par l'Ellebore qu'elle produiſoit. On a donné à cette Plante la vertu de guérir de la Folie. Je crois ſeulement qu'elle purge le cerveau, comme la Bétoine. Quand les Romains taxoient une perſonne de Folie, ils diſoient ; *Naviget Anthyciras.*

(*d*) Terme allégorique, pris de la forge où les Cyclopes forgeoient les foudres de Jupiter.

brûlent vous-mêmes, & que leurs traits ſoient reverſibles ?

Le travail dangereux, auquel vous conſacrez vos loiſirs & vos veilles, doit retomber ſur vous. Quel honneur en pouvez-vous eſpérer ? Car enfin celui qui n'eſt occupé que de ſes ſeuls intérêts, & qui au contraire ne ſe propoſe pas d'être utile à autrui, mais qui loin de-là ſe livre à une joye maligne, qui ne doit ſa naiſſance qu'aux maux de ſon prochain, tandis qu'il croit travailler à ſon bonheur, par un exact revers de juſtice, mérite d'être rayé du nombre des hommes & d'être placé au plus bas rang des bêtes les plus ſtupides.

Il falloit que j'écriviſſe de cette façon, pour pouvoir procurer quelque profit à mes lecteurs, afin qu'ils n'euſſent pas à ſe plaindre d'avoir perdu leur tems ou de l'avoir employé à la lecture de pénibles & fauſſes bagatelles, ou de vaines chimères.

Je me ſuis propoſé de définir le ſouverain bien en trois Cathégories, l'utile, l'agréable, &, ce qui eſt encore plus d'uſage, les bonnes & les honnêtes mœurs.

Qu'un Poëme ſoit rempli de quelqu'unes, ou de toutes ces qualitez, il doit en outre ne jamais s'écarter des juſtes bornes de l'honnêteté & de la pudeur.

Quels tîtres affreux, quels noms ne doit-on pas donner, de quel diffamant Corollaire (*a*) ne doit pas être puni celui qui eſt ſans ceſſe ocupé à debiter des choſes vaines, qui loin de rendre aucun fruit, ſont plûtôt capables de corrompre l'innocence de nôtre vie, & qui oſe rendre publique, par d'odieuſes Pancartes, la criminelle audace des inſenſez & prêter de nouvelles armes à leur déteſtable fureur, en laiſſant de honteux Monuments de luxure, qui ſeront dans

(*a*) S'entend ici comme une meſure excédée, pour exprimer analogiquement le crime outré de ceux que Palingene veut ici corriger.

dans les siécles à venir, des modelles de délire pour les races futures ?

De quels remords de pareils gens ne doivent-ils pas être rongez ? quelle impression fatale de pareils écrits, plus venéneux que l'Aconyth, (*a*) ne doivent-ils pas faire à d'innocentes ames ? quels dangereux éguillons n'en doivent-elles pas ressentir ?

Une parole scelerate ose pénétrer jusque dans le sanctuaire des ames les plus saintes, & répandre le crime par flots dans un jeune cœur palpitant de honte !

Quelqu'un va m'alléguer que souvent de pareilles futilitez font plaisir à un Grand, dont la salle d'audience se trouve peuplée de Gardes ou de Clients, ou à celui que l'abondance de ses richesses fait respecter, & dont le cerveau retréci & le mince génie a fait tout le mérite auprès d'une aveugle & carressante fortune ; les choses sont-elles moins défenduës, quoi qu'elles aient l'aplaudissement d'un riche licentieux ? Il n'en est pas assurément ainsi.

Si l'animal à deux pieds est couvert d'or, il ne doit pas s'en glorifier davantage, que le Quadrupéde n'eut droit de le faire quand il fut chargé de la Pourpre. Il n'est que trop de gens qui sont enorgueillis des couleurs les plus vives que fournit le Poisson Thyrrien, (*b*) dont le front est ceint de lauriers extorquez, & dont les doigts sont chargez d'énormes brillants ou de perles Orientales. Production fastueuse de leurs innombrables richesses !

Ne feroit-on pas serment, à voir l'extérieur de pareils

(*a*) Herbe venéneuse, que les Poëtes ont prétendu être produite par l'écume de Cerbére.

(*b*) Poisson de Mer à coquilles, avec lequel on teignoit autrefois la plus belle écarlate.

A present elle se teint avec la Cochenille, qui n'est autre chose qu'une petite Mouche qui vient de l'Inde, du corps de laquelle on tire un suc rouge qui forme cette riche couleur.

pareils gens, qu'ils ſurpaſſent Platon (*a*) par l'eſprit, & que la ſainteté de leurs mœurs l'emporte au-deſſus de celles qui firent admirer la conduite & la vie de ce Philoſophe ?

Heureux celui qui ſans ceſſe occupé de chanter Apollon, s'eſt borné aux innocents Concerts des Muſes ; ſa réputation ne paroît pas avoir beaucoup d'étenduë, mais il ne craint point d'être comparé à des Outres vuides, & ſa renommée n'eſt jamais trompeuſe.

La volupté eſt fille de la fortune : la folie l'eſt de la volupté ; & l'une & l'autre enfin obſcurciſſent les lumieres de la raiſon : de-là vient qu'on trouve ſi rarement la ſageſſe, compagne de la fortune & des richeſſes.

Quel eſt celui qui eſt aſſez genereux pour ſouffrir pour la vertu, ſi la récompenſe n'y eſt pas atachée ? Et qui eſt avide de cette récompenſe, ſinon le pauvre ? Le riche ſacrifie à la joye, à la volupté & aux douceurs du repos : les démarches pénibles lui ſont en horreur, auſſi-bien que les chemins, preſque impratiquables, qui conduiſent à la Forteresſe (*b*) où la ſcience eſt renfermée.

J'entre dans une juſte fureur contre les Ouvrages & les Poëtes, qui n'emploient leur Verve (*c*) dépravée qu'à enſeigner une doctrine obſcêne à des enfants, qui n'ont, pour parer de pareils préceptes, que leur innocence. Je les vois par degrez profiter de ces infâmes leçons, devenir pires de jour en jour, & après avoir été abandonnez de leur premiere pudeur, ſe livrer entiers à la ſcelerateſſe de leurs mœurs.

(*a*) Fameux Philoſophe, Diſciple de Socrate & Chef d'une Secte, qu'on apelle les *Platoniciens*. Nous parlerons plus amplement de ce Philoſophe dans un lieu plus convenable.

(*b*) *Non jacet in molli veneranda ſcientia lecto.*

(*c*) Sorte d'enthouſiaſme, qui mettant, pour ainſi dire, le Poëte ou le Peintre au-deſſus de lui-même, font ateindre à l'un & à l'autre les beautez de leur art.

De

De pareils Maîtres ſemblent vouloir augmenter l'aſcendant du crime originel, afin de ſe précipiter avec plus de rapidité dans les abîmes du noir Tartare. (*a*) Mais ce qui me fournit une ſatisfaiſante conſolation, c'eſt de les voir tomber dans l'ignominie, par les mêmes moyens dont ils s'étoient flâtez d'aquérir une loüable réputation.

Car enfin on ne peut juger de pareils gens que par leurs criminels écrits, & l'on infére avec raiſon qu'ils ſont tels que leurs œuvres les repreſentent; car il faut convenir que la parole eſt le miroir de l'ame & le témoin irréprochable des mœurs: celuilà eſt réputé prendre plaiſir aux choſes dont il parle le plus ſouvent & de ſon plein gré.

Le Laboureur ne s'entretient que de bœufs, de ſocs, de ſyllons & de charuës; le Nautonnier ne parle que de voiles, de rames, de radeaux & de carênes; le Soldat n'ocupe ſon loiſir qu'en rapellant dans ſa mémoire le nombre des chevaux, des épées, des lances & des Combats; ainſi les hommes adonnez à l'obſcénité, ne s'écartent guéres dans leur converſation des choſes qui y ont un honteux raport.

Oh! vous, à la prudence deſquels eſt confiée l'éducation de la jeuneſſe, qui vous chargez du ſoin de former leurs eſprits, ſuſceptibles de toutes impreſſions, comme une cire môle qui prend facilement l'empreinte du doigt, quittez, croyez-moi, ces pernicieux écrits, atachez-vous à de plus belles matiéres, & chargez-vous du ſoin de leur enſeigner des choſes moins arides & qu'on puiſſe citer ſans rougir.

Que l'Hiſtoire de leur païs, & celles des étrangers, ſoient la baze de leur premiere inſtruction; il

(*a*) Lieu le plus ténébreux des Enfers, aparemment copié ſur ce que la Sainte-Ecriture apelle les TENEBRES EXTE'RIEURES.

il faut s'efforcer de la leur inſinuër de façon, qu'ils s'en faſſent un jeu qui leur ſoit agréable, afin qu'ils ſe chargent plus facilement la mémoire des faits qui y ſont contenus; ce ſont-là de ces ſucs de nectar, (*a*) qui nourriſſent en flâtant le goût; ils enſeignent la conduite de la vie; ils aprennent ce qu'il faut éviter, indiquent ce qu'il faut ſuivre, préviennent les fautes par les exemples, & chargent enfin un jeune homme de l'expérience de pluſieurs ſiécles.

On ne doit pas négliger un peu de Fables & de Mythologie, (*b*) dont il faut faire un choix délicat; il faut auſſi leur faire lire ce que les bonnes Comédies enſeignent d'utile, dans les termes les plus châtiez & dans des ſcénes épurées.

J'avouë qu'il y a dans la plûpart des Poëmes des faits ſoüillez par les mauvaiſes mœurs; il ne faut par conſéquent choiſir que ceux qui ſont écrits avec une mâle gravité, & qui cachent ſous une écorce riante une inſtruction auſſi douce que le miel, & des préceptes qui peuvent être mis à profit ſans crime.

C'eſt de pareilles viandes qu'il faut alimenter vos jeunes Diſciples. Quand ils auront ateint un âge plus avancé, ils auront à parcourir un champ plus vaſte, où ils pourront, avec certitude & diſcernement, cuëillir les ſimples qui leur plairont davantage; il faut enſuite, pour donner la derniere main à ce précieux chef-d'œuvre de l'éducation, peſer avec ſoin auquel des deux on doit s'atacher le plus & par lequel on doit commencer le premier, ou d'aſſurer chez eux une probité à toutes épreuves,

(*a*) Boiſſon des Dieux, dont ils étoient privez pendant cent ans, quand ils avoient juré ſur le Styx & fauſſé leur ſerment.

(*b*) Hiſtoire fabuleuſe des Dieux du Paganiſme, ou Théologie Payenne.

épreuves, ou de leur enſeigner une doctrine fixe & qui n'ait rien de ſuperficiel; car la doctrine eſt par elle-même toute divine; elle s'inſinuë facilement aux caractéres doux; les orguëilleux en ſont incapables: les voluptueux, & ceux qui ſont livrez à la nonchalance & au ſommeil, y parviennent difficilement; elle ne s'aquiert enfin qu'au bout d'un long-tems & par une pénible étude; mais quels avantages n'en retire-t'on pas?

C'eſt cette même Doctrine qui gouverne les Villes & les Etats; c'eſt à elle qu'on eſt redevable du bon ſuccès des armes, qu'elle met à la main, ou qu'elle fait quitter, ſelon l'éxigence des beſoins; elle enſeigne quelle eſt la terre que nous habitons, (*a*) elle éleve nos connoiſſances juſqu'aux Aſtres, (*b*) elle nous aprend l'art de guérir les

(*a*) Par la GE'OGRAPHIE, nous connoiſſons où ſont ſituez les differens Royaumes ou Monarchies. Nous ſçavons qu'il n'y a qu'une Mer, qui eſt l'Ocean, & que la Méditerranée n'eſt qu'un Golphe, quoiqu'elle ſoit apellée Mer improprement, atendu que c'eſt le plus grand de tous les Golphes. Nous aprenons que ce même Ocean change de differens noms, ſelon les differens Païs qu'il arroſe, comme Mer d'Eſpagne, Mer des Indes, Mer Adriatique, &c. Nous partageons le monde en quatre Parties, EUROPE, ASIE, AFFRIQUE, & AME'RIQUE. Nous diſtinguons les Montagnes des Colines, les Colines des Tertres, & les derniers des Eminences. Nous connoiſſons un Iſthme, d'avec une Iangue de Terre; une Iſle, d'avec un Continent; & une preſqu'Iſle, d'avec une Iſle véritable.

Par la GE'OME'TRIE, nous meſurons un terrain ſur cette même terre; par toiſé & par arpentage, on en prend le nivellement; on diſtingue les meſures courantes, ſuperficielles ou cubes. En un mot, on eſt a portée de déterminer l'étenduë de toutes ſortes de terrains.

(*b*) L'ASTRONOMIE enſeigne le cours des Aſtres, fait prévoir les Phénoménes, & prédire les Eclipſes pluſieurs années avant qu'elles arrivent. L'ASTROLOGIE-JUDICIAIRE, quoiqu'elle ſoit décriée dans l'eſprit de bien des gens, nous aprend les influences des Aſtres, & ſemble, malgré l'incertitude de ſes jugemens & de ſes calculs, nous faire pénétrer l'avenir.

maladies, elle renferme la peinture, la ſculpture, & l'architecture; en un mot toutes les formes & les figures ſont de ſon reſſort; c'eſt par elle, qu'à l'aide d'une petite quantité de caractéres de chiffres, * (*a*) on s'aſſure avec certitude des nombres les plus innombrables.

L'art ſéduiſant de la Muſique, & de faire parler les inſtrumens muets, releve de l'Empire de cette fille du Ciel; elle nous conduit juſques dans les voûtes éternelles, ſéjour immuable de la Divinité, (*b*) elle pénétre juſqu'au plus profond ſanctuaire de la nature, (*c*) & nous rend les confidens de ſes reſſorts ſecrets. Ce n'eſt que par elle enfin que nous pouvons parvenir à la perfection; elle nous met infiniment au-deſſus des autres animaux, & ſemble nous égaler aux Dieux.

Tous ces talens que la Doctrine renferme perdent cependant tout leur prix & leur éclat; quand elle ſe trouve mêlée dans la lie des vices, elle ſe maſque d'un viſage difforme, comme le Jaſpe ſe ſalit quand il eſt plongé dans un vazeux bourbier, ou comme le ſoleil quand il eſt couvert d'une épaiſſe nuée, ou quand il s'éclipſe par l'interpoſition du corps Opaque de ſa ſœur Diane; non-ſeulement il perd ſon éclat, mais ſes influences ſont nuiſibles & dangereuſes. Il en eſt de même de la Doctrine; chez un méchant homme, elle devient ce qu'eſt une arme dangereuſe entre les mains d'un furieux, qui eſt en état de s'en ſervir à la ruïne de bien des gens, & il paroît extravaguer à meſure qu'il eſt plus ſçavant & plus méchant.

Celui-

(*b*) Ne peut-on pas dire que la METAPHYSIQUE nous aproche de Dieu; celle ſur-tout à laquelle la connoiſſance de la nature a ſervi de degré?

(*c*) La PHYSIQUE nous donne une connoiſſance de la nature, qui, quoiqu'imparfaite, peut ſe réctifier par la Chimie, qui eſt la preuve de la Phyſique.

* (4) Par L'ALGE'BRE, & par L'ARITHME'TIQUE, on s'assûre des nombre les plus innombrables. On prétend que cette Sçience des Nombres étoit poussée, chez les anciens Egyptiens, beaucoup plus loin qu'aujourd'hui. La raison en est simple.

Les Hébreux, aussi-bien que les Grecs, avoient donné des valeurs à leur ALPHABETH. Exemple.

ALPHABETH GREC ET HÉBREU, OU ÉOLIQUE.

Avec la valeur des Lettres en Chiffres.

GREC.		*La valeur.*	HE'BREU, ou E'OLIQUE.		
Α, α	ἄλφα	a	1		*aleph*
Β, β, ϐ	βῆτα	b	2		*beth*
Γ, γ, ϝ	γἀμμα	g	3		*gimel*
Δ, ∂, ∂	∂έλτα	d	4		*daleth*
Ε, ε	ἐ ψιλὸν	e bref	5		*hethaliquoties pro.* o
Ζ, ζ, ζ	ζῆτα	z, ds	6		*zétha*
Η, η	ἦτα	é long	7		*a. aliquoties pro.* ἦ
Θ, ϑ, θ	θῆτα	th	8		*thet*
Ι, ι	ἰῶτα	i voyelle	9		*iota, jod*
Κ, κ	κἀππα	K, c	10 / 20	*denotat.*	*caph*
Λ, λ	λἀμϐδα	l	11 / 30	*denotat.*	*lamed*
Μ, μ	μῦ	m	12 / 40	*denotat.*	*men*
Ν, ν	νῦ	n	13 / 50	*denotat.*	*nun*
Ξ, ξ	ξῖ	x	14 / 60	*denotat.*	*xi.* σκ
Ο, ο	ὀμικρὸν	o bref	15 / 70	*denotat.*	*oc.* οὖ
Π, ϖ, π	πῖ	p	16 / 80	*denotat.*	*phé*
Ρ, ρ	ῥ῾ῶ	r	17 / 100	*denotat.*	*reſch*
Σ, σ, ς	σῖγμα	ſ	18 / 200	*denotat.*	*ſamech dor.* σαν
Τ, ϯ, τ	ταῦ	t	19 / 300	*denotat.*	*tau*, ou *taf*
Υ, υ	υψιλὸν	u, y françois	20 / 400	*denotat.*	* distinct de l'u latin, qui faiſoit *vau*
Φ, φ	φῖ	ph	21 / 500	*denotat.*	*fi*
Χ, χ	χῖ	ch	22 / 600	*denotat.*	*chet*
Ψ, ϕ	ψῖ	pſ	23 / 700	*denotat.*	*pſ*
Ω, ω.	ωμέγα.	ô long.	24 / 800	*denotat.*	*oméga*, ou.

Eſt-il étonnant, après cela, que les anciens Hébreux, en parlant & en s'écrivant, ſe familiariſaſſent avec LES NOMBRES ?

Celui-là au contraire qui fait ſes efforts afin que le cours de ſa vie ſoit exempt de crimes, qui reſpecte les droits des hommes & des Dieux, qui eſt en garde contre le vice, comme contre les morſures d'un Dragon tourmenté d'une faim dévorante, quand il ſeroit de la plus baſſe condition, berger, ou le plus vil eſclave, fût-il de la plus craſſe ignorance, il doit néanmoins être regardé avec vénération; on lui doit les loüanges les plus exquiſes; les hommes, & les Dieux mêmes ne ſont pas en droit de le mépriſer.

Quel eſt celui qui n'aimera pas un pareil homme? Il faudroit n'avoir point d'ame ou être un dangereux ennemi des vertus, pour refuſer des éloges à celui qui reſpecte les choſes ſacrées, & qui, amateur de la juſtice, eſt incorruptible aux preſens les plus prétieux & à l'or dont les hommes ont fait une aveugle Idole (*a*) à laquelle tant de gens ſacrifient.

Avec ces qualitez cet homme ne veut pas s'emparer du bien d'autrui; il tend aux malheureux une main ſecourable; il s'éloigne avec horreur des infâmes; il cultive, recherche & prend ſoin des gens humbles; il a ſoin d'éviter la fréquentation impie d'une langue médiſante, qui n'épargne pas même les Dieux. Le cynique (*b*) lui fait horreur; il ſeroit fâché d'offenſer qui que ce ſoit; il eſt au contraire dans une perpétuelle ſollicitude de trouver l'ocaſion de rendre ſervice à tout le monde; & ce qui met le comble à ſes vertus, il eſt humble & modeſte à tous égards.

Heureux celui qui eſt le modèle d'un pareil caractére, mais mille fois plus heureux encore celui qui joint à ces vertus la ſcience. Un pareil homme eſt digne

(*a*) Statuë inanimée, que les anciens Payens adoroient.

(*b*) Homme ſatyrique, mordant; terme Allégorique pris du chien.

digne du Diadême ; il eſt autant au-deſſus des autres, que l'or eſt ſupérieur au clinquant, & le diamant préférable au verre.

Un ſçavant fait rarement des fautes, ou du moins elles ſont legéres ; mais les ignorants qui n'ont aucune pudeur ſe précipitent ouvertement dans des défauts groſſiers ; c'eſt le propre de la plus ruſtique ignorance, de ſe moquer des loix les plus ſaintes, de même qu'un aveugle ne peut pas ſe garantir de tomber dans des gouffres profonds ; ſes pieds ſont chancelants, comme dans la nuit la plus obſcure, & pendant que Proſerpine (*a*) lui refuſant la lumiere, eſt endormie dans ſon lit infernal, c'eſt ainſi qu'un eſprit aveugle, qui n'eſt pas illuminé par les ſciences, ne fait nulle difficulté de ſe plonger dans le crime, par une pente qui lui eſt comme naturelle : la ſeule terreur du ſuplice eſt capable de l'arrêter, parce qu'il ne regarde comme juſte que ce qui le flâte.

A quelques-uns la ſimple nature a ſervi de maître, & l'intelligence a été acordée à pluſieurs dès leur

(*a*) La ſœur d'Apollon, eſt priſe ſous différentes dénominations. Elle eſt au Ciel, regardée comme Lune ; ſur la terre, à la chaſſe & dans les bois, comme Diane ; & aux Enfers, comme Hécate. Il n'eſt qu'elle qui puiſſe être priſe ici pour Proſerpine ; & non pas la fille de Cérès, enlevée par Pluton, *Dieu des Enfers.*

Je ne peux me diſpenſer de dire ici un mot de Proſerpine, fille de Cérès ; les Poëtes feignent qu'elle fut enlevée par Pluton, Dieu des Enfers. Sa mere ne pouvant ſe paſſer de la voir, convint avec Pluton ſon mari, qu'elle paſſeroit ſix mois de l'année avec lui, & les ſix autres avec ſa mere.

Voici à peu près le ſens de cette Fable. Cérès eſt Déeſſe des Moiſſons. Elle donne la vie à Proſerpine, qui eſt la ſemence, qui demeure durant les ſix mois d'hyver dans le ſein de la terre. Elle eſt mariée à Pluton, pour marquer que c'eſt le feu centrique, ou l'archée, qui ocaſionne la végétation, & elle eſt ſix autres mois paroiſſant ſur la ſurface de la terre.

leur naiſſance; ils ont reçû par un céleſte preſent ce que d'autres n'ont apris qu'aux Ecoles. Qui empêche ces derniers de mener une vie innocente ?

On doit donc avoir quelques obligations à celui, dans les écrits duquel on trouve ces deux dons réünis.

O vous ! Divinitez de la double Coline, que j'ai toûjours honorées, auſquelles j'ai conſacré mes années, s'il eſt permis à de foibles mortels d'aſpirer à vos faveurs les plus précieuſes, acordez-moi des accents aſſez doux, & ſauvez mes écrits d'un mépriſable oubli, préſervez-les des fureurs de Vulcain. Le Belier, qui eſt l'entrée de nôtre Zodiaque, veut céder la place au Taureau, qui s'avance & me preſſe de paſſer au prélude d'un nouveau Chant.

LE

LE ZODIAQUE DE LA VIE HUMAINE.

LE TAUREAU.

SOMMAIRE DU LIVRE DEUXIE'ME.

L'Auteur ayant à parler du ſouverain bien, démontre que c'eſt mal à propos qu'on le recherche dans les richeſſes, & il le prouve par pluſieurs raiſons. Il fait un éloge égal de la ſcience & de la vertu; & quoique l'étude des ſciences ſoit difficile au pauvre, parce que les ſoins, dont l'eſprit eſt agité dans la pauvreté, ſont des obſtacles qui s'y oposent, auſſi-bien que l'inquiétude, cauſée par les miſéres & les néceſſitez les plus urgentes; il conclut qu'il vaut encore mieux vivre malheureux, parce qu'on eſt égal aux Dieux, quand on poſſéde la ſcience, que de joüir de richeſſes immenſes, ſans ſçavoir & ſans vertu. Il avance que l'homme ſçavant n'a jamais péri par la faim, que le pauvre d'ailleurs a ſes plaiſirs, & que l'abondance au contraire donne de l'indifference pour toutes les voluptez.

MON Navire (*a*) a joüi dans le Port d'un aſſez long repos, il eſt tems que les Nautonniers mettent à la voile; il faut lever l'anchre; les rigueurs de l'hyver ſont adoucies; les neiges, image de la froide vieilleſſe, diſtilent

(*a*) Le Poëte enviſage ici le Chant qu'il va entreprendre comme une Mer orageuſe, ce qui fait qu'il ſe ſert du mot de NAVIRE ou de NACELLE.

diſtilent du ſommet des Montagnes, la terre eſt couverte d'une nouvelle & riante verdure, les arbres ſont ornez d'une chévelure nouvelle, la tendre Philomèle (*a*) fait réſonner les échos de ſes douces plaintes.

Les Napées, (*b*) les cheveux ornez de guirlandes & de feſtons de fleurs, ſont répanduës dans les Prairies; les Dryades (*c*) préparent leurs danſes, & les bondiſſants Satyres (*d*) recommencent leurs laſcives chanſons, dans leurs grottes tapiſſées de la mouſſe la plus tendre.

Cupidon, voltigeant comme une hyrondelle rapide, décoche de toutes parts ſes traits dorez & embraze les jeunes cœurs de ſes flâmes les plus douces.

La mer invite les mortels à parcourir ſes vaſtes campagnes, l'onde eſt tranquile, zéphire arrive du

(*a*) Progné & Philomèle étoient ſœurs; Progné, qui étoit l'ainée, épouſa Térée Roi de Thrace. Philomèle ſa ſœur fit un voyage en Thrace, pour venir la voir. Térée devint amoureux de Philomèle, la viola dans un bois, la renferma dans une petite chaumiere & lui coupa la langue. La pauvre Philomèle s'aviſa de broder ſur de la tapiſſerie des caractéres, où elle expliquoit ſes malheurs à Progné. Cette derniere diſſimula juſqu'au tems de la fête de Cérès. Elle ſe mit à la tête des Bacchantes, vint délivrer ſa ſœur, & la ramena furtivement au Palais de Térée. Enſuite elle égorgea le jeune Itis, fils de Térée ſon mari, le coupa par morceaux, & le fit manger à ſon propre pere. Après ce barbare repas, elle preſenta à Térée la tête de ſon enfant; Térée la voulant tuër eſt changé en hupe, Progné en hyrondelle, & Philomèle en roſſignol; ce qui a fait dire aux Poëtes que ce petit chantre des forêts avoit toûjours les accents plaintifs.

Integrat & Dulces triſtis Philomela querelas.

Apollodore prétend que ce fut Progné qui fut changée en roſſignol, & Philomèle en hyrondelle.

(*b*) Nymphes des Valées.

(*c*) Nymphes des Forêts.

(*d*) Hommes juſqu'à la ceinture, ayant des pieds de chévres.

du couchant & ſe rend à nos deſirs; banniſſons nos craintes, l'air eſt ſerain, & les aſtres Athlantides, (*a*) en paroiſſant ſur nôtre horiſon, nous annoncent une ſûre navigation.

Quelle gloire peut-on aquérir par un repos tranquile? Jamais la nonchalance ne mérita des lauriers; ils ne ſont reſervez qu'au ſuccès d'une noble entrepriſe. La fortune ſeconde le courage, & l'on voit rarement décerner à la timidité les honneurs du triomphe.

Peut-on s'épouvanter des vains aboyements des Monſtres de Sylla. (*b*) Il eſt honteux que la vertu céde à de pareilles terreurs. Avançons, nous avons tardé trop long-tems, gagnons la pleine mer.

Le Roi tout-puiſſant, qui préſide à l'Univers, qui d'un ſeul clin d'œil fixe le cours des aſtres, & donne le mouvement aux Globes lumineux, qui a créé tant d'eſpéces d'animaux pour habiter l'immenſe étenduë de la terre, qui les a multipliez de tant de façons dans les impénétrables gouffres des mers, qui leur conſerve la vie dans cet immenſe fluide, & qui a jugé à propos que de ſi vaſtes élemens ne fuſſent pas privez de ces Colonies, n'a reſervé la connoiſſance de la vérité qu'à l'homme ſeul,

(*a*) Aſtres, qui ne paroiſſent que dans le beau temps. On les a nommez Athlantides, parce qu'ils brillent du côté de l'Affrique, où ſe trouve le MONT-ATHLAS. C'eſt le nom d'un Roi de Mauritanie, ſçavant Aſtronôme; c'eſt pourquoi les Poëtes ont feint qu'il portoit le Ciel ſur ſes épaules.

(*b*) Gouffre de la Mer Méditerranée, qu'on prétend avoir été une belle Nymphe. La chute des eaux de la Mer, en ſe précipitant dans ce Gouffre, imite des aboyements de chiens, ce qui a fait feindre aux Poëtes qu'il y avoit des Monſtres Marins en cet endroit. C'eſt un roc dans le Détroit, apellé le FARE DE MESSINE, de la Côte de Calabre, très-dangereux aux Pilotes.

Incidit in ſcillam cupiens vitare Caribdin.

ſeul, & la faculté de s'en exprimer eſt chez lui une noble diſtinction.

Les autres animaux, condamnez à un éternel ſilence, tournent du côté de la terre leurs ſtupides regards.

Ce Roi des animaux, ſeul muni de ſa raiſon, les a tous ſoûmis à ſa puiſſance; les aigles, les tygres, & les colériques lyons, ſont ſujets à ſa domination: les ſerpents armez d'un venin auſſi exalté que celui de l'hydre de Lerne, (*a*) le craignent: cette énorme maſſe, qui flote ſur les mers, la baleine, en un mot, perd ſes forces devant lui.

Quelle confuſion auroit regné ſur la terre? Sans cette admirable ſubordination, ſes entrailles condenſées n'ayant pas reſſenti le ſoc tranchant des charuës, n'euſſent pû produire les riches dons de Cérès.

C'étoit à l'homme qu'étoit réſervé la production des loix deſtinées à la conſervation des Etats; il devoit marquer ſa reconnoiſſance aux céleſtes Divinitez, par des Temples; l'innombrable invention des arts lui étoit dûë: il eſt le fatal inventeur de ces horribles machines, (*b*) qui par leurs éclats & leur rapidité imitent la foudre, autant que par le vômiſſement des feux dont elles ſe dégorgent, & qui font voler le plomb, quoiqu'inanimé, dans des eſpaces immenſes; les tours les plus fortes, les murailles les plus élevées, ſuccombent ſous leurs efforts & ſont réduites en poudre; les mugiſſements affreux que jettent ces foudroyantes machines, imitent de loin les coups du tonnerre.

O vous! fabuleuſes Divinitez, euſſiez-vous réſiſté aux géants, (*c*) ſi quand ils vous ataquérent

(*a*) Serpent aquatique, tué par Hercules dans les marais de Lerne. (*b*) Canons.

(*c*) On feint que les Géants entaſſérent autrefois Montagnes ſur Montagnes, pour eſcalader le Ciel & en chaſſer Jupiter. Cette Fable me paroit avoir été ajuſtée ſur la Tour de Babel.

rent dans les Champs Macédoniens, ils avoient été munis d'armes auſſi redoutables ? La navigation a été découverte ; on a oſé traverſer les mers, & l'on peut ſe tranſporter aux extrêmitez de l'Univers ; les vents même ſont deſtinez à ſervir l'homme, & le tranſportent depuis les païs, ſur leſquels le ſoleil jette ſes premiers regards, juſqu'aux lieux où il précipite ſa rapide courſe dans le vaſte Ocean ; depuis les lieux que l'étoile du Nord éclaire, juſqu'à l'autre Pôle, qui eſt habité par des peuples dont la tête ſemble ſe précipiter en bas, & dont les traces des pieds (*a*) ſont opoſées aux nôtres.

Malgré cet eſprit inventeur, malgré la fougue de ſon imagination, qui le fait croire iſſu d'une ſemence divine, il ne ſçait pas encore, il ne veut pas ſçavoir (choſe étonnante ! crime horrible ! qui dévroit être expié par une hécatombe) (*b*) de quelle façon il doit vivre, & ce qu'il doit éviter ou ſuivre.

O ! mortels aveugles, quelles épaiſſes ténébres vous environnent ! O ! eſprits concentrez dans le tourbillon de la folie, vous marchez dans des deſerts ſans trouver de route marquée.

Il a été acordé à peu de gens de connoître le chemin qui conduit au ſouverain bien. La ſcience du Droit, quoique tiſſuë de détours & de ſubtilitez, ne nous enſeigne rien de pareil ; l'art de chaſſer les maladies du corps ſe trouve ſans effet contre cette maladie de l'eſprit, & l'on conſulteroit en vain le Rhéteur & le Grammairien, ſans en tirer aucune connoiſſance.

La ſeule ſageſſe nous découvre ce grand myſtére ;

(*a*) Antipodes ; on a prétendu que Péquin, Capitale de la Chine, ſervoit à Paris d'Antipodes.

(*b*) Du mot Grec εκατομβη, ou εκατον, qui veut dire *Centum*, ce qui a fait qu'on a ainſi nommé un ſacrifice de cent bœufs.

cette

cette ſeule vertu mérite donc à juſte tître, le nom de conductrice & de maîtreſſe des hommes.

Si Dieu m'a donné cette vertu, & qu'avant la fin du jour les trois Sœurs ne tranchent pas le fil de mes deſtinées, je vais (comme je l'eſpére) ouvrir le temple du ſouverain bien : j'expliquerai par quels moyens on peut y parvenir ; je ſens l'étenduë de mon entrepriſe, le païs que je vais parcourir étant ſans bornes.

La plus grande partie des hommes place cette félicité & lui donne pour tabernacle un vil coffre rempli des dons abondans de Plutus. (*a*)

D'autres, dont l'avarice eſt plus étenduë, voudroient poſſéder autant d'or que le Pactole & le Tage (*b*) en entraînent dans leurs brillantes eaux ; quelques-uns placent leur chimérique félicité à poſſéder des champs, égaux en nombre aux cheveux qui ornent leurs têtes ; d'autres s'eſtimeroient au comble de leurs vœux, s'ils étoient ſervis par un bataillon d'eſclaves, ou s'ils poſſédoient de grands troupeaux de bœufs ou de bêtes à laine, plus nombreux mille fois que ceux que conduiſoit en pâture le fameux Polyphême (*c*) dans les Pacages de la Sicile, qui ſurpaſſaſſent ceux d'Ariſtée, & plus conſidérables encore que ceux qu'Hercules Tyrinthien enleva des fameuſes étable d'Erythée. (*d*)

D'autres portent leurs ſouhaits juſqu'aux fruits des

(*a*) Dieu des richeſſes.

(*b*) Le Pactole, fleuve de Lydie, le Tage riviere d'Eſpagne, dans les ſables deſquels on trouve quelques petites parties de Mines d'or, chariées aparemment de quelques mines où ces fleuves ont paſſé.

(*c*) Fils de Neptune, l'un des Cyclopes à qui Ulyſſes creva l'œil, ſi l'on en croit Virgile. Ce Cyclope étoit fort riche en beſtiaux. Les offres qu'il fait à Galatée juſtifient de ſes poſſeſſions à cet égard.

(*d*) Iſle de Chypre.

des Jardins d'Alcinoüs (*a*) & des Heſpérides, (*b*) & voudroient des Palais incruſtez du plus beau marbre de Numydie.

Voilà les objets ordinaires de la cupidité des hommes, ce ſont ceux qu'une tendre mere demande aux Dieux, par les vœux les plus ardents, pour un fils qu'elle idolâtre.

Le vulgaire imbécile croit que le ſouverain bonheur conſiſte à poſſéder ces biens avec la derniere profuſion. Quelle démence! Les hommes ignorent quels hydres ſont cachez ſous ces fleurs aparentes, & combien ces roſes ſont acompagnées de mortelles épines : s'ils avoient examiné la conduite de celui qui veut devenir riche, ils auroient plaint ſon ſort; de combien de ſoins jour & nuit ſon ame n'eſt-elle pas envelopée?

Quels revers de l'inconſtante fortune n'a-t'il pas à eſſuyer, quelle foule de penſées diverſes & ſouvent opoſées ne l'agitent-elles pas? Au milieu des douceurs du repas, la barbare avarice lui porte des coups acérez, (*c*) l'apétit ſenſuel ſemble banni des Palais des Princes; on y quite avec une précipitation inquiette des tables, où, quoique ſervies avec profuſion, on n'a point de repos.

Une eſpérance incertaine du plus petit gain; le croira-

(*a*) Roi des Phæaques, dans l'Iſle qu'on nomme aujourd'hui Corfou. Ce Prince étoit fils de Nauſithoüs, & petit-fils de Neptune & de Péribée. Homére fait une grande deſcription des Jardins d'Alcinoüs, où croiſſoient des fruits excellents, qui étoient renouvellez chaque mois de l'année, ſans hyver.

(*b*) Jardins qui produiſoient des Pommes d'or. Ils étoient gardez par un Dragon, qui ne dormoit point. Hercules le vainquit, pénétra dans l'intérieur de ces Jardins & cuëilla de leurs fruits, ce qui fait qu'on dépeint l'Hercules Farnèze avec trois pommes d'or dans ſa main.

(*c*) Terme étimologique, pris du Grec Ἀκίς, ou Ἀκή, qui ſignifie pointe; *Acies*, Acier.

croira-t'on ! eſt cauſe de tout ce deſordre ; la nuit, diſpenſatrice du repos pour les animaux les plus imbéciles, refuſe à ces avares ſes pavots, (*a*) les yeux inquiets de celui qui veut devenir riche, ne peuvent goûter les douceurs du ſommeil ; nulle ſituation ne le rend tranquile ; il ſe roule dans un lit deſtiné au repos, avec autant d'efforts que Syſiphe (*b*) en employe à rouler ſon énorme Rocher : il eſt agité par avance de ce qu'il doit faire avant le lever de l'aurore, & de ce qui doit l'ocuper après que le ſoleil ſe ſera précipité dans le ſein de Thétis. (*c*)

Quels malheurs n'a-t'on pas à craindre pour la conſervation de ces biens, après qu'on les a aquis ! Une

(*a*) Du Pavot ſe tire l'Opium, qui eſt une larme gommeuſe qui ſort d'elle-même, ou par inciſion, de la tête d'un Pavot qui croit en Gréce, au Royaume de Cambaye, ou aux environs du Caire en Egypte. Il eſt vrai que les naturels de ce Païs nous envoyent peu de cette larme gommeuſe, qui eſt le véritable Opium, mais ſeulement le Méconium, qui eſt le ſuc, tiré, par expreſſion, de ces mêmes têtes de Pavot, qu'ils laiſſent épaiſſir & l'envelopent dans des feüilles pour le tranſport. C'eſt ce qui s'apelle improprement Opium, duquel ſe fait le Laudanum, avec l'eau de pluye & l'eſprit de vin, qui le réduit en conſiſtence d'extrait. C'eſt le plus certain Somnifére qu'ait aujourd'hui la Médecine ; ce qui a fait donner par les Poëtes, à la nuit, des Pavots pour atributs.

(*b*) Syſiphe, fils d'Eole & d'Enareté, dont la punition eſt aux Enfers, de monter avec effort un Rocher au haut d'une Montagne, qui retombe ſur le champ, pour l'expiation de ſon indiſcretion, d'avoir découvert à Aſopus que c'étoit Jupiter qui avoit enlevé ſa fille Oegine. Nous nous étendrons ailleurs plus au long ſur ſon compte.

(*c*) Déeſſe de la Mer, où les anciens croyoient que le ſoleil s'alloit précipiter, avant qu'on ſe fut étendu dans les découvertes du nouveau Monde. Elle eſt connuë pour avoir donné la naiſſance à Achilles. Jupiter ne voulut jamais avoir de commerce avec elle, parce que les deſtins avoient prédit qu'il naitroit d'elle un fils qui ſeroit plus grand que ſon pere. Ce fut donc Pelée qui l'épouſa, & ce fut à leur nôce que la diſcorde jetta cette Pomme d'or fatale, qui broüilla Junon, Pallas & Vénus, & ocaſiona la ruïne de Troye.

Une maladie contagieuſe & épidémique (*a*) fait périr les bêtes à laine : quel embarras pour le choix des pâturages ! Un jour d'intempérie porte un dommage irréparable aux bêtes à cornes ; un œconôme (*b*) de mauvaiſe foi, des Paſtres (*c*) malicieux raviſſent les eſpérances des troupeaux, les loups enlevent les tendres agneaux, eſpoir futur de l'agrandiſſement du troupeau ; le ſoldat effrené dans un pillage égorge les troupeaux ; murs, portes, barrieres, rien ne réſiſte à ſon avidité ; les riches moiſſons ſont en feu, & les preſents de Bachus ſont ravagez par un fer deſtructeur ; enfin un débiteur infidéle emporte & confond dans ſon évaſion le capital & les intérêts.

Il n'eſt plus de bonne foi : la crainte des hauts Dieux eſt bannie du milieu des hommes.

O ! Jupiter, s'écrie-t'il, qui l'auroit crû ? quel autre que moi n'auroit pas été trompé ? la probité paroiſſoit peinte ſur le viſage de ce fugitif ; de quels diſcours ſéduiſants ne s'eſt pas ſervi ce trompeur ? non, la phiſionomie la plus belle & l'extérieur le plus pôli ne ſont pas le vrai caractére de la probité.

Il faut ſe conſoler. J'ai, pourſuit-il, des reſſources ſûres ; un vaiſſeau richement chargé m'aporte, des confins du Pôle, les plus précieuſes marchandiſes, l'encens, l'electre, (*d*) l'odoriférente

(*a*) Qui ſe gagne comme la peſte, la petite vérole, qui paroiſſent extérieurement à la peau. Ces maladies s'apellent EPIDE'MIQUES, du mot Grec Ἐπιδημις.

(*b*) Conducteur de maiſon, de Οἶκος, *domus*, MAISON ; & de Νόμος, *Norma*, RE'GLE ; celui qui a la conduite d'une maiſon.

(*c*) Bergers.

(*d*) Ambre. Il y en a de gris & de jaune ; le gris eſt en pâte ſéche, dure, legere, qui ſe trouve en groſſes pieces, flotantes ſur les eaux, en pluſieurs endroits de l'Ocean.

rente canelle, & tout ce que produit l'Arabie-Heureuſe : les étoffes les plus précieuſes de l'Inde vont enfin réparer mes pertes. Si pour comble de malheurs ce vaiſſeau alloit périr ; s'il étoit précipité dans les gouffres dévorans de Sylla, ou qu'il fut briſé contre les rochers du Promontoire Capharée, (*a*) à ce coup ma maiſon retentiroit de mes cris ; je me baignerois de mes larmes ; je ne rougirois pas de reſſembler à une femme, par les démonſtrations extérieures que je donnerois de mon deſeſpoir.

Mais non, graces aux Dieux, tant que je vivrai, je ne manquerai pas de richeſſes ; le commerce du froment étant incertain, j'achéterai des olives, je ferai labourer un champ & l'enſemencerai ; j'en recuëillerai la moiſſon, je ferai conſtruire une maiſon & planter des vignes. J'acheterai ceci, je vendrai cela ; je reçevrai tel payement, & m'aquiterai.

Telle eſt une nombreuſe aſſemblée, les yeux fixez ſur un Théâtre, & dont les flots tumultueux, pouſſez avec effort les uns ſur les autres, ſemblent ſe replier ſur eux-mêmes ; chaque particulier eſt affecté de paſſions differentes & d'atitudes diverſes ; l'un aplaudit, l'autre frape du pied ; la joye, le chagrin, la crainte, l'eſpérance, la colére, enfin toutes les paſſions ſe ſuccédent avec une continuelle alternative ; la mer n'eſt pas plus agitée, quand elle eſt livrée aux haleines des vents, que

---

ocean. On prétend que ce n'eſt autre choſe qu'un miel conſolidé & endurci, qui tombe des roches qui ſont au bord de la mer, dans leſquelles les Abeilles font leur miel. C'eſt la mer ou le ſoleil qui le durcit, & lui donne ſa derniere élaboration. Quelques-uns regardent l'ambre comme une gomme minérale.

(*a*) Montagne d'Eubée, qui fait un Promontoire.

que n'eſt ce riche. C'eſt un véritable Ixion, (*a*) épris d'amour pour une fantaſtique nuée, dont le honteux acouplement donna la naiſſance aux difformes Centaures.

Jupiter, Pere & Roi des Dieux, a ordonné qu'en expiation de ce crime, il ſeroit pour jamais fixement ataché à une rouë, dont les rais ſont des ſerpens, & il eſt perpétuellement tourmenté par ſa volubile viciſſitude.

Qu'eſt-ce que les richeſſes ? peut-on mieux repreſenter leur inconſtance, qu'en les comparant à une nuée qui diſparoit, change de forme & ſe diſſipe en fumée, ſi-tôt qu'elle reçoit la ſecouſſe d'un vent du Nord ? Ne croit-on pas quelquefois y aperçevoir des formes humaines ? Qui a-t'il de plus ſéduiſant que le premier aſpect du riche ? mais hélas ! on n'eſt a portée de juger de ſon bonheur qu'après qu'on ne le poſſéde plus ; ce n'eſt qu'après la mort qu'on peut aſſûrer qu'on a été heureux. C'eſt un beau tableau, dont le revers eſt hydeux.

La fortune roule l'homme par un continuel mouvement. Les ſerpents repreſentent les inquiétudes, dont il eſt ſans ceſſe agité & qui lui rongent les entrailles. De deux choſes l'une, ou le riche connoît le prix de ce qu'il poſſéde, ou il n'en eſt pas perſuadé ; s'il n'en eſt pas perſuadé, à quoi lui ſervent ſes treſors ? il n'en peut reçevoir ni bonne ni mauvaiſe impreſſion : le voilà de niveau avec celui qui ne poſſéde rien.

S'il connoît au contraire ce qui lui apartient, ou il en aime la poſſeſſion, ou bien elle ne le touche pas ; s'il n'en eſt pas touché, dequoi lui ſert cette poſſeſ-

(*a*) Il fit mourir avec barbarie ſa femme Déé, fille de Déjonée, qu'il avoit épouſé, & voulut embraſſer Junon. Jupiter lui ſubſtitua une nuée, duquel acouplement nâquirent les Centaures, en punition dequoi il fut condamné à être éternellement tourné ſur une roue.

poſſeſſion ? & quel plaiſir peut-il reſſentir d'une choſe qui lui eſt indifferente & à laquelle il n'eſt pas plus ſenſible qu'un homme qui ne boit point de vin, le ſeroit à une grande quantié de cette liqueur ?

Si le riche au contraire eſt ſenſible à ſon prétendu bonheur, il donne tous ſes ſoins à le conſerver : pour y parvenir, quelle inquiétude, quel travail, quelle ſollicitude ne reſſent-il pas, par la crainte prévoïante de tous les accidents qui peuvent arriver aux biens périſſables qu'il poſſéde ? Il eſt à la torture ; ſi quelque partie dépérit, quoiqu'il faille de néceſſité que cela arrive, puiſque rien ne peut demeurer long-tems dans un état conſtant, ſes pertes ſeront d'autant plus fréquentes, que ſes poſſeſſions ſeront plus étenduës ; par conſéquent ſes ſoins & ſes inquiétudes augmentent à meſure qu'il devient plus en état de faire des pertes.

Pour peu d'ailleurs qu'on veüille enviſager combien ſont fréquents les dangers qu'on peut eſſuyer ſur la mer, quels périls ne rencontre-t'on pas ſur terre, ſi on veut augmenter ſon patrimoine, tant de la part des brigans, habitans-vagabons des forêts, que des Pirates, qui proſcrits de tous lieux policez, n'ont d'autre domicile que les immenſes mers ?

On ſera mille fois échapé ; on eſt pris à la fin ! Sort affreux ! de cruels aſſaſſins livrent le cadavre du malheureux, qu'ils auront maſſacré, à la voracité des bêtes féroces ou des oyſeaux carnaſſiers, ou l'on tombe dans un dur & honteux eſclavage.

Celui-là, dont la téméraire audace l'aura tiré de ces dangers, n'a eu d'autre vûë, en aquérant des richeſſes, que celle d'être ſervi ou de commander.

Combien la qualité de maître va-t'elle lui couter ? A peine eſt-il en ſûreté à ſa table ; dans ſon lit même, n'a-t'il pas à craindre le poiſon ? La

main

main impie d'un eſclave avide le ſurprend endormi & met fin, par ſa mort, à ſes inquiétudes.

C'eſt ordinairement la brebis la plus graſſe qu'on choiſit pour l'immoler, & c'eſt le plus bel arbre qu'on dépoüille de ſes fruits; c'eſt au vin le plus doux que les abeilles & les autres inſectes s'atachent; ainſi celui qui a reçû du deſtin le plus de faveurs, a le plus de dangers & d'embûches à craindre.

Qu'on ſe rapelle l'hiſtoire du Tyran de Syracuſe, (*a*) & qu'on admire l'adreſſe dont il ſe ſervit pour ſa ſûreté. On le congratuloit ſur ſa félicité. On lui diſoit, vous êtes bon, rien ne manque à vôtre bonheur; les boiſſons délicieuſes, les metz exquis & ſucculents vous nourriſſent; vous avez des eſclaves ſans nombre, le Sceptre enfin & le Diadême, qui ſont l'objet de tant de ſouhaits, les perles, l'or, rien négale vôtre abondance.

Ah! répondit ce Prince, *vous ne voyez donc pas que ma tête à chaque inſtant eſt menacée de la chûte de cette épée, qui n'eſt ſuſpenduë qu'à un crin délié? les richeſſes ont toûjours été la proye de l'envie, & la plus noire jalouſie n'eſt ocupée qu'à détruire le meilleur & le plus heureux.*

A ce prix, infortunez mortels, recherchez l'or, livrez vos cœurs aux cuiſants éguillons des furies, afin de parvenir à vous précipiter avec plus de vîteſſe dans les marais du Styx. (*b*) La ridicule folie de Mydas, qui reçût de Bachus le don de ce trompeur métal, doit vous ſervir d'exemple; c'étoit avec juſtice qu'Apollon lui mit des oreilles d'âne; ce malheureux ne tarda pas à ſe repentir de la priére inconſidérée qu'il avoit faite aux Dieux, qui lui acordérent que tout ce qu'il toucheroit ſeroit converti en or.

(*a*) Ville de Cicile; Iſle qui ſemble être pouſſée dans la Mer par l'Italie, qui eſt faite comme une botte, qui paroît la chaſſer du pied. Elle eſt recommandable pour avoir été la patrie d'Archimédes.

(*b*) L'un des Fleuves des Enfers, qui coule & ſoudit d'un Rocher.

or. Il implora leur clémence par des vœux contraires, après qu'il eut reſſenti que l'indiſcrétion de ſon ſouhait l'expoſoit à périr par la faim.

Un ſort pareil menace les avares, d'autant plus malheureux, qu'ils poſſédent davantage, & que leurs beſoins augmentent à proportion qu'ils acumulent de plus grandes richeſſes.

Ils ſont autant de Tantales, brûlez de la ſoif la plus ardente au milieu des torrents. Malheureux que vous êtes, ſi l'abondance même étoit ſoûmiſe à vos volontez, & qu'elle prit à tâche de combler vos deſirs, lequel choiſiriez-vous du néceſſaire ou du ſuperflu? Le dernier nuit, & le premier ſe poſſéde aiſément.

La nature nous a conſtituez de façon, que nous ſommes plus tranquiles à meſure que nous ſçavons mieux nous contenter de peu, & c'eſt aller contre ſes ordres que d'étendre ſes deſirs au-delà de la modération.

La table d'un riche eſt couverte de la dépoüille onéreuſe des forêts & des mers; toute eſpéce de volatilles, tout genre de quadrupédes, & mille poiſſons divers viennent s'y placer par l'art magique des richeſſes. Les vins les plus exquis de Falcône, & ceux des plus riches côteaux, ſont prodiguez pour étancher ſa ſoif. Je tombe dans l'étonnement, & je demande ſi ce gouffre va engloutir tant de metz? cela eſt contre la vrai-ſemblance; quand il en auroit le deſir, il ſeroit dans l'impoſſibilité de le faire: ſi la nature bien-faiſante n'avoit pas mis des bornes à ſa cupidité, l'eſtomach ne pouvant ſoutenir une ſi grande abondance de nourritures, il en ſeroit ſuffoqué, & il iroit au tombeau plus que raſſaſſié, acompagné d'une troupe d'eſclaves rugiſſans. (*a*) Ce

(*a*) C'étoit la coûtume parmi les Romains de faire acompagner le cadavre d'un grand Seigneur par un grand nombre d'eſclaves, qui le conduiſoient au bucher. Certains peuples mêmes ont pouſſé la manie juſqu'à faire brûler vifs ces malheureux avec le corps de leur Maître.

Ce n'eſt qu'à l'intempérance & au trop de nourriture que les diſciples d'Eſculape (*a*) doivent le beſoin qu'on a d'eux ; c'eſt ce qui cauſe les vomiſſements & nous précipite dans la plus ſale crapule ; c'eſt de-là que ſont produites les fiévres de tant de ſortes d'eſpéces ; c'eſt enfin du peu de ſobriété que nos membres perclus nous deviennent inutiles.

Qui ne ſçait pas que l'intempérance eſt la cauſe de toutes les maladies, & que les dons de Bachus pris ſans modération, irritent les eſprits & augmentent, au lieu d'étancher la ſoif dans nos entrailles ? la tempérance au contraire fait qu'on n'uſe que de peu de choſes au milieu même de l'abondance ; c'eſt par ce moyen qu'avant le tems on n'abrége point le cours de ſa vie, en imitant par une modération volontaire, la modération forcée du pauvre ; l'on ſera donc content de porter comme lui un vétement ſimple.

Que ſert au riche d'être vêtu des habits les plus brillants, de la pourpre, & de la broderie, de porter une chemiſe du plus fin lin, les martres, &

(*a*) Fils d'Apollon & de Coronis, a été le plus célébre Médecin de l'antiquité. Il peut même être regardé comme le premier qui ſe ſoit mêlé avec dignité de cet art. Les Poëtes ont feint qu'Eſculape étoit fils d'Apollon, qui, comme Phœbus, eſt Dieu de la lumiere & du jour, parce que c'eſt le ſoleil qui fait croître les Plantes médicinales, auſſi-bien que toutes les autres productions de la nature. Ils font Eſculape fils de ce Dieu, pour déſigner qu'il faut néceſſairement qu'un Médecin ſoit grand Phyſicien avant de profeſſer la Médecine, qu'il connoiſſe les trois Familles de la Nature, les MÉTAUX, VÉGÉTAUX, & ANIMAUX, & qu'il s'applique ſur-tout à la découverte du principe général de toutes ces productions, dont le célébre Hermès Triſmégiſte, nous parle, ſous le nom de principe ou Mercure univerſel, ſuſceptible d'identification à tous les Eſtres, & capable de changer de modification aux différentes matiéres dans leſque les il ſe rencontre, & avec leſquelles il s'aſſimile.

& les peaux d'animaux habitans du Nord ; en un mot les fourûres les plus précieuſes ; les joyaux, les colliers de grand prix, deſtinez à parer la gorge des femmes, garantiſſent-ils mieux du froid qu'une laine groſſiére ? Une toille ſimple ne deffend-elle pas auſſi-bien des ardeurs du ſoleil, quand il eſt au Signe du Lyon (*a*) & de la Canicule, que les habits de ſoye les plus déliez.

Ah ! celui qui eſt orné de vêtemens ſomptueux, m'allez-vous dire, s'atire le reſpect ; il s'épargne la peine de ſaluër ; il croit aſſez faire, de payer d'une legére inclination de tête celui dont il eſt abordé.

Le peuple, me dira-t'on, ſe leve ſur ſon paſſage ; on l'eſtime iſſu d'une race auguſte. On pouſſe la crédulité juſqu'à le croire bon, prudent & digne des honneurs qu'on lui rend ; on ſe croiroit injuſte ſi on ne l'aimoit pas ; on eſt ſur ſes gardes, au contraire, & on n'a nulle confiance en celui qui eſt mal vétu ; une troupe inſolente lui impute, en raillant, l'impreſſion que les tems ont fait ſur ſes habits ; eut-il (continuera-t'on) en partage toute l'éloquence qu'Arpinas s'aquit dans toute l'Italie, quand la douce perſuaſion s'épancheroit de ſes lévres, comme de celles de ce fameux Orateur, (*b*) qui, quoiqu'il dût ſa naiſſance à un ſimple artiſan, fit jadis l'admiration de la ſçavante Gréce ;

(*a*) Mois de Juillet.

(*b*) Démoſthêne, célébre Orateur d'Athénes, fils d'un homme du même nom, & de Cléobule. Il fit connoître les talents qu'il avoit pour l'éloquence à l'âge de 17. ans, en plaidant contre ſes Tuteurs, & les ayant fait condamner à lui reſtituër 30. talents, dont il ne voulut pas être payé. Il ſuça du poiſon, qu'il avoit dans une plume, quand Archias vint pour le prendre dans l'Iſle de Célauria, de la part d'Antipater, héritier de la haïne de Philippes & d'Alexandre, contre les Athéniens, & contre les Orateurs, qui avoient déclamé contre ces Princes.

Gréce ; l'art des vers lui fût-il auſſi familier qu'il coûtoit peu au fameux Virgile, (*a*) pût-il former des chants & des concerts auſſi doux que ceux du fameux Homére le Lydien, (*b*) vous n'avez pas encore ce qu'il faut, lui dira-t'on, pour mettre vos talents en évidence ; vous êtes mépriſé, ſans examen, & l'on vous laiſſe inconnu dans les dernieres places ; l'une & l'autre Vénus enfin ne vous ſont pas favorables.

Tant de beaux vétemens en impoſent, comme s'il étoient toûjours deſtinez à couvrir la vertu ; ſi vous ne portez cette décoration extérieure, on infére mal de vos mœurs ; on vous refuſe les égards & même le reſpect réciproque, que les hommes ſe doivent les uns aux autres, & qu'on ne peut pas même refuſer au plus vil des eſclaves ; vous perdez vôtre gloire, vous tombez dans le mépris ; juſqu'aux animaux, qu'on deſtine à la garde des Palais, ſemblent infectez de cette contagieuſe mode & vous font reſſentir l'impreſſion que fait ſur eux vôtre mauvaiſe mine.

Un domeſtique même, que vous aurez élevé dès l'enfance, s'il vous voit mal vétu, par avarice, inférera de ce principe tous les autres vices ; il vous acuſera de cruauté, d'orguëil, d'être ſujet à l'yvreſſe & de manquer d'eſprit.

(*a*) Fils d'un Potier d'Audes, dans le territoire de Mantouë. Il compoſa ſes Eglogues a l'imitation de Théocrite ; ſes Géorgiques à l'imitation d'Héſiode, & ſon Enéide à l'imitation d'Homére. Il mourut à 52. ans, & fut enterré à Naples. Voici ſon Epitaphe.

Mantua me genuit, Calabri rapuere, tenet tunc Partherope, cecini paſcua, rura duces.

(*b*) Poëte Grec, de ſon vrai nom apellé MELESIGENT. On prétend qu'il ne prit celui d'Homére, que parce qu'il devint aveugle. On croit qu'il fut ſi mal pourvû des biens de la fortune, qu'il fut obligé de mendier ſon pain. Il eſt Auteur de l'Iliade & de l'Odyſſée. On n'a rien de certain ſur ſa patrie, puiſque ſept Villes ſe ſont fait honneur de lui avoir donné la naiſſance.

Pourquoi, fortune injuſte, s'écriera-t'il, ne m'avez vous pas donné un autre Maître ? Me faudra-t'il long-tems encore porter les fers de celui-ci?

Que de gens enlevent l'eſtime publique, qui n'ont pû ſe ſauver d'être mépriſez dans leur domeſtique.

Il n'en faut pas douter, ſi vous êtes courageux, juſte, prudent, modeſte, & que ces vertus ſoient couronnées par une grande ſcience, quelque habit que vous portiez vous ſerez reſpecté, & perſonne, s'il eſt ſenſé, ne ſera en droit de vous mépriſer.

Vous donc qui êtes avides de réputation & de loüanges & qui cherchez à aquérir l'amitié, ſuivez les traces de la vertu, & vous éloignez de celles des vices; ſoyez ſur vos gardes, pour ne point donner de priſe à la cenſure; ne faites rien qui puiſſe vous faire rougir; la vertu a cela de propre, qu'elle ſe fait reſpecter même par ſes ennemis, ſur-tout quand elle eſt ſans tache; mais quel eſt celui qui peut ateindre à ce haut degré de perfection ? Quel eſt celui qui quelquefois ne s'écarte pas de ſes traces & qui ſuit ſcrupuleuſement ce raboteux ſentier ? Perſonne n'étant parfait, celui-là eſt cenſé le meilleur, qui péche le moins & le plus rarement; un maintien modeſte, des diſcours pôlis, ſont les frais extérieurs du gain de cette eſtime; la parole eſt une divinité à qui on rend une ſorte de culte; le ſage a par elle une force admirable; il commande & ſe rend maître de l'eſprit & des paſſions; ces choſes établiſſent une réputation plus ſûre que les habillements; n'allez pas ſur-tout, épris des beautez du viſage d'un enfant, vous livrer à cet infâme penchant. (*a*)

Un tel amour eſt un crime que le ſage doit fuïr; car les enfans ne ſont capables ni d'eſprit ni de raiſonnement, ni de diſcretion. Ah! périſſe

(*a*) Ces préceptes ſont plus d'uſage en Italie, qu'en ce pais, plus ſeptentrional.

riſſe quiconque reſſent des flâmes ſi déraiſonnables. Si les charmes d'une jolie perſonne ont ſçû vous engager ; c'eſt un malheur qui vous conduit, ſi elle eſt vertueuſe, à vous ſoûmettre aux loix du mariage ; ſi au contraire elle eſt Prêtreſſe de Vénus, vous trouverez l'Abeſſe de ce Temple ſur vôtre chemin. Quelle démence de ſe mettre dans le cas de deſirer & d'eſpérer ce qu'on nous refuſe, tandis que cette maladie n'eſt pas aſſez incurable pour que la raiſon n'y aporte pas un prompt remede ! Les richeſſes ſont deſirables, afin qu'on ſoit plus en état d'aquérir la vertu ; les leçons ne s'aquiérent que par elles ; car il eſt de neceſſité de donner des honoraires aux ſavants : une bibliotéque coûte, & il faut conſacrer la plus grande partie de ſon tems à l'étude ; ce qu'on ne peut faire, quand une preſſante pauvreté nous entraîne à des ſoins plus urgents & qu'on eſt obligé de ſe livrer à des affaires qui ne ſatisfont pas. Qu'il eſt difficile, & que peu de gens ſont favoriſez des Dieux au point de pouvoir s'élever d'un état rempant au comble de la vertu ; & qu'il eſt rare de voir les honneurs atribuez à celui qui ſçait ſuporter la pauvreté avec grandeur !

On doit avouër que des jours, paſſez dans cet état, ſont une mort perpétuelle. Quel mépris n'a-t'on pas à eſſuyer, ſi l'eſprit ne goûte pas quelquefois une innocente volupté, & qu'il ſoit dans une agitation continuelle par des inquiétudes toûjours nouvelles & toûjours renaiſſantes ? Ne marcher enfin que ſur les traces de la douleur, il vaut mille fois mieux traverſer les marais du Styx & ſe livrer ſoi-même en pâture à Cerbére. (*a*) Quoi, jamais

(*a*) Chien à triple tête, gardien des Enfers. Quelques perſonnes ſe ſont imaginé que ces trois têtes déſignoient le paſſé, le preſent, & l'avenir. On feint qu'il fut ataché par Hercules, pour marquer que les actions héroïques ſurmontent les âges & les tems. *Vivit poſt funera virtus.*

jamais ne pouvoir joüir d'un inſtant de proſpérité, jamais ne goûter les délices d'une douce joye ! Car en effet, quels plaiſirs, quelles conſolations peut goûter le pauvre, qui reſſent les plus preſſants beſoins. La nourriture, les habits, le logement, tout lui manque, à peine peut-il vivre : de quelle façon peut-il parvenir à goûter les douceurs de la vie ? C'eſt au ſeul riche qu'apartient cet état tranquile ; il abonde en toutes choſes & il eſt en état d'ateindre à tout ce qu'il deſire ; de tout tems rien n'a réſiſté à la force impérieuſe des richeſſes ; elles ſçavent aplanir les montagnes, élever les valées ; & ce n'eſt que par elles que les grands goûtent les plaiſirs.

Les chaſſes, de toutes eſpéces, dans leſquelles les cerfs les plus vîtes, les chévreüils les plus agiles, les renards les plus ruſez, les liévres les plus timides, cédent à la courſe des chiens ; on choiſit du vol ou de la pêche ; à ces plaiſirs ſuccédent ceux de Vénus.

Comus (*a*) preſente les viandes les plus exquiſes ; Bachus verſe à pleines coupes les vins délicieux ; l'oiſiveté, les jeux ſont au commandement du riche ; les Spectacles, & la Muſique enfin couronnent ſes plaiſirs ; il poſſéde tout, & le doit à ſes richeſſes.

Hélas ! on peut aiſément ſe paſſer de ces grands avantages : celui qui brûle du deſir de ſçavoir peut aiſément ſe priver de ces trompeuſes faveurs ; s'il eſt ferme dans ſa réſolution, il vaincra les obſtacles qui ſe preſentent dans l'épineux ſentier de la ſcience ; un homme dans ces ſentimens, quoique dépourvû de moyens pour parvenir au but qu'il ſe propoſe, tire parti de toutes ſes reſſources ; il engage maiſon, terre, meubles, rien enfin ne l'arrête : mais, va-t'on m'alléguer, dequoi vivra-t'il

(*b*) Dieu des Feſtins & de la bonne chére.

t'il après ? il va être réduit à une affreuſe mandicité. Ne vaut-il pas mieux être pauvre, quand la ſcience ſemble nous égaler aux Dieux, que de poſſéder ſans elle les tréſors des Rois de Perſe. Ce n'eſt pas au jugement du vulgaire qu'il faut s'en tenir à cet égard ; on ne le trouveroit pas favoriſer ce ſentiment ; mais qui peut ignorer que ce même vulgaire n'a que des ſenſations auſſi bornées que l'animal le plus imbécile, & que la connoiſſance du vrai lui eſt abſolument étrangere ? C'eſt pour vous, ô Sages, que je parle ; ſouvenez-vous de ces préceptes ; rien n'eſt permanent que la ſolide vertu ; les richeſſes, la beauté, la force, les honneurs, tout périt, la ſeule vertu n'a point de fin ; ſur elle ſeule les revers d'une inconſtante fortune n'ont point de droits, & jamais elle ne fut ſoûmiſe à l'empire des tems.

Non, je n'ai jamais vû (& je ne le peux croire) qu'un ſçavant ſoit péri par la faim ; je n'eſtime même pas poſſible qu'il ait été réduit à l'affreux état de mandier : ſa vertu pare les coups que veut lui porter une fortune ennemie ; la doctrine enfin ne permet pas que ſes nourriſſons ſoient long-tems aſſujettis aux revers de cette capricieuſe rivalle ; elle leur fournit, au milieu même du naufrage, des ſecours inopinez, & les conduit à la nage au milieu des flots les plus irritez.

Avec la vertu on parcourt les deſerts de l'Arabie ; (*a*) on n'eſt pas étranger chez les Ethiopiens baſannez : (*b*) les barbares les plus cruels,

(*a*) Arabie Pétrée, qu'on croit être le lieu où habitérent pendant 40. ans les Iſraëlites, & où ils furent nourris par la Manne. C'eſt-là que ſont ſcituez les Monts de Sinaï & d'Oreb.

(*b*) On feroit un volume de la relation de l'Ethyopie, de la Baſſe-Ethyopie ſur-tout. Cette contrée eſt dans l'Affrique, dont la pointe forme les Caps Négre & de Bonne-Eſpérance. Ce dernier eſt le plus fameux Promontoire du monde. C'eſt-là que les Vaiſſeaux, qu'on envoye aux Indes, viennent

cruels, (*a*) les Indiens, (*b*) tous ſemblent la reſpecter; ce n'eſt qu'avec ſon ſecours qu'on eſt en état de faire tête à la fortune, & de parvenir à un triomphe aſſuré après un combat douteux.

Que les dépenſes ceſſent donc d'effrayer & qu'on n'épargne rien pour l'aquérir. S'il arrivoit qu'une fortune barbare nous eut refuſé tous moyens de devenir ſçavans, ſoyons bons, nous ſommes aſſez heureux.

Qu'on faſſe ſes efforts pour joüir du moins de la converſation des ſçavans, & qu'on mette à profit les paroles qu'ils laiſſent échaper; laiſſez aux riches le ſoin d'en recuëillir davantage, s'ils le peuvent, & ſuportez vôtre calamité d'un viſage ſerein. Si

---

viennent moüiller, ſe rafraichir & paſſer la mauvaiſe ſaiſon. Le Cap de Bonne-Eſpérance apartient aux Hollandois. Il produit les plus beaux fruits du monde. Il y a des Mines de toutes eſpeces. Les originaires de ce païs ſont noirs ou très-baſannez. Ils n'ont d'autres ornements que des boyaux de bêtes qu'ils tuënt, dont ils s'entortillent le col, les bras, les jambes, & tout le corps; ce qui fait que ces peuples ont une odeur inſuportable. Ils couchent dans les campagnes, avec les betes féroces, comme lyons, tygres, &c. qui leur font rarement du mal, & qui dévoreroient les Européens. On les apelle communément CAFFRES, ou HOTENTOTA. Ces miſérables font leurs meilleurs repas de charognes. Tout ce païs eſt partagé par la Ligne Equinoctiale.

(*a*) Autre Païs d'Affrique, le long de la Méditerranée, où eſt ſcitué le Royaume de Fez, qui fait face à Cadix en Eſpagne, & qui en eſt ſéparé par ce qu'on apelle le Détroit de Gilbraltar. Alger, Tunis & Tripoli, ſont gouvernez par des Beys, qui ſont tributaires du Sultan des Turcs. C'eſt ce que nous apellons Echelles du Levant; & c'eſt où les Mathurins vont racheter les Captifs. Ce Païs étoit la Lybie des anciens.

(*b*) L'Inde prend ſon nom du fleuve *Indus*; & c'eſt une des plus grandes Contrées du monde. Preſque tous les Géographes, comme Baudrand, de Fer, de l'Iſle, & autres, en donnent d'éxactes deſcriptions. Je me contente de dire en abregé que le fleuve *Indus*, qui lui donne ſon nom, prend ſa ſource d'une Montagne qui fait partie du Caucaſe.

Si par malheur vôtre tempéramment vous entraîne aux plaiſirs, vous êtes perdu ſans reſſource; vous êtes dévoré de la cupidité des richeſſes. Pour les ſatisfaire, & pour vous guérir, écoutez les conſeils ſalutaires de la raiſon; voici comme elle s'exprime.

La volupté eſt pernicieuſe, elle ôte le jugement, elle émouſſe l'eſprit, elle eſt l'antagoniſte de la vertu, le poiſon des mœurs & la nourriture des vices; elle affoiblit le corps, débilite les organes, détruit les ſenſations les plus délicates, & toûjours ſuivie de l'amertume, elle entraîne à ſa ſuite tous les maux.

Tenez-vous-en à cet Oracle & le regardez comme infaillible; tout bien conſidéré, le pauvre n'a-t'il pas ſes plaiſirs, qui ſont peut-être plus ſenſibles? Les divertiſſements flâtent davantage, quand on en joüit plus rarement, & le plaiſir eſt d'autant plus aimable, qu'il eſt plus atendu & qu'il eſt moins ſouvent à nôtre portée; c'eſt ainſi que les viandes doivent être aſſaiſonnées par l'apétit, & le repos préparé par le travail, la ſoif rend délicieuſe la boiſſon la plus commune, & le feu n'a jamais tant de charmes qu'après qu'on a reſſenti le froid; le paſſage d'un trop grand chaud à un froid modéré, fait par la même raiſon un plaiſir infini. Vénus redouble de charmes quand elle ſuccéde à la continence; tout enfin puiſe de nouvelles forces dans ce qui lui eſt contraire.

Le riche ne veut rien ſouffrir, acoûtumé qu'il eſt à un fluide de délices dans lequel il ſemble nager; il eſt obligé de chercher hors de chez lui, par caprice, les viandes les plus groſſieres, & de les faire ſuccéder aux mets les plus exquis, qui lui ſont devenus inſipides pour en avoir fait un trop fréquent uſage; rien par conſéquent n'eſt doux qu'il n'ait ſon amertume & parvient tôt ou tard à laſſer par l'uſage trop ſouvent répété.

Les

Les choſes qui nous ſont étrangeres, difficiles ou défenduës, ont toûjours eu ſur nos ſens un privilége aſſuré, & elles ont toûjours remporté des avantages certains ſur les choſes permiſes; ce ne ſont donc pas par conſéquent les êtres qui nous ſatisfont par eux-mêmes, mais bien plûtôt le deſir que nous en reſſentons; & c'eſt chez nous & non chez eux que ſe trouve la ſource de nos contentements.

Tout ce qui plaît a des prérogatives certaines pour être aimable. Ce n'eſt pas aux viandes exquiſes qu'on preſente à un malade, qu'il faut s'en prendre s'il ne les goûte pas; elles ont leur goût ordinaire; mais plûtôt à la fiévre qui lui a enlevé l'apétit; il en eſt de même d'un vin délicieux qu'on preſenteroit à celui qui n'en boit pas.

De-là naiſſent les differents ſentimens pour les différents mets: la Muſique, le jeu, les ruelles; chaque amuſement enfin a ſes ſectateurs: dans l'amour même il y a pluſieurs claſſes; l'un recherche avec avidité la Vénus Antiphyſique, (*a*) l'autre convoite les charmes naiſſants d'une jeune beauté, à laquelle un troiſiéme préfére des atraits agoniſans, & s'imagine trouver dans des reſtes, qui lui paroiſſent précieux, d'inimitables nouveautez.

C'eſt dans l'ame même qu'eſt le treſor des plaiſirs, & non dans les objets qu'on ſe propoſe: par cette même raiſon le pauvre en eſt capable comme le riche; ſi le premier peut être plus ſatisfait du peu, que le dernier n'eſt content du ſuperflu, ſouvent le riche aquiert à grands frais ce qui ne coute rien au pauvre: le frugal repas d'un

(*a*) Terme compoſé des deux mots Grecs, ἀντι, & de φυσις. *Gigno* φύσις *Natura*, nature contre nature. Crime qui a atiré le feu du Ciel ſur Sodôme & Gomorrhe.

d'un matelot ou d'un bucheron l'emporte de bien loin ſur les feſtins des Rois ; la ſeule volupté qui ſoit permiſe, eſt celle qui ne porte pas de préjudice & qui ne s'écarte jamais des régles des bonnes mœurs.

On n'eſt donc heureux qu'à proportion qu'on ſouhaite moins & qu'on ſçait ſoûmettre ſes deſirs à ſes facultez ; par ce moyen on ne riſque point d'être trompé par de vaines eſpérances, & l'on s'épargne les cruels ſoucis qui acompagnent toûjours les ſouhaits illimitez.

C'eſt par ce frein qu'on parvient à mépriſer les richeſſes, dont nous n'avons beſoin qu'autant que nos deſirs ſont ſans bornes, & que nous ne ſçavons pas nous renfermer dans l'étroite ſphére de la médiocrité.

Le bonheur conſiſte à ſe contenter de peu & même de ce qu'on a : quand on s'écarte de cette route, rien n'eſt ſacré. La proſpérité eſt mere de l'orguëil : elle nous fait mépriſer les hommes : elle nous amôlit & nous arrache des devoirs indiſpenſables, dont nous ſommes tenus envers les Dieux.

La vertu incompatible eſt forcée de nous abandonner ; car en effet, qu'eſt-il de plus rare qu'un riche vertueux ?

O ! loüable & deſirable pauvreté. O ! preſent des Dieux, dont on ne connoît pas le mérite ; c'eſt vous qui êtes gardienne de la vertu, l'aſſûré rempart de la pudeur, l'obſtacle de la luxure & la ſûreté de la vie. Ce n'eſt qu'à vous qu'il eſt permis de mépriſer une fortune contraire, de braver la fureur des vents & la rage des vagues inſenſées. Vous vous tenez à couvert ſous le chaume ruſtique & ne perdez jamais de vûë le rivage ; les éclats du tonnerre frapent toûjours les ſommets des montagnes les plus élevées, & les plus grands ormes ſont les plus expoſez aux ſecouſſes des vents.

Une

Une condition médiocre n'eſt pas ſujette aux grands revers, & rarement la foudre tombe-t'elle dans les vallées : les petites herbes reſtent immobiles au milieu d'une forêt agitée, & joüiſſent d'une paix tranquile à l'abri des pins les plus orgueïlleux.

Anaxagore, (*a*) Démocrite, (*b*) & tant d'autres, dont la ſageſſe a éclaté dans l'Univers, ont eu pour l'or & l'argent un généreux mépris : ils avoient ſenti de quels maux les richeſſes ſont inſéparables : ils ont trouvé le parfait bien dans ce qui eſt exempt d'inquiétudes, & ils ont évité par cette conduite d'être entraînez dans le gouffre où le vulgaire ſe précipite.

Fabricius, (*c*) Caton, (*d*) Curius * (*e*) avoient-ils

(*a*) Philoſophe, fils d'Eubule, natif de la Ville de Clazoméne ; ſon ſyſtême a pû donner lieu à celui de Deſcartes, au ſujet des atômes. Il penſoit que la Lune étoit habitée. C'eſt peut-être lui qui a été cauſe que le célébre M. de Fontenelle nous a donné ſa *Pluralité des Mondes*. Bon mot de ce Philoſophe.

On lui reprochoit de mépriſer ſa patrie. Il répondit, en montrant le Ciel, qu'il l'eſtimoit infiniment. Il n'admettoit qu'une Divinité, ce qui de ſon tems lui atira ſans doute bien de pieux ennemis. Il a eu l'honneur d'avoir parmi ſes diſciples, Socrate le Philoſophe, Euripide le Poëte Tragique, & Pericles, grand Capitaine Athénien & bon Orateur. On peut dire de lui ce qu'on a dit du grand Condé ; Anaxagore eut trois célébres diſciples, & le grand Condé eut trois de ſes Pages qui devinrent Maréchaux de France.

(*b*) Philoſophe natif d'Abdére, & grand voyageur. Il pénétra juſques dans les Indes, pour y conſulter les Gymnoſophiſtes qui étoient nuds. Il rioit de toutes les folies des hommes ; en cela contraire à Héraclite, qui pleuroit de deſeſpoir. Gymnoſophiſte eſt tiré des mots Grecs γυμνος, *Nudus*, nud, & de σοφος, *Sapiens*, Sage nud.

(*c*) Il fut pluſieurs fois Conſul, & mépriſa ſi fort les richeſſes, que le Sénat de Rome fut obligé de pourvoir aux frais de ſes funérailles.

(*d*) Il paroit que le Poëte veut parler ici de Caton le Cenſeur

ils les mêmes paſſions, que reſſent le commun des hommes ignorants ? Repaſſez dans vôtre mémoire ces grands modèles ; c'eſt par de pareils exemples que vous trouverez les biens parfaits. Combien de fois Quintius a-t'il porté au Capitole les Enſeignes ennemies ? Quelle violence ne falloit-il pas lui faire pour l'arracher de la charuë & lui preſenter les faiſceaux du Conſulat & le commandement des armées ? Il leur préféroit le hoïau ruſtique ; une ſimple cabanne renfermoit ces grands hommes, & les fruits les plus groſſiers étoient leur nourriture.

Les délices & les Palais ſemblent ne produire aujourd'hui que des embrions (*a*) ou des hommes effeminez.

Ecoutez donc, mortels, & ſortez des épaiſſes ténébres dont vous êtes environnez ; déſſillez vos yeux, fixez vos regards, découvrez le précipice où vous conduit vôtre aveuglement.

Vous êtes ſemblables aux Dieux par la raiſon, c'eſt à elle que vous devez l'Empire du monde ; que ce ſoit donc elle & non l'erreur qui vous conduiſe. Propoſez-vous une fin dans vos entrepriſes, que les mets, capables d'apaiſer la faim, vous ſatisfaſſent ;

Cenſeur, & non pas de Caton d'Utique, neveu du premier, atendu que le Cenſeur a marqué une grande opoſition au luxe. On lui attribuë trois bons mots. Il diſoit qu'il ſe repentoit de trois choſes, d'avoir dit ſon ſecret à ſa femme, d'avoir paſſé un jour de ſa vie ſans rien aprendre, & d'avoir voyagé par eau, quand il l'auroit pû faire par terre.

* (*e*) C'eſt celui, ſurnommé Dentatus. Il fut trouvé par les Ambaſſadeurs des Samnites, qu'il cuiſoit pour ſa nourriture des raves dans un pot de terre, après avoir eu les honneurs du triomphe.

(*a*) Terme tiré du Grec, Εμβρυον ; petit enfant, qui commence à ſe former dans le ventre de ſa mere, du Verbe Βρυω, pulluler, groüiller.

tisfaſſent; que l'habit ſuffiſant à vous garantir de l'intempérie de l'air vous contente; comptez avoir aſſez dormi quand vous vous êtes délaſſé : ces trois choſes ſont ſeulement néceſſaires, puiſque nos corps en ont beſoin, & qu'ils ne ſont pétris que d'un corruptible limon; il n'en faut uſer que pour prévenir les maladies; par cette modération on parvient à ſe paſſer des remédes de Galien : (*a*) la nature marâtre ne nous en fournit que trop : la luxure ne doit ſes forces qu'aux viandes dont on fait un uſage immodéré; la délicateſſe des habillements même y contribuë.

N'allez pas tomber dans l'inconvénient d'imiter celui qui s'aperçoit à peine qu'il ait vécu, & qui paſſe ſa vie dans une léthargie (*b*) continuelle; il ſemble s'ôter l'uſage des yeux par un ſommeil auquel il eſt preſque toûjours livré.

Heureux mille fois celui qui ayant apris à ſe contenter d'une médiocrité deſirable, ne s'établit point de vaines eſpérances de poſſéder les choſes qui ſont hors de ſa portée. Il ne craint point la barbare férocité des Parques, (*c*) & les droits qu'ils ont ſur les hommes ne l'effrayent pas, parce qu'il a enviſagé

(*a*) Célébre Médecin de la Ville de Pergame en Italie.

(*b*) Terme tiré de λήθαργος, perſonne qui oublie, parce que le propre de cette maladie eſt de faire oublier ce qu'on a fait.

Criſpin & Liſette, dans la Comédie du Légataire du célébre Poëte Mr. Rénard, alléguent à l'oncle Légataire, que c'eſt ſa léthargie qui lui a fait oublier les articles inſérez dans ſon teſtament. C'eſt peut-être ce qui a donné le nom de Lethe' au Fleuve d'Oubli de Enfers.

(*c*) Cloto, Lachéſis, & Ατροπος, trois ſœurs, filles de la nuit & du cahos. La plus jeune filoit la vie des hommes; la ſeconde, plus âgée, tournoit le fil ſur le fuſeau; & la troiſiéme, déja vieille, en le coupant, donnoit la mort. Allégorie Myſtique, qui repreſente l'enfance, l'âge meur, & la vieilleſſe.

ſagé par avance & d'un coup d'œil le court eſpace de la vie humaine.

Tout ce qui éxiſte ſur la terre lui paroît frivole; acoûtumé qu'il eſt à n'être pas plus abatu de l'adverſité, qu'ennorgueïlli de la proſpérité, il mépriſe les fureurs du Styx, & la juſtice de Minos (*a*) ne l'épouvante pas; il s'atend à reçevoir enfin tout ce que le deſtin lui prépare.

Quand on ſe laiſſe conduire par les ſens, & qu'on n'eſt touché que des impreſſions preſentes, on n'a pas les vûës plus étenduës que les animaux, & l'on eſt réduit, pour ainſi dire, comme eux au ſeul inſtinct.

Autant l'eſprit eſt préférable au corps, autant la réfléxion, qui en émane, eſt ſupérieure aux ſens charnels & groſſiers.

Les richeſſes ceſſent donc d'être de biens véritables, puiſqu'elles ne ſont deſtinées à d'autres uſages qu'à la ſatisfaction des ſens matériels, & que toute leur puiſſance ne peut nous rendre meilleurs.

Qui peut donc les regarder comme le ſouverain bien? C'eſt ſe mettre de niveau avec les animaux, que de placer ſon bonheur dans une poſſeſſion abondante, d'étendre ſes deſirs au-delà de leurs juſtes bornes, & leur donner des limites differentes de celles des beſoins de la vie; ce qui eſt au-delà doit être abandonné aux inſenſez.

Les amas & les magazins remplis de bled, deviennent ſuperflus à celui qui ſçait qu'une ſimple meſure lui ſuffit; c'eſt par la même raiſon qu'on ne doit pas s'inquiéter de poſſéder d'abondants celliers, remplis de vin, pourvû qu'on en ait ſuffiſamment pour ſon uſage. Si l'on eſt favoriſé de

(*a*) L'un des Juges des Enfers, fils de Jupiter, métamorphoſé en taureau, & d'Europe ſœur de Cadmus. Il a été premier Roi de Créte. Les Poëtes en ont fait un Juge des Enfers, par raport à ſon équité.

Plutus

Plutus & de l'abondance, & qu'un aveugle deſtin nous comble de richeſſes ; quel uſage en faut-il faire ? comment éviter le dangereux écueïl de ſe pervertir en les poſſédant, & n'être pas entraîné par le torrent de la folie, qui ſemble inſéparable de leur poſſeſſion ?

Parlez, expliquez-vous ; êtes-vous inſtruit ? De quel diſcernement ne doit-on pas être capable au milieu de l'abondance ? Hélas ! le ſeul ſage en ſçait uſer.

Tous ceux à qui la nature avoit donné des forces peu communes ont été trompez par ces preſents. Les Mylons, (*a*) les Hercules en font foi. (*b*) La beauté n'a pas été moins dangereuſe. Les Laïs, (*c*) les Phrynés, * (*d*) les Narciſſes † (*e*) en ſont

(*a*) Athlette d'une force extraordinaire. Il aporta un bœuf aux Jeux Olympiques, qu'il tua d'un coup de poing. Il ſe prit les mains dans un arbre, qu'on avoit commencé de fendre, & fut devoré par les bêtes féroces. La Ville de Crotône produiſoit des gens auſſi forts, que la Ville de Sybaris en produiſoit d'efféminez.

(*b*) Hercules périt par un trait de jalouſie de ſa femme Déjanire, qui ayant apris qu'Hercules étoit amoureux d'Iole, lui envoya la chemiſe du Centaure Neſſe, qui étoit empoiſonnée, pour avoir été trempée dans le ſang de ce Centaure, atendu qu'il avoit été bleſſé d'une fléche d'Hercules, qui avoit été trempée dans le ſang de l'Hydre de Lerne. Ces fléches redoutables furent portées au Siége de Troye, après la mort d'Hercules, par Philoctéte.

M. Rouſſeau réfute, en badinant, ce ſentiment.

Ce ne fut point la robe de Neſſus,
Qui conſuma l'amoureux fils d'Alcméne ;
Ce fut le feu de cent baiſers reçûs, &c.

(*c*) Fameuſe Courtiſanne, qui fit commerce de ſes charmes à Corinthe. Démoſténe voulut ſuivre le torrent de ſes amants. Sa réthorique ne fut pas perſuaſive auprès de cette belle interreſſée. Elle lui demanda une groſſe ſomme d'argent, ce qui ocaſionna ce bon mot en réponſe de ſa part : *Tanti pœnitere non emo.* Cette même Laïs devint amoureuſe d'un jeune Théſſalien, qu'elle ſuivit au Camp d'Aléxandre. Elle fut aſſaſſinée dans un Temple de Vénus, par des femmes jalouſes de ſe voir effacées par elle. * (*d*) Cé-

ſont un triſte exemple. Les talens de l'éloquence n'ont pas eu un plus heureux ſort. Quelles perſécutions n'ont pas ſouffert les Cicerons, les Démoſthênes ? Mille autres qualitez enfin ont été pernicieuſes à ceux qui en étoient doüez.

Quels généreux efforts ne doit-on pas faire pour être en garde contre l'avarice ? Erynnis, (*a*) la cruelle Erynnis, n'eſt pas ſi dangereuſe que cette paſſion, que les Dieux puniſſent aux enfers, en étanchant ſa ſoif inſatiable des eaux du bourbeux Achéron dont elle a pris naiſſance.

Qu'elle ſoit ſans ceſſe pourſuivie par les flambeaux des Furies, (*b*) qui brûlent d'un feu obſcur, qui n'éclaire jamais le triſte ſéjour des ombres ; qu'elle ſoit toûjours environnée des menaçants objets de mille ſerpents vénéneux ; & que ſemblable aux implacables Euménides, toûjours avides de ſang humain, un ſouhait en entraîne un autre.

Non, rien n'eſt ſacré pour ceux qui ſont tourmentez de cette fureur, les vaſes, les ornements des

---

*(*d*) C'étoit une Courtiſanne, qui offrit de faire rebâtir à ſes dépends les Murailles de Thèbes, aux conditions qu'on y mettroit cette Inſcription, ALEXANDER DIRUIT SED AMICA PHRYNE REFECIT. Les Thébains ſentirent la tache que leur feroit cette Inſcription, & ne voulurent point conſentir à cette réconſtruction. C'eſt une choſe étrange que l'amour-propre. Cette citation en fait foi.

† (*e*) Jeune homme d'une grande beauté. On lui prédit qu'il vivroit long-tems, s'il ne ſe connoiſſoit pas. Il devint amoureux de lui-même, en ſe mirant dans une fontaine, qu'il ne quitta plus, charmé de ſa propre Effigie. Il fut changé en une fleur, qui porte ſon nom. Que de Petits-Maîtres, tant à la Cour qu'à la Ville, font, devant les miroirs, le perſonnage de Narciſſe.

(*a*) Furie infernale, qui trouble l'eſprit ; Démon des troubles & des Guerres Civiles, *Erynnis Civilia.*

(*b*) Alecton, Mégére, & Tyſiphône ; la plûpart du tems apellées Euménides, éxécutrices des châtiments aux Enfers.

des Autels, tout ce qui eſt deſtiné au culte des Temples des hauts Dieux eſt expoſé à ſon avidité.

C'eſt d'elle qu'une foule de maux prennent naiſſance, la diſcorde, le carnage, la trahiſon, les quérelles, la fraude, la perte de la pudeur, le mépris des Dieux, le parjure, les diviſions & les guerres. Peut-on ſuffire à les décrire?

On ſent donc combien il eſt important d'éviter cette paſſion. Rien n'eſt plus contraire à l'humanité & ne caractériſe davantage la baſſeſſe de l'ame; quand cette paſſion s'empare de celle d'une femme, d'un vieillard, ou d'un enfant, on en peut d'ordinaire inférer qu'ils ſont fragiles, imbéciles & d'un petit entendement.

La prodigalité, qui eſt ſon contraire, quoique moins dangereuſe, doit s'éviter avec ſoin, ſi on ne veut pas tomber dans le cas de convoiter la table d'autrui, après qu'on a follement dépenſé ſon patrimoine.

C'eſt au milieu de ces deux extrêmitez que réſide la vertu; c'eſt à ce centre qu'eſt fixée la demeure de la ſageſſe; c'eſt par elle que nous exerçons nôtre généroſité, ſans ſortir des bornes de nos facultez.

Le meilleur emploi qu'on puiſſe faire des richeſſes, eſt d'en ſoulager les malheureux, en commençant par ceux que la liaiſon ou l'affinité a aprochez de nous. C'eſt s'aquiter d'un devoir auquel la nature nous a aſſujettis; c'eſt remplir les conditions de nôtre être; c'eſt enfin s'égaler aux Dieux, que de rendre l'eſpoir aux deſeſpérez, de nourrir les pauvres & donner des ſecours aux miſérables.

Rien ne nous gagne avec plus de rapidité l'amitié de tout le monde, & rien ne nous établit une ſi ſolide & ſi brillante réputation. C'eſt à de tels faits que pluſieurs ont dû leur apothéoſe. (*a*) Encore

(*a*) Veut dire être mis au rang des Dieux, comme qui diſoit *inter Deos.*

core une fois, c'eſt remplir les intentions de la nature que de ſecourir l'homme, qui eſt ſon plus parfait ouvrage; les Ecoles des ſages retentiſſent de ce précepte.

Oh tems! oh mœurs! La charité eſt éteinte; le riche avare a les mains fermées, tandis qu'il poſſéde mille choſes ſuperfluës & qui ne lui ont été données que pour exercer ſa généroſité; mais hélas! ſes entrailles ne ſont pas compatiſſantes, ſon cœur eſt d'airain, & il fait à peine une legére aumône à un mendiant, dont les pitoyables accents & les larmes ne le touchent que foiblement.

Il reſerve ſa fortune pour entretenir des bouffons, des Paraſites, ou des gens qui ont l'intendance de ſes plaiſirs honteux, ou les perſonnes qui en ſont le mépriſable objet.

Un ſçavant, ou un homme de mérite ne participent pas à ſa capricieuſe libéralité; c'eſt même ſe couvrir à ſes yeux d'une tache indélébile & d'un ridicule mépriſable, que d'oſer paroître auteur ou Poëte: il ne peut cependant ignorer que jamais les Muſes n'eurent de coffre fort.

La paſſion des jeux de hazard engloutit ſes richeſſes: qu'eſt-il de plus honteux que de perdre ſon bien, par un moyen & une convention dont il ne réſulte nul honneur? ſont-ce-là les intentions de la divinité?

C'eſt oublier les engagements qu'on prend en naiſſant, de ſe ſecourir mutuellement; c'eſt perdre de vûë que nous ſommes venus au monde nuds & que la même nudité nous doit ſuivre au tombeau.

Quelle démence peut faire croire que nous ſommes les propriétaires des richeſſes? Nous n'en ſommes que les diſpenſateurs & les uſufruitiers.

Après que l'infernal Nautonnier (*a*) nous aura conduits au-delà du fleuve redoutable, par lequel les

(*a*) Caron, bâtelier des Enfers.

les Dieux craignent de jurer en vain, il faudra abandonner la poſſeſſion de ces choſes à de nouveaux ſucceſſeûrs.

Il faut donc les employer à l'uſage auquel elles ſont deſtinées, tandis que les Parques nous en laiſſent le tems.

Je crois avoir ſuffiſamment prouvé que les richeſſes ne ſont pas le ſouverain bien. Il eſt tems que ma Nacelle rentre dans le Port : la navigation a été longue & fatiguante; le vent du Midy raſſemble les nuës & prépare un orage, qui veut dégorger dans la mer le tribut qu'il en a reçû ; le retardement deviendroit dangereux : le perfide Orion (*a*) menace les Nautonniers ; gagnons le rivage, nous pourrons, après la tempête, tenter une navigation nouvelle, & nous éviterons les écuëils par le ſecours de quelque Tryton (*b*) favorable.

(*a*) Signe Céleſte. Voyez au Signe du Verſeau.

(*b*) Homme marin, à moitié poiſſon.

LE ZODIAQUE DE LA VIE HUMAINE.

LES GEMEAUX.

SOMMAIRE DU LIVRE TROISIE'ME.

L'Auteur ayant enſeigné dans le ſecond Livre que le ſouverain bien ne ſe trouve pas dans la poſſeſſion des richeſſes, prouve, par ce troiſiéme Chant, qu'il n'éxiſte pas non plus dans la volupté; par le perſonnage d'Epicure, que l'Auteur fait intervenir, le dogme du ſouverain bien eſt établi dans la volupté. Il fait les objections des vertus & des vices, & nie les peines & les récompenſes dûës après la mort, ſelon le ſentiment des Epicuriens, qui ne conviennent pas de l'immortalité de l'ame. Epicure agite ces queſtions ſans les réſoudre; il conduit enſuite l'Auteur, par une route large & fréquentée, à la vûë du Palais de Plutus. Ils parviennent enfin à une forêt très-agréable, où ils trouvent la volupté, ayant à ſa droite Vénus & Cupidon, & à ſa gauche la gourmandiſe, avec une troupe innombrable de gens déréglez & diſſolus; mais à peine l'Auteur s'eſt-il éloigné un moment de cette troupe, que la vertu vient à ſa rencontre, qui lui explique juſqu'à quel point le viſage de la volupté eſt trompeur; elle l'avertit de ſon adreſſe feinte; elle lui conſeille de ſe ſervir du frein de la raiſon, pour réprimer les paſſions immoderées de ſon ame. Pendant ce tems Epicure va rejoindre la volupté. Iris vient avertir la vertu des crimes des hommes, & elles s'élevent toutes deux vers les Cieux.

L'AURORE, aux doigts de roſes, paroiſſoit à peine ſur ſon Char, atelé de quatre Cour-

Coursiers ; (*a*) les astres perdoient insensiblement leur vacillante lumiere, & sembloient s'évanoüir aux aproches de phœbus.

Le Globe du soleil sembloit partagé, une partie éclairoit encore les habitans antipodes, & l'autre s'élevoit par degrez sur nôtre hémisphére.

J'étois dans l'admiration de voir des feux sortir du milieu des flots. Ces contraires doivent se détruire, me disois-je à moi-même ! Pourquoi les feux de Tytan (*b*) ne sont-ils pas éteints dans les eaux ?

(*a*) Les Poëtes dépeignoient l'Aurore, dans un Char attelé de quatre chevaux, aux doigts de roses. Ce terme désigne que c'est la fraicheur & la rosée, qui précede le lever du Soleil, qui font éclore les roses & autres fleurs. C'est dans ce tems qu'abonde ce Mercure, principe qui fertilise la terre ; ce qui a donné lieu a beaucoup de gens de faire bien des experiences inutiles sur les rosées des deux Equinoxes.

(*b*) Est ici regardé comme le Soleil. La Mythologie Payenne nous enseigne qu'il étoit frere de Saturne, & que l'un & l'autre étoient fils du Ciel. On ne finiroit pas, si l'on vouloit détailler ce que les Payens trouvoient de mystérieux dans cette Fable. Saturne a toûjours été regardé comme le Pere des Dieux, & sur-tout des trois plus grands, Jupiter, Neptune & Pluton, qui diviserent entr'eux trois la Monarchie de l'Univers. Quelques-uns ont regardé Saturne comme le tems qui dévore tout, *Tempus edax* ; d'autres, qui ont voulu rafiner, ont regardé Saturne comme l'antimoine & le plomb, & se sont fondez sur ce que le plomb étoit le premier des métaux, & qui, en prenant des degrez de perfection, parvenoit à la perfection royale de l'or. On a qu'à lire à ce sujet des milliers de volumes, on verra jusqu'à quel point ce sentiment a été ouï. Hormès a été le premier des anciens, Arnaud, de Villeneuve, Raymond, Lulle, le Trévisan, Zacharie, Flamel ; & mille autres Hermétiques, qui, en écrivant énigmatiquement, ont fait donner dans le travers, les gens même les plus sensez, dont le seul détail feroit un ample Catalogue. Faisons ici une petite réflexion chimique, & disons qu'effectivement l'antimoine dévore tous les metaux, à l'exception de l'or. Les Latins l'ont apellé *Stibium*. Il ne ressemble à l'or, qu'en ce qu'il ne se dissout bien radicalement qu'avec l'eau régale. Ces dissolutions sont cependant imparfaites, en ce qu'elles ne font que déchirer les parties

eaux ? Il n'eſt donc pas compoſé de feu, ou le vulgaire ignorant eſt dans l'erreur de croire qu'il ſe précipite dans l'Ocean.

Je faiſois de pareilles réfléxions en marchant ſeul ſur le rivage de la mer ; je rencontrai un vieillard, qui s'apuyoit ſur un bâton d'érable, il étoit vêtu d'une robe blanche, dont la couleur étoit confonduë avec une barbe qui lui couvroit toute la poîtrine ; ſa phiſionomie étoit reſpectable, & ſes cheveux blancs étoient treſſez de feſtons de fleurs de diverſes couleurs.

Nous nous aprochâmes, & nous nous fîmes un ſalut récriproque. Il me demanda où j'allois, qui j'étois, & voulut ſçavoir mon nom. Je le ſatisfis, d'un ton qui marquoit ma modeſtie & la douce impreſſion qu'avoit fait ſur moi ſa perſonne vénérable.

Je lui fis à mon tour les mêmes queſtions, & fus ſurpris quand il m'aprit qu'il s'apelloit Epicure : (*a*) c'étoit effectivement lui-même.

Jamais

---

parties du métal, ſans le liquéfier ou le réincruder totalement, ce dont on s'aperçoit par la précipitation, qui fait retrouver tout le métal en poudre impalpables ou en parties intégrantes.

D'autres ont prétendu que ce qui avoit donné lieu à la Fable de Jupiter, qui coupa les génitoires de Saturne ſon pere & les jetta dans la mer, dont Vénus prit naiſſance, n'étoit autre choſe que le plomb & l'étaim ſonnant, mêlez & travaillez avec le ſel commun, qui produiſoit le cuivre. On ne finiroit pas, ſi l'on vouloit raporter tous les ſentiments à cet égard ; il faudroit pluſieurs gros volumes, & je n'ai deſſein que de faire une notte.

(*a*) Que n'auroit-on pas à dire de ce Philoſophe, de ſa perſonne, de ſes mœurs, & de ſa doctrine ? C'eſt le Philoſophe le plus connu que nous ayons dans l'antiquité, & peut-être celui dont on a le plus mal interpreté la Philoſophie. Malgré tous les talents que j'ai admiré dans PALINGENIUS, il me paroit n'avoir ſaiſi que l'écorce du ſyſtême d'Epicure. Le langage qu'il lui fait tenir m'en eſt un ſûr garant. Contentons-

Jamais un laboureur, qui auroit découvert un treſor dans les entrailles de la terre, ne fut plus charmé

---

tentons-nous de dire ſeulement ſon origine. M. Moréri nous dit qu'il étoit fils de Néocles & de Chérécrate. M. Bayle dit, CHERESTRATA. Ils conviennent l'un & l'autre qu'il étoit natif de Gargette ; qu'il fut élevé à Samos, & qu'il s'adonna à la Philoſophie, après avoir lu Démocrite. On peut dire que ce Philoſophe n'a jamais donné lieu au proverbe qui eſt dans la bouche du vulgaire, POURCEAU D'EPICURE, puiſqu'il a toûjours vécu avec beaucoup de tempérance. Il acheta un Jardin à Athénes où il érigea ſon Ecole. S. Jérôme le cite aux Chrétiens pour un modèle de continence ; & Sénèque, quoique Stoïcien, qui étoit de tous les Philoſophes la ſecte la plus ſévére, lui prodigue des éloges. Il mourut d'une rétention d'urine, après quatorze jours de douleurs, qu'il ſuporta avec une fermeté philoſophique. Après avoir parlé en abregé de la vie de ce Philoſophe, je crois qu'il n'eſt pas inutile de parler de ſa doctrine philoſophique, & de celle de Lucrece, l'un de ſes principaux ſectateurs.

Commençons par Epicure. Le ſeul trait ſuivant va ſuffire pour diſſuader ceux qui s'imaginent que ce Philoſophe ſe livroit aux plus ſales voluptez.

Il déclare dans ſon livre, DU SOUVERAIN BIEN, que ſans les plaiſirs des ſens, on ne peut donner le nom de bien à quoi que ce ſoit. Ciceron le fait ainſi parler.

Nec equidem habeo quod intelligam bonum illud,
Detraheus eas voluptates quæ ſapore percipiuntur ;
Detraheus eas etiam quæ auditu & cantibus ;
Detraheus eas etiam quæ ex formâ percipiuntur,
Oculis ſuaves motiones, ſive quæ aliæ voluptates.
In toto homine gignuntur quolibet è ſenſu.

LIB. III. TUSCUL. Q. Q. PAG. CLV. INIT.

Mais on va le voir s'expliquer différemment, dans la Lettre qu'il écrit à ſon ami Ménécée.

Voluptatem finem eſſe dicimus non aſotorum neque in fruendo voluptates poſitas dicimus, ut quidam ignorantes exiſtimant, ſed ut neque corpore doleamus neque animo perturbemur non enim potus, &c.

C'eſt ſeulement à une volupté ſobre qu'il viſe, qui conſiſte à ne reſſentir ni douleur dans le corps ni trouble dans l'eſprit, à laquelle volupté l'intempérance eſt un grand obſtacle.

Lucrece, qui ſemble l'avoir copié, & qui a paſſé pour un Epicurien outré ; pour ſe donner plus de carriere, a d'abord imaginé l'ame mortelle, & dit en parlant d'elle :

Præterea

charmé que je le fus à cette découverte. Reſpectable vieillard, lui dis-je, que les Dieux favoriſſent éternellement vos vœux, vôtre renommée répanduë par toute la terre a publié que la ſageſſe vous avoit comblé de ſes dons, acordez à mes inſtantes prieres des préceptes ſalutaires; inſtruiſez un jeune homme qui s'abandonne à vos conſeils, ſi vous n'avez pas à mieux employer vos moments.

Nulle affaire ne me retient, me répondit-il, j'évite les ſoins & fuis le travail; j'ai coûtume de me promener ſeul en ces lieux; j'y viens cuëillir ces fleurs qui ſont l'ornement de ma tête; je vais vous acorder ce que vous me demandez; les gens de mon âge n'ont rien de plus ſatisfaiſant que la converſation; mais afin de n'être point interrompus, cherchons un lieu écarté: ce chêne que vous voyez près de

---

Præterea gigni pariter cum corpore & unâ.
Creſcere ſentimus pariter que ſeneſcere mentem.
Ergo corpoream naturam animi eſſe neceſſe eſt,
Corporeis quoniam telis ictu que laborat
Et quoniam mentem ſanari corpus ut ægrum
Cernimus, & flecti medicinâ poſſe videmus.
Ergo diſſolvi quoque convenit omnem animai naturam.

Dans un autre endroit, il continuë:

Cum corpore fuſa peribit
Diſſolvitur interit ergo
Feſſa ſatiſcit.

Voilà, ſelon Lucrece, l'ame détruite avec le corps; mais il va ſe démentir.

Cedit item retro de terrâ quod fuit antè
In terras, & quod miſſum eſt ex ætheris oris
Id rurſum Cœli relatum templa receptant
Id rurſus Cœli fulgentia templa receptant.

Voici donc un Philoſophe Poëte Epicurien, qui convient que la partie corporelle retourne en terre, & la ſpirituelle monte au Ciel. Quelle déſunion chez la même perſonne! Ne pourroit-on pas dire que les paſſions de l'homme lui auroient dicté les premiers ſentiments, & qu'une ſaine réflexion lui auroit fait écrire les derniers? D'ailleurs le ſeul nom d'Epicure fait ſon éloge; Ἐπίκουρος veut dire AUXILIATOR, qui donne des ſecours ou de bons conſeils.

de ces eaux nous fournira une ombre fraîche & délicieuſe.

Nous nous aſſîmes, & d'une voix auſſi douce que le néctar, il me parla de la ſorte.

Oh ! jeune homme, quelque Divinité bienfaiſante vous a conduit en ces lieux ; je vois que les deſtins veulent que vous ſoyez initié dans les myſtéres ſecrets de la ſageſſe. Oh Dieux ! s'écria-t'il, dans quelles épaiſſes ténébres le genre-humain n'eſt-il pas plongé ? ſa plus conſidérable partie n'eſt pas des hommes, ce n'en ſont que les ſimulacres, ce n'eſt qu'un très-petit nombre de gens qui mérite cette glorieuſe qualité, & pour vous parler avec la ſincérité que je me dois, le monde eſt le vaſe & l'antre de l'erreur.

Prêtez à mes diſcours une entiere atention, ſi vous avez ſincérement réſolu de ſortir des ténébres du cahos ; il faut commencer par vous expliquer en quoi conſiſte le ſouverain bien.

Cette matiére demande une examen particulier, & c'eſt de ce principe que la ſageſſe ſort comme d'une ſource & nous déſaltére par ſes délicieux ruiſſeaux ; il n'a pas été donné à tous de pénétrer de ſi ſublimes myſtéres ; le commun des hommes a toûjours placé la félicité dans les richeſſes ou dans les honneurs ; leurs diverſes affections partagent leurs deſirs à l'une ou à l'autre de ces alternatives ; la ſeule volupté m'a paru renfermer ce ſouverain bien ; auſſi eſt-ce à elle ſeule que je me conſacre & à qui je ſacrifice.

Je vais tâcher de me ſervir des arguments invincibles de la raiſon pour apuyer ce ſyſthême, que j'enviſage comme la fin & le but qu'on doit ſe propoſer en tout.

C'eſt ſans doute à la volupté (*a*) que les hommes

(*a*) Toute cette tirade philoſophique de la volupté me paroit vraye & orthodoxe, juſqu'à l'endroit où il y a, *mille gens déclament & tonnent.*

mes ſacrifient toutes leurs démarches ; ils y viſent, comme un archer s'éforce de conduire ſa fléche au but où il la deſtine.

Quelle peut être, par exemple, l'idée de celui qui déchire les entrailles de la terre par le ſoc tranchant de la charuë ? Quel deſſein anime celui qui garde de nombreux troupeaux ? Quel eſprit enfin excite celui qui fait profeſſion des armes ? Qui eſt celui qui s'évertuëroit à l'étude des arts & des ſciences ; ſi ce n'étoit la volupté, dont on ſe propoſe de joüir par ces differents moyens ? elle eſt ſans doute le commencement, le milieu & la fin de tous ces travaux.

C'eſt ici où je vous prie d'aporter toute vôtre atention.

Tout travail s'entreprend par raport à une fin ; ſi on ne ſe la propoſoit pas, on mériteroit d'être regardé comme un inſenſé ; nôtre ame ſe fait une idée de volupté & agit en conſéquence ; elle ſe preſcrit une route pour y parvenir ; mais hélas ! après les démarches faites, on eſt ſouvent trompé dans ſes eſpérances, & l'on ne porte un jugement ſain des choſes qu'après leur événement; la volonté ſe détermine ſur les principes de l'imagination ; elle s'y plaît & nous fait entreprendre un ouvrage, qui paroît d'autant plus doux, que le fruit qu'on eſpére d'en recuëillir ſe maſque ſous la forme de la volupté, qui n'eſt autre choſe que nôtre bien être, pour lequel la nature nous donne une pente douce & involontaire.

Mais comme les novices de ce ſyſtême ont de la peine à reſſentir la force des arguments de la raiſon; j'aurai recours aux exemples, pour mettre la vérité dans ſon plus grand jour.

Pourquoi la main endurcie du laboureur creuſe-t'elle de profonds ſillons dans la terre, ſans que la chaleur la plus brûlante ni le froid le plus inſuportable ſoient capables de le détourner de ſon entrepriſe ?

prise ? Quel motif peut déterminer le Nautonnier téméraire à mépriser la rage des implacables mers ? leurs écueils & leurs rochers menaçants, & la mort, qui paroît s'y multiplier & paroître sous tant de formes differentes, rien ne l'arrête, il s'embarque & ne leur opose que le foible préservatif du mât & de ses voiles.

Quel but en un mot peut avoir le soldat en s'exposant dans les Combats ? Sa barbare férocité prend un plaisir cruel au son belliqueux d s instruments de guerre ; Bellône, qui l'anime & l'agite, lui fait trouver une bruyante douceur aux henniſſements des chevaux.

Pourquoi cet autre enfin pâlit-il dans une mer de papiers, & recherche-t'il jour & nuit des Livres de tant d'espéces différentes ? Qui peut l'entraîner & le livrer à un travail si pénible ? Quelle autre raison, sinon sa réputation ou l'intérêt, qui lui aparoissent & ne le déterminent que sous la forme ou l'aparence de la volupté.

C'est effectivement elle seule qui nous flâte, les beaux arts cesseroient d'avoir des charmes & périroient sans le secours qu'ils empruntent d'elle ; les commencements paroissant hérissez d'épines & de difficultez nous rebuteroient, les milieux cesseroient d'être interressants, si la fin n'étoit masquée de l'aparence la plus douce de la volupté.

C'est par elle que les choses les plus honteuses sont vernies de l'extérieur de l'honnêteté, & c'est d'elle que le plus infâme commerce prend des raisons d'étourdissements qui nous séduisent.

Les plaisirs les plus lascifs, aussi-bien que la vertu la plus austére, n'enchantent que par les aparences de la volupté, qui peut seule concilier ces oposítions.

C'est donc elle qui devient le mobile universel, & c'est d'elle qu'on reçoit l'impulsion involontaire ; les maux les plus affreux paroissent sous une

forme plaiſante, l'auſtére vertu ſe déride à nos yeux, l'intérêt perd ce qu'il a de ſordide & ne conſerve que les avantages de l'utile ; tout emprunte d'elle une forme agréable ; c'eſt à cette divinité qu'il apartient de faire le bonheur des Dieux mêmes.

Leurs beſoins, s'ils en ont, ſont remplis ; leurs deſirs ſont comblez par ce ſeul moyen.

Mais, va-t'on m'aléguer, les Dieux abondent en toutes ſortes de biens : qu'en réſultera-t'il ? ce n'eſt que le plaiſir inéfable qu'ils goûtent qui les peut ſatisfaire, autrement ils ſeroient ſemblables, par leur inſenſibilité, à un bois inanimé qui ſeroit orné de perles Orientales, ou à des ſimulacres d'or ou d'argent, qui ne ſentent aucun plaiſir du prix de la matiere précieuſe, qui fait leur compoſition.

Joignez à cet argument que d'une cauſe parfaite il doit en réſulter un effet rempli de perfections ; ſi l'ame eſt bien diſpoſée, ſes ſpirituelles facultez ſe complaiſent au bien. Qui peut nier en pareil cas que la volupté ne ſoit le but que le principe ſe propoſe dans ſes conſéquences ?

C'eſt ce raport qui fait la ſource de la volupté. C'eſt par elle que les mélodieux concerts de la Muſique ont des droits impérieux ſur l'ouïe : les formes & les couleurs n'agiſſent que par elle ſur la vûë ; les odeurs lui doivent le doux prurit qu'elles excitent dans nôtre odorat, & conſéquemment des autres ſens.

Ce n'eſt pas à Vénus que tous les animaux doivent leur naiſſance, c'eſt à la volupté, puiſque le travail & les douleurs, qui ſont ſes contraires, ont moins de force que les plaiſirs qu'elle prépare dans la génération.

Nous ne pouvons plus douter qu'elle ne ſoit le ſouverain bien ; rien d'ailleurs ne prouve mieux l'excellence d'une choſe que le mauvais de ſon

opoſé. La nature, par ſon ſeul inſtinct, recherche avec empreſſement ce qui la flâte & fuit avec horreur ce qui peut lui nuire ou l'atriſter ; peut-on ſe tromper en plaçant le ſouverain bien dans les choſes recherchées par tous les animaux ? & que recherchent-ils avec plus d'avidité que ce qui les ſatisfait, qui n'eſt autre choſe que la volupté ?

Mille gens déclament & tonnent, qu'il faut aquérir la vertu, par les ſueurs & les travaux les plus pénibles, que nôtre vie eſt deſtinée à cette aquiſition, & qu'il faut au contraire fuïr la volupté, dont il ſe faut reſerver la joüiſſance après nôtre mort, & que les Dieux nous deſtinent une félicité inexprimable pour prix de nos combats ſur nous-mêmes : (*a*) cette promeſſe ne paroît pas s'acorder avec un ſain raiſonnement & ſemble être abſolument vaine.

En effet, peut-on s'imaginer que les ames vivent après la deſtruction des corps, (*b*) qu'elles voltigent errantes ſur les lacs du Tartare, & ſoient récompenſées ou punies ſelon leurs mérites ? Il faut pour conçevoir une ſemblable abſurdité avoir le cerveau dérangé. Miſérables que vous êtes ! de pareilles idées n'ont été forgées que par des eſprits furieux & des devins inſenſez ; c'eſt la coûtume de pareilles gens de debiter pareilles bagatelles, & c'eſt avec ces fictions qu'ils repaiſſent les ames foibles.

Ils ont inventé les ſombres Royaumes du Styx, le Phlégéton embraſé de flâmes pétillantes, le chymérique chien à trois gueules ; la Tyſiphône, redoutable par ſa chevelure de ſerpents de diverſes couleurs, les géants qui ocupent de vaſtes eſpaces, par les énormes maſſes de leurs corps monſtrueux. C'eſt dans ces lieux que les ombres éxiſtent

(*a*) C'eſt Epicure qui parle.

(*b*) Tout ce paſſage eſt d'une philoſophie abominable, juſqu'à l'endroit où l'on trouve : *J'avouë que ces paroles, &c.*

ſtent ſans lumieres, des foyers perpétuels y brûlent ſans matiere combuſtible, qui les nourriſſe & les embraſe; le froid des hyvers y régne ſans privation & ſans ſaiſons; la Nacelle de Caron n'étant compoſée d'aucun bois, eſt cependant gémiſſante, quand ce phantaſtique Nautonnier traverſe les plus grandes ames. Syſiphe, fils d'Eole, y roule un énorme rocher; Tantale y meurt de ſoif au milieu des torrents d'eaux fugitives; les Danaïdes tentent un vain travail en voulant remplir des vaſes percez, & mille autres chiméres que les enfants auroient peine à croire.

Ces Royaumes ne doivent leur éxiſtence qu'aux fictions Poëtiques, ou pour mieux dire n'éxiſtent que chez elles.

Oh Dieux! quelle plus grande marque peut-on donner de la petiteſſe de l'eſprit humain, & quelle pente n'avons-nous pas pour les bagatelles merveilleuſes? Pourquoi inſenſez que vous êtes! ajoûter foi à de pareilles inventions, qui ne ſont ſoûtenuës d'aucunes preuves & qui ne peuvent tomber ſous les ſens? Pourquoi s'allarmer de ces vaines frayeurs? C'eſt vôtre facile crédulité qui ocaſionne vôtre conviction.

C'eſt ſur de pareilles chiméres que les Prêtres fondent leur plus ſolide revenu; ce ſont-là leurs lucratives tromperies. Dès l'inſtant que la vie nous quitte, il ne reſte de nous qu'une vaine fumée, qui ſe diſſipe dans les airs, après la deſtruction du concert organique des eſprits animaux; nous ne ſommes pas plus après nôtre mort que nous n'étions avant nôtre naiſſance, & l'humanité n'eſt compoſée que d'une complication d'infirmité, de fragilité, d'orguëil & d'audace.

C'eſt à cette envie que nous avons de ne pas nous manquer qu'eſt dûë l'invention d'une vie éternelle; ceſſez de viſer au ſort des Dieux, vile compoſition de bouë! Tout ce qui a eu commence-

ment

ment doit avoir une fin, & tout ce qui eſt né doit mourir.

Les grandes Villes, les peuples entiers, les Royaumes immenſes, les plus hautes montagnes, les fleuves les plus conſidérables, ſont ſujets à cette viciſſitude; & vous par conſéquent, oh mortels! qui n'êtes qu'une vile pouſſiere.

De quelle étonnante confiance ne ſont pas capables vos petits génies? C'eſt ſe travailler en vain que de chercher la vertu; c'eſt courir après des phantômes; c'eſt faire de beaux rêves & ſe forger des chimeres & des illuſions; quelle folie de préférer l'incertitude à la réalité, & d'abandonner les choſes palpables & ſenſibles pour les douteuſes; mais comptez-vous pour rien, dira-t'on, ce qu'a de flâteur une grande renommée? Ce n'eſt rien, puiſqu'après vôtre mort vous n'êtes rien; à quoi ſert la réputation, ſi elle ne touche point les morts? Les pierres & les rochers, avec qui vous êtes de niveau en cette occaſion, reſſentent-ils les charmes de la réputation?

Jamais il n'y eut de plaiſirs poſthumes: il n'en eſt pas d'autres que ceux que vous goûtez pendant vôtre vie; puiſqu'elle eſt ſi courte & d'une durée ſi incertaine, le Sage doit ſe livrer à la volupté de toutes ſes forces & n'être point ſenſible aux revers de la fortune.

Il doit chercher à réparer, par ce qui pourra lui reſter de douceurs, tout ce qui pourroit lui arriver d'amer & de facheux. Pour ne vous pas retenir plus long-tems dans le labyrinthe où vous êtes, oh jeune homme! nous vous exhortons de vous livrer aux plaiſirs pendant que les deſtins vous en laiſſent la faculté, & de donner tous vos ſoins à bannir de chez vous les idées lugubres & funeſtes.

J'avouë que ces paroles proférées par un vieillard, dont l'extérieur étoit ſi vénérable, firent quelque impreſſion ſur moi, quoiqu'il m'arracha avec barbarie

des eſpérances qui ſouvent avoient été le plus cher objet de ma ſpéculation.

Je ne peux, lui dis-je, vous exprimer la vive reconnoiſſance que j'ai du ſervice que vous venez de me rendre, & je vous aurai une obligation qui ne finira que quand je ceſſerai de voir la lumiere ; vos paroles vont être gravées dans mon cœur.

Il me reſte, pourſuivis-je, un doute; c'eſt de ſçavoir non-ſeulement ce que vous faites ; mais ce qu'il faut que je faſſe, & que vous m'enſeignez par quels moyens je peux parvenir à poſſéder cette volupté, que vous me vantez avec de ſi grands éloges ? Que je ſache, s'il eſt poſſible, le chemin qui nous y peut conduire.

Il en eſt un, pourſuivit Epicure, court, large (*a*) & facile à pratiquer, *la Reine Volupté* n'eſt pas loin d'ici, ſi vous voulez ſuivre mes traces, vous pourrez bientôt vous réjoüir de l'avoir trouvée.

Après cet entretien, le vieillard ſe leve avec effort ; je le ſuivis dans un profond ſilence ; nous marchâmes dans des ſentiers écartez. A peine eûmes nous fait quelques pas, que nous aperçûmes un Palais de petite ſtructure. Je m'enquis de mon conducteur à qui apartenoit cet édifice tout brillant d'or, & quel étoit celui qui en étoit en poſſeſſion ? C'eſt, me répondit-il, le Palais de Plutus, (*b*) des gardes armez en défendent les aproches, & s'opoſent au paſſage de ceux qui voudroient y pénétrer, à moins qu'on ne leur faſſe de grandes ſoûmiſſions, ou qu'on n'adouciſſe leur férocité par des preſens.

Plutus lui-même réſide dans cette Citadelle élevée; il a trois filles qui couchent dans le même lit, dont

(*a*) Pour déſigner que la route du plaiſir eſt la plus recherchée, & qu'elle a le plus de ſectateurs.

(*b*) Le Poëte entend peut-être ici un coffre fort atendu. La petite ſtructure, & par les Gardes armez, les ſerrures.

dont voici les noms; *la ſordide Luxure,* (*a*) *la Superbe revétuë d'atours orgueilleux,* (*b*) *& l'Ignorance dont le viſage audacieux ſemble bouffi de vaine gloire.* (*c*)

Qui donc, lui dis-je, pourra nous introduire & nous faire pénétrer juſqu'au maître de ce Palais ?

Il a, répondit le vieillard, trois eſcaves, par le miniſtére deſquelles vous pourrez parvenir juſqu'à lui, *la Fortune, la Fraude, & l'Uſure.* (*d*)

C'eſt ſous leur conduite que vous pourrez vous ouvrir un facile chemin.

Mais, lui dis-je, je n'ai rien que je puiſſe donner, par conſéquent je ne pourrois me confier avec aſſurance à des conductrices auſſi interreſſées; montrez-moi, je vous en conjure, un autre chemin. Nous nous détournâmes & deſcendîmes dans une profonde vallée, à laquelle conduiſoit un chemin taillé dans le roc où nous n'aperçûmes aucune trace d'hommes.

Nous découvrîmes, chemin faiſant, *le domicile de*

(*a*) Je ne crois pas qu'on puiſſe donner à la luxure une plus riche épithéte que celle de ſordide; ce qui quelquefois nous paroit le plus brillant, dans une beauté qui fait l'objet de toute nôtre tendreſſe dans l'âge critique des amours, ne ſert ſouvent qu'à cacher un poiſon dont on ne reſſent que trop les dangereux effets.

Beaucoup de gens conviendront en ſecret de ce que j'avance.

(*b*) En effet, qu'eſt-il de plus orgueilleux qu'un Petit-Maître, ſuperbement décoré, qui décend d'un équipage, comblé de domeſtiques, avec une riche livrée. Cauſez avec cet homme, vous ne trouvez qu'un ſymétrique étalage d'étoffes, portées avec oſtentation, par un homme, qui, par ſes étourderies & ſa ſuffiſance, deshonore l'humanité.

(*c*) Les ignorants ſemblent avoir des viſages faits exprès pour en impoſer aux honnêtes gens. Un demi ſçavant tranche, décide *ex Cathedra*, & ſans apel.

(*d*) Il n'eſt preſque point de fortune rapide qui n'ait été faite par ces deux dernieres eſclaves. Les fortunes légitimes ſont plus lentes; & il faut, pour ainſi dire, pluſieurs âges d'hommes pour les établir.

de la Pauvreté. Un toît de chaume délabré couvroit ce petit édifice. Nous paſſâmes outre, & nous découvrîmes une vaſte forêt.

Le bois, dit-il, que vous voyez, dont les arbres orgueïlleux s'élévent juſqu'aux aſtres, eſt la demeure de la Reine Volupté, par laquelle nous pouvons être heureux; mais nous n'en pouvons aprocher qu'après nous être lavé les mains & la face; ainſi, autant que vous le pouvez, ornez-vous & vous raſſérénez le viſage; cette Déeſſe ne ſçauroit ſouffrir ni la mal-propreté ni les ſoucis cuiſants.

Dans cet endroit un ruiſſeau couloit parmi de petits cailloux, & ſembloit par ſon doux murmure inviter au ſommeil. Je m'y lavai, ſelon l'inſtruction qui venoit de m'être donnée; j'arrangeai mes cheveux & donnai à mes habits toute la décence dont ils étoient capables. Je pris un air de gayeté, qui me fut inſpiré par les ris & les jeux que j'aperçûs, qui me marquérent les aproches du ſéjour de la volupté.

Je m'avance avec joye, nous étions encore éloignez de la forêt, à la diſtance qu'une pierre chaſſée par une fronde pouvoit parcourir, quand nous entendîmes la douce mélodie du chant de mille oyſeaux, qui par la confuſion de leurs différents ramages, formoient un ruſtique, mais agréable concert; les odeurs de mille fleurs, ou de ſimples diverſes, compoſoient le plus délicieux des parfums; jamais l'Arabie-Heureuſe, (*a*) qui produit l'encens conſacré aux Dieux, n'a donné de production ſi flâteuſe aux ſens. Tout ce que produit l'Inde & les païs Méridionnaux ne pouvoit lui être comparé;

(*a*) Entre la Deſerte & la Pétrée eſt une preſqu'Iſle, où eſt ſcituée Médine, célebre pour être la Cité de Mahomet. La Mecque lui ſert de Port. Cette Contrée produit la myrrhe, l'encens, la gomme, la caſſe, la manne, le baûme, & différents autres aromates.

paré ; la Sythie, recommandable par ſes rameaux d'or, (*a*) ni le climat où Atlas porte ſur ſes robuſtes épaules le globe Céleſte n'égaloient pas ces merveilles. Par tout les Satyres aux pieds de chévres chantoient les feux qu'allumoient dans leurs cœurs les Nymphes & les Dryades; ils témoignoient leur allégreſſe, par leurs danſes & les folâtres jeux qu'ils faiſoient ſur une pelouze émaillée de mille couleurs.

Une petite riviere, qui ſembloit ralentir ſa courſe, (*b*) pour demeurer plus long-tems en ces beaux lieux, en faiſoit l'enceinte : un cerf, pouſſé par la fureur des chiens & des chaſſeurs, auroit pû franchir ce fleuve charmant, d'un rivage à l'autre ; ſur un ſable brillant rouloient des flots argentez, qui laiſſoient découvrir à travers leur limpidité des poiſſons revêtus d'écailles admirables, qui, animez de l'eſprit de la divinité qui régnoit en ces lieux, folâtroient au gré de leurs deſirs ; des pins d'une hauteur prodigieuſe, par leur arrangement ſimétrique, formoient une eſpéce de muraille à ces bocages enchantez.

Ces arbres ſont chéris de Cybelle, (*c*) parce qu'ils renferment ſous leur écorce un jeune homme

(*a*) Aparemment Eglé, Aréthuſe & Heſpéréthuſe, niéces d'Atlas, filles d'Heſper ſon frere. On prétend qu'elles avoient un Verger qui produiſoit des pommes d'or.

(*b*) Le fameux Poëte latin, M. de Santeüil, s'eſt ſervi de cette expreſſion, dans une Inſcription ſur la Pompe Nôtre-Dame. Il dit, en parlant de la Seine :

Et dulces nectit in urbe moras
Captus amore loci
Fons fieri gaudet qui modo flumen erat.

(*c*) Regardée comme femme de Saturne, & comme la terre. On la repreſentoit couronnée de tours, ayant un nombre infini de mammelles, dans un char trainé par quatre animaux, repreſentant peut-être les quatre Elements, dont la terre eſt le plus groſſier, & la matrice où ſe forment les productions des trois autres, avoit changé le jeune Atis en pin, après avoir aimé ce jeune homme.

me à qui cette Déeſſe prodigua ſes bontez. Le cyprès, (*a*) chéri d'Apollon, élevoit ſa tête ſourcilleuſe juſqu'aux nuës, le chêne de trois eſpéces, (*b*) l'orme, le platane, l'aulne, le noyer, le peuplier, le tilleul, le palmier, le ſapin, le myrrhe, le hêtre, & mille autres, ſe diſputoient la gloire de fournir de l'ombrage.

Ils étoient toûjours verds, comme aux tems heureux du ſiécle d'or & du régne de Saturne; on y trouvoit de la vigne, des figuiers, auſſi-bien que l'arbre conſacré à Priape, (*c*) du lierre & des lauriers deſtinez à couronner les Poëtes; le meurier & le peuplier agréable à Hercules, le poirier, le ſaule, le prunier, le pâle buis, le néflier, l'olivier, le cériſier, le cormier & l'amandier, qui montre le premier ſes fleurs, & mille autres.

On auroit auſſi-tôt compté les grains de ſable de la mer.

Nous traverſâmes un pont, après lequel ſe rencontroit un vaſte eſpace, où l'on trouvoit un parterre d'une admirable ſymétrie, émaillé par tout de mille fleurs différentes, entre leſquelles paroiſſent les roſes blanches & rouges, les hyacinthes, les narciſſes, les violettes, les lys, & l'immortel amaranthe, le thim, & mille autres fleurs odoriférentes, telles qu'elles croiſſent dans les bocages d'Idalie. (*d*) De tous côtez on reſpiroit

(*a*) Cypariſſe, jeune homme d'une grande beauté, qui avoit élevé un cerf qu'il tua imprudemment. Apollon, qui l'aimoit, le métamorphoſa en cyprès.

(*b*) Chêne verd, chêne noir, & chêne blanc; en latin: *Quercus, robur, & ilex.*

(*c*) Obſcêne Divinité, fils de Bachus & de Vénus. On a prétendu nous faire entendre que de cet acouplement il ne pouvoit rien réſulter que de honteux. Priape étoit dans les Jardins un eſpéce d'épouventail, qui empéchoit les oyſeaux, & autres animaux, de manger les fruits. Cette Divinité étoit adorée à Lampſaque.

(*d*) Dans l'Iſle de Cythère, Vénus avoit trois endroits principaux, Idalie, Paphos & Amathonte.

piroit les plus ſuaves odeurs ; mille eſpéces d'oyſeaux faiſoient retentir cette forêt charmante d'un murmure d'une flâteuſe douceur, & mettoient l'air en mouvement par des ſons différents.

Progné y regrétoit l'amour inceſtueux de ſon mari Térée ; la tendre Philomèle y déploroit ſon ſort fatal, & celui du jeune Itis; le perroquet, d'un goſier ingénieux, imitoit les ſons de la voix humaine ; par tout les fontaines étoient bordées de fleurs, & rouloient leurs eaux ſur un gravier doré. On n'y entendoit point la voix enroüée du ſacrilége Lycaon (*a*) changé en loup, l'ours & le ſanglier étoient bannis de ce ſéjour enchanté, auſſi-bien que le ſerpent à langue dangereuſe.

Les abeilles y rempliſſoient les champs d'un miel plus doux que l'ambroſie.

Ce lieu n'étoit peuplé que d'animaux, amateurs de la paix, comme de liévres craintifs, de cerfs, de daims & de chévreüils. Quoiqu'un printems perpétuel régnât dans ce lieu de délices, cependant, choſe admirable ! on n'y manquoit jamais des plus beaux fruits, abondante production de la riche automne. Le flambeau du jour ſembloit être fixé au milieu de ces charmantes contrées, où la Déeſſe faiſoit ſon domicile. Au centre de la forêt étoit une ſpatieuſe campagne, tapiſſée de gazons odoriférants ; mille tables y étoient ſervies & chargées de mets exquis.

Il eſt tems, me dit Epicure, que nous réparions nos forces ; livrons-nous à ces mets qui nous ſont deſtinez ; car il eſt défendu d'aborder à jeun la Déeſſe ; elle a en horreur la ſobriété. Tout le monde peut, de quelques climats qu'il arrive, prendre

(*a*) Cruel tyran d'Arcadie, qui aſſaſſinoit ceux qui le viſitoient, fut changé en loup par Jupiter. Pour mieux deſigner ſa cruauté, cette Fable auroit pû être batie ſur nôtre NABUCHODONOSOR.

prendre place à ces tables, qui doivent leur magnificence à la généroſité de la Déeſſe. Ses Nymphes réparent à l'inſtant, par des mets nouveaux, ceux qui ſont conſommez. Nous mangeâmes & nous nous livrâmes aux dons de bachus, de façon que nous eûmes de la peine à quiter les tables; nos libations furent fréquentes, & nos pas chancellants juſtifioient que nous étions en état décent pour aborder la Déeſſe

Nous marchâmes du côté, où nous vîmes une troupe innombrable qui l'entouroit; des jeunes garçons, des enfans, des jeunes filles, & même des vieillards étoient livrez à des plaiſirs qu'on n'auroit pas atendu qu'ils dûſſent goûter à leur âge.

A la droite de la Déeſſe étoit une femme d'une beauté raviſſante, qui menoit par la main un jeune enfant, qui portoit ſur ſon épaule un carquois rempli de fléches dangereuſes; il étoit aveugle & nud, & ſes aîles étoient peintes de differentes couleurs; il tenoit un arc dans ſa main, & il étoit dans une perpétuelle action de s'en ſervir.

Cet enfant, quoiqu'auſſi beau que le jour, avoit cependant quelque choſe de cruel, & quoiqu'aveugle, ſes coups étoient inévitables; preſque tout le monde en étoit bleſſé: un trait ſuccédoit à l'autre, avec tant de rapidité, qu'il auroit en peu de tems dépeuplé la Cour de la Déeſſe, ſi une certaine femme (*a*) charitable, touchée de ces maux, n'eut pas aporté les remédes néceſſaires pour en prévenir les ſuites facheuſes; deſorte qu'auſſi-tôt qu'on ſe ſentoit bleſſé, on avoit recours à ſes ſalutaires remédes; c'eſt par-là qu'on conſervoit la vie, ſans guérir de ſes bleſſûres.

A la gauche de la volupté étoit une autre femme, qui paroiſſoit avoir toûjours des viandes dans la bouche, ſes habits & ſes mains en paroiſſent

(*a*) La joüiſſance.

ſoüillez;

ſoüillez, elle ne ſembloit ocupée d'autre ſoin que de ſatisfaire ſon apetit extraordinaire : elle vuidoit en un inſtant une coupe pleine de liqueur ; un jeune enfant marchoit avec elle, qui ſuportoit avec peine ſa tête, de laquelle il faiſoit des ſignes ; ſes yeux paroiſſoient tournez, ſes regards étoient indécis, & non fixes, & il ne pouvoit dormir, quoiqu'il parut acablé par les ſymptômes du ſommeil.

L'une & l'autre ne devoient cet état qu'à l'uſage immodéré du vin & des viandes ; alternativement elle bûvoit d'une ſorte de liqueur & rendoit quelques ſons enroüez d'un inſtrument de buis ; d'autres joüoient de differents inſtruments à cordes.

Orphée (*a*) paroiſſoit touché du regret de ſa chére Euridice, qui étoit morte de la bleſſûre dangereuſe de la dent d'un ſerpent ; il ſe plaignoit de la dureté des loix des ſombres bords, & déploroit l'inutilité des peines qu'il s'étoit données pour la ramener à la lumiere.

Ses chants étoient ſi doux, que les rochers & les bêtes devenus ſenſibles, marchoient ſur ſes traces.

Arion, (*b*) ſuivi par des Dauphins, racontoit ſon malheureux naufrage, & la perfidie des cruels Nautonniers qui l'avoient précipité dans la mer.

L'illuſtre

(*a*) Poëte de Thrace. Il ne pût retirer ſa femme Euridice des Enfers, qu'aux conditions qu'il ne retourneroit pas la tête en arriere, en la ramenant à la lumiere. L'inquiétude qu'il avoit qu'elle ne le ſuivit pas, le fit regarder derriere lui ; il ne pût par conſéquent éxécuter les loix du Manoir ténébreux.

(*b*) Fameux joüeur de luth, qui ſe trouva au Feſtin que Périandre, Tyran de Corinthe, donna aux ſept Sages de la Gréce. Il voyagea en differents endroits ; & comme il s'étoit embarqué pour revenir en cette ville, des Matelots le jettérent à la mer pour avoir ſon argent. Un Dauphin, charmé de l'harmonie de ſon luth & de ſa voix, le porta à terre ſur ſon dos. Périandre, à qui il s'en plaignit à ſon arrivée, punit la déloyauté de ces Matelots. Cette Fable a quelque reſſemblance à la vérité qui arriva à JONAS.

L'illuſtre Amphion (*a*) bâtiſſoit, par ſes tendres accents, les Murs de la fameuſe Thébes, théâtre affreux des malheurs de la famille d'Oedipe. (*b*) Le reſte de la troupe ſuivoit, en ſautant comme des Bachantes; ils paroiſſoient avoir ſur les yeux des bandeaux de ténébres, & de petits nuages leur entouroient la tête.

J'en vis un parmi eux, que je reconnus à l'inſcription qui étoit ſur des tablettes qu'il tenoit dans ſa

(*a*) Il bâtit les Murailles de Thébes par les ſons de ſa lyre, pour exprimer qu'il perſuada aux Thébains de les rebâtir. C'eſt ce qu'Horace avance dans ſon Art Poëtique, pour exprimer la force de l'expreſſion de la Poëſie.

Dictus & Amphion Thebanæ conditor arcis
Saxa movere ſono reſtitudinis, & prece Blandâ
Ducere quo vellet.

Le *prece Blandâ* déſigne une douce perſuaſion.

(*b*) Fils de Laius & de Jocaſte. Il fut expoſé à ſa naiſſance. On lui perça les pieds. On y paſſa une branche d'arbre, & on le ſuſpendit de cette maniere. Il fut délivré par Phorbas, & élevé à la Cour de Polybe. La raiſon de ſon expoſition fut, que l'Oracle avoit prédit qu'il tuëroit ſon pere & épouſeroit ſa mere. Il vint effectivement à la Cour de ſon pere, avec lequel il prit querelle ſur le pas, ſans le connoître, & le tua. Il monta ſur le Mont Cythéron. Il devina l'énigme du Sphinx.

QUEL EST L'ANIMAL QUI VA LE MATIN A QUATRE PIEDS, A MIDY A DEUX, ET LE SOIR A TROIS?

C'eſt l'homme, qui dans ſon enfance, ne pouvant ſe ſoûtenir, marche ſur ſes quatre membres; étant homme, il ſe ſoûtient ſur ſes jambes, & il a recours à un bâton dans ſa vieilleſſe.

Il tua le Sphix, moitié femme & moitié lion. C'eſt un hyérogliphe, qui repreſente le ſecret. Les anciens Egyptiens le gravoient ſur leurs Cachets.

Il épouſa Jocaſte ſa mere, & en eut deux fils, Etéocle & Polinice. M. de Cornelle a fait une belle Tragédie d'Oedipe. Le même ſujet a été remanié par M. de Voltaire, avec un prodigieux ſuccès, dans un âge encore fort tendre; & M. de Racine a fait la Thébaïde, ou les Freres Ennemis. Il falloit aparemment que les malheurs d'Oedipe, & de ſa famille, dûſſent ſervir de coups d'eſſai aux grands hommes de nôtre tems.

ſa main ; c'étoit Sardanapale, (*a*) jadis Roi d'Aſſyrie : il s'exprimoit en ces termes. Je poſſéde à preſent tout ce que j'ai mangé, & je joüis de tous les plaiſirs que j'ai goûté de mon vivant avec cupidité. Pendant que vous éxiſtez, miſérables, ne fuyez point les plaiſirs ; car il n'y a, je vous l'aſſure, aucune volupté à eſpérer après la mort : aprenez-le par mon exemple.

A ces gens ſuccédoient, à la ſuite de la troupe, deux Monſtres, dont un offenſoit les paſſans, par differents coups d'une langue venimeuſe, & l'autre les bleſſoit par des éguillons acérez. L'amertume troubloit ces jeux enchantez ; nous nous aperçûmes de l'envie que le Ciel portoit à leurs plaiſirs, & une Divinité ennemie ſembloit ſe réjoüir de leurs maux.

Malheureux que nous ſommes, puiſque nous devons être toûjours acablez par l'adverſité, pendant le cours d'une vie qui ne finit que trop-tôt, à peine avons-nous une heure exempte de chagrins, un moment de repos nous eſt refuſé, & goûtons-nous jamais un plaiſir parfait ? Oh ! vie des mortels, méritez-vous ce nom ? Il faut vous regarder comme un éxil ; dequoi ſervent aux Dieux les malheurs des hommes, & pourquoi ſemblent-ils prendre un barbare plaiſir à nous affliger ? Quelle peut être la raiſon qui a atiré ſur nous tant de haine ? La ſeule patience peut vaincre les Dieux & faire ſuporter l'adverſité.

Nous étions éloignez de la troupe, d'un fort petit eſpace, quand nous aperçûmes tout-à-coup une femme d'une taille majeſtueuſe, qui avoit le viſage d'une Vierge & un ſévére maintien ; elle paroiſ-

(*a*) Le dernier des Rois d'Aſſyrie, de tous les hommes, étoit le plus voluptueux. Il fut obligé de ſe brûler lui-même dans ſon Sérail, quand Arbacès fit le Siége de Ninive ſa capitale.

paroiſſoit enfin telle qu'on nous dépeint Junon, quand elle marche acompagnée de tous les habitans de l'Olympe ; elle vint au-devant de nous, ſes cheveux étoient en deſordre, ſon ſein paroiſſoit déchiré & meurtri, une vive douleur étoit répanduë ſur ſon viſage, & elle paroiſſoit couverte de lambeaux funéraires ; malgré ce deſordre, elle inſpiroit du reſpect, & d'un ton d'une douceur perſuaſive, elle nous tint ce diſcours.

Où allez-vous, miſérables ? où vous conduit vôtre folie ? Arrêtez, ceſſez de chercher vôtre perte, & prêtez-moi un muet ſilence. Ces paroles nous en impoſérent ; nous nous arrêtâmes pour lui donner une entiere atention.

Celle que vous ſuivez, dit-elle, n'eſt pas une Déeſſe ; elle n'eſt pas même iſſuë du ſang des Dieux. Qui ſuivez-vous ? Pourquoi groſſir ſa Cour ? Oh aveugles ! ne reconnoiſſez-vons pas la cruelle & dangereuſe Erynnis ? Elle ſe jouë ſans ceſſe, ſous des aparences trompeuſes, de ceux qui ne s'y atendent pas, & au lieu du miel, qu'elle ſemble preſenter, elle cauſe les plus cuiſantes amertumes ; ne ſoyez pas trompez à la beauté de ſon viſage ; que l'or & les perles, dont elle eſt parée, ceſſent de vous ébloüir ; ſi vous la voyez dépoüillée de ſes trompeurs habits, vous en auriez horreur ; elle cache mille maux & détruit ſes propres Courtiſants, après les avoir ſéduits par la plus fauſſe douceur.

C'eſt ainſi qu'un pêcheur, armé d'une ligne meurtriére, du haut d'un rocher, ſur lequel il eſt aſſis, atire les humides habitants par de dangereux hameçons, cachez ſous une amorce trompeuſe ; ils y courent avidement : ils croyent poſſéder ces biens ; ils s'y atachent & en ſont entraînez.

Les deſerts ſablonneux de la Lybie, la demeure d'Anthiphates Roi des Leſtrygons, (*a*) les écuëils dévorans

(*a*) Peuples cruels, qui vivoient de chair humaine, comme les Cannibales, les Caraïbes, & les Antropophages.

dévorans de Carybde & de Sylla ne ſont pas ſi dangereux que la volupté.

De combien de malheurs n'eſt-elle pas la cauſe ? Combien de grands hommes, de villes & de Royaumes n'a-t'elle pas précipitez dans une ruïne totale ? Mais vous faut-il d'autre exemple ? Quel Héros fut plus grand qu'Hercules ? Qui peut nombrer ſes exploits ? Dans ſon enfance, étant encore au berceau, il étouffa deux monſtrueux ſerpents, ſans autres armes que ſes mains enfantines.

N'a-t'il pas terraſſé le fameux lion de Némée ! N'eſt-ce pas lui qui a détruit l'hydre ſerpent de Lerne, dont les têtes renaiſſoient à meſure qu'il les coupoit ? N'a-t'il pas vaincu à la courſe la biche aux pieds d'airain ? Ses fléches n'ont-elles pas détruit ces oyſeaux Symphalides ? N'a-t'il pas renverſé les étables cruelles du Tyran de Thrace, qui faiſoit manger ſes hôtes par ſes chevaux carnaſſiers ? N'a-t'il pas arraché une corne au fleuve Achéloüs en combat ſingulier, quand ce Dieu ſe méthamorphoſa en taureau pour lui diſputer la conquête de Déjanire ? Quelqu'autre que lui eut oſé pénétrer l'enceinte du jardin fameux des Heſpérides, pour en dépoüiller les arbres des fruits précieux qu'ils produiſoient. C'étoit à ſa conquête qu'étoient reſervés les bœufs de l'habitant de l'Hébre. Ne s'eſt-il pas introduit juſques dans les enfers ? N'en a-t'il pas arraché le Cerbére à triple gueule dévorante, malgré l'écume empoiſonnée que ce monſtre forme des ſucs de l'aconith ſa pâture ordinaire ? Le ſanglier d'Erymanthe, n'a-t'il pas ſuccombé ſous ſes coups ? Anthée, fils de la terre, a-t'il pû réſiſter à ſes bras nerveux ? Ne l'a-t'il pas étouffé dans les airs, en le ſéparant de l'atouchement de ſa mere qui redoubloit ſes forces ? Cacus, fils de Vulcain, n'a-t'il pas porté la juſte peine du larcin qu'il avoit fait en enlevant les taureaux à ce fils de Jupiter ? Quel autre pouvoit avoir des épaules aſſez robuſtes pour ſoulager Ath-

las du poids de l'axe de l'Univers ? C'étoit à la ſeule volupté que la défaite de ce Héros étoit réſervée. La jeuneſſe & la beauté d'Omphale, Reine de Lydie, pouvoit vaincre les forces de celui que les fureurs de Mégére, que les frimats du Tartare & les flâmes du Phlégéton n'avoient pu épouventer, qui avoit mépriſé la rage impuiſſante des fiéres Euménides, auſſi-bien que les affreux ſifflements des ſerpents de leurs têtes. Le même, tremblant & ſoûmis, étoit atentif & obéïſſoit ſervilement au moindre regard d'une maîtreſſe tendrement aimée ; la moindre menace de ſa part le faiſoit frémir.

Ce Héros n'a-t'il pas proſtitué toute ſa gloire en quitant le bouclier pour la quenoüille, & en prenant pour caſque la coëffure des femmes Aſiatiques? Sa main acoûtumée à manier une maſſuë énorme, n'étoit plus ocupée qu'à tourner un vil fuſeau, & raportoit à ſa maîtreſſe la tâche du tiſſu qu'elle lui avoit impoſé.

Oh fils d'Alchméne ! quelle fureur vous aveugloit ? Quel poiſon ſéducteur pouvoit vous engager à vous revêtir de l'habit d'une femme ? N'a-t'on pas vû Circé (*a*) exercer ſes magiques maléfices ſur les compagnons du Roi d'Ithaque, les changer en de vils pourceaux, & couvrir en un inſtant leurs corps des ſoyes de ces animaux immondes.

Cette volupté, pourſuivit-elle, n'en fait-elle pas autant à ceux qui lui ſont ſoûmis ? Peut-on, après cela, regarder comme Reine, celle qui eſt au-deſſous de la plus vile eſclave ! Elle preſente une coupe fatale, remplie du plus doux des poiſons ; quand quelqu'un boit ce philtre dangereux, il devient à l'inſtant lion, ſanglier écumant, il prend la peſanteur

(*a*) Femme du Roi des Sarmates, qu'elle empoiſonna, & s'alla établir ſur un Promontoire en Italie, où Ulyſſes fit naufrage. Elle changea ſes Compagnons en différents animaux; ce qui déſigne que la volupté nous abrutit.

fanteur & la forme d'un bœuf, celle d'un chien, ou d'un loup dévorant, terreur des troupeaux & des bergers ; d'autres enfin, perdant leur forme ordinaire, ſont tranſmuez en différentes eſpéces d'animaux. Peu de gens de ce peuple innombrable qui forme ſa Cour, ſont éxemts de la boiſſon dangereuſe. Le même ſort vous atend, ſi vous vous enrôlez ſous les étendars de cette infâme. Je vous en avertis, fuyez pendant qu'il en eſt encore tems, fuyez ſes cruels enchantements, déterminez vôtre eſprit chancelant, par les exemples qui ſont ſous vos yeux ; voyez les piéges cachez qu'elle vous tend, ſemblable à l'aragnée, qui, pour prendre d'innocens moucherons, ourdit une trame déliée & dangereuſe ; elle ſe cache dans une étroite embuſcade; mais ſi-tôt qu'elle aperçoit ſa proye, embaraſſée dans ſes lacs, elle acourt avec avidité, l'envelope dans des nœuds étroits, la met en un monceau, lui arrache ſa trompe, & ſucce ſon ſang, juſqu'à la derniere goute.

Oh démence aveugle ! qui s'empare des hommes, qui après leur avoir enlevé une raiſon qui les peut conduire ſur les traces des Dieux, les entraîne ſur les veſtiges de Vénus & de ſa compagne la volupté ! Ne doit-on pas rougir des voyes honteuſes qu'on ſe fraye pour ſatisfaire à ſes apétits déréglez?

Mon vieillard conducteur ne put ſouffrir plus long-tems ces diſcours ; il perdit patience, & gémiſſant de honte, il nous quitta bruſquement, en murmurant de rage & de colére, & ſe confondit dans la foule voluptueuſe qui lui étoit familiere.

Pour lors la vertu, car c'étoit effectivement elle-même, me dit, ne ſoyez pas en peine, laiſſez-le fuïr, c'eſt un oyſeau nocturne qui ne peut ſuporter la lumiere du jour, l'éclat de la vérité l'offuſque & les ténébres les plus épaiſſes lui ſont familieres ; c'eſt un malade dégoûté par une longue fiévre, qui refuſe les meilleurs aliments. Il fuit les remédes

qui

qui pourroient lui rendre la ſanté & ſe livre à tout ce qui eſt contraire à la conſervation de ſa vie. Les inſenſez fuyent la vérité pour s'atacher à des aparences trompeuſes.

Pour vous, continua-t'elle, en m'adreſſant la parole, s'il vous reſte quelqu'amour de vous-même, ſi vôtre propre conſervation vous interreſſe, profitez de mes conſeils ſalutaires, ſuivez-moi, ſortez de ces lieux empoiſonnez, la fuite eſt le moyen le plus ſûr pour éviter de pareils dangers. Ce que je vois ici me trouble; le bruit de ce peuple tumultueux nous empêche de nous entretenir. Elle m'entraîne; je la ſuis, & nous allâmes nous placer à l'ombre d'un laurier où elle me tint ce langage.

Le divin ouvrier des Cieux, de la terre & de la mer orgueïlleuſe, après avoir ordonné que les Orbes lumineux parcouruſſent des routes dans leſquelles ils ſemblent venir à la rencontre les uns des autres par une ſorte d'opoſition, en conſéquence de ſon immenſe ſageſſe, a voulu que chez nous la raiſon fut combatuë par des paſſions opoſées, pour empêcher l'eſprit de s'engourdir, ce qui n'auroit pas manqué d'arriver s'il avoit régné ſeul dans un individu.

Dans l'homme, où il eſt enfermé, comme un Prince au milieu de ſa Cour, il ſe trouve réveillé par les paſſions, comme le cheval eſt excité par l'éperon & le bœuf par l'éguillon. Nos ſenſations ne doivent l'augmentation de leurs forces qu'à ce qui les contrarie; ſans cette opoſition l'ame tomberoit dans une morne langueur & ceſſeroit de ſe porter aux belles actions.

Ce n'eſt que des rames qu'un vaiſſeau reçoit ſon mouvement, & ſouvent les vents contraires lui font faire la route qu'il ſe propoſe.

C'eſt être dans une erreur groſſiére que d'imaginer que le ſage ſoit exempt de ces mouvements tumultueux, il ne différeroit pas du marbre inanimé;

ce

ce qu'on ne peut concevoir ſans tomber dans le délire.

La nature n'a pas en vain donné à l'homme ces mouvements, & il ſeroit abſurde d'eſtimer cette même nature ſuſceptible d'erreur; il faut régler ſes impulſions, par un art légitime & par le ſecours d'une ſaine raiſon. Celui-là ſeul mérite le nom de ſage qui ſait tempérer ſes paſſions, comme un écuyer habile ſçait manier, par le ſecours des rênes, un courſier indompté, & ſe garantir, par une ſage adreſſe, d'être emporté par ſes ardeurs.

Mais qu'il eſt peu de gens qui ayent trouvé un juſte milieu & qui puiſſent garder d'éxactes meſures! De-là vient que les uns tombent dans une extrêmité, & les autres dans ce qu'elle a de plus opoſé. L'erreur préſide aux deux extrêmes: les Dieux ſeuls joüiſſent d'une raiſon entiere.

Les bêtes, par exemple, n'ont en partage que les ſens qui les entraînent à la volupté, & il n'apartient qu'à la raiſon, cette noble fille du Ciel, de nous élever à la ſublimité de nôtre origine; les ſens au contraire nous entraînent dans les abîmes les plus profonds & conduiſent à l'extravagance. Il faut donc être ſur ſes gardes contr'eux. O! aveugle nature de l'humanité, qui vous laiſſez entraîner à leurs poids, ceſſez de vous livrer aux ſens & prenez la raiſon pour conductrice.

Quelle foule innombrable de malheureux nous venons de voir s'ébatre d'une joye folâtre dans la forêt de la volupté, vous-même ſuiviez aveuglément vôtre conducteur inſenſé. Si je ne vous avois pas arraché des mains de ce dangereux maître, que n'aviez-vous pas à craindre de la part des deux monſtres qui marchoient ſur vos pas? Vous n'en aviez nulle connoiſſance, & vous êtiez ſuivi, ſans le ſçavoir, du repentir & de l'infâmie.

Mais pourquoi ſalir plus long-tems nos entretiens de pareils recits? diſcourons des plaiſirs ſpirituels, qui

qui ne procédent que d'une ame juſte & contente de ſes mœurs ; j'avouë que ces plaiſirs ne ſe preſentent pas en foule ; mais ils ſont délicats & procurent une ſatisfaction exquiſe, d'autant plus eſtimable qu'ils ſont aprêtez par la vertu, au lieu que ceux qui procédent de la volupté veulent être goûtez en ſecret ; il en réſulteroit une honte inexprimable qui répandroit un fiel amer ſur ce qu'ils ont de douceur aparente ; les plaiſirs de la vertu au contraire ont cela de propre, que plus on les goûte, plus on aproche de la perfection, & plus on ſe rend digne du ſort immortel des divinitez.

Ceux de la volupté détruiſent la réputation, & par l'acablement qu'ils nous cauſent, ils nous réduiſent à l'état des animaux les plus ſtupides ; ils nous nuiſent davantage, à proportion que nous en uſons plus fréquemment ; ils émouſſent les facultez de l'ame & nous expoſent aux plus cruels dangers. Je conviens qu'il n'eſt pas poſſible que l'eſprit ſoit toûjours apliqué, une atention ſévére & continuelle ſeroit d'un trop pénible uſage pour la fragilité de la nature ; il faut que le repos & le délaſſement ſuccédent aux réfléxions ſérieuſes ; il eſt quelquefois avantageux de quitter le ſommet des montagnes pour deſcendre dans la plaine.

C'eſt ainſi que Jupiter, plein d'une juſte horreur pour les crimes du monde, fait porter par ſon aigle ſes foudres braſées dans les fournaiſes bitumineuſes de la Sicile ; elle deſcend de l'Empirée ; elle admire les voutes Céleſtes, brillantes de mille eſcarboucles ; elle ſe plaît à conſidérer ces ſomptueux Palais, elle en obſerve les colomnes conſtruites du diamant le plus dur & le plus brillant ; elle ſe plaît à conſidérer les planchers couverts de l'yvoire, produite des dents des élephants Indiens, elle enviſage ces eſpaces immenſes, qui contiennent l'intariſſable fluide d'une éternelle lumiere : ce ſont-là les délices des Dieux, dont l'idée eſt inénarrable

& dont nos foibles ames n'ont jamais pû concevoir l'étenduë ; elle ſe tranſporte d'un vol rapide d'un & d'autre côté, & paroît quelquefois immobile dans l'immenſe liquide de l'Ether ; elle ſe balance & s'apuye ſur le ſoufle inviſible des vents ; elle paroît avoir abandonné la terre & oublié ſes aiglons, tant le ſéjour du maître du tonnerre a pour elle de charmes ; mais elle perd ſes forces : la pâle faim la preſſe, ſa chaleur naturelle diminuë faute d'aliments ; elle abandonne les aſtres & fond d'un vol précipité ſur la terre, qu'elle avoit mépriſée, pour y reprendre des nourritures.

Je m'étois tenu depuis long-tems dans un profond ſilence. Je ne craignis point de l'interrompre & me hazardai de parler en ces termes. Le ſoleil s'aproche du couchant & s'empreſſe d'engloutir ſa lumiere dans l'Ocean ; avant que ſon flambeau ſoit tout-à-fait couvert des voiles de la nuit, ne me refuſez pas Déeſſe, (car je ne puis vous prendre pour une mortelle) de m'enſeigner les noms de celles qui acompagnoient la volupté, & qui ſont les enfants qu'elles tenoient par la main.

Je vais, dit-elle, ſatisfaire vôtre curioſité, qui n'a rien d'injuſte, s'il nous reſte aſſez de tems ; je commence par celle que vous avez vûë à la gauche de la volupté.

Sçachez que c'eſt la gourmandiſe ; ſes ſales inclinations la portent à manger ſans ceſſe & à paſſer les jours & les nuits dans de bachiques feſtins. Le plus grand nombre des hommes en a fait une Déeſſe ; ce n'eſt qu'à leur intempérance qu'elle doit ſon apothéoſe & leurs adorations ; ils lui ſacrifient des vins pétillants, dans des coupes cizelées, & lui conſacrent les mets exquis dont leurs tables ſont couvertes ; ils placent enfin leur parfait bonheur au culte de cette divinité prétenduë.

Quelle

Quelle groſſiére erreur ! Qu'eſt-il de plus obſcêne ? Non, rien n'eſt plus contraire aux hommes que ces ſacrifices impies, qui après les avoir dégradez les font deſcendre au rang des animaux immondes. L'intention du grand Jupiter n'étoit pas telle ; il les avoit créez pour une ocupation plus noble ; ils étoient deſtinez à être conduits par l'entendement, & leur vie devoit être employée à aquérir des connoiſſances qui les miſſent au rang des habitans de l'Olympe, & les rendiſſent dignes de l'Empire de l'Univers.

O douleur ! Ceux qui ſe livrent à l'intempérance, en ſuivant leurs apétits déréglez, deviennent imbéciles, & la fumée des viandes fait ſur leurs ames la même impreſſion qu'une nuée ſur le ſoleil ; elle les obſcurcit au point de les empêcher de voir la vérité malgré ſon éclat.

La chaleur immodérée du vin émouſſe, à force d'irriter leurs eſprits animaux, & les envelope dans les plus épaiſſes ténébres. Cet excès les empêche de ſe livrer à l'étude ; ils abandonnent la recherche de la ſageſſe, & s'écartent inſenſiblement de la fin que la nature s'étoit propoſée en les mettant ſur la terre.

Leurs connoiſſances diminuënt, & ils deviennent auſſi bornez que les animaux qui ont le moins d'inſtinct ; & quand ils pouſſent la débauche à un certain point, leurs imaginations ſe confondent ; ils ceſſent d'aperçevoir les objets tels qu'ils ſont ; leurs regards incertains les multiplient ; & ce qui les environne, quoique dans un parfait repos, leur paroît ſe mouvoir.

O honteuſe yvreſſe ! mort de l'eſprit, nourrice des vices & des plus grands forfaits, à quelles extrêmitez ne conduiſez-vous pas les hommes ? Quelles limites ne leur faites-vous pas franchir, & de quelles extrêmitez ne ſont-ils pas capables ? Les quérelles, les procès, les combats les

plus

plus cruels en réſultent. Ils goûtent en cet état un barbare plaiſir à répandre le ſang : les ſecrets les plus inviolables ſont révélez, par d'involontaires confidences, & la plus ſcélerate médiſance régne dans leurs bachiques converſations.

Dans ces inſtants critiques où vous vous réduiſez, la crainte & la pudeur vous abandonnent ; fuyez, miſérables, cette peſte honteuſe, qui vous rend furieux & vous conduit à une démence égale à celle qui agitoit Oreſte (*a*) quand il trempa ſes mains impies dans le ſang de ſa mere Clytemneſtre.

Qu'eſt-il de plus ſordide ? Que peut-on imaginer de plus vil qu'un homme yvre ? On le voit rejetter des viandes à demi dévorées ; le vin lui donne une odeur deſagréable ; il chancelle, tombe, ſe précipite & ſe briſe : il balbutie ; ſes paroles ſont inintelligibles. Il fait & dit mille choſes dont il rougit, & qu'il condamne avec horreur, quand la nuée eſt diſſipée & qu'il eſt rentré en poſſeſſion de ſon bon ſens.

C'eſt ainſi que le fils de Philippes, le fameux Aléxandre Macédonien, aſſaſſinoit ſes amis (*b*) & ſe préparoit, dans ſa bachique fureur, des regrets qui lui faiſoient répandre les larmes les plus ameres.

Ce Prince ſe condamnoit, mais trop tard ; il ſe livroit à un tardif deſeſpoir, & vouloit, par ſa mort, expier celle de ceux qu'il avoit aſſaſſinez dans ſon yvreſſe.

Qu'on

(*a*) Fils d'Agamemnon. Il tua ſa mere Clytemneſtre, pour vanger la mort d'Agamemnon, que ſa mere avoit fait aſſaſſiner pour épouſer Egyſte.

(*b*) Clytus fut tué par Aléxandre dans un feſtin, quoiqu'il fut un des principaux Favoris de ce Prince. Cette action ſe paſſa dans l'yvreſſe. Quand Aléxandre eut repris ſon bon ſens, il expia ce crime par un autre plus grand. Il fit égorger des Villes entieres, ſur le tombeau de Clytus, pour apaiſer ſes Mânes.

Qu'on ceſſe de faire vôtre éloge, ô montagnes de Béotie ! Cythéron, (*a*) qu'avez-vous de recommandable ? & vous, déteſtables Orgies, briſez vos thyrſes furieux ; impoſez un éternel ſilence à vos bruyantes tymbales ; non, ce n'eſt pas la race de Cadmus, (*b*) ce n'eſt pas le fils de Jupiter & de Sémelé, Bachus n'eſt pas enfin la divinité dont on célébre les fêtes ; mais c'eſt plûtôt le fils de l'immenſe Tartare & de Mégére. Non, ce n'eſt pas un Dieu ; mais un démon, qui mépriſe & inſulte aux juſtes Dieux.

Ceux qui ſe livrent au vin ſont ordinairement peu touchez de ce qui regarde les divinitez, & jamais l'yvreſſe ne fit de ſacrificateur.

A quoi bon rapeller le nombre des maladies, & les cuiſantes douleurs que l'intempérance eſt capable de nous atirer ? N'eſt-elle pas la ſource inépuiſable de la fiévre, des ulcéres envenimez, de la goutte douloureuſe, & de mille autres qui interdiſent l'uſage des membres ? Elle débilite la vûë, elle fait trembler les dents, elle donne une haleine empeſtée, l'eſtomach devient languiſſant, l'organique mouvement de ce viſcére eſt déconcerté ; il en réſulte enfin une mort ſubite.

Non, jamais le fer ne commit tant d'homicides que la gourmandiſe. C'eſt à la voracité de leurs eſtomachs,

(*b*) Montagne de Béotie, conſacrée à Bachus, Orgies, étoient des Fêtes conſacrées à ce Dieu, où les femmes, furieuſes de débauche & de vin, couroient les champs avec de petites tymbales & des thyrſes, qui étoient des bâtons entortillez de lierre, de pampires & de feüilles de vigne.

(*b*) Fils d'Agénor, frere d'Europe, enlevée par Jupiter, changé en taureau, reçût ordre de ſon pere d'aller chercher ſa ſœur, & de ne pas revenir qu'il ne l'eut trouvée. Il conſulta l'Oracle, qui lui dit de paſſer en Béotie, de ſuivre la premiére vache qu'il y rencontreroit, & de bâtir une Ville à l'endroit où elle s'arrêteroit. Sémelé étoit fille de Cadmus, & Bachus, fils de Jupiter & de Sémelé.

eſtomachs, que la plûpart des hommes ſacrifient leurs biens, leurs maiſons & leurs meubles ; & c'eſt ſouvent par ces moyens qu'on ſe précipite dans la pauvreté la plus affreuſe ; il faut ſe nourrir, pour ſoûtenir ſa vie, & ne pas employer ſes plus beaux jours au crapule emploi d'une digeſtion forcée.

Voilà quelle étoit celle que vous avez vûë au côté gauche de la volupté ; ſçachez maintenant quel étoit l'enfant qui étoit près d'elle, dont la tête chancelante ſembloit tenir le milieu entre la veille & le ſommeil.

C'eſt le fils de la gourmandiſe ; le travail eſt ſon pere : il s'apelle enfin le ſommeil ; le Léthé ou l'Oubli l'a nourri de ſes pavots : il eſt frere de la mort ; mais il ne s'empare pas comme elle éternellement des hommes ; il chaſſe les ſoins & les ſoucis de leurs cœurs ; il délaſſe leurs corps des fatigues du jour & rétablit leurs forces. Quoique néceſſaire à la vie, il fait cependant beaucoup de maux : il couvre l'eſprit d'épaiſſes ténébres ; il cauſe des maladies, il débilite les corps & engourdit les membres quand on n'en uſe pas avec modération.

On s'y livrera ſobrement, ſi l'on ne s'adonne pas à la gourmandiſe ; c'eſt le propre de la ſobriété de dormir peu ; l'eſtomach en cette diſpoſition veille aiſément ; il ſe contente d'un ſommeil plus court & moins profond, & produit les plus agréables ſonges ; c'eſt le plus grand ſoulagement des afflictions, & rien n'eſt ſi deſirable que le repos à ceux qui ont le cœur pénétré d'un amour violent : il aporte le reméde, fait eſpérer la guériſon des maladies les plus deſeſpérées & conſole des pertes irréparables ; en ce cas, il eſt préférable à tous les treſors. On peut y joindre que le ſommeil & la mort rendent tous les hommes égaux.

Celui à qui les deſtins préparent d'heureux jours,

qui veut faire de grandes actions & immortaliſer ſa mémoire, doit ſouvent veiller ; l'on ne peut parvenir aux grandes choſes quand on eſt enſeveli dans les bras du ſommeil, & la gloire ne fut jamais compagne de la môleſſe.

Evitez donc de toutes vos forces un ſommeil immodéré ; les deſtins ne vous en réſervent qu'un trop durable. Quand cette nuit derniere arrivera, à laquelle le jour ne ſuccéde point ; quand cet eſprit délicat qui vous anime vous aura abandonné, ce ſoufle eſt mille fois plus délié que l'air le plus volatil, & c'eſt à ſon départ qu'un ſommeil éternel fermera vos yeux pour jamais.

Tandis que la Déeſſe parloit de la ſorte, la meſſagére Iris (*a*) deſcend du haut des Cieux, & laiſſe ſur ſes traces une route variée de mille couleurs, cauſées par la réfraction du ſoleil ſur les nuées. Elle l'aborda, & de ſes lévres incarnates elle prononça ces paroles.

Je vous ſaluë, ô la plus chére au Roi, qui fait les délices de l'Univers ! ô vertu, ſelon moi, la plus grande des Déeſſes ! je viens vous prier de revenir avec moi ; les divins habitants du ſéjour Céleſte ſouhaitent vôtre preſence ; quitez ces contrées, indignes de vous poſſéder, & fuyez un ſéjour peuplé d'hommes ſi méchants. Ces lieux ne ſont pas ſûrs pour les bons : les crimes y régnent, la bonne-foi & la Religion en ſont bannies ; la vertu mépriſée voit le ſceptre entre les mains de l'ignorance, & la fraude eſt une monnoye courante dont tout le monde ſe paye réciproquement dans ces dangereux climats.

Vous n'avez pas de tems à perdre ; interrompez vos éloquents diſcours, le moindre retardement ſeroit périlleux ; remontons enſemble aux Cieux où vous êtes atenduë.

La

(*a*) Meſſagére de Junon, qui forme L'ARC-EN-CIEL.

La vertu jetta ſur moi ſes précieux regards. Je ne peux, me dit-elle, comme je l'aurois voulu, vous en dire davantage; mais je ne vous quitte pas pour long-tems; demain, ſi-tôt que l'aurore, par ſon haleine de roſes, aura mis en fuite les pâles ténébres qui précédent le matin, je vous enverrai qui pourra vous achever les inſtructions que j'avois commencées de vous donner: adieu.

A ces mots, je les vis s'élever vers le Ciel, leur courſe rapide me les fit perdre de vûë en un moment, les zéphirs les enlevérent toutes deux, & elles ſe frayérent une route lumineuſe dans le vuide des airs. C'eſt ainſi que la perfide Scylla fuit Nyſus ſon pere, Roi de Mégare, à qui elle avoit arraché, pendant ſon ſommeil, le fatal cheveu dont dépendoient les deſtins de la ville. Elle s'éleve, il la pourſuit en colére, & fait pluſieurs détours dans l'air pour la punir de ſa perfidie; elle fait les efforts pour ſe cacher dans les nuës & dérober ſa honte à tous ceux qui pourroient la voir.

Son pere la pourſuit, & ils paroiſſent tous deux dans une continuelle agitation. Le ſoleil avoit déjà plongé ſon char de feu dans la Mer Athlantique; & Veſper, après avoir atelé les tranquiles courſiers de la nuit, revenoit aux ordinaires pâturages d'ambroſie. Je me retirai l'eſprit agité; je repris le même chemin par lequel Epicure m'avoit conduit, en atendant avec impatience l'acompliſſement des promeſſes flâteuſes qui m'avoient été faites.

LE ZODIAQUE DE LA VIE HUMAINE.

L'ECREVISSE.

SOMMAIRE DU LIVRE QUATRIE'ME.

L'Auteur après avoir fait un invocation à Apollon, à laquelle ce Dieu répond favorablement, eſt choiſi pour juger une diſpute élevée entre deux Bergers. Pendant qu'ils lui en expoſent le ſujet, ils ſont interrompus par ſept loups. Le fils de la vertu, envoyé par ſa mere, arrête le Poëte; il lui fait l'éloge d'un amour légitime, & traite avec éxécration les paſſions déréglées & la luxure des Moines. Il fait voir l'excellence de l'amour ſur toutes les autres affections de l'eſprit, & démontre que tous les Eſtres ne doivent leur conſervation qu'à l'amour Divin. Il s'étend ſur l'éloge de l'amitié & en explique les priviléges; après avoir donné à la Paix les loüanges qu'elle mérite. Il finit ce Chant par une courte diſſertation ſur les choſes ſublunaires.

SOLEIL, qui d'un cours aſſidu & d'un regard lumineux, pénétrez l'Univers; en le parcourant, vous donnez la naiſſance à tous les Eſtres & leur fourniſſez une féconde nourriture; vous êtes le plus brillant ornement des Cieux; vous avez une juſte prééminence ſur tous les autres aſtres; vous êtes la ſource inépuiſable d'une lumiere éternelle, rien enfin n'échape

chape à vos regards ; vous prodiguez vos bénignes influences depuis les extrêmitez de la Perſe ; (*a*) région trop heureuſe d'être éclairée de vos premiers aſpects ; vous êtes toûjours libéral des écoulements de vos feux, juſqu'à ce que vous finiſſiez vôtre courſe éclatante.

Soit que vous vous plongiez dans la mer voiſine de la grande Heſpérie, (*b*) ſoit que vous vous couchiez aux colomnes d'Hercules, (*c*) vous n'êtes jamais las de parcourir vôtre voye brillante.

C'eſt par vous que tous les Eſtres ſe preſentent à découvert ; vous chaſſez les ombres de la nuit, vous formez les couleurs, (*d*) & vôtre auguſte preſence met en fuite les ténébres du cahos.

Grand

(*a*) La Perſe eſt ſous la Zône tempérée. Ses peuples ſont pôlis & ſubtils. Ils parlent preſque tous l'Arabe, ou, pour mieux dire, la Langue Perſanne en différe peu. Le ſoleil, en ſe levant, paſſe par-deſſus le Royaume des Perſes, avant de venir dans l'Italie, d'où étoit PALINGENE, de façon que la plus grande partie de l'Europe eſt regardée, par les Perſans, comme peuples Occidentaux, cet Empire étant dans l'Aſie.

(*b*) Italie, qui portoit ce nom chez les anciens, de HESPER, frere d'Athlas.

(*c*) Détroit de Gibraltar, ſelon la plus commune opinion. Ce Détroit eſt fameux, en ce qu'il fait la jonction de l'Ocean, avec le plus grand Golphe du monde, qui eſt la Mer Méditerranée. On l'apelle jonction des deux Mers ; ou bien on entend, par Colomnes d'Hercules, le Cap de Finiſterre, comme qui diroit, *finis terræ*, fin de la terre ; parce que ce Héros n'a pas cru qu'il ſe trouva de terre par-dela.

(*d*) Ce paſſage me paroît mériter une note. La plûpart des Philoſophes ſe ſont imaginez qu'il n'y avoit point de couleur autre que la lumiere. Ils ont prétendu que la teinture, dans laquelle on plongeoit un ſujet, ne le coloroit pas ; mais que cette même compoſition de teinture modifioit les ſurfaces de ce même ſujet, teint, de façon, qu'il étoit ſuſceptible de réfléchir d'une certaine maniere la lumiere. Ils ont fondé leur opinion ſur ce que l'on a donné différents degrez de lumiere aux couleurs. Le blanc, ſelon eux, eſt celui qui abonde le plus en degrez de lumieres. Le jaune enſuite, qui

Grand œil du monde, qui parcourez ſucceſſivement les douze céleſtes Palais, vous changez les ſaiſons & les climats, & vous fixez les tems; c'eſt à vôtre divin flambeau que l'Univers doit ſa naiſſance, & vous êtes le Tabernacle de l'Eternel. (*a*)

O le

---

qui n'eſt qu'un blanc rembruni. Le rouge, qui eſt le plus dur & le plus éclatant à la vûë, en a moins; mais il a, ſelon eux, des ſurfaces rectiligues, qui portent à la vûë une réfraction fatiguante & capable de l'ébloüir. Le verd eſt, ſelon ces Meſſieurs, la couleur la plus douce, parce qu'elle ne renvoye que des rayons de lumieres obliques & briſez, qui ne frapent la rétine de l'œil que par contre-coup. Le noir enfin ne renvoye que des corpuſcules arondis, qui font que la vûë ne ſçauroit ſoûtenir long-tems les objets de cette couleur, parce qu'elle eſt dans une indéciſion plus ébloüiſſante que le blanc même, qui eſt le plus homogêne à la lumiere; ce qui fait, ſelon eux, une eſpéce de cercle, qui joint les deux opoſez, le blanc & le noir. Le bleu, ſelon les mêmes, ce bel azur que nous remarquons dans le Ciel, n'eſt autre choſe qu'une lumiere immenſe, dans laquelle nôtre vûë ſe confond, faute d'un ſujet réfléchiſſant, qui renvoye, comme par contre-coup, la lumiere à nôtre optique. Ils prétendent que ce bleu n'eſt qu'un eſpéce de noir lumineux. Ils donnent une ſorte de preuve, en ce que, pour faire un beau drap noir, il faut qu'il ait paſſé par le bleu. Pour être à portée de juger de la vérité de ces ſentimens, il faudroit pouvoir diſcerner ſans lumiere les objets, & voir s'ils ont une couleur diſtincte de la lumiere; ce qu'on ne ſera jamais à portée d'expérimenter. Ils fondent encore leurs conjectures ſur ce qu'un ſujet d'une couleur, au grand jour du ſoleil, perd des degrez de teinture, étant éxaminé à la luëur d'une bougie. Je laiſſe au Lynx à décider la queſtion.

(*a*) Je ne peux m'empêcher de citer ici le grand d'Eſpagnette. C'eſt lui qui m'a fourni cette expreſſion. (TABERNACLE DE L'ETERNEL.) Voici comme il s'en explique, dans ſon ENCHYRIDION PHYSICÆ RESTITUTÆ, *Canon* 35. „ Deus „ triplicem Divinitatis ſuæ imaginem in ſole expreſſit pri„ mam in unitate neque enim ſolem multiplicem natura, ſi„ cut nec Deorum pluritatem Divinitas patitur; ut ſic ab „ uno fluant omnia; ſecundam in Trinitate ſeu triplici mu„ nere. Sol enim tamquam Dei Vicarius omnia naturæ be„ neficia diſtribuit per lucem motum & calorem inde vita

„ quæ

O le plus puiſſant & le plus beau des Dieux ! reçevez mes ſincéres hommages. Ma chétive & foible voix ne peut fournir à vos loüanges. Jettez un regard favorable ſur moi ; amenez ſur nôtre horiſon un beau jour ; revenez toûjours plus brillant & plus ſerein.

Que les nuées diſſipées nous laiſſent aperçevoir les voûtes azurées des Cieux ; que les flots ſalez de la mer demeurent dans un tranquile repos, & que les avides Nautonniers puiſſent avec confiance parcourir les vaſtes plaines de l'Ocean ; que les moiſſons, les forêts, & les riches côteaux, conſacrez au fils de Sémelé, (a) ne ſouffrent point de dangereux orages ; qu'ils ſoient garantis des ravages d'un tourbillon furieux & preſervez des carreaux d'une grêle orageuſe ; que l'étoile de Mars careſſe les mortels de ſes benins aſpects ; qu'ils reſſentent à vos aproches la paix la plus tranquile.

Divinité ſecourable, protégez les chantres de la

„ quæ ſupremus & perfectiſſimus eſt in mundo noſtro naturæ „ actus ultra quem progreſſus non fit ſed regreſſus : à luce „ autem & motu calor procedit ſicut tertia a primâ & ſe„ cundâ Trinitatis perſonnâ, poſtremo Deus qui eſt lux „ Æterna infinita & incomprehenſibilis per ſolam lucem ſe „ ipſum exprimere & mundo exhibere potuit. Nemo itaque „ miretur, cur Sol Æternus præſtantiſſimam ſui ipſius ima„ ginem cujus ipſe ſculptor fuit, ſolem Cœleſtem tantis do„ tibus decoravit in eo enim Tabernaculum ſuum poſuit.

Il me paroît que ce paſſage a été pris dans l'idée que le divin Platon a eu de la Trinité, par une legere comparaiſon, je l'avouë. Ce Philoſophe n'étant pas éclairé des lumieres du Chriſtianiſme, a ſemblé prévoir ce que nous ne pouvons enviſager que par les yeux de la foi & de la vérité révélée. Ceux qui ont voulu définir ce Myſtére ſont tombez dans le Tritéiſme Il croyoit que le mouvement & la lumiere engendroient la chaleur, de même que les deux hypoſtaſes, du Pere & du Fils, produiſent la perſonne du Saint Eſprit.

(a) Bachus.

la double coline, animez leurs accents (*a*) & formez leurs plus doux concerts; disposez enfin leurs organes aux doux sons des neuf Sœurs, (*b*) couronnez-

(*a*) Il faut prendre garde que le Poëte, qui avoit d'abord invoqué le Soleil, ou Phœbus, invoque à present Apollon, qui est le même, comme Dieu de la Poësie.

(*b*) Neuf Muses, filles de Jupiter & de Mnémosine, qui veut dire MEMOIRE. Par Jupiter on a entendu L'ESPRIT, qui, comme le meilleur des dons, procéde du Ciel; & par MNEMOSYNE, *la Mémoire*, qui arrange & donne l'ordre aux idées dans le cerveau. L'un & l'autre ont donné la naissance aux neuf Muses, qui sont:

CLIO, Χλιο, GLOIRE, parce qu'elle préside aux actions d'éclat & de mémoire.

URANIE, ΟΥΡΑΝΟΣ, à L'ASTRONOMIE, & à tout ce qui concerne le Céleste, & les idées d'élévation. Elle est habillée de bleu, semé d'étoiles.

CALLIOPE, à la RHETORIQUE, & à certains Poëmes.

EUTERPE, à la FLÛTE, aux Idyles, aux Pastorales, & quelquefois à la Dialectique, du mot Grec Διαλεκτικη, l'Art de discourir familierement. C'est une passion qui ne nous quite qu'à la mort.

ERATO, préside aux AMOURS. Elle est couronnée de roses & de myrrhes, & a pour atribut un Cupidon.

THALIE, à la GEOMETRIE, l'Agriculture, & à la Comédie; ce qui est désigné par un Masque qu'elle tient à la main, & par des Brodequins dont elle est chaussée. Elle a le visage lascif & folâtre.

MELPOMENE a un visage sévére, & préside à la TRAGEDIE, un habillement riche, qui represente les Rois ou les vêtements à la Romaine, chaussée avec le Cothurne, des Sceptres & des Couronnes à ses pieds, & un poignard à la main, qui désigne le catastophe de la Tragédie,

ronnez-les des Lauriers du Parnaſſe & les placez enfin au Temple de Mémoire.

Reçevez encore une fois mes ſincéres adorations ; tirez l'harmonie de ma lyre ; ſoûtenez mon haleine, & conduiſez enfin ma Nacelle dans un Port aſſuré.

Pendant que proſterné près des limpides eaux de la fontaine Caſtalide, j'adreſſois ces vœux ardants en preſence des Muſes aſſemblées, Apollon du haut de ſon Temple de Delphes, (*a*) où il rend ſes Oracles, entendit ma priere. Les portiques du Temple parûrent s'émouvoir ; une ſainte horreur s'empara de mon ame ; je frémis, & fus frapé d'une éclatante lumiere, qui ſembloit embraſer les avenuës du Périſtyle.

La Terre, tremblante ſous mes pieds, paroiſſoit vouloir s'entr'ouvrir ; une voix formidable ſe fit entendre, & s'exprima dans ces termes.

Malheureux jeune homme, qui éprouve les deſtins

---

die, du mot Grec, καταστροφη, dénouëment, iſſuë d'une choſe, du Verbe στρεφω, tourmenter.

TERPSICORE, au Bal, à la Danſe, couronnée de Guirlandes, une Harpe ou une Lyre à la main, & des Inſtruments de Muſique à ſes pieds.

POLYMNIE, eſt regardée comme la Muſe qui préſide à la Memoire, à l'Hiſtoire, à la Rhétorique. Elle eſt couronnée de Perles ; elle a une Robe blanche, la main droite geſticulant comme un Orateur ; quelquefois, pour la mieux déſigner, on lui met auprès d'elle une Proüe de Vaiſſeau, apellée en latin *Roſtrum*. C'eſt ainſi que s'apelloit la Tribune aux Harangues, chez les Romains, ſelon Cicéron, & un Rouleau de Papier à la main, où eſt écrit *Suadere*.

(*a*) Ville de la Phocide, près du Parnaſſe, où Apollon rendoit des Oracles. C'étoit le plus fameux Temple que ce Dieu eut dans l'Univers.

deſtins contraires, & dont les années ſont traverſées par tant d'adverſitez, armes-toi d'un généreux courage; ta patience ſurmontera tous les obſtacles. Quand on ſçait dans une fortune contraire mépriſer la proſpérité, on s'éléve au-deſſus du ſort, & la vertu prend de nouvelles forces quand elle ſe ſoûtient contre les ataques d'une deſtinée ennemie. Par un retour heureux, la fortune éleve au plus éminent degré de ſes faveurs ceux qui lui ſervoient de marche-pied; cette aveugle Divinité ſe plaît à ces viciſſitudes; rien n'eſt durable ſous le Ciel, tout eſt conduit par de ſucceſſives révolutions; les plus affreuſes tempêtes font place aux plus beaux jours; les flots écumeux de la mer, après une longue agitation, ſe calment à la fin; la ſaiſon conſacrée à la jeuneſſe, le Printems couronné de fleurs, ſuccéde aux frimats des hyvers. Raſſûre ton ame, combats généreuſement la dureté du ſort, & réſerve-toi pour des deſtins plus heureux. Je lis dans le ſombre avenir; je vois arriver les tems, les jours ſe ſuccédent avec empreſſement, déja le moment ſe preſente. Si la Parque fatale differe de couper ta trame, ton nom, auſſi connu qu'il eſt à preſent ignoré, fera l'entretien de tous les hommes; je ſerai toûjours prêt à te ſecourir, & les neuf Vierges, mes compagnes, favoriſeront tes entrepriſes & t'ouvriront des paſſages dans les lieux où tu voudras pénétrer; elles ſçauront te diſtinguer de la foule & te rendront illuſtre dans les ſiécles à venir.

La Pythoniſſe (*a*) agitée, me parla de la ſorte: A

(*a*) Nom qu'on connoit à la Sybile, qui rendoit les Oracles d'Apollon, parce que ce dieu avoit tué de ſes fléches le Serpent Python, qui s'étoit formé du limon de la terre après le Déluge. Réduiſons cette Fable à la ſimplicité, & diſons que le ſoleil, par ſa chaleur, purifie & deſſéche l'humidité; ce qui m'a fait, en traduiſant, ajoûter cette périphraſe pour embellir ma traduction.

peine

peine ajoûtai-je foi aux oracles infaillibles des Dieux, tant l'aſtre qui préſide à ma naiſſance m'étoit contraire, & tant le Ciel m'avoit acablé de revers aſſidus. Je me retire tranſporté de joye; j'errois çà & là, dans les Campagnes, ſans tenir de route aſſurée, & repaſſois dans mon eſprit les hautes prédictions dont je venois d'être flâté.

O! ſi par hazard, diſois-je, quelque homme ou quelque Dieu venoit à ma rencontre, & que la vertu m'envoyât celui qu'elle m'a promis pour m'inſtruire des choſes qu'elle a obmis de me dire, ou, ce que je ſouhaiterois avec paſſion, qu'elle m'enſeignât elle-même ſes divins préceptes.

En m'entretenant de pareilles choſes, j'arrivai près d'une vallée, étenduë entre deux montagnes voiſines; je pris un ſentier de traverſe qui ſe preſenta, j'aperçûs deux Bergers (*a*) couchez ſur un tendre gazon, à couvert d'une voûte de rocher; leurs pannetiéres étoient à côté d'eux; ils ſembloient jouër, à l'envi, de leurs cornemuſes, & ſe diſputoient le prix par une émulation paſtorale; il leur manquoit un Juge dont le ſentiment pût décider leur innocente quérelle & donner gain de cauſe au vainqueur.

Du plus loin qu'ils m'aperçûrent, l'un & l'autre, ils m'apellérent d'une commune voix, & m'invitérent à m'aſſeoir avec eux ſous ces rochers & à décider leurs differends. L'un d'eux, après avoir préludé d'un champêtre chalumeau, levant les yeux au Ciel, proféra ces paroles. O! vous, Reine d'Amathonte:

(*b*) *Oh flos Dardaniæ, Puer, ô Dilecte Tonanti,*
Poculæ

(*a*) Cet entretien de bergers eſt une Imitation des Bucoliques de Virgile, que je n'ai pas voulu traduire litéralement; j'ai mieux aimé y ſubſtituer cette eſpéce de Paſtorale. Je n'ai changé que les noms; j'ai ſubſtitué Amarillis à Philéthe, & Vénus a Ganiméde.

(*b*) J'ai cru ne devoir pas traduire ce paſſage. Ceux qui entendent le latin en ſentiront la raiſon. Je le raporte tel qu'il eſt dans l'original, & je lui ai ſubſtitué ce morceau d'Imitation.

Pocula qui ſuperis ſpumantia nectare miſces!
Cede Polo, jam cede Polo, formoſior alter.
In terris nunc eſt qui pocula ſacra miniſtret:
Jupiter hunc rapiens, te ſpreto, ad ſidera tollet:
Invidiâ rumpere miſer, moriere dolore.
Sed potius ne cede Polo, tu vina propines
Cœlicolis, maneat mecum mea cura Philetus:
Quo ſine nec mihi dulce aliquid, nec vivere gratum eſt.
Hunc quoties pernicis equi per devia Tergo
Invectum, capreas arcu cervoſque petentem
Najades aſpiciunt, cœco ſtimulantur amore
Multaque cum multis cupiunt dare baſia donis
Certatimque ferunt vario de flore Corollas.

Vénus, cédez l'Empire de la beauté, une autre ſurpaſſe vos charmes; la belle Amarillis doit faire le bonheur des hommes & des Dieux; le Dieu des Combats, le terrible Mars, ne tardera pas à vous la préférer; elle ſeule pouvoit vous le rendre infidèle; il n'étoit dû qu'à cette innocente bergére d'habiter les céleſtes lambris; mourez de jalouſie, les amours vous quitent en foule, groſſiſſent ſa Cour, & lui aportent en hommage leurs carquois & leurs brandons.

Mais non, vivez plûtôt belle Cythérée, continuez de reçevoir les encens qu'on vous offre à Paphos. Reſtez dans les délicieux jardins d'Amathonte, & parfumez de vôtre haleine d'ambre les bocages d'Idalie.

Cédez à Amarillis vôtre fameuſe ceinture; que les Graces raſſemblées viennent la lui aporter, comme elle fait mon unique ſouci; qu'elle ne m'abandonne pas; ſans ſa preſence je ceſſerois de goûter de ſolides plaiſirs, & la vie me deviendroit inſuportable. Soit qu'habillée en Amazône elle monte un cheval indompté, ſoit qu'armée d'un épieu elle chaſſe les cerfs & les chévreüils; les ſatyres, les faunes, les

bergers

bergers & Pan (*a*) lui-même ſont éperdus de l'amour le plus violent ; ils ſouhaitent la combler de leurs plus tendres careſſes; ils lui aportent à l'envi des couronnes de toutes ſortes de fleurs, des corbeilles remplies des fruits les plus exquis, & des raiſins les plus délicieux.

O ! ſi cette belle étoit traitable ; ſi elle ſe prêtoit à l'amour que je reſſens pour elle, mon bonheur ſeroit inexprimable, & mon ſort feroit bien des jaloux ; mais elle mépriſe également mes prieres & mes plaintes, & me fuit avec la même vîteſſe qu'une fléche fuit l'arc dont elle eſt décochée.

Ne me fuyez plus ceſſez; de me mépriſer, aimable Amarilis ; le ſang barbare des Leſthrigons ne coule pas dans mes veines, & ſi vous me connoiſſiez vous ne me trouveriez peut-être pas ſi indigne d'être aimé ; car malgré le poil épais & hériſſé qui couvre ma peau, & ma barbe mêlée & touffuë, (*b*) je ne ſuis cependant pas difforme ; la barbe a ſes beautez, elle déſigne un homme robuſte & propre aux exercices de Mars, & ce n'eſt qu'aux efféminez qu'il convient d'avoir des membres délicats. Eh quoi! quelque berger eſt-il plus riche que moi ? J'ai de grand troupeaux de bêtes à cornes & de bêtes à laine ; j'ai mille geniſſes qui paiſſent dans ces prairies, & un pareil nombre de porcs répandus dans ces bois ; j'ai des brebis

(*a*) Dieu des Bergers, fils de Mercure, transformé en Bouc, & de Pénélope. Pan veut auſſi dire *tout*, en Grec ; c'eſt-à-dire, *Dieu de la Nature*. On lui donnoit l'Echo pour femme ; ce qui ſignifie qu'en connoiſſant la Nature, on eſt à portée de parler de tout. Sa naiſſance donne lieu à une petite réfléxion. Cette ſage Pénélope, qui avoit tant refuſé d'Amants, & qui ſe livre à un Bouc, ne déſigneroit-elle pas ces jeunes perſonnes ſi difficiles quand on veut les marier, & qui, après quelques années de jeuneſſe écoulées, ſe marient à un vieillard dégoûtant, hydeux & maléficié ?

(*b*) Imitation du Polipheme d'Ovide, de la deſcription de ſes amours avec Galatée, & de ſes richeſſes en troupeaux.

brebis prêtes à mettre bas, & des chévres qui traînent leurs jeunes chévreaux à leur mammelle. Prenez ce qui peut vous ſatisfaire, diſpoſez de mon bien, tout ce que je poſſéde eſt plus à vous qu'à moi-même. Pourquoi refuſer mes dons, ingrate que vous êtes ? Si vous m'aimiez, vous viendriez quelquefois avec moi ; je monterois aux plus hauts arbres, j'y cuëillerois des fruits pour vous les preſenter ; je vous donnerois le miel le plus exquis qu'on tire de ſa cire, des fraiſes meures, & des corbeilles remplies de noix ; je vous embraſſerois mille & mille fois.

Croyez-moi, jeune & tendre Bergere, venez avec moi, nous nous aſſoirons près d'une claire fontaine ; nous goûterons, en nous embraſſant, un ſommeil délicieux. Le petit bruit que cauſe le mouvement des feüilles, & le murmure d'un ruiſſeau, nous y excitera, nous paſſerons de cette façon les moments ou les cygales pareſſeuſes rempliſſent les campagnes pendant les grandes chaleurs d'un beau jour.

Malheureux que je ſuis, vous mépriſez ma perſonne & mes preſents ; les larmes les plus amères & les diſcours les plus flâteurs ne vous font aucune impreſſion. Vous êtes plus cruelle qu'une tygreſſe des forêts d'Hyrcanie, dont on voudroit enlever les petits ; vous êtes plus ſourde à mes plaintes qu'une ſtatuë de marbre ; plus inſenſible & plus dure qu'un rocher des Alpes & qu'un diamant d'Arabie. A quoi vous ſert vôtre beauté, ſi vous êtes cruelle ? Si vous mépriſez tout le monde & que vous faſſiez mourir de deſeſpoir ceux qui vous aiment ? Vous êtes ſemblable, par ces ſentiments, à un ſerpent horrible, caché ſous les plus belles fleurs, ou au poiſon le plus mortel, mêlé au miel le plus doux du Mont-Hymette.

Défaites-vous de vos mépris ; l'orguëil déplaît aux Dieux. Ne vous y trompez pas, vôtre beauté ſe paſſera, vos graces fugitives ſe diſſiperont & ſeront enlevées ſur les aîles du tems.

tems. (*a*) La beauté ne dure pas plus qu'une fleur, qui jamais n'eſt plus belle que dans ſa naiſſance, & qui languit de jour en jour, tant que dure le printems. Il en eſt de même d'un beau viſage, qui n'emprunte ſes charmes que de l'éclat d'un beau teint. Amarillis, ne perdez pas ces tems heureux; uſez des dons qui vous ſont acordez, tandis qu'ils ſont en vôtre puiſſance, car les choſes ne ſont recommandables que par l'uſage qu'on en fait.

Un tems viendra que des rides affreuſes couvriront vôtre beau front, une vieilleſſe décrépite blanchira vos cheveux, qui ſont aujourd'hui l'objet de la plus tendre admiration; vous regréterez pour lors mille fois vôtre beauté inutilement perduë, & vous direz; que ſont devenuës ces graces que je poſſédois autrefois? Que ſont devenus ces lys confondus avec ces roſes? Ils ſont évanoüis, ſans eſpoir de retour.

Vous ſerez étonnée du changement de vôtre viſage, quand un miroir trop fidèle vous en fera voir la difformité.

Mais je remplis les airs de plaintes inutiles, ſemblable à un laboureur qui ſémeroit ſur des ſables arides. Deſtins cruels & contraires! vous vous faites un barbare plaiſir de mes peines, & je ſuis déchiré par un cruel amour. C'eſt vous qui décidez ſouverainement du ſort des amants, & vous avez plus de pouvoir ſur les cœurs, que tous les treſors & la plus illuſtre naiſſance.

Aveugles Deſtins, vous décidez rarement en faveur du mérite! & l'on voit ſouvent l'eſclave préféré au Potentat. Non, quand vous ſurpaſſeriez un

(*a*) On dépeint le Tems avec des ailes, pour marquer la viteſſe avec laquelle il s'écoule. On lui met une Faulx dans une main, & un Sable dans l'autre. Le premier atribut déſigne la détruction de toutes choſes; & le ſecond, les heures & les moments. Il eſt auſſi quelquefois regardé comme Saturne.

un hydre en cruauté ; dûſſiez-vous ne pas faire de moi plus de cas, que des feüilles des plantes marécageuſes des étangs, je vous ſuivrai par tout, & vous chérirai à l'égal de ma vie. Amarillis régnera dans mon cœur, & ſon nom ſera toûjours dans ma bouche. Il ſe tût, après ces mots, & l'autre berger lui parla de la ſorte.

Quelle erreur d'aimer une cruelle ! (*a*) Que peut-on atendre d'une perſonne qui ne nous aime point ? C'eſt une fureur de vouloir forcer les inclinations. Imitez-moi, j'aime un belle ſenſible.

O Méline ! s'écria-t-il, vous êtes plus blanche que la fleur de farine, que la chaux vierge, que les écumes de la mer en fureur & que le lait cuit ; plus vermeille que les cériſes dans leur maturité & que les meures qui n'ont pas encore pris leur derniere couleur. Vous êtes plus belle que les arbres quand ils fleuriſſent au printems ; plus douce qu'une figue ſéche & que le vin le plus doux.

Jamais la Reine d'Amathonte n'eut une gorge ſi belle, des yeux pareils ; & ſes lévres, ſi vantées, n'aprochent pas de la beauté des vôtres. Que dirai-je de vos cuiſſes, & des parties de vôtre beau corps, qui en ſont les plus voiſines ? mais il faut garder un muet ſilence, il eſt beaucoup plus aiſé de les imaginer que de les décrire. Ce n'eſt pas ſeulement parmi les hommes que Méline fait des conquêtes, elle les étend juſques ſur les Dieux mêmes. Je la vis l'autre jour pourſuivie par un Satyre, qui l'ateignit à la courſe & la perſécutoit ſous un liége ; elle crioit, je volai à ſon ſecours ; mais je craignis les cornes de cette Divinité veluë, & n'oſai avoir affaire à un rival auſſi féroce. Ah !

(*a*) Pour lier la comparaiſon des deux Bergers, & donner une ſuite au défi du Chant de ces Paſteurs, j'ai été obligé de faire la comparaiſon d'une cruelle avec une ſenſible, au lieu de comparer le goût de cet amour permis, avec cette paſſion abominable & deffenduë.

Ah ! toutes les fois qu'elle me fait un clin d'œil favorable, qu'elle m'apelle & me ſerre dans ſes bras, plus blancs que la neige, avec la même force que le lierre ou la vigne embraſſent les branches d'un arbriſſeau qui en eſt prochain; la laſcive qu'elle eſt me mord & me donne de petits ſouflets; elle me jure cependant & me fait mille ſerments qu'elle n'aime que moi.

Je ne ſuis pas à la vérité bien convaincu de ſa ſincérité, car rien n'eſt plus faux que cette belle, même dans les momens critiques où nous nous envoyons réciproquement nos ames errantes ſur nos lévres. (*a*) Je l'adore ſans pouvoir l'eſtimer; & je m'en défie, d'autant plus qu'elle me fait de plus grandes careſſes.

Ce berger n'en ſeroit pas demeuré-là; le ſujet de ſon diſcours le touchoit de trop près pour qu'il en reſtât en ſi beau chemin; & je me préparois à en entendre la concluſion, quand dans ce même inſtant ſept loups, tourmentez d'une faim dévorante, ſortent des bois-taillis, dont le ſommet des rochers étoit couvert, & parviennent juſqu'aux troupeaux par un ſentier étroit; ils ſe précipitent ſur les moutons; ils ravagent & déchirent les innocentes brebis.

On entend le bêlement craintif des tendres agneaux. Leurs gueules ſont dégoutantes de ſang: le carnage redouble; une troupe de chiens, armez de coliers de fer, s'opoſent à ce ravage; ils intimident leurs cruels adverſaires, par leurs aboyemens. On eſt étonné d'un bruit affreux, les vallées retentiſſent de hurlemens; les bergers tremblans, ſe levent abandonnent le défi du chant, & différent à un autre tems à faire valoir la préférence de leurs inclinations. Ils s'arment à la hâte de leur fronde

&

(*a*) J'ai cru embellir ce morceau, qui déſigne une joüiſſance, en y mettant cette citation de Pétrone.

Qualis nox iſta fuit dii, deæ quæquam mollis Thorus hæſimus calentes errantes animas hinc & hinc Labellis effudimus.

& de leurs bâtons de chêne pleins de nœuds, ils courent & me laiſſent ſeul.

Je m'en allai par un autre chemin, flotant entre la crainte & l'eſpérante. Tandis que j'avançois, agité de doutes & de penſées diverſes, je parvins environ à la diſtance que pourroit parcourir trois fois un boulet lancé avec impétuoſité, par une machine guerriere d'airain.

Je trouvai une fontaine claire & pure, qui augmentoit à meſure quelle s'éloignoit de ſa ſource, & qui ſe diſtribuoit en différents ruiſſeaux parmi des platanes touffus; ſes bords étoient couverts de gazons verdoïants, parſémez de pierres tendres, deſtinées ſans doute à ſervir de ſiéges ſacrez aux Nymphes de ces lieux, & à leur procurer une agréable fraîcheur dans les tems que l'Eté répand ſes arides influences, ou que la Canicule altérée domine ſur nôtre horiſon.

Ces bocages charmants étoient environnez de cormiers, dont les branches plioient ſous la peſante quantité de leurs fruits: je m'en aprochai à la hâte; je cuëillis les plus mûrs & les mangeai. Je m'aprochai de la fontaine, pour étancher ma ſoif avec ſes eaux pures; j'admirois, en me panchant ſur leur miroir de criſtal, le brillant du gravier ſur lequel elles rouloient.

La divine vertu ſe reſſouvint de moi; un jeune Jouvenceau, auſſi beau qu'Apollon, deſcend de l'Olympe, il fend les airs d'un vol rapide, & ſurpaſſe en vîteſſe les plus dévorants éperviers. (*a*) Il vient à moi, m'aborde; il me trouve acablé de fatigue, étendu languiſſant ſur le gazon qui bordoit ce ruiſſeau; il me ſaluë; je me leve & me proſterne devant lui. Sa taille étoit au-deſſus de la commune.

Je ſuis, dit-il, le fils de la vertu; je m'apelle Tymal-

(*a*) Oy eaux de proye, milan, épervier, faucon, &c.

Tymalphe, (*a*) ma mere m'envoye vers vous, afin que je vous explique par ordre, en ſon nom, ce qui lui reſtoit à vous dire. Je m'aſſis près de lui, & il me parla en ces termes; vous avez ſçû quelle étoit la femme qui étoit au côté gauche de la volupté. Vous n'ignorez pas non plus quel eſt ſon fils; ma mere, vous a expliqué ces choſes; il me reſte à vous aprendre quelle eſt l'autre qui tenoit un enfant par la main, & qui étoit à la droite de la volupté.

Les hommes l'apellent communément Vénus; ils feignent qu'elle doit ſa naiſſance aux écumes de la mer, & aux parties naturelles de Saturne, que l'impie Jupiter ſon fils lui coupa & les jetta dans la mer; c'eſt ainſi que la Mythologie des Grecs l'aſſure. De tous les tems les hommes ſe ſont repus de bagatelles, & leur inclination à parler beaucoup les a rendus auteurs de mille fictions chimériques.

Uranius (*b*) & la Nymphe Lopade, ſont ſes pere & mere. Uranius eſt le pere de toutes choſes; il eſt plus grand qu'Athlas, que le féroce Encelade, que l'orgueil-

(*a*) Ce nom peut bien avoir été compoſé par PALINGENE, des mots *timor*, crainte; & d'ἄλφα, qui eſt la premiere lettre des Grecs, qui ſignifie quelquefois DIEU.

Initium ſapientiæ timor Domini.

(*b*) Uranius eſt ici regardé comme le Ciel, du mot Grec, ΟΥΡΑΝΟΣ, *Cælum.* La Nymphe Lopade eſt regardée comme la premiere matiere, ou la ſemence de tous les Eſtres; c'eſt ce que nous veulent déſigner tous les Philoſophes hermétiques, par leur Vierge ailée. *Virginem alatam optime lotam & mundatam ſemine ſpirituali primi maſculi impregnatam intemeratæ Virginis gloriâ remanente gravidam tinctæ puniceo colore genæ prodent.* ARCANUM HERMETICÆ PHILOSOPHIÆ OPUS. *Canon* 58.

Cette Lopade pourroit bien être l'ancienne ISIS des Egyptiens, d'autant qu'on la repreſente couronnée d'épics de bled, qui caractériſent la fécondité de la terre. De tout ce que deſſus, on peut inférer que le Poëte n'entend par l'amour que la fécondité de tous les Eſtres, comme Lucrece s'en eſt lui-même exprimé.

l'orgueïlleux Typhon, (*a*) & que tous les géants, monſtrueux enfans de la terre. La nature lui donna neuf têtes, (*b*) l'une deſquelles eſt ſans yeux & toûjours tournée du côté des rivages de l'Andalouſie; les autres ſont tournées du côté de l'aurore, ou du ſoleil levant.

La ſeconde de ces têtes a des yeux, au nombre de plus de mille; les têtes reſtantes ont chacune un œil ſeul; ſa main droite a le gouvernement du monde, du côté Septentrional; & ſa gauche s'étend du côté que deſſéchent les brûlantes haleines des Vents du Midy. Il contient l'Univers dans ſes deux mains; ſes pieds

(*a*) Géans, qui voulurent détrôner Jupiter pour le chaſſer de l'Olimpe. Il les foudroya & les enterra ſous les ruïnes des montagnes, qu'ils avoient entaſſé les unes ſur les autres.

(*b*) Expreſſion figurée, pour dire que le vaſte eſpace qui environne la terre eſt partagé en neuf Cercles; le plus éloigné s'apelle le premier mobile. Quand il dit que la premiere de ces têtes n'a point d'yeux, il entend ce même premier mobile où il n'y a point d'étoiles. Cette ſeconde tête eſt le ſecond Cercle, ou le Ciel des étoiles, qui en eſt tout parſemé, qui a par conſéquent des yeux plus de mille; & les ſept autres têtes, qui ont chacune un œil, ſont les Cercles ſur leſquels roulent les ſept Planettes; il s'en explique ainſi luimême dans ſon Chant du Verſeau.

Quand il dit que cet URANIUS a ſa tête élevée juſques ſur l'Empirée & ſes pieds juſqu'au ſombre ſéjour des Manes, on peut entendre qu'il a voulu parler de Dieu, dont l'Eſprit ſaint & adorable eſt preſent par tout; auſſi l'Ecriture-Sainte ſe ſert-elle du terme *Gigas*: elle dépeint Dieu comme un GE'ANT. On ne peut aſſez admirer ces Myſtéres, ces nombres ſeptenaires, ces 7. Egliſes de L'APOCALYPSE, ces 7. Eſprits qui ſont devant le Throne de Dieu, ces 7. Chandeliers d'Or, ces 7. Etoiles dans la main droite du Fils-de-l'Homme, ces 7. Planettes, les 7. tons de Muſique, & les 7. Métaux, qu'on prétend qui émanent des 7. Planettes, ces 4. Animaux, ces 24. Vieillards. S'il étoit permis d'interpréter, ces 4. Animaux ne ſeroient-ils pas les 4. Elements, ces 24. Vieillards, les 24. heures ou les 24. moitiez de Lune? cet Ange, qui a un pied ſur la Terre & l'autre ſur la Mer, ne ſeroit-il pas le modèle ſur lequel nôtre Poëte auroit formé ſon URANIUS?

pieds pénétrent juſqu'au ſombre ſéjour des Mânes, & ſa tête s'éleve juſqu'à l'Empirée. Il repaît avec une riche fécondité les animaux de toutes eſpéces; & c'eſt par lui que les terres deviennent fécondes. Les animaux ſe multiplieroient à l'infini, & leur nombre n'auroit plus de bornes, ſi ſon fils Panphagus, (*a*) ou Dieu du Tems, monſtre plein de rage, armé de trois goziers, ne dévoroit continuellement tous les Eſtres avec ſa femme Atropos.

Cette Vénus eſt donc la fille d'Uranius, qu'il a marié avec le Dieu boiteux, Vulcain, (*b*) afin qu'ils produiſiſſent des races nouvelles, qui fuſſent ſubſtituées à celles qui auroient été détruites par Panphage & Atropos? Voilà quelle eſt Vénus. C'eſt à elle que l'Univers doit ſes habitans & les Divinitez leurs cultes. Sans elle, l'Univers dépeuplé, ſeroit dans les plus ſolitaires horreurs; elle eſt donc deſtinée à réparer les brêches du tems? Ce que Dieu même a établi ne peut être condamnable.

Que peut-on dire de ceux, qui, paſſant la vie dans le célibat, ne ſe mettent pas en peine d'avoir des enfans? Ceux-là meurent radicalement, & ne laiſſent ſur la terre aucuns monumens qui ateſtent qu'ils ont éxiſté; ils agiſſent certainement contre les loix de la nature; &, s'il faut rendre juſtice à la vérité,

(*a*) Terme compoſé de πᾶν, *tout*, & de φαγὸς, *mange*, MANGE TOUT, ce qu'on apelle le tems; *Edax*, ou la mort, & ἄτροπος.

(*b*) Dieu du feu, pour marquer que toutes les GE'NE'RATIONS ne ſe peuvent faire ſans le chaud & l'humide. VIRGILE s'en exprime ainſi.

Inde hominum pecudum qui Genus
Vitæ que volantum
Et quæ marmorco ſert monſtra ſur
Æquore pontus
Igneus eſt illis vigor & Cœleſtis
Origo.
Seminibus.

rité, celui-là n'étoit pas digne de naître, par qui un autre n'a pas reçû la naissance: nous sommes, en naissant, redevables à nos peres, & nous devons nous aquiter envers eux de la naissance qu'ils nous ont donnée, en la procurant à nos enfants.

Ce devoir est indispensable, à moins qu'une maladie, ou quelque autre raison n'empêche chez nous les fonctions de cette vicissitude. Telle est, par exemple, une juste crainte de donner la naissance à des malheureux, auxquels on ne pourroit laisser d'autre héritage qu'une affreuse pauvreté, ou bien le desir de passer sa vie dans la contemplation de la Sagesse éternelle & des choses Célestes.

Peu de gens sont déterminez par ce dernier motif; c'est à ces conditions que l'abstinence est permise. Mais ceux qui ne veulent pas épouser une femme, pour avoir plus de liberté d'abuser d'un plus grand nombre d'autres, & de pouvoir plus librement fourager dans les pâturages de l'amour, & qui, pour mieux tromper le public, ne font point de difficulté de se livrer aux choses Sacrées, au service des Temples & au culte des Dieux; & qui conséquemment se soûmettent à différentes régles, & vétissent des habits extraordinaires, dans l'espérance de gagner le Ciel par une Tonsure; ceux-là fuyent le monde, pour suivre l'immonde.

C'est souvent pour mieux se livrer à la gourmandise & à la paresse, qui sont les alimens de la méchanceté. Ils font parade d'une pudeur extérieure, & cachent leurs vices sous les obscures ténèbres & les voiles d'une nuit très-épaisse.

Peu de gens nez avec un tempérament sain peuvent parvenir à être chastes, & l'on ne doit souvent la tempérance qu'aux infirmitez de la vieillesse, à une nonchalante langueur, ou à quelque grand chagrin qui ocupe l'esprit; mais on doit regarder, comme un present du Ciel, celle qui n'est dûë qu'à la sagesse; c'est elle seule qui peut nous contenir dans les bornes de la pudeur.

C'est

C'eſt le propre de la nature, de faire ſortir de tous les corps ce qui leur eſt ſuperflu; c'eſt à cette opération naturelle que Vénus doit l'empire qu'elle a ſur nous, dans les rêves ou des plaiſirs idéels, enfans de l'imagination, imitent la réalité.

Il en eſt beaucoup qui ne doivent la réputation, qu'ils ont d'être chaſtes, qu'au ſoin qu'ils prennent de cacher leur intempérance.

Je veux ſupoſer même que ces gens l'emportent ſur les Veſtales (*a*) & les Sybiles, par leur chaſteté: qu'en doit-on inférer à leur avantage? Je demande lequel eſt préférable, ou d'un arbre ſtérile ou de celui qui aporte des fruits, d'une terre abondante, ou de celle qui eſt en friche?

O vains ſoins des hommes! ô vœux inutiles! Aprenez à ne vous pas écarter des loix de la nature, dont les deſſeins ont été que celui qui a été engendré, engendrât à ſon tour. Elle n'a pas placé tant de volupté, & une ſi chatoüilleuſe démangeaiſon (*b*) aux exercices de Vénus, pour nous en éloigner; mais plûtôt pour nous y exciter. Pourquoi s'opoſer à ſes intentions? Vénus ceſſe d'être coupable, quand elle eſt légitime & qu'elle eſt renfermée dans les bornes de l'équité. Quand on l'excite trop, elle énerve les forces, elle affoiblit les membres, elle émouſſe l'eſprit & racourcit la vie.

Nous avons à preſent à parler du fils de Vénus. Il eſt le conquérant des hommes & des Dieux; ſon carquois & ſon flambeau épouventent l'Univers; rien

(*a*) Filles conſacrées à entretenir le feu perpétuel dans le Temple de la Déeſſe Vesta, qui étoit regardée comme fille & quelquefois comme mere de Saturne, grand objet de Myſtére chez les Payens; ces filles ſe pouvoient marier au bout de 30. années de veſtalité. Je crois qu'elles trouvoient peu de curieux d'une virginité auſſi ſuranée.

(*b*) Je dois cette expreſſion à M. Moriceau, célébre Acoucheur, en ſon Traité de Mulieribus Gravidis prægnantibus, &c.

rien ne peut échaper à cet enfant, quoiqu'il ſoit aveugle. Les habitants de la terre ; les humides citoyens des mers ; les volatiles animaux de l'air ;; les Cieux mêmes ſont du reſſort de ſa juriſdiction.

Que de feux & d'incendies allume cet amour enfant ! Aucunes forces ne lui réſiſtent ; les bêtes, les hommes & les Dieux ne peuvent éviter ſon brandon. Combien de fois le grand Jupiter, bleſſé de ſes traits, n'a-t'il pas ſoûpiré ? De quelles métamorphoſes n'a-t'il pas été capable, pour obéïr aux douces impulſions de Cupidon ? On l'a vû mille fois mettre bas les foudres, abandonner l'Olympe & ne pas dédaigner de deſcendre ſur la terre; quelquefois, ſous la forme d'un aigle, ſous celle d'un jeune taureau, d'un berger, d'un ſerpent, quelquefois ſous les aparances du feu, ſous la figure d'un Satyre, en pluye d'or, & ſous la métamorphoſe d'un cygne d'une blancheur éclatante.

Le Dieu des Mers reſſent pareillement les flâmes de Cupidon, il quitte l'humide élément, quand il reſſent la force de ſes traits ; il devient dauphin, bélier, courſier, & ne peut éteindre, par toutes les eaux de la mer, les feux allumez dans ſon ame. Que n'auroit-on pas à dire de tous les autres Dieux?

Apollon, pour le même ſujet, eſt quelquefois épervier & quelquefois lion.

Pluton, environné du redoutable Styx, n'a pû ſe garantir des forces de l'amour. Pourquoi employer un tems inutile au recit de pareils faits ? Veut-on nombrer les demi-Dieux & les Héroïnes, qui en ont reçû des bleſſûres mortelles ? Quelle immenſe deſcription ce ſeroit entreprendre ! Le ſoleil auroit plûtôt plongé les rouës fumantes de ſon char dans la mer de la grande Heſpérie, que l'on n'auroit achevé.

Paſſons-les ſous ſilence, aſſez d'autres en ont parlé ; atachons-nous à la vérité. Ce n'eſt pas Bachus qui eſt le pere de cet enfant, comme la Gréce ſçavante

ſçavante veut nous le faire croire; ſi cela étoit, ceux, qui ne boivent point de vin, ne ſeroient pas adonnez à l'amour; mais il eſt le fils du deſtin. (*a*)

C'eſt par le deſtin que ſont formées les plus douces ſympathies; & toutes les choſes corruptibles & mortelles ſont ſujettes à ſa puiſſance. C'eſt lui qui forme nos mœurs, qui décide de nôtre bonheur, & fixe la durée de nos ans. Nous devons ſouvent plus au deſtin qu'au mérite. C'eſt donc par lui que le feu du deſir eſt allumé, & il enchaîne les jeunes cœurs avec des liens indiſſolubles.

Les richeſſes ne ſçauroient prévaloir contre lui; quoi qu'on diſe que le fils de Saturne ne s'eſt introduit dans la tour de Danaé qu'en pluye d'or. (*b*) La fréquentation continuelle, la liberté de demeurer ſouvent enſemble, pouvoir ſe parler ſans témoins, ſont les moyens qui conduiſent les jeunes cœurs à l'amour; c'eſt par de telles ocaſions qu'on donne priſe à cet enfant ſuborneur, qui n'auroit point de force ſi le deſtin lui étoit contraire. C'eſt par le même deſtin que les inclinations ſont unies & que les liaiſons ſe rompent; une perſonne laide, de baſſe naiſſance & pauvre, plaira au préjudice de celle qui concilie les richeſſes, la naiſſance & la beauté.

Une femme belle & ſage ſera mépriſée de ſon mari,

(*a*) Les Payens imaginoient que tous les Dieux étoient ſubordonnez au deſtin, ce qui faiſoit qu'ils croyoient preſque tous à la prédeſtination. Virgile fait parler Jupiter lui-même, comme ſoûmis à l'ordre des deſtins.

(*b*) Fille d'Acriſe, renfermée dans une tour d'airain, parce que ce Prince craignoit la prédiction qui lui avoit été faite, que celui qui naîtroit de ſa fille le tuëroit. Jupiter, pour en joüir, ſe transforma en PLUYE D'OR. Elle acoucha de Perſée. Quelqu'Amant libéral, qui, par ſes preſents gagna le Géolier de cette tour, pourroit bien être le Jupiter de cette Danaé. Il eſt plus d'un exemple pareil ne nos jours, & nous voyons plus d'un Amant n'avoir réüſſi que par ce moyen, pour fléchir les Duegnes en Eſpagne & en Italie.

mari, qui lui préférera une concubine, dont il partage les faveurs avec le public; une femme, par le même caprice du deſtin, ne pourra ſouffrir ſon mari, quoique bienfait, & lui préférera le plus vil des eſclaves, ou quelque heureux avanturier qu'elle connoît à peine.

Si les deſtins ne fixoient pas à chacun les inclinations qui lui ſont propres & qu'il n'y eut point de bornes pour chaque individu à cet égard, il s'enſuivroit qu'une ſeule perſonne pourroit ſe faire aimer de tout le monde & pourroit auſſi, par un retour égal, concilier les inclinations de tout l'Univers, & chacun pourroit par conſéquent joüir indifféremment de celle qui lui plairoit.

Il n'en eſt pas ainſi, le pêcheur ne peut pas prendre tous les poiſſons, l'oyſeleur tous les oyſeaux, & le chaſſeur ne peut dépeupler toutes les tanieres des bêtes fauves. Chacun ne reçoit que ce que le ſort lui acorde; c'eſt donc par un ordre ſupérieur que les ſentimens ſont aſſortis; que l'eſclave eſt admis au lit de ſa maîtreſſe; le vieillard lipu, hydeux, maléficié lui a l'obligation de poſſéder une fort belle fille.

C'eſt le même deſtin, qui conduit à bon port un marchand à travers les flots & les écuëils, & qui fait faire naufrage à l'autre ou le fait prendre par des Forbans. Perſonne ne peut réſiſter à une deſtinée contraire; c'eſt perdre ſon tems que de la combatre; vouloir ſe faire aimer, malgré le ſort, c'eſt s'expoſer à une honte certaine, & quelquefois à la mort, qui eſt la ſuite d'un deſeſpoir amoureux.

Celui, au contraire, qui a la fortune propice & les deſtins favorables, joüit d'une paix profonde. Il peut aimer avec tranquilité. Ces faveurs ne ſont acordées qu'à un très-petit nombre, & peu de gens ſont aſſez amis des Dieux, pour joüir de ces céleſtes dons, auquel cas il eſt de la prudence de cacher ſon bonheur; il n'en faut faire confidence à perſonne:

ſonne : on ne doit ſe fier à qui que ce ſoit. Preſque tous les hommes ſont fourbes & trompeurs; chacun en veut impoſer à ſon pareil, & l'on craint un ami ſitôt qu'on l'a fait dépoſitaire de ſon ſecret; on craint du moins que l'amitié ne ſe rompe; on apréhende, qu'ayant changé de ſentiment, il ne révéle ce qu'il tenoit auparavant caché dans le fond de ſon cœur.

Si vous voulez conſerver vôtre liberté, ne faites jamais de confidence grave. Il y a de l'injuſtice à éxiger qu'un autre garde nôtre ſecret, quand nous, qui y ſommes les plus interreſſez, ne pouvons pas le garder nous-mêmes; & nous devons regarder nos amis comme pouvant un jour devenir nos ennemis. (*a*)

Les véritables amis ſont rares; l'envie broüille les plus belles amitiez : elle en veut ſur-tout à la proſpérité.

Amants, je vous en avertis, craignez l'envie, perſonne ne connoît jamais les inclinations du ſage, & ſon feu reſte toûjours caché dans le fond de ſon cœur. Monſtre horrible de l'envie! peſte cruelle! mal mortel! tu pourſuis ſans ceſſe la vertu; tu déchires, par tes traits empoiſonnez, les plus belles actions en leur donnant une interprétation maligne; tu haïs juſqu'à l'honneur des plus honnêtes gens; tu rougis des juſtes éloges qu'on donne à celui qui les mérite.

Quelques efforts qu'on faſſe pour cacher ſes inclinations, on ne peut le faire ſi le deſtin ne ſe met pas du ſecret, & ſi des influences ennemies contribuënt à les découvrir. La prudence humaine n'aporte que de foibles obſtacles à la volonté des Dieux, & c'eſt ſe travailler inutilement que d'entreprendre quelque choſe ſans leur aveu.

Cela ne doit cependant pas empêcher qu'on n'aporte

(*a*) Ce ſentiment eſt tiré de Machiavel. Je ne l'aprouve pas.

porte tous ſes ſoins, & toute ſon étude pour ſe bien conduire, & l'on ne mérite pas moins de loüange, quand le ſuccès ne juſtifie pas une entrepriſe formée par la prudence : s'il y a du blâme à encourir, il doit être pour le compte des deſtins, qui ſouvent couronnent de la réüſſite les plus noirs forfaits & s'opoſent à l'éxécution des juſtes entrepriſes.

Heureux qui eſt favoriſé des Cieux, à qui les Dieux ſont propices & qui ſe trouve né ſous une heureuſe conſtellation ; il réüſſira au gré de ſes deſirs & goûtera une joye exempte d'amertume. Tout ce qu'on aime nous paroît doux ; l'objet aimé ſeul nous flâte ; ce n'eſt qu'à lui qu'il apartient de nous faire goûter les jeux & les délices, & il ne le peut faire qu'avec l'aveu du deſtin, ſans lequel l'amertume ſe mêle aux plaiſirs les plus exquis.

Celui qui jamais n'éprouva les traits empoiſonnez d'un deſtin contraire, doit être regardé comme un homme à qui l'expérience manque ; le creuſet de l'adverſité le raffine, ſans quoi il a quelque choſe de moins que les animaux, qui quoi qu'affectez de paſſions pour des choſes viles & de petite conſéquence, ſont cependant tourmentez des ſoins que forme le deſir.

Il ſemble que les arrêts du deſtin ont rendu les choſes divines à proportion qu'elles ſont plus aimées ; & ſi le maître des hommes & des Dieux ceſſoit un inſtant d'être touché d'un ardent amour (*a*) pour tout ce qui éxiſte, le monde entier ſeroit détruit, & les élémens confondus rentreroient bien-tôt dans leur ancien cahos.

Il conſerve tous les Eſtres, parce qu'il les aime, & ceſſeroit de les défendre de la deſtruction, s'il ceſſoit de les aimer.

Grand

(*a*) C'eſt le ſentiment du Poëte Lucrece. Il prétend que c'eſt à Vénus que tous les Eſtres doivent leur naiſſance, & à l'amour leur conſervation.

Grand argument pour la durée éternelle de la matiére ! Car n'y ayant point de ſucceſſion dans Dieu, ſes affections devant être éternelles comme ſon eſſence ; il la doit conſerver éternellement ; car quoique nous voyons mourir ce qui eſt né, nous ne voyons cependant périr aucune eſpéce ; c'eſt pour la conſervation de ces eſpéces différentes que Dieu donne ſes ſoins, & non pour la conſervation particuliere des individus qui doivent payer un tribut à la mort, à la deſtruction ou au changement de forme.

Perſonne ne permet la deſtruction de ce qu'il aime, s'il le peut conſerver ; or tout le monde convient de la toute-puiſſance de Dieu. Il peut donc conſerver ce qui lui plaît ? Ce n'eſt donc pas pour les individus que la Divinité a de l'affection, mais pour les différentes eſpéces, qui ſont les différentes cathégories des individus, qu'on voit être conſervées ſans altération.

Qu'importe-t'il au potier de terre ſi tel ou tel autre vaſe d'argile ſe briſe ? Un tour de rouë en forme de nouveaux, qui lui font mépriſer les premiers.

Le Ciel, la terre, l'air, la mer, le feu & la machine entiere de l'Univers, durent depuis tant de ſiécles par un arrangement indiſſoluble ; ils ne doivent leur conſervation qu'à cet amour de leur auteur, ſans lequel les Eſtres ſe détruiroient réciproquement & briſeroient les liens de leur union.

Le Ciel refuſeroit à la terre ſa lumiere éclatante : ſes rayons de chaleur ceſſant d'agir, la faculté ſéminative de toutes les productions ſeroit détruite.

Le feu dévorant conſumeroit l'air, qui en eſt l'élement le plus voiſin.

L'air ceſſeroit de répandre des pluyes fécondes ; la terre ne produiroit plus ; les eaux éteindroient le feu, ou lui-même, en les deſſéchant, détruiroit les habitans de cet immenſe fluide.

L'on verroit arriver un dérangement pareil à celui

que

que cauſa autrefois Phaëton, (*a*) fils de Climéne, pour n'avoir pas ſçû conduire les chevaux du ſoleil; épouventé qu'il fut par les Monſtres du Zodiaque, il oublia les leçons de ſon Pere, ſes ſouhaits ardents furent ſa ruïne; le monde s'embraſoit d'un affreux incendie, ſi la foudre ne l'eut pas précipité au milieu des eaux de l'Eridan pour y éteindre ſes feux.

La Paix eſt fille de l'amour, & elle eſt le plus rare preſent des Cieux. Tous les Eſtres ne ſont formez que par la paix; c'eſt par elle que tout fructifie; on ne ſauroit lui donner de trop grands éloges. C'eſt d'elle que procéde toute volupté; elle fait la ſûreté des hommes; c'eſt à elle que le voyageur doit la liberté des chemins; c'eſt par elle qu'il eſt préſervé des cruels brigands.

C'eſt pendant le régne de la paix que les abeilles produiſent leur plus douce ambroſie, que les troupeaux ſe multiplient, que les campagnes ſont cultivées, & qu'elles rendent dans la riche Automne les abondantes moiſſons de la blonde Cérès.

Le lait, plus doux que le nectar, coule dans des vaſes; Bachus fournit ſa ſéduiſante liqueur; c'eſt dans ce tems heureux qu'on exprime l'huile, riche preſent de l'arbre de Pallas. (*b*)

Les

(*a*) Fils du Soleil & de Climéne. Il fut ſi faché du reproche que lui fit Epaphe, fils de Jupiter, qu'il n'étoit qu'un fils ſupolé du Soleil, qu'il alla trouver ſon pere & le pria de lui donner la conduite de ſon Char pendant un jour; mais comme il ignoroit la route, le monde alloit périr d'un affreux incendie, ſi Jupiter ne l'eut pas foudroyé. Grand argument pour ceux qui forment des entrepriſes au-deſſus de leurs forces. Que de Phaëtons dans les grandes Charges!

(*b*) Ici regardée comme Minerve. Elle eût une grande conteſtation avec Neptune à qui nommeroit la ville d'Athénes. Des Juges convinrent que celui qui feroit naître la choſe la plus utile auroit la préférence. Neptune frapa la terre de ſon Trident, & il en ſortit un Cheval, SYMBOLE DE LA GUERRE; Pallas frapa de ſa Pique, à ſon tour, & fit naître un Olivier, SYMBOLE DE LA PAIX. La derniere eut la préférence. Un Gouvernement tranquile eſt préférable à toutes les belliqueuſes folies.

Les jeux & les ris marchent ſur les traces de la paix, & le champêtre chalumeau excite les danſes ruſtiques : tout abonde dans ces tems heureux ; il n'apartient qu'aux inſenſez d'en être ennemis & de rechercher les combats.

C'eſt ainſi que couloient avec rapidité les jours délicieux de l'âge d'or, ſous le régne du pacifique Saturne.

O âge enchanté ! qu'êtes-vous devenu ? ô douleur ! la diſcorde, par ſes mouvemens tumultueux, étonne, frape, renverſe ; rien ne réſiſte à ſes fureurs. La cruauté devient néceſſaire ; on enfraint les Loix les plus ſaintes : la Juſtice ne ſe régle que par le pouvoir arbitraire. On s'arme des ſerpents & des flambeaux des furies ; les habitans de l'Univers ſemblent autant de Bachantes : les cruelles Euménides enfin ébranlent les Etats & les Monarchies par les plus violentes ſecouſſes.

Pourquoi, miſérables mortels, hâtez-vous vôtre mort par d'inhumains combats ? Craignez-vous qu'elle n'arrive trop tard ? Cruel orgueïl, vous cauſez tous ces maux ! Deſirs inſenſez ! cupidité inſatiable ! reconnoiſſez-vous à vos fureurs. Pourquoi, juſqu'à preſent, la poſſeſſion d'une vile terre a-t'elle été recherchée avec tant d'empreſſement par les orgueïlleux mortels ? Je vois déja la pourriture qui s'empare de leurs perſonnes, & des inſectes fétides & cadavereux ſe préparent à leur ronger les entrailles.

Croyez-vous tenir la victoire aſſervie ? Eſt-elle convenuë de ſuivre vôtre char ? Regardez en arriere, & par un retour ſenſé ſur vous-mêmes voyez la courte durée de vos jours.

La plus petite urne ſuffit pour contenir vos cendres, & l'eſpace d'un tombeau n'eſt pas fort étendu.

Si l'amour réciproque animoit vos eſprits, vous penſeriez bien autrement ; chacun ſe feroit une loi ſacrée de ſervir un ami malheureux, & l'on ſecoureroit

reroit avec empreſſement ceux que l'on aimeroit.

Qu'eſt-il de plus flâteur que de ſavoir qu'on eſt aimé & de pouvoir être perſuadé que quelqu'un dans le monde s'interreſſe auſſi parfaitement que nous-mêmes à tout ce qui nous arrive?

C'eſt dans l'adverſité qu'on reconnoît le prix d'un ami. Quelle conſolation ! quelle tranquilité pour l'ame ! on réüſſit par les tendres efforts de ſes amis ; ils détruiſent les bruits injurieux & les cuiſans ſoucis ; ils réparent les pertes & la réputation ataquée ; ils partagent enfin vos peines & vos plaiſirs. Non, jamais on n'a péri quand on eſt riche en amis.

Dans une fortune riante, partagez avec eux vos commoditez & vos ſatisfactions: faites-les avec vous célébrer vôtre bonheur au milieu des feſtins où régne une joye innocente. Ils augmentent vos poſſeſſions par leurs ſoins ou par leurs conſeils. En un mot, ce n'eſt qu'à proportion du nombre des vrais amis qu'on parvient à paſſer une vie plus délicieuſe, & cela par bien des raiſons que je vais faire mes efforts pour déduire.

Il faut premierement ſavoir que ce qu'on apelle vulgairement amour, eſt un certain mouvement de la volonté dont nous reconnoiſſons l'excellence en ce qu'elle nous porte à aimer. Cette même faculté de l'ame ſe panche du côté qui lui paroît bon & fuït ce qui a les aparances du mauvais ; c'eſt par ces deux contraires qu'elle s'émeut : ce ſont-là les fondements certains de l'amour.

Or tout ce qui eſt bon peut ſe diviſer en trois claſſes ; la premiere renferme ce qui plaît ; la ſeconde ce qui eſt honnête, & la troiſiéme ce qui eſt utile. Le mal eſt triple auſſi, le ruïneux, le honteux & l'incommode. Nous n'aimons que par le mouvement que fait l'ame, pour ſuivre les premiers & pour fuïr les derniers. Il y a donc différent amour, comme la ſource dont il procéde eſt différente ; & il eſt conſéquemment à ſon principe digne de blâme ou de loüan-

loüanges. Ces trois ſources de l'amour different non-ſeulement entr'elles par le genre, mais elles ſont encore diſtinguées par eſpéces; le délectable, l'utile & l'honnête, produiſent differents amours, comme nous avons dit.

L'utile doit s'entendre par tout ce qui nous eſt avantageux, tant du côté du corps que de l'ame.

Les avantages du corps ſont, la force, la ſanté, la beauté & la legéreté; & tout ce qui peut procurer ces avantages, ſoit homme, ſoit autre choſe, eſt mis au rang de l'utile.

L'ame renferme les mœurs & la doctrine, & elle a auſſi deux vertus ou facultez.

La volonté d'où émanent les mœurs, & l'eſprit ou l'intellect, du reſſort duquel eſt le jugement & la connoiſſance de la vérité.

Les avantages de l'eſprit ſe diviſent en neuf ſciences principales, auſquelles les Poëtes ont donné le nom de Muſes, qui préſident à l'enchaînement de toutes les ſciences, qu'on nomme ENCYCLOPEDIE.

La volonté a auſſi pluſieurs avantages, dont les quatre principaux ſont, la prudence, la juſtice, le courage qui nous porte aux grandes entrepriſes, & la modeſtie qui lui ſert de frein.

De ces vertus procédent toutes les autres. Pour s'inſtruire plus en détail, qu'on ait recours aux livres d'Ariſtote & de Platon; (*a*) ils méritent d'être

(*a*) Commençons par l'Ecolier avant de parler du Maître, puiſqu'ils ſont arrangez de cette façon. Ariſtote étoit Diſciple de Platon, & ce dernier de Socrate. Il étoit infatigable à l'étude, & il tenoit toûjours une main hors de ſon lit, dans laquelle étoit une boule, pour qu'elle le réveilla par ſa chute dans un vaſe d'airain; ce qu'Alexandre, qui a été ſon Diſciple, a auſſi éxécuté pour ne pas trop dormir. Il enſeigna à Alexandre, en huit ans, l'Eloquence, la Phyſique, la Morale, la Politique, & une ſorte de Science, qu'il ne communiquoit à perſonne, qui étoit la SCIENCE HERME'TIQUE, dont il nous a laiſſé des Traitez très-obſcurs. Il ſe broüilla avec

tre regardez comme les deux lumieres du monde.

Nous devons donc regarder comme utile tout ce qui nous enrichit de pareilles qualitez. Nous devons regarder ces préceptes, comme une médecine ſouveraine à la conſervation de la ſanté des corps & à celle de la pureté de l'ame. Nous devons donner le premier rang à ce qui influë ſur l'eſprit, parce qu'il eſt beaucoup plus noble que le corps.

Il y a entr'eux la différence du maître à l'eſclave, du navire au Nautonnier, & du cocher au char.

Il y a cependant entr'eux un raport mitoyen ou une liaiſon immédiate. On peut atribuër le même raport à ce qui flâte; on peut le diviſer en plus d'une eſpéce, & l'on eſt à portée de diſtinguer pluſieurs

---

avec ce Prince, vint à Athénes où les Magiſtrats lui donnérent le Lycée pour y ériger ſes Ecoles. Il étoit chef de la Secte des PE'RIPATHE'TICIENS qui étudioient en ſe promenant. Il y a différents ſentiments ſur le genre de ſa mort; quelques-uns croyent qu'il ſe jetta dans l'Euripe, Détroit près de l'Iſle de Négrepont, où il y a ſept flux & reflux dans un jour, en diſant ces paroles; PUISQUE JE NE PUIS TE COMPRENDRE, COMPRENDS-MOI; ou, comme quelques-uns l'eſtiment, il mourut d'une colique, ce qui me paroit plus vrai-ſemblable. Je crois que ces flux & reflux de l'Euripe ne procédent que des courants qui ſe rencontrent en opoſition dans ce Détroit. Le Pilote de l'Onde vive prétend les expliquer; mais c'eſt d'une façon plus allégorique que démonſtrative.

Platon, chef de la Secte, qu'on apelle ACADE'MICIENS, ainſi apellée, parce que ſes Ecoles Philoſophiques ſe tenoient à Athénes, dans une maiſon qui avoit apartenu à ACADEMUS. Il ſuivoit la Phyſique d'Héraclite, la Logique de Pithagore, & la Morale de Socrate ſon Maître. Il n'admétoit qu'un ſeul Dieu, ſouverain Créateur de toutes choſes. Saint Auguſtin avouë qu'il a trouvé dans les Livres de Platon preſque tout le commencement de l'Evangile de S. Jean. Saint Juſtin, S. Clément, Euſèbe, & pluſieurs autres grands Perſonnages, diſent que Platon avoit pénétré dans le Myſtére de la Très-Sainte-Trinité. Il mourut à 81. an, le propre jour de ſa naiſſance.

membres

membres de ce tout, dont quelques-uns ſont deſtinez à réjoüir les eſprits, d'autres à rétablir & conſerver les corps.

Les plaiſirs de l'eſprit ſont plus vrais que ceux du corps, plus durables, plus nobles, & nous ſont communs avec les Dieux.

De même que nous partageons ceux du corps ou des ſens avec les bêtes qui en ſont flâtées comme nous.

Ceux de l'eſprit, au contraire, ſont interdits aux animaux, qui n'étant pas ſuſceptibles de ſenſations ſi délicates, ſont bornez aux plaiſirs du goût & de l'atouchement; ils ſont inſenſibles à l'harmonie & aux odeurs.

Les tableaux d'Apelles, ou les vaſes d'airain de Corinthe, ne leur font nulle impreſſion; les ſpectacles du Colyſée, (*a*) & les aplaudiſſemens qu'on y donne, ne leur cauſent aucune admiration.

Si les odeurs, les ſons & la vûë, ſemblent quelquefois les déterminer, ce n'eſt que par le raport qu'ils ont avec le goût & l'atouchement.

De la même maniere qu'un lion affamé, ſaute, bondit, hériſſe ſes crins, & par les mouvemens de ſa queuë témoigne ſa joye, en voyant une geniſſe, par l'avidité qu'il reſſent de dévorer cette proye, ou bien lorſqu'un cheval rencontre au milieu des prairies une jument, il eſt entraîné par l'aiguillon de Vénus; après s'être roulé dans des bruyéres inhabitées, il s'avance en bondiſſant, & remplit l'air de ſes henniſſemens. Puiſque les viandes & les plaiſirs de Vénus ſont du reſſort des ſenſations des animaux, ce ſont les plaiſirs les plus mépriſables : ils ſont infiniment au-deſſous des eſclaves les plus bornez.

Un uſage immodéré de ces vils plaiſirs rend l'eſprit hébêté & fait à nos corps un tort irréparable.

Celui,

(*a*) Amphithéâtre fait en cercle, pour aſſeoir le peuple aux Spectacles.

Celui par conſéquent qui s'y livre, devient inſenſé & plus propre à ſervir qu'à commander. Il ne s'enſuit pas pour cela qu'il ſoit honteux de s'y livrer avec modération; mais ſouvenez-vous de ce que j'ai dit ci-devant; la doctrine & les mœurs ſont les mets de l'eſprit.

Gravez ſur-tout dans vôtre mémoire ce que je vais vous aprendre. Les biens qui font la félicité de la plûpart des hommes, plus ils ſont de durée & plus ils méritent le nom de vrais plaiſirs; mais ceux qui ſont paſſagers & momentanez, comme ceux de Vénus, & celui que nous cauſent les ſons harmonieux de la Muſique; en un mot, tout ce qui flâte nos ſens corporels, quoique regardé à certain égard comme utile, n'eſt pas le vrai bien. Il ne nous ſatisfait que de la même maniere que la ſanté flâte nos corps: mais le vrai bien, eſt la Médecine qui nous la procure.

Par conſéquent ce qui procure les biens de l'eſprit doit, à bien plus forte raiſon, être placé au premier dégré de l'utile; car dès l'inſtant qu'on eſt en poſſeſſion des biens de l'eſprit, on en retire l'agréable & & l'honnête, parce que nous devons mettre au premier rang de l'utile ce qui nous rend vertueux; & dès l'inſtant que nous ſommes en poſſeſſion de la vertu, nous le ſommes auſſi de l'agréable & de l'honnête, par l'honneur & la récompenſe qui doit être atribuée à la ſeule vertu.

Quiconque veut donc s'atirer l'amitié pendant ſa vie, doit s'atacher à plaire ou à être utile. Il faut ſupoſer, avant toutes choſes, qu'il ait les vertus requiſes, que les méchants eux-mêmes ſont forcez d'admirer & de reſpecter, malgré la haine qu'ils leur portent. Il faut pour plaire s'atacher à connoître les mœurs de ceux à qui on veut faire cette douce impreſſion. Tous les hommes n'ont pas la même volonté, & ſont par conſéquent affectez d'inclinations différentes.

Autant la nature, en formant les hommes, a mis

des

de différence entr'eux, autant leurs affections ſont diverſes.

Celui-ci, par exemple, recherche avec empreſſement ce que cet autre ne ſçauroit ſouffrir; celui-ci fait l'éloge d'une choſe que celui-là condamne de toutes ſes forces.

Les mêmes choſes n'ayant pas le don de plaire univerſellement, les hommes ne regardent donc pas les mêmes comme utiles & honnêtes. Il faut en pareil cas s'éforcer de connoître ce qui eſt regardé comme le plus univerſellement utile, ſans quoi on perdroit ſon tems & ſes ſoins, & ce ſeroit labourer le ſable de la mer. Il n'eſt pas non plus difficile de s'aperçevoir des choſes qui déplaiſent.

L'entretien de ceux à qui on a affaire vous met bien-tôt au fait de leurs mœurs & du goût de leur eſprit. Celui-là parle fréquemment de ce qu'il aime le plus & reſſent du plaiſir d'en entendre parler. On connoît les inclinations des hommes juſques dans leurs maiſons.

On trouvera, par exemple, dans celle d'un laboureur, des ſocs, des jougs pour acoupler les bœufs, des aiguillons, des bêches & des hoyaux.

Chez le ſoldat, les murs ſont garnis d'armes offenſives; & l'on doit regarder, comme amateurs de l'étude, ceux chez leſquels on trouve beaucoup de livres; ainſi des autres hommes; les geſtes, les diſcours d'ailleurs découvrent les ſecrets de leurs cœurs.

Il faut donc, pour ſe faire des amis, s'étudier à plaire par la ſympathie & la douceur.

Mais, me dira-t'on, la plûpart des hommes ne recherchent que leur intérêt, l'argent ou les preſens, & c'eſt par ces derniers qu'on aquiert beaucoup d'amis; à quoi je réponds, qu'une amitié gagnée de cette façon, n'eſt durable qu'autant que l'utilité y eſt atachée & que l'eſpoir d'un gain nouveau la peut conſerver, ce qui part d'une vûë ſervile & d'un intérêt groſſier.

Il eſt peu de gens qui aiment leurs bienfaicteurs; le nombre des ingrats n'eſt que trop conſidérable. Les gens reconnoiſſans ſont des Phénix, (*a*) que l'Uni-

(*a*) Sorte d'oyſeau fabuleux, qu'on prétend qui renaiſſoit de ſes cendres. On dit qu'il eſt unique, qu'il habite dans l'Arabie-Heureuſe, & qu'au bout de ſix cens ans il bâtit un petit bucher de bois odoriférants, qui s'embraſe à l'ardeur du ſoleil; le Phénix ſe met deſſus, le ſoufle du battemement de ſes ailes & ſe brûle lui-même. J'ai vû des gens regarder cette Fable comme allégorique, & prétendre qu'elle déſignoit la coction de l'Oeuvre Philoſophal. Ils prétendoient que les cendres, dont ce Phénix renaiſſoit, étoit la couleur blanche qui ſuccédoit dans l'œuf Philoſophique, à la putrefaction ou à la couleur noire, qui devenoit blanche après qu'on avoit coupé la tête du corbeau.

Voyons ce qu'en dit le PILOTE DE L'ONDE VIVE, *Pag.* 124.

„ Il met au jour pluſieurs ſentiments. Par le premier, il dé-
„ peint cet oyſeau comme ayant un plumage luiſant de cou-
„ leur changeante, comme la gorge d'un Pigeon, & l'apelle
„ ALCION. Il prétend qu'il fait ſes petits en hyver, dans
„ l'écume graſſe, qui eſt pouſſée au bord de la mer par l'im-
„ pulſion des ondes & des flots, qui pendant neuf jours, qui
„ eſt le tems qu'il employe pour les éclore, la mer ſe calme
„ & ne s'y fait jamais d'orage, & que les Crocodils du Nil
„ dorment pendant ce tems.

Ce paſſage a quelque reſſemblance à la haute Montagne, que nous décrit Nicolas Flamel, dans ſes FIGURES D'ABRAHAM JUIF.

„ Le ſecond ſentiment, PAG. 125. eſt que ſon plumage eſt
„ griſâtre; que c'eſt un Phénix, & qu'il ſe renouvelle au prin-
„ temps; que ces petites ſources d'eau claire & limpide qui
„ l'environnent ſe deſſéchent peu de tems après, & en leur
„ lieu ſuccéde un Jonc odorant & piquant, duquel, lorſqu'il
* *Ces 12 brins, ne ſeroient-ils point les 12 mois?* „ eſt ſec & fort, cet oyſeau dreſſe un bucher, de douze brins*
„ ſeulement, & l'allume par ſon mouvement à la faveur des
„ rayons du ſoleil, ſe conſomme, & renait de ſes cendres
„ beaucoup plus fort qu'il n'étoit.

„ Le troiſiéme, que ſon plumage eſt très-luiſant, mais d'un
„ rouge-brun; qu'il fait ſes petits en été; que c'eſt un Péli-
„ lican, parce (dit-il) que ſes petits naiſſent de ces ſources
† *Les Philoſophes conviennent que la Pierre étant conduite à une certaine rougeur, & multipliée, elle communique aux ſept Métaux, ſes enfants, la teinture & la fixité.* „ d'eau, & qu'après qu'ils ſont éclos, de ſon bec il ouvre ſa
„ poitrine & les nourrit de ſon ſang; † il meurt & reſſuſcite
„ plus fort que la premiere fois.

„ Le

l'Univers produit en petit nombre ; malgré cela, l'on doit ſe faire une loi ſacrée de rendre ſervice à tout

---

„ Le quatriéme enfin, qu'il a ſon plumage luiſant & noir* „ comme l'aigle ; qu'il eſt preſque fait comme un dragon ; „ qu'il fait ſes petits en automne, & que c'eſt un ſerpent ailé „ de la mer ; qu'il habite avec les dragons, & conçoit ; & „ lorſque les petits qu'il a dans ſon ventre ſont à terme, ils „ lui percent les flancs, le tuënt & ſe repaiſſent de ſon ſang „ & de ſa chair, meurent & reſſuſcitent enſemble.

„ Et dans un autre endroit, PAG. 128. il pourſuit de cette „ façon ; après avoir marché une heure, ou environ, exa- „ minant en paſſant toutes les écumes que nous rencontrions „ le long de la mer, nous entendimes une forte piaillerie „ d'oyſeaux ; ayant tiré de ce côté & en étant proche ; nôtre „ voyage ſera heureux, dit mon Pilote, car j'aperçois un „ flocon d'écume extraordinairement élevé, & une infinité „ d'oyſeaux marins qui l'environnent, qui eſt une marque „ indubitable que celui que nous cherchons n'en eſt pas loin : „ comme nous aprochions, ces oyſeaux nous voyant, ſe re- „ tirérent dans des trous, qui étoient à des rochers près de là, „ & nous regardoient ſi fixement, qu'ils nous donnoient de la „ crainte ; néanmoins ils ne branlérent pas, & nous laiſſérent „ éxaminer à loiſir cette écume, que nous trouvâmes d'une „ qualité graſſe comme bitume, & d'une conſiſtance ſi ſoli- „ de, que nous la pouvions facilement manier ſans la rompre.

„ Après en avoir éxamine quantité, nous parvinmes enfin „ à un flocon plus élevé que les autres ; nous étant avancez, „ nous y aperçûmes une ouverture, comme celle d'un nid „ d'oyſeau, & un petit œuf dedans, avec pluſieurs petites „ ſources d'eau, plus claire que du criſtal, qui adhéroient à „ l'écume tout autour du nid.

Cette écume de mer, dont il eſt tant parlé dans les quatre deſcriptions ci-deſſus du Phénix, ne reſſemble pas mal à ce que les Philoſophes apellent leur FRAY DE GRENOÜILLES : il paroît que les Grecs entendoient ſeulement, par ce terme φοινιξ, un Palmier, ſoit que cet oyſeau fabuleux eut une couleur reſſemblante à cet arbre, ou bien qu'ils vouluſſent déſigner, par cette Fable, la fin d'une grande entrepriſe qui mérite des Palmes, comme ſigne de la victoire ; ſoit enfin qu'ils vouluſſent marquer que cet oyſeau fabuleux bâtiſſoit ſon bucher de branches de Palmier, ou que ce ſoit la choſe introuvable qu'on auroit voulu figurer. Il ſemble que dans les grandes Sciences, il y a une fin chimerique que les hommes ſe ſont

* *Ce peut s'entendre pendant la putréfaction, à laquelle ſuccéde la verdeur.*

tout le monde & de ſecourir ſon prochain de toutes ſes forces.

C'eſt s'ouvrir une route aſſurée dans les Cieux. C'eſt le chemin par lequel le grand Hercules, & pluſieurs autres Héros, y ſont montez. Leur illuſtre renommée dure encore & ſe ſoûtiendra toûjours. Celui qui donne avec magnificence, reſſemble le plus aux Dieux. La plus grande partie des hommes recherchant leur bien-être, chériſſent par conſéquent ceux qui leur fourniſſent les moyens d'en joüir; juſqu'aux enfans, & aux jeunes gens, recherchent le plaiſir & les divertiſſemens: c'eſt leur plaire ſûrement que de les leur procurer. Mais on riſque de ne conſerver leur amitié qu'autant de tems que durent les ſatisfactions qu'on leur ocaſionne ou qu'ils en eſpérent de nouvelles; & les bornes de leur amitié ſont celles de leurs plaiſirs ou des eſpérances d'en reſſentir.

C'eſt par l'art de plaire qu'on aquiert les richeſſes & la faveur. Il eſt permis de ſe faire une étude de ſe faire aimer, pourvû qu'on n'employe pour y réüſſir que des moyens juſtes & honnêtes.

Il y a deux voyes pour y parvenir, les paroles & les actions; il eſt cependant plus ſûr, & l'on ſacrifie beaucoup moins en cherchant à plaire par les ſeules paroles; on doit donc s'atacher à connoître par quels moyens on peut parvenir à ce but.

C'eſt par des paroles inſtructives & des avertiſſements ſalutaires qu'on ſe rend utile, & en faiſant ſentir aux hommes la différence de ce qui peut leur ſervir ou leur être nuiſible, & par quelles voyes ils peuvent

---

propoſé pour but, afin d'encourager mieux ceux qui les aprennent. Dans la Chimie, le grand Oeuvre ou la Pierre Philoſophale, dans les Mathematiques, le Mouvement Perpétuel, dans l'Art de Galien, la Medecine-Univerſelle inſéparable, à ce qu'on prétend, du grand Oeuvre; dans la Navigation les Longitudes, & dans la Géometrie la Quadrature-du-Cercle.

vent aquérir l'un & éviter l'autre; de faire des vœux pour le rétabliſſement des affaires de celui que tourmente une âpre adverſité, d'agir pour eux par recommandations, ou de faire ſes efforts pour leur procurer quelques conſolations. Vous aquérez infailliblement leur amitié par ces moyens.

Si vous voulez flâter quelqu'un par vos paroles, ſçachez louër avec décence leurs perſonnes & leurs actions; atachez-vous à leur prouver que ce qu'ils ont fait de bien mérite les loüanges que vous leur atribuez. Ayez pour principe que le ſage eſt avide de loüanges comme l'inſenſé.

Vous captivez leur bienveillance par des paroles pôlies, elles excitent chez eux une douce joye dont ils vous ſçavent gré. Ne dites rien que d'agréable, y dûſſiez-vous employer la fable ou raporter quelque hiſtoire qui ait quelque choſe de relatif ou de flâteur pour les faits ſur leſquels vous voulez répandre des éloges. En un mot, ne vous atachez qu'à ce qui peut être agréable.

Paroiſſez toûjours du ſentiment de celui qui parle, autant que les régles auſtéres de la vérité vous le permettent, ou s'il vous falloit rougir de convenir des faits avancez, gardez le ſilence.

C'eſt par lui que le prudent diſſimule. Celui-là ne ſçût jamais vivre qui ne ſçût pas diſſimuler. Il eſt quelquefois dangereux de prendre le parti de la vérité: il faut avoir égard au tems, aux lieux & à la condition de ceux auſquels on a affaire.

Cette conduite prévient de facheux démêlez. Les loüanges qu'on donne à une perſonne abſente ſont plus délicates, plus agréables, moins ſuſpectes & portent moins à faux. On évite la qualité de flâteur, qui ne s'ocupe qu'à loüer la perſonne preſente pour extorquer ſon amitié. Ces mêmes gens ſont ſuſpects, & par un retour d'inconſtance qui leur eſt naturelle, ils médiſent avec autant de fiel des abſents, qu'ils loüent avec une baſſe flâterie les perſonnes preſentes.

Les

Les éloges de pareilles perſonnes ſont méprisables. Aſſez d'autres ſe chargent du ſoin de raporter ce qui s'eſt dit des abſens & de leur rendre un compte fidèle de vôtre converſation.

Ces vils délateurs fourmillent, & ce ſont eux qui remettent en main propre la loüange & le blâme, & l'on ne voit que trop de ces perſonnes chargées de recits de blâme ou de loüanges dont ils ſe veulent faire un criminel mérite.

Pour concluſion, enfin, rien ne plaît plus univerſellement que des mœurs franches & ingénuës, & qu'une vie intégre & irréprochable.

Les connoiſſances aquiſes & les richeſſes mêmes ne ſont pas d'un auſſi grand mérite; rien n'atire plus indubitablement l'amitié.

Le méchant, quoique fort ſçavant & abondamment pourvû des biens de la fortune, ne ſçauroit ſe faire aimer; les vices ayant cela de particulier qu'ils ſont par tout odieux.

L'honnête homme, au contraire, s'il n'eſt pas aimé, du moins ne ſera pas haï. Un Proverbe ancien juſtifie ce que j'avance: c'eſt la conformité des mœurs qui fait nos atachemens & l'objet de nôtre étude; c'eſt elle qui fait la liaiſon ſubite de la plus ſolide amitié; c'eſt pour cela qu'un homme vain s'atache à celui qui eſt orguëilleux. Le ſtudieux recherche celui qui eſt adonné à l'étude; les animaux ſe plaiſent avec ceux de leur même eſpéce.

J'oſe l'ateſter, rien n'eſt capable de former des liens d'union entre gens d'eſprit & de volonté différens; puiſque le propre de l'amitié eſt de n'agir qu'en conſéquence de la ſympathie.

Les traitez faits entre les ſcélérats s'enfraignent aiſément; le commerce des inſenſez n'eſt pas de longue durée; les gens de mauvaiſe-foi ne cherchent que leur propre utilité: le permis & l'illicite, tout leur eſt bon; l'envie cruelle de nuire, apanage ordinaire des méchans, l'orguëil & la colére étant

les

les compagnes aſſiduës des inſenſez, ces paſſions ne tardent pas à allumer entr'eux le flambeau de la diſcorde ; elles excitent des quérelles & des démêlez irréconciliables.

Quand la vertu fait la baſe & le fondement de l'amitié, elle eſt durable ; elle ſemble être fille de la probité. Il n'eſt, en un mot, que les eſpris ſincéres & les hommes pieux qui ſoient ſuſceptibles d'une union inſéparable ; chez eux elle a plus de pouvoir que les liens du ſang & de l'affinité. C'eſt par elle que le pere & le fils ſe chériſſent & que les aliez ſont unis ; ſans elle le pere déteſte ſon fils, & le fils, par un retour impie, abhorre ſon pere, & le frere tend des piéges à ſon propre germain.

C'eſt par elle qu'on a vû Oreſte ataché à Pilade, & le dernier s'expoſer à mourir pour Oreſte.

Ce ſeroit faire de vains efforts que de vouloir s'aquérir une amitié générale ; plus l'amitié eſt partagée, moins elle a d'action ; il en eſt d'elle comme de la force, qui n'emprunte ſa vigueur que de l'unité de ſon principe, & qui perd ſa puiſſance à proportion de la multiplicité des ſujets auſquels elle eſt diſtribuée. C'eſt donc avec raiſon qu'on avance ; faites-vous un petit nombre d'amis. Il eſt preſque impoſſible de pouvoir vivre avec tout le monde ; on ne peut payer d'aſſiduité qu'à un très-petit nombre de gens ; la foi mutuelle ne peut s'obſerver qu'entre peu de perſonnes & ne peut habiter que dans un petit cercle de gens.

Ne comptez donc pas ſur la fidélité de pluſieurs, & ne viſez pas à aquérir une amitié vulgaire.

La tumultueuſe diſcorde eſt le partage du peuple : la paix réſide rarement dans les grandes aſſemblées. Choiſiſſez un petit nombre d'honnêtes gens avec qui vous puiſſiez paſſer une vie tranquile.

Nous ne pouvons aimer avec violence pluſieurs perſonnes à la fois ni ne pouvons eſpérer d'eux un retour ſincére, parce que l'amitié ſe paye par l'amitié, & l'on ſeroit injuſte d'en éxiger de celui pour lequel on auroit de la haïne.

Il

Il eſt cependant une amitié générale & civile qu'on doit avoir pour ſon prochain, qui nous fait vivre avec les bons & ſouffrir les mauvais; elle nous empêche de faire tort à qui ce ſoit, par paroles ou par effets; c'eſt elle qui nous fait vivre en paix avec tout le monde & nous exempte de tous reproches.

Elle conſiſte en des dehors de civilité & de pôliteſſe & en des ſaluts réciproques; mais il faut ſurtout ne pas ſe répandre avec le grand monde, ou le faire rarement. C'eſt le plus ſûr moyen d'éviter tous debats & de vivre tranquile à l'abri des méchants. On ne peut éviter de ſe bleſſer, quand on marche à travers des ronces & des épines.

L'amitié des méchants ne mérite pas qu'on ſe donne le ſoin de ſe l'aquérir; il ſuffit de n'en être pas haï, & l'on encourt rarement leur haïne quand on n'a nul commerce avec eux. Le ſerpent ne bleſſe que celui qui eſt ſur ſon chemin.

Si par ſon état on eſt dans la néceſſité de parler en public & de ſe confondre avec une troupe de peuple, quels ménagemens ne faut-il pas avoir dans ſes diſcours? Peut-on trop peſer ſes expreſſions? Ne doit-on pas écouter volontiers & s'armer de ſilence? Ce ſont ces maximes qui atirent le reſpect, qu'on acorde rarement à celui qui parle beaucoup. On a mauvaiſe idée de ſa gravité, & il tombe dans des défauts inévitables au grand parleur.

Les éloges ſemblent être réſervez aux courtes harangues, & les honneurs ſont une récompenſe immanquable à celui qui agit avec cette prudence.

Que vos paroles ne puiſſent porter coup aux abſens ni aux preſens; c'eſt la premiere régle & le conſeil le plus ſalutaire qu'on puiſſe ſuivre.

Retranchez l'inutile; que les diſcours ſoient remplis de raiſon & de ſens. Si l'on parle à quelqu'un ou qu'on lui réponde, le faire avec réflexion pour ne pas tomber dans le ridicule. Il faut ſe conſulter avant de prononcer la moindre parole; il n'en eſt

plus

plus tems après avoir parlé, & l'on ſouhaiteroit en vain retenir un mot hazardé dans ces ocaſions.

Il ſied bien de pouvoir citer les gens ſages; on eſt bien reçû à donner les idées des grands hommes.

Un paſſage d'hiſtoire convenable au diſcours l'embellit. Il faut un peu de lecture, afin d'en pouvoir ramaſſer les traits, comme une abeille recuëille le ſuc des fleurs.

Il faut en un mot parler ſans paſſion, ſans colére, & ſur-tout ſans orguëil. On n'aime pas ceux qui parlent avec ces ſortes d'emportemens; la douceur & la modération préparent l'atention & aſſûrent d'avance l'impreſſion du diſcours.

Si quelqu'un vous offenſe, repouſſez l'injure par les convictions de la raiſon & de l'eſprit, & ne vous ſervez pas des armes de la paſſion.

Les forces obéïſſent au génie, & la prudence victorieuſe ſoûmet tout à ſes douces Loix.

L'art adoucit la rage du tygre & ſoûmet la férocité du lion. C'eſt par l'adreſſe que la mer eſt ſoûmiſe au Nautonnier; que l'Elephant, (*a*) dreſſé à la guerre, porte une tour ſur ſes robuſtes épaules; que le taureau eſt ſoûmis au joug; que le cheval eſt dompté par l'écuyer & conduit par le mors. Le corps éxécute les ordres de l'eſprit.

C'eſt le propre des ames foibles de faire des menaces dont ils ne ſont pas capables.

Les paroles conviennent à une femme, & les faits aux hommes.

Le prudent diſſimule; le courageux ſe taît; mais il agit avec vigueur, quand l'ocaſion ſe preſente.

Evitez

(*a*) Dans les Guerres qu'Aléxandre fit à Darius, ce dernier avoit dans ſon Armée des Eléphans inſtruits à porter une tour, avec des Soldats qui y étoient renfermez. On prétend que de tous les animaux, l'Elephant eſt le plus ſuſceptible de diſcipline & d'inſtruction.

M. de la Mothe, de ſon vivant Académicien, univerſellement regrété de tous les Sçavants, commence ainſi une de ſes Fables. *Parmi les animaux l'Eléphant eſt un ſage.*

Evitez que quelqu'un ait droit de ſe plaindre de vous ; ſi vous êtes offenſé, vangez-vous avec juſtice, ſi vous le pouvez : ſinon diſſimulez vôtre chagrin, afin de ne pas vous atirer de plus fâcheuſes affaires.

C'eſt être inſenſé que d'irriter un ennemi trop puiſſant ; c'eſt augmenter ſon mal par des paroles inſultantes.

Le ſage atend le tems de la vengeance & cache ſa colére ; il céde avec prudence, & adoucit par des termes pôlis la fureur de ſon ennemi ; il l'atire par de douces careſſes, juſqu'à ce qu'il l'ait précipité dans ſes filets. (*a*) C'eſt ainſi qu'un habile écuyer dompte un jeune poulain, & que le laboureur ſçait façonner au joug un jeune taureau ; c'eſt ainſi que les lions (*b*) traînent docilement le char de Cybelle, que les féroces tygres ſont atelez à celui de Bachus. (*c*) La victoire la plus ſûre ſe gagne par la

(*a*) Machiaveliſme, Italien contraire aux bonnes mœurs; ce dernier trait de morale a le goût de terroir.

(*b*) Athalante fut recherchée en mariage par pluſieurs jeunes hommes ; ſon pere ne la promit qu'à celui qui la vaincroit à la courſe. Hypoméne eut cet avantage, par une ruſe dont il ſe ſervit ; il lui jetta, en trois différentes fois, trois pommes d'or que Vénus lui avoit données. Pendant que cette belle coureuſe s'amuſoit à les ramaſſer, il ateignit le but de la carriere. Je n'en ſuis pas ſurpris ; quelles fauſſes démarches l'or ne fait-il pas faire aux belles ? Hypoméne l'emmena avec lui. Il étoit trop amoureux pour retarder la conſommation du mariage, juſqu'à ce qu'il eut emmené ſa femme chez lui ; cette cérémonie nuptiale ſe paſſa dans le Temple de Cibelle. La bonne Dame, fâchée de ce que ces jeunes gens ſoüilloient ſon Temple, les métamorphoſa en lions. Ce ſont eux qui traînent ſon char. Que de lions, ſi les prophanations qui ſe commettent dans nos Temples évoient auſſi ſévérement punies.

(*c*) Son char étoit traîné par des tygres, parce que le vin & la bonne chére adouciſſent la férocité de bien des gens, ce qui fait qu'on a apellé Bachus *Lyſien*, ou *Dénoüeur*, parce qu'il fait développer les ſecrets & qu'il ocaſionne des confidences & des épanchements de cœur. Il n'eſt point de plus ſûr moyen de racommoder deux perſonnes que de les faire boire enſemble.

douceur,

douceur, quand on ſait cacher ſon chagrin juſqu'au tems convenable.

Ne vous livrez pas à un ris éclatant : il faut rire avec modération, quand les choſes en méritent la peine. Un rire excédé eſt la marque d'un eſprit borné ; être trop ſérieux dénote un homme ſévére ; fuyez ces deux extrêmes. Le milieu fut toûjours la demeure de la ſageſſe ; ſoyez enfin enjoüé, ſans être bouffon.

Mais je m'aperçois que je vous ai ſuffiſamment entretenu ; je me ſuis aquité des ordres de ma mere, qui m'a fait deſcendre de l'Olympe pour vous inſtruire. Il eſt tems que je quitte ces bas lieux, & que d'un rapide vol je regagne les céleſtes demeures. C'eſt de-là que j'enviſage la terre, qui paroît ronde & n'excéde pas la groſſeur d'une pomme. Elle eſt contre-balancée dans le milieu de l'air, où elle ſe ſoûtient ſans effort par l'équilibre de ſon propre poids. Je vois l'Ocean qui l'environne, comme un ſerpent par ſes tortueux replis. Du ſommet de ces voutes brillantes, les liquides plaines de Nérée ne paroiſſent qu'un petit ruiſſeau, le Pau, le Tanaïs, le Gange, ne ſont pas plus conſidérables, que les creux formez par les inégalitez de la terre, qui ſe rempliſſent de pluye. Et vous, fleuve du Nil, quand je regarde vos ſept immenſes embouchûres, elles me paroiſſent de fort petits canaux. Je vois les bataillons combattre, avec leurs armes brillantes & polies ; j'aperçois avec horreur les campagnes teintes de ſang. Et vous, Rois inſenſez, qui courez après des biens fugitifs & imaginaires, qui vous croyez immortels, qui faites la guerre ſur de legers prétextes & expoſez à la mort des peuples innocens, quels triſtes ſpectacles ne donnez-vous pas aux Dieux ? Quelle viciſſitude fait la décoration de l'Univers ? Je vois les mers reculer leurs limites, les fleuves changer leurs cours, les fontaines jaillir par des ſources nouvelles ; les montagnes

les plus élevées s'affaiſſent & deviennent de profondes valées, les plaines ſe gonflent au niveau des montagnes ; par la révolution des tems ; les forêts les plus antiques, ſont tranchées par le ſoc des charuës, &, par un retour naturel, les Plaines reproduiſſent des cédres nouveaux ; les villes & les Etats entiers, tranſportez de côté & d'autre, ſont ſujets à l'inconſtance des tems.

Heureux qui peut joüir d'un ſpectacle pareil ! Il voit avec indifférence le luxe & la môleſſe des Aſiatiques, la férocité de la Lybie, & n'envie point à l'Europe ſa fertilité & ſes inclinations belliqueuſes. L'Ethiopie, brûlée par les aſpects du Tropique du Cancer, eſt ſoûmiſe à ſes regards ; les Indes ſur leſquelles Phœbus à ſon lever prodigue ſes influences ; les Affriquains, les Tartares agiles, les brigands de Cilicie, les Sauromathes, les Parthes adroits à tirer de l'arc, les peuples de l'Arabie-Heureuſe, les Thraces, les Scythes vigoureux de l'Aſie, les Eſpagnols, ceux qui boivent les eaux de l'Eridan ; ceux qui habitent les bords du Rhône ; les Bretons forts & vigoureux, & tant d'autres peuples que le ſoleil éclaire par ſa route orbiculaire, ſont ſoûmis à ſes connoiſſances.

Que vous ſeriez heureux de pouvoir monter dans ces lieux, où jamais on ne parvint revêtu d'un corps mortel ! Les ſeuls habitans des Cieux ont cette faculté ; ils ne ſont compoſez que du plus pur Ether, (*a*) & leurs corps ne ſont plus apeſantis du poids des éléments. Qu'allez-vous devenir, juſqu'à l'heureux moment que vôtre eſprit ſera délivré de vôtre corps mortel ? Adieu ; je vous quitte à regret. Je me préparois à le remercier ; mais il me quitta avec une viteſſe égale à la rapidité des vents, & remonta dans les Temples Céleſtes.

(*a*) Région du feu.

LE ZODIAQUE DE LA VIE HUMAINE.

LE LION.

SOMMAIRE DU LIVRE CINQUIE'ME.

Le Poëte, après avoir mépriſé les richeſſes & les autres biens du corps, ne regarde comme biens véritables que ceux qui concernent l'eſprit ; il enviſage Dieu, principe de toutes choſes & leur unique fin, comme le ſeul ſouverain bien. Il prend de-là ocaſion de parler, en paſſant, des miſéres & de la félicité des hommes. Il expoſe les avantages & les incommoditez du mariage ; il en établit la néceſſité, donne des conſeils convenables aux gens mariez, & des préceptes pour l'éducation des enfants, parmi leſquels il avertit les femmes de ne pas donner entrée chez elles aux Moines, qu'il dépeint avec des couleurs affreuſes. Il maltraite les Médecins, dont il regarde l'art comme ſuperficiel ; & il finit en aſſûrant que celui-là, qui a pû aquérir la ſageſſe & la vertu, n'a plus rien à deſirer.

CE ne ſont pas les richeſſes de l'Arabie qui excitent mes deſirs. Les pierres précieuſes, que produit la Mer Rouge me ſont indifférentes. Les ſables d'or, que l'Hébre & le Tage (*a*) roulent dans leurs lits brillants, ne me font nulle envie. Jamais je n'aſpirerai au Gouvernement des grandes Monarchies. Je regarde avec indifférence le Diadême des grands Rois. Les deſtins ne m'ont

(*a*) Ces deux Fleuves ont déja été définis à la note du Taureau. PAG. 25.

m'ont pas réſervé pour de ſi grandes choſes, & l'on ne m'entendra pas pour cela les taxer d'injuſtice.

Je ſens les dangers qu'on encourt quand on poſſéde de grandes richeſſes, ſoit qu'on en faſſe un bon ou un mauvais uſage, le péril eſt à peu près égal. Car combien de fois a-t'on vû ceindre du Diadême des têtes ſans eſprit ?

Qu'il y a peu de ceux qui ſont revêtus de la Pourpre Tyrienne (*a*) qui méritent cette décoration !! Pour moi je borne mes ſouhaits & prie l'Auteur de la nature de m'acorder tout ce que les méchans & les gens ſans eſprit ne peuvent poſſeder ; je veux dire la ſcience & la vertu.

Ce ſont ces qualitez qui aprochent l'homme du caractére des Dieux. C'eſt de vous, Jupiter tout-puiſſant, que ces dons émanent ; nous ne pouvons les tenir que de vos bienfaits.

La beauté, la force, & les richeſſes, ſont des preſents de la nature & du hazard, qui ſe rencontrent par tout où préſident ces deux Divinitez.

Mais quel autre que vous, Arbitre Souverain de l'immenſe Univers, peut acorder la ſageſſe ? Peut-on s'imaginer qu'il y ait de l'avantage à être Roi & à commander à des inſenſez ? On infére avantageuſement d'un Potentat, à proportion que les ſujets qui lui ſont ſoûmis ſont plus nobles. Il eſt aſſurément plus glorieux, dira-t'on, de commander de nombreuſes Armées que de conduire des Troupeaux d'animaux : hélas ! cette illuſion ne nous ſéduit que pour mieux nous confondre & nous montrer plus clairement combien la puiſſance infinie ſe jouë de la vanité de nos projets.

Les

(*b*) Tir, capitale de la Phénicie, recommandable par ſon grand commerce. On y teignoit mieux qu'ailleurs l'écarlate. Aparemment qu'on péchoit ſur les Côtes de cette ville ce petit Poiſſon à coquilles, dont on a parlé à la *Pag.* 111. & duquel ſe tiroit la plus belle teinture. M. de Fénélon, dans ſon TELEMAQUE, en fait une ample deſcription.

Les mortels les plus élevez ne ſont à ſes yeux que de vils bouffons ; toute la vie n'eſt qu'une belle fable & un ſonge impoſteur ; de la même maniere qu'un ſinge eſt ridicule, par ſes geſtes & ſes mouvements, les hommes deviennent le joüet des Céléſtes habitants, toutes les fois que l'orgueïl s'empare de leur ame, & qu'ils font des démarches conſéquentes à des illuſions qu'ils ſe ſont forgées. Quand ils recherchent d'un cerveau indécis, tantôt les honneurs & tantôt les richeſſes, ou bien qu'ils reſpirent l'air contagieux de l'ambition, alors ils ne viſent qu'aux plus grandes chimeres, & en ſont d'autant plus flâtez, que leurs eſpérances ſont plus outrées & plus au-deſſus de leurs forces.

Telles gens ſont des Pantomimes qui ſe donnent en ſpectacle ; ce ſont des hybous couronnez & armez du Sceptre, ſur-tout lorſqu'ils mépriſent leurs ſemblables & qu'ils regardent les autres hommes comme des animaux ſans jugement.

On aperçoit d'autant plus les défauts de leurs perſonnes, qu'ils ſont dans le plus grand jour du Thrône. C'eſt le vil Quadrupéde chargé de reliques ; ils veulent être maîtres, & pouſſent la manie juſqu'à éxiger des adorations ; ils ſouffrent enfin qu'on leur baiſe les pieds.

Inſenſez que vous êtes ! ne voyez-vous pas combien vôtre état eſt frivole, & combien vos grandeurs reſſemblent à ces bouteilles d'eau ou à ces cotons volatils qui viennent de certaines plantes ? Je le déclare ; je ne penſe pas comme vous, & vos projets ne furent jamais de mon goût.

O vous ! citoyens de l'Ether, auxquels ſeuls il apartient d'être heureux, vous auxquels une félicité éternelle eſt aſſurée ; ſi du milieu des torrents de délices qui vous environnent, vous êtes ſenſibles aux prieres des miſérables mortels, & ſi vous vous ſouvenez du ſort malheureux des humains, acordez-moi un eſprit & un cœur purs qui ſçachent démêler

le faux d'avec le vrai, qui choiſiſſent les biens véritables, & qui me garantiſſent de ce qui eſt contraire à cette vérité. Que je ne prenne pas enfin le change, en évitant ce qu'il faudroit ſuivre & en fuyant ce qu'il faudroit rechercher. Ah! ſi jamais les mortels furent capables d'être heureux, ils ne parvinrent à la félicité que par les ſecours que je vous demande. Mais hélas! je me trompe, & tous ceux qui croyent qu'il eſt un bonheur parfait. Jamais perſonne ne fut, n'eſt, ni ne ſera heureux en ce monde.

La riche poſſeſſion de l'Univers entier ne pourroit ſatisfaire à l'immenſité des deſirs de l'homme; la ſageſſe de tous les Mâges (*a*) enſemble ne lui fourniroit qu'une imparfaite félicité.

N'en doutez plus, lecteurs, je crois l'avoir ſuffiſamment prouvé; la matiere que je traite vous doit convaincre, combien le parfait bonheur eſt au-deſſus des forces humaines.

Et vous, Nymphes Pierrides, (*b*) ouvrez vôtre ſaint Temple, & raſſaſiez mon avidité, par les ſources intarriſſables des eaux du Parnaſſe. Faites-moi pénétrer les entrées les plus étroites & les plus ſecretes; découvrez-moi l'aimable vérité.

Le cercle des tems, le paſſé, le preſent & l'avenir, vous ſont connus; c'eſt par vôtre divin ſecours que je vais expliquer, quel eſt celui qui ſeul mérite d'être regardé comme heureux. Je marcherai enſuite ſur les traces d'Apollon & me livrerai à l'eſſort de:

(*a*) La plûpart des hommes ont regardé les Mâges comme des Magiciens, trompez par le ſens litéral. Les Mâges étoient d'anciens Sages & Philoſophes Perſans. On les a regardez comme des Magiciens, parce que ces Philoſophes connoiſſoient la nature mieux que les autres hommes & cauſoient, par leurs expériences, de l'admiration au commun peuple, qui n'étoit pas initié comme eux dans les Arcanes naturels. Le mot de Mage eſt ſouvent ſynonime à celui de ſage. On a ſouvent choiſi, entre ces Philoſophes, des gens pour gouverner l'Empire des Perſes. Ils s'atachoient à l'Aſtrologie, à la Devination, & à la plus practique Phyſique.

(*b*) Les Muſes.

de ſon inſpiration. J'avance que celui-là ſeul doit être regardé comme heureux qui poſſéde le ſouverain bien; mais helas! que peu de gens le connoiſſent.

On n'imagine les choſes bonnes qu'à proportion qu'elles nous plaiſent davantage. Le cheval & le mulet préféreront l'orge aux viandes les plus exquiſes & aux poiſſons de mer les mieux aprêtez; ainſi l'avare s'en tient aux richeſſes; l'ambitieux aux honneurs, & l'éféminé ne fait cas que des plaiſirs de Vénus.

Qu'il y a peu de gens en état de connoître la vérité! dans quelles épaiſes ténébres nos jugements ne ſont-ils pas enſevelis? & qu'il eſt acordé à peu de joüir d'un eſprit ſain. Chacun parle & juge ſelon l'affection de ſes mœurs. (*a*) Il y a cependant des biens réels qui éxiſtent par eux-mêmes, ſans avoir beſoin que nôtre fertile imagination y mette le prix.

Peu ſujets au goût, aux lieux & aux caprices, ils ſubſiſtent par eux-mêmes, ſans être ſuſceptibles d'être altérez par des qualitez contraires.

Il eſt d'autres biens qui ne ſont pas tels par eux-mêmes; ceux-là ont deux faces, & ſont quelquefois utiles & quelquefois nuiſibles; tels ſont ceux qui concernent le corps, qui ne doivent être regardez que comme biens étrangers. Ce n'eſt que leur uſage qui en fait la différence. La force, par exemple, qu'un homme auroit reçûë de la nature, ſi elle étoit employée pour la conſervation de la Patrie, dévroit être regardée comme un bien; mais ſi le même l'employoit à la deſtruction de ſes Concitoyens; cette même force, en ceſſant d'être un bien, deviendroit un mal pernicieux.

Il en eſt de même des honneurs, des richeſſes, des Empires & de pluſieurs autres choſes de même nature. L'on a ſouvent vû des gens périr, quoiqu'ils

(*a*) Ancien proverbe Latin.
Quiſque loquitur pro ut affectus eſt.

qu'ils ſe ſerviſſent de ces biens prétendus, ſans s'écarter des régles de la modération.

C'eſt ainſi que le miel peut nuire aux abeilles. Une trop abondante tranſpiration énerve les corps, & une trop grande quantité d'eau fait déborder les fleuves; ils ſortent de leurs lits ordinaires, ils n'ont plus de routes aſſûrées & ils inondent les campagnes de toutes parts.

Ce ne ſont pas-là les biens véritables; leur poſſeſſion ne nous permet pas d'être heureux, parce qu'on ne peut regarder comme biens parfaits les choſes qui ont deux faces; car autrement le poiſon ſeroit un bien, par la raiſon que ſouvent on en fait une Médecine excellente. Rien par conſéquent ne ſeroit mauvais dans l'Univers, parce qu'il n'eſt pas de choſe ſi mauvaiſe & ſi nuiſible par elle-même qui ne puiſſe quelquefois devenir très-utile. On ne doit donc regarder comme bien parfait, que ce qui eſt tel par lui-même, qui jamais ne peut nuire & qui fait toûjours la félicité de celui qui le poſſéde. Mais tout le monde ne connoît pas ce bien; je l'ai cherché avec un ſoin extrême, & j'eſpére le trouver par l'inſpiration de Minerve.

On voit aiſément qu'il n'eſt pas placé au nombre des biens corporels, puiſque j'exclus les dons de la fortune qui ne regardent que le corps, mais qu'il doit être placé parmi les biens qui concernent l'eſprit. C'eſt aprocher de mon ſentiment, je l'avouë, mais on n'eſt pas encore au but. Il faut entrer auparavant dans des détails généraux, qui puiſſent indiquer les chemins pour y parvenir, & répandre une clarté pareille à celle que les torches allumées rendent dans une nuit obſcure.

Tout ce qui éxiſte, eſt, ou un ouvrage, ou une opération, ou l'agent qui opére. (*a*) Il faut s'apliquer

(*a*) On apelle *Agent*, ce qui produit quelqu'éfet, quelque choſe, ou quelque terme diſtinct de ſoi.

quer à connoître quelle eſt la plus noble de ces trois choſes.

Tout ce qui donne le mouvement eſt préférable à ce qui le reçoit : cela eſt clair ; la fin détermine par conſéquent celui qui agit ; car il ceſſeroit d'agir ſans elle ; elle eſt donc la plus noble ?

L'action d'agir doit céder la primauté à la fin qui la détermine ; cela prouve évidemment que le ſouverain bien doit être une fin générale & un but commun où doivent tendre toutes les opérations.

Toute fin n'étant pas bonne par elle-même ; celle-là ſeule doit être réputée bien, qui eſt la derniere de toutes & la plus excellente.

En cette qualité elle eſt comme une mer, à laquelle aboutiſſent toutes les autres fins, comme les ruiſſeaux & les rivieres ſe vont dégorger dans l'Océan. Nous devons auſſi inférer que l'imparfait doit tendre à la perfection, & que, par une pente naturelle, il s'efforce de devenir meilleur, ſans quoi il n'y auroit point d'ordre progreſſif dans la nature.

Il faut donc par conſéquent croire que ce qui eſt la derniere fin de tout, eſt le ſouverain & le plus parfait des biens ; elle commence où les autres fins finiſſent. (*a*)

L'Univers eſt rempli de deux ſortes de choſes, de celles qui ſont vivantes & de celles qui ſont inanimées ;

(*a*) Expliquons un peu ce Théorême : l'Auteur veut prouver ici que la derniere des fins eſt la plus noble & la plus éloignée, qui eſt par conſéquent Dieu.

Exemple. Un homme veut faire ſon ſalut. Il croit qu'un Monaſtére eſt le lieu le plus propre à la méditation. Pour parvenir à être reçû dans ce lieu, il étudie les Langues Grecques & Latines. La fin qu'il ſe propoſe la plus prochaine eſt l'étude, qui elle-même a une fin plus noble, qui eſt celle de vivre religieuſement. La fin, qui ſuit cette ſeconde, eſt de mourir ſelon la Morale Chrétienne. Cette troiſiéme eſt plus noble encore. La derniere enfin eſt de joüir de la Béatitude, accordée aux juſtes, qui eſt donc la plus noble, la derniere & la plus éloignée, qui eſt Dieu même.

mées; celles qui joüiſſent de la vie ſont les plus nobles; le plus parfait des biens doit par conſéquent être vivant.

Les choſes qui joüiſſent de la vie doivent être partagées en pluſieurs claſſes, celles qui ſont doüées de raiſon & celles qui en ſont privées, auſſi-bien que de l'uſage de la parole. Les Eſtres les plus eſtimables ſont ceux qui joüiſſent du raiſonnement & de la parole. Le ſouverain bien doit donc joüir par excellence de ces deux prérogatives?

Parmi les Eſtres, qui peuvent parler & ſe ſervir de la raiſon, il y a encore deux claſſes; ſçavoir les Eſtres, dont la vie eſt tiſſuë d'une félicité durable, & ceux dont la vie eſt remplie de peines & de travaux. Ceux qui joüiſſent d'une vie heureuſe doivent être les plus nobles; donc la vie du ſouverain bien doit être une mer de félicitez.

Les Eſtres qui joüiſſent d'une vie heureuſe ſe partagent encore en deux claſſes; ſçavoir, ceux qui après avoir joüi d'une vie heureuſe ſont obligez, après de courtes années, de payer un tribut à la mort, & ceux à qui les Parques filent des jours éternels & dont les plaiſirs ſont impériſſables. Ces derniers, ſans donte, ſont les plus nobles. Le ſouverain bien doit par conſéquent être la ſource des plaiſirs impériſſables; c'eſt-là préciſément ce que nous apellons Dieu; car quel autre que lui peut renfermer les qualitez de vivant, puiſqu'il eſt la ſource de la vie, de raiſonnable parlant, puiſque c'eſt lui de qui nous tenons la faculté de nous exprimer? Il doit par conſéquent être un Océan de délices impériſſables.

C'eſt lui qu'on a apellé Jupiter; il eſt le dépoſitaire des foudres; c'eſt lui qui avec un bruit, qui fait frémir les plus audacieux, lance les feux deſtructeurs qui partent de la nuée; il obſcurcit l'air, par les orages & les ténèbres les plus épais; il lâche les vents orageux, qui renverſent les flots,

les

les précipitent les uns ſur les autres & les briſent enfin, avec des mugiſſements épouvantables, ſur les rivages d'Amphytrite; (*a*) ils ébranlent la terre, juſques dans ſes fondements, par l'éfort qu'ils employent à ſortir des ſoûterrains affreux & des profondes cavernes dans leſquelles ils ſont priſonniers; ils renverſent les tours les plus fortes & les Citadelles les mieux bâties; les villes entieres cédent enfin à leur furie impétueuſe.

Quelqu'un, peut-être, reſte dans le doute de ſçavoir ſi ce même Jupiter, que nous avons prouvé devoir être le ſouverain bien, eſt auſſi la fin de toutes choſes? L'argument précédent ne laiſſe là-deſſus aucun doute. Il n'eſt perſonne, pour peu qu'il ſoit capable de penſer, qui puiſſe croire qu'il ait jamais eu de commencement ni de milieu, il a toûjours été & n'aura jamais de fin. Il a tout créé, & n'a reçû de qui que ce ſoit la création; rien ne fut avant lui & rien n'éxiſtera après. Quelqu'un peut-il douter de cette importante vérité? Nous diſons donc que le premier Agent de toutes choſes, & de tout l'Univers, eſt Dieu. Nous avançons qu'il en eſt auſſi la fin. Il ne nous eſt donc pas permis de le confondre avec ſes ouvrages, (*b*) quelques

(*a*) La Mer, la partie priſe ici pour le tout. Il y a eu deux Amphytrites. La premiere eſt une Néréide, parce qu'elle étoit fille de Nérée & de Doris. La ſeconde étoit fille de l'Océan & de Thétis. Elle fut femme de Neptune. Elle nourrit Eumolpe, à la priere de ſon mari. Cet Eumolpe étoit fils de Neptune & de Chionne, fille d'Orythie.

(*b*) Palingene avoit aparemment connu, dans ſon tems, des gens qui penſoient comme Spinoſa; erreur Chinoiſe, qui depuis a donné lieu à ſon ſyſtême que M. Bayle combat, avec toute la force du raiſonnement dont ce grand homme étoit capable; *Il ne nous eſt donc pas permis de confondre Dieu avec ſes ouvrages, quelques parfaits qu'ils ſoient*, dit Palingene. Ce paſſage confond les Spinoſiſtes. Selon ces derniers, Dieu, cet Etre ſi pur & ſi parfait, eſt tout au plus l'ame matérielle du monde, & en cette qualité Dieu ſeroit ſuſceptible de deſtruction, comme la matiére dont le monde

ques parfaits qu'ils ſoient, car jamais la fin ne fut la même choſe que l'ouvrage ?

Celui qui fait un ouvrage, ne le fait pas pour l'ouvrage même, mais pour le but où il ſe propoſe de parvenir en le faiſant ; ſes penſées s'étendent bien au-delà.

Celui qui, par exemple, fait un coffre ne ſe propoſe pas pour but & pour fin la peine de le fabriquer ; ſes vûës ſont plus étenduës : il ne le fait que pour le vendre, ou pour y renfermer quelque choſe. Plus la fin qu'on ſe propoſe eſt éloignée plus elle eſt noble. C'eſt par cet éloignement que les choſes les moins bonnes ſont conduites de degrez en degrez à toute la perfection dont elles ſont capables.

Dieu eſt donc la derniere fin à laquelle toutes choſes tendent, puiſqu'il eſt la fin la plus élognée. C'eſt pour lui & par lui que le monde, & tout ce qui en dépend, eſt formé. Comme il eſt Créateur, il a tout fait pour lui-même & non pas pour nous, comme de vains Docteurs le publient hautement dans les Chaires. Ils font une honteuſe profeſſion d'enſeigner de

---

monde eſt compoſé, ce qui eſt abſurde ; ou il faut reconnoître qu'il n'y a point d'eſprit ni d'ame dans l'Univers, mais ſeulement la matiére ; s'il n'y a que la matiére, il ne doit ſe trouver ni ordre ni arrangement. Or nous voyons un ordre & un arrangement admirable ; nous devons donc inférer qu'il y a un eſprit intelligent qui y preſide, qui eſt Dieu ? Cet Eſprit intelligent n'eſt point matiére ; il en eſt totalement diſtinct & peut ſubſiſter ſans elle ; raiſon pourquoi ſi cet Eſprit, ſelon les Spinoſiſtes, étoit confondu avec la matiére, il ſeroit entraîné par elle ſans pouvoir combatre ſon action ; il ceſſeroit conſéquemment d'avoir l'empire ; dès-lors plus d'ordre & plus d'arrangement. Nous voyons l'ordre & l'arrangement, donc l'eſprit n'eſt pas confondu avec la matiére ? Il y préſide & lui commande impérativement & peut ſubſiſter diſtinct ſans elle. Diſons, en paſſant, que Spinoſa étoit né Juif, qu'il a long-tems demeuré à la Haye en Hollande, qu'il étoit preſque toûjours retiré à la campagne où une infinité d'honnêtes gens, à la Doctrine près, alloient le viſiter.

folles

folles chimères & de duper le prophane vulgaire, qu'ils imbuënt de leurs fatales erreurs, & trompent par leurs enſeignements captieux le peuple inſenſé.

Quel mérite avons-nous, quelle ſageſſe eſt la nôtre, pour avoir mérité qu'un ſi grand Prince eut conſtruit un ſi parfait ouvrage ? Adonnez que nous ſommes de tout tems au crime, conduits ſans ceſſe par la folie, de quel front oſons-nous nous flâter d'avoir tant mérité de graces?

Eſt-il un homme ſur la terre exempt d'avarice ou de paſſions déréglées ? La colére nous entraîne & l'aveugle volupté nous conduit; par quel étrange caprice avons-nous pû imagnier qu'un ſi grand Ouvrier ait tout fait pour nous? Ces terres ſi fecondes, ce fluide immenſe, ces mers, cet Ether reſplendiſſant d'eſcarboucles étoillez.

Mais, dira-on, il nous aime, quoique nous en ſoyons indignes. Quelle erreur à imaginer ! Qui eſt celui qui aime une choſe qui n'en vaut pas la peine, à moins qu'il ne ſoit inſenſé; & comment des Eſtres d'une ſi immenſe diſproportion pourroient-ils s'aimer ? (*a*)

Dieu

(*a*) Cet endroit mérite une explication. Dieu n'aime chez nous ni la matiére, qui nous compoſe, ni l'eſprit qui nous anime; il aime ſeulement le degré de perfection, auquel nous fait parvenir la ſolide méditation de ſa grandeur. Plus notre ame ſe livre à la contemplation des choſes Céleſtes, plus nous aquérons de degrez de cet amour Divin, qui eſt le tréſor impériſſable des vertus & l'aſſuré garant des récompenſes. Dieu met devant nos yeux un ſpectacle éternel de beautez; il prodigue ſes largeſſes & ſes bienfaits pour concilier nôtre amour, qui eſt produit par une juſte reconnoiſſance, qui procéde de nôtre libre arbitre. Ce n'eſt donc que la contemplation qui nous conduit à l'adoration & au culte, qui ſont agréables à Dieu, & non pas nous-mêmes. Quand nous ne ſommes pas ornez de ces qualitez, nous ſommes ſeulement des matiéres animées, qui nous écartons de la fin pour laquelle nous ſommes nez; je veux dire de l'adoration; en cet état nous ſommes indifférents à Dieu.

Dieu eſt au-deſſus des ſiécles, il n'a point eu d'origine & n'aura point de fin ; il eſt très-bon, tout-puiſſant & immenſe ; rien n'aproche de ſes perfections ; rien n'eſt ſi grand, ſi parfait, ſi excellent ; il n'a beſoin de rien, & tous les Eſtres ne peuvent un inſtant ſe paſſer de lui ; il voit tout, & rien ne le voit ; c'eſt la ſource intariſſable, qui renferme, dans ſa divine eſſence, tous les biens & qui eſt impaſſible à tous les maux.

Nous miſérables, au contraire, nez d'une honteuſe ſemence, deſtinez aux pleurs, aux gémiſſements, & à mille & mille dangers ; affligez ſans ceſſe par des maladies de mille eſpéces différentes, nous paſſons une vie courte, d'une durée incertaine & tiſſuë d'une infinité de travaux ; nous marchons dans d'épaiſſes ténébres, conduits par la puſillanimité de nos foibles entendements, expoſez ſans ceſſe à différents dangers ou à de périlleux hazards ; nous pleurons & regrétons continuellement, tantôt une choſe & tantôt l'autre ; nous ne ſommes affectez que de vices, de crimes & de fraude. Après tant de maux, nous ſommes obligez d'abandonner une vie courte, miſérable & ſouvent ſcélérate & de porter nos membres à un ſépulchre pourri, où nous ſommes enfin changez en une vile pouſſiere, ſans nom & ſans mémoire.

Quelle diſtance, ô mon Dieu, eſt entre vous & nous ! Le plus petit inſecte, le cyron enfin, différe beaucoup moins de l'éléphant. Quel nœud d'amour joindra ces deux opoſitions ? (*a*) Qui peut raprocher des extrêmitez ſi éloignées ? Ce n'eſt qu'entre les ſemblables que l'amour domine ; la haïne & la diſcorde régnent entre les extrêmitez opoſées, ou du moins l'on ne voit jamais ni confiance

(*a*) Le Verbe Incarné a ſemblé deſcendre de la dignité de Dieu, pour s'abaiſſer à la condition de l'homme, afin de concilier ces opoſitions.

ſiance ni douce liaiſon entre ceux dont les caractéres & les ſentimens ſont opoſez. En vain les Moines en capuchonnez, pleins de l'eſpérance de poſſéder le Ciel & la compagnie des Dieux, nous apellent-ils Hérétiques, prophanes, inſenſez & d'un eſprit épais; en vain veulent-ils nous flâter de l'eſpoir d'une félicité éternelle & de mille autres bagatelles.

Il n'y a qu'un eſprit fou & hébêté qui nous puiſſe promettre de telles choſes, auſſi-bien qu'une langue babillarde, qui nous met au-deſſus des autres animaux.

Car en effet, ſi les Dieux, (*a*) par un preſent Céleſte, ne nous avoient pas acordé la parole, & les deux mains qui opérent les plus grands ouvrages, nul animal n'auroit été plus malheureux que l'homme, dont la nature ne doit qu'à ces deux diſtinctions ſa prééminence ſur les autres animaux. C'eſt cette ſeule différence qui fait la baſe de tout nôtre orgueïl; c'eſt de ces dons que procédent les Arts & les Sciences. On ſe ſert de la parole pour avertir la perſonne preſente

(*a*) Ce Paſſage eſt réfutable. Un homme ſourd & muet, par exemple, eſt capable de bien peindre, parce que les mains lui reſtent pour éxécuter ce que ſon eſprit à conçû. Nous connoiſſons, par ſes ouvrages, qu'il a penſé. Il eſt vrai que s'il n'avoit point eu de mains, nous ne jugerions pas ſi aiſément qu'il auroit penſé; ce qui ne ſeroit pas moins, quoique nous n'en euſſions pas eu de preuves. J'ai connu un très-habile peintre en mignature qui étoit ſourd & muet. Je ſupoſe que cet homme vienne à perdre ſes mains, il ne ſera pas moins peintre en puiſſance, quoiqu'il ne le fut plus en acte. Si dès ſa naiſſance ce même homme n'avoit pas eu de mains, il n'auroit pas moins eu chez lui cet eſprit de comparaiſon & de diſcernememt, qui l'ont fait parvenir par degrez à la perfection de ſon art. Il auroit été en état d'éxécuter, ſi la nature lui avoit fourni les outils, qui ſont les mains; ainſi Palingene a tort de confondre l'homme avec les animaux, en lui ôtant la langue & les mains: auſſi ai-je mis à la fin de cette tirade, Pag. 148. Lig. 31. *Voilà les honteux arguments des libertins les plus abominables.*

preſente de ce qu'il faut faire ou éviter ; c'eſt par elle qu'on écrit à la perſonne abſente.

Si les autres animaux pouvoient en parlant découvrir leurs ſecrettes penſées, s'entretenir entr'eux ; enfin faire des Livres, l'âne ſeroit plus ſage que nous, & les moindres animaux auroient plus de raiſon.

Ils pourroient préférer leur eſpéce à toutes les autres & la regarder comme beaucoup plus noble que la nôtre. C'eſt la langue & les mains, & non la raiſon, qui nous ſoûmettent toutes choſes.

Qu'on mette dans les bois des hommes élevez par des parens muets ; qu'on leur coupe les mains & la langue, & qu'on les laiſſe éloignez de tout commerce & de toute fréquentation ; dès l'inſtant qu'ils ſeront privez de ces organes, que deviendra l'eſprit humain ? Quelle raiſon trouvera-t'on chez eux ? Ils vivront comme les autres animaux, ſous un corps groſſier ; ils ceſſeront de rien avoir qui les diſtinguent.

L'eſprit eſt le même dans tous les animaux, & ils ne différent que par les aparences extérieures, ou parce que leurs membres ſont doüez de facultez différentes ; de même que parmi pluſieurs ouvriers égaux dans le même art, ſi l'on ôte les outils aux uns, ils paroîtront infiniment inférieurs aux autres, & ne pourront rien faire de ce qui concerne leur profeſſion s'ils n'ont les inſtrumens néceſſaires.

Le Poëte de Thrace auroit-il, ſans ſa lyre, entraîné après lui les rochers & les bêtes féroces ? Paris armé n'auroit pas été vaincu par Achilles, ſans armes.

Voilà les honteux argumens des libertins les plus abominables ; voilà les diſcours dont ils tâchent de ſéduire nôtre crédulité. Mais on me verra me ſervir de raiſons opoſées & plus convainquantes, quand il ſera queſtion de prouver l'immortalité de l'ame, & de démontrer qu'elle participe en quelque façon de la Divinité. Avantage que l'ame humaine a de plus que celle des bêtes. Je reviens à ma premiere propoſition.

Dieu

Dieu eſt le ſuprême & le ſouverain bien; celui qui peut parvenir à le poſſéder doit ſeul être regardé comme heureux.

Mais, dira-t'on encore, qui peut y parvenir? Car toute poſſeſſion eſt ordinairement inférieure à celui qui la poſſéde, & la choſe poſſédée eſt plus vile que la perſonne qui en eſt en poſſeſſion. On auroit plûtôt renfermé le vaſte Ocean dans une petite coquil'e.

O bouë mortelle! ô étincelle expoſée à être éteinte par les aquillons! par quel moyen pouvez-vous renfermer vôtre Maître? (*a*) Dieu ſeul embraſſe tout, & il eſt ſeul capable de ſe contenir ſoi-même; il eſt donc le ſeul qui ſoit heureux?

Il eſt donc un autre ſouverain bien que tout animal peut poſſéder; mais il n'eſt pas le même pour tous les animaux. La nature ayant mis entr'eux de la différence, une choſe convient aux uns & point aux autres. Tout le genre animal peut donc être heureux? mais non pas ſimplement & parfaitement comme Dieu lui-même.

L'animal eſt cenſé poſſéder ce bien, par certain moyen & pendant la durée d'un tems limité, pourvû qu'il ſe trouve poſſeſſeur de ce qui lui convient & qu'il ne ſouffre rien de ce qui lui eſt contraire. Mais paſſons ſous ſilence les autres animaux, pour n'avoir à parler que de l'homme.

Celui-là doit être regardé comme heureux qui a en ſa puiſſance tout ce qui eſt homogêne à ſa nature, & qui, dans le cours de ſa vie, ne ſent point de fâcheux revers. Nous devons enſuite regarder comme ſouverain bien, celui qui renferme tous les autres biens & qui éloigne tous les maux, qui n'a en ſoi rien de triſte ni de fâcheux & chez qui les douceurs

(*a*) Il faut entendre cet endroit. L'homme, en poſſédant Dieu, n'eſt pas cenſé le renfermer; mais il eſt cenſé s'unir intimement avec le principe de tout bien.

ceurs abondent davantage ; car la ſeule vertu & la ſeule volupté ne peuvent chacune en particulier rendre l'homme heureux ; c'eſt le bonheur imaginaire & romaneſque des bergers d'Arcadie. (*a*)

Quelques-uns atribuënt le ſouverain bien, plûtôt à la poſſeſſion abondante de pluſieurs biens à la fois, qu'à une petite quantité de choſes avantageuſes, de la même maniere qu'ils préféreroient un monceau à un ſeul grain de bled.

Nous ne pouvons pas être heureux par une ſeule choſe, quoiqu'excellente & la premiere en qualité; mais il faut, pour être parfaitement heureux, un concours de biens dont on ſe trouve pour ainſi dire environné.

Un Potentat, par exemple, ne compoſe pas lui ſeul une Ville ou un Etat ; le pouce ne fait pas la main, quoiqu'il en ſoit le doigt le plus conſidérable.

Nous ſommes compoſez de deux parties, le corps & l'eſprit : pour être vrayment heureux, il faut que l'un & l'autre ſoient ſatisfaits ; il faut au corps, de l'agilité, de la beauté, de la force & de la ſanté ; il faut à l'eſprit, de la ſageſſe, de la grandeur d'ame, de la prudence, de la ſcience & de la bonté. Avec ces ſens corporels, parfaits, & ces dons de l'eſprit, il faut n'être pas tourmenté de la pauvreté & n'avoir pas de fâcheux revers à eſſuyer.

Tous les agrémens de la vie ne ſuffiſent pas encore il faut en joüir long-tems ; car le bien qui n'eſt pas durable doit être compté preſque pour rien ; &, comme nous l'enſeigne le proverbe, un ſeul jour, ni un ſeule hyrondelle ne font pas le printems.

(*a*) On eſtime que l'Eglogue, l'Idile & la Paſtorale, ont pris naiſſance en Arcadie, parce que les Arcadiens étoient amateurs de la Muſique. Les paſtres & les bergers y étoient polis & avoient des mœurs douces. C'eſt le propre de la Muſique & de la Poëſie d'adoucir la férocité, ce qui fait que M. de Fénélon fait paſſer ſon TELEMAQUE par l'état de berger.

tems. Il faut, pour former le ſouverain bien, joüir avec facilité de la vie, & on paſſe le Styx ſans regret. Il faut outre cela que la gloire, qu'on a poſſédée pendant la vie, ſurvive après nôtre mort. Quel eſt celui qui a pû réünir tant de choſes à la fois ? Je crois qu'on eſt encore à le trouver. En eſt-il un qui poſſéde tout ce qu'il peut deſirer, à qui il ne ſoit jamais rien arrivé de fâcheux dans le cours de ſa vie, & qui après des jours heureux ſoit parvenu à une douce mort ? Celui-là eſt le Phénix, inventé par les Grecs amateurs de fictions.

C'eſt à la dépravation du cerveau de ces peuples que cette fable doit ſa naiſſance ; comment en effet avoient-ils pû imaginer qu'une eſpéce pût être formée par un ſeul individu ; qu'un oyſeau pût renaître de ſes propres cendres ? Auſſi eſt-on encore à le découvrir. (*a*)

Mais ce ne ſont pas là les ſeules bagatelles qu'ils ayent forgées ; le merveilleux fut toûjours du goût de la Gréce ; elle le préféroit à la vérité ; elle ſemble avoir été de tout tems livrée aux idées monſtrueuſes. Les Latins ont hérité de cette contagion, & ont admiré avec ſurpriſe ces modèles de délire. Si l'homme heureux eſt auſſi rare que le Phénix, nous devons donc inférer que nous ſommes tous miſérables, du plus au moins ? car tout le monde n'eſt pas dans le même état ni dans la même condition.

Celui-là doit être cenſé le plus heureux, qui abonde davantage en biens & qui ſouffre par conſéquent le moins d'averſité ; & par la raiſon du contraire, celui-là eſt réputé pour plus miſérable qui a le moins de biens & le plus d'adverſité. N'y ayant donc perſonne d'heureux, il faut par conſéquent rechercher le moyen d'être le moins miſérable qu'il eſt poſſible.

Pour

(*a*) Voyez la note du Phénix, dans le Chant de l'Ecreviſſe, Pag. 124.

Pour y parvenir, il faut s'atacher à l'uſage de la vie le plus noble, le meilleur & le plus flâteur. Je ne crois pas, comme le vulgaire ſe l'imagine, que la félicité ſoit inſéparable des Thyarres & des Diadêmes, excluſivement à tous autres états, ni que ceux qui les poſſédent paſſent de plus heureux jours que les autres hommes. Dans les richeſſes, comme dans toutes les autres choſes, tout ce qui eſt extrême eſt toûjours un mal; il n'eſt de ſalutaire que le milieu. Tout ce qui eſt au-delà, nuit; une trop grande abondance eſt auſſi pernicieuſe qu'une trop grande pauvreté; l'une & l'autre nous expoſent à des maux pareils.

Un homme trop gros ou trop gras, par exemple, qui par la vaſte enflûre d'un énorme ventre, n'étant ſuſceptible ni de diſpoſition, ni de mouvement, eſt à plaindre; auſſi-bien que celui qui, par une trop grande maigreur, a la peau adhérente aux os. Celui-là ne peut, non plus que le premier, avoir de forces dans un corps épuiſé de maigreur; ils ſont ſans doute l'un & l'autre également malheureux; comme, lorſque pendant les rigueurs de l'hyver, la mer s'enfle, gonfle ſes flots écumeux & les éleve de niveau aux plus hautes montagnes, ou bien qu'elle ouvre des gouffres immenſes qui ſemblent découvrir la route du noir Tartare; le tout, ſelon le caprice des vents, la même choſe arrive; mais avec plus de bruit & des mugiſſements plus affreux: quand elle a à combattre des rochers ou un rivage ſablonneux, ſa fureur augmente à proportion de la réſiſtance qu'elle rencontre.

Il en eſt de même des Rois, qui, étant placez au comble de l'élévation, ont beaucoup plus de ſoucis & d'inquiétudes que les autres hommes; ils cachent leurs playes avec une politique plus forcée; ils reſſentent de très-violentes douleurs, quoique muettes. Ils ſont ſouvent tourmentez par des craintes & des terreurs panniques, qui les acompagnent par tout.

Tout

Tout leur eſt ſuſpect ; ils imaginent rencontrer des embûches ſous leurs pas. Ils craignent le poiſon : ils n'oſent conçevoir l'idée de marcher ſeuls : ils ſont réduits enfin au point de miſére de n'oſer manger, avant que quelqu'un ait goûté ou fait l'eſſai des viandes qui leur ſont deſtinées.

Chére liberté ! vous êtes ſans prix & vous méritez la préférence ſur tous les treſors ; c'eſt chez vous que ſe rencontre le ſouverain bien ; rien ſans vous n'eſt doux dans la vie ; les hommes n'ont rien de plus agréable, & c'eſt une mort continuelle que de vivre ſans vous poſſéder.

Le pauvre joüit le jour comme la nuit d'une profonde ſécurité ; il ſe tranſporte en tous lieux au gré de ſes deſirs : la ville, la campagne, les ſpectacles, & les tombeaux, lui preſentent une égale aſſurance. Tout lui eſt indifférent. La douce ſolitude de la campagne ne l'effraye pas : il marche ſeul, exempt du tumulte, confus d'un grand nombre de domeſtiques : il n'eſt pas incommodé d'une fatiguante troupe de courtiſants ; il peut ſatisfaire à ſes apétits, ſans craindre que ſes viandes ou ſa boiſſon ſoient empoiſonnées.

Les oyſeaux, par exemple, ſe nourriſſent de viandes mille fois plus exquiſes, au milieu des forêts, quoiqu'elles leurs coûtent de grand ſoins pour en faire la recherche, que ſi on leur preſentoit les mets les plus exquis de la table des Rois, dans une cage d'yvoire, d'or ou de perles. Les mêmes Rois ſont ſans doute plus miſérables qu'eux. Il n'apartient qu'aux inſenſez de regarder le Diadême avec des yeux d'envie. C'eſt ne pas connoître l'amertume qui en eſt inſéparable.

Celui qui joüit d'une fortune médiocre, qui vit ſans ambition & ſans envie, qui, content d'une maiſon honnête, ne ſouhaite pas la poſſeſſion d'une terre d'un gros revenu : quand un petit champ bien cultivé lui ſuffit ; il eſt content, dis-je, d'une moiſſon médiocre & d'une ſuffiſante récolte de vin ou d'autres fruits, ſans avoir beſoin de les acheter.

Combien profite une terre bien cultivée ? Celui qui la laboure prudemment & avec ſoin manquera de très-peu de choſes : on y plante des arbres d'eſpéces différentes ; on les range par allées ; on les environne de petits foſſez afin que les pluyes, qui les empliſſent, en humectent la racine ; ils raportent en cet état de grands profits, ſans preſque éxiger de dépenſes : on fait des couches ; on enſemence, dans de petits ſillons, mille différentes légumes ; ou, ſi l'on veut, on peut cultiver des jardins, dont les productions fourniſſent des mets, d'autant plus délicieux, qu'ils ſont préparez par la nature & la frugalité.

Non, ces nourritures ne le cédent en rien aux mets ſervis ſur les tables ſomptueuſes des Rois. On doit s'en contenter, dès qu'on préfére la raiſon à la gourmandiſe.

C'eſt le bien médiocre qui eſt le plus deſirable, de quelque façon qu'il nous ſoit échû en partage ; ſoit par le caprice du ſort, par un héritage, ou la dot d'une femme, on doit en être ſatisfait ; ſoit encore que nous ayons aquis ce bien par quelqu'art ou métier ; ſoit par l'induſtrice d'un eſprit ſoigneux & apliqué au commerce, par lequel on achete à propos, pour revendre dans un autre tems ; ſoit en nourriſſant & en faiſant multiplier des troupeaux de bêtes à laine & à corne dans de grandes étables, ou en peuplant un colombier d'oyſeaux conſacrez à Vénus, ou avec des ruches de mouches à miel ; en exprimant ſous le preſſoir pendant l'hyver l'huile d'olive, ou enfin en faiſant broyer, ſous de lourdes meules, les riches preſens de Cérès.

Mille façons en un mot, preſentent un gain ſûr à ceux qui ne s'abandonnent pas à une pareſſe léthargique ; mal, d'autant plus dangereux, qu'il eſt plus doux ; venin, d'autant plus pernicieux, qu'il eſt plus flâteur. J'avouë cependant qu'il faut que la fortune ſeconde les entrepriſes : c'eſt elle aſſûrément qui couronne

ronne les travaux d'un ſuccès aſſuré ; tout eſt en ſa poſſeſſion, & elle eſt la diſpenſatrice des richeſſes.

Quels efforts ne doit-on pas faire pour ne dépendre de perſonne ? Une ame généreuſe n'a rien plus à cœur que ſa liberté. C'eſt être né eſclave ; c'eſt avoir des ſentimens ignobles ; c'eſt, en un mot, le dernier des malheurs que d'apartenir à quelqu'un & d'être obligé d'éxécuter ſes ordres. Eſt-il quelque gain qui puiſſe dédommager du joug de la ſervitude ?

L'eſpérance de la plus grande poſſeſſion de terres, tout l'or de l'Univers, toutes les pierres précieuſes, que l'avide Indien ramaſſe ſur les ſables de la Mer Arabique, peuvent-ils conſoler de la peine qu'il y a d'atendre, pour manger, l'apétit d'un maître ? Pour dormir, qu'il prenne le repos ? Quel ſuplice de ſe tranſporter dans differents endroits, ſelon ſes ordres ou ſes caprices, comme un balon eſt pouſſé ſelon l'intention du joüeur ? Comment ſuporter la domination d'un maître tyrannique, qui ſouvent eſt pire que nous, ignorant, inſenſé, ou livré au vin & à la luxure ? N'eſt-il pas honteux que, pouvant vivre de peu, l'on cherche dans la ſervitude le moyen de vivre plus graſſement ; de vendre ſa liberté pour cela, & de ſe ſoûmettre à l'eſclavage d'un maître orgueïlleux ?

Que cherchez-vous, ames viles, dans les Cours des Grands, ſinon de vous deshonorer en leur faiſant honneur ? Malheur à vous, qui, ſemblables à des animaux, avez beſoin d'un berger qui vous méne en pâture, ne pouvant pas vivre par vous-même ! celui qui ſert, de quelque facon que ce ſoit, ne peut être heureux, il eſt de niveau à la bête de charge.

Celui qui eſt bien élevé, & qui doit le jour à des peres & meres d'une noble origine, a aſſez reçû des Dieux & doit être content de ſon ſort.

Examinons maintenant lequel eſt préférable du célibat ou du mariage. Une femme, dira-t'on, eſt ſouvent d'un eſprit altier, quérelleuſe, d'une humeur difficile,

difficile, ſujette aux caprices, & quelquefois adultére.

On y joindra les inquiétudes que cauſent les enfants. Une maladie, dont on ignore la nature, les fait languir; ils meurent. Une fille, déjà grande, atend impatiemment d'être pourvûë; il lui faut une dot & un mari: on peut craindre que ſon impatience ne la porte à des extrêmitez qui deshonorent une famille. Si c'eſt un fils, il peut s'adonner au larcin, aux femmes de mauvaiſe vie: il peut être étourdi, quérelleur, effronté; en un mot, l'aquiſition d'une femme ſemble être le ſignal de la perte de la liberté, & le commencement de tous les maux.

Il faut changer de mœurs, abandonner la vie de jeune homme, être tranquile dans ſon ménage, ne pas s'écarter beaucoup, renoncer aux voyages: ceſſer de courir la ville pendant la nuit & d'aller, en ce qu'on apelle improprement, *bonnes fortunes*. Il faut ſe comporter avec plus de gravité, avoir ſoin de ſes affaires, afin qu'elles augmentent, au lieu de dépérir, ſi l'on veut éviter de tomber dans la pauvreté pendant la vieilleſſe.

Malgré tous ces inconvénients, je crois qu'il vaut mieux allumer le flambeau d'un hymen légitime, & ſuivre l'éxemple que la prévoyante nature nous donne par les oyſeaux & les animaux les plus féroces. On voit chez eux le mâle ſe joindre à la femelle, demeurer enſemble & nourrir de concert, par un ſoin aſſidu, les petits auxquels ils ont donné l'être, ſans quoi le genre auroit péri & n'auroit pû ſubſiſter tant de ſiécles.

L'empire que l'amour a non-ſeulement ſur nous, mais ſur tous les animaux, nous oblige de nous ſoûmettre au lien du mariage, ou, ce qui eſt beaucoup plus dangereux, de nous livrer à l'inſatiable cupidité d'une maîtreſſe, qui, comme un gouffre, engloutit les richeſſes.

On meurt ſans enfants, & on a le chagrin d'enrichir, par ſa mort, un héritier collatéral. On devient

vient vieux ; une maladie de longue durée vient aſſiéger ; on eſt ſans ſecours & ſans conſolation. Qui peut vous ſoulager en cet état ? Sera-ce un couſin, un ami, un frere même ? Ils aimeroient mieux mille fois vous voir dans le cercuëil, afin de joüir avec plus de vîteſſe de vôtre ſucceſſion. Les careſſes qu'ils vous font pendant vôtre vie, ne tendent qu'à vous dépoüiller après vôtre mort ; & ce ſont vos richeſſes qu'ils reſpectent, & non vôtre perſonne.

O ſcélérate & déteſtable cupidité de poſſéder ! contagion miſérable, qui eſt répanduë dans l'Univers ! chacun, au préjudice de la vertu, ne viſe qu'à l'utile. L'eſpérance d'un petit gain fait mépriſer la juſtice & la probité, & l'or fait taire les loix les plus ſaintes ; il prévaut aux liens du ſang ; la pudeur, la bonne-foi, le culte des Dieux mêmes lui ſont ſacrifiez.

Il n'en eſt pas de même d'une femme ; elle abandonne ſes pere & mere & la maiſon où elle a pris naiſſance, pour vous ſuivre & demeurer avec vous. Elle vous donne une race féconde & devient la ſource d'une famille nouvelle ; elle vous fournit des ſecours & vous rend ſes ſervices. Vous partagez avec elle les biens & les dangers ; elle a ſa part enfin dans tout ce qui vous arrive d'avantageux.

Si une maladie vous ſurvient, ou que la vieilleſſe vous acable ; elle vous parle, vous exhorte, vous conſole, vous donne ſes ſoins, vous veille & vous ſert.

D'ailleurs des enfants careſſent leur pere de toutes leurs forces ; vous voyez dans leur viſage un mêlange d'une double reſſemblance : après vôtre mort, enfin, vous ne mourez pas entier, & vous paroiſſez revivre en eux.

Il eſt des gens qui aiment mieux avoir des enfants d'une maîtreſſe, (ce qui les éloigne du mariage:) je blâme de pareilles perſonnes. Je ne les crois même pas ſenſées : en voici les raiſons.

Une femme vous aporte une dot ; une maîtreſſe

ne vous en donne point : les parents d'une femme ſont vos amis ; ceux d'une maîtreſſe ſont vos plus irréconciliables ennemis : vous poſſédez l'une avec honneur & ſûreté, & vous ne vivez avec l'autre qu'avec honte & inquiétude : l'une eſt fidèle, & l'autre eſt perfide ; elle s'empare de vôtre bien, parce qu'elle craint d'être abandonnée ; elle fait enfin ſes efforts pour ſe mettre en état de ſe paſſer de vous. En un mot, les biens & les meubles ne ſont pas en ſûreté avec une maîtreſſe. Vous avez des enfants légitimes & certains d'une femme, au lieu que ceux d'une maîtreſſe ſont tachez d'infâmie, & ſouvent très-douteux. Il faut donc prendre une femme ; mais on ne ſçauroit trop prendre garde au choix qu'on en doit faire.

Il faut d'abord examiner les mœurs de ſes pere & mere ; car ſouvent les enfants leur reſſemblent. Tel eſt l'arbre, tels ſont ſes fruits. Il faut s'informer d'elle ſecrettement dans le voiſinage ; & ſi vous connoiſſez quelque femme à qui vous puiſſiez vous fier, l'envoyer, ſans qu'il paroiſſe que ce ſoit de vôtre part, aux informations ; qu'elle s'enquiére avec fineſſe ſi elle n'a point de défauts cachez ſur ſa perſonne ; ſi elle eſt laborieuſe, & ſi elle eſt capable de s'ocuper des petits ſoins inſéparables du ménage.

Une femme qui s'ocupe chez elle conſerve ordinairement ſa pudeur ; l'oiſiveté eſt preſque toûjours la ſource de tous les vices, & le libertinage s'en écarte rarement.

C'eſt elle qui a renverſé les plus grandes villes. Si Lucréce & Pénélope (*a*) ne s'étoient pas ocupées chez

(*a*) La premiere Dame Romaine, femme de Collatin ; ce dernier vanta indiſcretement la beauté de ſa femme devant Sexte Tarquin, l'aîné des fils du Superbe, qui la viola. Cette Dame ſe poignarda de deſeſpoir en preſence de ſes parents. Quelques gens auroient voulu qu'elle ſe fut poignardée plûtôt devant qu'après avoir été violée.

Péné-

chez elles à leurs ouvrages de laine, de mille amants qui les ſollicitoient, un plus heureux auroit été écouté ; & Lucrèce, en mourant, n'auroit pas eu de ſi grands éloges pour ſa chaſteté.

On doit même, pour l'éxamen de ſes talents, ne s'en raporter qu'à ſoi-même ; car il eſt très-rare de trouver des agents fidèles, puiſque la plus grande partie des hommes ſe fait une loi d'en impoſer. Une choſe qui touche d'auſſi près mérite d'être éxaminée par ſoi-même, & l'on ne ſçauroit s'enquérir avec trop de ſoin de celle qu'on veut épouſer, ſi l'on veut s'épargner un ſubit repentir.

Si cependant, par un deſtin & une Junon (*a*) contraires, on eſt aſſez malheureux pour avoir une femme de mauvaiſes mœurs, il faut d'abord l'avertir de ce qui déplaît dans ſa conduite, tâcher de la ramener par la douceur, l'apaiſer par de petits preſents & la charmer par des careſſes.

On doit, en pareil cas, l'embraſſer, lui donner les baiſers les plus tendres, opoſer la douceur à toute ſa furie. Si ces moyens ne réüſſiſſent pas, il faut avoir recours à la rigueur : il faut parler avec authorité, l'épouventer par des menaces ; ſi les paroles n'y ſuffiſent pas, il en faut venir aux effets ; mais le plus tard qu'on peut.

Si une femme eſt ſuſpecte & que ſa pudeur ſoit chancelante, il faut éviter d'avoir chez ſoi de beaux domeſtiques & ne lui pas procurer de fréquentation avec gens dangereux ſur la coquetterie. Sur cet article aucun ami n'eſt fidèle, & c'eſt le propre de Vénus

---

Pénélope, femme d'Ulyſſes, pendant les 20. ans que ſon mari fut à la guerre de Troyes, éluda ſes amants qui vouloient l'épouſer, ſous le prétexte de la mort de ſon mari, en leur promettant de ſe remarier quand elle auroit fini un ouvrage de laine qu'elle avoit commencé. Elle défaiſoit la nuit ce qu'elle avoit fait pendant la journée. Cette fable ſignifie qu'une femme qui s'ocupe ne donne point de priſe à l'amour.

(*a*) Cette Déeſſe préſidoit au mariage, conjointement avec l'hymen, chez les Payens.

nus de faire des perfides ; cette Déeſſe ſe plaît à la tromperie , & l'amour ne procéde que de la fraude ; mais ſur-tout défendez les aproches de vôtre maiſon aux Prêtres & aux Moines ; (*a*) fuyez-les comme la peſte la plus dangereuſe.

Ils ſont la lie des hommes , la ſource de la folie & l'égout de tous les maux ; ce ſont des loups ſous des peaux d'agneau , & c'eſt plus ſouvent l'intérêt que la pieté qui les fait ſe vouër à Dieu.

Ils trompent les inſenſez, par des aparences fardées,& couvrent du voile de la Religion mille actions défenduës & mille crimes qu'il faudroit expier.

Ils ſont raviſſeurs , adultéres , corrupteurs d'enfants , entiérement adonnez à la luxure & à la gourmandiſe ; ils font un commerce impie des choſes Céleſtes.

De quelles monſtrueuſes fictions ne ſont-ils pas capables ? Quels miracles ne ſupoſent-ils pas , afin de tromper le peuple , duquel ils retirent le prix lucratif de leurs pieuſes tromperies ? C'eſt delà que procéde la ſuperſtition ; c'eſt ce qui fait que l'on tourne en ridicule une Religion dont les Dieux mêmes , s'ils ſont ſages, comme on doit le croire, doivent ſe moquer , ou du moins rejetter ces ridicules adorations.

Jamais le juſte n'adora Dieu par intérêt , mais par amour.

Otez aux Moines le gain , qui réſulte des Autels , ils ceſſeront de prêcher l'éxiſtence des Dieux , & rien ne leur ſera plus ſacré. Cette troupe ne ſert donc pas la Divinité , mais ſe ſert elle-même. La ſeule utilité chez eux eſt ce qui donne aux Dieux leur éxiſtence.

Si

(*a*) Ces invectives ne regardent que les mauvais Moines. PALINGENE étoit Italien. On prétend que les Moines de ce Païs ſont licentieux. Il auroit ſans doute penſé différemment ſur leur compte en France , où ils ſont cenſez être moins libidineux.

Si vous ôtez l'utile, les Temples ſeront renverſez, les Autels détruits & Jupiter ceſſera d'être adoré.

Chaſſez ces impoſteurs, plus remplis d'aſtuces que les plus fins renards; ne les laiſſez même pas aprocher de vôtre porte, & craignez que leur probité ſimulée ne vous coëffe comme les maris des chévres.

Ne vous confiez pas trop à certains compéres; car bien des gens ſe ſont efficacement ſervis de ce nom pour abuſer de leurs comméres. Obſervez que vôtre ſervante ne ſorte pas trop ſouvent ſeule de chez vous; défendez-lui d'avoir commerce dans les maiſons voiſines; car c'eſt aſſez ordinairement dans le voiſinage que le galant de la maîtreſſe du logis a coûtume de ſe cacher.

Ayez ſoin que vôtre épouſe ne fréquente que des femmes d'une chaſteté & de mœurs éprouvées. Interrompez le honteux commerce qu'elle pourroit avoir avec d'infâmes vieilles, qui ſont ordinairement des avares apareilleuſes.

Vous, de vôtre côté, ſoyez ſage. N'allez pas, épris de l'amour d'une maîtreſſe nouvelle, rechercher à ſoüiller la couche d'autrui. Fuyez le concubinage; rien ne peut vous cauſer de plus violens chagrins, & rien n'éxige une vengeance plus implacable que les infidélitez entre gens mariez.

Une femme brûle de ſe vanger de ſon mari, par les mêmes moyens dont il l'a offenſée; il ſe forme entr'eux une haine implacable; l'épouſe devient furieuſe, comme une Prêtreſſe de Bachus, qui a pris une trop forte doſe des libations de ce Dieu. Il en eſt peu, croyez-moi, qui ne cherchent à ſe dédommager des droits voluptueux dont leurs maris les privent.

Si la conſtitution de leur tempéramment ne les portent pas à une vengeance où le corps ait part, leur eſprit s'aliéne & leur volonté ſe porte au vice par le mauvais exemple qu'on leur donne.

S'il arrivoit qu'elle fût ſurpriſe en adultére, ne rougiſſez pas d'avoir recours aux Loix. Le reſpect qu'on doit avoir pour elles nous engage à y avoir recours. Elles ſont la régle principale de nôtre vie. N'allez pas auſſi, par un aveuglement de colére, éxiger une punition qui ne ſoit pas proportionnée au crime. C'eſt en pareil cas offenſer la Divinité, & c'eſt s'aſſujettir à une façon de penſer vulgaire dont la raiſon ne fut jamais le principe. Qui peut ignorer que le vulgaire eſt ſujet aux mêmes fureurs & aux mêmes mouvements impétueux que les animaux les plus ſtupides ?

Dès l'inſtant qu'on eſt marié, on ceſſe d'être libre. Préférez, en cet état, le permis à l'illicite. Ceſſez d'être errant pendant la nuit, & abandonnez la folle façon d'agir des gens qui ne ſont pas obligez aux engagements du mariage. Leur liberté prétenduë n'eſt qu'un libertinage & une licence dépravée ; c'eſt être eſclave que d'être libre à pareil prix. Une telle liberté n'eſt pas deſirable, puiſqu'elle précipite dans des deſordres inévitables celui qui en joüit. Il eſt toûjours mieux de n'avoir pas la faculté de commettre le mal, (*a*) que d'être libre à tous égards pour pouvoir s'y livrer.

Combien

(*a*) *Syſtême Anglois.* Cette Nation judicieuſe laiſſe à ſon Roi le pouvoir arbitraire, pour faire tout le bien qu'il veut, & il a les bras liez pour faire le moindre mal. Quelques ſpéculatifs, parmi ces Peuples, regardent leur Prince comme le ſoleil qui, par ſes aſpects, ne peut faire que du bien, & ne peut jamais être la cauſe d'aucun mal. Heureuſes Loix ! qui le rendent juſte malgré lui. Heureuſe impuiſſance ! que celle qui l'empeche de nuire. J'en ai vû, parmi eux, qui pouſſoient plus loin ce ſentiment. On leur reprochoit d'avoir fait périr leur Roi ſur un échaffaut, & conſéquemment d'être tous CRIMINELS DE LEZE-MAJESTE'. Ils répondent à cet argument, ſans s'échauffer, que chez eux la Majeſté ne réſide pas dans la perſonne du Roi ; mais bien dans la Nation raſſemblée. Que quand cette Nation apelle un ſujet au Trone, ſoit par la ſucceſſion du Sang, ou par le

Combien de gens ont péri pour avoir joüi de cette dangereuſe liberté ! combien d'autres ne doivent leur conſervation qu'à en avoir été privez ! Pourquoi ſe livrer au chagrin, ſi une maladie emporte vos enfants ? Secourez-les des remédes dont vous êtes capables ; s'ils ſont inſuffiſants, ce n'eſt plus vôtre faute. Conſolez-vous cependant de leur mort, après avoir rempli tous les engagements de l'état de pere. Vous n'êtes aſſurément pas le ſeul affligé, & bien d'autres que vous ſont dans le même cas.

Il ſemble que les maux partagez ſoient ſoulagez en quelque façon. Ne doit-on pas ſe faire une raiſon ſur la mort ? Pour peu qu'on réfléchiſſe que nôtre naiſſance n'eſt qu'un engagement de mort, & que l'action de naître eſt préciſément la ſource de celle de mourir ? Chacun de nous a reçû en partage une certaine meſure de jours. C'eſt plûtôt ou plus tard que nous devons paſſer les ondes du Styx. La mort devient la fin de tous les maux. Un homme courageux n'apréhende pas ce paſſage. Pourquoi donc regréter les morts ? Eſt-ce une ſi grande perte que de quitter la folie de ce monde, de s'arracher à mille dangers qui nous menacent ſans ceſſe, & de faire ſuccéder une paix tranquile à tant d'agitations ?

De quelque façon, en un mot, qu'on enviſage la mort, ou elle eſt un repos éternel, ou le commencement d'une véritable vie.

Dans quelque état fâcheux que vous vous trouviez, quelque douleur que vous reſſentiez, il eſt conſolant

---

le choix de la Nation ; elle a en vûë que ce Prince faſſe ſon bonheur, & non pas que ſa ſervitude faſſe la félicité d'un ſeul homme. On le fait jurer ſur les Saintes-Ecritures de maintenir les Loix Angloiſes. Si-tôt qu'il s'écarte de ces mêmes Loix, il devient lui-même CRIMINEL DE LEZE-MAJESTE'. Ce ſentiment ne ſeroit pas bien reçû dans les Gouvernements arbitraires.

ſolant d'imaginer que vos larmes & vos gémiſſements finiront, & que les tems mettront enfin des bornes à vos ſoucis.

Si vos enfans ſont adonnez à la luxure ou à tout autre défaut qui puiſſe les faire rougir : peres négligents, c'eſt preſque toûjours vôtre faute ; vous méritez vous-mêmes les châtiments dont vous ne les avez pas punis, tandis qu'un âge tendre vous permettoit de plier leurs caractéres & qu'une jeuneſſe, ſuſceptible de bonnes impreſſions, vous donnoit la facilité de les élever ſans de grands ſoins, qui deviennent tardifs dès qu'un âge avancé les a acoûtumez & endurcis aux chaînes des vices.

Pourquoi, au contraire, ne les avoir pas imbus des ſemences de la vertu ? Vous vous êtes atachez à la nourriture de leurs corps & vous avez négligé les talents de leurs ames. C'eſt pour cela que nous voyons abonder dans tous les états des gens mal élevez, qui repreſentent dans les Villes ce que la fougére, l'ortie, & le figuier ſauvage, (qui eſt la véritable image de ceux qui font parade d'un vain ſçavoir) repreſentent dans les jardins mal cultivez.

Quel eſt celui qui peut dans ſa vieilleſſe être maître de l'aſcendant de l'éducation qu'il a eûë dans ſa jeuneſſe ? Qui peut vaincre de ſi forts préjugez ? Il tombera dans l'âge adulte, dans les mêmes défauts qui lui ont été familiers dans ſa jeuneſſe.

Un jeune & tendre arbriſſeau ſe plie de tous côtez ; mais un arbre formé n'eſt plus capable de céder à aucunes forces.

Rarement eſt-on ſuſceptible d'autres mouvements que de ceux qu'on a reçûs dès l'enfance. L'ame d'un jeune enfant eſt diſpoſée à ſe porter indifféremment de tous côtez : mais dans un âge avancé, il ne s'écarte plus de la route que l'éducation de la jeuneſſe lui a preſcrite. On ne détruit pas aiſément ce qui s'eſt fortifié avec les années, & l'uſage eſt une ſeconde nature. La derniere céde partie de ſes forces aux actes répétez. Ah !

Ah! quel bonheur, quand les Dieux ſe mêlent de nôtre éducation, & que dès le ſein de ſa mere on eſt rempli d'un penchant heureux. (*a*) Celui qui eſt né ſous de pareils aſpects, en reçoit les bénignes influences pendant le cours de toute ſa vie. Celui-là, au contraire, qui eſt livré au mal dès ſa naiſſance, eſt rarement corrigé par les inſtructions morales de la plus ſage Académie.

Mille & mille maîtres peuvent bien donner un frein à la nature; mais jamais ils ne peuvent la changer, & toûjours l'art lui céde avec ſoûmiſſion. Un long uſage cependant la corrige; & nous voyons les champs les plus ſtériles céder à une culture aſſiduë. C'eſt par l'éducation que les lions les plus féroces obéïſſent à l'homme. L'art enfin ne doit ſa perfection qu'à l'uſage. Dans un âge tendre inſtruiſez vos enfants à la pratique des vertus; aprenez-leur de bonne heure à ſuivre la route de la probité; ne leur laiſſez pas la liberté d'aller où les portent leur penchant. Rien n'eſt ſi pernicieux que la licence pour de jeunes ames. Arrêtez-les, ſi vous êtes ſage; la nature des mortels ne les portent qu'au mal; ſi on ne les conduit par un frein & un travail aſſidu, la nature ſans l'art ne produit rien de bon.

Dieu l'a voulu ainſi, afin de nous retirer de la léthargie dans laquelle nous aurions été plongez, ſans cette ſage diſpoſition.

Ce ſont les ſoins & les ſoucis qui nous réveillent & nous excitent; ce ſont les éperons qui font marcher le pareſſeux.

Il eſt un lieu délicieux au ſommet d'un Mont eſcarpé. Jamais on ne vit rien qui aprochât des beautez de cet endroit enchanté; jamais la Valée de Tempé (*b*) en Theſſalie, ombragée dans quelques

(*a*) *Gaudeant bene nati.*

(*b*) Agréable Valée, entre les Montagnes d'Oſſa & d'Olimpe, arroſée par le Fleuve Pénée, très-célébrée par les Poëtes.

ques cantons d'arbres toûjours verds, & arroſée de ruiſſeaux de l'onde la plus pure, auſſi-bien que les demeures fortunées des juſtes aux Champs Eliſiens, n'ont aproché de la beauté du ſéjour céleſte de la vertu. Ce lieu eſt voiſin du Pôle & confine avec les aſtres les plus élevez. On ne parvient à ce ſéjour que par un chemin étroit, difficile & raboteux. Mille ſentiers de traverſes nous écartent de la droite route, & forment un labyrinthe où ſe perdent les eſprits lâches & ſoüillez du poids des choſes terreſtres. Il n'y a que ceux qu'un eſprit de feu, ou que le choix du grand Jupiter authoriſent, qui puiſſent y parvenir.

O vertu! que de peines & de ſoins il faut pour vous aquérir! la pente précipitée que nous avons aux vices nous éloigne ſans ceſſe de vous. On ne ſçauroit donc aporter trop d'atention pour élever ſes enfants, quand on ne veut pas ſe repentir de porter la qualité de pere.

Rien au monde ne s'aquiert ſans peine; & il n'apartient qu'au travail ſans relâche de ſurmonter tous les obſtacles. C'eſt à vous, peres, que ce diſcours s'adreſſe. Empêchez avec une tendre ſollicitude que vos enfants ne ſe trouvent dans la compagnie des méchans. L'habitude a ſur les mœurs un empire abſolu, & les hommes les plus ſaints ne peuvent ſe garantir d'être pervertis par la fréquentation des ſcélérats, ſur-tout dans une jeuneſſe ſans expérience.

C'eſt à cet âge critique que le mal ſe préfére au bien; que l'obſcênité fait la baze de la converſation, & que les choſes les plus honteuſes ſont les plus à la mode.

La luxure ayant ſur la jeuneſſe des droits impérieux, que la compagnie contagieuſe des jeunes gens ſoit donc interdite à vos enfants. Employez les paroles ſévéres & les châtimens, s'il en eſt beſoin; n'ayez pas pour eux trop de douceur; diſſimulez avec ſoin l'amour paternel, & paroiſſez vrayment en colére.

Rien

Rien n'eſt ſi dangereux que de trop flâter les enfants. Soyez en garde contre les détours de ces jeunes impoſteurs, & n'allez pas réputer pour légitimes les excuſes qu'ils vous donnent.

Qu'un amour extravagant n'aille pas vous aveugler ſur leurs défauts. La ſeule crainte les corrige & non pas la raiſon; & par une pente naturelle, ils ſe livrent au vice, ſi on ne les tient pas de court. Ils y tombent d'eux-mêmes, & ſont incapables d'en ſortir ſi on ne les en retire. Ils ne ſont enfin que ce qu'on les fait être.

Il faut enſuite s'atacher à conſerver leur ſanté, qui eſt le plus précieux de tous les biens. Celui qui, en bêchant la terre, joüit d'une ſanté robuſte, eſt plus heureux mille fois qu'un Roi malade. Il faut par conſéquent étudier quelle eſt la ſource de toutes les maladies qui nous affligent: quand on en connoit la cauſe, on en prévient bien-tôt l'effet.

Quelques-uns ſont nez d'une mauvaiſe conſtitution & ſont mal diſpoſez par la nature; les mêmes reſſentent des tourments qui procédent du Ciel; ces derniers ſont ordinairement formez d'une ſemence impure, & leurs peres ſont la cauſe de leurs maladies.

Il y a pluſieurs autres cauſes, telles que le repos, le travail, le chaud, le froid, le ſommeil, les nourritures, & Vénus. Chacune de ces choſes débilite les forces & nuit aux fonctions des membres, ſoit que nous en faſſions un uſage immodéré ou une abſtinence outrée. L'une & l'autre extrêmité eſt également dangereuſe; la médiocrité au contraire, dans la façon de s'en ſervir, eſt plus utile que nuiſible & conſerve la vie. Les paſſions illimitées de l'ame cauſent auſſi des maladies. Une crainte violente, le chagrin, la douleur; une trop grande joye même nous tuë, ſi l'on en croit mille faits hiſtoriques qui l'ateſtent. L'air, l'eau même, deviennent nuiſibles, quand ils ont contracté quelque choſe de contagieux. De-là naiſſent les peſtes, qui brûlent les entrailles

&

& donnent une mort générale à des peuples entiers.

Les quérelles, les accidents, & mille dangers de la vie enfin, nous rendent malades de la même maniére. Employez donc vôtre raiſon à connoître les ſources & les fondements de tous ces maux, ſi vous voulez joüir d'une ſanté parfaite.

Si malgré ces précautions vous devenez malade, ne différez pas de recourir aux remédes. Donnez tous vos ſoins à ce que la maladie ne prenne pas des forces que vous auriez peine à détruire. Avant que cet ennemi ait pénétré juſqu'à l'intérieur de la maiſon : il faut peu d'eau pour éteindre un feu qui n'eſt pas encore bien allumé ; mais quand il s'eſt acrû & que ſes flâmes montent juſqu'au Ciel, les puits, les fontaines, les fleuves entiers peuvent à peine l'éteindre.

Connoiſſez de bonne heure la cauſe d'une maladie, & prenez ce qui lui eſt contraire. (*a*) Ce n'eſt que par leurs opoſez que les maux ſe guériſſent.

Si vous êtes incommodé d'un trop grand froid, guériſſez-vous par des remédes chauds. Faites la même choſe à une maladie qui procéde d'un travail outré ou d'avoir trop mangé. Ayez recours à leurs contraires ; car ils ſe détruiſent alternativement.

Conſultez, s'il eſt beſoin, un Médecin ou un Chirurgien. L'art du dernier eſt beaucoup plus certain. Tout ce qu'il fait eſt aſſuré & ſe démontre clairement. Le Médecin, qui ſe vante mal-à-propos d'être Phyſicien, qui ne s'atache qu'à un breuvage malheureux, tâte le poulx, éxamine les excréments : il croit faire beaucoup. Il trompe les autres & ſe trompe lui-même. Ah malheureuſe condition des hommes ! Le malade meurt, & donne ocaſion aux Moines & aux Prêtres de chanter. Un autre, largement payé de ſes viſites, met les Dieux en jeu, & s'en

(*a*) Il y a des Auteurs qui prétendent que toutes les maladies procédent de l'une des quatre humeurs, Bile, Flegme, Pituite, Se'rositez, ou bien du froid & de l'humide, du chaux & du ſec.

prend

prend aux deſtins ſi quelqu'un meurt. Il remplit cependant ſa bourſe.

Le ſeul hazard guérit les malades, ſans le ſecours de l'art. (*a*)

Celui, au contraire, qui connoît la Médecine fera rarement des fautes. (*b*) Mais ceux dont je veux parler, à peine de cent d'entr'eux s'en trouvera-t'il un qui puiſſe guérir un malade pour mille qu'il aſſaſſine. D'où vient cet abus? Il ne part que de leur profonde ignorance. Dans leurs études ils ſe rempliſſent l'eſprit d'arguments ſophiſtiquez & de grands mots d'une dialectique outrée, dont ils ébloüiſſent le vulgaire; à peine ſçavent-ils les élements de la Médecine; ils ne chargent leur mémoire que de détours, & ne ſont armez que de ſilogiſmes imparfaits. Vous les voyez, parez de ces talents, marcher avec orgueïl

(*a*) Moliére a dit qu'un Médecin étoit un homme gagé pour entretenir un malade, juſqu'à ce que la nature ou la mort euſſent décidé entr'elles a qui en ſeroit la maitreſſe.

(*b*) La Médecine, ſelon Palingene, étoit une ſcience fort ſimple. Il n'eſt queſtion d'autre choſe que de connoitre le diſſolvant univerſel de tous les Mixtes de la nature, & par ſon moyen d'extraire le ſel eſſentiel de ſes trois régnes, pour les apliquer aux maladies, dont ils ſont les correctifs.

Dans la Chimie vulgaire on extrait, par l'addition des eaux corroſives, & a l'aide du feu élémentaire, un ſel imparfait, dépoüillé de ſon Soulphre & de ſon Mercure, & par conſéquent ſans action. Le Soulphre a été brûlé par le feu, & le Mercure a été mis en fuite par la rapidité de ce deſtructeur. Ainſi l'on peut dire que toute la Chimie & la Pharmacie ordinaires, ne peuvent pas nous donner un ſel eſſentiel. Le ſeul diſſolvant univerſel en eſt capable, puiſqu'il diſſout tous les corps, ſans aucune addition de principes étrangers, ſans corroſion & ſans feu, & par la ſeule volatiliſation des ſels. C'eſt donc par lui que nous conſervons, ſous les ſeules aparences du ſel d'un Mixte, les Sel, Soulphre & Mercure du méme Mixte; de façon, que 15. grains de ſel de Quinquina, extraits par ce diſſolvant, guériront plûtôt la fiévre, que dix onces de ſel de Quinquina extraits par la Chimie vulgaire. Cela ſoit dit en paſſant.

guëil & demander effrontément les plus grandes récompenſes ; ils croyent qu'il leur ſuffit (& ils ne ſe trompent pas à cet égard) d'être, ſous un nom honnête, les boureaux du genre-humain.

Miſérables Loix qui ſouffrez de tels crimes ! aveugles Rois, qui ne vous en aperçevez pas. Vous qui avez l'empire & les rênes du monde, ne permettez pas de ſi grands abus ; chaſſez cette peſte, & que le genre-humain vous ait cette obligation. Combien nuit & jour ces cruels n'en envoyent-ils pas au tombeau ? Qu'ils aprennent parfaitement leur art, ou qu'ils ne s'en mêlent pas. On peut dans les autres ſciences tolérer la médiocrité ; mais celle-ci, ſi elle n'eſt pas parfaite, eſt très-dangeruſe & plus nuiſible qu'une peſte cachée & domeſtique. Il faut prendre garde de ne ſe pas livrer à ces ſortes de gens, dont toute la doctrine conſiſte à paroître bien habillez & à porter au doigt un beau diamant.

Obſervez ce que je vais vous dire : pour prévenir leurs abus, ſoyez atentif ſur vôtre nourriture, ne mangez & ne prenez rien de nuiſible ; voilà les deux choſes les plus pernicieuſes, rien ne cauſe tant de maladies ; ne mangez que des viandes faites & qui ſoient bien cuites. Donnez tous les jours à vôtre corps de l'exercice pour réveiller la chaleur naturelle.

Le mouvement eſt la cauſe de la chaleur ; il aide l'eſtomac & rétablit ſes forces ; il diſſout les humeurs inutiles & chaſſe les corrompuës.

Prenez un repos modéré ; le ſommeil répare les forces du corps & de l'eſprit. Une veille trop longue énerve l'un & l'autre. Il faut ne point prendre de chagrin & regarder la triſteſſe comme pernicieuſe aux corps. C'eſt elle qui blanchit les cheveux avant le tems ; la gayeté au contraire rajeunit les corps & fortifie les membres.

Il eſt enfin une choſe plus précieuſe & plus noble qui ſeule peut faire le bonheur des hommes, les rendre ſemblables aux Dieux, & les faire joüir ſur la terre de

la félicité des Cieux. Cette grace eſt acordée à peu de gens; un très-petit nombre eſt digne de cet honneur; je veux dire la ſageſſe. Elle eſt préférable à tous les biens, & les Dieux ne peuvent nous faire un preſent plus conſidérable. Toutes les richeſſes de la Mer Rouge, du Tage, du Pactole, & les Royaumes entiers, ne lui ſont pas comparables.

C'eſt la vertu qui eſt la mere des demi-Dieux. Heureux, trois fois heureux, celui qui la poſſéde. Mais quelqu'un demandera, peut-être, qu'eſt-ce que c'eſt que la ſageſſe? C'eſt la premiere des Sciences; c'eſt elle qui nous rend libres des affections terreſtres, qui nous fait parcourir les Cieux & nous entretenir avec les Dieux. Elle nous fait mépriſer, comme frivoles, toutes les choſes mortelles. Elle eſt comme un feu qui monte toûjours en haut. Elle s'éleve infiniment au-deſſus de la terre. Ce n'eſt qu'à elle enfin qu'il eſt permis de diſcerner les biens & les maux, & le faux d'avec le vrai.

Elle regarde, avec un ſouverain mépris, les Royaumes, les plaiſirs, les richeſſes, & les orgueïlleux triomphes, qui ſont l'objet de la cupidité des hommes, & pour l'aquiſition deſquels ils employent les jours & les nuits. Elle regarde en pitié tous ces vains ſoucis.

Elle montre la façon de bien vivre & celle de bien mourir. En un mot, le ſage eſt autant au-deſſus des autres hommes, que le ſoleil eſt au-deſſus des autres aſtres; il mépriſe en ſûreté l'empire de la fortune, & foule aux pieds, d'un courage inébranlable, tous les événements. La mort même ne ſçauroit l'épouventer. Sa conſcience ne lui faiſant aucuns reproches, il n'apréhende pas les peines des enfers; il meurt content; il ſe rit des vains phantômes qui épouventent le vulgaire, & ne balance pas à quitter une vie pleine de travaux, pour aquérir une paix éternelle. Le ſage enfin ne céde qu'au ſeul Jupiter.

Quatre choſes lui conviennent & le font recon-

noître ; il prend de juſtes meſures ; il juge ſaine-ment ; il eſt exempt d'erreur & capable de bien gouverner, & ce n'eſt qu'à lui qu'il apartient de penſer avec diſcernement des choſes Divines & humaines.

Quel treſor peut être comparé à ces qualitez ? Perſonne ne ſçauroit devenir ſage qu'il ne ſoit exempt de tous crimes. La ſageſſe n'habite pas dans un cœur ſoüillé, & ſa pureté a en horreur les eſprits immondes. Elle ne marche pas ſans la prudence & ſans la doctrine. Voilà les degrez par où on l'aquiert. Il me paroît qu'en voilà aſſez ; la queuë du lion eſt déja ſuffiſamment étenduë. Muſe, reſtez dans le ſilence, & vous repoſez pour quelque-tems.

LE ZODIAQUE DE LA VIE HUMAINE.

LA VIERGE.

SOMMAIRE DU LIVRE SIXIE'ME.

Calliope ſe trouve à la rencontre du Poëte, épouventé de la conſidération des vanitez humaines. Il eſt démontré, par le perſonnage de cette Muſe, combien il eſt impoſſible à un eſprit, plein d'une confiance téméraire, de connoître les véritables biens, au nombre deſquels la Nobleſſe, & à plus forte raiſon les richeſſes & la volupté, ne doivent pas être placées. C'eſt pourquoi il parle de la Nobleſſe dans ce ſixiéme Livre. Il aprofondit cette matiére fort au long; il démontre que ce ne ſont pas les arbres généalogiques, la réputation ni les honneurs; mais bien plûtôt la vertu & la ſcience, qui ennobliſſent les hommes. Et après avoir paſſé en revuë les miſéres infinies de la vie humaine, il conclut par dire qu'on ne doit pas tant craindre la mort; mais que bien plûtôt on doit ſe hâter de la reçevoir, comme le ſeul azile contre tous ſes maux.

IL peut y avoir des gens de mauvaiſe humeur, d'un viſage ſévére, qui s'imaginent qu'il n'eſt réſervé qu'à eux de ſçavoir & connoître le vrai, & qu'ils ſont les ſeuls à qui les Dieux ayent acordé d'éxaminer & de définir les choſes les plus difficiles & les plus embroüillées avec un jugement ſain.

Ces mêmes gens diront peut-être que je n'ai jamais bû des eaux ſacrées de la Phocide, ni connu les heureuſes fontaines de la Béotie, & que par conſéquent je ne mérite ni le tître ni les lauriers de Poëte, & cela pour ne m'être pas ataché à décrire des bagatelles enflées & des monſtres merveilleux, pour n'avoir pas debité des illuſions dans de vaines fictions.

Ces gens ſemblent n'éxiger des Poëtes que des Fables, comme ſi il étoit honteux & même défendu aux Poëtes de dire la vérité.

J'apelle du jugement de pareilles gens, que je regarde comme faux & condamnable; rien ne m'ayant paru meilleur & plus doux que d'embraſſer la vérité; j'ai crû que les bagatelles, ou les Fables, devoient être abandonnées, comme apartenantes aux vieilles femmes & aux enfants.

Que d'autres exaltent avec pompe les guerres des féroces Géants; les cruelles Harpies, (*a*) les Gorgônes, (*b*) les Cyclopes, & les Nautonniers épris du chant ſéducteur des Syrénes; (*c*) qu'ils chantent

(*a*) Filles de la terre & de l'Ocean. Elles étoient trois, Stello, Occipete & Sténélo. Elles repreſentent l'avarice. Voyez Virgile, dans ſon ENEIDE.

(*b*) Trois ſœurs, filles de Phorcus & de Céta, qui s'apelloient Méduſe, Euriale & Sténio. Elles repreſentent les paſſions, en ce qu'elles pétrifioient ceux qui les regardoient; pour déſigner que ceux qui ſe laiſſent aller à leurs deſirs, perdent le ſens & ſont ſemblables aux choſes les plus inanimées. Perſée coupa la tête de Méduſe & la mit ſur l'Egide de Minerve, dont l'aſpect pétrifioit ceux qui la regardoient; ce qui juſtifie que quand on s'eſt rendu maître de ſes paſſions, on ſe ſert de cette victoire comme d'un contre-poiſon, qui n'eſt autre choſe que l'expérience contre les paſſions mêmes.

(*c*) Trois ſœurs, moitié femmes & moitié poiſſons, Parthénope, Ligée & Léucoſie. Elles atiroient ſur les Côtes de Sicile les paſſants. On prétend qu'elles étoient trois ſœurs, qui, par leurs charmes, trompoient les jeunes gens. Ulyſſes les évita, en ſe faiſant atacher au mât de ſon Vaiſſeau, les

tent Circé, qui produit des monſtres & la triple chimére. (*a*) Athlas, changé en énorme rocher, qui porte ſur ſes robuſtes épaules le Ciel étoilé; Perſée (*b*) qui s'éleve juſqu'aux nuës; Tantale, (*c*) Titie, & le téméraire Prométhée, (*d*) juſtement punis pour avoir dérobé le feu Céleſte; les Danaïdes, (*e*) &

---

les oreilles bouchées, pour nous marquer qu'on n'évite le danger de l'amour qu'en fuyant l'objet & en ne l'écoutant point.

(*a*) Montagne de Licie, qu'on a prétendu être un Volcan. Les Poëtes ont feint un animal monſtrueux à tête de Lion, corps de Chévres & queuë de Dragon, que Bellérophon avoit tué. La vérité eſt que ce même rendit la Montagne chimére habitable. A ſon ſommet étoïent des Lions & autres bêtes féroces, à mi côte des troupeaux de Chévres & autres; & le pied de la Montagne abondoit en ſerpents & autres reptiles, atendu ſes eaux croupies.

(*b*) Fils de Jupiter & de Danaé, s'eleva dans les nuës, monté ſur le Cheval Pégaſe, & vint fondre ſur le Monſtre qui alloit dévorer Andromède. Après avoir tué le Monſtre, il épouſa celle qu'il venoit de délivrer. Cette Fable me paroit avoir été copiée ſur le fils de TOBIE, à qui l'Ange, qui l'avoit conduit à Ragès, chez Gabélus, debiteur de ſon pere, donna un parfum pour chaſſer le Démon, qui avoit étranglé les maris de SARA, qu'il épouſa.

(*c*) Roi de Phrigie, fort avare, qui a donné lieu au Tantale des enfers, mourant de ſoif au milieu des eaux.

(*d*) Fils de Japet, taxé par les Poëtes d'avoir dérobé le feu du Ciel, pour en animer la compoſition de terre & d'eau, dont il avoit formé l'homme, fut atachè ſur le Caucaſe, pour que ſes entrailles, toûjours renaiſſantes, fuſſent rongées par un Vautour; grand ASTRONÔME, perpétuellement apliqué ſur le ſommet de cette Montagne, à la connoiſſance de l'Aſtronomie. On lui atribuë l'invention de tirer le feu du caillou, en le battant contre le fer, dont il ſe ſervoit à allumer des foyers, qui ranimoient les habitans de cette Montagne tranſis de froid.

(*e*) Cinquante filles de Danaüs. Elles épouſérent leurs cinquante couſins germains, fils d'EGYPTUS. Les uns & les autres avoient pour ayeul Bélus, iſſu de Neptune & de Lydie, la derniere fille d'Epaphe, dont la mere fut Io, ou Memphis, fille du Nil. Dans ce ſeul trait on reconnoit le

fondement

& tout ce que la Gréce a fait dans un extravaguant délire ; contagion qui s'eſt répanduë ſur les Latins, qui nous l'ont tranſmiſe.

Je regréterois d'employer la boiſſon des eaux de l'Hypocrêne à chanter le Monſtre de Bellérophon ; & je croirois ſoüiller les lauriers d'Apollon. Je renoncerois plûtôt à ceindre ma tête de couronnes de lierre, conſacré à Bachus, que d'être ſaiſi d'une pareille folie ; & je rougirois mille fois de la qualité de Poëte, s'il falloit s'aſſervir à ne reciter que des amuſements enfantins, ou qu'il falut que je me livraſſe à d'agréables menſonges, au mépris de la vérité.

Bien des gens ont de l'éloquence ; mais il eſt rare de trouver du jugement. On en trouve aiſément qui font des vers ſublimes & qui ſont ſçavans dans les Langues Grecques & Latines ; ils ſçavent beaucoup de choſes qui ne leur procurent pas la ſageſſe. Leurs paroles ſont brillantes comme des coliers de pierres précieuſes : mais dans un ſérieux examen, elles n'ont rien dont on puiſſe profiter. C'eſt une peinture délicate & plate qu'on regarde extérieurement, mais qui n'a ni ſuc ni ſubſtance. Quel fruit l'eſprit en peut-il retirer ? Que peut-on aprendre d'une pareille lecture ? Que ſçait-on enfin, ſinon des ſonges & des rêveries, qui ne ſervent pas à la conduite de la vie & qui ne rendent rien d'utile. L'on eſt auſſi avancé à les ſçavoir qu'à les ignorer.

Que le vulgaire m'acorde ou me refuſe le tître de Poëte, je ne debiterai pas des menſonges ſi vains ; je ſuivrai la vérité, parce que c'eſt elle qui perfectionne l'eſprit. Nous ſommes plus heureux & plus ſem-

---

ſondement de la Religion des anciens Egyptiens, leur Iſis, leur Oſiris, &c. Ces cruelles Danaïdes égorgérent, pendant la nuit de leurs nôces, leurs maris. On prétend que pour l'éxpiation de leur crime, elles ſont condamnées aux enfers de remplir une cuve percée.

ſemblables aux Dieux à meſure que nous la connoiſſons davantage, quoi qu'il n'y ait pas de grands aplaudiſſements ſur cette matiére à eſpérer du vulgaire ignorant, & qu'il ne reçoive peut-être pas ces traitez avec beaucoup d'empreſſement, ni qu'il n'y ait pas une grande renommée atachée à manier des ſujets pareils.

Cependant je vais, en preſence des Muſes & des critiques, entrer dans un chemin couvert de l'ombre funeſte de l'if & du cyprès. (*a*)

J'aperçois déjà les triſtes champs des morts & les pâles Royaumes de Proſerpine, qu'entourrent les torrents du Lethé (*b*) de leurs ondes obſcures, des campagnes couvertes de livides pavots, où régne le ſommeil & un affreux ſilence.

Où me conduiſez-vous, Callioppe? (*c*) Quels monſtres me faites-vous voir? Quelles clameurs me faites-vous entendre? Les forêts retentiſſent des cris funeſtes des hybous, & l'affreuſe choüette forme des accents funébres; des phantômes hydeux m'effrayent par leurs hurlements. Encore une fois, où m'entraînez-vous, Muſe? Les colines, les valées, & l'écho même, retentiſſent du bruit affreux des tons plaintifs qu'on entend dans ces triſtes lieux? Quel eſt donc le ſujet d'une ſi grande douleur? Quel eſt ce peuple vétu de voiles obſcurs? Ils traînent après eux de funeſtes lambeaux. Ils ont la tête voilée & rempliſſent l'air de leurs triſtes plaintes.

Que vois-je? Quel horrible carnage? La terre eſt de tous côtez jonchée d'affreux cadavres! Qui a pû ſe baigner dans ces flots de ſang? Combien vois-je de corps de Rois & de Pontifes? Je les reconnois

(*a*) Sortes d'arbres mortuaires, parce qu'on les mettoit, chez les Romains, à la porte des maiſons quand quelqu'un étoit mort.

(*b*) Fleuve d'Oubli des Enfers.

(*c*) Voyez la Note du Cancer.

connois aux marques de leurs dignitez; mais la mort n'eſt pas loin ; je la vois s'aprocher furieuſe.

Quel horrible aſpect ! ſa cruelle faulx eſt toute enſanglantée ! mille bataillons de maladies la précédent, & mille dangers la devancent. De combien de cruels Miniſtres eſt-elle accompagnée ? Mais que dit-elle avec tant de bruit ? Elle s'avance ; je l'entends, & je vais le redire.

Je ſuis la mort, dit cette cruelle ; je moiſſonne, avec cette faulx, tout ce qui eſt ſur la terre, comme on fauche le foin. Jupiter m'a donné ſur l'Univers des droits inconteſtables. J'ai des ordres de n'épargner perſonne. Le pauvre, en ſa cabanne, eſt ſoûmis à mes loix, & la garde des Palais les plus ſomptueux n'en ſçauroit garantir les Monarques.(*a*)

Perſonne ne peut m'échaper. Les Rois ſont ſoûmis à mon joug ; j'humilie & j'aterre le faſte orgueïlleux des Pontifes. Il n'eſt enfin point de tête exempte de ce tribut. On ſe réfugieroit en vain aux extrêmitez de l'Ourſe glacée. (*b*) Les confins du monde ne peuvent cacher ni mettre les hommes à couvert de ma colére. Mes coups ſont par tout inévitables.

Dût-on ſe précipiter dans le ſombre ſéjour des Mânes, (*c*) ſe réfugier ſur les plages Méridionales les plus reculées ; dût-on enfin monter juſqu'aux aſtres les plus inconnus, on me trouve par tout, & cette faulx abbat les jeunes gens, comme les vieillards. Je n'ai nul égard pour les richeſſes, ni pour la Nobleſſe, fondée ſur les plus anciens monuments.

Combien

(*a*) *Mors æquo pulſat pede Regum turres,*
Pauperum que Tabernas
Horat.

(*b*) Conſtellation du Pole-Arctique, ainſi nommé de ἄρκτος, qui ſignifie OURSE.

(*c*) Divinitez infernales, ou ames des morts, du ſalut deſquelles on étoit incertain. LEMUR-AMES des damnez ; & LARES, ames des juſtes.

Combien d'hommes cette main a-t'elle précipitez dans les abymes du Tartare ? Priam (*a*) frapé aux pieds des Autels, a été ma victime. Ce ſuperbe Roi de Macédoine (*b*) qui, par l'éfort de ſes armes, avoit renverſé de ſi grands Royaumes, dont l'immenſe Univers ne pouvoit contenir l'eſprit vaſte, a été aſſené de ce dard dans la ſuperbe Babylône.

Peut-on nombrer les Héros Latins, deſcendants de Mars, qui ont plié ſous l'éfort de mes coups ? Ces Maîtres de la terre, dont la vertu héroïque avoit porté la renommée juſqu'aux aſtres, & qui s'étoient aſſujettis l'Ocean, n'ont pû m'échaper. Quel eſt celui qui m'a réſiſté, & qui a pû s'exempter de la loi générale ? J'ay arraché le Sceptre de la main des uns, & enlevé le Diadême de la tête orgueïlleuſe des autres : la parole leur a manqué ; je les ai privez de l'éclatante lumiere ; leurs corps inanimez, dépourvûs enfin de mouvement, ont été renfermez dans de ténébreuſes ſépultures.

L'Indien, l'Arabe, le Maure, le Scythe, l'Européen, l'Aſiatique, & l'Affriquain, brûlé des chaleurs de la Lybie, me craignent également. Je n'ai nul égard pour les perſonnes ni pour les différents lieux. Les tems, les mœurs, & les années, me ſont indifférents. Le méchant & l'homme de probité ; le ſage & l'inſenſé ; les enfans, les jeunes gens, les vieillards ; la laideur & la beauté n'ont aucune recommandation auprès de moi. Celui

(*a*) Roi de Troyes, Ville fameuſe par le ſiége de dix ans qu'en firent les Grecs, qui a donné lieu à L'ILIADE D'HOMERE, du mot *Ilium*, Forteresſe de Troyes.

(*b*) Alexandre ſe plaignoit de ce que l'Univers étoit trop petit pour le renfermer, & ſouhaitoit un monde nouveau pour avoir le plaiſir de le conquérir. Quel monſtre d'orgueïl. M. Deſpreaux lui rend une éxacte juſtice, en diſant :

Heureux ſi de ſon tems, pour cent bonnes raiſons,
La Macédoine eut eu des petites maiſons.
Et qu'un ſage tuteur, l'eut dans cette demeure,
Par avis de parents, renfermé de bonne-heure.

Celui-là même que je vois qui entre avant le tems dans mon Royaume, ſera mis au rang des pâles ombres quand les deſtins l'auront ordonné. Cette ſacrilége implacable acheva ce diſcours.

Une grande frayeur s'empara de mon ame; mon ſang glacé ſe retira dans le fond de mon cœur; ſurtout quand j'aperçûs cette ſourde éxécutrice députer dans tout l'Univers ſes cruels Miniſtres, qui compoſoient une troupe innombrable. Elle paroiſſoit ſe glorifier d'une ruïne générale. Les déteſtables éxécuteurs de ſes cruelles volontez ſe diſtribuënt de toutes parts, chacun d'eux s'empare d'une perſonne différente.

On voyoit des corps languiſſants par terre, tourmentez des plus affreuſes douleurs; elle arrivoit enſuite elle-même, & mettoit fin par ſa faulx redoutable à leurs peines mortelles: elle remarquoit, en paſſant, ceux dont la trâme n'étoit pas achevée de filer par Lachéſis, & dont le deſtin n'étoit pas rempli, & prenoit une joye barbare au carnage futur qu'elle devoit en faire.

Etonné, confus & tremblant, je proférai ces mots. O ſoins inutiles! ô vœux des hommes! ô vains travaux! eſpérances trompeuſes! conſolations d'un eſprit aveuglé! ô honneurs des humains! que vous êtes paſſagers! ô tems! que vous êtes ſujet à des variations! que nôtre vie eſt courte, incertaine & remplie de maux & de dangers! que vos aparences ſont trompeuſes! vous paroiſſez extérieurement douce & agréable, mais quel fiel & quel venin ne renfermez-vous pas?

Que ſommes-nous, miſérables? ſinon une pouſſiére élevée par les vents, auſſi fragiles que le verre, auſſi peu conſidérables que l'ombre fugitive, d'auſſi courte durée que les roſes, qui brillent le matin & languiſſent le ſoir. A preſent guais & vivants, dans l'inſtant la pâture des vers; maintenant forts & doüez de beauté, peu de tems après des cadavres hydeux.

De

De quoi peut nous ſervir d'amaſſer des treſors ? A quoi ſont bonnes les perles, l'or, l'argent & les habits précieux ? A quoi peut même ſervir la Royauté ? De quel uſage ſont les Palais incruſtez de marbre de Numidie ? Pourquoi d'un regard orgueïlleux mépriſer tout le monde & vouloir s'égaler aux Dieux, ſi la mort enleve tout ; ſi, miſérables que nous ſommes, nous devons périr comme l'ombre & la pouſſiere ; ſi, tôt ou tard, nôtre faſte & nôtre vaine gloire doivent être détruits ſans retour ?

Comme je faiſois en moi-même ces réfléxions, Callioppe, mere d'Orphée, vit la pâleur peinte ſur mon viſage, la crainte marquée ſur mon front, tremblant & pâle, j'obſervois & marchois en frémiſſant.

Raſſurez-vous, me dit-elle, & muniſſez-vous d'une noble hardieſſe. La crainte ne convient qu'à une ame vile ; elle ne ſied pas aux grands hommes. Quelle raiſon avez-vous de tant craindre la mort?

Déeſſe, lui répondis-je, ma crainte eſt légitime : ce mouvement eſt donné par la nature à tous les animaux : il n'en eſt pas un qui n'en ait horreur & ne la fuïe. Elle ôte la vie, les richeſſes & les délices : elle détruit le corps, le réduit au néant ; & jusques aux os mêmes, ſont réduits en pouſſiére : elle prive de tous les biens ; elle eſt enfin le plus grand des maux. Il faudroit être de fer pour ne pas aprehender un monſtre ſi cruel.

La fille de Jupiter me dit, en ſoûriant, vous vous trompez & vous vous laiſſez deçevoir par l'aparence & par l'ombre du vrai ; mais il n'a pas été acordé à tout le monde de découvrir la vérité.

Il y a un rameau (*a*) au milieu de cette forêt, entouré d'arbres les plus épais & caché dans les détours les plus reculez ; ce rameau d'or enfin n'eſt découvert

(*a*) Imitation de l'Eneïde de Virgile.

Quem terrigit omnis
Lucus, & obſcuris claudunt convallibus umbræ.

vert que par ceux à qui des colombes (*a*) pures le démontrent. Pour moi, qui ſuis de l'illuſtre ſang des Dieux, il m'eſt permis de connoître la vérité, & je peux vous la dire ſi vous voulez me prêter atention. Déeſſe, lui répondis-je, je n'ai rien plus à cœur. Il faut, dit-elle, nous écarter un peu d'ici; ſuivez-moi.

Elle me conduiſit dans un lieu élevé, qui n'étoit pas éloigné: on y voyoit la lumiére du ſoleil, qui frapoit le ſommet de la montagne de ſes rayons les plus purs. Cet agréable flambeau en avoit chaſſé les plus épaiſſes ténébres. Nous nous aſſîmes auprès d'une fontaine, à l'ombre d'un laurier, & ma conductrice, de ſa bouche divine, prononça ce diſcours.

L'homme qui ſe confie témérairement à ſon eſprit & à ſes lumiéres, devient la riſée & le joüet des Dieux; quand il oſe ſur-tout pénétrer les ſecrets de la nature & foüiller dans les arcanes Divins: comme ſon eſprit eſt effectivement imbécile à ce point, qu'il ne peut diſtinguer ce qu'il a devant ſes pieds, de quel droit peut-il eſpérer de découvrir ce que Dieu a caché dans le ſein de la nature? Il croit cependant tout ſçavoir: il eſt cauſeur, malheureux, aveugle, téméraire, plein de démence. Il ſe flâte lui-même & s'eſtime beaucoup: l'amour-propre eſt l'origne de cette folie. C'eſt le nuage épais qui l'empêche de connoître la vérité.

Défaites-vous de l'amour-propre, vos yeux verront plus clair, & ce qui vous paroît bon, ne tardera pas à vous paroître moins bon ou peut-être mauvais. Ce que vous enviſagez comme de grands maux, deviendra le plus ſouverain des biens.

Après

(*a*) Autre Imitation de L'ENEÏDE.

Maternas agnoſcit aves,
Et geminæ cui ſorte columbæ,
Ipſa ſub ora viri cœlo venere
Volantes.

On n'a qu'à lire d'Eſpagnette, & l'on trouvera l'allégorie de ce paſſage.

Après avoir chaſſé les épaiſſes ténèbres qui vous environnent, aprenez que le genre-humain n'eſt autre choſe qu'un Outre rempli de vents, que la fortune roule avec ſa boule d'un & d'autre côté; mais hélas! celui qui eſt ſage préfére la mort à la vie, puiſque les hommes ſont continuellement tourmentez pendant qu'ils ſont ſur la terre, ou qu'ils ne joüiſſent tout au plus que de biens périſſables mêlez d'un affreuſe amertume.

Vous ſerez aiſément perſuadé de cette vérité, ſi je vous repreſente les biens & les maux de la vie des hommes; ce que je vais faire le plus ſuccinctement qu'il me ſera poſſible. Après les avoir comparez, vous connoîtrez la vie telle qu'elle eſt, & vous verrez ſi la mort eſt ſi redoutable que vous vous l'étes figuré. Il faut commencer par les richeſſes, que tout le monde deſire & recherche, qu'on loüe & qu'on admire: je vais m'éforcer de vous démontrer ce qu'elles ſont. Déeſſe, répondis-je, vous pouvez vous épargner cette peine, j'ai apris de Minerve juſqu'à quel point elles ſont mépriſables. La vertu, & ſon fils Timalphes, m'ont fait mépriſer la volupté. A ces deux choſes près, Déeſſe, parlez & m'enſeignez, de grace, ce qu'il vous plaira. Nous allons donc commencer par la Nobleſſe, répondit-elle, qui eſt placée au nombre des ſouverains biens.

Aujourd'hui tout le monde veut être noble, & chacun croit l'être à juſte tître, quoi qu'on ſoit auſſi éloigné d'en mériter la glorieuſe qualité, qu'il y a de diſtance de l'Ebre aux Indes. Mais qu'eſt-ce au fond que la Nobleſſe pour en faire tant de cas! je tâcherai de ne pas m'écarter de la vérité; mais, hélas! à quoi bon la confeſſer ſi l'on refuſe de la croire? Certains animaux naiſſent & fuïent le jour, & ne marchent que dans les ténèbres. (*a*) C'eſt de cette maniere

(*a*) Comme la Choüette, la Chauve-ſouris, le Duc, &c.

maniere que la plûpart des hommes ne peuvent connoître la vérité & ne s'en soucient même pas. C'est de cette façon que Dieu & la nature ont distinguée mille cathégories (*a*) différentes dans la race mortelle; & celui-là, qui a un juste discernement, reconnoît dans la seule espéce des hommes tous les autres animaux rassemblez, puisque jusqu'à present les hommes ont différentes mœurs & différents génies.

La plus considérable partie du genre-humain suit les ombres & les ténèbres, & ils ne peuvent reconnoître la vérité; leurs foibles yeux ne peuvent soûtenir l'éclat du soleil, & un très-petit nombre est capable de le regarder fixement. Ces derniers sont doüez d'un esprit Divin.

La Noblesse, selon les idées du vulgaire ignorant, procéde ou des grandes richesses ou du sang, lorsque quelqu'un doit sa naissance à une illustre origine, dont l'arbre généalogique fait parade d'ayeux, de bisayeux & de blazons antiques.

On y voit de somptueux éloges rendus à la vertu des peres. Mais, hélas! que le jugement du vulgaire s'écarte en pareil cas de la vérité, comme ce n'est que trop la coûtume. L'opinion commune est le partage de bien des gens; mais la raison n'est du ressort que de peu de personnes.

Si celui qui est riche doit être regardé comme noble, il s'ensuivra qu'un boucher, un barbier, un pêcheur, un marchand de chevaux, un berger, un boulanger, un corroyeur, un bouvier, un fripon, un brigand, & tout autre, de la plus basse lie du peuple, y pourra parvenir; car il faut avoüer que plusieurs de ces gens se trouvent riches, ou peuvent le devenir. (*b*)

Il

(*a*) Du mot Grec, κατηγορια, certaines classes ou distributions dans lesquelles les Philosophes renferment toutes choses, & qui forment les partages d'un discours ou les articles d'une science.

(*b*) En effet, que de gens se sont levez Roturiers qui se couchent

Il arrive ſouvent que la fortune éleve les miſérables, & quelquefois les précipite, ſelon le caprice inconſtant de ſa rouë. Marius (*a*) ne fut-il noble que quand il entra en triomphe dans la ville de Rome, avec les aplaudiſſements du peuple & du Sénat, couronné de lauriers, monté ſur un char, traîné par quatre chevaux plus blancs que le nége ? Mais, le même, après avoir été chaſſé par Sylla, éxilé de ſa patrie, obligé de ſe cacher à Minturne, dans le Royaume de Naples, & même d'être renfermé dans une honteuſe priſon ; quand, dis-je, il étoit obligé de mandier dans les campagnes de Carthage & qu'il mangeoit du pain deſtiné aux gens qui bêchoient la terre ; le même ceſſoit-il d'être noble ?

O jugement des Dieux, que vous êtes impénétrable ! Mais non, dira le peuple imbécile, ſa Nobleſſe l'avoit abandonné, & elle n'eſt revenuë que quand Marius revint à Rome, le ſort ayant changé de face, ce ſentiment ſeroit extravagant ſans doute.

Si la Nobleſſe procéde de l'or, qui naît de la terre, de la fraude, du vol ou de l'uſure, la Nobleſſe par conſéquent tireroit ſon origine de l'uſure, du vol & de la fraude. O jugement inſenſé du vulgaire! ô troupe ſans ame ! jamais les richeſſes n'ont pû ennoblir

---

couchent le ſoir Nobles, après avoir obtenu certaines Panchartes munies de certains Sceaux, tandis qu'un homme aura expoſé pendant des 40. ans la vie pour le ſalut de ſa Patrie, auquel le degré de Lieutenant-Général des Armées ne peut donner la Nobleſſe. Mr. de Catinat, & le Maréchal de Fabert, nous en ſont d'illuſtres exemples.

(*a*) Il étoit d'une obſcure origine. Il fut ſept fois Conſul. La brigue de Sylla s'étant trouvée plus forte que celle de Marius, le dernier fut obligé de ſe ſauver & de ſe cacher dans les roſeaux d'un marais, près de Minturne. On dit qu'un ſoldat, qu'on avoit chargé de le tuer, ſentit à ſa vûë tant de reſpect qu'il ne put éxecuter ſon aſſaſſinat. Il fut longtems en Affrique, menant la condition d'un pauvre banni.

ennoblir l'homme : la vraye Nobleſſe eſt ſans prix & ne peut s'aquérir au poids de l'or.

Quoi, race miſérable ! vous vantez la vertu de vos peres ; vous loüez vôtre illuſtre origine, lorſque par vous-mêmes vous feriez rougir ces illuſtres morts, s'ils étoient capables de ſentiments !! On ſe contente de raconter les actions de ſes peres ;; on montre les monuments glorieux de ſes ancêtres ,, & les trophées élevez par ſes biſayeux, tandis que ſoi-même on eſt livré à des crimes innombrables, & pendant que l'on eſt lâche & ſans vertu ; & l'on oſe ſe croire noble, par ce qu'on doit le jour à un ſang illuſtre.

De quel droit s'aproprier les dépoüilles d'autrui ? Et pourquoi la loüange aquiſe par vos peres ſeroit-elle la vôtre, puiſque vous leur faites deshonneur ,, & que, dégénérant de leurs vertus, vous êtes un infâme ? C'eſt le geay qui prend le nom du cygne, & la corneille, qui, revétuë des plumes du paon, veut paroître telle : mais la nature vous fait reconnoître ; elle eſt la ſource de la Nobleſſe ; c'eſt d'elle que procédent les ames viles, auſſi-bien que les cœurs Céleſtes. C'eſt elle qui donne les ſemences à tous les Eſtres : *C'eſt à l'eſprit que la Nobleſſe eſt dûë, & non pas au corps.*

On voit tous les jours des eſclaves qui ſont beaux, grands & robuſtes. La Nobleſſe eſt la décoration de l'ame ; c'eſt un certain courage qui naît avec nous, qui nous porte aux grandes actions & nous fait mépriſer les choſes viles. Elle s'éforce de monter en haut, comme le feu, & veut pénétrer juſqu'aux nuës.

Celui qui, par un céleſte preſent, a reçû cette force, deviendra bon, patient dans l'adverſité, ſera doüé d'un jugement ſain & ſera atentif & avide d'aquérir de la loüange à juſte tître. Mais, hélas ! la nature n'acorde pas à tout le monde un ſi grand bien.

La mémoire du petit nombre de gens, qu'elle en a gra-

a gratifiez, ſe conſerve long-tems après leur mort. Cependant, ô mœurs ! ô folie ! chacun ſe dit & veut être crû noble.

O troupe de fourbes audacieux ! ô vil troupeau ! les grands noms vous flâtent ; la réputation & la gloire vous plaiſent. Pourquoi le travail & la vertu n'ont-ils par ſur vos cœurs le même aſcendant, puiſque c'eſt par eux que vous pouvez être nobles à juſte tître ? Mais, hélas ! vous préférez d'être regardez comme ſages & juſtes, ſans en avoir aquis le nom glorieux ! Pourquoi une monnoye fauſſe, & une choſe qui n'a que la reſſemblance du pain, ſans en être effectivement, ne vous plaiſent-ils pas, comme le faux nom de la Nobleſſe ?

Aprenez, ô eſprits fols ! à mettre un frein à vos deſirs, à réprimer vos paſſions aveugles & à vous ſervir de vôtre raiſon, pour vous empêcher de tomber dans le crime & pour vous faire ſuivre la juſtice. Commencez par vous connoître vous-mêmes ; que le travail ceſſe de vous effrayer ; fuyez la nonchalance ; ce ſont les vrais moyens d'aquérir la vertu ; pour lors vous êtes nobles à juſte tître : voilà la vraye Nobleſſe ; ce ſont les vrais preſents des Dieux, inconnus des ignorants. C'eſt par de pareils moyens que les Romains, iſſus de la Race Troyenne, (*a*) ont porté juſqu'aux aſtres la gloire de leur Empire. C'eſt en quittant cette route qu'ils ſe ſont détruits & précipitez ; car dès l'inſtant que leurs lâches deſcendants, (*b*) au milieu de la proſpérité & d'un Empire tranquile, ſe ſont livrez aux délices, aux jeux & au luxe, ils ont en peu de tems dégénéré de la gloire de leurs ancêtres.

La

(*a*) Enée, fils d'Anchiſe, étoit Troyen & a jetté les premiers fondements de l'Empire Romain ; ce qui a donné lieu à L'Ene'ide de Virgile.

(*b*) Les Romains ſe ſont conſervez dans leur vigueur, ſous leurs Conſuls, & ont commencé à dégénérer ſous leurs Empereurs.

La vraye Nobleſſe, pour laquelle ils avoient conçû de l'averſion, les a abandonnez ; elle s'eſt retirée chez les Dieux. La luxure & le vice de leurs neveux, croiſſant de jour en jour, tout l'orgueïl de Rome s'eſt enfin trouvé confondu.

Non, ce n'eſt ni la race ni le ſang ni l'ordre ſucceſſif des ſtatuës antiques ni l'abondance de l'or qui peuvent ennoblir; mais la ſeule vertu ; c'eſt d'elle qu'Hector (*a*) & Hercules ont reçû la Nobleſſe, auſſi-bien que celui qui a aquis à Troyes une gloire immortelle, & tant d'autres Héros, dont la réputation s'eſt conſervée depuis tant de ſiécles.

Pourquoi ſe glorifier d'être iſſu de parents nobles ? Qu'en peut-on inférer à vôtre avantage, ſi vous n'êtes rien par vous-mêmes & ſi vous ſoüillez une illuſtre famille à laquelle vous faites une tache irréparable, ſi vous en êtes la honte & le deshonneur ? C'eſt comme ſi un lion donnoit la naiſſance à un âne. Vous n'êtes plus qu'un monſtre, qui deshonorez une grande maiſon.

La Nobleſſe, croyez-moi, ne ſe laiſſe pas par teſtament ; la vertu n'eſt pas héréditaire, comme une maiſon des champs & des meubles. C'eſt un don que la nature avoit fait à vos ancêtres, qu'elle ne prodigue pas à tout le monde.

Remontez juſqu'à l'origine de vôtre race, vous y trouverez des artiſants, des laboureurs, & vous en verrez un qui, né du plus bas lieu, a tracé le premier à ſes deſcendants le principe de la Nobleſſe, qui s'eſt acruë petit-à petit & par degrez pendant un long-tems, & qui vieillit & ſe détruit à la fin. Le tems enleve

(*a*) Fils de Priam, Roi de Troyes, grand guerrier, qui fut vaincu par Achilles.

Je me ſouviens à cet égard d'un parfaitement beau vers Latin, fait à l'éloge de Monſeigneur le Maréchal de Villars. Ce grand Capitaine s'apelle Hector.

Hic novus Hector adeſt quem contra
Nullus Achilles.

C'eſt-à-dire qu'il eſt invincible.

leve & détruit tout. Qu'eſt devenuë la Race des Pompées (*a*) & des Cézars ? (*b*) Qu'eſt enfin devenu Scipion, (*c*) qui par ſa vertu avoit aquis le fameux ſurnom d'Afriquain ? Qui pourroit croire l'extinction d'une Race ſi illuſtre ?

Une grande maiſon tombe, ſe détruit preſque, eſt enſuite relevée, & retombe à la fin. Rien enfin n'eſt durable en ce monde. Si le Ciel a coûtume de varier, il en eſt ainſi de toutes les choſes périſſables. Pouvez-vous reconnoître la race, pouvez-vous diſcerner l'arbre que par ſes fruits ? Rien ne prouve mieux qu'on eſt d'une Race illuſtre, que de l'être ſoi-même: mais, hélas ! il n'en eſt pas ainſi.

De grands Seigneurs ont ſouvent donné la naiſſance à un homme mépriſable : la laideur quelquefois nâquit de la beauté.

Les gens les plus robuſtes ont eu des enfants foibles & infirmes, & l'on a vû des fols devoir l'eſtre à des gens très-ſenſez.

L'eſprit, comme le corps, émanent de nos peres. Ils ne ſont cependant pas les maîtres de nous acorder l'eſprit. C'eſt à la nature que ce droit eſt réſervé.

La plus noble origine ne fera rien de bon, ſi elle n'eſt pas ſecondée des Céleſtes influences. Rien n'eſt ſi

(*a*) D'une race très-noble, parmi les Sénateurs. Il triompha de l'Affrique, de l'Europe & de l'Aſie. Cézar le défit à la Bataille de Pharſale. Il ſe retira chez Ptolomée Roi d'Egypte, ou un vil eſclave lui coupa la tête, après trois Conſulats, autant de triomphes, & après avoir remporté des Victoires dans toutes les parties du monde. Qui peut être aſſez inſenſé pour ſe fier à la proſpérité ?

(*b*) Originaire D'ANCUS MARTIUS, quatriéme Roi de Rome ; & du côté paternel, D'IULUS ou ASCAGNE, fils d'Enée, premier Prince Romain. Il fut aſſaſſiné au Sénat. Il dit, avec beaucoup de douceur à Brutus, l'un de ſes aſſaſſins ; *Tu quoque mi Brute.*

(*c*) Il étoit d'une très-illuſtre famille de Rome. On ne ſçauroit tarir ſur l'éloge de ce fameux Romain. Il étoit magnanime, courageux, debonnaire. Il vainquit Annibal, & conquit Carthage ; ce qui le fit ſurnommer L'AFRIQUAIN.

ſi vrai que le proverbe vulgaire : c'eſt l'année qui produit les moiſſons & non pas la culture. Les meilleures graines, ſi elles ſont enſemencées ſous des aſtres contraires, ne produiront que de l'yvroye ou périront tout-à-fait.

Ce n'eſt donc pas un pere qui peut ſeul donner la naiſſance à des enfants nobles ? Il faut que le Ciel y concoure; c'eſt pour cela qu'on voit naître du milieu du plus bas peuple, des gens illuſtres qui s'aquiérent une grande renommée qui leur ſurvit.

Qui étoit Virgile ? (*a*) Qu'étoit-ce que Ciceron ? (*b*) Le ſage Caton (*c*) lui-même ? En un mot, qui étoit Horace ? (*d*) Ils étoient tous nez du milieu du peuple. Quel étoit le ſçavant Homére, (*e*) auquel nous ne connoiſſons ni patrie ni parents certains ? Quel étoit le pere de Démoſthénes ? (*f*) La mere d'Euripide ? (*g*) Qui étoit Socrate (*h*) le divin ? Socrate, dans les leçons

(*a*) Fils d'un Potier d'Andes, dans le territoire de Mantouë.

(*b*) Je crois que PALINGENE s'eſt trompé, quand il regarde Ciceron comme iſſu d'une baſſe origine. Il étoit fils de Chevalier Romain, & iſſu de TATIUS Roi des Sabins.

(*c*) C'eſt aparemment Caton d'Utique & le Philoſophe; il étoit neveu de Caton le Cenſeur, dont on n'a jamais bien ſçû l'origine.

(*d*) Fameux Poëte Latin Lyrique, étoit fils d'un affranchi. Son pere avoit par conſéquent été eſclave.

(*e*) Voyez la note d'Homére, dans le Taureau, PAG. 36.

(*f*) Il me paroit que PALINGENE s'eſt mépris, en regardant Démoſthénes comme iſſu d'une baſſe extraction. Il falloit qu'il dût ſa naiſſance du moins à des Bourgeois aiſez, puiſqu'il fit condamner ſes tuteurs à lui rendre trente talents.

(*g*) Fameux Poëte Tragique, contemporain de Platon & de Socrate. On dit qu'il fut dévoré par des chiens; d'autres, qu'il fut mis en piéces par des femmes. Peut être eut-il beaucoup de jaloux, des ouvrages qu'il mit au jour en ſon tems, qui ſont les chiens & les femmes qui le dévorérent & le déchirérent.

(*h*) L'Oracle d'Apollon, étant conſulté pour ſçavoir quel étoit le plus ſage des Athéniens, nomma SOCRATE. Cet Oracle pouvoit bien être la voix publique.

Vox populi, vox Dei.

Il mourut empoiſonné par du jus de ciguë.

leçons duquel Platon a puisé, comme dans des sources Divines, & qui, au jugement d'Apollon même, a parû être le seul qui fut vrayment sage? Le même étoit fils d'un marbrier, & sa mere étoit une matrône ou une acoûcheuse.

N'avons-nous pas vû des Rois s'élever du milieu du peuple, des Consuls, des Empereurs? Enfin, pourquoi les chevaux, les chiens, & les autres brutes, dégénérent-ils de leur premiere race? Aucune chose ne reste long-tems dans son premier état. Tout dépérit. C'est la loi de la nature & du destin. De nouvelles choses renaissent & se rétablissent; c'est la vicissitude du monde.

Dieu, du milieu de sa gloire, a fait les plus grandes, des plus petits commencements; & il réduit, avec la même facilité qu'il augmente, avec magnificence, & change à chaque instant la face de l'Univers avec une sagesse infinie. (*a*)

Je ne veux pas pour cela inférer qu'il ne soit avantageux d'avoir des parents illustres & de naître d'une race noble: c'est un avantage qu'on doit au destin. Un grand nom fournit quelquefois des secours, des exemples: c'est une perpétuelle exhortation au bien qu'une haute naissance, & souvent de pareils enfants ressemblent à leurs peres, pourvû que les destins & la fortune ne s'opose nt pas au dessein de la nature.

C'est cette même nature qu'il faut suivre; s'écarter de ses loix, c'est entasser montagnes sur montagnes, pour chasser Jupiter de son Trône Céleste, comme l'entreprirent autrefois les Géans dans la Macédoine, quand ils entassérent Ossa sur l'Olympe, & Pélion sur Ossa.

Il faut donc conclure qu'il ne suffit pas d'être regardé comme noble par le peuple, pour l'être effectivement. Si vous êtes toûjours paré, le visage lavé,

(*a*) *Attoniti mirentur qui rerum causas ignorant videntes mundum nihil aliud esse quam perpetuam metamorphosim.*

lavé, nourri de mets exquis, magnifique dans vos habits, & que vous parliez avec oſtentation de vôtre famille ou de vôtre maiſon, vous n'êtes pas noble pour cela, mais ſeulement fortuné : vous êtes un Outre doré, ou ſemblable à une ſtatuë de marbre : cependant perſonne ne s'embarraſſe d'autre choſe ; l'on ſe contente du ſimple nom de la Nobleſſe & de la vertu, & l'on aime mieux paroître homme que de l'être effectivement.

O Dieux ! chacun veut porter des noms magnifiques & des tîtres illuſtres ; on les affecte, on ſe les arroge, on les recherche, on les dérobe enfin, comme s'ils étoient dûs : c'eſt un âne qui veut paſſer pour un léopard, & une fourmi pour un lion.

On s'embarraſſe peu d'être ſage, généreux, juſte, ſçavant, & même honnête homme. On eſt content de l'écorce, & de paſſer pour tels.

L'ombre de ces choſes eſt le voile qui cache les plus mauvaiſes mœurs ; c'eſt un lys qui n'eſt blanc que de nom & non pas d'éfet. C'eſt à pareil tître que bien des gens ſont nobles, comme Paſquin paſſe à Rome pour être un homme ; parce que ſouvent on lui donne des épithétes, de courageux, de noble, de femme de mauvaiſe vie.

Cette ſtatuë de marbre prend-elle pour cela ces qualitez ? Je ſupoſe même que vous ſoyez noble, de nom & d'éfet ; qu'en réſultera-t'il ? Mais j'aurai des loüanges & des honneurs, me direz-vous, ces choſes ne méritent-t'elles pas d'être recherchées ?

La vertu procéde de la vraye Nobleſſe : la loüange & les honneurs procédent de la vertu. Qu'il eſt difficile de l'aquérir cette vertu ! Si vos vûës étoient moins bornées, vous connoîtriez quels travaux en coute l'aquiſition : combien les hommes ont de peine à la poſſéder, & combien elle rend la vie amére, quoiqu'en puiſſent dire les Stoïciens. (*a*)

Examinons

(*a*) Sexte de Philoſophes, diſciples de Zénon, ainſi nom-

Examinons d'abord quelle eſt la vertu, qu'on apelle morale ; cette partie eſt difficile. Quels immenſes travaux ne faut-il pas employer pour la poſſéder ? Il faut déclarer une guerre ouverte à la nature, puiſqu'elle a créé le genre-humain infirme, ayant une pente involontaire au mal & une opoſition directe au bien.

O Dieux ! combien nos pas ſont gliſſants vers le vice ! Pourquoi ces ſemences pour le mal ſont-elles ſi homogênes à l'homme ?

O Prométhée ! fut-ce vôtre faute ? ou bien ſi, comme on le dit, un mauvais démon a mis ces maladies dans nos cœurs & nous a pêtris de l'amour prophane du crime ? O chemin plein de difficultez, de détours & de travaux ! qui nous conduiſez à la pratique des bonnes mœurs & à la vie des Dieux.

Qui eſt-ce qui eſt bon ? Perſonne ne l'eſt de ſon propre mouvement. Qui eſt-ce qui n'eſt pas mauvais, ſinon celui qui refuſe de pécher par la crainte des Loix ? (*a*) Heureuſe impuiſſance qui nous empêchez de commettre le crime ! qu'il eſt difficile de réſiſter au fatal penchant de la nature ! & que ne coûte pas la victoire qu'on remporte ſur ſoi-même ? Que les folles paſſions du cœur ont de force ! c'eſt pourquoi il faut dès l'enfance leur livrer un combat continuel, afin de pouvoir donner des rênes aux vices.

La ſeule habitude peut rompre les forces de la nature, & il faut bien des années pour affermir la pratique des vertus.

La vie de l'homme eſt un combat perpétuel ; c'eſt un champ rempli d'ennemis & une embuſcade pleine

---

nommée, du mot Grec Στοὰ, *Portique*, parce qu'ils diſcouroient publiquement ſous les Portiques d'Athénes. La baſe de leur ſyſtême étoit de croire qu'un homme vertueux ne ſouffroit rien, même au milieu des ſuplices.

(*a*) Ce proverbe Latin le juſtifie, *Nitimur, in vetitum.*

ne de voleurs. Quel eſt l'athlette aſſez vigoureux pour échaper à tant de dangers ?

Quand on eſt partagé des faveurs de la fortune, les paſſions déréglées s'emparent de nôtre ame ; l'orgueïl nous ataque de toutes ſes forces, la pareſſe, la gourmandiſe & l'audace impudente ſe mettent de la partie. Si au contraire on ſe trouve dans l'adverſité ; la douleur & la crainte nous aſſiégent, le cruel poiſon de l'envie & de la colére nous tourmente. On ſaiſit avec avidité tous les moyens qui ſe preſentent pour chaſſer la pauvreté ; la fraude, les rapines, le larcin ſont employez pour réparer la cruauté du ſort.

O mortels ! vous flotez entre Scylla & Carybde, & vous trouvez de toutes parts les écueïls des vices : pour éviter un mal, vous tombez dans un autre. Que de travaux, que de dangers n'avez-vous pas à ſoûtenir pour devenir vertueux ?

Pour aquérir cette vertu, qui eſt la modératrice des actions, il faut abandonner les plaiſirs, pour ſe livrer à une triſte prudence & mener une vie peu agréable ; pour ſuivre la juſtice, il faut abandonner l'utile.

Chacun aime la juſtice chez autrui, & peu de gens veulent loger chez eux cette vertu.

Si l'on veut être prudent, on devient martyr des précautions & la douce confiance eſt bannie de nos cœurs, puiſqu'on ne rencontre de toutes parts que fourbes & que détours.

Celui, qui eſt bon & doux, eſt ſouvent offenſé ; il eſt plus en danger, & les embuſches ſemblent naître ſous ſes pas.

Le monde eſt une maiſon remplie de maux & la patrie des crimes. La probité en eſt éxilée.

On voit le chaſſeur ſans ceſſe ocupé à chaſſer les liévres, les daims & les chévreüils. Ces animaux ſont doux & timides ; mais le voit-on ſi ſouvent ocupé à chaſſer les ours & les lions, qui au contraire reſtent tranquiles dans leurs forêts ?

Soyez

Soyez doux & ſimple de cœur, & de mœurs innocentes, vous ne tarderez pas à être la proye des loups dévorants. Le monde ſemble être le païs natal de tous les tyrans; le fort écraſe le foible, & le grand oprime le petit : l'aigle, porte-foudres, épouvente les cygnes timides, & l'épervier dévore les grives & les colombes : le ſerpent, émaillé de diverſes couleurs, engloutit les miſérables grenoüilles. Dans les forêts, les bêtes féroces font une guerre continuelle aux bêtes fauves. Et vous, Empire de Nérée, (*a*) n'avez-vous pas vos monſtres, qui abſorbent dans leurs énormes goſiers les plus petits poiſſons?

Dangers de toutes parts, ſur mer, ſur terre, juſques dans l'air; l'ennemi eſt par tout.

A quoi ſert donc l'innocence? Quel avantage a donc cette vertu qui nous rend doux, puiſqu'elle nous livre deſarmez au milieu de nos ennemis? Mais, m'allez-vous dire, la probité eſt protégée par les Loix & par les Princes. Plût-il aux Dieux que cela fût!

Les Loix par tout ſe taiſent devant les richeſſes & la faveur : les Rois s'apaiſent par des preſents & ſe laiſſent fléchir par les prieres de leurs Courtiſans. Ils condamnent ſouvent la perſonne, qui n'a fait d'autre crime que celui d'être pauvre & de n'avoir pas de faveur. D'autres ſortent innocents des mains de la juſtice.

Hélas! un petit moucheron reſte envelopé dans une toile d'araignée, tandis qu'une groſſe mouche au contraire briſe la toile & ſe retire ſaine & ſauve. Les Loix, diſoit le ſage Scythe Anacharſis, (*b*) n'envelopent que les miſérables; mais elles fourniſſent de larges iſſuës aux gens puiſſants.

L'autre partie de la vertu, qui s'aplique à la recherche

(*a*) Fils de l'Ocean & de Thétis. Il étoit pere des cinquante Néréides.

(*b*) L'un des ſept Sages de la Gréce.

cherche des cauſes de la nature & de la vérité preſque impénétrable, eſt d'une difficulté & d'un travail qui ne peut être exprimé que par ceux qui la connoiſſent.

Il faut, dès la plus tendre jeuneſſe, être ſoûmis à la férule d'un pédant de Précepteur, eſſuyer des châtiments de toutes eſpéces, reciter les larmes aux yeux d'ennuyeuſes leçons, être renfermé dans une école, comme dans le plus obſcur cachot : nulle liberté d'aller où l'on veut, que ſous le bon plaiſir d'un Pédagogue tyran. Il faut même ſe gêner ſur les néceſſitez les plus naturelles, & ſe paſſer enfin de manger & de jouër; privation difficile à décrire pour de jeunes écoliers.

On arrive à l'âge de puberté; nouvelles études; il faut ſe rendre à Naples, s'expoſer ſur le Golphe Adriatique & courir les Mers de Toſcane. Un autre va à Pérouſe ou à Rome. (*a*) Quelle incommodité n'a-t'on pas à ſouffrir, éloigné de ſa patrie ? Il faut preſque renoncer à la nourriture, au ſommeil & à Vénus, pour ſe livrer entier à la lecture & à l'étude; ſans quoi l'on ne peut parvenir à être vrayment ſçavant; beaucoup en ayant le nom, mais très-peu l'étant en effet. Il faut que ceux qui viſent au comble de la doctrine, renoncent aux plaiſirs & abandonnent la ſéduiſante volupté; elles détournent l'eſprit du pénible chemin qu'il faut parcourir pour arriver au ſanctuaire de la blonde Minerve, & il faut ſacrifier de longs & aſſidus travaux pour aquérir de la réputation & ſe faire un nom dans le monde.

A force d'études l'eſtomac ſe débilite & ne fait plus ſa coction ordinaire; la vuë s'affoiblit, la pâleur, la maigreur & la vieilleſſe mettent fin à tous nos maux. Qu'y a-t'il d'étonnant en cela ? Il n'eſt pas de la nature des hommes de connoître la vérité; c'eſt le propre des Dieux. C'eſt comme une chauve-

(*a*) Il faut ſe ſouvenir que l'auteur étoit Italien.

chauve-souris, qui a la vuë trop foible pour soûtenir les rayons du soleil : ainsi l'esprit humain est forcé de retomber, toutes les fois qu'il veut s'élever trop haut & pénétrer jusqu'aux Cieux d'un vol téméraire, & les mortels n'entreprennent pas impunément ce qui n'est possible qu'aux Dieux. Ils extravaguent d'autant plus, qu'ils en sont plus entêtez, n'ayant par eux-mêmes aucune connoissance que les secours & les lumiéres qu'ils reçoivent d'en-haut.

O heureuses intelligences ! quel est celui des mortels qui connoît le monde ? Qui peut avoir une juste idée de son immensité ? Qui peut avoir la moindre notion de sa formation ? Quel est l'imagination qui peut concevoir la grandeur du Maître de ce monde, des espéces qu'il a animées & des innombrables causes cachées de tous les estres, les semences dont ils procédent & leurs qualitez occultes ?

O suprêmes intelligences ! ces connoissances sont les atributs de la félicité de vôtre vie, & sont vos éternels plaisirs, exempts du soin de prendre des nourritures, de vous livrer au sommeil ; affranchis de maladies, de travaux, de soucis, de crainte & d'espérance, vôtre essence impassible n'est éternellement occupée que de la vérité.

C'est à vous seuls que convient la sagesse : les mortels, incapables de l'aquérir en entier, doivent se contenter d'être prudents à se conduire, d'éviter ce qui les incommode le plus, de rechercher ce qui leur est utile afin de passer doucement cette vie d'exil.

Que peut faire de mieux l'homme, que ce qui lui est enseigné par la prudence ? C'est elle qu'on doit consulter pour la conduite de la vie ; elle seule nous peut préserver des épines, au milieu desquelles nous marchons.

En effet, ne doit-on pas regarder comme insensé celui qui, au mépris des choses utiles & qui lui sont propres, recherche avec empressement les choses

vaines & qui lui ſont étrangéres ? Mal inſtruit de ſes propres forces, il entreprend ce qui eſt au-deſſus d'elles ; il s'éleve trop haut & ſe trouve forcé de tomber, avec autant de précipitation qu'Icare qui fut englouti dans la mer.

C'eſt l'image de la grenoüille, orgueïlleuſe imitatrice du bœuf : c'eſt un Phaëton, qui d'une main mortelle s'empare des rênes des chevaux Céleſtes ; qui eſt précipité dans le Pô, & quite le char lumineux avec la vie.

Le prudent ſe renferme dans les bornes de la nature ; ſa hardieſſe eſt meſurée, & s'il ſe livre à une heureuſe audace, il ne le fait qu'avec les ſecours de la Divinité.

Mortels, n'allez donc pas entreprendre des choſes au-deſſus de vos forces, & jaloux des droits des Dieux n'empiétez pas ſur leurs facultez.

Les hautes entrepriſes ſont ordinairement ſuivies de chutes précipitées & de railleries. C'eſt un bœuf qui voudroit voler du haut d'un rocher, ou un âne joüer de la guitâre.

Quand un homme raſſembleroit tous les talents & toute la doctrine, qu'il ſeroit en état d'écrire ſur tous les ſujets, qu'en réſultera-t'il d'avantageux pour lui ? Quelle récompenſe eſt atachée à de ſi grands travaux ? La loüange, la gloire & la réputation, m'allez-vous dire, ou l'immortalité de la renommée. Je vois qu'il faut que je vous expliquee ce que c'eſt que la loüange, l'honneur & la réputation. Ces choſes paroiſſent bien différentes de ce qu'elles ſont en effet ; leur aparence faſcine les yeux par un ombre & par un voile épais. C'eſt par leur faux extérieur que ſéduits, nous prenons les maux pour les biens, & la honte pour la loüange. Voilà la ſource de la folie. C'eſt un cuivre argenté ou un fer doré : ce ſont des châtaignes pourries enfermées d'une écorce trompeuſe, & des loups revêtus de la peau des agneaux : ce ſont des murailles couver-

tes de tapiſſeries, dont les fentes antiques ſont cachées.

La partie de l'eſprit, qui éxamine les choſes par leur intérieur, & qui les examine juſques dans ce qu'elles ont de plus caché, eſt préférable: c'eſt d'elle qu'on doit ſe ſervir; c'eſt avec elle qu'on juge ſainement & qu'on fait des découvertes merveilleuſes.

Je demande à ceux qui penſent de cette façon à quoi ſert la réputation, la gloire & la loüange à ceux qui ſont endormis ou privez de la vie? Non, ces vanitez ne leur font pas plus d'impreſſion, que les ſons harmoineux d'une guitâre n'en font à un ſourd, & les ſpectacles les plus pompeux à un aveugle.

On peut me répondre qu'ils en joüiſſent, quand ils ſont éveillez & vivants. Mais, hélas! la réputation éclatante ne s'aquiert qu'en bravant les plus grands dangers, & il faut pour l'aquérir répandre très-ſouvent tout ſon ſang. L'ambition eſt l'éperon qui pouſſe la plus grande partie des hommes aux actions d'éclat: c'eſt elle enfin qui les éléve à la forteresſe de la vertu. C'eſt l'aiguillon qui réveille les pareſſeux & les lâches, & leur fait prendre les armes: ſi les forces leur manquent, ils s'efforcent du moins à s'immortaliſer par leur génie.

Cette ambition eſt cependant un vice dont perſonne ne veut être taxé: il porte avec lui une idée de legéreté, d'inconſtance & même le caractére de quelque choſe de honteux.

C'eſt ainſi qu'autrefois les plus grands Romains ayant mis bas toute honte prioient les Plébéïens,(a) dont ils achetoient les ſuffrages. Ils captivoient les eſprits des plus vils artiſans, par les démarches les plus ſerviles & les ſoûmiſſions les plus honteuſes, pour avoir le maniment des affaires publiques, au mépris de leurs affaires particulieres, dans la vûë ambitieuſe de paroître eſcortez d'une foule de clients

(a) Race populaire, chez les Romains.

clients dans une place publique, auſſi gonflez d'orgueïl qu'un ſouflet l'eſt de vent.

C'eſt pour elle-même qu'on doit rechercher la vertu, & non pour l'honneur qui en eſt inſéparable. Il n'apartient qu'au peuple imbécile de n'être pas touché par la vertu ſeule : il s'en moque, au contraire, quand la fortune & les richeſſes ne ſont pas de la partie.

C'eſt de cet aſſemblage que réſultent l'honneur & la loüange publiques dont on fait tant de cas.

La vertu iſolée eſt par tout languiſſante. Le jaſpe eſt cependant toûjours précieux, quoi qu'enterrée dans la bouë.

L'honnête homme, content par lui-même de poſſéder la vertu, mépriſe & a même de la haïne pour les loüanges publiques. Il n'eſt point avide de cette fumée & ne ſe repaît pas de ce vent impoſteur.

Un beau viſage n'a que faire d'ornements ; l'or, qui eſt beau par lui-même, ſe montre nud : mais celui qui n'a pas ces qualitez réünies dans ſa perſonne même, ne peut éclater que par quelque induſtrie. Il eſt obligé de ſe revêtir d'un perſonnage comme un Comédien.

Prenez-y garde, toute la vie n'eſt qu'une belle fable, & le monde, ſujet à révolutions, n'eſt qu'un tiſſu de ſcènes différentes : chaque homme y joüe un différent perſonnage, & l'on en impoſe au peuple hébêté par des fauſſes reſſemblances. C'eſt ainſi que dans tous les ſiécles les hommes ont aprêté à rire aux Dieux.

L'honneur, la réputation, la gloire & la loüange ne ſont que de beaux ſonges qui ne conduiſent à rien, ſur-tout quand ils ſont aquis par le hazard & non par la vertu. Je ſupoſe même qu'on s'en ſoit rendu digne, à quoi peuvent-ils être bons pour nos corps & nos ames ? Ils ne font que nous ennorgueïllir & nous cauſer des inquiétudes. Celui qui en eſt ambitieux, doit faire auprès de certaines gens, des ſoûmiſſions &

même

même des baſſeſſes. Il faut ſolliciter, prier, faire enfin des preſents : cet homme outre cela puiſe chez les uns la grandeur en gros, pour la diſtribuër en détail aux autres. Une telle vie eſt tellement miſérable & pleine de troubles, qu'elle eſt toûjours ſoûmiſe à l'envie & ſouvent au danger.

Celui, au contraire, qui pratique la vertu, par la ſeule ſatisfaction d'être vertueux, eſt tranquile, heureux & abandonne ſagement aux Dieux tout autre ſoin.

Celui-là eſt aſſez honoré qui ſe ſent digne des honneurs; ceux que l'on atribuë à celui qui ne les mérite pas ſont pour lui un fardeau. C'eſt une raillerie comme celle qui retombe ſur un bouffon, qui dans un ſpectacle repreſente le Roi. Parlons maintenant des maux qui aſſiégent le genre-humain.

L'homme eſt à peine ſorti (*a*) d'un lieu fétide, je veux dire le ſein de ſa mere, qu'encore ſoüillé de ſang & d'ordure, il gémit & naît ſous les auſpices des larmes. La nature ſemble lui déſigner par-là combien la vie eſt mauvaiſe, & lui montrer de combien de dangers il va devenir la proye. C'eſt ainſi qu'un marchand, qui ſe prépare à faire par mer un long voyage, eſt d'avance épouventé. Il tire du fond de ſon cœur des gémiſſements plaintifs; il craint par prévoyance les écuëils, les détrois, les vents, le naufrage, la rencontre des Pirates : en un mot, tous les dangers de la terrible mer.

A peine l'enfant eſt-il né, qu'il eſt comme enchaîné ; on emmaillotte ſes membres délicats dans des bandes, qui ſont les fâcheux préſages de la dure ſervitude

(*a*) Monſieur Rouſſeau, dans ſes Miſe'res Humaines, a penſé comme Palingene.

Que l'homme eſt bien, pendant ſa vie,
Un parfait miroir de douleurs.

Ces vers ſemblent avoir été faits ſur ce paſſage de Palingene.

vitude à laquelle il va être livré : car en effet, quel eſt celui qui eſt véritablement libre ? Tous les hommes ſont ſujets aux Loix, quelquefois aux Rois, aux vices & aux jugements des hommes.

Les uns s'aſſerviſſent de bon gré, n'entreprenant rien que dans l'eſpoir de la récompenſe ; les autres ſont eſclaves par le contraire ; je veux dire par force.

Tout animal marche & va où il lui plaît immédiatement après ſa naiſſance : il n'en eſt pas de même de l'homme ; il eſt long-tems ſans pouvoir ſe ſervir de ſes pieds, de ſa bouche & de ſon eſprit. C'eſt enfin une ſtatuë qui rend des ſons ; il remplit l'air de ſes cris ; il trouble le repos de ceux qui lui ont donné la naiſſance, & ſemble leur reprocher la fatalité du preſent qu'ils lui ont fait. Quand il peut ſe ſoûtenir ſur ſes jambes & qu'il commence à s'exprimer, il débute par devenir eſclave ; il ſe trouve aſſujetti aux ordres, aux menaces & au châtiment d'un maître : il eſt expoſé aux mauvais traitements d'un pere, d'une mere, & quelquefois d'un frere. Que ſera-ce s'il a affaire à un beau-pere ou à une belle-mere ?

Il entre dans la jeuneſſe, ſes forces augmentent ; alors il mépriſe les conſeils ; il ſe ſouſtrait à la domination paternelle ; il néglige & ne fait pas de cas des avis ſalutaires. Il commence à devenir furieux de colére & de luxure. Il ſe livre à tout avec une téméraire imprudence : il s'adonne au plus mauvais penchant, au mépris des avertiſſemens charitables qu'on lui donne ; content, pourvû qu'il ſatisfaſſe aveuglement ſa paſſion déreglée : il diſpute, il conteſte contre les droits des hommes.

Eſclave des préjugez de ſon cerveau, il veut ſe ſouſtraire au joug des Loix. En un mot, la plus grande partie des jeunes gens ſemblent être agitez des furies. Un très-petit nombre, arrêté par la crainte, la pudeur ou la prudence, paſſent leur jeuneſſe ſans tache.

Un âge plus grave, meilleur & plus prudent, ſuccéde à cette fougue. Il eſt acompagné de ſoucis & de travaux. A peine eſt-on homme, qu'on s'éforce de faire ſa fortune de mille façons & qu'on ſe donne mille tortures pour y parvenir. Par conſéquent on n'eſt jamais débaraſſé d'affaires, tant à la ville qu'à la campagne & dans les Païs étrangers: ces ſoins redoublent, ſi l'on eſt chargé d'une femme, d'enfans & de domeſtiques. On eſt acablé ſeul de tous les ſoucis des autres. A peine a-t'on le tems de manger avec agrément, & l'on paſſe peu de nuits tranquiles. L'ambition vous ſollicite d'ailleurs à parvenir aux Charges publiques; tandis qu'on ſe livre follement à de vains honneurs, on ſouffre mille maux de la part de la haine & de l'envie qu'on porte à vôtre avancement.

Les cheveux blanchiſſent, & l'on parvient enfin à une vieilleſſe ridée; on ſe trouve à la fois aſſailli des incommoditez du corps & de celle de l'eſprit; les forces ſe détruiſent; le viſage devient difforme; le coloris ſe perd; les ſenſations ſe débilitent. On entend & l'on voit à piene: les viandes ſemblent perdre leur goût; pluſieurs maladies vous ataquent. A peine peut-on manger, avec une bouche démeublée. Vos jambes, aidées d'un bâton, refuſent de vous porter. L'eſprit baiſſe, on tombe en enfance & l'on eſt acablé ſous le poids des années. (*a*)

Il eſt outre cela des maux communs à tous les âges; le froid aigu vous pénétre; les néges des hyvers vous glacent; le tempêtueux vent du Nord vient vous incommoder. Pendant ce tems, d'horribles goutes d'eau congelée pendent aux toits des maiſons, & les rivieres ſont immobiles & glacées.

L'Eté, d'autre côté, vous brûle par ſes chaleurs, dans

(*a*) Le même Poëte François finit comme Palingene.

Il meurt enfin, peu regretté;
C'étoit bien la peine de naître.

dans le tems de la canicule; les campagnes & les moiſſons languiſſent, & la terre arride & calcinée ſemble, par ſes fentes, comme par autant de bouches, demander la pluye. Les herbes mourantes n'ont plus d'humidité; les viviers & les marais ſe deſſéchent; l'air eſt embraſé de feux Céleſtes. La ſoif, la famine & la diſette de toutes les choſes néceſſaires vous tourmentent. Qui peut enfin nombrer les incommoditez auxquelles la vie eſt ſujette? Que de fiévres, de langueurs, de douleurs, de la tête aux pieds, le corps humain eſt affligé dedans & dehors! La nature ſemble avoir répandu le venin dans tous nos membres, avec le ſang. La tête, les mains, les pieds, le côté, l'eſtomach, les oreilles, les yeux, le goſier, les reins, rien n'en eſt exempt. J'aurois plûtôt compté les cygnes du tortueux Méandre. (*a*)

L'eſprit auſſi ſe déplace de ſon aſſiette naturelle, par des breuvages, des enchantements ou une maladie dangereuſe. On paroît comme inſenſé, comme poſſédé d'un mauvais génie, ou comme dans une yvreſſe furieuſe. Nous voyons, par expérience, que l'avarice, l'ambition, la douleur, la colére & la volupté, nous ôtent l'uſage des ſens, comme le vin, & couvrent l'eſprit de ténèbres. Il faut enfin avoüer que la plus grande partie des hommes paroît ennyvrée de ſes folles paſſions. Il en eſt peu, qui ne chancellent, qui voyent ſainement les objets tels qu'ils ſont & qui ſoient gouvernez par la raiſon.

C'étoit avec juſtice que quelqu'un diſoit, que tous les hommes étoient une troupe d'inſenſez; car quel eſt celui qui n'a pas beſoin d'une doſe d'ellébore blanc? Hélas! tout celui que produit l'Iſle d'Anthycire ni ſuffiroit pas.

(*a*) Fleuve de Phrygie, qui faiſoit beaucoup de détours. On pretend qu'il s'y trouvoit une abondante quantité de cygnes, qui, quand ils étoient prêts à mourir, avoient une voye très-mélodieuſe.

A peine

A peine la Gréce, parmi tant de milliers d'hommes, a-t'elle pû raſſembler ſept perſonnes qui méritaſſent d'être apellez Sages. (*a*)

Aſſurément la folie eſt la mere & la nourrice du genre-humain : ſans elle toutes les choſes mortelles périroient : les hommes ne feroient aucunes démarches.

C'eſt par les influences de la folie (*b*) qu'on ſe fait la guerre; ſans elle les Combats, les armes, les boucliers, & tant d'enſeignes & d'étendarts, diſtinguez par differentes figures, deviendroient inutiles. C'eſt elle qui a fourni l'invention des jeux, des danſes & des chœurs de Muſique; tant de délices, de ſpectacles & d'ornements lui doivent leur invention, ainſi que les Bibliothéques les plus nombreuſes de livres, dont elle ſemble avoir dicté le ſtile & partagé la diſtribution.

Quels intariſſables torrents de bagatelles n'a-t'elle pas formez ? Preſque toutes les actions des hommes, en un mot, viennent de cette ſource. L'homme le plus éloquent enfin ne pourroit raporter toutes les miſéres, les inconvénients & les événements ſiniſtres auxquels les malheureux mortels ſont expoſez.

Celui-ci, par ſon avidité pour les richeſſes, ſe noye dans les eaux & devient la pâture des poiſſons : cet autre tombe, ſe tuë, ou languit après s'être briſé les membres : un autre eſt enterré dans des gouffres remplis de nége, de grêle ou de pluye; l'autre ſe trouve frapé d'un coup de foudre inopiné : cet autre eſt écraſé ſous les décombres d'un bâtiment : un autre périt dans un incendie : cet autre eſt empoiſonné d'une herbe vénimeuſe ou d'un champignon :

(*a*) Les ſept Sages de la Gréce étoient, Périandre, Solon, Pittacus, Anacharſis, Thales, &c.

(*b*) Liſez L'Eloge de la Folie, du ſçavant Eraſme; ſon ſeul nom fait ſon éloge, ἐρασμος, qui veut dire *aimable.*

gnon : d'autres s'étranglent en mangeant. Combien n'ont pas péri, par la morſûre de quelques bêtes, ou par des coups de pieds de chevaux ou de cornes de taureaux furieux? Combien ne pourrois-je pas citer de dangers, qui ne ſont arrivez aux hommes le plus ſouvent que par leurs fautes ?

Mais, hélas ! il n'eſt pas de bête ſi farouche, qu'on doive tant apréhender que l'homme. Que de voleurs, de brigands, de ſacriléges, de délateurs, de faux-témoins, d'adultéres & de boureaux, qui troublent la tranquilité de la vie, comme une lionne effraye de jeunes taureaux ! L'un offenſe avec la langue, l'autre avec le fer, & la plûpart avec la fraude & la tromperie. Celui-ci pille ouvertement cet autre en cachette. Combien en trouve-t'on, qui ſous le beau nom de l'amitié, ſous le prétexte reſpectable de la Religion, en impoſent à pluſieurs, qu'ils ont trouvé remplis d'une trop facile crédulité & de trop de bonne-foy ? Race déteſtable ! preſque tous ſe réjoüiſſent des maux d'autrui: il n'eſt point de confiance entre le freres, entre les amis, ni même entre le pere & le fils ; & l'on trouve ſur la terre toutes les horreurs du Tartare ; le Cerbére, les furies, le cahos & le Styx ; en un mot, tous les crimes qui peuplent le ſombre Royaume de Pluton.

Le ſeul tems que les hommes employent au ſommeil eſt celui de la paix : c'eſt le tems le plus doux qu'on paſſe dans la vie, pourvû qu'on ne ſoit pas encore inquiété par des ſonges affreux. Il délivre des ſoins & des ſoucis, & embraſſe de ſes aîles tranquiles les malheureux mortels. Il ſemble cependant que la nature ait envié aux hommes ce court intervale de repos : ces plaiſirs pacifiques ſont interrompus par les piqûres de différents inſectes. Elle ſembloit apréhender que les maux ne nous manquaſſent jour & nuit.

La mort eſt donc mille fois préférable au ſommeil qui en eſt l'image : car quiconque a paſſé le

détroit

détroit de la vie, après une navigation périlleuſe, doit regarder la mort comme un port aſſuré : il eſt à l'ancre ; il ſe rit des vents & des tempêtes : il adore les Dieux marins ; & la tête couronnée, il offre des preſents à Mélicerte, (*a*) fils d'Athamas, & célébre divers jeux ſur un rivage ſûr.

La mort met fin à toutes les peines ; elle rompt les chaînes & finit l'eſclavage ; elle diſſipe la crainte & les dangers. On ſe trouve dans le même état où l'on étoit avant de naître. Dans l'une & l'autre ſituation, on ne ſouffre ni douleur ni pauvreté. Peut-on avoir à ſe plaindre des moments dans leſquels on n'a pas vécu, & dans ceux où l'on ne doit pas vivre ?

Peut-on ſe plaindre d'un ſommeil qui nous plonge dans une inſenſibilité, pareille à celle d'un bois inanimé ou d'un cadavre ſans chaleur & ſans vie ?

La mort n'eſt autre choſe qu'un ſommeil éternel, & le ſommeil repreſente une courte mort.

Mais on va m'alléguer que les ames ſont immortelles, & me démontrer que les morts joüiſſent d'une nouvelle vie après avoir été dépoüillez de leurs corps, comme un limaçon qu'on a tiré de ſa coquille ; qu'en cet état elles ſe rendent avec précipitation dans les Royaumes ſombres de Pluton & dans le noir Tartare. On feint qu'il eſt un bois de myrrhe, qui eſt le ſéjour des amants & où leurs deſirs ſont comblez ; qu'on trouve en d'autres lieux des monſtres, qui exhalent de leurs goziers du poiſon plus ſubtil que celui des vipéres, où les enfants rendent des gémiſſements affreux. Un autre où les cruelles Euménides puniſſent les coupables avec des foüets enſanglantez & de lugubres flambeaux, & qu'il eſt enfin

(*a*) Fils d'Athamas & d'Ino, ſe précipita dans la mer, & fut changé en Dieu-Marin. On célébroit, en ſon honneur, les Jeux Iſtmiques ſur le rivage de la mer, après une heureuſe navigation.

enfin des campagnes décorées d'une verdure éternelle où les bienheureux font leur demeure ; & mille autres choſes qu'on nous dit des Mânes & des ombres. Que ceux, qui pendant leur vie ont été Juſtes, ſont élevez au Ciel & placez au rang des aſtres ; que ceux, au contraire, qui, ſemblables aux animaux, n'ont ſatisfait qu'à la brutalité & abandonné le culte des Dieux, par un juſte Jugement, ſont revêtus des corps de bêtes. Qu'ils expient pendant quelque-tems leurs crimes en cet état, ne faiſant que changer de priſon, & qu'ils ſont enſuite enlevez dans les eſpaces de l'Ether.

Si ces choſes ſont vrayes, il faut craindre juſqu'à la mort même, & il faut paſſer ſa vie ſans ſe livrer aux vices, puiſque les juſtes ſeront récompenſez & les injuſtes punis ; il eſt plus ſûr d'être juſte, de quelque maniere qu'on examine les choſes, ſoit qu'après la mort nous ſoyons capables de ſentiments, ſoit que nous ſoyons inanimez & détruits comme les néges de l'hyver, qui fondent au ſoleil du printems, ou comme les nuées qui ſont diſſipées par les vents. Il ne m'apartient pas de décider l'alternative.

Conſultons la ſageſſe à cet égard : c'eſt elle qui s'aplique à de pareilles recherches : elle eſt toûjours ocupée des cauſes ocultes & de la perquiſition de la vérité. Vous pourrez, par ſon moyen, connoître la nature des Eſtres animez. Pour moi, je me contente de vous dire que la mort n'eſt pas à craindre, ſurtout pour ceux qui ont vécu avec un cœur pur, parce qu'ils joüiront d'une paix durable, & trouveront des récompenſes qui feront leur éternelle félicité. C'eſt pourquoi il faut donner tous ſes ſoins à aquérir de ſaintes mœurs, & faire les derniers efforts pour bannir de ſon cœur tous les vices : à ces conditions, la mort ceſſe d'effrayer.

C'eſt en pareil état qu'on rend volontiers à la nature le dépôt qu'elle nous avoit confié, & l'on meurt avec confiance & avec joye.

Faites-

Faites-vous à vous-même ce raiſonnement : quel tort peut me faire la mort ? aſſûrément aucun : que peut-elle m'ôter ? les richeſſes ; je n'en aurai plus beſoin. Ne ſerai-je pas beaucoup plus riche, quand je n'aurai plus beſoin d'aucunes choſes ? L'on ne doit pas regarder comme plus riche celui qui poſſéde davantage : mais bien plûtôt celui qui a le moins de beſoins. Je vais mépriſer l'or, l'argent, les perles, les Palais, les héritages, les habits & toutes les autres choſes de cette nature. Rien de tout cela ne me conviendra plus : la volupté ceſſera d'avoir de l'empire ſur mes ſens ; les animaux reſſentent-ils la privation de n'avoir pas des vins délicieux & des gâteaux de miel & de ſaffran ; & perd-on quelque choſe en ne poſſédant pas ce qu'on ne deſire point ?

Mais, dira-t'on, être obligé d'abandonner ſes enfants & ſes amis ? Qu'y a-t'il de ſi fâcheux ? Ne ſeroit-il pas bien plus mortifiant de leur ſurvivre, & d'avoir de leur perte un chagrin éternel, pareil à celui que reſſentit Neſtor, (*a*) après la mort de ſon fils ? Ou à celui d'Evandre, (*b*) à la perte du ſien, quand Rutulus le tua dans l'armée des Troyens ? Ce Prince en eut un regret qui ne finit qu'avec ſa vie.

Ne peut-on pas d'ailleurs ſe conſoler, en ſe diſant à ſoi-même ; je quitte les perſonnes qui me ſont les plus chéres ; je ne fais que les précéder, & elles me ſuivront peu de tems après ; je leur ſerai réüni, quand Dieu l'aura jugé à propos ; elles marcheront ſur mes traces, ſi les Mânes éxiſtent, & que l'ame ſoit immortelle, comme les Préceptes du Chriſt & ceux de pluſieurs ſages l'enſeignent ?

Quel-

(*a*) Il ſe trouva au Siége de Troyes, avec Agamemnon. Il étoit Roi de Pyle. Il vécut trois ages d'hommes ou 300. ans.

(*b*) Il enſeigna le labourage aux Latins. Il reçût favorablement Enée, à ſon paſſage en Italie, & lui donna quelques troupes Auxiliaires, commandées par ſon fils, pour faire la guerre à Rutulus, qui étoit promis à Lavinie. ENE'IDE DE VIRGILE.

Quelque choſe qu'il en ſoit enfin, jamais la mort ne peut me paroître dure pour m'ôter les richeſſes & les plaiſirs.

Qui peut ignorer que ces choſes ne nous ont été que prêtées ? La nature n'en a acordé que l'uſufruit aux miſérables mortels: rien de ces dons ne nous apartenant, doit-on, en mourant, regréter ce qui ne nous apartient pas ? Quand on ne perd rien du ſien & qu'on n'abandonne que des choſes étrangéres, pourquoi ſe plaindre de rendre à la nature ce qui lui apartient ?

Pour peu qu'on veüille ſe rendre juſtice, on conſent aiſément à s'en aller nud de ce monde, pour peu qu'on ſe ſouvienne qu'on y eſt venu en pareil état.(*a*)

Le monde doit être regardé comme un lieu d'hoſpice, dans lequel vient loger une troupe innombrable d'Eſtres animez, qui pendant un tems limité joüiſſent des nourritures que le maître de cet hoſpice leur fournit *gratis* & libéralement.

Il me ſemble l'entendre parler & leur dire ; prenez, ce n'eſt pas à vos mérites que vous devez ces largeſſes, mais à ma magnificence : je vous fournirai de ces mets exquis, juſqu'à ce qu'il me plaiſe de vous renvoyer ; en atendant aſſeyez-vous à ce banquet ; mangez & ſoyez contents ; mais quand la derniere heure ſera venuë, & que je vous commanderai de vous retirer, obéïſſez de bon gré & cédez la place de bonne grace à de nouveaux conviez, afin qu'ils puiſſent joüir à leur tour des bienfaits de ma munificence.

Quel eſt celui qui refuſera, en pareil cas, de ſe retirer de la maiſon d'autrui, à moins qu'il ne fut ingrat, injuſte ou inſenſé ? Oſera-t'il reſter, malgré le conſentement du maître de la maiſon, qui ſeroit en droit

(*a*) Un Philoſophe faiſoit à Dieu cette priere. *Nudus veni dubius vixi mœrens morior, tui enim cauſa cauſarum miſerere mei.*

droit de lui dire ; allez méchant, retirez-vous, ou de le faire chaſſer par force ?

Pourquoi donc vouloir joüir de la vie malgré l'Arbitre de l'urne fatale ? Pourquoi ſuivre en cela le mauvais exemple de la plûpart des hommes ? Il faut avec grandeur d'ame quitter ce monde ; rien ne conſole davantage que de ſe rapeller de combien de crimes il eſt rempli, de combien de fraudes, de tromperies, d'inceſtes, & de rapines ; qu'on n'y trouve ni bonne-foi, ni piété, ni juſtice, ni paix, ni repos ; où abondent tous les forfaits, où le frere veut tromper ſon propre frere, où le fils atend la mort de ſon pere avec une impatience impie, la femme celle de ſon mari, le mari celle de ſon épouſe ; où il n'eſt preſque perſonne qui ne vole, quand il croit le faire avec impunité, & qui ne ſoit au moins trompeur.

Ne pourroit-on pas regarder le monde comme une caverne de brigands ? Les Rois & les Pontifes, ſous un nom honnête, ne dépouillent-ils pas les peuples ? Ne pillent-ils pas, comme à l'envi, leurs Citoyens, déchirant les entrailles de la Patrie, qui, comme une mere, leur a donné la naiſſance ? Ne voit-on pas dans ce même monde des gens qui ſe font un honneur infâme de deshonorer les jeunes filles ? Tout eſt rempli de paſſions déréglées, qui tous les jours font de nouveaux progrès. On enterre en cachette des jeunes gens aſſaſſinez. (*a*) Rougit-on d'être adultére ?

Ceux qui ſont initiez dans les ſaints Myſtéres, & les Moines ruſez, à qui il convient d'être chaſtes, & de prêcher d'exemple, font publiquement jour & nuit un infâme commerce avec des filles de mauvaiſe vie, des matrônes & des vierges ; &, en cachette, avec des enfants. Il en eſt encore qui pouſſent le crime

(*a*) Il a été un tems où l'on aſſaſſinoit communément en Italie ; mais Sixte-Quint, par ſa Police, a bien corrigé ces deſordres.

me juſqu'à l'inceſte & à la beſtialité. Ils ſont enfin des champs, des bois & de la ville, un horrible lieu de débauches.

Que de hazards, que de dangers vous menacent, malheureux mortels, que de travaux !

Des bataillons de ſuperſtitions vous impoſent ſurtout un joug onéreux ; peut-on le reciter ſans rougir ? Quand les peuples, les villes, les Etats ſont ſoûmis & livrez à des ignorants, inſenſez, ſtupides, qui oſent ſe méler de prêcher la Doctrine, n'ayant d'autre étude que celle des jeux de hazard, d'autre ſoin que d'entretenir un grand nombre de chevaux, des meutes de chiens, des oyſeaux de proye, & de paſſer leur vie fainéante dans les jeux & dans les plaiſirs. Voilà d'où procéde cette lépre incurable d'erreurs, cet amas de folies, & tant de ſortes de crimes.

Repaſſez toutes ces choſes dans vôtre mémoire, vous quitterez ſans regret un pareil monde. De ſemblables réfléxions feroient preſque loüer la réſolution de ceux qui ſe ſont donné une mort volontaire, pour ſortir de cet antre de crimes & de cette étable de bêtes. Ils ont hâté les deſtins, (*a*) trop lents à leur gré : ils étoient ennuyez de repaître ce corps moribond & d'être aſſervis aux beſoins d'une chair malheureuſe.

Si les Loix de Platon, la Religion, Dieu même, ne le deffendoient pas, je vous exhorterois à vous donner la mort & à abandonner ce monde ſcélérat. On ne ſouhaite pas le vin, pour le vin même ; mais en tant qu'il renferme une bonne qualité.

La vie, conſidérée ſimplement comme vie, n'eſt rien, ſi elle n'eſt pas bonne ; que ſi elle eſt miſérable, elle mérite d'être mépriſée, comme du vin gâté.

Un

(*a*) On a quelquefois vû des Anglois ſe détruire, ſans aucun chagrin aparent, & par le ſeul ennui de la vie. Ce procédé eſt contraire aux Loix de la Divinité & de la nature.

Un eſtre par ſoi-même, ne mérite pas d'être aimé ni d'être haï. La plus petite choſe poſſéde l'eſtre, puiſqu'elle éxiſte : le vermiſſeau, la mouche, la pierre, &c. poſſédent la qualité d'eſtre, & n'en ſont pas pour cela plus recommandables ; rien de toutes les choſes du monde ne peut être deſirable ſi on lui ôte la qualité de bon. Si donc un tel eſtre n'eſt pas bon, je ne vois pas qu'on doive l'aimer ni le deſirer : c'eſt pourquoi celui qui craint la mort me paroît inſenſé, puiſqu'il préfére de ſouffrir beaucoup de maux, tant du corps que de l'eſprit, plûtôt que de ſubir la mort & de joüir d'une paix perpétuelle.

Car qu'eſt-il de plus flâteur que ne plus craindre de douleurs & de parcourir tout le monde avec les Dieux, de joüir d'une ſpéculation inénarrable, de marcher ſur les aîles des vents, (*a*) d'être débaraſſé du poids des vices qui nous entraînent vers la terre ? Callioppe ſe leva, après avoir parlé de la ſorte, me mit la Couronne d'Apollon ſur la tête, malgré mes refus, diſparut dans l'immenſité du vuide & regagna les Cieux.

(*a*) Expreſſion figurée, tirée de l'Ecriture-Sainte, où il eſt dit : *Deus qui de ambulas ſuper alas ventorum.*

Fin du Tome premier.

TABLE

TABLE
Des Sommaires, Livres & Signes, contenus au Tom. I.

SOMMAIRE DU LIVRE PREMIER.

LE BELIER.

L'Auteur après une courte apoſtrophe à Apollon, aux Muſes & au Duc de Ferrare, expoſe ſon deſſein dans ce Livre, qui ne ſert à l'Ouvrage que comme de Préface, ainſi qu'il le déſigne lui-même dans le dernier Vers de ce Chant. Son but eſt d'écrire différentes choſes, concernant tant les Sciences & les beaux Arts, que les Mœurs, dans la vûë que ſes Lecteurs en puiſſent retirer quelque utilité. Il y explique la vanité de la plûpart des Ecrivains; il met en queſtion lequel des deux eſt préférable, d'être homme de bien, ou d'être ſçavant, & donne enfin à la probité la préférence ſur le ſçavoir. Pag. 1

SOMMAIRE DU LIVRE DEUXIE'ME.

LE TAUREAU.

L'Auteur ayant à parler du ſouverain bien, démontre que c'eſt mal à propos qu'on le recherche dans les richeſſes, & il le prouve par pluſieurs raiſons. Il fait un éloge égal de la ſcience & de la vertu; & quoique l'étude des ſciences ſoit difficile au pauvre, parce que les ſoins, dont l'eſprit eſt agité dans la pauvreté, ſont des obſtacles qui s'y oppoſent, auſſi-bien que l'inquiétude, cauſée par les miſéres & les néceſſitez les plus urgentes; il conclut qu'il vaut encore mieux vivre malheureux, parce qu'on eſt égal aux Dieux, quand on poſſéde la ſcience, que de joüir de richeſſes immenſes, ſans ſçavoir & ſans vertu. Il avance que l'homme ſçavant n'a jamais péri par la faim, que le pauvre d'ailleurs a ſes plaiſirs, & que l'abondance au contraire donne de l'indifférence pour toutes les voluptez. 20

SOMMAIRE DU LIVRE TROISIE'ME.

LES JUMEAUX.

L'Auteur ayant enſeigné dans le ſecond Livre que le ſouverain bien ne ſe trouve pas dans la poſſeſſion des richeſſes, prouve, par ce troiſiéme Chant, qu'il n'éxiſte

pas non plus dans la volupté; par le perſonnage d'Epicure, que l'Auteur fait intervenir, le dogme du ſouverain bien eſt établi dans la volupté par ce Philoſophe. Il fait les objections des vertus & des vices, & nie les peines & les récompenſes dûës après la mort, ſelon le ſentiment des Epicuriens, qui ne conviennent pas de l'immortalité de l'ame. Epicure agite ces queſtions ſans les réſoudre; il conduit enſuite l'Auteur, par une route large & fréquentée, à la vûë du Palais de Plutus. Ils parviennent enfin à une forêt très-agréable, où ils trouvent la volupté, ayant à ſa droite Vénus & Cupidon, & à ſa gauche la gourmandiſe, avec une troupe innombrable de gens déréglez & diſſolus; mais à peine l'Auteur s'eſt-il éloigné un moment de cette troupe, que la vertu vient à ſa rencontre, qui lui explique juſqu'à quel point le viſage de la volupté eſt trompeur; elle l'avertit de ſon adreſſe feinte; & elle lui conſeille de ſe ſervir du frein de la raiſon, pour réprimer les paſſions immodérées de ſon ame. Pendant ce tems Epicure va rejoindre la volupté. Iris vient avertir la vertu des crimes des hommes, & elles s'élevent toutes deux vers les Cieux. 54

SOMMAIRE DU LIVRE QUATRIE'ME.

L'ECREVISSE.

L'Auteur après avoir fait une invocation à Apollon, à laquelle ce Dieu répond favorablement, eſt choiſi pour juger une diſpute élevée entre deux Bergers. Pendant qu'ils lui en expoſent le ſujet, ils ſont interrompus par ſept loups. Le fils de la vertu, envoyé par ſa mere, arrête le Poëte; il lui fait l'éloge d'un amour légitime, & traite avec éxécration les paſſions déréglées & la luxure des Moines. Il fait voir l'excellence de l'amour ſur toutes les autres affections de l'eſprit, & démontre que tous les Eſtres ne doivent leur conſervation qu'à l'amour Divin. Il s'étend ſur l'éloge de l'amitié & en explique les priviléges, après avoir donné à la Paix les loüanges qu'elle mérite. Il finit ce Chant par une courte

dissertation sur les choses sublunaires. 90

SOMMAIRE DU LIVRE CINQUIE'ME.

LE LION.

Le Poëte, après avoir mépriſé les richeſſes & les autres biens du corps, ne regarde comme biens véritables que ceux qui concernent l'eſprit; il enviſage Dieu, principe de toutes choſes & leur unique fin, comme le ſeul ſouverain bien. Il prend de-là ocaſion de parler, en paſſant, des miſéres & de la félicité des hommes. Il expoſe les avantages & les incommoditez du mariage; il en établit la néceſſité, donne des conſeils convenables aux gens mariez, & des préceptes pour l'éducation des enfants, parmi leſquels il avertit les femmes de ne pas donner entrée chez elles aux Moines, qu'il dépeint avec des couleurs affreuſes. Il maltraite les Médecins, dont il regarde l'art comme ſurperficiel; & il finit en aſſûrant que celui-là, qui a pû aquérir la ſageſſe & la vertu, n'a plus rien à deſirer. 135

SOMMAIRE DU LIVRE SIXIE'ME.

LA VIERGE.

Calliope ſe trouve à la rencontre du Poëte, épouventé de la conſidération des vanitez humaines. Il eſt démontré, par le perſonnage de cette Muſe, combien il eſt impoſſible à un eſprit, plein d'une confiance téméraire, de connoître les véritables biens, au nombre deſquels la Nobleſſe, & à plus forte raiſon les richeſſes & la volupté, ne doivent pas être placées. C'eſt pourquoi il parle de la Nobleſſe dans ce ſixiéme Livre. Il aprofondit cette matiere fort au long; il démontre que ce ne ſont pas les arbres généalogiques, la réputation ni les honneurs; mais bien plûtôt la vertu & la ſcience, qui ennobliſſent les hommes. Et après avoir paſſé en revûë les miſéres infinies de la vie humaine, il conclut par dire qu'on ne doit pas tant craindre la mort; mais que bien plûtôt on doit ſe hâter de la reçevoir, comme le ſeul azile contre tous ſes maux. 173

Fin de la Table du Tome I.

LE ZODIAQUE DE LA VIE HUMAINE, OU

Préceptes pour diriger la conduite & les mœurs des hommes.

Diviſé en XII. Livres, ſous les douze Signes.

Traduit du Poëme Latin de MARCEL PALINGENE, célébre Poëte, de la STELLADA.

Nouvelle Edition, revûë, corrigée, & augmentée de

NOTES

HISTORIQUES, CRITIQUES, POLITIQUES, MORALES, & ſur autres GRANDES SÇIENCES.

Par Mr. J.B.C. DE LA MONNERIE, Mre. Pr.

TOME SECOND.

A LONDRES,
Chez LE PREVOST, & COMPAGNIE,
Libraires, ſur le Strantd.

M. DCC. XXXIII.

LE ZODIAQUE DE LA VIE HUMAINE.

LA BALANCE.

SOMMAIRE DU LIVRE SEPTIE'ME.

Dans ce Chant, l'unité de Dieu, premier principe de toutes choſes, eſt prouvée ; on y montre évidemment qu'il eſt ſouverainement parfait, ſimple, éxiſtant, très-ſage ; qu'il eſt le ſouverain bien ; qu'il eſt éternel, infini & incorporel. Le Poëte traite, en paſſant, de la peſanteur & de la legereté. Il y établit qu'au défaut des ſens, qui ſont trompeurs, on doit ſe conduire par une ſaine raiſon, qui eſt la régle infaillible de la vérité. Il dévelope ſon ſyſtême des habitans raiſonnables de l'Ether, qu'il regarde comme des créatures beaucoup plus nobles que les hommes. Il recherche s'il y a pluſieurs Mondes, & convient de la difficulté qu'on rencontre quand on veut définir la nature de l'ame : il atribuë la cauſe du mouvement à la volonté & à la chaleur : il donne enſuite ſon ſentiment ſur la douleur & la laſſitude, ſur les paſſions de l'ame & les ſens du corps. Il croit que c'eſt l'ame ſeule qui agit par les organes corporels ; que par conſéquent ce ne ſont pas les yeux qui voyent ni les oreilles qui entendent, & ainſi des autres ſens ; ce qu'il prouve clairement, par des arguments tirez des plus pures ſources de la Philoſophie. Il montre enfin évidemment l'immortalité de l'ame, la néceſſité & l'utilité de ce dogme, qu'il inſinuë & qu'il inculque, en ſe faiſant à lui-même des objections qu'il réfute.

MUSE, c'eſt à preſent qu'il faut s'armer d'une ſainte témérité ; préparez-vous à des ſons harmonieux & livrez-vous à de pompeux accents ; em-

pruntez des aîles nouvelles pour vous élever au ſublime, & mépriſez deſormais tous ſujets bas & rampants. C'eſt dans l'élévation que vous aquérerez la gloire & que vous trouverez un honneur immortel.

Allez, partez, volez, & d'une aîle rapide élevez-vous juſques aux Dieux : parcourez le lumineux eſpace de l'Ether. (*a*) C'eſt-là que régne un printems ſans interruption & une paix éternelle, où un globe immenſe des feux les plus purs n'eſt jamais éclipſé, où le jour, (*b*) pere de la vie, n'eſt pas interrompu par d'affreuſes ténèbres. L'orageux vent du Midy, & les aquilons inſenſez y font place aux careſſantes haleines des zéphirs, qui font fructifier des Pacages (*c*) heureux d'ambroſie.

C'eſt ce Céleſte eſpace, Muſe, que vous avez à parcourir : c'eſt-là, qu'avec une liberté ſainte, vous pourrez vous tranſporter du centre au centre, (*d*) de la fin au commencement, (*e*) & redeſcendre du principe (*f*) aux conſéquences.

Elevez-

(*a*) Région du feu.

(*b*) Le Poëte, par cette expreſſion de jour, pere de la vie, veut nous faire entendre que la vie, qui n'eſt autre choſe que la chaleur, procéde de la lumiere & du mouvement.

(*c*) S'entend ici comme pâturages.

(*d*) Le Poëte entend ici l'unité de la Divinité, conſéquemment à ce qu'a dit un fameux Philoſophe, en voulant définir Dieu. (C'eſt un Eſtre) dit-il, dont le centre eſt par tout, & dont la circonférence ne ſe trouve à pas un lieu. Ce qui a fait que je me ſuis ſervi de cette expreſſion, eſt que l'on compare Dieu à un cercle, parce que c'eſt la figure Géométrique la plus parfaite. Tout cercle n'a que des vertus finies. Nous pouvons en trouver le centre & la circonférence ; mais Dieu, qui eſt un cercle infini, & dont les parties ne ſe peuvent donner, a par conſéquent ſon centre par tout, & ſa circonférence n'eſt nulle part, parce qu'il eſt infini.

(*e*) De la fin au commencement ; cette expreſſion ſe trouve prouvée par ces termes de l'Ecriture ; je ſuis l'αλφα & l'ωμεγα : *Ego ſum qui ſum.*

(*f*) Du principe aux conſéquences, pour exprimer du Créateur aux créatures.

TABLE DE L'ÉCOULEMENT DES ESTRES,
ET LE PRINCIPE DES ARTS ET DES SÇIENCES.

ESTRE, qui se communique par action, durée, puissance & unité.

INCRE'E'.....	Les Dignitez.	I. Chœur.	SE'RAPHIN. CHE'RUBIN. TRÔNE.	ANIME'.	*Animal.*	Imaginatif. Sensitif. Imparfait.	INDIVIDU.	*Raisonnable.* *Brute.*
DIEU.....	Les Personnes.							
NÔTRE-SEIGNEUR-JESUS-CHRIST.	Les Notions.	II. Chœur.	DOMINATION. VERTU. PUISSANCE.		*Mixte.*	Le Plant Animal, *ou* la Plante sensitive.		
CRE'E'.....	Intellectuel.	III. Chœur.	PRINCIPAUTEZ. ARCHANGES. ANGES.		*Végétal.*	L'Arbre. L'Arbrisseau. La Plante. L'Herbe. La Surcroissance. La Mousse. Le Champignon. La Truffe.		
Il y a trois Principes. *La Forme. Le Moyen. La Matiére.* De la Matiére, dérivent *Substance. Mixte. Accident.*	Spirituel.	*L'Agent universel.* *L'Esprit influent.* *La Vertu spécifique.*	GLORIEUX. PE'NE'TRANT.	MIXTE.	*Métal.*	Or, Argent, Cuivre, Etaim, Fer, Plomb, Mercure.		
					Semi-Minéral.	Alum, Talc, &c.		
Trois conditions. *Commencement. Composition. Dépendance.*	Corporel.	*Simple.*	IMPASSIBLE.		*Minéral.*	Antimoine, Bismuth, Vitriol, &c.		
CRE'E', & ARTIFICIEL.	Illumination.	*Céleste.*	LE CIEL-EMPIRE'E. LE PREMIER MOBILE.	INANIME'.	*Pierre.* *Sable.*	Météores, dans le Ciel, & dans les quatre Elémens.		
	Prophétie.	*Sensible.*			*Elément composé.*			
	Sçience.	*Inférieur.*	LE CIEL DES E'TOILES.					

SCIENCES.	GE'NE'RALES.	Artificielle. Surnaturelle.	
	SPE'CIALES.	*ARTS.*	*Libéraux. Mixtes. Méchaniques.*
	PARTICULIE'RES.	Ouvrages d'une espéce nouvelle.	

SCIENCES.	DE'RIVE'ES.	Astronomie. Musique. Instruments. Fortifications. Danse.	
		CABALE.	*Talismanique. Divinatrice. Magique.*
	DE'PENDUES.	Astrologie.	*Judiciaire.*
		Astronomie.	*Des Intelligences.*

SCIENCES, soûmises aux connoissances de l'homme.	LA SPE'CULATION. LA ME'TAPHYSIQUE.	L'Estre. L'Existant. Les Modes, *ou* manières d'être. Le Principe, *ou* la cause.	*Théologie. Mystique. Interprétative. Scolastique.*
	LES MATHE'MATIQUES.	Algébre. Arithmétique. Géométrie.	
	LA PHYSIQUE.	Connoissance des choses naturelles, par leurs causes.	
	MORALE.	Naturelle, *ou* Etique. Politique. Oeconomique.	*Justice Divine. Naturelle. Démonstrative. Positive.*
	CHIMIE.	Sujet. Opération. Instrument.	*Médecine Divine. Naturelle. Démonstrative. Positive.*
	LA PRATIQUE COMMUNICATIVE.	Judiciaire. Des Finances. Du Commerce.	*Milice*, ou *Discipline. Intellectuelle. Spirituelle. Corporelle.*
	LA LOGIQUE.	Les quatre opérations de l'entendement.	
	RHE'TORIQUE.	Oraison. Per-Oraison. Figure. Poëtie persuasive.	
	GRAMMAIRE.	Méthodique. Critique. Historique.	

Elevez-vous par-deſſus les aſtres, comme on a coûtume de chercher les lieux les plus exhauſſez pour être mieux à la découverte. Pénétrez juſqu'au Parvis Sacré du Palais de Jupiter ; là, comme d'une citadelle élevée, vous verrez l'Univers éclairé d'une lumiére inextingible. (*a*)

Il n'eſt qu'un ſeul premier principe, immenſe, admirable, grand, d'où, comme d'une ſource éternelle & intariſſable, découlent tous les Eſtres divers. ¶ (*b*) Ce ſeroit révolter l'imagination que d'en admettre pluſieurs ; car s'il y avoit une multiplicité de premiers principes, ou ils ne pourroient différer en rien entr'eux, & par conſéquent ils ne ſeroient qu'un; ou bien, au contraire, il y auroit entr'eux une grande diſproportion. Il faudroit donc, de néceſſité, que parmi eux il s'en rencontrât un plus grand, meilleur & plus excellent, qui ſeroit la ſource des principes inférieurs.

Ce ſeroit de la volonté immuable de ce dernier que les autres principes reçevroient leur motion ; car ſi pluſieurs principes étoient égaux en puiſſance ; ſi ils donnoient, avec des forces égales, un mouvement pareil, ils ne pourroient avoir le même eſprit & la même volonté ; il ſe feroit entr'eux de cruels combats ; la diſcorde interromproit par conſéquent le mouvement harmonique : comme ſi, par exemple, pluſieurs vents pouſſoient un vaiſſeau, (*c*) à l'envi les uns des autres, il ſeroit arrêté, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Agité par ces ſoufles différents, incertain auquel il obéïroit, il demeureroit immobile dans un même lieu, ſans pouvoir faire route. Si, au contraire, on

(*a*) L'Univers eſt éclairé d'une lumiere inxtingible, parce que ſa ſource eſt en Dieu, qui n'aura jamais de fin.

¶ (*b*) *Renvoy à la Table de l'écoulement*, &c. T. 2. P. 3.

(*c*) Quand à la mer, ſi on veut reſter immobile malgré le vent, on expoſe une voile de façon, que le vent pouſſe le Vaiſſeau en avant ; & une autre de façon, qu'il eſt pouſſé eſt arriere ; ce qui s'apelle mettre en panne.

on admet que ces principes ayent la même volonté, ils doivent ceſſer d'être pluſieurs, & ne ſont plus qu'un; car ſi un principe ne ſuffit pas & qu'il ait beſoin du ſecours des autres, & s'ils ne peuvent acorder le mouvement que quand ils ſont unis, il faut par conſéquent que chacun d'eux en particulier ſoit imparfait : ils ceſſeront donc de devoir être regardez comme premiers principes ; (*a*) car il faut que le parfait ſoit devant & précéde l'imparfait ; le ſimple doit l'emporter ſur le compoſé, & l'unité ſur la pluralité, (*b*) le ſimple ſur le mixte ; ce qu'aucune perſonne ſenſée ne peut nier. Il eſt beſoin de prouver cela par la raiſon.

La cauſe précéde l'effet ; l'auteur eſt devant l'ouvrage ; le parfait contient toutes ſes parties ; il ne lui manque rien ; il eſt par conſéquent le plus fort & le plus robuſte ; donc il agit, il meut, & commande, d'où l'on infére qu'il eſt cauſe & auteur.

L'imparfait, au contraire, eſt foible, par ce qu'il n'a pas toutes ſes parties & qu'il lui manque quelque choſe. C'eſt pourquoi il eſt ſoûmis, & reçoit le mouvement & l'ordre du parfait ; il obéït & ne commande pas : par conſéquent on doit le regarder comme un effet ou comme un ouvrage, & il doit être moins eſtimé que le parfait.

Que

(*a*) Ce paſſage détruit l'erreur des Manichéens & des Gnoſtiques, qui admettoient deux premiers principes, l'un bon & l'autre mauvais. Ils croyoient que du bon procédoit tout bien, & du mauvais tout le mal. De deux choſes l'une, ou ces deux principes étoient égaux en puiſſance, l'un dans le bien & l'autre dans le mal, ou ils etoient inférieurs ; s'ils étoient égaux, ils avoient aſſez d'ocupation à ſe combattre l'un l'autre, pour qu'ils ne pûſſent faire aucune diverſion, qui ocaſionnât dans le monde le bien ou le mal ; ou bien ſi l'un des deux étoit inferieur à l'autre, il s'enſuit néceſſairement que le ſupérieur doit détruire l'inférieur. Il eſt impoſſible d'ailleurs d'admettre plus d'un principe ni de lui donner d'autre qualité que celle de ſouverainement bon, puiſque le bien eſt l'image de l'Eſtre, comme le mal l'eſt du néant.

(*b*) Tous les nombres ne ſont compoſez que d'unitez répété. s.

Que ſi le premier principe, qui a tout créé, étoit imparfait, il ſeroit lui-même miſérable, & rien de parfait n'en auroit pû juſqu'ici réſulter : il ſeroit ſemblable à l'art, qui n'étant pas parfait ne peut donner à aucun ouvrage le degré de perfection. C'eſt donc pour cela qu'il ne peut pas y avoir pluſieurs principes des choſes ; mais ſeulement un, parce qu'il n'y a de parfait que l'unité, d'où procéde l'ordre éternel de tous les Eſtres, de même que les nombres les plus innombrables ne procédent que du nombre d'un, ou de l'unité, qui eſt auſſi pure & ſimple ; car les autres nombres qui le ſuivent ſont mixtes & compoſez.

Or comment pourroit-on compoſer, ou faire un mélange, ſi on ne trouvoit pas ce point d'un pour le faire ? Il a falu auparavant que chacun de ces nombres exiſtât en unité, chacun en ſon particulier, afin qu'on pût les joindre & les réünir : donc le premier principe, comme nous l'avons dit, eſt un, ſimple & pur ?

Il faut à preſent prouver qu'il vit ; car s'il ne vivoit pas, d'où pourroit procéder la vie des autres Eſtres, qui ne la tiennent tous que de lui ? Il vit donc, & il eſt ſage ? Sans la ſageſſe il n'auroit pû créer tant de différentes choſes, ſi bonnes & ſi belles, & avec un ſi grand ordre. Et il ne pourroit, s'il n'étoit pas ſage, connoître tout parfaitement. (*a*)

Non-ſeulement on ne ſçauroit douter, mais on eſt encore obligé d'avouër, de cœur & de bouche, qu'il eſt par lui-même le bien parfait, qu'il ne peut & ne doit jamais manquer de bonté, & qu'il eſt par conſéquent l'origine & la cauſe de tous les biens ; car une ſource d'eau douce ne produit pas des ruiſſeaux amers.

Ou l'on ne doit rien admettre de bon, ou l'on doit donner

(*a*) Le mot *ſapiens*, vient du Verbe *ſapere*, qui veut dire SÇAVOIR.

donner cette qualité, par excellence, à celui qui eſt l'origine de tous les Eſtres & le grand Auteur du monde. Les hommes ont donné à l'Eſtre Souverain differents noms.

Pour nous, qui parlons en langue latine, nous l'apellons la plûpart du tems DIEU, & quelquefois JUPITER, lequel étant le premier Eſtre & le Créateur de toutes choſes, eſt par conſéquent par lui-même vivant, ſage & bon. Il n'a reçû de perſonne tout ce qu'il poſſéde, & tous les autres Eſtres ont tout reçû de lui : ils peuvent par conſéquent perdre ce qu'ils poſſédent, quand ce magnifique diſtributeur de tous dons voudra ceſſer ſes fécondes largeſſes, de la même maniere que les ruiſſeaux ſe deſſéchent quand la ſource leur refuſe les eaux, ſans que pour cela la ſource ceſſe d'éxiſter ; car elle produit les eaux par elle-même ſans dépendre de rien.

Ainſi Dieu, qui éxiſte par lui-même, ne peut jamais manquer ; quand tout l'Univers périroit, il ne pourroit être entraîné dans cette ruïne générale, parce que tout ce qui éxiſte par ſoi-même doit toûjours durer ; puiſqu'il n'a beſoin d'aucune choſe pour ſa reſtauration & qu'il ne dépend que de ſoi ; & comme il ne peut pas périr malgré lui, il ne le doit pas ni ne peut le faire de ſon plein gré : il eſt enfin le tout ; & tout ce qui éxiſte n'eſt que ſes parties ; il eſt cependant un tout indépendant de ces mêmes parties, & diſtinct par lui-même. (*a*) Il n'en eſt pas compoſé, puiſqu'il eſt ſimple ſur toutes choſes ; mais il eſt tout par vertu, parce qu'il a créé l'Univers ſi vaſte, & tout ce qu'il contient dans ſon immenſe étenduë.

Tous les Eſtres vivants, & ceux qui ſont privez de vie ; tout ce qui paroît, & tout ce qui ne paroît pas, lui doit ſa création. Il a tout fait lui ſeul, le conſerve, & le maintient ſeul : c'eſt par cette raiſon

(*a*) Ce paſſage détruit le Spinoſiſme.

ſon qu'il eſt apellé Tout, & qu'il l'eſt effectivement; comme la ſemence contient en elle tout un arbre, puiſque d'elle, quoique fort petite, il en naît un qui, par ſes branches acruës, fournit beaucoup d'ombre.

Il y a des gens qui s'imaginent que Dieu eſt un corps. Ceux-là croyent que rien n'éxiſte qui ne ſoit corporel; & qu'il n'y a d'éxiſtant que les choſes qui ſe peuvent comprendre par les ſens corporels. Examinons ſi ces gens-là penſent juſte.

Tout ce qui eſt corps doit être diſtingué par qualité & par extenſion; ce ſont ces deux choſes qui rendent le corps ſenſible & palpable; s'il n'avoit pas ces deux qualitez, il ceſſeroit d'être ſuſceptible des ſenſations corporelles: or tout ce qui a qualité & extenſion eſt compoſé. Dieu étant ſimple par lui-même, comme nous l'avons dit, par conſéquent n'eſt point corps.

Joignez à cet argument que tout corps eſt compoſé de matiére, ou du moins de forme.

Dieu, pour être Eternel, doit avoir une vertu infinie, & une qualité ſans bornes, ſans quoi le monde ſe détruiroit: or nul corps ne poſſéde cette vertu infinie.

Tout corps eſt fini; ſoit qu'il ſoit rond, la rondeur étant la plus parfaite des formes, parce qu'elle eſt environnée par des bornes égales, ou bien qu'il ſoit quarré, triangulaire, ou de tout autre forme ou configuration. Ces corps n'ont pas une vertu infinie, & je le démontre de cette façon.

Que la Lettre *A.* ſoit ſupoſée le milieu d'un corps, que la Lettre *B.* ſoit l'autre partie *A.* pourra-t'il autant que *B.* & je demande ſi l'une & l'autre de ces parties ont une puiſſance infinie? Si elles l'avoient, une des deux parties ſeroit inutile & même ſuperfluë; l'autre ſuffiroit. Or ſi chacune des parties a des forces finies, il eſt abſolument néceſſaire que le tout ſoit comme ſes parties & qu'il n'ait qu'une vertu finie.

Qui

Qui pourra à preſent être aſſez téméraire pour dire que l'infini lui-même ſoit compoſé de parties finies : il y auroit de la folie. Donc celui qui a créé tous les corps n'en a pas lui-même.

Mais quelqu'un va peut-être m'objecter, Dieu eſt un corps infini. Je nie que cela puiſſe être ; car il rempliroit tout l'eſpace, & il ne reſteroit plus de lieu vuide pour contenir les autres Eſtres : il n'y auroit point de monde ; nous ne ſerions point. Rien en effet n'éxiſteroit.

Nous devons admettre que tout corps vivant eſt plus noble & meilleur que celui qui eſt privé de vie ; l'action de vivre lui devient une qualité qu'il poſſéde de plus que celui qui ne vit point.

Je demande à preſent ſi la vie eſt ſubſtance, & ſi un corps mort à quelques modifications ou accidents de moins qu'un vivant ? Non aſſurément. Si la vie étoit ſubſtance, elle ſeroit beaucoup moins noble que tout ce qui n'eſt pas ſubſtance ; ce ſeroit, ſelon le ſentiment de tous les Philoſophes, une abſurdité d'eſtimer le ſubſtantiel autant que le ſpirituel : d'ailleurs, ſi la vie étoit une ſubſtance, elle n'auroit pas beſoin d'être jointe à un corps ; elle éxiſteroit plus purement & plus commodément par elle-même, qu'elle n'éxiſte jointe à un corps.

Qu'auroit-elle beſoin d'un corps, ſi elle pouvoit ſubſiſter libre par elle-même, à l'imitation du Créateur du monde ? Elle doit naturellement regarder la maſſe du corps comme lui étant ſuperfluë, comme une priſon, où ſes forces ſont renfermées & qui ôte à l'ame la liberté d'aller où elle voudroit.

Or ce Prince ſuprême, bon, tout-puiſſant, éternel & ſage, vit & éxiſte ſans avoir de corps. Ce qui fait que la plus grande partie des hommes n'eſt pas de ce ſentiment, c'eſt qu'étant envelopez d'un corps épais ; ils ne peuvent, avec leurs ſenſations corporelles, pénétrer au-delà de ce qui eſt corps ; de la même maniere que ſi on ſe met devant les yeux un

verre,

verre, de couleur quelconque, trompé qu'on eſt, par l'aparence du verre, on croit que tous les objets qu'on voit à travers ſont de la même couleur.

Toute erreur à part, nous devons ſçavoir & même croire qu'il y a une prodigieuſe quantité d'autres Eſtres, qui vivent ſans avoir de corps, ou qui, s'ils en ont, ſont ſi déliez qu'ils ſont inviſibles & impalpables, & par conſéquent meilleurs & plus nobles que les nôtres; ce qui peut ſe prouver par cet exemple.

Une choſe peſante & épaiſſe, & dont la compoſition renferme des fécès terreſtres, eſt ſans doute beaucoup plus vile que celle dont la maſſe eſt compoſée de matiéres ſubtiles, legéres & délicates.

Chacun des métaux ne nous laiſſe aucun doute de cette vérité; car dès l'inſtant qu'on le met au feu, il ſe fond & ſe liquéfie; alors ſes plus mauvaiſes parties, dans leſquelles il y a plus de terre & de peſanteur, ne ſont comptées pour rien & ſe tournent en ſcories. (*a*) Les plus délicates parties, au contraire, ſont d'une pureté plus brillante, ont un meilleur ſon & une meilleure aparence: de même, le meilleur pain ſe fait de la meilleure farine; c'eſt-là le pain des Maîtres; le plus matériel eſt la nourriture des domeſtiques; & le ſon, en un mot, eſt la pâture deſtinée aux chiens qui gardent les troupeaux. Il en eſt de même de l'eau, du vin, de l'huile, & de toute liqueur, qui eſt eſtimée plus précieuſe à meſure qu'elle eſt plus ſubtible. Il en eſt ainſi de toutes les nourritures, dont les parties les plus terreſtres ſe tournent dans le corps en excréments, & celles qui ſont les plus délicates & les moins peſantes, ſe convertiſſent en chair, en ſang, & en nourritures.

On infére la même choſe des pierres, dont les unes ſont viles, parce qu'elles ont une ſubſtance opâque &

(*a*) Terme Chimique, pour dire ordure.

& groſſiére ; & d'autres ſont précieuſes, comme les perles & le marbre ; ces derniers ont moins de terreſtréïtez : (*a*) la liaiſon de leurs parties eſt plus éxacte ; car ce n'eſt que la condenſation des parties terreſtres qui donne le poids, qui ôte la qualité diaphâne & le brillant. Les choſes enfin ne ſont d'autant plus belles, qu'elles participent moins de la terre.

On en peut dire autant de tous les Eſtres ; car la terre eſt le plus vil des éléments, & peut même paſſer pour leur craſſe. (*b*) C'eſt pourquoi le grand Ouvrier l'a miſe au plus bas lieu, & l'a éloignée, le plus qu'il étoit poſſible, de l'Ether ou de l'élément du feu. Il l'a raſſemblée en un globe rond, afin que ſes parties étant plus ſerrées, elle tint moins de place & nuiſit moins à l'écoulement de la lumiere des aſtres, & empêchât moins les Intelligences de pénétrer de leurs regards juſques dans l'intérieur de l'immenſe Univers.

Dieu s'eſt plû à orner l'Amphithéâtre (*c*) où ſont placées les Intelligences, de mille & mille étoiles lumineuſes : il a enſuite ordonné aux vents de diſperſer & de diſſiper tout ce qui pourroit être reſté d'impur & de matériel. On les voit éxécuter avec ſoûmiſſion les ordres de ce grand Maître.

Depuis ces tems, les aquilons, le vent du Midy, celui d'Orient, & les zéphirs, balient à l'envi les campagnes de l'air, & raſſemblent en un monceau la pouſſiere impure & la preſſent enfin par leurs haleines.

C'eſt ainſi que la terre a été faite, dont toutes les parties,

(*a*) Terme Chimique, pour exprimer les parties les plus terreſtres.

(*b*) Terme de Chimie. On apelle craſſe, *terre damnée*, ou *tête morte* ; ce qui reſte dans la cornuë après la diſtilation d'un Mixte.

(*c*) Expreſſion métaphorique, pour dire le CIEL DES ETOILES.

arties, chaſſées également de tous côtez de l'Eher, ſe ſont trouvé forcées de ſe réfugier au centre, comme dans un lieu de repos & de gravité, n'ayant rencontré d'autre endroit, ni plus éloigné, ni plus bas, où la terre pût ſe placer. (*a*)

Les qualitez de la terre ſont moindres que celles des autres éléments, auſſi eſt-elle plus foible & plus infirme; car ſi elle eſt fenduë par la chaleur, par le fer, ou par quelqu'autre raiſon, elle ne peut pas retourner ſur elle-même ni rejoindre ſes parties ſéparées; comme l'eau, qui étant diviſée, ſe réünit ſur le champ & redevient entiére comme auparavant. Il en eſt de même de l'air & du feu; on a beau en partager les parties, elles ſe raſſemblent à l'inſtant, ſans qu'il paroiſſe aucune cicatrice de la bleſſûre qu'ils ont reçûë. (*b*) Cela n'arrive, que parce que ces éléments ſont meilleurs & plus parfaits, & ſont capables de ſe mouvoir par leur propre vertu.

Or la terre eſt dans un repos, ocaſionné par ſon poids & ſa gravité, & les autres Eſtres ſont immobiles & ne peuvent d'eux-mêmes changer de lieu à proportion qu'ils participent davantage de ſa nature; parce que plus il y a de poids, & moins il y a de mouvement; & par la raiſon des contraires, plus il y a de legereté plus le mouvement eſt facile; & plus enfin il y a d'affinité avec la vie, qui eſt elle-même la cauſe du mouvement.

Ce

(*a*) Tous les Philoſophes ont prétendu que la terre étoit contre-balancée dans le milieu de nôtre tourbillon, par une égale preſſion de colomnes d'air, de fluide ou de matiére ſubtile, qui la preſſoient également & lui faiſoient ocuper le centre de ce tourbillon, comme les rais d'une roüe tiennent le moyeu dans le centre, en le preſſant également de toutes parts.

(*b*) C'eſt peut-être la raiſon qui a déterminé plus d'un Alchymiſte a donner tant de vertu au Mercure métallique, parce qu'il a la faculté de ſe réünir, comme le feu, l'air & l'eau; ce que les autres métaux ne peuvent faire, ſi le feu ne liquéfie leurs parties.

Ce qui eſt prouvé, en ce que les choſes mortes ſont privées de mouvement ; mais comme les choſes vivantes ſont les meilleures, rien n'étant ſi précieux que la vie par elle-même, il s'enſuit ſans doute que les Eſtres, les plus legers & les plus mobiles, ſont les plus nobles & les plus précieux.

C'eſt donc une erreur de croire qu'il n'y a d'éxiſtant que les Eſtres, qui paroiſſent aux yeux & qui ſont palpales & groſſiers : car en effet, qu'eſt-il de plus ſubtil que l'air ? Qu'y a-t'il qui ſe puiſſe moins voir & moins toucher ? Ce qui a même fait croire à quelques-uns que ce n'étoit autre choſe que le vuide.

C'eſt cependant un Eſtre, mais parfaitement délicat : c'eſt un corps, & l'un des quatre premiers éléments, qui eſt plus noble que la terre & les eaux qui l'humectent : c'eſt pour cela qu'il ocupe une place plus élevée : car on doit regarder comme plus nobles les choſes qui aprochent le plus du Ciel & des étoiles.

Les vents, par exemple, ſont ſi délicats qu'ils échapent aux regards ; on ne peut cependant diſconvenir que ce ne ſoit des corps, puiſqu'après être ſortis avec effort, & avoir briſé les barrieres des priſons d'Eole, ils ébranlent les plus groſſes montagnes, ils renverſent les ormes, après avoir fracaſſé leurs fortes racines ; ils bouleverſent la mer ; ils pénétrent juſques dans ſes gouffres les plus profonds, ils chaſſent & diſſipent les nuées ; ils excitent des tonnerres terribles, & précipitent la foudre avec la derniere violence.

Peut-on refuſer l'Eſtre à des choſes qui ont tant de force, par la ſeule raiſon qu'on ne peut les voir ni les prendre dans la main ?

Il y a de la folie à vouloir juger de tout par ſes ſens : les yeux trompent ſouvent, & nous font voir une choſe pour l'autre. Plongez, par exemple, un bâton droit dans des eaux claires, il vous paroîtra courbe. Qu'on ſoit dans une chaloupe, qui vogue avec rapité, en côtoyant un rivage, le rivage paroîtra courir & la chaloupe reſter tranquile.

Les

Les ſens ſont ſuſceptibles d'erreur, ſoit par l'âge ou par une maladie, & ſont altérez par mille autres cauſes; ils différent même chez différentes perſonnes. Ne voit-on pas des gens qui trouvent beau ce que d'autres trouvent difforme? Une choſe paroît douce à l'un & amére à l'autre; l'un regarde de ſens froid ce que l'autre brûle de poſſéder: les ſens, en un mot, ſont variez par le corps; les chairs ſont différentes, & l'on ſuit l'impreſſion des parties par leſquelles on agit.

Un homme yvre aperçoit deux flâmes où il n'y en a qu'une, & voit mouvoir les choſes qui ſont dans un tranquile repos. Les yeux troublez par le vin, troublent auſſi le raport qu'ils en font à l'intellect. L'air ne fait-il pas différentes impreſſions ſur les ſens, ſelon qu'il eſt clair, obſcur, humide, ſec, épais ou leger? Il preſente aux ſens différentes illuſions: c'eſt de-là que le ſoleil paroît quelquefois rouge (*a*) comme du ſang, & que la lune ſemble plus ou moins grande.

C'eſt par cette même raiſon que quelques gens ſe ſont récriez qu'ils avoient vû des ſpectres, dont leurs oreilles trompées avoient entendu les voix effrayantes.

Il y a enfin mille façons de ſe tromper. C'eſt en pareil cas à la raiſon qu'il faut avoir recours: c'eſt par elle qu'on démêle la vérité, parmi mille bagatelles & mille rêveries. Celui qui eſt ſage, l'aime, la ſuit & s'y atache de toutes ſes forces.

Celui qui a l'eſprit vif l'emporte ordinairement ſur les autres pour le génie; ſon ame participe plus de l'Ether: mais il n'apartient pas au vulgaire épais de diſcerner les objets; il a les yeux louches; c'eſt de-là que réſulte l'erreur, la ſotte crédulité, l'opiniâtreté, & l'aveuglement des ſentiments.

La

(*a*) L'or diſſous, par L'ALKÆST, paroît ſous la forme d'un ſel rouge.

La raiſon eſt la conductrice des gens prudens ; mais le peuple n'eſt entraîné que par l'opinion. Cherchons donc de toutes nos forces le chemin de la raiſon : elle doit être regardée comme le ſoleil qui preſcrit une route certaine : c'eſt elle enfin qui nous diſtingue des bêtes brutes.

L'opinion reſſemble en quelque façon à la lune, par ſa lumiere obſcure & par la facilité qu'elle a de changer. La raiſon enfin nous dicte qu'il y a pluſieurs Eſtres vivants, qui ne ſont pas perceptibles à nos ſens, parce qu'ils ſont trop ſubtils & trop déliez. (*a*)

Si le grand Ouvrier de l'Univers n'avoit rien fait de meilleur & de plus noble que le genre-humain, ſes ouvrages ſeroient bien moins admirables, ſon Empire ſeroit moins parfait & moins noble. Les lieux les plus bas ſont ocupez par l'homme & par les bêtes viles, ſans eſprit, miſérables, uniquement ocupées de ſe repaître & de dormir. S'il n'y avoit point d'eſtres animez plus nobles, le monde ne ſeroit qu'une honteuſe étable de bêtes féroces, remplie d'épines & de fumier.

Dieu ne ſeroit qu'un berger de bêtes à corne & à laine. Ah ! dira-t'on, il a fait l'homme, cet ouvrage n'eſt-il pas aſſez glorieux ? A-t'il pû ou dû rien faire de meilleur ? L'Univers pouvoit-il être plus parfait ? C'eſt-là qu'on voit éclater ſa puiſſance infinie.

Eſt-il permis que l'amour-propre nous dicte pareilles choſes ? N'eſt-ce pas s'écarter d'une ſaine raiſon d'oſer même le penſer ? Qu'eſt-ce que l'homme, ſinon un animal fol & malin, & plus miſérable mille fois que tous les autres, s'il ſe connoiſſoit ? Hélas ! quel eſt celui qui de ſon plein gré ne ſuit pas le mauvais & le large chemin des vices, dans lequel il ſe hâte

(*a*) L'on découvre, dans le vinaigre & dans pluſieurs autres liqueurs, de petits animaux, quand on a un bon microſcope.

hâte & ſe précipite de marcher ? Ce chemin eſt toûjours rempli : à peine les conſeils, la loi, les ſuplices & la crainte même peuvent-ils en détourner les hommes. Ne faut-il pas les contraindre & les forcer même de ſuivre le ſentier étroit de la vertu ? Que peu de gens le ſuivent de leur propre mouvement !

Quel eſt le ſage ? Se trouve-t'il parmi les enfants, parmi les femmes, & au milieu du petit peuple ? Non, ſans doute, c'eſt une troupe inſenſée : ils ſont dans d'aveugles ténèbres ; conduits par leurs ſeules paſſions, il n'en eſt point qui ſuivent la raiſon, ou du moins il n'y a que le petit nombre qu'a choiſi le Maître de l'Olympe. (*a*)

Quel eſt celui qui eſt capable de contemplation ? Avons-nous aſſez de loiſir pour chercher la vérité cachée ? Diſtraits par mille ſoins, nous employons la meilleure partie de nôtre vie à dormir & à être malades ; des peines aſſiduës nous détournent ; la tyrannique pauvreté nous trouble ; la pareſſe & la volupté furieuſe nous dérobent à nous-mêmes : nous ſommes inſenſez ; la ſageſſe ne peut réſider en nous : elle demande une étude longue & aſſiduë ; un eſprit en paix & une ame tranquile. (*b*) Ah ! ſi je ne me trompe, il eſt aſſez démontré dans le Livre VI. combien le genre-humain eſt miſérable, de combien de crimes & de folies nous ſommes capables. A quel nombre de punitions ne ſommes-nous pas ſujets ? Dans la ſituation même la plus abondante, peut-on être exempt de mille inquiétudes ?

Cependant le vulgaire ſtupide & épais ne penſe pas ; rempli de ſa folie, il chante au milieu des plus affreux travaux

(*a*) *Pauey*

Quos æquus amavit,
Jupiter aut ardens evexit ad æthera virtus.

(*b*) Ne pourroit-on pas apliquer ici cette belle Anagramme latine.

Oh ! beata ſolitudo,
Sola beatitudo.

travaux; il rit; il perd de vûë ſa miſére; il ſouffre mille peines, qu'il oublie ſur le champ, pourvû qu'une legére douceur leur ſuccéde. (*a*) Ah! c'eſt le Fleuve d'Oubli, qui par avance influë ſur nos ames; la nature ſage & prévoyante en a uſé ainſi; car en effet, ſi nous penſions avec délicateſſe, qui pourroit ſuporter les ennuis de cette vie miſérable?

La ſageſſe enfante la triſteſſe & les ſoucis les plus fatiguants.

Mais la nature nous flâte d'une vaine eſpérance, ſans laquelle, qui pourroit différer un inſtant de ſe donner la mort L'eſpérance & la folie (*b*) ſont les deux remédes pharmaciques que la prudente nature nous fournit, afin que nous ne ſoyons pas acablez par tant de maux.

Ah! s'il n'eſt pas d'animal plus excellent que l'homme, que ſeroit l'Auteur de la nature? Il deviendroit le Roi, le Pere, le Prince, le Seigneur des fous, des miſérables & des ſcélérats.

Oh! le b l Empire! le grand & admirable Royaume! oh! les jolis compagnons que les hommes pour un ſi grand Auteur. Ecoutez leur amour-propre; voici le langage qu'ils vont vous tenir.

Avez-vous beſoin d'autres choſes, grand Jupiter? Vous n'êtes pas ſeul, & vous avez bien fait de créer un ſi beau monde pour l'amour d'eux. Pouviez-vous en moins faire, que de créer le Ciel, le ſoleil, la lune, les aſtres, l'air, la terre, la mer? Et pourquoi non? diront ces inſenſez orguëilleux. Hélas! rien ne les guérit de leur amour-propre; ils ſont réduits

(*a*) On voit la vérité de ce paſſage dans la joye folâtre, qui anime le peuple de Paris, quand ils s'aſſemblent en troupes un jour de fête, & qu'il ſe répand dans différentes Tavernes des environs de cette Capitale, pour y conſommer, dans de bachiques fureurs en un jour, le ſalaire des travaux d'une ſemaine.

(*b*) L'amour-propre, qui eſt une folie, & l'eſpérance, ne nous quittent qu'à la mort.

réduits en cendres, ils périſſent, comme la nége aux aproches de la chaleur, & comme les feüilles au commencement de l'hyver. Combien n'en eſt-il pas d'aſſez imbéciles pour penſer de cette façon ? Le genre-humain entier ne fait qu'un fort petit nombre, dont la durée des jours eſt meſurée à leur petiteſſe.

Doit-on s'imaginer qu'il n'y ait que la terre & la mer qui ſoient habitées ? Le Ciel, & tout ce qui en dépend, n'eſt-il rien ? Qu'eſt-ce que la terre & la mer, en comparaiſon de l'eſpace immenſe & admirable du monde ? Si vous l'éxaminez avec atention, vous trouverez que l'Orbe terreſtre que nous habitons n'eſt qu'un point.

Le moindre des aſtres n'eſt-il pas plus grand, ſi l'on en croit les ſuputations aſtronomiques ? (*a*) Quoi ! un lieu ſi petit & ſi vil ſera peuplé de poiſſons, d'hommes, d'animaux, d'oyſeaux, de bêtes féroces, &c. tandis que le reſte de l'Univers ſera vuide d'habitans ? Quoi, l'air & l'Olympe ſeront deſerts ? Non, il faut être hébêté pour pouvoir le penſer.

Au contraire, il faut croire que de plus excellentes colonies peuplent ces lieux charmants, & que leur félicité eſt proportionnée à l'excellence des lieux qu'ils habitent, & avoüer avec franchiſe que la terre eſt la derniere des habitations, encore trop bonne pour les hommes & les bêtes. Mais l'air, ſupérieur aux nuës, eſt un Ciel heureux & ſerein. C'eſt-là que régne une paix éternelle : c'eſt-là que brille la lumiere du plus beau jour : c'eſt-là la royale demeure des Dieux, que nos yeux corporels ne peuvent aperçevoir. La nature déliée & délicate des Divinitez ne peut tomber ſous nos connoiſſances.

Ces

(*a*) La terre n'a que neuf mille lieuës de circuit, par conſéquent trois mille lieuës de diamétre, & le ſoleil a un million de lieuës de circuit, par conſéquent trois cens trente-trois mille lieuës de diamétre.

Ces hautes intelligences (*a*) ſont en plus grand nombre que les grains de ſable des rivages d'Amphytrite & que les herbes des gazons verdoyants qui décorent la nature.

Encore une fois, quel délire peut imaginer que l'immenſité du Ciel & que ſa beauté ſoient deſertes, lorſqu'une terre vile fourmille d'habitans ? De quelles épaiſſes ténèbres ne faut-il pas être aveuglé? Il faut, pour le croire, être enſeveli, comme les bêtes les plus ſtupides, dans la lie la plus terreſtre.

Si l'on a pû trouver des Iſles fortunées dans le vaſte Ocean; (*b*) lieux enchantez, remplis de biens & de délices, où la vie ne fut jamais ataquée de douleurs; le Ciel ne peut-il pas à cet égard être regardé comme l'Ocean, a qui il communique ſa couleur & ſa vîteſſe ? Et ſes étoiles ne pourroient-elles pas paſſer pour des Iſles? Pourquoi non? Les Philoſophes ne leur ont-ils pas donné le nom de Maiſons? (*c*) Ne ſont-elles pas chacunes diſtinctes & ſéparées ? C'eſt une erreur que de conteſter cette vérité.

Ne voyons-nous pas leurs repreſentations dans les Iſles de nôtre Ocean ? Ah ! que les Rois ambitieux ne tarderoient pas d'y porter la guerre & d'ataquer ces Iſles, pour les joindre à leur domination, s'ils en pouvoient aborder. Il eſt vrai que toutes ces choſes ne ſont que des fictions inventées par la Gréce; mais on ne peut pas diſconvenir que le Ciel & les aſtres ne ſoient peuplez.

C'eſt

(*a*) Ce ſentiment me paroît émané de ſa ſecte des Caïnites, qui s'étoit formée en partie ſur celle des Gnoſtiques. Monſieur Bayle, dans l'article des Caïnites, défend avec énergie le ſentiment des Caïnites, ſur l'éxiſtence des Génies, en paroiſſant les condamner. Je m'en raporte à cet égard au jugement des gens ſenſez qui voudront le lire.

(*b*) Pluſieurs Voyageurs raportent avoir abordé dans des Iſles, qu'ils n'ont pû retrouver dans un autre voyage; ce qui peut donner lieu à croire que ces Iſles étoient flotantes.

(*c*) Les Aſtronomes apellent Maiſons, les douze Signes du Zodiaque, & quelquefois les autres conſtellations.

C'eſt porter envie aux bienheureux & blaſphêmer la Majeſté de Dieu, que d'en contredire le dogme. N'eſt-ce pas en effet un blaſphême que d'oſer dire que le Ciel eſt deſert, qu'il n'a point de citoyens, & que Dieu ne commande qu'aux hommes & aux bêtes, qui ſont de ſi petits, de ſi miſérables & de ſi ridicules animaux ? Certes, le tout-puiſſant a ſçû, a pû & a voulu créér des Eſtres meilleurs que nous.

Il les a deſtinez à vivre dans des lieux plus agréables, afin que ſa gloire & ſon Empire fuſſent plus grands & l'Univers plus parfait.

Plus ſes œuvres ſont abondantes & bonnes, plus l'ornement du monde & la puiſſance de Dieu ſe manifeſtent. Il eſt à preſent queſtion de ſçavoir ſi ce ſont des formes pures & ſans corps, ou ſi ces heureux habitants ſont compoſez de membres comme nous ?

La raiſon nous dicte que tous les habitants de l'air & du feu doivent avoir des corps ; car s'ils ne ſont pas corporels, l'air & le feu ſont deſerts, & l'un & l'autre élément ſera apellé vuide ; car il n'y a que le corps qui ocupe une place, & ce qui n'a point de corps n'a point de lieu ; il n'en a pas beſoin, comme nous l'enſeigne les ſentiments de tous les Philoſophes.

Il faut encore éxaminer ſi ces Eſtres ſont mortels. Il faut croire qu'ils vivent long-tems dans une grande félicité & qu'ils meurent enſuite ; car ſi l'air & le feu ſont ſuſceptibles de corruption, les Eſtres qui les habitent y doivent être ſujets à proportion.

On ſera curieux, ſans doute, de ſçavoir quel eſt la nature du lieu & de quelle eſpéce & figure ſont ces choſes ? Il eſt naturel de croire que ces Eſtres ont un viſage, un extérieur & une forme qui différe totalement des Eſtres deſtinez à habiter la terre & l'eau : ils ont par conſéquent une nature plus parfaite & plus noble que la nôtre, ſans que nous puiſſions ni les voir ni les définir au juſte. Nous devons auſſi croire que les habitans du Ciel, qui vivent dans les étoiles & dans la plus pure région du feu, doivent

vent être immortels ; parce que nous ne voyons pas les aſtres vieillir, & qu'aucun âge n'aporte de changement à l'Olympe. (*a*)

Nous devons par conſéquent conclure que ces Eſtres ont des corps plus forts, plus déliez & plus lumineux que ceux qui ſont deſſous l'Ether, qui habitent les éléments & qui ſont ſujets à la viciſſitude des tems.

Mais, dira-t'on, à quoi s'ocupent-ils ? Ils uſent de différentes choſes & joüiſſent d'admirables délices, tels enfin que l'eſprit humain ne peut les imaginer ni nôtre langue les décrire.

Ce ſont ces régions qu'on peut apeller monde à juſte tître : ce ſont les véritables Eſtres, qui joüiſſent des vrayes richeſſes, qui ont des mœurs pures & des plaiſirs parfaits ; mais ici, au contraire, ce ne ſont que les images frivoles des choſes, qui ſe fondent en un moment comme de la cire.

Nôtre monde n'en eſt qu'une imitation, qui en différe autant, que la peinture différe de la réalité de l'objet. Quelques-uns croyent, & avec une aparente vérité, que hors de ce Ciel, & ſur tous les corps, il y a un autre monde meilleur & incorporel, que les ſens ne peuvent imaginer ; mais qui eſt compris par l'eſprit : car de la même maniere que nous voyons juſqu'à quel point l'eſprit l'emporte ſur les ſens ; pourquoi cet eſprit n'auroit-il pas un monde qui lui fut propre, & des Eſtres qui lui ſoient adoptifs, qui éxiſtent vrayment & qui ſoient ſuſceptibles de ſes perceptions? Pourquoi le borner à des ombres délicates, à des ſonges & à de vains ſpectres ? Tout ce

(*a*) Cet endroit me paroît mériter une petite objection. Le Poëte a prétendu que les Génies, qui habitoient le ſoleil & les étoiles, étoient immortels, parce que ces Globes ne paroiſſent pas diminuër de leur eſſence. Ces conjectures pourroient être fauſſes, par la même raiſon que les hommes meurent, quoique la terre que nous habitons ne vieilliſſe pas.

ce qui n'éxiſte pas par ſoi-même ne peut ſe regarder comme un Eſtre.

Ou l'eſprit par lui-même n'eſt rien, ou la nature lui a créé un monde qui lui eſt convenable, qui contient en ſoi des choſes vrayes, ſtables, pures & immatérielles, qui éxiſtent par elles-mêmes d'une façon plus noble que les choſes ſenſibles.

Ce monde archétype doit être regardé comme l'original des autres mondes, par conſéquent comme plus parfait. On doit lui atribuër ſur les autres mondes la même prééminence que celle que l'eſprit a ſur les corps dans ce monde.

Le ſoleil doit y faire la fonction de divinité du premier ordre, & les autres aſtres y doivent être regardez comme des divinitez d'un ordre inférieur.

Ce monde étant plus parfait, doit renfermer plus de choſes & plus diverſifiées que le monde matériel & corporel. Tout doit y être exempt de corruption.

Le tems & le mouvement n'en doivent pas altérer les Eſtres ; tout doit au contraire y ſubſiſter, fixe, éternel, ſans avoir beſoin de place, & ſans être ſujet au détriment de la variation. C'eſt-là que doivent être placées les cauſes & les ſemences de toutes choſes.

Le monde ſenſible doit découler, comme d'une ſource, de ce ſpirituel archétype, dont il n'eſt que l'imparfaite imitation. C'eſt-là que ſe rencontrent les choſes parfaites & les totalitez ; c'eſt de-là que procédent les parties des choſes, qui ſe propagent par la jonction vicieuſe de la matiére.

C'eſt ainſi que les animaux ſe ſont multipliez; c'eſt de cette vertu créatrice que procédent les cerfs, les renards, les lions, & les autres animaux contenus dans nôtre tourbillon.

En un mot, toutes les choſes multipliées par leur nombre, & unique par leurs eſpéces, en procédent, & ne doivent leur Eſtre qu'aux vertus de cet archétype. De la même façon que pluſieurs ouvriers, de diffé-

différentes professions, font différentes choses dans une grande Ville ; de la même maniére, le monde que nous habitons, n'est composé que de parties ; le monde original est compté de touts vivants, chacun par soi-même & d'une nature différente les uns des autres.

Il y a des gens dont le sentiment est, que les astres sont des mondes, & que la terre que nous habitons est un astre opâque, (*a*) auquel préside la Divinité de l'ordre le plus inférieur ; parce que son empire est au-dessous des nuées, & que c'est elle qui produit les habitants de la terre, de la mer & de l'air le plus grossier : qu'il est le Seigneur des ombres ; qu'il gouverne des simulacres vivants ; qu'il a le maniment & le soin des choses, qui ne peuvent être regardées que comme des ombres, à cause qu'elles sont sujettes au tems, & par conséquent d'une courte durée.

Je crois que c'est-là le Pluton (*b*) dont les Poëtes ont voulu parler ; que ce sont-là les Royaumes ténébreux, parce qu'au-dessous des nuées régne une perpétuelle nuit, en comparaison de la lumiere brillante & de la splendeur éternelle qui est au-dessus.

Dieu, (*c*) le Roi & le Pere des autres Dieux, lui a donné le plus vil Royaume, & a distribué aux autres de meilleurs astres, selon qu'ils étoient plus excellents en qualité, & a partagé de cette façon son Empire à ses enfants. Aucun de nous cependant ne peut regarder ces choses comme certaines : car qui peut connoître les secrets de Dieu ? Qui a jamais été au

(*a*) Ceux qui admettent la pluralité des Mondes, prétendent que la terre, que nous habitons, est une lune ; ainsi la sœur de Phœbus, & nôtre terre, se servent réciproquement de lunes respectives, par la réfraction de leurs mers, dans lesquelles le soleil est réfléchi comme dans un miroir. La terre est par conséquent une huitiéme Planette.

(*b*) Jesus-Christ a dit le Prince du monde.

(*c*) Le Poëte me paroit confondre ici Dieu avec Saturne.

au Ciel ? Qui en eſt revenu pour en dire des particularitez ? Le genre-humain n'eſt pas réſervé à de ſi grandes choſes: nôtre eſprit a trop de pente vers la terre, trop d'éloignement pour les choſes Céleſtes, & nos regards, acoûtumez à une nuit éternelle, ne peuvent ſe fixer ſur le ſoleil.

Chacun, conduit par ſon propre génie, invente des choſes nouvelles, en conſéquence de ſon imagination.

Les Poëtes ſur-tout, parce qu'ils abondent davantage en confiance pour eux-mêmes. Il ſemble que de tous les tems il leur ait été permis d'extravaguer impunément, quand ils ſont agitez de l'enthouſiaſme d'Apollon ou étourdis d'une bachique fureur. N'auroient-ils pas pû dire la vérité dans leur plus fort délire ?

Les Sybilles, remplies du Dieu qui les rendoit furieuſes, malgré leurs convulſions ſacrées, ne s'écartoient jamais de la route du vrai. (*a*)

Mais je me ſuis ſuffiſamment aquité de ma parole: je crois avoir démontré qu'il y a bien des choſes qui éxiſtent, qui l'emportent ſur nous par leur degré d'excellence & que nous ne pouvons voir ; que ces Eſtres cependant vivent & ſont doüez de raiſon. Les plus ſçavants des Philoſophes apuyent mon ſyſtême, en

(*a*) Les Sybilles étoient des filles Payennes. Ce nom tire ſon étimologie du Grec, qui veut dire *Conſeil des Dieux*. On en compte dix.

La Delphique, parce qu'elle rendoit les Oracles d'Apollon au Temple de Delphes.
La Sybille Erythrée.
La Sybille de Cume.
La Samienne.
L'Heles Poutique.
La Lybique.
Celle de Perſe.
Celle d'Ancyre.
La Phrigienne.
Et l'Albunée.

en donnant à nos ames la qualité d'immortelles ; ils conviennent de leur éternelle durée, quand elles sont dépoüillées de nos corps mortels.

Platon, le Philoſophe Samien, le divin Plotin,(*a*) ont été de ce ſentiment : preſque tous les Poëtes retentiſſent de l'immortalité de l'ame. Il me paroît donc juſte de s'atacher à prouver cette vérité, qu'on ne peut ignorer ſans crime : car que peut-on faire de mieux que de s'apliquer à ſe connoître ? Les enfants mêmes ont une connoiſſance aſſez éxacte du corps, qui n'eſt qu'une pouſſiére extraite d'une autre ; (*b*) mais la difficulté conſiſte à connoître parfaitement quelle eſt l'ame.

Plein de confiance, par l'inſpiration des Muſes, je vais, de toutes les forces de mon eſprit, tâcher de démontrer cette matiére & de la mettre dans tout ſon jour ; après-quoi je quiterai le Signe de la Balance, pour entrer dans celui du Scorpion. Là, je parlerai des forces & des droits des deſtins, pourvû qu'eux-mêmes ne me ſoient pas contraires. Mais comme dans les choſes ambiguës & d'une difficile explication, l'ordre progreſſif eſt abſolument néceſſaire, nous commencerons par celles qui ſont les plus certaines & les plus aiſées à démontrer : car ſi les commencements & les principes étoient obſcurs, les conſéquences ſeroient incertaines ; & ſi les fondements ne ſont pas ſolides, ce qu'on auroit apuyé ſur eux ſe trouveroit en peu de tems détruit. Les effets nous ſont toûjours mieux connus & plus certains que les cauſes

(*a*) Célébre Philoſophe du troiſiéme ſiécle. Il enſeigna la Philoſophie, indifféremment aux Chrétiens & aux Idolâtres. Il voulut mettre en pratique l'idée de la République de Platon. Il eſt un de ceux qui a le plus combatu les Gnoſtiques. MARCILE FICIN, Eccléſiaſtique de Florence, mit en latin les *Oeuvres des grands hommes*, qui avoient ſouſcrit à la Philoſophie de Platon, à la tête deſquels eſt PLOTIN.

(*b*) Nôtre corps n'eſt effectivement que terre. *Memento homo quia pulvis es & in pulverem reverteris.*

dont

dont ils émanent. Commençons donc par ces mêmes effets, afin de pouvoir ouvrir les portes des ſecrets de la nature.

Commençons par le mouvement, qui eſt une qualité qui convient aux eſtres vivants: & comme enfin le mouvement eſt le principal principe de la vie, comme on peut s'en aperçevoir, nous voyons que les corps ſont deſtinez par eux-mêmes à l'inaction, au repos & à la dégradation de la pourriture.

La chaleur eſt la cauſe du mouvement, comme la la chaleur qui eſt dans le ſang. Mais, dira-t'on, les choſes vivantes reſtent ſouvent immobiles, quoiqu'elles ſoient pourvûës de ſang & de chaleur toutes les fois qu'elles veulent ſe repoſer? Il s'enſuivroit de-là que ce ſeroit la volonté qu'il faudroit regarder comme le principe & la cauſe du mouvement.

On répondra que ſouvent les choſes animées, veulent ſe mouvoir & ne le peuvent pas: il faut que ces deux conditions réünies faſſent le mouvement. L'une commande, & l'autre éxécute; car l'action de vouloir n'eſt rien, ſi elle n'eſt ſuivie par la poſſibilité de l'éxécution; or qui eſt-ce qui détermine la volonté de l'animal pour changer de lieu?

Comme la volonté eſt muë, par un bien que l'eſprit lui montre, elle eſt elle-même émuë & atirée par la vertu de l'objet, comme le feu eſt atiré par une matiére combuſtible, comme le fer eſt atiré par la pierre d'aimant, les pailles par l'ambre, qui tranſporte ces corps de côté & d'autre. C'eſt ainſi que le Tout-puiſſant a conſtitué le monde par un ordre admirable, de façon que pluſieurs choſes ſe joigniſſent d'un nœud ſympatique, & que d'autres, au contraire, ſe combatiſſent ſans ceſſe, par une antipathie inſurmontable.

Ce qui a fait croire à quelques Philoſophes, que l'amitié & la haïne étoient les deux principes moteurs, & qu'ils avoient opéré toutes les créations.

Le bien, comme nous le diſons, donne le premier

mouvement à la volonté, qui le rend elle-même aux membres & les agite, afin qu'ils transportent le corps de côté & d'autre. Par conséquent le même bien n'est pas le moteur de tous les animaux, parce qu'ils n'ont pas le même desir.

Différents animaux sont affectez par différentes choses, & la nature leur a donné à chacun des objets qui leur procurent des plaisirs; comme nous voyons qu'un enfant aime & desire des choses différentes de celles qui flâtent dans un âge meur.

Car autant il y a de corps, autant trouve-t'on le plus souvent d'esprits, & par conséquent de volontez: ce qui fait aussi que nous changeons de goût, que nous voulons tantôt une chose & tantôt l'autre, & que nous parvenons à mépriser ce qui avoit auparavant été l'objet de nôtre plus ardente amitié: ce qui n'arrive qu'à cause que le corps est lui-même sujet au changement, & qu'il se revêt de différentes habitudes dans différents tems.

Il entraîne avec soi la nature de l'ame; comme nous voyons que cela arrive, par la faim, la soif & l'ardeur pour les voluptez de Vénus. Bien des choses encore changent le corps; l'âge, le tems ou les accidents; le boire, le manger, l'air; &, si l'on en croit plusieurs, les astres.

Non-seulement l'objet peut mouvoir la volonté; mais la constitution presente du corps y influë aussi.

Il est un petit nombre de gens qui se laissent conduire par la raison, & qui suivent le chemin que leur prescrit la vertu. Il faut convenir que cette route n'est pas fort fréquentée; car les affections corporelles obscurcissent autant les lumieres de l'esprit, comme les fumées, qui épaississent l'air, nuisent au flambeau du jour.

C'est cependant par ces causes que le corps mortel est émû.

La qualité, motrice de l'ame, éxécute les ordres de la volonté qui lui commande, & elle est à l'instant distri-

distribuée dans les membres & leur donne une impulsion au-dedans, au-dehors & de tous côtez, pourvû qu'ils ne soient pas empêchez par quelque accident.

Mais on demandera par quelle raison les membres sont languissants, quand ils ont souffert un trop grand travail ? Et pourquoi les bras & les jambes paroissent engourdis ? Je crois que cela procéde de ce que le sang étant dissous par la trop grande chaleur, son mouvement étant interrompu & son fluide congelé, il cesse de circuler dans les parties & s'exhale en sueurs par des transpirations trop abondantes ; de la même façon à peu près que quand les fiévres exténuënt les corps.

Car le sang, ou tout autre humeur qui tient sa place (telle que la lymphe, qui y est ordinairement mêlée) se répand, par le moyen de la circulation, dans les membres, y porte l'ame & la vie, nourrit le corps, & c'est par lui que la force motrice anime les membres & les jointures.

L'esprit (*a*) est quelque chose de délié & de délicat qui est formé par la chaleur, ou bien ce n'est qu'un sang exalté en vapeur par la même chaleur; de la même maniére que les rayons du soleil éxaltent, sublimment & dissolvent l'eau & la changent en un air très-subtil & très-délié.

Cet esprit, étant renfermé dans les viscéres, s'écoule dans les veines, les artéres & les petites cellules du corps, & se trouve toûjours à propos pour servir l'ame, quand elle veut que quelque chose se fasse ou que le corps soit mis dans quelque mouvement.

Mais on va m'objecter, comment se peut-il faire que

(*a*) Ici le Poëte regarde l'esprit comme le milieu d'union entre le corps & l'ame. C'est l'union de ces trois parties qui nous compose, que quelques Philosophes ont apellé Hyle, Azoth, & Archée, qui veulent dire, *ame, esprit, & corps.*

que ceux qui dorment puiſſent ſe donner du mouvement ? Comme les Somnambules, qui quelquefois ſe levent tout endormis, prennent les armes, montent à cheval, écrivent, à ce qu'on dit, & joüent enfin de la guitâre.

Il faut ſçavoir que les images des choſes que nous avons vûës, & qui nous ont fait une forte impreſſion, demeurent chez nous; ce qui fait que ſouvent nous croyons voir une perſonne abſente, qu'il nous ſemble entendre encore des voix que nous avons entenduës.

Dans cet état, la vapeur volatile qui monte du fond de l'eſtomac, excite ces images, renfermées dans les petites cellules du cerveau. Dès-lors l'eſprit reçoit la motion & la communique au corps, quand l'image eſt bien forte.

Mais, dira-t'on, eſt-ce la volonté qui donne le mouvement à la partie de la queuë qu'on a coupée à une couleuvre, ou a un ſerpent, ou ſi c'eſt la force de l'ame, que les Grecs ont apellée fantaiſie ou imagination ? Comme ceux qui ſont dans une phrénéſie, ou qui ſont tourmentez par une yvreſſe violente, ou par ce qu'on apelle rêveries ? Ce mouvement arrive à la partie de la couleuvre de toute autre maniére.

C'eſt que l'eſprit végétable ſe trouvant enfermé dans les parties noüeuſes de la queuë de l'animal, cherche de toutes ſes forces à s'échaper & à ſe mettre en liberté, & il excite, par ſes efforts, les replis tortueux que nous lui voyons faire, juſqu'à ce que, petit-à-petit, il ſe ſoit exhalé dans les airs.

Ou bien la partie de l'ame, qui eſt reſtée diviſée dans cette partie de la queuë, en excite le mouvement; car, par la même raiſon, je crois que ceux qui ont perdu le jugement, ne peuvent reſſentir de douleur ni avoir aucun autre ſentiment, parce que toutes les forces des ſenſations ne procédent que de la connoiſſance. Et l'on doit conclure que plus une perſonne

perſonne a de connoiſſance & de jugement, & plus elle eſt capable de peine & de plaiſirs.

Les gens ſtupides & hébêtez, au contraire, ont moins de ſouci; leurs bleſſûres ſont moins grandes, ils ſont moins ſujets à la crainte; le froid & le chaud leur font de moindres impreſſions: à peine diſtinguent-ils l'adverſité d'avec la proſpérité. (*a*) Ce n'eſt pas que je veüille dire que cette partie coupée du ſerpent s'émeuve, parce qu'elle reſſent de la douleur: elle n'eſt capable d'aucun ſentiment, parce que le jugement n'y eſt pas, mais il eſt reſté dans la tête, qui eſt la plus noble partie de l'animal: ce qui prouve de nouveau ma premiere thèſe.

Le mouvement enfin procéde de ce que les choſes vivantes ont entr'elles une perpétuelle agitation ou communication d'eſprits: ajoûtons cependant cette circonſtance que le bien, quoique preſent, aiſé à poſſéder & à obtenir n'émeut point, quand on ne le connoît pas pour tel qu'il eſt: donc la connoiſſance eſt le principe du mouvement?

Qui eſt-ce qui s'aviſe de ſouhaiter les choſes qu'il ne connoît pas? La volonté eſt par elle-même aveugle, & perſonne n'a de deſir qu'en conſéquence des notions de l'ame: & c'eſt enfin le défaut de lumieres de l'ame, qui nous fait prendre le change & nous fait tomber dans l'erreur, parce que nous ſommes déçûs par les aparences d'un bien trompeur; mais en voilà aſſez ſur le mouvement.

Examinons maintenant de quelle maniére le corps vivant s'acroît & s'agrandit, & pourquoi ſa cruë s'arrête à un certain terme?

Il eſt un certain feu éthéré, qui étant renfermé & répandu également dans les membres & dans l'eſtomac des animaux, leur donne la vie: cette humeur

(*a*) On prétend que les gens bouchez & mal organiſez, ſont moins ſenſibles, parce qu'ils ſont moins délicats, & par conſéquent moins ſpirituels.

meur générative nourrit à peu près de la même maniere, que l'huile d'olive nourrit la flâme renfermée dans une lanterne.

C'eſt elle qui cuit les aliments dans l'eſtomac, & de ce centre les parties les plus ſubtiles ſont répanduës dans les membres : c'eſt de-là que procédent la mouële, les os, la chair, les nerfs & le ſang : c'eſt enfin par-là que le corps s'augmente, peu-à-peu, de la même maniere que les herbes croiſſent, quand elles ſont arroſées par les pluyes, & aidées par la chaleur du ſoleil. Si le feu eſt plus fort & plus proportionné à l'humide, la croiſſance eſt plus précipitée.

Elle eſt cependant bornée, & ſes limites ſont les mêmes que celles de la chaleur, qui lui eſt convenable, qui n'a qu'une vertu finie, au-delà de laquelle le corps commence à languir & à dépérir : ce que nous voyons arriver aux vieillards ; car ils diminuënt ; ils ſe voûtent ; ils deviennent courbez, & regardent la terre, leur mere, avec des yeux creux.

C'eſt le feu éthéré qui manque ; cette chaleur animale qui languit ; l'humidité générative qui ſe deſſéche, ſans laquelle on ne ſçauroit vivre, de la même maniere que la flâme s'éteint au défaut d'aliments combuſtibles, & les ténèbres lui ſuccédent. Nous allons à preſent expliquer quels ſont les mouvements de l'eſprit & d'où ils procédent. Quoique cette matiére ſoit obſcure & abſtraite, nous tâcherons cependant de la mettre dans tout ſon jour; nous parlerons auſſi de la colére, autant que nous le permettra l'étenduë bornée de nos connoiſſances.

C'eſt la colére, dont le propre eſt de mépriſer les dangers qui rend les gens audacieux. Elle augmente la force & l'a fait excéder le tempéramment. C'eſt fort ſouvent à elle qu'on doit l'aſſurance qu'on a devant ſes ennemis, & qu'on s'expoſe à des combats très-ſanglants : c'eſt elle enfin qui nous fait prendre les armes meurtrieres.

La cauſe de cette paſſion n'eſt autre choſe qu'un

ſang

ſang qui s'embraſe, & le cœur, qui, dans les moments où il eſt agité, ſemble vômir des flâmes. C'eſt enfin la liqueur d'un fiel amer qui paroît ſe répandre ; car le fiel paroît être le ſiége de la colére, & c'eſt la bile qui fournit les éguillons & la matiére nutritive de la plus aveugle fureur.

C'eſt pour cela que nous voyons les animaux, qui n'ont point de fiel, incapables de colére & amateurs de la paix. Ils ſont timides & fuyent les combats: (*a*) ceux, au contraire, dont le ſang eſt dans une plus grande efferveſcence, & dont la chaleur naturelle eſt plus forte, ſont plus ſujets à cette paſſion. Les jeunes gens, par exemple, & les gens pleins de vin y ſont les plus livrez.

L'ame, indignée dans ces moments, mêle la bile avec le ſang; les mains courent aux armes; les bleſſûres & le carnage en réſultent. L'injure a d'abord bleſſé & troublé l'ame, qui communique ſon trouble au corps.

C'eſt-là ce qui prouve l'erreur de ceux qui croyent (comme les Stoïciens) que l'ame eſt incapable d'émotion; car ſi l'ame n'étoit pas émuë, le corps, dans lequel elle eſt renfermée, reſteroit toûjours dans la même aſſiéte. Ce n'eſt que par les différents mouvements du corps que nous diſtinguons la différence du moteur.

Les ombres ne ſe meuvent que par la motion du ſoleil; & ce n'eſt que le mouvement des organes qui fait la différence de ſons qui en émanent. Ce ne ſont enfin que les mouvements de la main, & ſes différents atouchements, qui font rendre à la flûte les ſons différents.

C'eſt ainſi que l'ame reçoit en ſecret les différentes affections qu'elle rend publiques, ou elle veut qu'elles ſoient telles & ſe ſert de différents membres pour y parvenir, & elle partage à l'organe, dont elle

(*a*) Comme la tourterelle & la colombe, qui ſont les ſymboles de la douceur.

le a beſoin, ce qu'elle a de caché chez elle, afin qu'il le rende aparent, de la même maniere qu'un Roi, qui fait à un favori fidéle une importante confidence, afin que le même la rende publique à ſes peuples.

C'eſt de cette façon que l'amour ſe forme dans le cœur ; car l'ame, qui ſouhaite quelque choſe d'agréable, ſe ſert du miniſtére du cœur pour déclarer ſon amour. C'eſt enfin dans le cœur que la colére, la crainte, les vœux, l'eſpérance, les ſoins & la volupté réſident avec l'ame, comme dans une citadelle, d'où ils ſortent, par le moyen des membres, pour ſe répandre dans le corps, comme dans une ville. Nous pourrons ſur ce ſujet nous étendre davantage, s'il plaît au Souverain de l'Univers, & ſi les Muſes nous en fourniſſent les moyens.

Qu'il ſuffiſe donc de ſçavoir que toutes les paſſions prennent naiſſance dans l'ame, par les cauſes extérieures qui la touchent, & qu'elles éclatent enſuite par les ſecours du ſang & des humeurs. Il eſt d'ailleurs néceſſaire que le corps & l'eſprit ſoient ſuſceptibles des mêmes mouvemens, puiſqu'ils ſont intimement unis, & qu'ils doivent réciproquement ſe faire part de ce qui les bleſſe & les offenſe ; & l'un ne peut reſter inſenſible tandis que l'autre eſt touché, tant leur ſympatie & la convention, qui les uniſſent, ſont étroites.

Et vous, Muſe, comme vous aprochez des ſerres du Scorpion, hâtez-vous de parler des ſens.

La nature a donné cinq ſens aux animaux les plus parfaits, & elle en a donné moins à ceux qui n'ont pas ce degré de perfection ; du nombre des derniers, ſont les vers, les taupes, les coquillages de mer, l'eſcargot, & le piquant hériſſon.

Celui des ſens, qui eſt le plus eſtimable, eſt la vuë ; (*a*) c'eſt celui qui fait à l'ame les plus fidèles raports ;

(*a*) *Præpollent ſenſibus,*
Lynx viſu,
Canis odoratu,
Vulpes auditu,
Simia guſtu,
Aranea tactu.

raports ; il lui montre preſque tous les eſtres que forme la nature, par un inſtinct & une vertu admirable : tant de fleurs, d'herbes, de fruits, d'animaux, de plantes ; tant d'eſpéces de pierres & de métaux.

Il lui fait diſtinguer les différentes ſortes de peuples écaillez, qui habitent la mer & qui font les troupeaux que Prothée (*a*) a ſoin de paître : il lui fait aperçevoir les monſtres qui nagent dans ſon fluide ; &, ce qui eſt encore plus grand, il lui fait découvrir les Temples Céleſtes des Dieux ; les globes des étoiles, & les rayons lumineux du ſoleil reſpectable.

Je paſſe enfin ſous ſilence mille actions des hommes, qu'il ſeroit impoſſible de détailler & qui ne parviennent à la connoiſſance de l'ame que par ce ſens, qui doit à juſte tître être regardé comme le plus beau & le meilleur de tous.

On croit, avec juſtice, qu'il eſt le ſiége & le palais de l'ame. Toutes les fois que nous parlons à quelqu'un, par une action purement naturelle, nous fixons l'un ſur l'autre nos regards mutuels, comme ſi l'homme & l'ame entiere ſe trouvoient concentrez dans ce petit eſpace : c'eſt donc avec raiſon qu'on l'a apellé le miroir de l'ame ; c'eſt dans les yeux que brille le tendre amour ; c'eſt-là que paroiſſent ſucceſſivement la haïne, la férocité, la clémence, le chagrin, la joye, la mauvaiſe-foi, la piété, la prudence, la folie, l'ambition, la crainte, la colére, l'audace, & les reproches du crime. Je laiſſe à d'autres gens le ſoin de raſſembler tous les ſentiments des Philoſophes au ſujet de la façon dont ce ſens agit ; pour moi je me contenterai de raporter ceux de leurs ſentiments qui m'ont parû les plus judicieux.

Il

(*a*) Fils & Paſteur de Néptune, il avoit la faculté de prendre toutes ſortes de formes. C'étoit un Roi d'Egypte, qui avoit ſes Etats le long de la mer, qui changeoit ſouvent d'armûres, ou bien la mer changeoit ſouvent la diſpoſition de ſes Etats, par les ſables mouvants qu'elle entraînoit ou qu'elle charioit.

Il faut ſçavoir que l'ame eſt une, & quoiqu'elle ſoit ſi délicate, qu'on ne ſçauroit l'aperçevoir, elle eſt cependant capable d'émouvoir les forces innombrables que la nature & le ſouverain Créateur lui ont acordées.

C'eſt elle qui augmente, nourrit, engendre, émeut, affecte, entend, goûte, flaire, touche, voit & connoît; c'eſt elle qui a la principale & la plus grande vertu: elle participe à la nature des habitants du Ciel; c'eſt elle qui diſtribuë les forces & l'action à chacune des parties; elle reçoit, par les yeux, la lumiere & les différentes couleurs; par le moyen de la prunelle, elle diſtingue les figures & conſidére enfin tout l'Univers.

Par les narines, elle recuëille les différentes odeurs. Par les oreilles, elle puiſe les ſens, les voix & le bruit; par le goût, elle différentie les diverſes ſaveurs; par le toucher, elle diſtingue les choſes dures d'avec celles qui ſont môles & tendres; elle ſent le chaud & le froid. Voilà en un mot les cinq compagnons & les fidèles miniſtres de l'ame; c'eſt par eux que ſes connoiſſances ſont éxactes, & ils ne la quittent que dans le ſommeil de la mort.

Les yeux étant diaphânes, d'une compoſition tranſparente comme le verre & d'un éclat condenſé, ſe ſaiſiſſent des ſimulacres des choſes & les retiennent; comme un miroir repreſente la lumiere qui lui eſt opoſée; de même la faculté des yeux eſt une ſource inépuiſable des images des choſes qu'ils rendent à l'ame, qui eſt prochaine & dont le ſiége eſt fixé dans la tête, où elle habite comme dans une citadelle élevée.

Alors l'eſprit ſe ſert de ſon diſcernement, pour connoître la choſe qui lui eſt repreſentée. Il en uſe de la même maniere pour diſtinguer les ſons, quand un air délicat, mobile & frapé par les corps ſonôres, s'inſinuë dans les oreilles; c'eſt à ſes parties déliées que l'air doit ſon mouvement.

Ces petits corpuſcules ſe pouſſent les uns les autres,

&

& l'air frapé rend le coup à l'air le plus voiſin, & ainſi ſucceſſiviment, juſqu'à ce que le ſon ſoit parvenu à s'inſinuër avec violence dans la cavité des oreilles qu'il pénétre, quoiqu'elles ſoient éxactement fermées.

Mais l'air eſt ſi ſubtil & ſi délié, que les poiſſons fuyent le moindre bruit que les pêcheurs font en parlant, quoique l'eau ſoit interpoſée entr'eux, & ils ſe précipitent, tout épouventez, dans des filets. L'air ne pénétre-t'il pas juſques dans les gouffres de la mer? Ne fait-il pas enfler les flots, ſur-tout dans l'hyver, tems fâcheux qui fait ſouvent faire aux Nautonniers des vœux forcez?

Toutes les fois donc que des corps durs ſe frapent, l'air eſt pouſſé avec violence & pénétre les petites ouvertures des oreilles. De-là procédent les ſons & les voix différentes, ſelon la nature des choſes & des lieux, qui ocaſionnent la violence du mouvement de l'air; comme dans les différents inſtruments où l'air forme des ſons. Ce qui fait qu'une trompette ſe fait entendre de plus loin qu'une flûte, & que le ſiſtre de Diaméte differe des ſons du pſaltérion.

De la même maniére que quand on jette une pierre dans l'eau, ce fluide ſe retire & forme différents cercles; l'air frapé fait de même pluſieurs cercles autour du centre de ſon mouvement, ce qui fait qu'une ſeule voix ſe fait entendre à pluſieurs oreilles, & qu'une image fait avec la lumiere une impreſſion à pluſieurs miroirs.

Il faut expliquer à preſent l'odeur; elle pénétre les narines; il ſort toûjours des fumées délicates ou des corpuſcules des choſes qui ſont ſulphureuſes & qui ont par conſéquent de l'odeur; ils parfument l'air, comme quand on brûle de l'encens dans un encenſoir. Le goût ſe fait par l'atouchement de la langue & du palais; c'eſt par eux qu'eſt reſſentie l'humidité des choſes qui ont du goût, qui touche

ce ſens & forme les ſaveurs ſucculentes ; c'eſt auſſi le ſang & l'eſprit qui forment le toucher, parce qu'ils fluënt dans toute l'habitude du corps.

Ce ſens eſt dans tous les animaux, & il y a de l'aparence que le goût ſe rencontre auſſi généralement chez eux ; mais l'un & l'autre ſont plus délicats dans l'homme. L'homme eſt auſſi doüé d'une prudence ſupérieure à celle des bêtes.

Il y a des gens dont le ſentiment eſt différent, & qui prétendent que les choſes ſuſdites ſe paſſent d'une autre façon ; ils nient que les images des choſes reçûës par les yeux ſoient la cauſe de la vuë, & que l'air ne contribuë ni à la vuë ni à l'ouïe, & prétendent que Dieu a donné à l'ame autant de qualitez & de forces, qu'il a lui-même créé de genres de choſes différentes, afin qu'elle les pût comprendre toutes.

Chaque animal a de ſon genre une connoiſſance parfaite qui ne s'étend pas beaucoup plus loin ; mais l'ame contemple toutes choſes ; elle eſt capable de les éxaminer avec un jugement ſain, & de peſer, par une ſérieuſe atention, les objets qu'elle aperçoit par le moyen des ſens.

L'eſprit eſt le ſoleil de l'ame, les aſtres ſont les ſens ; c'eſt le ſentiment de quelques gens ; ce que nous laiſſons à éxaminer à d'autres, parce que nous aprochons de la fin de ce Chant, & que nous touchons preſque les pinces du Scorpion. Il faut cependant inférer de ce que nous avons dit ci-deſſus, que l'ame eſt quelque choſe qui participe de l'Ether, qui vit ſans corps, qui vivifie tout, qui a la connoiſſance de toutes choſes, autant cependant que l'a voulu le pere des hommes & des Dieux : car c'eſt lui qui a donné une puiſſance certaine & finie à chaque choſe ; il eſt le ſeul qui ait une force ſans bornes ; il peut faire toutes les choſes qui ſont faiſables ; il eſt exempt & ſupérieur aux loix & aux régles.

L'ame

L'ame ne peut être regardée que comme incorporelle, puiſqu'elle ſent & comprend toutes choſes ; elle n'eſt ni de terre, ni d'eau, ni d'air, ni de feu. Les choſes, qui ſont compoſées des quatre éléments, ne ſont pas doüées des mêmes forces que l'ame. Il faut donc qu'elle ſoit quelque choſe de Céleſte & qu'elle procéde de Jupiter, puiſqu'il lui a acordé autant de connoiſſance qu'elle en a beſoin pour comprendre tout l'Univers.

Les atômes, qui ſont la baze du ſyſtême de pluſieurs Philoſophes, ont plûtôt dû contribuër à la formation des corps qu'à celle de l'ame. Nous le voyons, puiſque les corps ont de l'éxtenſion & peuvent ſe partager de toutes parts : l'ame, au contraire, eſt indiviſible & immatérielle ; elle eſt comme le centre d'un cercle, où pluſieurs lignes aboutiſſent, qui ſont les ſens qu'ils cherchent, comme les fleuves ſe précipitent dans la mer.

Je ne peux aſſez m'étonner qu'il y ait des gens qui puiſſent croire que l'ame & le corps ſont détruits enſemble ; quand même cela ſeroit, on dévroit s'en taire : ces choſes ne doivent pas ſe dire ouvertement & ne doivent pas être divulguées au peuple : la plûpart des hommes ſont méchants & ſeroient capables de tous les crimes, s'ils croyoient la mortalité de l'ame, & qu'ils ne craigniſſent pas les punitions deſtinées à cette ame. Ils ſe précipiteroient dans les plus grands forfaits & ne tarderoient pas à confondre le permis & le défendu.

Outre cela, c'eſt l'eſpérance de la félicité après la mort, & d'être toûjours inſéparablement unis à Dieu, qui engage les hommes à la pratique des vertus : c'eſt-là le principe de leur charité, les uns envers les autres ; ſans quoi ils s'engourdiroient dans une affreuſe nonchalance. Les dons charitables ceſſeroient ; les Temples les plus beaux ſeroient renverſez, les Autels d'or & de marbre ne fumeroient plus du ſang des Victimes ; enfin, la Religion, la piété,

l'honneur, & le culte des grands Dieux ſeroient abſolument détruits, ſi les hommes eſtimoient ne ſe pas ſurvivre, & que leurs ames fuſſent diſſipées par les vents.

Le peuple, à moitié féroce, doit être arrêté par un frein & par la crainte des punitions. L'eſprit populaire eſt naturellement enclin au mal; il ne va jamais au bien par ſon propre mouvement, & la vertu lui eſt abſolument à charge.

La Religion eſt l'honneur & la gloire du genre-humain; elle nous unit aux Dieux; elle nous joint à l'Olympe. Non, il n'eſt pas d'honnête homme qui oſe dire ouvertement que l'ame ſoit mortelle. Nous allons prouver, par la force de la raiſon, qu'elle eſt exempte de mort, & par conſéquent éternelle, comme tout bon chrétien doit le croire, & comme le fameux Juif, (*a*) qui le premier fit Circoncire ſon peuple, nous l'enſeigne. (*b*)

Dieu ne ſe ſeroit pas ſervi de lui pour enſeigner le dogme de la Circonciſion, s'il ne l'avoit pas jugé à propos; & preſque toutes les nations, même les plus barbares, d'une voix unanime ſont perſuadées de la vérité inconteſtable de l'immortalité de l'ame.

Que peut-on en effet imaginer dans l'Univers qui ſoit plus ſemblable que l'ame au principe tout-puiſſant, Maître de tous les Eſtres? Qu'eſt-il de plus durable & de plus parfait? Car qui eſt-ce qui peut nier que ce qui n'eſt que d'une courte durée ne ſoit pas imparfait? Ce qui fait que les choſes Céleſtes durent toûjours, c'eſt qu'elles ſont les plus divines & les plus parfaites; mais les choſes, au contraire, qui ſont les plus prochaines de la terre & plus éloignées du Ciel, étant plus imparfaites, ne peuvent durer long-tems.

Mais

(*a*) Moïse.

(*b*) Abraham a été le premier, avant Moïſe, qui ſe fit Circoncire, & fit faire cette opération à plus de 400. hommes, qui compoſoient ſa famille & ſon domeſtique.

Mais nôtre eſprit, dira-t'on, quoiqu'il paroiſſe doüé de vie & de connoiſſance, & qu'il ſemble aprocher le plus de la Nature-Divine, ſe trouvant renfermé dans des bornes corporelles, ne doit pas avoir une durée plus étenduë ni vivre au-delà du corps.

Malgré ce raiſonnement captieux, je dis que l'eſprit eſt incapable de corruption, par la raiſon qu'il eſt ſimple & ſéparé de la matiére. On peut auſſi joindre à ce raiſonnement l'expérience, qui nous démontre qu'à meſure que le corps s'afoiblit, l'eſprit ſemble augmenter de force.

Ce qui fait que les vieilles gens ont plus de prudence & de bon ſens que les jeunes hommes, & que nous voyons rarement les gens extrêmement vigoureux de corps être ſpirituels. Il eſt rare que Dieu ait réüni ces dons: l'on ne voit preſque pas les gens en même-tems très-robuſtes de tempérament, être fort délicats par leur génie.

On doit donc inférer que ſi l'eſprit ſemble ſe revêtir des forces qu'une longue vie a ôtées au corps, qu'il en eſt abſolument indépendant, & qu'il eſt quelque choſe qui éxiſte par ſoi-même & qu'il ſurvit à la mort. Mais, dira-t'on, quand on a mal au pied, l'eſprit ſouffre, en indiquant la nature de la douleur: cela eſt ſans doute.

Il faut éxaminer de quelle maniere cette douleur parvient juſqu'à l'eſprit. Monte-elle du bas en haut, petit-à-petit, comme une fumée? Non aſſurément; car ſi cela étoit, il faudroit que toutes les parties, par où cette fumée paſſeroit, reſſentiſſent du mal à ſon paſſage. Le pied ne ſeroit donc plus le ſeul à être malade, & il faudroit de néceſſité que ce fut la partie la plus voiſine de l'eſprit qui fut la plus malade, pour donner connoiſſance à l'ame de ſa douleur; ce qui n'eſt pas; par conſéquent l'ame n'eſt pas corporelle ni mortelle, puiſqu'elle diſtingue les parties du corps dans leſquelles elle eſt renfermée, ſans être ſuſceptible des mêmes impreſſions; & que d'ail-

leurs elle n'a pas beſoin d'aucun milieu pour ſçavoir ce qui ſe paſſe d'une extrêmité à l'autre du corps.

Il faut faire encore cette réfléxion, que toutes les fois que nous voulons nous reſſouvenir de quelque choſe, faire quelque ouvrage, ou entendre ce qui eſt le plus difficile, nous ſemblons ſéparer nôtre ame de nos ſens; nous la recuëillons en elle-même en fermant nos yeux, en nous enfonçant dans la retraite, en prenant le tems de la nuit & du ſilence.

C'eſt dans ce tems que nous ſemblons joüir de nôtre ame, indépendante du corps. Les ſens troublent l'ame, auſſi-bien que les différentes paſſions; elles la rendent débile & la plongent dans les ténèbres, de même que les nuées obſcurciſſent l'éclat du ſoleil.

Si donc cette ame eſt plus capable de réfléxion, quand elle eſt ſéparée des ſens & des paſſions violentes, & qu'elle eſt abſolument renfermée en elle-même, il s'enſuit indubitablement que quand elle pourra être libre & délivrée de cette chair mortelle, que ſes connoiſſances ſeront bien plus étenduës, qu'elle ne ſera plus atachée qu'aux choſes les plus parfaites, & que par conſéquent ſa durée doit être éternelle.

Il y a d'ailleurs une autre réfléxion à faire; l'homme ſemble être le milieu entre les intelligences & les brutes; il doit par conſéquent être compoſé de quelque choſe de commun à ces deux extrêmitez. Le corps participe des brutes, & l'eſprit des Céleſtes habitans; par conſéquent une partie eſt mortelle & l'autre éternelle. Ainſi la mort ne détruit qu'une partie de nous-mêmes. On peut encore ajoûter cette preuve, que ſi après nôtre mort nous étions totalement détruits, Dieu par-là paroîtroit injuſte, & ce ſeroit une faveur qu'il acorderoit aux méchants, parce qu'ils joüiſſent ſouvent pendant leur vie des richeſſes, de la volupté, des honneurs & de l'amitié du peuple, & que les honnêtes gens, au contraire, ſont maltraitez par la fortune & par les

adver-

adverſitez ; tantôt pauvres, tantôt malades, & preſque toûjours dans une affreuſe triſteſſe.

Il paroît juſte qu'il y ait une compenſation, & qu'après la mort on ſoit récompenſé ou puni ſelon ſes mérites ; mille preuves nous indiquent que l'ame eſt immortelle & abſolument incorporelle. Mais en voilà ſuffiſamment ſur cette matiére.

Il y a des gens qui regardent l'ame comme une harmonie, (*a*) de la même maniére que de pluſieurs voix & de pluſieurs inſtruments, il en réſulte un tout harmonieux, ou que de pluſieurs drogues & ſimples, il en réſulte un compoſé médecinal excellent. On pourroit inférer, ſelon ce ſentiment, que l'ame eſt un compoſé de la vertu des Cieux & de la jonction des éléments ; qu'elle eſt renfermée dans des limites, en partie corporelles & en partie ſpirituelles ; comme ce qu'on apelle la vuë, qui eſt compoſée de deux choſes ; ſçavoir, de l'objet qu'on voit, & de la vertu de la vuë qui l'aperçoit ; que le Ciel eſt la cauſe premiere qui forme tous les eſtres, & que ſans lui la terre & la mer ceſſeroient d'être féconds : ce ſentiment me paroît faux ; car, ſi cela étoit ainſi, le corps ne pourroit ſe révolter contre l'ame, non plus que l'ame ne pourroit réſiſter aux inclinations du corps ; le conſentement ſeroit entr'eux unanime, & ils auroient une force égale, telle qu'eſt celle qu'on trouve dans tous les mixtes qui naiſſent par la puiſſance Divine, comme dans le genre des herbes & des pierres précieuſes.

D'autres s'imaginent, avec auſſi peu de raiſon, que l'ame eſt détruite avec le corps ; & ils ſe fondent ſur ce que le ſommeil, qui eſt l'image de la mort, nous ôte l'eſprit & les ſens : ils apuyent leur ſentiment

(*a*) Quelques Mathématiciens ſe ſont imaginé que l'ame n'étoit autre choſe que l'acord & l'harmonie des organes & des ſens, & que cet acord venant à ſe deſunir, l'ame, qui n'en étoit que le concert, ſe détruiſoit. Erreur pitoyable.

ment ſur ce qu'ils voyent que l'ame a ſes maladies qui l'empêchent de joüir de ſes facultez: ils obſervent que l'eſprit eſt ſujet à être bleſſé & même détruit, qu'il croît & dépérit avec le corps, comme on le voit dans les enfants, les vieillards & les hommes: l'enfant eſt ignorant, l'homme eſt prudent, & le vieillard eſt en enfance: la vieilleſſe détruit le corps & l'eſprit.

Que ne diſent-ils pas enfin. Si l'ame, continuënt-ils, eſt divine, & peut vivre ſéparée des membres mortels, pourquoi ſe revêtit-elle de cette chair miſérable, avec laquelle elle eſt obligée de ſouffrir tant de maux & de ſe prêter à tant de crimes?

Il faut donc qu'elle ſoit inſenſée, ſi elle s'y joint de ſon bon gré. Ou bien, qui eſt-ce qui la force à entrer malgré elle dans cette priſon? Eſt-ce Dieu même? Il la haït donc, puiſqu'il l'a renferme de cette maniere? Ils ajoûtent que cette ame n'étant pas corps & n'ayant par conſéquent point d'extenſion, le corps ne peut la renfermer d'aucune maniére. Ils diſent encore qu'elle ne ſçait rien par elle-même, qu'elle ne l'aprenne avec beaucoup de ſoin, & qu'elle eſt aſſez foible pour l'oublier en peu de tems: ils concluënt enfin par aſſurer que l'eſprit n'eſt rien ſans le corps; qu'il ne peut rien aprendre ſans les ſens, qui ſont les organes par leſquels ſe forme la doctrine.

D'autres, d'un ſentiment différent, prétendent qu'il n'y a qu'une ſeule ame (*a*) dans le monde, qui diſtribuë la vie à tous les Eſtres vivants, de même que le ſoleil eſt l'unique cauſe qui éclaire & fait que tous les yeux voyent: ils la croyent éternelle, quoique les

(*a*) Déteſtable erreur de Spinoſa, Athée par ſyſtême, qui prétendoit que Dieu n'étoit autre choſe que la vertu de la nature répanduë dans toutes les Créatures. Eſt-il poſſible que l'eſprit de l'homme puiſſe conçevoir de pareilles abſurditez!

les corps ſe détruiſent, de la même maniére que les yeux des morts ne voyent plus la lumiere du ſoleil. Il eſt aiſé de détruire toutes ces bagatelles par les ſecours d une ſolide raiſon; mais j'aprehende d'être trop long. Quelqu'un ſans doute ſe joindra un jour à moi pour les confondre & réfuter totalement leur ſyſtême. Homme courageux! qui que vous ſoyez, vôtre gloire ſera mêlée avec la mienne, & nos arrieres-neveux loüeront nos écrits. Oſez entreprendre ce grand ouvrage, & aquitez-vous ſur terre d'un devoir digne des Dieux.

Oüi, je le proteſte, que celui qui veut être perſuadé de l'immortalité de l'ame y parviendra, s'il ſçait réprimer toutes ſes paſſions; ſi, au mépris de ce qui fait la félicité des mortels, il ſe détache parfaitement du ſoin des choſes terreſtres, & s'il fait des efforts aſſidus pour élever ſon eſprit vers le Ciel, il connoîtra bien-tôt qu'il porte dans ſon ſein quelque choſe de divin; il deviendra ſage au plus parfait degré; il aura de l'avenir des notions certaines, ſoit par rêves ou par révélations.

C'eſt à cet heureux état que les Prophêtes autrefois ont dû la connoiſſance de l'avenir. Un eſprit ſobre s'aproche d'autant plus de l'Ether, qu'il s'éloigne davantage de la terre & de l'amour charnel. Mais, hélas! preſque tous les hommes ne ſuivent que les plaiſirs des ſens, & ne connoiſſent d'autres biens que ceux du corps. C'eſt-là ce qui les fait croire que l'ame eſt mortelle. Leurs yeux affoiblis ne peuvent ſoûtenir les regards des objets divins, & d'épais nuages leur obſcurciſſent la vuë. Mais c'eſt aſſez parler de l'ame: revenons au grand Auteur du monde.

Nous concluons qu'il n'a point de corps, non plus qu'une quantité d'autres Eſtres, qui lui ſont infiniment inférieurs, plus nombreux mille fois que les feüilles de la plus vaſte forêt, ou que ſi ces Eſtres ont un corps, il eſt ſi délicat qu'il n'eſt perceptible par

par aucun ſens, & ne peut être vû que par les yeux de l'eſprit : que ces Intelligences ſont des Eſtres par excellence & qui ne ſont ſoüillez par rien de charnel. Il eſt tems, Muſe, de garder le ſilence ; dans peu de tems, avec l'aſſiſtance de celui qui donne le mouvement à mes lévres, vous aprofondirez avec moi les cauſes des choſes qui arrivent dans ce monde ſublunaire ; vous éxaminerez ſi elles ſont conduites par un capricieux deſtin ou par une raiſon éclairée.

Enfin, pendant que le ſoleil, par ſes rayons brûlants, échauffera les traces du lion de Némée, & que les pareſſeuſes cigales, à l'ombre des feüilles épaiſſes, formeront leurs ſons rauques & peu harmonieux, nous irons reſpirer un air rafraîchiſſant & une odeur délicieuſe à l'ombre d'un laurier ou d'un myrrhe, près d'un ruiſſeau, qui par ſon doux murmure nous provoque à un tranquile ſommeil.

Le doux repos délaſſe l'eſprit, rétablit la vigueur: mais quand après le repos j'aurai pris des forces nouvelles, Muſe, reprenez vos accents les plus pompeux ; ſoyez ma compagne fidèle & ne me refuſez pas vos inſpirations ; réchauffez mon zèle, j'entreprendrai de nouveaux Chants : & ſi, par hazard, la fortune, émuë de pitié pour tous nos maux, jette ſur nous un regard favorable, qu'elle chaſſe la pauvreté & les ſoucis les plus preſſants ; je ſerai pour lors tout entier avec vous : je ſerai ſans ceſſe renfermé dans les grotes des Muſes. Quelles conſolations mutuelles ne goûterons-nous pas ? Nous nous déſaltérerons à longs traits des eaux de l'Hypocrêne, & nous ferons retentir le Mont-Sacré d'une mélodie nouvelle.

LE ZODIAQUE DE LA VIE HUMAINE.

LE SCORPION.

SOMMAIRE DU LIVRE HUITIE'ME.

L'Auteur parle de la destinée, qu'il dit n'être autre chose que l'ordre que Dieu a une fois prononcé ; que c'est delà que procédent l'économie & l'arrangement de toutes les causes secondes ; il en conclut fort juste, que le hazard & la fortune ne sont que des noms vains qui ne signifient rien. Il s'éforce de concilier la Providence Divine avec le Libre-Arbitre, en expliquant ce que c'est que le Libre-Arbitre, qui ne consiste qu'à se conduire selon les loix de la droite raison, & qu'il prouve n'être pas contraire à la Providence Divine ; mais bien plûtôt qu'il concourt avec elle. Il avance que l'ame humaine joüit d'une parfaite liberté, si-tôt qu'elle a dompté les passions, qui déclarent une guerre continuelle à la raison ; que si, au contraire, elle est soûmise & entraînée par les passions déréglées, elle doit être regardée comme esclave ; il établit & traite fort au long ce sentiment. Il propose deux ou trois autres objections, & paroît un peu trop favoriser le sentiment des Epicuriens, en résolvant la derniere, & dément ce qu'il a ci-devant avancé. Il résout assez heureusement l'objection, pourquoi les honnêtes gens sont souvent malheureux & les méchants presque toûjours fortunez, & cela par la distinction qu'il fait des biens du corps & de ceux de l'esprit, de ceux du vulgaire & de ceux des sages. Dans toute l'étenduë de ce Livre enfin, il défend avec force & énergie la Providence Divine contre les libertins.

ENSEIGNEZ-MOI, belle Nymphe Piéride, pourquoi les choses mortelles sont conduites par une route différente ? Pourquoi les unes sont en honneur

neur dans cette vie, tandis que les autres ſemblent tourmentées par des peines infinies; ce n'eſt qu'à vous qu'il eſt permis d'être admiſe au conſeil des Dieux & de connoître les cauſes ſecrétes.

En vain s'imagine-t'on que tout ce qui arrive dans la vie eſt conduit par un aveugle hazard, ſans que la raiſon ſe mêle des événements de ce monde: les hommes ſont entraînez à penſer de cette façon, parce qu'ils voyent ſouvent les crimes couronnez du plus heureux ſuccès, & les vertus échoüées être regardées avec indignation. Ils aperçoivent les hommes juſtes & prudents gémir dans une injuſte opreſſion, & les ſcélérats, au contraire, enlever les faveurs d'une aveugle fortune; ils ſentent que le vice eſt préféré à la vertu, les Temples frapez & conſumez par la foudre, & les plus heureux criminels parvenir au comble des honneurs, par les mêmes moyens qui les devoient conduire à la plus mépriſable infâmie.

Quand on voit de pareils revers, la plûpart des hommes croyent, ou que les Dieux n'éxiſtent point, ou qu'au mépris de la terre, leurs ſoins ſont bornez dans les Cieux, & ils atribuënt tout à un hazard incertain.

Ou bien l'on vous donne, fortune chimérique, (*a*) la conduite de l'Univers; on vous croit la maîtreſſe & la diſpenſatrice des Sceptres; on atribuë au revers incertain de vôtre rouë ces avantures monſtrueuſes. C'eſt à cette folle opinion que vous devez les Autels ſacriléges, que les anciens ignorants vous ont érigés, auſſi-bien que les prophanes hoſties qu'ils vous ont immolées.

Les deſtins ont eu leur part de ces ſacrifices; on les

(*a*) Perſonne ne démontre mieux que Juvenal, combien la fortune eſt une chimérique divinité. Il s'étoit de ſon tems mis au-deſſus des préjugez vulgaires.

Nullum numen adeſt ſi ſit prudentia ſed te,
Nos facimus fortuna deam cœloque locamus.

les a regardez comme les Légiſlateurs du monde ; on a crû qu'ils avoient le gouvernement du Globe terreſtre, & qu'ils le régiſſoient par un ordre éternel & permanent : on les a enviſagez comme les diſtributeurs des fêtes & des triomphes ; on a crû que chaque perſonne reçevoit d'eux ce qui lui étoit deſtiné. Mais, hélas ! de tout tems les fables ont été reçûës des humains avec avidité, & le merveilleux aura toûjours des droits ſur les mortels. Cette queſtion utile & difficile à agiter, m'a parû digne des Muſes.

Non, rien ne peut éxiſter ni être fait ſans une cauſe, & ce n'eſt que la diſtance qui ſe trouve, de la cauſe à l'effet, qui en fait la différence ; rien ne s'engendre, rien ne ſe produit, rien enfin ne peut être la cauſe de ſoi-même : il y a non-ſeulement dans les cauſes une infinité de progrès différents ; mais il faut encore qu'il y ait quelque choſe qui les précéde, d'où réſulte & commence leur grand ordre, qui par degrez parvient juſqu'à des effets entiérement finis.

Nous avons apellé deſtin cet ordre des cauſes, qui n'eſt autre choſe que le decret que Dieu a une fois prononcé, qui devient une loi permanente : or plus chaque cauſe eſt voiſine de ce premier degré, plus elle a de dignité ; elle commande & gouverne les cauſes qui la ſuivent, & ainſi ſucceſſivement juſqu'aux effets.

On prétend, par exemple, que le premier Eſtre eſt une cauſe, & que ce qui eſt opoſé à l'autre extrêmité doit être regardé comme l'effet ; que tout ce qui tient le milieu entre ces deux extrêmes doit donc être participant aux deux qualitez ; qu'il y a un nœud & une continuité perpétuelle des cauſes ; qu'une choſe dépend immédiatement de l'autre, & qu'il ſe trouve un enchaînement qui s'étend, par différents chaînons, depuis l'Olympe juſqu'aux ſombres bords ; ce qui paroît abſurde.

Car pour que cela fût, il faudroit que pluſieurs premiers

miers principes, & plusieurs causes premieres, fussent réünis dans un même sujet : tant de Rois ne pourroient subsister long-tems d'acord entr'eux ; ils ne tarderoient pas long-tems à se combatre ; parce que la puissance souveraine ne peut se partager. Le monde cesseroit d'être unique, dont l'unité fait l'ordre admirable de ses parties.

Mais on peut objecter que plusieurs causes, distinctes & séparées entr'elles, procédent du souverain principe de tout, qui est un, de la même maniere que plusieurs rayons émanent du soleil, qui ont cependant entr'eux une différence, qui fait qu'un rayon ne dépend absolument point de l'autre, quoiqu'ils sortent tous de la même source, & que malgré cela ils ne sont pas dans le cas de se combatre & de se nuire l'un à l'autre, puisque chacun d'eux a une route séparée qui lui est propre. Ce sentiment paroît apuyé sur la vray-semblance & peut être vrai.

Examinons-le cependant intérieurement, afin de tirer nôtre entendement des ténèbres. L'esprit humain ne sçauroit en si peu de tems rencontrer la vérité ; il est sujet à se tromper facilement ; c'est ce qui a donné lieu à tant de sectes différentes & à tant de sentiments contraires. Celui-ci assure avec opiniâtreté ce que l'autre nie absolument.

En un mot, l'opinion nous est propre, comme la raison l'est aux Dieux, & nous n'avons de certain que l'incertitude. S'il y a donc plusieurs causes, qui procédent immédiatement de la premiere, comme nous l'avons dit, je demande si chacune d'elles est égale en perfection, auquel cas il cessera d'y avoir de l'ordre entr'elles ; car où l'on ne trouve ni primauté, ni degré, ni différence, il cesse d'y avoir de l'ordre. Dans quelque genre que ce soit, il y a le commencement, le milieu & la fin ; il n'est par conséquent pas de genre sans ordre : si, au contraire, chacune de ces causes différe en perfection, il s'en-

ſuivra que Dieu a fait quelque choſe d'imparfait, ce qui me paroît difficile à imaginer.

Je ſuis donc du ſentiment de croire que les cauſes ſont en leur particulier chacune également parfaite, de façon que l'éfet primitif, qui en réſulte, doit être très-parfait à tous égards; mais qu'à proportion que ces effets s'éloignent de leur premier principe, ils ſont plus ou moins parfaits; de la même maniere qu'un arbre ou une plante s'abâtardit & ne rend pas des fruits également bons, à meſure qu'elle s'éloigne de la ſemence primordiale; ce qui fait qu'on voit les maux excéder en nombre les biens, & les choſes affligeantes beaucoup plus fréquentes que les choſes qui nous procurent de la ſatisfaction: parmi ces cauſes, celle qui a le plus de vie & de raiſon, eſt la plus puiſſante, la meilleure, la plus ſimple & de la plus pure ſubſtance; celle, au contraire, qui renferme le moins de vie & de raiſon, doit être regardée comme la plus foible, la plus épaiſſe & d'une ſubſtance la plus imparfaite; ce qui eſt juſtifié par ce qui arrive ſur la terre, où tous les Eſtres ne ſont pas de longue durée, où à peine trouve-t'on quelqu'un de raiſonable, où rien n'eſt pur & où toutes choſes ſont des mixtes, compoſez de pluſieurs autres choſes.

Il n'y a preſque pas dans le monde de ſubſtance pure; on ne la connoît même point, & elle n'eſt honorée que du petit nombre de gens qui la connoiſſent: (*a*) elle eſt cachée dans d'obſcures cavernes.

(*a*) Le Poëte a ſans doute entendu ici parler de la premiere matiére du Diſſolvant Univerſel de tous les mixtes de la nature, qui eſt le principe dont ils ſont tous compoſez, que veut nous déſigner obſcurément Ariſtée, par ces termes; PRENDRE L'AIR DE L'AIR. Il faut obſerver ici que ce qui donne le change à preſque tous les hommes, c'eſt qu'ils ne ſe ſont pas aperçûs que toutes les choſes qui ſont dans la nature, ſont couvertes d'une robe ou d'une écorce,

vernes. C'eſt ce qui fait qu'on fait plus de cas des biens du corps & de la fortune, que de ceux de l'eſprit; car la ſubſtance eſt preſque la même choſe que la vertu; mais cette ſubſtance eſt dans ce monde, comme dans un éxil: ſa patrie, & ſon ſiége ordinaire, eſt le Ciel, où elle a pour compagnons fidèles, la vérité & le bien parfait; c'eſt de cette façon que le monde n'eſt qu'un tiſſu de cauſes; il conſerve toutes choſes par une convention certaine. Rien ne peut briſer cette chaîne, ni les tems, ni la force; Dieu ſeul peut la briſer. C'eſt de ces cauſes que provient tout ce qui a été, tout ce qui eſt, ou qui ſera. Ces cauſes ont reçû leurs forces du Roi des Divinitez; c'eſt lui qui leur a preſcrit les tems, les limites & leurs progreſſions.

Il faut ſçavoir que pluſieurs cauſes concourent pour faire une choſe; mais ce concours n'eſt jamais fortuit; au contraire, tout marche par un ordre certain des deſtins; le tout-puiſſant Ouvrier des aſtres a tout ſoûmis à des loix certaines & a meſuré les jours qu'il a créez. Il n'eſt donc pas vrai qu'il n'y ait rien de certain, que tout ſoit conduit par le hazard, & que Dieu abandonne les choſes mortelles.

Le hazard n'eſt par lui-même autre choſe qu'une futile opinion, qui ne différe pas de l'image d'un ſonge; quoiqu'en diſent Ariſtote, & pluſieurs autres Philoſophes: leur ſentiment ne me fait nulle impreſſion, quand ils s'écartent de la vérité. Il eſt ſouvent arrivé que les plus grands hommes, les plus graves, & dont la réputation étoit la mieux établie, ont erré, & leur grand nom a entraîné dans l'erreur beaucoup de ſectateurs, qui ont prêché leur doctrine; tant l'exemple

---

écorce, ce qui fait retentir tous les Philoſophes Hermétiques de ce précepte.

Cape, quod non videtur donec
Sagaci artifici placeat.

l'exemple & l'erreur ont de puiſſance. Pour moi, qui ne ſuis partiſan de perſonnne, je me livre à la ſeule raiſon, qui eſt la fidèle conductrice des ſages. Le Scrutateur de la vérité doit l'aimer & la ſuivre ſur toutes choſes.

C'eſt cette même raiſon, dont la puiſſance me fait croire que rien n'arrive par hazard; car ſi (comme il a été dit) tout procéde de cauſes, d'ordre & de tems certains, par l'ordre du ſuprême diſpenſateur, ce qui étoit néceſſaire, pour que le monde fût parfait, & pour empêcher que le deſordre ne détruiſit un ſi grand ouvrage; que devient le hazard, qui eſt ambigu & plus changeant que Vertumme & Prothée. (*a*)

La nature, en un mot, a en horreur le hazard, comme le vuide; rien n'eſt incertain dans le monde; Dieu lui-même, la nature, l'Ether, les éléments, & tout ce qui en réſulte, a été & ſera éternellement. Si quelque choſe étoit incertain, l'eſprit de Dieu ne ſçauroit pas tout, & il ſeroit lui-même ſuſceptible d'erreur, (*b*) ce qui eſt abſurde; car celui qui a tout fait, doit tout ſçavoir; rien en aucun endroit ne lui peut être caché: quoique quelques gens diſent, que ſi le Pere des lumiéres connoiſſoit tout ce qui ſe paſſe ici bas, cette connoiſſance diminuëroit ſa grandeur.

Ce ſentiment eſt erroné; car l'on ne devient pas mauvais pour connoître ce qui eſt tel; l'on n'eſt pas avili

(*a*) Vertumme, regardé comme Dieu des Jardins & du Printems, & comme l'union des fleurs & des fruits, ce qui fait qu'on l'a feint Amant de Pomône. Les Poëtes ont prétendu qu'il avoit la faculté de ſe transformer en toutes ſortes de formes, ce qui prouve encore cette premiere matiére de tous les Eſtres, ou cette matiére ſans formes d'Ariſtote, qui l'a fait critiquer par tous les ignorants Philoſophaſtres, Prothée fils & Paſteur des troupeaux de Néptune.

(*b*) Dieu, par ſa preſcience infinie, ſçait l'avenir, comme le paſſé & le preſent. Sçachant l'avenir, rien n'arrive ſans ſon ordre ou ſans ſa permiſſion; l'avenir ceſſe donc d'être gouverné par le hazard, puiſque Dieu le ſçait & le prévoit?

avili pour ignorer les choſes les plus ſublimes; & une perſonne ne blanchit pas pour avoir la connoiſſance d'une choſe blanche; le ſoleil ne perd pas de ſon éclat pour éclairer les méchans & ne ſe ſalit pas en éclairant un bourbier; la lumiere enfin ne perd pas ſa pureté, quoiqu'elle touche à des choſes ſales: ainſi l'eſprit peut comprendre les choſes les plus viles, ſans s'avilir pour cela: il convient de connoître le mal, comme il eſt défendu de le faire.

Dieu n'ignore donc rien, il ſçait le paſſé, le preſent, & l'avenir; tout lui eſt certain, ſans quoi il ne le ſçauroit pas; car on ne peut ſçavoir les choſes incertaines; c'eſt pourquoi les Prophêtes, quand ils prédiſent l'avenir, ils prédiſent des jours certains, & des choſes certaines; ce qu'ils ne pourroient faire, ſi le paſſé, le preſent & l'avenir, ne leur étoient pas certains.

Il faut cependant avoüer que pluſieurs choſes paroiſſent arriver par pur hazard; comme quand une tuile, chaſſée du haut d'une maiſon, par la force du vent, vient fraper quelqu'un, ou bien qu'on trouve un treſor, en creuſant un puits.

Le vulgaire croit que cela arrive par hazard; mais nous ne penſons pas de même; car quoique de telles choſes nous arrivent contre nôtre eſpérance, nous ne devons pas pour cela croire que le hazard y ait part; car ſoit que nous ſçachions, ou que nous ignorions ce qui nous arrive, l'ordre des événements n'eſt pas pour cela changé: le ſoleil n'eſt pas brillant, la nége blanche, & le feu chaud, parce que nous ſçavons qu'ils ſont tels; mais parce qu'au contraire ils ſont tels naturellement; & nous ne ſçavons leurs qualitez que parce qu'ils les poſſédent réellement.

Nôtre eſprit peut ſe tromper, mais jamais la choſe; or c'eſt de la choſe dont il eſt queſtion dans l'événement. Je demande à preſent ſi l'on peut admettre que le hazard la domine? Si une choſe ſe fait, ſoit que nous la ſçachions ou que nous ne la ſçachions pas?

pas ? Le hazard ſe trouve en nous, & non dans la choſe qui ſe fait à ſon tems marqué. Il n'y a de hazard que quand nous y en croyons, & ce, parce que nous en ignorons la cauſe, qui eſt très-connuë de Dieu.

Tout eſt donc certain : le Ciel a toûjours le même mouvement; les mêmes choſes naiſſent toûjours des mêmes ſemences ; les éléments conſervent toûjours leurs facultez; l'année a toûjours ſes mêmes parties; la chaleur de l'été ſuccéde au printems ; l'automne, avec ſes fruits & ſes raiſins, ſuit l'été; & l'hyver vient enſuite, avec ſes frimats & ſes vents, qui congelent tout ; les herbes ne changent point ; les animaux ont toûjours les mêmes membres & les mêmes coûtumes: il ne faut pas croire que les monſtres (*a*) ſoient formez par hazard ; ils ont des cauſes certaines qui les font naître, d'où leurs noms procédent, & qui les font regarder comme monſtres.

C'eſt de ſon propre mouvement que la nature les fait ; elle ſemble ſe joüer en les formant, comme un peintre qui, quoiqu'excellent dans ſon art, & grand maître, ſe fait un plaiſir de faire des figures groteſques, (*b*) ſans proportion ; digne ſpectacle du petit peuple.

Toutes choſes ſe faiſant donc de cette façon, le hazard ceſſe d'avoir des droits dans l'Univers, qui n'eſt régi que par la ſouveraine puiſſance de Dieu; ce dont on ne ſçauroit douter, pour peu qu'on éxamine l'ordre perpétuel & admirable, & l'harmonie parfaite avec leſquels ce monde a été créé & ſe conſerve ; & pour peu qu'on jette les yeux ſur l'éxacte proportion des membres des animaux, ſur leurs fonctions, on ſera pleinement convaincu que Dieu, & la nature, n'ont rien fait en vain & par hazard.

On

(*a*) Se doit ici entendre comme production, qui s'écarte des loix ordinaires de la nature. Un mulet, par exemple, eſt un monſtre, parce qu'il doit la naiſſance à l'acouplement de deux ſexes d'eſpéces différentes.

(*b*) Comme Calot.

On y verra, au contraire, une raiſon & une prudence acomplies, qui ne peut procéder que des ſuprêmes décrets de la Divinité.

Il faut à preſent éxaminer ſi la fortune gouverne les choſes mortelles, comme quelques gens ſe le ſont imaginez. C'eſt à cet éxamen que nous allons donner une entiere atention. Il faut d'abord ſçavoir ce qu'on a entendu ſous le nom de fortune. Les anciens l'ont adorée, la croyant une Déeſſe puiſſante au Ciel & ſur la terre; ils lui ont érigé des Autels & fait des offrandes. Cette Divinité (*a*) ne pouvoit pas être une femme, ni l'épouſe de quelque Dieu, comme ils l'ont crû mais elle devoit être auſſi-tôt un Dieu, qu'une Déeſſe; car les Divinitez n'ont point de ſexe; ils ne ſont pas engendrez, ni ſujets à la mort, comme les anciens Poëtes les ont dépeints, ſemblables à nous, & les ont chargez de toutes nos infirmitez. Il faloit que ces gens fuſſent bien aveuglez.

Oh! cerveaux inſenſez, de quelle doſe d'ellébore n'aviez-vous pas beſoin, quand vous vous êtes chymériquement figurez que les Dieux étoient comme nous, qu'ils entroient dans un lit nuptial, & qu'ils engendroient des enfants, par le tendre embraſſement des Déeſſes!

Regardons par conſéquent la fortune comme un Dieu de l'ordre le plus inférieur: ce qui fait qu'il eſt ocupé du ſoin des vils Royaumes de la terre & de la mer, où régnent tant de maux & de dangers, où rien n'eſt aſſuré; car tout eſt plein d'embuſches & de fraudes.

Cette Divinité a été apellée par le Chriſt, & par S. Paul, *le Prince de ce Monde*; les Poëtes l'apellent

(*a*) Les Romains & les Grecs la regardoient comme fortune favorable. En ce cas, ils la dépeignoient avec une roue & une corne d'abondance. Quand on la regardoit comme favorable aux amours, on la dépeignoit avec un toupet de cheveux, qui marquoit qu'il falloit ſaiſir l'ocaſion & ſçavoir profiter de l'heure du berger. Elle étoit alors acompagnée d'un amour, armé d'un carquois & d'un brandon.

lent Pluton, ou la richeſſe, (*a*) qui prodigue ſes faveurs aux méchants & aux inſenſez, & ſe fait un cruel plaiſir d'être contraire à ceux qui ont des mœurs innocentes. Le Siége, le Palais & le Trône, eſt digne du tyran, que nous apellons la fortune, puiſque ſa domination s'étend ſur le monde ſublunaire, qui n'eſt rempli que de maux, où régne une nuit perpétuelle, des tempêtes affreuſes, le froid, la chaleur, l'importune vieilleſſe, la pauvreté, qui éxcite au crime, (*b*) le travail, la douleur, la mauvaiſe foi, & la mort.

Au contraire, dans le monde ſupérieur à la lune, régnent la joye & une paix perpétuelle; le tems, l'erreur, la mort en ſont bannies, auſſi-bien que la vieilleſſe; en un mot, tout ce qui eſt nuiſible.

Heureux mille fois celui à qui les Dieux, par un céleſte preſent, ont acordé d'habiter de ſi belles, ſi agréables & ſi heureuſes demeures! Au reſte quelques gens ont crû que ce monde ſublunaire étoit rempli de Génies, qui paſſoient leurs vies dans les ſpatieuſes campagnes de l'air.

Les Grecs leur ont donné le nom de Démons, (*c*) & ils ont crû qu'ils prenoient ſoin des hommes, des animaux & de tout ce que la terre nourrit,

(*a*) Junon étoit auſſi la diſpenſatrice des richeſſes, des grandeurs, des Royaumes & des poſſeſſions. J'ai vû quelques gens interpréter cette fable, & dire que Junon, comme Déeſſe de l'Air, préſide aux acouchemens, parce qu'ils prétendent que dans l'air eſt renfermée la vie de tous les Eſtres. *Vita rerum eſt aër.* On dépeint cette Déeſſe, trainée par des Paons; & on lui donne, pour Meſſagére, Iris, pour déſigner le changement des couleurs, qui ſe ſuccédent entre la diſſolution & la coagulation d'un mixte.

(*b*) On pourroit apliquer ici cette belle maxime,

Quid non mortalia pectora cogis, auri ſacra fames,

auſſi-bien que ce beau paſſage d'Horace.

Mox reficit rates indocilis pauperiem pati.

(*c*) Du mot Grec Δαιμων, Dieu, Ange, Intelligence.

rit, (*a*) que c'étoit eux qui, à leur gré, faiſoient faire naufrage ſur mer ; qu'ils étoient les diſpenſateurs des maux, des honneurs, de la félicité & des richeſſes, auſſi-bien que de l'adverſité, d'où ils inférent qu'il eſt abſolument néceſſaire de leur plaire ; ce qui ſe peut faire, ſelon le ſentiment de quelques-uns, par des paroles, des charmes, & par l'art magique.

On eſtime que ſi l'on apelle ces Génies, comme on doit le faire, qu'ils paroiſſent, qu'ils parlent & ſe rendent à nos vœux ; que rien n'eſt plus avantageux à l'homme que leur converſation, ce que je crois être arrivé à peu de gens, du petit nombre de ceux qui ſont juſtes, & qui par un généreux effort, ayant évité les charmes de la volupté charnelle, ont ſçû mépriſer les plaiſirs laſcifs ; qui ſe ſont dépoüillez des ſoucis terreſtres, pour ſe livrer tout entiers à la contemplation des choſes Céleſtes.

Les gens de cette opinion ont crû que parmi ces Démons, il y en avoit de mauvais qui obéïſſoient aux méchants, quand ils étoient forcez par des charmes magiques, & que les choſes honteuſes s'opéroient par leur moyen. (*b*) Je n'ai pas deſſein d'examiner cette matiére ; ce n'en eſt pas ici le lieu : j'en parlerai dans le Chant où préſident les Poiſſons, brillants de leurs écailles dorées : là je m'entretiendrai des Dieux, ſi la Divinité ſuprême me le permet & me dicte mes accents.

Paſſons donc ces choſes ſous ſilence, à peine puis-je croire qu'il y ait quelque mauvaiſe Divinité ; la ſageſſe eſt incapable de faire du mal : l'ignorance, au

(*a*) Les Caïnites, ſorte de Secte, qui révéroit Caïn, & qui ne différe que de peu de choſes avec les Gnoſtiques, ont prétendu, d'après les Grecs, qu'il n'y avoit pas de ſi petite créature qui n'eut un génie qui en prit ſoin. Juſqu'aux moindres herbes avoient le leur, ſelon eux.

(*b*) C'eſt ce qu'on a entendu, par le terme de Magie noire.

au contraire, eſt mere de l'erreur, des fautes & du crime; il paroît même que perſonne de ſon plein gré ne veut être méchant. Il me ſemble que la volonté eſt naturellement portée au bien; il eſt ſûr qu'un Démon (*a*) eſt ſage & prévoyant, ou il ne mérite pas ce nom; s'il eſt vrai qu'on leur ait acordé, auſſi-bien qu'à la fortune, les rênes & le gouvernement de ce monde. Rien ne me paroît donc abandonné à l'aveugle deſtin; l'Eſprit-Saint, du ſuprême Roi des Rois, meſure tout avec une ſageſſe inéfable, & rien ne ſe fait ſans ſon ordre ou à ſon inſçû; de-là on infére qu'il y a une deſtinée, qui eſt un nœud gordien, (*b*) pour ainſi dire inexpliquable; pour le dénoüer, il ne faut pas moins que les forces d'Hercules, ou la téméraire valeur d'Aléxandre.

C'eſt-là ce qui de tout tems a troublé les eſprits & a été la ſource de plus d'une héréſie; car ſi le deſtin ordonne des choſes, il faut néceſſairement qu'elles ſoient faites comme il l'a ordonné; nos actions ceſſent donc d'être libres, & les Dieux mêmes ne peuvent pas diſpoſer de leur volonté; le Libre-Arbitre eſt détruit; la vertu par conſéquent ceſſera d'être récompenſée & le vice d'être puni, ce qui eſt abſurde à imaginer.

Ce n'eſt pas ici le lieu de parler des Dieux; mais atachons-nous plûtôt à l'éxamen de nous-mêmes

&

(*a*) La qualité de Démon s'entend ici comme Eſprit élémentaire.

(*b*) Nœud d'écorces d'arbres, qui noüoit le joug d'un couple de bœufs. Ce joug fut conſacré à Jupiter par Midas, en reconnoiſſance de ce que ſon pere GORDIUS avoit été élû Roi de Phrigie, étant monté ſur le chariot où ce nœud étoit ataché. On aſſûre qu'il étoit ſi adroitement noüé, qu'on n'en pouvoit trouver les bouts; & c'étoit à celui qui le dénoüeroit, qu'on diſoit qu'étoit reſervé l'Empire de l'Aſie. Aléxandre vint à Gordes, & le coupa en deux d'un coup d'épée. C'eſt ainſi que la politique des Souverains les fait s'aſſujétir en partie aux préjugez reçûs, ſans cependant devoir en être trop captivez.

& aux choſes qui ſont ſoûmiſes à nos connoiſſances & qui peuvent être éxaminées par les ſimples ſecours des lumiéres humaines.

Je dis donc que dans les choſes qui ſont ſoûmiſes à l'empire de la fortune, rien ne s'éxécute ſans les ordres du deſtin; comme la diſtribution des richeſſes, des conſolations, des plaiſirs, des honneurs: pour les Sceptres & les Couronnes, elles procédent d'en-haut, nôtre volonté ne peut nous les aquérir; car quel eſt celui qui ne les ambitionneroit pas? Mais la volonté n'y fait rien; elle y nuit même, ſi les deſtins ſont contraires.

Que de gens ont fait des efforts inutiles pour s'élever, que les deſtins adverſes ont toûjours précipitez! chacune de leurs entrepriſes réïtérée eſt tournée par le deſtin en une nouvelle ruïne: ceux, au contraire, qui ont les aſtres favorables, reçoivent de la fortune des faveurs ineſpérées, qui s'offrent d'elles-mêmes, ſans qu'ils ayent pris le ſoin de les rechercher.

Ce ſont des pêcheurs heureux, qui pendant qu'ils ont dormi, trouvent leurs filets remplis de poiſſon; ce ſont de ces fortunez mortels qui doivent le jour à un pere riche & d'une illuſtre famille, qui ſuçent les délices avec le lait, qui s'élevent au faîte des grandeurs, & qui ſont (quoique ſouvent indignes) deſtinez à commander & gouverner les autres.

Ce ſont des aveugles choiſis pour régir des gens qui ne ſont pas beaucoup plus éclairez, & qui ne leur donnent d'autre exemple que celui d'une vie licentieuſe.

D'autres, au contraire, doivent la naiſſance à de pauvres parents & d'une origine obſcure; ils ſont livrez à la peine & aux larmes; ils ſont ſurchargez de travaux aſſidus & ſouvent inutiles; tous leurs ſoins & toute leur vigilance peuvent à peine les garantir de la faim, & ils ſont toûjours écraſez par la plus affreuſe miſére. Qui peut nier que ces choſes n'ar-

rivent

rivent par l'ordre des deſtins ? Les uns ſont beaux, agiles, vigoureux ; les autres naiſſent difformes, maladifs & délicats.

Peut-on croire que cette différence ſoit ocaſionnée par nos mérites, ou bien par nos crimes ; & nôtre Libre-Arbitre eſt-il conſulté en pareil cas? Tout cela procéde aſſurément des deſtins ; les choſes mêmes qui concernent nos corps y ſont ſujétes ; juſqu'à l'heure, & le genre de nôtre mort, en dépendent.

L'un périt d'une mort infâme ; l'autre eſt aſſaſſiné ; celui-ci eſt noyé ; un autre finit ſes jours par un incendie ; cet autre par le froid ; celui-ci par la faim ; celui-là par trop de nourriture ; & la plus grande partie par la douleur, les maladies & les accidents, ou bien ils ſont abatus par la vieilleſſe.

La mort eſt certaine à tous les hommes, mais la durée de leurs jours n'eſt pas déterminée. La ſombre mort donne des bornes au cours de nôtre vie.

C'eſt ainſi que par un jonc mourut le fameux Apologiſte (*a*) du grand Achilles.

Eſchyle (*b*) périt ſur les confins de la Sicile, écraſé par l'écaille d'une tortuë.

Anacréon (*c*) finit ſes jours, étranglé par un pepin de raiſin. O mort cruelle! de combien de moyens ne

(*a*) Homére.

(*b*) Fameux Poëte Grec, Prédéceſſeur de Sophocles. Le même Eſchyle, avoit été auſſi grand guerrier, que Poëte. Il fut tué en Sicile, où il s'étoit retiré, par la chute d'une tortuë qu'un aigle avoit enlevé pour la manger, qui ne pouvant venir à bout d'en briſer les écailles, la laiſſa tomber ſur la tête chauve de ce Poëte Drammatique, la prenant pour une pointe de rocher. On prétend qu'on lui avoit prédit qu'il périroit par la chûte d'une maiſon. Je trouve plus ſimple de croire que ce fut l'éfet du hazard, & que l'aigle, laſſé du poids de la tortuë, l'aura laiſſé tomber ſans aucun rafinement.

(*c*) Poëte Lyrique, Grec de naiſſance, étoit homme de bonne chére ; un pepin de raiſin l'étrangla ; ce qui eſt poſſible, atendu la groſſeur des raiſins de la Gréce.

ne vous ſervez-vous pas pour détruire le genre-humain! Plus on la croit éloignée, plus elle nous menace : rien n'eſt plus certain que la néceſſité de mourir, & rien n'eſt ſi incertain que le tems de la mort.

Quelques Aſtrologues ſe ſont piquez de prédire, par la connoiſſance de l'état du Ciel, & du Pôle Céleſte, les choſes à venir, l'heure & le genre de mort, je ne ſçais quelle divinité inſtruiſoit ces inſpirez, parce que la nature de l'avenir eſt certaine, comme celle du paſſé & du preſent : je dis certaine, dans la cauſe premiere & dans les cauſes ſecondes, qui en dépendent par enchaînement. Ne peut-on pas auſſi croire que les biens & les maux, qui concernent l'eſprit, proviennent du deſtin ? Le génie & la doctrine en paroiſſent auſſi émanez. Qui eſt-ce qui pourra être inſtruit, s'il n'a pas un certain génie ; & ſi la nature ne lui en fournit pas les forces, & ſi la fortune & une ſanté languiſſante lui ſont contraires ?

L'un devient Rhéteur, l'autre Philoſophe, un autre s'aplique à expliquer les Myſtéres des Dieux & s'atache à l'Aſtrologie; d'autres, ennyvrez de la Poëſie, boivent les eaux de la fontaine de Caſtalie, dans une grande pauvreté, & aquérent, en ſouffrant la faim, ſa proche parente, la renommée.

Encore une fois, d'où procédent ces inclinations, ſi ce n'eſt du deſtin ? C'eſt de lui que dépendent les arts & les Charges publiques : la nature ſe plaît à ces différences, qui ornent différemment le théâtre du monde. C'eſt par ces différentes routes, par ces travaux divers, par ce culte différentié que l'Univers eſt décoré. Il faut éxaminer à preſent ſi c'eſt le deſtin ou la volonté qui forment en nous les mœurs & les différentes inclinations. Ce n'eſt pas une choſe d'une diſcuſſion facile que de découvrir cette vérité.

Il faut aſſurément qu'il nous reſte quelque partie de nôtre Libre-Arbitre, ſans quoi ce ſeroit fait de nous, & la faculté du choix ſeroit ôtée au genre-humain : ſi l'on acordoit au deſtin une puiſſance

ſans

ſans bornes, il nous forceroit d'être méchans, & nous ne pourrions plus opoſer au crime le frein de la raiſon. Il faut donner à cet éxamen toute l'atention dont nous ſommes capables, & nous eſpérons, avec l'aſſiſtance de Dieu, de découvrir la vérité.

Il faut d'abord expliquer ce qu'on entend par Libre-Arbitre, (*a*) qui n'eſt autre choſe qu'une puiſſance libre & abſoluë, que Dieu a acordée à l'homme, par laquelle il dépend de lui de ſuivre le bien ou le mal. Cette liberté ne lui a cependant pas été acordée, afin qu'il s'adonnât au vice, au préjudice de la vertu; mais afin qu'il s'apliquât, au contraire, à aquérir de bonnes mœurs, au mépris du vice; car les mauvaiſes actions ſont nuiſibles, & les bonnes méritent une juſte loüange.

Il faut éxaminer enſuite ſi le Libre-Arbitre eſt égal en toutes choſes & ſi ſa durée a des tems limitez. Il ne ſe rencontre pas aſſûrément dans les enfants, non plus que dans ceux qui ſont tourmentez d'une maladie trop violente, ou dans ceux qui ſont dans un profond ſommeil; puiſqu'il eſt regardé comme l'image de la mort. Si l'on veut éxaminer avec ſoin la vérité, on trouvera peu de gens, parmi le grand nombre, qui ſe ſervent de leur Franc-Arbitre & de leur liberté.

Je paſſe ſous ſilence les fautes de la jeuneſſe & je pardonne aux premieres années: j'éxcepte encore les gens endormis, les fébricitants & les malades de toute autre eſpéce. Le nombre de ces premiers eſt grand; mais il n'égale pas, à beaucoup près, celui des

(*a*) Je dirai, en paſſant, que ſi l'homme n'avoit pas ſon Libre-Arbitre, il ceſſeroit de mériter envers Dieu; une perſonne ne peut mériter qu'autant qu'elle fait le bien par choix, ce qui donne le mérite à la bonne action, ſans cela Dieu récompenſeroit, non pas le bien qu'on auroit fait, mais celui qu'il auroit forcé de faire, & puniroit de même des maux involontaires. Prédeſtitation terrible, qui jetteroit l'homme dans le découragement.

des gens dont l'eſprit eſt livré aux crimes les plus honteux, & dont l'ame eſt ſoüillée des maladies de l'eſprit : ceux-là s'écartent de la raiſon & du droit chemin, qu'on doit ſe preſcrire pendant le cours de ſa vie. Je demande ſi ces ſortes de gens ont leur Libre-Arbitre, & s'ils joüiſſent de ce qu'on apelle libre-puiſſance ? Cette queſtion eſt problématique, & je ſçais plus d'une perſonne qui n'en conviendra pas.

Il faut prendre garde qu'on ne doit regarder comme libre, que la perſonne qui ſe conduit par la raiſon, qui ſçait réſiſter à ſes paſſions & ne ſe laiſſe pas emporter avec impétuoſité dans les écuëils de la mer orageuſe de ſes deſirs éfrénez ; mais qui, au contraire, les combat de toutes ſes forces, qui tient le gouvernail avec intrépidité & gagne enfin le port.

Celui-là ſeul mérite d'être regardé comme homme libre & ſage ; il peut, par la raiſon ſeule, corriger les mouvements de l'eſprit & les ſens révoltez ; mais les autres hommes n'en peuvent pas faire autant. Pourquoi, dira-t'on, Dieu ne leur a-t'il pas donné leur Libre-Arbitre ? La raiſon eſt par tout aſſurément avec la liberté ; elles marchent toûjours de compagnie ; c'eſt ce qui fait que les bêtes n'ont point de Libre-Arbitre, parce qu'elles ſont dépourvuës de raiſon ; &, par la preuve du contraire, comme les hommes ont tous de la raiſon, ils ont par conſéquent cette liberté du choix.

La raiſon eſt une certaine lumiére & une force de l'eſprit, qui nous fait diſcerner ce qui eſt courbé d'avec ce qui eſt droit, & le honteux d'avec ce qui eſt honnête ; elle s'apelle ordinairement l'œil de l'eſprit. C'eſt peut-être ce que les Poëtes ont voulu nous marquer par l'œil du Cyclope Poliphême, (*a*) dont il ſe

(*a*) Le plus fort & le plus grand des Cyclopes. On prétendoit qu'ils habitoient en Sicile, près le Volcan Ethna. On feint qu'ils y forgeoient, ſous la conduite de Vulcain, les foudres de Jupiter, parce que ce païs eſt un climat très-chaud,

ſe ſervoit pour admirer la blancheur du corps de Galathée (*a*) qui ſe baignoit dans la mer ; mais le méchant & le cruel Ulyſſes le lui creva d'une ſouche embraſée ; (qui peut, hélas ! ſe garantir des méchants ?) & priva le viſage de ce Cyclope de ſon plus bel ornement. (*b*)

La raiſon enfin reſſemble à l'œil du lynx, (*c*) qui pénétre ſeul à travers des ténèbres & de la nuit la plus obſcure. La ſouveraine ſageſſe de Prométhée, (*d*) qui, en nous créant, a fait de ſi admirables ouvrages d'argile, nous a donné à tous un œil ſem-

---

chaud, & que d'ailleurs les mines de ſoulphre & de bitume y ſont abondantes, ce qui y cauſe des tremblements de terre & de fréquents tonnerres.

(*a*) Divinité Marine, fille de Nérée & de Doris, ainſi que s'en explique Apollodore. On prétend que Poliphême devint amoureux de cette Nymphe. Je crois qu'il eſt plus aiſé d'imaginer que le nom de Galatée procéde de celui de Galatie, γαλατια, région de l'Aſie Mineure ; comme ſi l'on diſoit γαλακτια ; LACTEA, compoſé de γαλα ; & ακτος, LAC DU LAICT. Les Gaulois prennent leur nom de γαλα, LAC, à cauſe de la blancheur de leur teint. Elle a été auſſi nommée GALLOGRÆCIA, parce que les Gaulois la conquirent.

(*b*) Je ne ſuis pas de l'avis de PALINGENE, quand il traite Ulyſſes de méchant, pour avoir crevé l'œil de Poliphême. Il étoit queſtion d'aveugler ce Cyclope, ou d'en être mangé ; fâcheuſe alternative. Je ſuis certain que PALINGENE n'auroit pas balancé à prendre le parti que prit Ulyſſes en pareil cas. J'avouë que ce Grec étoit un grand fourbe & un méchant homme ; mais je le juſtifie volontiers, par ce qu'il fit dans la con onfture du Cyclope.

(*c*) Sorte d'animal fabuleux, qu'on prétend qui avoit de ſi bons yeux, qu'il diſcernoit les objets à travers les plus épaiſſes murailles & dans les plus obſcures ténèbres. C'eſt peut-être ce qu'on nous a voulu faire entendre par le baſilic.

Super aſpidem & baſilicum,
Ambulabis & conculcabis,
Leonem & draconem.

(*d*) Prométhée eſt ici allégoriquement pris pour Dieu.

ſemblable ; mais, hélas ! peu de gens en font uſage ; il n'eſt que ceux qui ſont chéris du juſte Jupiter.

C'eſt de-là que procédent tant de crimes & d'erreurs ; car ſi tout le monde ſuivoit la raiſon, une paix éternelle régneroit ſur la terre ; la cruelle épée de Mars n'auroit pas tant fait de carnages ; elle n'auroit pas fait verſer tant de larmes, & les murs de tant de Villes n'auroient pas été renverſez ; tant d'armes n'auroient pas été fabriquées par les Euménides (*a*) dans les forges des enfers ; les terres auroient été cultivées, & l'on eût changé ces armes dangereuſes en ſocs & en hoyaux.

Les abeilles, & d'innombrables troupeaux, richeſſes ruſtiques des laboureurs, auroient peuplé les campagnes ; le ſiécle d'or (*b*) renaîtroit ; les hommes & les Dieux n'auroient eu qu'une même demeure, & on les verroit encore habiter parmi nous.

Je vais expliquer, autant qu'il me ſera poſſible, pourquoi ſi peu de gens ſe ſervent de leur raiſon & paroiſſent n'avoir pas plus de Libre-Arbitre que les bêtes, qu'ils imitent dans leur façon de vivre.

Il y a en nous quelque choſe de divin, qui eſt ce qu'on apelle eſprit & raiſon ; la prudente nature les a placez dans la tête, (*c*) comme le lieu le plus élevé ;

(*a*) Nom qu'on donne aux Furies.

(*b*) Il y a eu quatre Siécles ; celui d'Or, ſous le régne de Saturne & de Rhéa, ſa ſœur & ſa femme. Ces mariages inceſtueux étoient de ſaintes unions chez les anciens Guébres. Ignicoles, ou adorateurs du feu ; celui d'Argent. Là, ſuivit enſuite celui d'Airain, & celui de Fer. Cette Fable me paroit avoir été copiée ſur la fameuſe ſtatuë que vit en ſonge NABUCHODONOSOR.

(*c*) On n'eſt pas bien d'acord ſur le ſiége de l'ame ; quelques Philoſophes ont prétendu qu'elle ſurnageoit ſur le fluide du ſang, qui circule dans toute l'habitude du corps. Ils ont fondé leur opinion ſur ce qu'ils regardent l'homme comme le Microcoſme, ou petit Monde, fait à l'imitation du Macrocoſme, ou grand Monde ; ils s'apuyent ſur l'Ecriture, qui nous dit : *In principio Spiritus. Dei ferebatur ſuper aquas.*

Ils ont cru, que de la même maniére l'eſprit de l'homme

élevé ; elle a ordonné que les ſens en fuſſent les eſclaves, par le ſecours deſquels l'homme pût concevoir les idées du Ciel, de la terre, de la mer ; en un mot, toutes les choſes qui ſont compriſes dans l'Univers.

Il y a auſſi quelque choſe de mortel (*a*) renfermé

---

me flue ſur ſon ſang. Il me paroit plus naturel de croire que le ſiége de l'ame eſt la tête, puiſque les organes les plus délicats y ſont atachez. L'ame eſt donc renfermée en eſſence dans la tête, & répanduë par puiſſance dans tous le corps, comme Dieu eſt en eſſence dans les plus hauts Cieux, & en puiſſance ſur la terre & dans tout l'Univers.

Je crois convenable de raporter à ce ſujet quelques fragments d'un chapitre du *Traité ſur l'Homme*, imprimé à Paris en 1714. *in-quarto*, *p.* 126.

„ De même c'eſt par le moyen d'une glande, apellée pi-
„ néale, à cauſe qu'ils prétendent qu'elle eſt en forme de
„ pomme de pin ; que le corps de l'homme a tous ſes mou-
„ vements, parce que cette glande étant ſuſpenduë vers le
„ milieu du cerveau, auquel abouriſſent les nerfs des orga-
„ nes corporels & qui tire de lui leur origine. Les diverſes
„ impreſſions des objets extérieurs, ſur ces organes, ne peu-
„ vent ébranler cette glande & en changer la diſpoſition,
„ que l'ame preſente ſubſtantiellement, & par elle-même, à
„ cette glande, qu'elle ne ſoit avertie en même-tems de tout ce
„ qui ſe paſſe dans le corps & dans chacune de ſes parties ;
„ deſorte qu'auſſi-tôt que ces objets des ſens viennent à faire
„ impreſſion ſur quelqu'un des organes du corps, ils ébran-
„ lent tellement les fibres des nerfs, qui touchent à cette
„ glande, que par le moyen de ces fibres leur impreſſion
„ paſſe juſqu'à la glande, dont la diſpoſition ne peut être
„ changée, que l'ame n'ait des idées de ces objets conve-
„ nables à l'impreſſion qu'ils font ſur la glande, à laquelle
„ l'ame eſt preſente ſubſtantiellement & par elle-même.

(*a*) Ce quelque choſe eſt l'eſprit corporel, qui eſt ſuſceptible de végétation & d'acroiſſement ; ce qu'on apelle humide radical. C'eſt préciſément de lui que procédent les paſſions qui tendent à ſatisfaire les apétits corporels ; c'eſt lui qui renferme la faculté ſéminale. Il eſt, en un mot, dans le corps, ce que la ſemence eſt dans le ſperme la deux mille deux centiéme partie, comme l'ont prétendu les plus grands Philoſophes. Je crois que le ſiége de cet eſprit corporel eſt dans le cœur, qui eſt le Soleil du Microcoſme.

mé dans nôtre ſein, par le ſecours de qui nous croiſſons & nous végétons, par le miniſtére du feu qui eſt renfermé chez nous : ce dernier eſt l'ennemi juré de l'eſprit (les Dieux l'ont voulu ainſi ;) il diminuë les facultez de l'ame, il la débilite & la trouble : ce quelque choſe a plus d'un ſatélite, tel que la pareſſeuſe volupté, la colére, la douleur, la crainte, la déteſtable cupidité, & l'ambition, qu'on peut comparer à une fumée qui monte à la tête.

C'eſt avec ces eſclaves, & ces ſortes de ſoldats, qu'il déclare la guerre à l'eſprit. On peut les comparer à ces géants féroces, qui firent leurs efforts pour chaſſer Jupiter de l'Olympe, tels que Japet, (*a*) le farouche Gyges, (*b*) l'orguëilleux Typhon, le cruel Encélade, livré aux conſeils ſanguinaires, & le redoutable Briarée.

Ces paſſions entaſſent les ſoins les uns ſur les autres, comme des montagnes, pour aſſiéger la partie divine qui eſt dans la tête, juſqu'à ce que la grace, venant du haut du Ciel au ſecours, les précipite à l'imitation de la foudre ; de la même maniere qu'un cocher, qui a laiſſé échaper les rênes, voit briſer en éclats ſon char, tout fracaſſé par l'impétuoſité de ſa courſe. C'eſt dans les commencements qu'il faut combatre avec le plus de force.

Une petite étincelle paroît d'abord languiſſante ; mais l'incendie venant à croître, la flâme ſort avec impétuoſité par le toît & monte juſqu'au Ciel ; ſurtout

(*a*) Ce Japet étoit fils du Ciel & de la terre, ſelon Apollodore. J'imagine ce Japet fabuleux, avoir été copié ſur le JAPHET, fis de Noé, qui, avec ſes freres, SEM & CHAM, ſe renfermérent dans l'Arche au tems du Déluge.

(*b*) Pour mieux dire, ſelon Apollodore, Gyas étoit frere de Briarée. Ils avoient chacun cent mains. Ils étoient fils du Ciel, qui s'apelle en Grec ουρανος, dont nôtre Poëte a fait URANIUS, & qui a donné le nom à la Muſe Uranie, qui préſide à l'Aſtrologie. Encélade & Typhon, autres Titans.

tout ſi elle eſt excitée par le glacial Borée, (*a*) c'eſt en vain alors que le trop lent voiſinage aporte de l'eau pour l'éteindre ; c'eſt une énorme pierre qui tombe du haut d'un rocher : qui peut la retenir ? Elle renverſe, par ſa chûte rapide & impétueuſe, les ormes, enfants des montagnes ; le moindre apui l'auroit pû retenir dans les commencements.

Il en eſt de même des mouvements de l'eſprit ; quand ils ont toutes leurs forces, la raiſon impuiſſante s'y opoſe en vain ; elle eſt obligée d'abandonner le gouvernail ; elle eſt batuë des vents & des flots, & elle devient captive de l'ennemi.

C'eſt donc les ſemences des vices qu'il faut commencer à déraciner, & en détruire les cauſes avant qu'elles ayent pris des forces. C'eſt alors que l'on joüit du Libre-Arbitre & que l'eſprit eſt en liberté. Honorez alors vôtre victoire des palmes glorieuſes de l'Idumée ; (*b*) mais ſi vous avez laiſſé engager le combat, ſi déja le féroce & cruel ennemi ébranle la citadelle, & ſi le Belier (*c*) a renverſé les murailles ; la raiſon, croyez-moi, ſucombe ſous tant d'éforts, à moins qu'une divinité bienfaiſante ne vous prête une main ſecourable.

Ne voit-on pas combien la liqueur du fils de Sémelé (*d*) nuit à l'eſprit ? De quelle fureur ne le rend-il pas capable, ſur-tout ſi l'on en uſe ſans reſerve & ſans mêlange ? L'yvreſſe s'empare de la tête & l'aſſiége de ſes fumées : la ſobriété, au contraire, joüit du Libre-Arbitre : la perſonne à jeun ſe laiſſe conduire par la raiſon ; mais dans l'yvreſſe elle ne

(*a*) Vent du Nord, qui enleva Orythie.

(*b*) Province de la Paleſtine, ſelon l'Ecriture-Sainte, Edom qui produiſoit des palmiers.

(*c*) Sorte de machine de Guerre, dont ſe ſervoient les anciens, pour ébranler les murailles des Villes dans les Siéges, avant l'invention de la poudre & des canons. Voyez les *Commentaires de Céſar* à ce ſujet.

(*d*) Bachus.

le ne ſçait ce qu'elle fait, & fait ce qu'elle ne voudroit pas faire ; elle ne tarde pas à s'en repentir ; quand le bon ſens a repris tous ſes droits, elle rougit pour lors d'une honte inexprimable.

Les paſſions n'ennyvrent pas moins l'eſprit & ne dérangent pas moins le cerveau que la vapeur du vin, & elles l'envelopent d'épaiſſes ténèbres.

On ne doit donc regarder comme libre, & comme poſſeſſeur du Franc-Arbitre, que celui qui eſt gouverné par la raiſon : ce n'eſt que celui qui ſe rend maître de ſes paſſions, qui s'eſt acoûtumé dès ſa tendre jeuneſſe à la pratique des vertus & qui s'eſt livré aux beaux arts, tant l'habitude & l'uſage ont de forces.

Les autres hommes ſe conduiſent comme les bêtes ; ce qui a fait dire au Poëte, (*a*) que chacun ſe laiſſe entraîner par la volupté qui lui eſt propre : ce qui fait que le Franc-Arbitre perd entiérement ſes forces Celui qui veut donc être vrayment libre, doit réſiſter aux paſſions dès leur naiſſance, les ſoûmettre à la raiſon, & leur impoſer des rênes.

La chair s'éleve & déclare à l'eſprit une guerre perpétuelle ; l'eſprit de ſon côté, eſt porté, par ſa nature & ſa délicateſſe, à s'élever aux contemplations ſublimes ; la chair, au contraire, ne deſire que les choſes de la terre, parce qu'étant terre elle-même, elle y doit retourner. C'eſt ainſi que Dieu a raſſemblé deux choſes ſi différentes en un même ſujet.

Quand même vous ſeriez parvenu à poſſéder la ſageſſe, à ne vous laiſſer conduire que par la ſeule raiſon, & que vous joüiriez parfaitement de vôtre Libre-Arbitre ; croyez-vous pour cela être exempt d'être agité par un deſtin contraire ? Non aſſûrément, vous y ſerez encore davantage aſſujetti ; mais vous ſçaurez lui obéïr, & vous ferez un ſacrifice

(*a*) *Sua trahit quemque voluptas.*

fice d'obéïſſance à la volonté divine, en vous y ſoûmettant ſans murmure : c'eſt le comble de la ſageſſe que cette ſoûmiſſion.

L'inſenſé & le méchant, au contraire, en a horreur & veut, d'une tête orgueïlleuſe, éviter d'éxécuter les ordres divins. Mais, dira quelqu'un, il eſt donc libre, puiſqu'il n'obéït point au deſtin ? Non aſſurément, car il eſt dans l'eſclavage du crime & de ſa ſœur la folie; ce qui eſt beaucoup plus facheux, quoique cela procéde encore de la permiſſion divine & non de ſes ordres : ainſi tout eſt ſoûmis au deſtin, les biens comme les maux. Dieu permet les uns & ordonne les autres, & il eſt le premier auteur du deſtin.

En conſéquence de ce principe, j'entends des gens ſe récrier : mortels, livrez-vous aux plaiſirs, tandis que Lachéſis (*a*) file vôtre trame ; chaſſez de vôtre eſprit les ſoucis cuiſants ; le ſeul preſent doit vous toucher, ſans vous embarraſſer de l'avenir ; car tout ſe fait par une loi établie, & tout marche dans un ordre certain & déterminé. Pourquoi ſe laiſſer tourmenter par une douleur & une crainte vaine ? Chacun a ſon ſort fixé, chacun porte ſa deſtinée écrite dans ſon ſein, ſans ſçavoir qu'elle elle eſt. Chaque jour nous la dévelope & nous l'explique peu-à-peu.

Qu'a-t'on beſoin de ſe livrer aux larmes & aux gémiſſements ? Les corps Céleſtes ne rétrogradent jamais ; tout ce que Dieu a une fois établi eſt immuable, parce que l'ordre qu'il a ordonné eſt parfait. Que s'il arrivoit, par ſupoſition, que quelque choſe s'écartât de cet ordre, ce qui eſt impoſſible, ce ne ſeroit que pour devenir pire ; car elle ne pourroit devenir meilleure, n'y ayant rien de plus parfait que le parfait même.

On peut encore faire cette douteuſe ; grande & admirable objection : ſi toutes choſes, comme on vient de le dire, ſont ſujettes au deſtin ; pourquoi, dira-

(*a*) L'une des trois Sœurs, qui filoient la vie des hommes.

dira-t'on, Dieu tourmente & punit-il certaines choſes ; & pourquoi, au contraire, ſemble-t'il récompenſer certaines autres ? Pourquoi la condition de toutes n'eſt-elle pas égale ? Pourquoi y a-t'il une plus grande félicité atribuée aux unes qu'aux autres ? Pourquoi la nature eſt-elle une mere tendre & bienfaiſante aux unes, & une marâtre cruelle pour les autres ? Il eſt aiſé de réſoudre cette difficulté, diront quelques gens.

C'eſt que Dieu punit, par les maux, les coupables, & acorde les biens, comme une récompenſe à la juſtice. Je ne crois pas cela, dira-t'on, & cela eſt contre la vray-ſemblance ; car qu'ont pû mériter les brutes qui n'ont pas de raiſon ? Quelle faute, ou quel crime les arbres ont-ils pû commettre ? On voit cependant qu'ils éprouvent un ſort bien different. Les bêtes ſont dans le même cas : un voleur, par exemple, en dérobe une ; un boucher en égorge une autre ; les loups en mangent quelques autres ; d'autres meurent de maladies, ſe noyent ou périſſent par le froid ; quelques-unes enfin vieilliſſent ; les unes ont un ſort plus heureux que les autres.

Les arbres ont une deſtinée auſſi différente ; les uns ſont caſſez ou déracinez par les vents ; un autre eſt coupé pour être employé à divers uſages des métiers ou des arts ; l'autre eſt deſtiné à ſervir d'aliment au feu ; un autre enfin eſt foudroyé : en un mot, les bêtes, les poiſſons mêmes ont un ſort différent, que le deſtin leur a partagé.

Cependant le ſenſitif, (*a*) comme le végétal, ſont

(*a*) Quelques Philoſophes ont dit qu'il y avoit de trois ſortes d'ames ; l'ame raiſonnable, qui eſt celle de l'homme ; la ſenſitive, qui eſt celle de la brute ; la végétative, qui eſt celle de la plante ou de l'arbre. Je pourrois en admettre une quatriéme matérielle, qui eſt la minérale ; car ſi l'on acorde une ame à un arbre, parce qu'il eſt ſuſceptible d'acroiſſement, & par conſéquent de vie, pourquoi la refuſer à une pierre, qui eſt ſuſceptible de ces deux qualitez dans ſes entrailles

ſont incapables de pécher. Outre cela nous voyons, parmi les hommes, les bons & les juſtes être perpétuellement agitez par une fortune contraire : nous la voyons acorder ſes faveurs avec prodigalité aux criminels & aux ſcélérats, qui ſe trouvent placez au comble des honneurs.

Les preſents du deſtin ne ſont donc pas proportionnez aux mérites ; il faut donc chercher ailleurs la cauſe de cette diſtribution. Quelqu'un dira, la cauſe n'eſt autre que la volonté divine, & s'en tiendra-là. Cela ne ſuffit pas ; il faut tâcher de pénétrer l'intérieur de cette douteuſe vérité.

Il n'eſt pas raiſonnable d'avancer que Dieu étant ſage, & très-bon, puiſſe vouloir quelque choſe qui manque de raiſon : la divine volonté, au contraire, choiſit toûjours ce qu'il y a de plus parfait pour le mettre à éxécution ; c'eſt pour cela qu'il faut dire que chacune des cauſes devient pire, à proportion qu'elle s'éloigne & qu'elle eſt moins ſemblable à la cauſe premiere, & à proportion que ſon effet s'acorde moins avec les deſſeins de la cauſe primordiale.

Dieu étant ſimple par lui-même, au plus parfait degré, la derniere des cauſes, qui eſt la plus éloignée de lui, eſt la moins ſimple, & produit différens effets, à proportion des différences, des modifications & des mêlanges qu'elle a contractez dans ſon éloignement ; ſes effets doivent donc être auſſi variez que ſes forces.

C'eſt donc cette cauſe mixte qui gouverne le monde & les choſes terreſtres ; c'eſt elle qui eſt la ſource de l'incertitude des éyénements que nous voyons

---

trailles de la terre. J'oſe même avancer qu'il y a, dans tous les Eſtres de la nature, une partie fixe, qu'on apelle ame, qui eſt indeſtructible. Un grain de chénevis, paſſé par le feu de réverbére le plus violent, laiſſe des cendres, où eſt renfermé un ſel fixe que rien ne peut détruire.

voyons arriver ; c'eſt-là cette fortune qui differencie ſes facultez, & qui prend plaiſir à tourmenter les hommes par différents accidents.

Il eſt difficile de connoître la raiſon, qui fait que l'un eſt plus heureux que l'autre ; pourquoi l'un eſt riche, l'autre pauvre ? Pourquoi les peines onéreuſes écraſent celui-ci, & les honneurs ſont diſtribuez avec profuſion à cet autre : cela eſt auſſi inexpliquable que de définir pourquoi le feu eſt chaud, la nége blanche, l'abſynthe amére ; pourquoi cette herbe eſt vénimeuſe, cette autre bienfaiſante ; pourquoi tel arbre a les feüilles faites de telle façon ; d'où vient que certains animaux ſont naturellement chauds & d'autres plus imbéciles ; pourquoi l'ambre enleve la paille, l'aimant le fer, & pourquoi il perd ſa faculté atractive quand il eſt près du diamant.

Dieu a envelopé ces ſecrets dans d'obſcures ténèbres ; il a borné les hommes par une ſphére de connoiſſances limitées, au-delà deſquelles on s'efforce en vain de pénétrer.

Si un potier de terre a ſéparé une maſſe d'argile, & qu'il deſtine les différentes parties de cette maſſe à differentes figures ; pourquoi, dira-t'on, fait-il de l'une une marmite, un plat, ou une taſſe ? Pourquoi, de l'autre, fait-il une urne, & de l'autre enfin une petite cruche ou un pot à l'eau ? Il n'a aſſûrément d'autre raiſon, que ſa ſeule volonté, & ſon ſeul Franc-Arbitre lui a fait faire le tout comme il lui a plû.

Il eſt auſſi difficile de pénétrer les raiſons de ce ſuprême Artiſte. De même, celui qui veut connoître pourquoi la fortune oprime l'un & favoriſe l'autre, recherche des choſes impoſſibles à réſoudre ; qu'il lui ſuffiſe de ſçavoir que la ſouveraine Puiſſance du monde, & des choſes terreſtres, lui ont été acordées, que Jupiter lui a donné la liberté de faire ce qu'il lui plaît, en ſuivant cependant l'ordre du deſtin. Pourquoi n'en uſera-t'elle pas ? Et quelle loi eſt capable de la reprendre ? Non, jamais les eſclaves n'impoſérent

ſérent des loix à leurs maîtres, & nous lui ſommes aſſûrément aſſervis pendant que nous vivons.

Ce démon nous peut conduire où il lui plaît. Il n'a cependant pas de pouvoir ſur nôtre ame, puiſqu'elle eſt d'une céleſte origine, & Dieu l'a exemptée ſeule du joug de cette tyranie. Il a livré, tout ce qui dépend de la terre & de la mer, à ſon capricieux arbitre & lui a permis de faire tout ce qu'il lui plaît, ſoit qu'il ſoit juſte, ou qu'il ſoit inique.

Mais quelqu'un va objecter, Dieu eſt donc la cauſe des maux, & par conſéquent injuſte; par la raiſon que celui qui fait le mal, comme celui qui ne l'empêche pas d'être fait, quand il le peut, commettent l'un & l'autre le crime & péchent tous deux également; les Loix mêmes deſtinent à l'un comme à l'autre une égale punition: c'eſt pourquoi, ſi Dieu ſouffre tant de maux ſur la terre & qu'il ne les empêche pas, pouvant le faire, il paroît être la cauſe du mal & conſentir au crime?

Je vais répondre à ce captieux argument, auquel je ſuis préparé, pourvû qu'un rayon de la lumiére Divine m'éclaire. Il faut d'abord remarquer, avec un eſprit induſtrieux, que parmi les cauſes il en eſt de viles & de mépriſables, de plus nobles & plus excellentes qui marchent les premieres; de la même façon que les Généraux précédent une grande armée, dont la ſoldateſque n'eſt regardée que comme un vil troupeau.

Le Souverain Pere de toutes choſes, & le Seigneur des ſeigneurs, qui habite une lumiére immenſe, qui eſt au-delà de l'enceinte du monde la plus reculée, & qui d'un clin d'œil fait mouvoir les globes des aſtres, en a, dis-je, confié le gouvernement avec une raiſon admirable à ces cauſes primitives; il leur a atribué les forces & les dons, & les a renfermées dans des limites certaines, afin qu'elles agiſſent ſelon ſes decrets, & qu'il ne leur fût pas permis de tranſgreſſer de telles bornes.

Comme il a diſpoſé tout avec ſageſſe ; il faut que toutes choſes conſervent éternellement un ordre conſtant ; parce que ce qui a été une fois bien fait ne doit pas être capable de changer, par aucune erreur ni par aucun tems. L'ordre des choſes eſt donc immuable ; parce que la ſuprême Sageſſe de la Divinité a tout bien fait : c'eſt pour cela que ſi le Démon, qui préſide à la terre, tombe dans l'erreur, c'eſt qu'il eſt naturellement méchant ; & ce, parce qu'il n'eſt qu'une cauſe très-éloignée de la cauſe premiere & de la lumiére ; & qu'au contraire, il eſt très-voiſin des ténèbres ; ce qui fait qu'il préfére la vray-ſemblance à la vérité même, dont il ne ſaiſit que l'écorce. Il faut expliquer à preſent pourquoi Dieu le ſouffre.

Le bel ordre des choſes, & la perfection du monde, éxige cette tolérance, de la même maniére que l'ombre marque l'eſpace de la lumiére & lui augmente de ſon prix ; de même que les contraires ſe ſuccédent les uns aux autres, ſans quoi on ne pourroit les diſtinguer.

Il eſt donc néceſſaire que le nombre & l'ordre ſucceſſif des bonnes cauſes, ſoient terminez par une cauſe dépravée & miſérable, qui doit naturellement influër ſur les Royaumes les plus vils & les plus méchants ; (*a*) c'eſt d'elle que procédent la diſcorde, les

(*a*) Expliquons, s'il eſt poſſible, ce qu'a entendu PALINGENE, il a enviſagé Dieu comme un Soleil de Juſtice ; plus une choſe, par ſa nature, eſt éloignée de ce Soleil de Juſtice, plus elle eſt ſoüillée d'iniquité ; de la même maniére qu'un objet, plus il eſt éloigné du Soleil du Monde, qui eſt le Vicaire de Dieu ; moins il eſt éclairé, & plus il eſt enfoncé dans les entrailles de la terre, il eſt totalement ténébreux ; de même Dieu, qui eſt Soleil de Juſtice du Monde archétype, abandonne à leur ſort réprouvé les ames qui ſe ſoüillent de vices & qui ſe livrent aux apétits du corps, qui eſt l'envelope & la terre qui obſcurcit l'ame, & qui la dérobe à la contemplation de ſon Dieu.

les quêrelles, les diſputes, les combats, les guerres, les fourberies, les fraudes, les incendies, les carnages, les larcins, les vols, les embuſches, la diſette, & la peſte: les tremblements de terre les plus effrayants, les plus cruelles tempêtes, tant de maladies & tant de dangers ſi fréquents: en un mot, tous les maux, qui arrivent de toutes parts, proviennent de cette cauſe malheureuſe & du Prince du monde.

Ah! qu'Hermès Triſmégiſte a eu grande raiſon, quand il s'eſt récrié que le monde étoit l'aſſemblage de tous les maux. Et cela, parce que le Démon, qui préſide à l'Univers, eſt mauvais & ſe plaît à une cruelle tyranie; de la même façon, que la premiere cauſe eſt la ſource de tous les biens, la derniere eſt celle de tous les maux.

Ce n'eſt donc plus la faute de la ſuprême Divinité, ſi de nouveaux Sardanapales ocupent les Trônes de l'Univers, ſi le Diadême eſt conféré à des brutes, ſous la figure de Rois, ſi la garde des brebis eſt confiée aux loups, ſi les Temples ſont habitez par des femmes de mauvaiſe vie & des efféminez, ſi une main impie offre les ſacrifices d'expiation du Chriſt, ſi le Prêtre avare vend le Ciel & les enfers, & ſi tant de choſes honteuſes ſe commettent impunément; il faut s'en prendre à ce Démon, que nous nommons, tantôt la fortune, & quelquefois Pluton.

On pourroit l'apeller Dieu charnel, puiſqu'il a la puiſſance & la domination de la chair. Celui qui eſt charnel, & qui aime ſon corps plus qu'il ne faut, lui fait de perpétuels ſacrifices; les corps lui apartiennent, parce qu'ils ſont enclins aux vices, & ſont ennemis des eſprits, parce que l'origine & la force des ames eſt céleſte, & que les corps ſont terreſtres & ennemis du Ciel.

Ce Dieu charnel, qui préſide donc au bas monde, haït, perſécute, tourmente, oprime, nuit, & chagrine les hommes Céleſtes, qui mépriſent les ſatis-

factions charnelles, qui ſont adonnez à la vertu & aux plaiſirs de l'eſprit : il agit avec eux comme un Prince inſenſé & un cruel tyran, qui ſe fait un barbare plaiſir d'incommoder ſans ceſſe les gens les plus ſages & les meilleurs, par la ſeule raiſon que la vertu eſt odieuſe & ſuſpecte aux méchants. Il eſt naturel que chacun haïſſe ſes ennemis, qu'on les craigne & qu'on s'en défie ; c'eſt pourquoi ce mauvais Démon opoſe le plus d'obſtacles à ceux dont l'eſprit eſt plus élevé ; qui ne ſont ocupez que de la flâteuſe idée des demeures Céleſtes & des reſſorts cachez de la nature.

Ce Dieu charnel ne veut pas être connu ; il y perdroit trop, ſi ſa difformité étoit dans un plus grand jour ; on découvriroit en lui le Pere de tous les crimes ; on déteſteroit avec horreur le boureau enſanglanté du genre-humain ; on le haïroit avec une juſte fureur, & on l'acableroit des plus éxécrables malédictions.

De quels noms affreux ne l'apelleroit-on pas ? Cruel, inſenſé, trompeur, déteſtable, n'exprimeroient pas ſes forfaits : mais il ſe tient à couvert & caché, comme la médiſance, & fuït les gens ſages, qu'il déteſte, & dont il ne veut pas être connu : il ne craint pas les aveugles ; mais les yeux du lynx l'éfrayent ; c'eſt ainſi qu'en uſent les voleurs, & tous les ſcélérats, ennemis de la lumiére ; ils ſe plaiſent dans les ténèbres, à l'ombre deſquels ils cachent leurs larcins & leurs méfaits.

Voilà ce qui eſt cauſe que toutes les fois que les mortels ſouffrent quelque revers fâcheux, par leur ignorance & l'aveuglement de leurs eſprits, qui ſont la cauſe de toutes les erreurs, ils s'en prennent à l'Auteur de tous biens ; ils oſent blaſphêmer (*a*) ſon

(*a*) Je ne crois pas qu'il y ait d'aſſez rigoureux ſuplices pour les blaſphêmateurs. Il ſeroit à ſouhaiter que ce ne fut que pour eux qu'eut été établie l'Inquiſition. En ce cas, il n'y

ſon Saint & adorable nom, par de ſacriléges imprécations.

Dans ces inſtants, le mauvais Démon treſaillit de joye, & ſe félicite furtivement de n'être pas connu & d'avoir pû nuire ſans paroître l'avoir fait, par ce qu'il eſt l'ennemi de Dieu, dont il veut être l'imitateur & l'émule, ce qui eſt cauſe que Dieu l'a chaſſé du Ciel, & qu'il ſe trouve renfermé entre la lune & la terre, où il régne.

Aprenez, miſérables mortels, aprenez enfin quelle eſt la cauſe de tous vos maux; connoiſſez la ſource d'où fluë ce qui vous afflige ſans ceſſe; voyez quel eſt vôtre meurtrier: il n'eſt autre que ce Dieu charnel, le perfide Sarcothée, (*a*) qui vous tourmente ſans relâche & prend une joye cruelle à vos plus grands chagrins.

De la même maniere que les Romains, iſſus du Dieu Mars, (*b*) après avoir conquis le monde, trouvoient une barbare douceur aux ſpectacles, où régnoit le carnage de miſérables hommes ou de bêtes féroces.

Les Sénateurs, les Chevaliers, & tout le peuple enfin, ſe trouvoient répandus dans un Cirque ſpatieux, ſelon les ordres de l'Empereur Othon.

---

n'y auroit pas d'honnête homme qui deſaprouvât les Auto-daffé du Saint-Office. On ne peut donner de trop grands éloges à François I. pour avoir réformé ces abus.

Ora impia lege repreſſit.

(*b*) Nom, compoſé de σαρξ. Caro, *chair*; & de θεος, Deus, *Dieu*, Divinité de la chair, Dieu charnel.

(*a*) Romulus, frere de Rémus, fils de Rhéa-Silvia, fille de Numitor, Roi légitime d'Albe, détrôné par ſon frere Amulius, qui mit, parmi les Veſtales, cette Rhéa-Silvia ſa niéce, qui devint groſſe du fait de Mars, & acoucha de Rémus & de Romulus, freres jumeaux. Ce dernier fut fondateur de Rome; ce qui fait dire au Poëte, les Romains iſſus du Dieu Mars.

Othon. (*a*) On voyoit entrer ſur l'arêne un gladiateur, ou quelque autre miſérable, qui alloit être déchiré par les bêtes féroces, par les lions ou par les tigres, ou toute autre bête, qui étoit prête dans ces Jeux, pour ſervir de ſpectacle aux Romains, ſoit par ſa mort, ſoit en répandant tout ſon ſang par ſes bleſſures.

Hélas! on ne voit que trop ſouvent la douleur des uns faire le plaiſir des autres. C'eſt par conſéquent agir, avec la derniere ſcélérateſſe, que d'oſer irriter l'Eſtre Souverain par des paroles de blaſphême, lui qui eſt la cauſe de tous biens; de qui proprement il ne peut jamais procéder de mal, ſinon indirectement; comme quand le ſoleil produit les ténèbres, quand il eſt aux antipodes, ou bien comme le froid, qui ne procéde que de la privation du feu, (*b*) ſans qu'on puiſſe inférer pour cela que le ſoleil ſoit obſcur & le feu froid.

C'eſt ce qui fait que je ſuis étonné de voir certains Docteurs aſſurer que ce Souverain & vrai Bien eſt offenſé, eſt en colére, & qu'il nous punit par la peſte, par la famine & par la guerre; car s'il pouvoit être offenſé par les actions des hommes, qui ſeroit dans le monde plus malheureux que lui? A chaque heure & à chaque moment, il ſe fait pluſieurs crimes dans

(*a*) Marcus-Silvius-Otho a été Favori de Néron, & enſuite Courtiſan de Galba, ſucceſſeur de Néron. Il fit maſſacrer ce dernier avec Piſon, qu'il avoit adopté, & fut lui-même Empereur. Il fut Inſtituteur de ces barbares ſpectacles, que critique PALINGENE, & qu'on peut reprocher aux Anglois, qui, à cet article près, peuvent paſſer pour les peuples les plus ſçavants de l'Europe.

(*b*) La chaleur eſt un accident, & le froid une privation. L'accident eſt une choſe qui ſe joint à une autre, & qui, par ſa jonction, lui donne une nouvelle modification. Le feu échauffe le ſujet dont il s'empare, & en lui donnant une modification chaude, eſt nommé accident; au lieu que le froid eſt la qualité naturelle de tous les Eſtres, qui, par la privation du feu, ſont froids.

dans le monde ; la bouche des hommes eſt ſans ceſſe remplie de blaſphêmes ; il ne ſeroit pas un inſtant en repos, & Dieu même ceſſeroit d'être heureux, s'il étoit offenſé toutes les fois que les hommes péchent & s'il étoit émû de leurs paroles & de leurs actions injuſtes.

Dieu ne peut être offenſé ni bleſſé, ſi nous conſultons la vérité ; tant la nature de Dieu eſt puiſſante, parfaite, & plus éloignée de nos baſſeſſes, mille fois que nous ne le ſommes de la condition du plus vil des animaux. Comment, miſérables & abjects que nous ſommes, pourrrions-nous donc offenſer une Divinité grande & ſi puiſſante ?

Dieu n'eſt-il pas impaſſible ? Peut-il ſentir de la douleur, puiſqu'il eſt éternellement heureux ? Convient-il à un grand Roi de ſe mettre en colére ſi un vil bouffon lui dit quelque choſe d'offençant ? Il le doit mépriſer ſans doute. Convient-il à un géant de combatre contre un enfant ?

Outre cela, puiſqu'il eſt ſage & qu'il a la preſcience infinie, a-t'il dû créer quelque choſe qui pût lui nuire & dont il eut lieu de ſe repentir, ſans doute que celui qui prend ſoin de l'Univers, a dû prendre le ſoin de lui-même.

Qu'on réponde à cette queſtion ; s'il eſt capable d'être offenſé, veut-il l'être ? S'il le veut, il ceſſe donc d'être offenſé ; au contraire, il ſe plaît à l'être ? S'il ne le veut pas, pourquoi le permet-il ? N'eſt-il pas tout-puiſſant ? Sans doute ; tout le monde en convient : il dévroit donc l'empêcher, ce qu'il ne fait pas.

Ce qui fait que la raiſon nous dicte qu'il ne peut rien ſentir qui le fâche & qu'il eſt toûjours tranquile. On va dire, s'il eſt vrai qu'on n'eſt pas capable d'offenſer Dieu ; livrons-nous donc au vice & précipitons-nous dans le crime. Il faut, pour en être détourné, écouter ce que je vais dire, par la bouche de la vérité.

Toutes

Toutes les fois que quelqu'un péche, il ſe ſouſtrait de la ſource du bien, il abandonne la juſtice, la lumiére & la paix ; outre qu'il ſe fait toûjours tort à lui-même. Telle eſt la nature des opoſez, que plus vous vous écartez d'une extrêmité, plus vous vous aprochez de l'autre.

C'eſt ainſi qu'en péchant, on s'éloigne de Dieu, & l'on s'aproche du Dieu charnel, qui, quand il vous a une fois impoſé ſon joug cruel, vous punit de différents maux ; & ce tyran vous afflige de différentes douleurs: par conſéquent on ne peut pécher impunément.

Quoique Dieu, proprement & par lui-même, ne puiſſe être la cauſe d'aucuns maux, comme nous l'avons dit, celui qui péche cependant ſe prépare une punition & ſe livre au ſuplice du tyran de ce monde. Delà il réſulte une queſtion douteuſe ; car ſi le péché eſt la cauſe de nos maux ; pourquoi, dira-t'on, l'injuſte, le ſcélérat, l'impie, paſſe-t'il une vie heureuſe & finit-il par une heureuſe mort ? Pourquoi l'honnête homme, & pieux, au contraire, eſt-il expoſé pendant ſa vie aux plus grands maux, & meurt-il très-ſouvent d'une mort miſérable ? Il a été démontré ci-deſſus, & pleinement prouvé, que les biens & les maux nous arrivent indifféremment, ſans égard pour nos bonnes ou mauvaiſes actions ; mais que cette diſtribution eſt faite par l'ordre capricieux d'une Divinité, qui eſt en poſſeſſion de la terre, de la mer & de l'air.

Pourquoi, dira-t'on, ſuis-je contraire à moi-même, & pourquoi mes ſentiments paroiſſent-ils opoſez ? Qui que vous ſoyez, lecteur, vous pourrez reconnoître la vérité, & vous pourrez chaſſer les ténèbres de vôtre entendement, ſi vous voulez acorder une oreille atentive à mes diſcours.

Sçachez que ce qu'on apelle bien, eſt partagé en deux claſſes ; celui du vulgaire, & celui des ſages ; il en eſt de même du mal : or le ſentiment vulgaire

eſt

eſt toûjours le plus mauvais ; car il part ordinairement d'un cerveau épais & hébêté, & il manque abſolument de jugement; ce qui fait qu'il n'admire & ne deſire que les biens de la fortune & du corps, & n'a nulle connoiſſance des biens de l'eſprit, qu'il regarde comme frivoles ; le ſage, au contraire, ne fait cas que de ces derniers & mépriſe tout autre choſe. Ci-devant nous avons ſuivi les biens du vulgaire dans la théſe précédente ; à preſent nous en ſortons, en diſtinguant les biens & les maux des ſages & du vulgaire ; c'eſt par-là que je ne me contrarie pas dans mes arguments : par-là je peux aſſûrer qu'il n'arrive aucun bien aux méchants & aucuns maux aux bons; ce que je vais démontrer clairement & par les ſecours de la raiſon.

Il faut d'abord ſçavoir que tous les vices ou les crimes ſont une maladie de l'eſprit car les hommes ſont ſujets aux maladies d'eſprit comme à celles du corps. Tout homme méchant eſt malade, parce que ſa volonté eſt telle, auſſi-bien que ſon jugement, ce qui fait que, miſérable qu'il eſt, il préfére les choſes nuiſibles à celles qui lui ſont utiles, & les choſes honteuſes à celles qui ſont honnêtes ; ſi ſon eſprit & ſa volonté n'étoient pas malades, il ne pourroit être méchant ; il ſeroit, au contraire, juſte & pieux.

Voilà donc en quoi conſiſte la différence : ainſi le corps languit, quand l'eſprit & le cerveau ſont malades, comme l'eſprit ſouffre quand le cœur & la volonté ſont affligez : de la même maniere que la nourriture la plus douce paroît amére à un eſtomach languiſſant & n'eſt d'aucune utilité aux malades ; de même rien de bon ne peut plaire aux méchants ; ce que je vais prouver par ce qui ſuit.

Un homme, par exemple, qui ſera grand Juriſconſulte, qui connoîtra parfaitement les loix, & qui ſera ruſé pour les mal interpréter, injuſte, plein de cupidité & de mépris pour la probité ; à quoi lui peut

peut ſervir la ſcience ? Qu'en réſulte-t'il de bon ? hélas ! il dépoüille & trompe de pauvres clients & fait tort à beaucoup d'autres.

La doctrine eſt chez le méchant, ce que l'épée eſt entre les mains d'un furieux ; car le méchant a coûtume d'abuſer des choſes qu'il poſſéde ; il ne s'en ſert que pour le dommage d'autrui, pour détruire ſa propre réputation & ſe faire haïr : ce ſont des épines qu'il ſéme, qui lui bleſſent les pieds, & il eſt réduit à craindre les ennemis qu'il s'eſt fait.

Peut-on alors regarder comme un bien cette ſcience qui ne ſert qu'à nuire aux autres, comme un ſerpent dangereux, & qui n'épargne pas ceux qui ont quelque choſe à perdre ? Il en eſt de même de tout autre talent dont le méchant peut être doüé ; on ne peut aſſûrément convenir que ce ſoient des biens. Mais ce méchant eſt, dira-t'on, riche en perles & en or ; ces richeſſes ne ſont-elles pas véritables ? Je réponds que non ; & pourquoi ? va-t'on repliquer ; je crois l'avoir ſuffiſamment prouvé. Parce qu'il s'en ſert honteuſement à entretenir ſa gourmandiſe & des femmes débauchées : il en uſe pour corrompre une pauvre fille, afin qu'elle lui acorde tout ce que ſa paſſion lui ſuggére. Il ne s'embarraſſe pas des droits des hommes ni des Dieux ; la juſtice & la piété ne lui font aucune impreſſion. Que ſi ce même homme eſt avare, de quel crime ne ſera-t'il pas capable ? Il ſera ſemblable à un loup, qui a toûjours la gueule enſanglantée du carnage d'un troupeau ; il ſe précipite avec fureur où l'entraîne ſa cupidité.

Rien n'eſt plus inſuportable qu'un riche avare, qu'un fou qui a des facultez, & qu'un homme injuſte fortuné : ces ſortes de gens ne s'atachent qu'aux choſes charnelles, comme les bêtes ; ce ſont des Tantales, qui ſe nuiſent à eux-mêmes à force d'épargner leurs bourſes & ce qu'ils ont d'aquis ; ils amaſſent ſans ſçavoir pour qui, comme le pourceau

qui

qui s'engraiſſe, non pour ſa propre utilité, mais pour celle des autres.

Je crois qu'il eſt évident que les richeſſes, entre les mains des méchants, ceſſent d'être des biens. Si le méchant poſſéde une ſanté robuſte; il ſera quérelleur, violent; il inſultera les uns & les autres; il s'adonnera à la guerre, ou deviendra voleur, parce qu'il ſe plaît au carnage & dans le ſang, comme les bêtes féroces: farouche qu'il eſt, il préférera les armes, la guerre, & le crime, à une réputation aquiſe par la vertu, & il deviendra par conſéquent l'opprobre & la perte des ſiens.

Combien de fois les forces du corps, quand elles ne ſont pas acompagnées de l'eſprit & de la probité, ont-elles aporté du dommage à l'homme? Qu'elles ſont peu durables & parviennent rarement juſqu'à la vieilleſſe! mais qu'eſt-il beſoin de s'étendre davantage ſur ces choſes? Les exemples que nous avons raportez ne ſont-ils pas ſuffiſants pour faire connoître la vérité? Il faut éxaminer maintenant s'il peut arriver du mal aux hommes juſtes & de probité, comme pluſieurs gens l'aſſurent. La queſtion eſt épineuſe; je vais cependant la dévéloper, enhardi par le ſecours des Muſes & de la Divinité du Parnaſſe.

Pour qu'un homme ſoit cenſé bon, il faut qu'il ſoit ſain d'ame & d'eſprit, quand même ſon corps ſeroit malade & languiſſant, que ſes membres ſeroient tourmentez des douleurs les plus violentes, pourvû qu'un ſain jugement, & une volonté déterminée, ne l'ayent pas abandonné; car, ſans ces choſes, on ne peut être bon ni pieux: ce ſont-là les fondements d'une vertu ſolide.

Un pareil homme uſe avec ſageſſe des dons qu'il poſſéde chez lui: la ſcience, l'argent, les forces, en un mot, tout ce qu'il a, devient autant de biens, parce que ce n'eſt que l'uſage des choſes qui les rend bonnes ou mauvaiſes; & ſi les Dieux immortels ſont chargez de quelques ſoins, ils doivent ſans doute être ocupez

à ſe-

à ſecourir & protéger les gens pieux & juſtes ; s'ils ne le faiſoient pas, ils manqueroient de raiſon ; ils ceſſeroient de mériter des Temples, des encens & des Autels.

Ce qui fait que je ne vois pas de quelle façon le bon pourroit ſouffrir du mal, tant du corps que de l'eſprit, puiſque Dieu l'aime, en prend ſoin & le preſerve de danger ; car quel eſt celui qui ne défend pas ſon ami, quand il le peut, s'il l'aime véritablement ? Mais, malgré tout cela, dira-t'on, le juſte paroît être miſérable, ſouffrir la pauvreté, les maladies & les accidents : cela n'arrive que quand il n'eſt pas vrayment juſte, mais hypocrite, tel qu'on en trouve en grand nombre, qui ſous une peau d'agneau & un extérieur compoſé, cachent un poiſon de vipéres & des mœurs de loups, & trompent par ce moyen les crédules eſprits par l'aparence ſimulée de la vertu.

Dieu, qui connoît les cœurs & les ſecrets de l'ame, ne les conſerve ni ne les aime ; mais nous, qui penſons d'une façon groſſiére & ſuperficielle, nous nous imaginons que le juſte ſouffre (*a*) & qu'il eſt miſérable. Hélas ! combien les jugements des hommes ſont faux & inſenſez, & que l'eſprit humain eſt peu capable de connoître la vérité ! chacun ſe plaît à ſoi-même & ſe croit ſage : juſqu'à quel point ne devons-nous pas ſervir de raillerie aux Dieux par une erreur auſſi groſſiére ?

Quand bien même le juſte ſeroit affligé de maladies ; quand il paſſeroit ſa vie dans l'obſcurité de la plus affreuſe pauvreté ; quand il ſeroit éxilé de ſa patrie ou dans une dure captivité, & aſſailli de mille autres dangers ; il ne ſouffre pas pour cela de véritables maux, parce que ces fâcheuſes épreuves le rendent meilleur & plus illuſtre. Toutes ces calamitez tournent au profit du juſte, par l'ordre de Jupiter.

(*a*) Bien des gens ſe ſont récriez contre la Juſtice Divine, en voyant ſouffrir le juſte, & ont dit, avec l'Apôtre ; *Oh altitudo divitiarum.*

De

De la même maniére que les Médecins employent ſouvent l'aloës (*a*) & les ſucs les plus amers pour guérir leurs malades, Dieu, de la même façon, éprouve les juſtes, pour les éxciter & les fortifier davantage dans la pratique de la vertu : car, comme la volupté rend les hommes fous & dépravez, ainſi la douleur nous recuëille en nous-mêmes, éxcite en nous la réfléxion & corrige le vice : c'eſt un frein contre le crime, & l'éperon des vertus.

Ne voit-on pas l'or ſe rafiner au feu, & la terre devenir plus fertile, quand elle a ſenti le ſoc tranchant de la charruë : l'eau, qui n'a point d'agitation, ſe croupit ; plus on ſe ſert du fer, plus il eſt brillant & beau ; il ſe roüille, au contraire, quand on n'en fait pas d'uſage : il y a une infinité de choſes que l'agitation perfectionne ; la vertu ſur-tout, qui brille d'autant plus, qu'elle eſt acompagnée de mauvais ſuccès, comme le feu eſt plus reſplendiſſant dans les ténèbres.

C'eſt pourquoi l'homme bon & juſte ne ſouffre rien, ou, ſi cela lui arrive, ſa patience eſt tournée à ſon profit, & elle devient une médecine très-ſalutaire, malgré ſon amertume : ce que je dis eſt conſtant, & je n'invente pas de fictions, en avançant que la même choſe peut être très-utile aux uns & très-pernicieuſe aux autres : c'eſt ainſi qu'on voit le vin & les viandes faire mal aux uns, & l'abſinthe (*b*) être excel-

(*a*) Suc épaiſſi d'une plante, portant le même nom, qui croît aux païs chauds. On l'apelle hépatique & Succotrin ; parce qu'il eſt, à ce qu'on prétend, analogue au foye, & qu'on en tiroit de l'Iſle de Soccotra. Il a une odeur déſagréable, & il eſt fort amer. Les Maréchaux ſe ſervent du plus groſſier aloës, ſurnommé Cabalin, parce qu'ils l'employent pour les chevaux.

(*a*) Plante très-ſulphureuſe, qui contient une huile éxaltée, qui lui donne beaucoup d'odeur, beaucoup de ſel, & très-peu de flegme. Ses propriétez ſont de tuër les vers, de fortifier l'eſtomach. Elle eſt vulnéraire, apéritive & hyſtérique.

excellente pour les autres : c'eſt ainſi que la chaleur diſſout la cire, la nége & la glace, & endurcit l'argile ; ainſi différentes choſes produiſent différents effets dans les corps : certaines paroles font rire quelques-uns, & atriſtent ou mettent en colére quelques autres ; les choſes changent, à proportion du lieu où elles ſe trouvent ; le meilleur vin s'aigrit dans de mauvais tonneaux ; mais tout ſe conſerve en bon état dans des lieux ſains, & les meilleures choſes ſont capables d'incommoder & même de faire mourir des gens malades.

Ainſi, pour revenir à mon diſcours, les maux du corps, & les aiguillons de la fortune, ſont pernicieux aux méchants ; mais ils ſont utiles aux bons, en leur voulant nuire. Je crois que voilà qui eſt ſuffiſant ; ma Muſe m'ordonne de finir ce livre & apelle le Sagittaire Chiron, qui meurt du deſir de décrire les mœurs des hommes, & d'éxaminer les choſes les plus ſacrées de la vie.

C'eſt pourquoi il faut que j'abandonne, pour quelque-tems, les tons du Parnaſſe, & qu'en ſilence je me repoſe dans les bois conſacrez aux Muſes, que je pende ma lyre à la voûte des grottes pierrides, juſqu'à ce que ces tems fâcheux & déplorables ſoient paſſez, où la diſcorde entre les Princes fait tous ſes efforts pour ruïner l'Italie par une guerre ſanglante : ce qui fait que Rome recherche ſes Dieux Pénates diſperſez.

Narny, Pavie, ont été ruïnées, & Naples illuſtre, pour être le tombeau des Syrénes, a vû ravager ſes vergers par la main des François. Qu'ai-je affaire de rapeller la ſcandaleuſe hiſtoire de ces flâmes, qui par leur éclat ont effacé le Ciel, & de ces ſauterelles de mauvaiſe augure, qui, comme une nuée, ont obſcurci le ſoleil & détruit les moiſſons, eſpérance future des avides laboureurs ? Combien de villes la peſte & la famine n'ont-elles pas dépeuplé de Citoyens ? Que d'endroits ravagez par des

torrents

torrents & des déluges! Les vengeances des juſtes Dieux nous puniſſent ſévérement : quels crimes en effet n'avons-nous pas commis ? Qu'eſt devenuë la juſtice ? Où eſt l'amour & le culte des Dieux ? La Religion n'eſt plus que tromperie ; on vend les choſes Céleſtes ; les choſes ſacrées ſont prophanées par les mains de gens qui font un commerce éxécrable. Les Rois de la terre voyent ces choſes avec tranquilité & gardent un honteux ſilence, ſans s'embarraſſer qu'on deshonore le Chriſt : nous ſommes gouvernez par des Idoles. Je vais m'enfoncer dans les rochers élevez du Parnaſſe, & m'y cacherai juſqu'à ce que ma Muſe m'en faſſe ſortir de nouveau.

LE ZODIAQUE DE LA VIE HUMAINE.

LE SAGITTAIRE.

SOMMAIRE DU LIVRE NEUVIE'ME.

Ce Livre contient des leçons pour l'ame, quant aux mœurs : l'Auteur feint qu'il eſt enlevé dans la lune, où pendant qu'il expoſe ce qu'il a vû, il ſemble propoſer le ſentiment des Pithagoriciens ſur la Métempſicoſe : la folie & les crimes peuplent le genre-humain & l'excitent à la volupté, à l'avarice, à l'orgueil & à l'envie. Les Démons conſpirent avec eux dans l'air. Il dépeint analogiquement quatre Rois, qui ſont ſoûmis à un ſeul plus grand Roi, & qui partagent leurs Démons en quatre troupes, qui excitent les hommes aux quatre vices ci-deſſus. Il tourne enſuite ſon éxamen ſur le ſpectacle des choſes humaines. Il diſtingue cinq eſpéces d'hommes ; ſçavoir, les pieux, les prudents, les ruſez, les fols, & les furieux. Il corrige, par la ſeule doctrine des mœurs, les fols & les ruſez. La ſcience & la ſageſſe ſont différentes entr'elles, & on néglige tout-à-fait celle qui eſt la plus néceſſaire. Il prend delà ocaſion de donner différents préceptes ſuccints & ſolides pour la culture de l'ame, quant aux mœurs. Il maltraite avec aigreur, quoiqu'indirectement, les Moines, & le Pape lui-même, à la fin de ce livre.

MUSE, que tardez-vous ? Déjà l'aurore, avant-couriere de Phœbus, paroît ſur l'horiſon : nous nous ſommes aſſez repoſez dans les antres de Caſtalie.

Caſtalie. Reprenez le courage, l'archet & la lyre. Acordez vos accents; faites réſonner vôtre ancienne mélodie à la maniere acoûtumée. Que vôtre eſprit enfante les vers harmonieux, que le carreſſant Apollon vous dictoit autrefois dans les bois de lauriers, près des claires eaux du Fleuve du Permeſſe.

Une entrepriſe bien plus glorieuſe nous apelle; nous allons, de la cime élevée du Parnaſſe, contempler la vie & les différentes mœurs des hommes.

Ma nacelle avoit déja traverſé la moitié du Fleuve, & les cimes des arbres étoient encore couvertes de gelées blanches, (*a*) quand je ne ſçais quelle Divinité s'arrêta devant moi, qui par ſa lumiére éclatante éloignoit le ſombre crépuſcule (*b*) du matin.

Je découvris un rocher, dont la cime orgueilleuſe s'élevoit par-deſſus les nuës, d'où l'on pouvoit apercevoir le Ciel ouvert: il étoit difficile d'y monter; ſa baze étoit environnée de groſſes pierres, qui ne laiſſoient que des ſentiers rudes, étroits, coupez & preſqu'impratiquables; le bas de cette roche étoit d'ailleurs entourée de toutes parts de buiſſons champêtres & de hâliers ruſtiques, qu'il étoit difficile de pénétrer. A meſure qu'on montoit, le chemin paroiſſoit s'adoucir, de plus en plus, à proportion qu'on aprochoit des demeures Ethérées.

Ce rocher ſe nommoit Théorée. (*c*) Mon génie me

(*a*) Pour exprimer les fraîches matinées de l'Automne, ou du mois de Novembre, où préſide le Sagittaire.

(*b*) Il y a deux ſortes de Crépuſcules; celui du matin & celui du ſoir. L'un & l'autre ſemblent être une ſorte de mélange de la lumiére & des ténèbres.

(*c*) Montagne Divine, Rocher Divin. Il eſt à remarquer que tous les lieux élevez ſemblent être faits pour la contemplation. Je ne ſuis pas étonné de ce que les voyageurs, qui viſitent la Chartreuſe de Grenoble, reſſentent une douce extaſe en montant ſur les rochers, ſur leſquels elle eſt ſituée. Cet effet eſt naturel & divin. Quand nous ſommes dans des lieux bas, nôtre vûë eſt bornée par une infinité d'objets qui nous diſtrayent de l'intérieur de nous-mêmes;

me conduiſit en cet endroit : quand nous fûmes parvenus au ſommet, j'aperçûs d'admirables délices ; le ſoleil ſe ſeroit plûtôt précipité aux antipodes, & la nuit auroit plûtôt caché le monde par ſon voile humide, que je ne les aurois racontées.

Tandis qu'étonné, je m'arrête à admirer ces lieux enchantez, une voix ſe fait entendre du haut du Ciel, & me dit, en me nommant, proſternez-vous & priez, en ſupliant le maître & le Roi des habitants des Cieux, ſans l'invocation de qui vous ne pourriez goûter les délices qu'on reſſent ſur ce rocher myſtérieux. Adorez donc Dieu avec humilité ; c'eſt de lui que procédent tous les biens qui enrichiſſent la terre. Rien n'eſt plus ſalutaire aux mortels malheureux que de rechercher, par des oraiſons ſaintes & pieuſes, les céleſtes ſecours qu'on reçoit des Dieux.

A peine cette voix eut-elle achevé ces mots, que, proſterné la face contre terre, je fis cette priere.

O Pere immortel des Dieux, ſouveraine puiſſance de l'Univers, qui êtes plus grand que toutes choſes, qui, fort éloigné d'éxiſter dans une maſſe corporelle, êtes cependant le Créateur de tous les corps, qui, ſans être ſujet au changement, avez devancé les tems les plus reculez ! Principe qui jamais n'avez eu de commencement, ſource de laquelle, avec une immenſe effuſion, dérivent tous les biens ; Auteur puiſſant,

---

au lieu que, dans les lieux élevez, nôtre horiſon étant moins borné, nous ſommes plus à portée d'admirer l'immenſité du Ciel ; réflexion qui naturellement nous conduit à Dieu, outre que les lieux élevez ſont environnez de précipices, qui nous effrayent & qui nous laiſſent en proye à nôtre timidité. Délicieux inſtants, qui nous font chercher ailleurs, que dans la prudence humaine, un Protecteur invincible, dont alors nous ſentons l'éxiſtence. Il n'eſt point de navigateur, quelque déterminé qu'il ſoit, qui dans une grande tempête, n'ait ſenti ces ſyndéréſes de cœur, qui l'ont fait implorer l'Auteur de la nature.

puiſſant, & ſage conſervateur de la nature, vous comprenez tout & rien ne ſçauroit vous comprendre; Majeſté immenſe, bien parfait, Sageſſe infinie, vie immortelle, ordre ſans dérangement, honneur; derniere fin, eſprit, vérité, lumiere éclatante, voye, vertu, qui habitez par tout, ſans qu'on vous trouve à pas un lieu.

Vous êtes immobile & donnez le mouvement aſſidu à tous les Eſtres; c'eſt de vous que tout procéde; c'eſt en vous que tout eſt contenu; & c'eſt par vous enfin que tout éxiſte.

Vôtre condition eſt éternellement la même, & les milliers de ſiécles n'y peuvent aporter d'altération! O la premiere & la plus ſublime des cauſes, qui fixez le cours des Globes énormes des aſtres, par une loi certaine & permanente; les irrévocables deſtinées (*a*) ſont ſoûmiſes à vôtre ſaint Empire!

Roi des Rois, qui êtes environné & ſervi de mille & mille Chérubins, & des innombrables Armées de Céleſtes Intelligences, qui, éperduës de joye, chantent des hymnes à vôtre loüange, dans des campagnes d'une immenſe (*b*) lumiére, hors de l'enceinte du monde.

C'eſt-

(*a*) *Aſtra regunt homines.*
Deus autem aſtra regit.
Sapiens vero dominabitur aſtris.
Par la priere, on peut forcer la deſtinée.

(*b*) PALINGENE enviſage ici le plus élevé des Cieux, comme le Marche-pied de la Divinité. Par les Campagnes d'immenſe lumiére, il entend cette lumiére incorporelle, qui a ſa ſource dans Dieu, qui illumine nos entendements, comme le ſoleil illumine nos corps. Les plus grands Philoſophes ont cru que nos ames étoient créatures de cette lumiére inextingible, comme tous les corps du monde matériels n'étoient compoſez que de la lumiére corporelle du ſoleil; qu'ainſi nos ames devoient être immortelles, ayant pris leur origine d'une ſource éternelle, qui eſt Dieu, de la même maniére que les corps ſubiſſent la deſtruction, parce qu'ils ne doivent leur origine qu'au ſoleil, qui eſt une créature.

C'eſt-là qu'eſt le ſéjour éternel de la vérité. (*a*) Je vous aime, je vous reſpecte, je vous adore avec révérence, & vous ſuplie enfin que vous daigniez jetter ſur moi un regard favorable, que vous exauciez ma priere : couvrez-moi d'un rayon de vôtre lumiére ; chaſſez les ténèbres de mon ame, oprimée dans un corps moribond ; (*b*) enſeignez-moi le chemin de la juſtice ; empêchez-moi d'être entraîné par une nuiſible erreur, une vaine crédulité ou une opinion aveugle, afin que je ne ſois pas précipité dans les embarras des choſes terreſtres & contagieuſes de la vie.

Sans vôtre ſecours, l'eſprit humain ne peut s'élever ni quitter la terre, ſur laquelle il rampe.

Quand on n'eſt ſoûtenu que de la vertu humaine, on eſt précipité, comme Icare le fut autrefois, après la déſunion de ſes aîles, & jamais on ne peut parvenir à la connoiſſance de la vérité qui ſemble ſe cacher ; on ne ſçait de quel côté & par quel moyen rechercher le ſalut.

Arcordez-moi donc, ô le plus digne Roi des Rois, que je puiſſe vous plaire, vous connoître & me connoître moi-même ! Aprenez-moi quelle eſt la cauſe qui m'a mis au monde ; d'où j'y ſuis venu, & où je dois me rendre à la fin de ma vie ; ce qu'il faut que je faſſe ; dequoi il faut que je me garde pendant la durée incertaine de mes jours ; afin que quand la cruelle Lachéſis aura achevé de filer la trame de ma deſtinée, & que j'aurai dépoſé mes membres dans un

(*a*) On peut apliquer ici cette maxime.

Omnis homo mendax,

Omnis vero intelligentia Cæleſtis vera.

(*b*) Ne doit pas s'entendre ici comme prêt à mourir ; mais comme ſujet à la mort.

Statutum eſt omnem hominem

Semel mori.

un triſte tombeau, je trouve dans la mort un doux repos & un port ſalutaire. (*a*)

Je

(*a*) On peut dire que PALINGENE ſe livre, par la précédente priere, à la plus reſpectueuſe adoration; loin de vouloir définir, par la Théologie ordinaire cet Eſtre ſi incompréhenſible, il s'en forme une idée proportionnée à l'étenduë de ſes lumiéres; il ne veut pas l'aprofondir; il veut ſeulement l'adorer; il n'eſt donc pas coupable d'une indiſcréte curioſité? En cela fort éloigné de ces Philoſophes prophanes, qui, après des définitions ampoulées, reſſentent chez eux un vuide qui ne remplit pas leur atente. Mr. Bayle nous cite à ce ſujet un beau paſſage, dans ſon TRAITE' DES ATHE'ES.

M. Balſac, dit-il, a dit d'excellentes choſes dans le cinquiéme Diſcours de ſon SOCRATE CHRE'TIEN. En voici un échantillon, ſur lequel on pourra juger de la piéce.

„ Ceux qui ont traduit, d'une langue en une autre avec „ le plus de ſuccès, ont pris ſouvent le change; les rivieres „ ſont devenuës montagnes; les villes ont été à leurs yeux „ faſcinez de ſimples hommes: les Docteurs commenta- „ teurs ont été ſoûmis à de pareils *qui-pro-quo*. Il eſt un pro- „ verbe qui dit, qu'on ne doit pas être curieux dans la ré- „ publique d'autrui.

„ Quelle audace eſt-ce, je vous prie, quel atentât à un „ citoyen du bas monde, à un vil habitant de la terre, de „ ſe meler ſi avant des choſes ſupérieures & des affaires du „ Ciel? En quel païs eſt-il plus étranger qu'en celui-là? Eſt- „ il république qui lui ſoit plus inconnuë? Eſt-il un autrui „ dont il ſoit plus éloigné, avec lequel il ait moins de ſo- „ ciété & de commerce?

„ Nous devons ce reſpect à cette Majeſté, qui ſe cache, „ de ne vouloir pas la découvrir, de ne la pas rechercher „ avec tant de diligence & d'empreſſement. Arrêtons-nous „ à ſes dehors & à ſes ramparts, ſans la pourſuivre juſques „ dans ſon fort & dans ſes retranchements.

„ Adorons les voiles & les nuages, qui ſont entr'elle & „ nous; puiſqu'elle habite une lumiére inacceſſible, ne fai- „ ſons point de téméraires deſſeins ſur le lieu de ſa demeure.

„ N'eſſayons point de la ſurprendre, par la ſubtilité de nos „ queſtions, & de la forcer par la violence de nos argu- „ ments. Si nous avons ſoin de la conſervation de nos yeux; „ ſi nôtre vie nous eſt chére, fuyons cette preſence redou- „ table, cette fatale lumiére, qui ébloüit les Anges & tuë „ les hommes.

„ Eloi-

Je n'eus pas achevé cette ardente priere, qu'une nouvelle voix ſe fit entendre & proféra ces mots : vous vous êtes rendu la divinité propice, & vos vœux ſont devenus un ſacrifice agréable à ſes yeux.

Raſſurez-vous ; il vous eſt acordé de pouvoir demeurer ſur ce rocher & d'y pouvoir cuëillir les fruits Céleſtes ; (*a*) après ces mots, elle ſe tût.

Je me ſentis à l'inſtant rempli d'un eſprit nouveau ; une nouvelle lumiére éclaira mes yeux, dont les avides regards n'étoient plus bornez. Jamais le lynx ne découvrit de ſi loin & avec tant de juſteſſe ; je me ſentis enlever avec une délicieuſe douceur, & les vents me portérent juſqu'aux Voûtes Eternelles d'un Ciel plus tranſparent que le criſtal. (*b*) Semblable à l'oyſeau de Jupiter, quand il porte les foudres forgées par Vulcain, qui ébranlant le Ciel, par leurs flâmes brillantes & leurs coups foudroyants, effrayent les ſcélérats, dont les forfaits méritent le tonnerre.

Deja j'aprochois de la ſphére de la lune ; je voyois les portes, dont une partie brilloit d'or, & l'autre de l'écla-

---

„ Eloignez que nous ſommes d'elle, d'une diſtance qui ne „ ſe peut meſurer, confinez au plus bas étage du monde „ qu'il a bâti, nous voulons monter ſur ſon Trône & tou„ cher à ſa Couronne.

„ Nous aſpirons à ſa plus étroite confidence & à ſa dernie„ re familiarité ; au moins prétendons-nous l'entrevoir avec „ des yeux de chair, de la comprendre avec un eſprit, noyé „ dans le ſang & enſeveli dans la matiére, nous entrepre„ nons de diſcourir de ſa nature & de ſon eſſence, de faire „ des relations de ſa conduite & de ſes deſſeins, avec le „ jargon de la Philoſophie ordinaire.

Hélas ! les vrais Philoſophes admirent, adorent en conſéquence & reſtent dans un ſilence de ſtupéfaction ; ils ne ſont que trop ſouvent, malgré cela, contre leurs intentions, les Patriarches des hérétiques.

(*a*) Les graces Céleſtes.

(*b*) Le plus élevé des Cieux, eſt apellé Ciel *Criſtalin*, APOCALYPSE, *Ch.* 21. *V.* 11.

l'éclatante blancheur de l'argent, dont elles étoient composées. (*a*) J'entre, je porte par tout des regards avides & curieux; je rencontre un jeune homme d'une figure parfaite; mais plus considérable encore par l'auguste vertu qui brilloit dans ses traits. C'étoit enfin Timalphes, qui devoit sa naissance à Jupiter & à la vertu même: il me reconnut à l'instant; (car il m'avoit autrefois parlé, par l'ordre de sa mere;) après nous être saluez réciproquement de part & d'autre, il me fait avec étonnement mille questions; il me conduit enfin dans une Ville plus grande que les plus considérables Cîtez de l'Univers.

Ses murailles étoient construites du diamant, le plus dur & le plus brillant; ses forteresses étoient bâties d'escarboucles enflâmez. Qui peut nombrer les Palais que j'aperçûs? Qui peut décrire leur magnificence? Quels temples, quels spectacles, quelles places puliques! Les ruës étoient pavées d'or, d'argent & de pierres précieuses. (*b*) J'y vis, en un mot, les plus belles choses: ma mémoire ne peut suffire les décrire; & quand j'en aurois la faculté, les Dieux ne veulent pas que de pareils secrets soient révelez au vulgaire.

J'y vis un peuple immense & des Citoyens innombrables, vêtus de robes plus blanches que la nége. Ils étoient couronnez, & leurs cheveux étoient tressez de festons de fleurs; ils portoient chacun à leur main des lys, au lieu de palmes victorieuses; ils chantoient de concert des hymnes, à la loüange du Monarque Souverain des Royaumes lunaires, & formoient des sons plus doux que ceux des rossignols; leur tendre mélodie, & leurs rimes harmonieuses, retentissoient de son nom, & l'écho, toûjours renouvellé, répétoit le nom de *Ménarque*.

C'est lui, disoient-ils, qui, après un combat heureux

(*a*) Toute cette description, de ce que l'Auteur aperçoit dans la lune, semble avoir été imitée de l'Apocalypse.

(*b*) Imitation de la *Jérusalem Céleste*.

reux, a terraſſé les géants d'Arcadie. Timalphes à cet endroit prit la parole ; il faut que vous ſçachiez, me dit-il, que toute l'Arcadie étoit autrefois une vaſte plaine & des campagnes immenſes ; elle n'avoit pas de montagnes ; les géants, Manales, Pholoë, Lycas, amateur de la proſtitution, qui portoit ſur ſes robuſtes épaules la peau du ſanglier d'Erymanthe, & Cyléne, brûlant de haïne contre les habitants des Cieux, furent les premiers, qui ſe confiant à la force qu'ils avoient reçûë de la nature, oſérent injurier la lune ; diſant qu'ils étoient nez avant elle ; (*a*) qu'ils étoient d'une plus illuſtre origine ; qu'ils méritoient mieux d'être placez au rang des aſtres, & d'être regardez comme des Divinitez.

Que ne firent pas ces inſenſez ? Ils bâtirent vôtre Tour faſtueuſe, ô Nemroth ! (*b*) pour s'élever juſqu'aux aſtres ; & par un fer crochu, ils firent trois fois des efforts inutiles pour arracher (*c*) des Cieux cette Divinité, dont le viſage a la couleur du ſang & qui craint les armes mortelles.

Trois fois Ménarque les repouſſa avec force, & trois fois il leur jetta du ſuc exprimé de l'herbe du noir Saturne, (*d*) & le poiſon s'inſinua juſques dans leurs veines ; ils ſe roidirent à l'inſtant, & acablez

(*a*) Les Géants, ſuivant la Mythologie Payenne, étoient fils du Ciel & de la terre, & par conſéquent ſe croyoient plus anciens que la lune, qui eſt le petit luminaire.

(*b*) Petit-fils de Cham, l'un des fils de Noë, grand chaſſeur. On prétend que Nembroth étoit le même que le Saturne des anciens, qu'il étoit auſſi le même que Bélus. Il fut premier Roi d'Aſſyrie. Il bâtit cette ſuperbe Babylone, & commença d'édifier cette fameuſe TOUR DE BABEL. Semiramis y travailla depuis, & fit ces Jardins, qui ont été regardez comme une des SEPT MERVEILLES DU MONDE.

(*c*) Pour démontrer l'orgueil de ces premiers habitants du monde, qui voulurent s'élever juſqu'au Ciel, il y a dans cet endroit une Philoſophie myſtérieuſe, que les MAGES n'ont communiquée qu'à leurs favoris.

(*d*) Signifie ici la confuſion des Langues, ou celle du ſabos.

de

de douleurs, ils abandonnérent la vie & leurs ames, pour être éternellement tourmentez dans le noir Tartare.

Leurs corps, renverſez par la force de ce poiſon, ont été tranſmuez en montagnes, qui, quoique changée de figure, ont conſervé leurs noms. Voilà pourquoi les habitans de la lune, en mémoire de ce fait & d'une ſi éclatante victoire, célébrent un pompeux & ſolemnel anniverſaire, & renouvellent triomphans la gloire de leur Roi.

Nous nous avançâmes enfin près de la citadelle, qui brilloit d'or, & étoit parſemée de toutes les couleurs des pierres précieuſes.

Mon conducteur me dit, il n'eſt permis à perſonne d'y entrer. Nous nous arrêtâmes aux portes, dans un très-grand eſpace, nous vîmes de toutes parts arriver des ames (*a*) dans cette place immenſe; elles s'arrêtoient devant un Tribunal, que étoit placé vis-à-vis de la citadelle, & préparé avec un art merveilleux : c'étoit-là qu'on rendoit la juſtice aux ames; & des Juges, qui étoient aſſis ſur des eſtrades élevées, opinoient ſur les crimes & remarquoient les bonnes actions; ils étoient tous trois fils de Jupiter & de la ſcience.

Téleſcope, Dorophon, & Philorthe, ami de la Juſtice, y peſoient les crimes & les vertus avec une juſte balance. Un très-petit nombre, après avoir ſubi leurs jugements irrévocables, s'élevoit vers les aſtres; mais une innombrable multitude étoit précipitée vers la terre; quelques-uns reſtoient dans la lune, après un muet étonnement. Je rompis le ſilence, & fis cette queſtion à mon conducteur.

Dites-

(*a*) La Secte des Gnoſtiques, s'imaginoit que les ames, après cette vie, montoient dans la Sphére de la Lune. Il me paroît que ce paſſage eſt puiſé dans cette ſource, en le prenant à la lettre; mais il y en a une plus myſtique, qu'un petit nombre de Sçavants entendront.

Dites-moi, je vous prie, ſi les enfers ſont dans les entrailles de la terre & proche de ſon centre, & ſi c'eſt-là qu'Eaque, Minos, & le terrible Radamanthe, font conduire les ames après la mort, pour les punir ou les récompenſer ſelon leurs mérites ? Pourquoi eſt-ce que je vois faire les mêmes choſes ici ? Pourquoi expoſe-t'on de nouveau les actions des hommes, & d'où vient les juger une ſeconde fois ? Il me répondit, en ces t rmes.

L'erreur & l'ignorance tiennent l'eſprit humain enfermé dans l'épaiſſe priſon du corps, ce qui fait que les hommes donnent tête baiſſée dans des bagatelles & des rêveries ; & ils s'éloignent de la vérité pour ſe livrer à des chiméres, à moins que quelque Divinité ne les ſecoure. Vous ne devez plus être étonné ſi vos Poëtes feignent tant de fauſſetez, parce que le vrai leur eſt abſolument inconnu.

Pour vous, gravez dans vôtre mémoire ce que je vais vous dire ; ſçachez que tout ce qui eſt au-deſſus de la lune eſt éternel & bon, & que rien de ſiniſtre & de fâcheux n'aproche des choſes Céleſtes, & que tout ce que la nature a placé au-deſſous de la lune eſt mauvais & ſujet aux loix ſévéres de la mort & du tems deſtructeur.

Le milieu du globe de la lune eſt le point de ſéparation, entre le monde terreſtre & les confins du Ciel ; une partie du Globe lunaire participe par conſéquent de la terre, & l'autre du Ciel. Toutes les ames, après avoir quité leurs corps terreſtres, viennent ici pour y rendre à ces Juges un compte éxact de leurs actions, & ſont enſuite jugées à ocuper les lieux les plus convenables à leurs mœurs & où elles trouvent ce qu'elles ont mérité.

Plus ces ames ont été apeſanties par la lie des vices, plus elles ſe trouvent enfoncées dans les lieux obſcurs du centre de la terre ; & plus ces mêmes ames, au contraire, ſont pieuſes, plus elles s'élevent vers le Ciel & les extrêmitez du Globle ; & celles enfin,

chez

chez qui la mesure du bien & du mal est égale, demeurent ici & habitent long-tems les Royaumes lunaires : après plusieurs siécles, si elles retombent encore une fois dans le vice, elles sont précipitées de nouveau vers la terre ; ou bien, quand elles se sont données toutes entieres à la pratique des vertus, elles sont élevées vers les astres. (*a*)

Pourquoi, lui dis-je, en est-il si peu qui montent aux astres & qui gagnent l'Olympe ? Pourquoi, par une pente naturelle, tombent-elles dans le vice & fuyent-elles la vertu ? Par quelle raison préférer les ténèbres à la lumiére ? Quelle fureur les engage à se livrer aux choses honteuses, au mépris de la pureté ? Qu'est-ce qui peut aveugler leur volonté jusqu'à ce point ? Ce Céleste Héros me répondit de la sorte.

Je veux bien vous découvrir beaucoup de choses, qui sont d'une grande conséquence & qui méritent d'être sçûës, comme vous en allez juger ; ce que je me crois permis de faire, parce que j'estime que vous n'êtes pas parvenu jusqu'ici sans la permission des Dieux, qui veulent aparemment bien que vous soyez instruit, puisqu'aucun homme vivant n'est parvenu dans ces Royaumes, sans que les Dieux ne l'y ayent transporté. Donnez-moi donc toute vôtre atention, & gravez profondément dans vôtre

(*a*) Cette description n'est formée que sur la Métempsicose de Pytagore. Ce Philosophe étoit natif de Samos, où Epicure fut élevé. Il voyagea en Chaldée, pour y aprendre la doctrine des Mâges. Il s'y mit au fait de la Religion des Juifs ; il fut depuis Chef de la Secte Italique. Il fut grand Mathématicien, & aquit parfaitement la Science des Nombres. Comme il croyoit l'immortalité des ames ; il s'avisa, pour mieux le prouver, de faire son Systême de leur transmigration d'un corps en un autre. On prétend que la ville de Métapont lui dressa des Autels. Ce Philosophe auroit dû être mis au nombre des Sages de la Gréce, & même au premier rang. Il est vrai qu'il n'étoit pas contemporain des sept, dont la Gréce fait mention.

vôtre mémoire ce que je vais vous dire. Nous allâmes enſemble nous aſſeoir dans un lieu élevé, d'où nous pouvions découvrir le globe de la terre & de la mer, & il commença de cette ſorte.

Les ames, qui ſont émanées de l'Ether, ne peuvent être mauvaiſes par elles-mêmes, & de leur propre mouvement, elles ne peuvent ſe livrer au vice, puiſque leur origine vient d'une ſemence Divine: la nature des ames, que Dieu a créées lui-même, ne peut donc être mauvaiſe, puſque Dieu n'eſt Auteur d'aucun mal; mais il y a d'autres cauſes qui les précipitent dans le noir Tartare & les ſoüillent de crimes, entr'autres le corps, qui eſt la priſon de l'ame, & qui, pendant qu'elle eſt étroitement unie aux membres, émouſſe la pointe la plus délicate de l'eſprit; de la même maniére qu'une flâme, quand elle eſt renfermée dans un vaſe d'argile fermé, ou comme ces nuées qui couvrent les extrêmitez du globe de feu, ainſi l'ame renfermée oublie toute choſe, elle boit du Lethé & devient ſemblable à un tableau d'une ſurface très-unie & où l'on ne retrouve plus aucuns traits.

Dans cet état de captivité, priſonniere d'un corps moribond, mille monſtres & mille maux l'aſſiégent de toutes parts & ſe ſervent de toutes ſortes de ruſes pour la tenter; de même que quand un chardonneret, renfermé dans une cage d'oſier, qui charme ſa captivité par ſon chant, eſt guetté par un chat trompeur; il s'en aproche, il l'épouvente de toutes parts; ce chaſſeur de ſouris & d'oyſeaux pourſuit le fugitif, qui craignant la rage de ce brigand, voltige dans tous les coins de ſa petite priſon; cet oyſeau conſerve ſa vie par ſa fuite; mais ſi un ſecond ennemi vient avec une égale fureur, il l'effarouche & l'étonne, juſqu'à ce qu'après l'avoir arraché avec ſes griffes, par le plus large intervale de ſa cage, il le dévore, en grondant, ſelon la coûtume de ces animaux.

C'eſt

C'eſt de la même façon que l'ame malheureuſe eſt preſſée de toutes parts par ſes ennemis ; elle n'évite un piége que pour tomber dans un autre ; tant qu'elle eſt renfermée dans la priſon du corps, elle ne ſçait que faire, où fuïr, ni où ſe réfugier, trompée qu'elle eſt, par l'aparence du bien, elle chancelle, comme ſi elle étoit dans l'yvreſſe ; elle cherche inceſſamment le mal & fuit toûjours le bien ; ſi des conſeils ſalutaires, ou des leçons utiles ne la raménent à la lumiére, après l'avoir tirée des ténèbres où elle eſt plongée.

La premiere tache, la premiere maladie contagieuſe, & le premier des maux que l'ame contracte, par ſa liaiſon avec le corps, eſt l'ignorance du bien & de la vérité ; d'où s'enſuit un jugement faux, qui eſt la principale peſte du genre-humain, d'où proviennent deux monſtres, le crime & la folie.

C'eſt de ces derniers que procédent tous les maux, que les mortels font & qu'ils ſouffrent ; vû que tous les hommes péchent, parce qu'ils ſuivent de faux biens, ſous la conduite de la folie, ou bien parce que le crime les aiguillonne & les engage à commettre juſqu'aux impiétez. Celui donc qui péche, en abandonnant la raiſon, mérite à juſte tître d'être regardé comme fou & comme ſcélérat.

La folie choiſit la partie de l'ame à ſon gré ; elle prend celle qu'elle veut pour y établir ſon domicile, & le crime ſe loge dans la partie iraſcible, (*a*) qui fait prendre les armes, qui fait avoir recours aux trahiſons & aux plus dangereux poiſons. Voilà les deux grands Rois, qui ſont à la tête de deux nombreuſes armées de vices qui les ſuivent pour ravager le genre-humain.

Ce ſont eux enfin, qui ne connoiſſant pas la vérité,

(*a*) Iraſcible, ou colérique ; cette partie de l'ame a ſon ſiége, à ce qu'on a prétendu, dans la bile, qui eſt la plus chaude des quatre humeurs.

rité, & qui n'ayant, au contraire, qu'un faux-jugement, entraînent dans les trois étangs de l'Erébe (*a*) & de la mort, les ames enſevelies dans la chair, qui ne ſe reſſouviennent plus de la pureté de leur origine.

Un de ces étangs eſt bourbeux ; c'eſt celui où précipite la volupté ; l'autre eſt plein d'épines, où régne l'avarice & l'avidité, illimitée du gain ; le dernier eſt rempli de fumée, où l'orgueilleuſe ſoif des honneurs & l'ambition enfin tiennent leur empire.

La plus grande partie des hommes ſe précipite dans ces trois étangs ; c'eſt l'atachement à la chair & aux biens fugitifs, qui les plongent dans ces eaux, auſſi-bien que ceux qui ſe ſont oubliez au point de croire qu'il n'y a pas d'autre vie que celle du corps & qui eſtiment être entiérement détruits par la mort.

O viles & groſſiéres ames, que vous êtes éloignées de l'Ether ! Vous n'êtes capables de rien conçevoir de beau & de ſublime : vos vûës ſont bornées par la terre, comme celles des bêtes les plus ſtupides.

Il y a encore d'autres cauſes qui rendent les ames dépravées, ce qui fait qu'elles ſont juſtement punies par différents maux ; car quand les nuées s'épaiſſiſſent, que les pluyes ſe forment, & que les vents, par leurs horribles ſifflements, excitent les tempêtes & les foudres, il y a, dans cette moyenne région de l'air, de mauvais Démons, qui enfantent les peſtes, les guerres & les orages furieux, qui arrivent ſur terre & ſur mer.

C'eſt à leur inſtigation perſuaſive, & par leur trompeuſe impulſion, que la troupe ignorante des hommes

(*b*) Quelquefois regardé comme Dieu des Enfers, fils du cahos & des ténèbres, que les Poëtes ont marié à la Nuit, dans le preſent paſſage. C'eſt le nom d'un Fleuve de l'Enfer. VIRGILE s'en explique ainſi :

Et magnos cretæ tranavimus amnes.

hommes ſe précipite dans les crimes les plus honteux : c'eſt ce qui leur fait oublier la juſtice & la probité : mais comme il n'a été permis qu'à un petit nombre de gens de pouvoir aperçevoir ces mauvais Démons tentateurs ; c'eſt-là ce qui fait qu'on doute de leur éxiſtence, & qu'on croit que ce n'eſt qu'un nom chimérique & imaginaire, & l'on s'en moque, comme des rêveries d'une fiévre chaude.

Pour vous, pourſuivit-il, prenez-garde de tomber dans la même erreur : ayez à mes paroles une foi entiere, puiſqu'elles ſont la vérité même. Et pour mieux vous faire voir que je ne vous avance pas des bagatelles, je veux que vous les voyez par vous-mêmes : mais il faut auparavant faire des vœux à l'Iris, méſſagere de Junon, pour vous la rendre propice, afin qu'elle diſſipe les nuées par le vent ; qu'elle rende le Ciel ſerein ; afin qu'un air, trouble & épais, ne vous empêche pas de découvrir les objets. Je fis donc à l'Iris cette priere.

Belle Iris, honneur du Ciel, qui paroiſſez éclatante des plus vives couleurs, qui formez un arc immenſe de l'humidité de la nuë ; qui, par vôtre opoſition, réfléchiſſez les lumiéres de Phœbus, qui puiſez & enlevez les eaux pour les changer en nuées : Iris, étonnement des hommes, & la méſſagere de la grande Junon, fille admirable de l'ancien Thaumante, rendez à l'Ether toute ſa pureté. Belle Déeſſe, enfermez les vents pluvieux du Midy, dans la priſon d'Eole & leur ſubſtituez le ſerein Borée, pour parcourir les immenſes campagnes d'un beau Ciel étoilé. A peine avois-je achevé ces paroles, que ſept vents partent & s'élevent de la grande Ourſe, qui par leurs ſéches haleines purifiérent les airs.

Je ne ſçais de quelle liqueur mon conducteur me me frota les yeux : regardez, me dit-il, vous voyez tous les ſecrets les plus cachez du monde.

Muſes, c'eſt à preſent qu'il faut m'ouvrir vos fontaines ſacrées & vos grotes myſtérieuſes : c'eſt à

vous,

vous, ſçavantes Sœurs, qui régnez ſur le double coupeau du Parnaſſe, ombragé de lauriers immortels, que j'ai recours. C'eſt à preſent que j'aurois beſoin de cent bouches, pour exprimer mes accents, pour décrire les Rois Aëriens & les peuples malins, qui ſe joüent des mortels & ſont les inſtigateurs des crimes, qui par une conſtante cruauté tourmentent les hommes, & qui par de déteſtables artifices précipitent les ames humaines dans les abîmes du Tartare.

Du côté du lever de la jeune Aurore, où cette aimable épouſe du vieux Tython, (*a*) ſort du ſein de l'Ocean, aſſiſe ſur un char brillant, du rouge le plus éclatant; ſi-tôt qu'elle a chaſſé les humides ténèbres de la nuit, je vis un Roi, d'une grandeur énorme, aſſis ſur un Trône proportionné: il portoit ſur ſa tête un diadême enflâmé; il avoit le viſage & la poitrine enflez, les yeux très-brillants, le ſourcil élevé, & ſon viſage ſembloit être toûjours menaçant; ſes narines étoient larges, auſſi-bien que les cornes qu'il portoit; il étoit entiérement noir.

La nature a donné aux mauvais Démons des corps de cette couleur & des figures hydeuſes: il avoit les dents blanches, & deux défenſes lui ſortoient de la bouche: il avoit aux épaules des aîles, ſemblables à celles des chauve-ſouris, faites de membranes étenduës; ſes pieds étoient ſemblables à ceux des canards, amateurs des rivieres, ou des oyes, dont le cri ſauva jadis le Capitole. (*b*) Il avoit la queuë d'un

(*a*) Tython, étoit fils de Laomédon & de Strymno. L'Aurore l'enleva, à cauſe de ſa grande beauté, & l'aima juſques dans une vieilleſſe décrépite. Elle pria Jupiter de le rajeunir, qui lui acorda ſa priére, à des conditions onéreuſes, pour l'amour qu'elle lui portoit. Mr. de Montérif a mis cette Fable en vers, avec beaucoup de ſuccès, & l'a intitulée: LE RAJEUNISSEMENT INUTILE.

(*b*) Nom de la forteresſe de Rome, ainſi nommée, d'une tête que les Latins nomment CAPUT, qui fut trouvée en creuſant les fondements du Temple de Jupiter.

d'un lion ; il étoit nud, & ſon corps étoit couvert de longs poils ; il étoit environné de gardes & d'une troupe innombrable.

Jamais Xerxès (*a*) n'eut une armée ſi nombreuſe, quand il voulut ataquer les Grecs, & que, deſarmé, il eut peine à ſe ſauver par ſa fuite. Chacun de ces Démons tenoit un croc & un ſouflet, le dernier étoit deſtiné à enfler & remplir de vent les têtes de ceux que la fortune a comblé de richeſſes, ou qui ont été doüez de ſcience, de force, de beauté, de nobleſſe ou d'autres dons : & leur crochet ſervoit à les atirer dans les étangs enfumez du Tartare, après qu'ils avoient eu la tête enflée & remplie : là ils devenoient la proye des crapeaux, des ſerpents & d'autres monſtres qui ſont dans ce gouffre ; ce Roi s'apelloit Typhurgon, à ce que m'aprit mon conducteur.

Je tournai mes regards curieux, du côté que le ſoleil ſe plonge dans les eaux des Mers Occidentales & que ſon char ſe précipite aux confins de l'Eſpagne ; je vis un autre Roi, ſemblable au premier, qui étoit comme lui aſſis ſur un Trône élevé, il ſe nommoit Apleſton, & gouvernoit des peuples innombrables d'eſprits de toutes les nations, ſituées au couchant du ſoleil ; chacun des Démons de ſon Empire, portoit d'une main un petit ſerpent très-dangereux, & de l'autre un crochet.

Timalphes me fit faire cette remarque ; voyez-vous, me dit-il, comme ils irritent ſans ceſſe les ſerpents dont ils ſont armez, afin que leurs morſûres &

(*a*) Second fils de Darius, vint à Sardes, avec une armée de huit cents mille hommes. Il fit jetter un Pont, ſur le Détroit de l'Helleſpont. Il arriva à celui des Thermopiles, qui fut courageuſement deffendu par Léonidas, à la tête de trois cents Lacédémoniens. Les Athéniens en même-tems gagnérent la Bataille Navale de Salamine. Ce ſuccès des Athéniens, avec divers naufrages que firent les Perſes, effraya ſi fort Xercès, qu'il ſe retira dans ſon païs.

& leurs poiſons ſoient plus dangereux, & qu'ils faſſent des bleſſûres plus mortelles aux cœurs des hommes, afin que ceux qui ſont mordus de leurs dents peſtiférées, perdent le jugement, mépriſent les choſes Céleſtes, & ſoient brûlez de la ſoif inſatiable d'avoir & de poſſéder; pendant que ces malheureux boivent, ſans pouvoir ſe déſaltérer, ils perdent la mémoire & ceſſent de ſe ſouvenir de la mort, de leur ſort, du Ciel, & d'eux-mêmes; les Démons les entraînent, avec leurs crochets, & les plongent, altérez qu'ils ſont encore, dans les gouffres de l'étang épineux.

Ils y ſouffrent mille peines différentes; mille monſtres & mille ſuplices les y tourmentent, comme des ſangſuës, qui les piquent jour & nuit ſans relâche, & rendent aux autres le ſang qu'ils leur ont autrefois ſuçé, ſans que les plus longs ſiécles aportent de ſoulagement à leurs peines: c'eſt de cette façon que ce Roi punit ceux qu'il a rendus avares.

Je tournai enſuite la vuë du côté des aſtres froids de la petite Ourſe, où le Bouvier conduit ſa peſante voiture; j'y découvris un autre Roi, & j'y vis des troupes innombrables d'eſprits, qui habitoient les Royaumes des gelez aquilons; ils portoient dans leurs mains des hameçons.

Ce Roi, me dit mon conducteur, qui régne dans les cantons Boreaux, eſt le Prince de la luxure & de la gourmandiſe; il s'apelle Philocrée, & ne céde en rien aux autres, pour les forces & la fraude. Combien ne nuit-il pas aux mortels! Il cache, ſous les aparences d'une douce nourriture, ſes apas dangereux; cette viande eſt infectée d'un poiſon occulte, auſſi vénimeux que le Styx: les inſenſez s'y trompent, & ſe laiſſent entraîner dans les étangs noirs & bouëux; ils ſont abîmez dans leurs gouffres & changez en différentes bêtes brutes, en porcs, en ânes, en taureaux, en renards, en ours, en loups, & autres animaux ſemblables, aux vices dont l'eſprit humain

main eſt capable. Ils n'en ſont pas quites pour cette métamorphoſe, ils ſont continuellement tourmentez par des guêpes, des freſlons, des écarbots, & autres inſectes volants, qui ne quitent jamais les rivages de cet étang infernal.

Les peuples de ce Roi Philocrée ſe plaiſent aux tourments de ceux qui ſe ſont livrez aux plaiſirs charnels & qui ont abandonné la vertu. Je me tournai enſuite du côté le plus élevé du Pôle, je veux dire au Midy, qui engendre le vent pluvieux & qui le chaſſe dans les contrées de la Lybie, qui produit des ſerpents.

Je regarde avec atention. Quelle troupe je découvre ! Quelles aſſemblées de Démons j'aperçois, qui volent de toutes parts, avec des aîles noires, dans un immenſe fluide ! Leur Roi paroiſſoit au milieu d'eux, d'une énorme grandeur, & avoit une couronne qui le diſtinguoit ; il avoit un regard affreux, un viſage malin; il grinçoit les dents & agitoit, dans une gueule béante, une langue à trois pointes, comme les vipéres ; il vômiſſoit le poiſon & le ſang corrompu.

Comme un ſerpent épris d'amour pour une lamproye, & qui craignant de ſoüiller les plaiſirs de ſon acouplement, ſe décharge de tout ſon venin ſur un rocher ; il le répand parmi des cailloux, & puis ſe précipite d'un ſaut dans un fleuve plein de détours, & cherche celle qu'il aime avec d'horribles ſiflements : la lamproye acourt au bruit, & ils joignent leurs corps par mille nœuds differents ; mais après qu'ils ont goûté les délices de Vénus, le ſerpent joyeux ſort de l'eau, il reprend le poiſon qu'il avoit laiſſé ſur le rocher & ſe munit prudemment de ſes armes ; mais s'il ne les retrouve plus, ou qu'on les ait foulées aux pieds, il en reſſent une ſi vive douleur, qu'il en conçoit une forte haine pour la vie ; il ſe frape trois ou quatre fois la tête contre les pierres les plus pointuës, juſqu'à ce qu'il ait terminé ſon chagrin par ſa mort.

Ce Roi paroiſſoit tel à peu près que le ſerpent que

je

je viens de décrire, & ſes peuples lui reſſembloient; (le peuple eſt ordinairement l'imitateur des Rois, dont il copie les mœurs :) leurs mains droites étoient armées d'un bâton trompeur, qui renfermoit un poignard; leurs viſages étoient livides; leurs dents noires, & leurs lévres remplies d'écume. Timalphes me diſoit que ce Roi étoit pere de l'envie, qu'il s'apelloit Miaſtore, & que ſes Miniſtres, par ſes ordres, avoient le ſoin de remplir les cœurs des hommes d'écume du Tartare, & que cette peſte ſe répandoit enſuite dans tous leurs membres, qu'elle troubloit, ſur-tout, les yeux de façon, qu'ils ne pouvoient plus ſuporter la proſpérité d'autrui, & que cette vûë les faiſoit ſécher & tomber en langueur, juſqu'à ce qu'un Démon, leur plongeant ſon poignard dans le dos, leur arrachât leur ame, qui eſt enſuite dévorée par le triple gozier de Cerbére & changée en aconith.

Leurs corps deviennent des ſcorpions, qui bleſſent de la pointe de leurs queuës, quoiqu'ils paroiſſent flâteurs. Mais regardez au milieu des airs, me dit Timalphes; voyez Sarcothée, qui eſt le premier Roi & le plus méchant de tous; les autres Rois le craignent & l'adorent; il commande à tout l'Empire des Démons; c'eſt de lui, d'où, comme d'un centre, procédent tous les maux, comme les rayons du ſoleil émanent de ſon globe.

Je le vis; il étoit cruel, horrible; il étoit aſſis ſur un Trône ſuperbe & tenoit un Sceptre criminel; il avoit ſept cornes, & ſept crêtes de ſang. Ces ſept cornes portoient chacune une tour; le feu lui ſortoit par les yeux, les oreilles & les narines; & ſa bouche jettoit des flâmes & de la fumée. Combien n'avoit-il pas de compagnons! Quelles innombrables Phalanges, qui lançoient des traits & faiſoient d'affreux bourdonnements! En un mot, ce tyran fait inceſſamment de vains efforts pour briſer le Ciel, comme s'il vouloit chaſſer les Dieux des Céleſtes lambris. Mon conducteur me dit; celui-ci a autre-

fois été la plus belle de toutes les créatures, & celle que Jupiter aimoit le mieux; mais la malheureuſe condition de ſon eſprit, & l'orguëil, proche parent de la proſpérité, ont fait ſa ruïne; parce qu'il a voulu s'égaler à Dieu, & s'eſt voulu aſſeoir ſur ſon Trône; il a mérité d'être rélégué du Ciel, & l'Archange Michel a eu ordre de lui fixer de certaines bornes dans les nuées. Il lui paſſe ſouvent des reſſouvenirs de ſes anciens honneurs; il déclare la guerre aux Dieux; trompé d'une vaine eſpérance, il eſſaye de s'emparer du Ciel. C'eſt delà que procédent les bruits des tonnerres, des foudres, des feux & des éclairs, qui partent du milieu d'une noire nuée & ſemblent partager le bandeau de la nuit.

Les bêtes en ſont épouventées, & les hommes en frémiſſent d'horreur; mais ſes fureurs ſont vaines & ſes travaux inutiles: il ne peut pénétrer dans les demeures Ethérées. Enfin lui, qui s'apelloit autrefois Lucifer, ou, porte-lumiére, eſt devenu amateur de la nuit: c'eſt pendant ce tems qu'il ſe plaît à marcher, & il entraîne après ſoi les phantômes hydeux, les lutins, les ſpectres, & les eſprits folets.

Toutes les fois qu'il veut députer ſes armées de Démons, qu'il veut joncher les campagnes de corps morts, qu'il prépare aux Nautoniers une cruelle deſtinée, en ouvrant leurs Vaiſſeaux, ou qu'il médite quelque grand crime, pour lors il ſe montre à la lumiére, mais en cachette, & il envoye ſecrettement ſes Miniſtres en certains lieux, qui inſpirent les cœurs des mortels malheureux: ils les agitent & les rempliſſent de fureurs, en parlant à leur eſprit un langage muet. A la fin, je dis à mon conducteur, paſſons ſous ſilence les Démons, afin d'éxaminer les choſes humaines; car de cet endroit élevé il eſt facile de voir la terre & la mer; ce ſpectacle eſt plus ſatisfaiſant.

Nous commençâmes donc à faire nos contempla-

tions. J'admirois les différentes couleurs qui diſtinguoient les corps des peuples : la nation, par exemple, qui habite ſous le milieu de la Zône-torride, eſt noire ; elle a les lévres épaiſſes & les cheveux crêpus ; elle eſt nuë ou groſſiérement vétuë de peaux de chévres : la nation, au contraire, qui habite les contrées glaciales, où régne le Borée, ſurpaſſe la nége en blancheur & ſe garantit à peine du froid, par les habits les plus longs & les étoffes les plus moëleuſes. Les peuples innombrables, qui ſont entre ces deux nations, ſont d'une couleur bazanée, qui tient du blanc & du noir, ſelon qu'ils ſont plus ou moins éloignez du ſoleil.

Tandis que j'admirois follement ces choſes ; à quelles bagatelles vous amuſez-vous, me dit mon conducteur ? Pourquoi éxaminer les différentes couleurs des carnations humaines ? Ne vaut-il pas bien mieux éxaminer leurs mœurs ; les différentes habitudes de leurs ames, & les différences de leurs ouvrages, d'où vous aprendrez, par mon ſecours, quelle eſt la vie des hommes, & combien eſt grand le cahos de l'erreur qui en eſt inſéparable ?

Imaginez-vous, pour un moment, que le genre des hommes eſt, par exemple, comme la main tournée de façon, que le pouce ſoit du côté du Ciel ; mettez à ce pouce le genre de ceux dont l'ame eſt excellente, qui mépriſent les choſes humaines & ne ſont épris que des divines ; qui ſur-tout poſſédent la ſageſſe, qui ſe plaiſent à contempler la nature & les Cieux ; qui ont des mœurs innocentes ; qui ſont doux, juſtes & pieux, qui s'embarraſſent peu des richeſſes & des plaiſirs charnels, & qui ne ſont pas flâtez par le faux brillant des vains honneurs. Ces hommes céleſtes ſont des Divinitez, révétuës d'un corps humain ; qu'ils ſont rares : hélas ! les choſes parfaites ſe trouvent difficilement. O plût à Dieu que Jupiter vous rendit tel !

Le doigt le plus prochain du pouce eſt l'index, où il

il faut placer les gens prudens ; ce genre n'eſt que le ſecond ; il eſt cependant bon, mais il panche vers la terre : il eſt propre à gouverner les villes & les peuples, à s'ocuper aux grandes choſes ; il obſerve la Juſtice, la fidélité & ne s'écarte jamais des loix de la pudeur ; mais il n'eſt pas tout-à-fait dépoüillé de l'amour des choſes terreſtres. Si Dieu confie aux hommes de cet ordre les rênes d'un gouvernement ; ſi les honneurs de la ſouveraine puiſſance étoient entre les mains de pareilles gens, ils feroient renaître le ſiécle d'or ; la vertu fleuriroit, & Aſtrée reviendroit habiter ſur la terre : la paix y régneroit, & le vice ſeroit fortement réprimé.

Le doigt du milieu ſuit, qui eſt regardé comme moins pur ; il faut y placer un autre genre ; celui, par exemple, de ceux qui ont une grande habileté de génie, une grande vigueur d'entendement, & une grande éloquence ; ceux-là ſont mauvais, injuſtes & ſujets aux vices ; toûjours atachez à la terre, jamais ils ne regardent le Ciel ; ils ſont ſur-tout ruſez & portent un renard dans leur cœur ; il trompent le vulgaire ignorant ; ils n'aiment par la vertu, & mépriſent les Dieux ; ils feignent cependant d'être juſtes & vertueux : ces gens parlent différemment de ce qu'ils penſent, & ne font rien que pour l'intérêt & le vain honneur ; ils ne craignent & n'eſpérent que la vie preſente ; ces perſonnes ſont toûjours contraires aux gens prudents ; ils s'arment de tromperies, & ſe confient à la faveur qu'ils ſe ſont conciliée, par des actions baſſes & par des preſents flâteurs ; ils s'opoſent aux ſaintes entrepriſes des gens prudents, & s'étudient à embroüiller les meilleures raiſons : s'ils ne peuvent réüſſir par artifice, ils employent la force, le fer, le feu, & même le poiſon ; s'ils ne peuvent porter des coups cachez, ils ataquent à découvert.

C'eſt par ces ſortes de ſoldats que le mauvais Démon défend ſes Royaumes & ſa perſonne, & voilà

la force ſur laquelle il s'apuye. C'eſt par de tel ſecours enfin qu'il ſe ſoûmet toute la terre ; car il y a un bien plus grand nombre de ces gens durs & ruſez, qu'il n'y a de gens prudents ; ce qui fait qu'ils remportent la victoire & triomphent de la probité.

Quand ces gens ſe ſont emparez du Sceptre & du gouvernement des Etats, leur régne eſt un ſiécle de fer : l'Univers eſt ravagé, par les guerres les plus violentes ; la fureur deſarme la juſtice & les loix ; tous les vices ſe commettent impunément, & la vertu languiſſante eſt tout-à-fait oprimée. Voilà l'eſpéce des hommes, la plus ſcélérate & la plus odieuſe aux habitans des Cieux.

Il y a enſuite l'eſpéce des inſenſez, qui eſt la plus nombreuſe, & qu'il faut placer au doigt annulaire. On ne peut preſque pas douter que la nature ne trouve du plaiſir à former des inſenſez, comme elle ſe plaît à produire des mauves, des ortyes, & d'autres mauvaiſes herbes : ces ſortes de gens ont un eſprit borné & un cerveau épais ; ils n'eſtiment nullement les biens de l'eſprit, & ne recherchent que les plaiſirs groſſiers & corporels de Vénus & de la gourmandiſe. Les gens ruſez conduiſent, par mille artifices, ces animaux à deux pieds, leur perſuadent facilement les choſes les plus injuſtes & les plus fauſſes, & les ménent ou les précipitent, par leur éloquence, où bon leur ſemble. Les fols & les enfants ſont ordinairement crédules, ſur-tout quand il eſt queſtion du vice, & ceux qui ont l'eſprit le plus mauvais s'atachent le plus fortement à la plus mauvaiſe opinion ; ce qui fait que les inſenſez ont beaucoup plus de foi pour les diſcours des gens ruſez, que pour ceux des perſonnes prudentes. Les ruſez leur donnent de mauvais & de fourbes conſeils, & leur maſquent le vice ſous une belle aparence. Quoiqu'ils ayent mille façons de mener les inſenſez, cependant celle qui leur eſt la plus ordinaire, la plus facile & la mieux connuë dans tous les tems, eſt la ſuperſtition dont ſe ſervent les ruſez. Ils

Ils ſe conſacrent ordinairement au culte des Temples & deſſervent les Autels. C'eſt alors qu'on les voit épouventer les ames crédules des inſenſez ; ils les effrayent par des menaces, s'ils n'apaiſent, par des preſents, les Dieux irritez ; & ils leur font racheter leurs péchez à force d'argent : ils ont le ſoin de s'aproprier cette offrande, & ces chaſtes Prêtres s'en ſervent à entretenir des femmes de mauvaiſe vie & à engraiſſer des mules. Quoi, ne voit-on pas la façon dont les Prêtres trompent les inſenſez ? Ils le font cependant impunément, tant la clémence des Rois eſt grande, qui de leur côté ne s'ocupent qu'au jeu, à la gourmandiſe & à la luxure. Les Dieux faciles tolérent ces abus, & ſemblent même ne pas ſe ſoucier quelle main & quel cœur traite les choſes ſacrées, ni ne paroiſſent s'interreſſer au bon, ou mauvais culte qu'on leur rend.

Mais revenons aux inſenſez. Ne diroit-on pas que la fortune ſe réjoüit quand elle les met dans les grandes Places ? C'eſt dans des cas pareils qu'on voit régner la folie. Peut-t'on nombrer les maux qui en réſultent ? La mauvaiſe-foi triomphe, & la vertu devient l'objet de la riſée. On ne ſonge qu'aux danſes, aux feſtins, aux fêtes, & aux jeux. On voit par tout des bataillons de Prêtreſſes de Vénus, & des femmes qui font les plus honteux commerces. L'infâme volupté régne alors ſur la terre. Tel eſt un Roi, tel eſt ordinairement le peuple qui lui eſt ſoûmis, & les ſujets ont le plus ſouvent les mêmes inclinations qu'ils voyent à leurs Princes.

La volupté n'eſt pas la ſeule paſſion qui domine les inſenſez ; ils ſont outre cela ſujets à la colére ; car l'ame d'un fol s'embraſe facilement ; pour lors il eſt capable de tous les crimes, quand il ſe trouve bouffi d'un fiel émû : on a pour lors recours au fer ; on ſe livre les plus ſanglants combats ; on ſe tuë ; c'eſt pourquoi on ne ſçauroit trop ſe défier de ce genre d'hommes féroces. Nous ſommes enfin parvenus au

petit doigt, qu'on nomme le plus ſouvent auriculaire.

C'eſt ici le lieu de ceux qui ayant abſolument perdu le ſens, ont l'eſprit aliéné, & qui ſont tout-à-fait privez de la raiſon, du nombre deſquels on doit mettre ceux qui ſont furieux, ſans aucuns intervales. Ils doivent être tuez, la mort étant le ſeul reméde à la maladie de ces malheureux. Il n'y a donc que deux eſpéces d'hommes qui ſoient bonnes ; il faut éviter les autres genres, comme mauvais ; ou, ſi l'on ne peut les éviter, prendre garde de les irriter ; le vulgaire étant un bête cruelle qui devient furieuſe & féroce. Après que Timalphes eut parlé de la ſorte, ne pourroit-on pas, lui-je, ramener du vice à la vertu les gens ruſez & les fols ? N'y a-t'il aucun moyen de remédier au crime ? Ah ! s'il en eſt quelqu'un, faites-moi la grace de me l'aprendre. Il me répondit en ces termes.

De la même maniere que la nature a aſſujéti le corps à beaucoup de maladies, de même l'eſprit a beaucoup d'affections contagieuſes ; elle a par conſéquent préparé des peines à ces deux parties qui compoſent l'homme. Vous voyez juſqu'à quel point le genre des humains ſe livre à l'amour. Cependant la nature lui a fourni pluſieurs remédes pour ſe garantir de cette folle paſſion. Si elle ne lui avoit donné de tels moyens, on auroit raiſon de ſe plaindre d'elle & de croire qu'elle auroit été de mauvaiſe humeur en vous formant.

Il faut donc convenir que la même nature, en vous nuiſant, vous a été utile, & qu'elle a été auſſi ingénieuſe à vous donner les remédes, qu'elle l'a été en vous ocaſionnant les maux ; ce qui fait qu'on peut douter ſi elle eſt une tendre mere ou une cruelle marâtre. Mais paſſons ſous ſilence les maladies & les remédes pharmaciques, qui concernent le corps : aſſez de livres ont traité ces matiéres, pour n'avoir à nous entretenir que de l'eſprit ; afin que vous compreniez mieux l'explication de ce que vous m'avez

deman-

demandé, je vais m'étendre autant que la choſe le requiert.

Comme, dès les commencements, la nature ne produit que des orties, des chardons, & de méchantes herbes, ſi la terre n'eſt fréquemment cultivée, & ſi l'on n'a pas ſoin, par un travail aſſidu, de détruire les mauvaiſes productions, avec le râteau & le ſoc: ce qui ne ſuffit pas encore, il faut ſubſtituër à ces mauvaiſes herbes de bonnes ſemences, & les cultiver avec ſoin, après les avoir ſemées; de la même façon, l'eſprit, tant qu'il eſt renfermé dans la priſon corporelle, eſt hériſſé de toutes ſortes de vices, & devient preſque féroce, ſi l'on ne ſe donne pas un ſoin infini de le cultiver. Il faut en arracher les vices, & à leur place enſemencer les vertus.

Vous êtes ſans doute curieux de ſçavoir quelle eſt la culture de l'eſprit? C'eſt la ſageſſe; c'eſt-à-dire, ce le qui enſeigne les bonnes mœurs, qui rend les hommes bons, qui aprend aux mortels la façon de vivre bien, & qui leur perſuade d'aimer la piété & la juſtice, & d'éviter les crimes: voilà quelle eſt la véritable ſageſſe, & non pas celle à laquelle, dans le tems preſent, s'atachent jour & nuit les Médecins & les Moines ruſez, qui ne cherchent qu'à pénétrer les cauſes ſecrétes de la nature & à découvrir ſes reſſorts cachez; ne retirant d'au re utilité de cette étude, que de prononcer les grands mots de matiére premiere, de vuide & de mille autres chiméres, & cela pour paroître ſçavants: ils n'en recuëillent pas plus d'utilité, qu'une perſonne qui rempliroit ſa bourſe d'air.

O la belle ſageſſe, dont l'étude ne procure à la jeuneſſe qu'une grande avidité de gain & une ſtérile & orguëilleuſe ambition, ſans aucune utilité! On ne peut pas dire que cette étude contribuë à cultiver l'eſprit, & l'on ne peut l'apeller ſageſſe, mais tout au plus, ſcience; ſi elle ne découvre pas les détours ambigus de la vérité; celui qui l'a apriſe, ſçait, & n'eſt pas ſage.

Ces

Ces deux choſes ſont diſtinguées par un grand intervale : la fageſſe produit le fruit de vie, & la ſcience en produit la fleur ; l'une eſt utile & néceſſaire, & l'autre embellit & donne l'ornement ; la premiere s'atache à conſidérer l'intérieur de l'homme, & la ſeconde eſt ocupée à l'éxamen des choſes extérieures ; l'une le rend pieux & juſte ; l'autre le rend ſçavant & éclairé : la fageſſe eſt enfin la ſeule qui cultive l'ame & qui enſeigne les bonnes mœurs ; elle détruit tous les vices & ſéme les vertus, qu'elle arroſe & fait fructifier par une pluye Céleſte.

O lumiére du genre-humain ! O véritable chemin de ſalut, ſecours, port, ſoulagement, régle de la vie, paix, médecine de l'ame, azile reſpectable ! O fageſſe, plus douce & meilleure que le nectar ! Qui eſt-ce, hélas ! qui vous aime aujourd'hui ? Qui eſt-ce qui vous ſuit ? Dans quel endroit êtes-vous honorée ſur la terre ? Vous régniez autrefois dans les Temples, dans le Lycée & le Portique, dans les Colléges, où l'on inſtruiſoit la jeuneſſe, dans les Conſeils & dans les Cours des Rois.

Vous êtes à preſent inconnuë à tout le monde ; les bagatelles & les rêveries Poëtiques régnent à vôtre place. Qu'enſeigne-t'on aujourd'hui aux enfants, qu'aprend-on autre choſe à cette imprudente jeuneſſe, que des Fables honteuſes, ou du moins inutiles ?

On voit dans les écoles un Précepteur aſſis ſur le trône élevé de l'ignorance, qui tient un livre ouvert, d'où il tire ſes leçons ; il regarde de part & d'autre ſes jeunes Diſciples, qui ont la bouche béante, les yeux ouverts, & les oreilles atentives ; il leur debite d'une voix tonnante, des maſcarades tragiques ; il commence à leur raconter les actions les plus infâmes & les plus comiques ; il leur fait un détail circonſtancié des amours inſenſez des anciens, & leur fait un honteux narré de choſes monſtrueuſes, cruelles & déplorables.

O têtes, qui avez beſoin d'une forte doze d'hellébore ! C'eſt de pareilles leçons que ſont imbuës de

jeunes

jeunes ames ; vous nourriſſez de pareils fruits ces tendres innocents : c'eſt de ce ſel enfin que vous réveillez leur adoleſcence pétulante. Ne rougirez-vous point de paſſer vôtre vie dans de pareils emplois ? Devez-vous être étonnez, après de pareilles leçons, de voir par tout des pervers & des ſcélérats ? Voilà la dangereuſe ſemence qui multiplie les vices. Puiſque la choſe que vous négligez le plus eſt la culture de ces jeunes ames, vous méritez, à bien plus juſte tître, le nom de corrupteurs que de Précepteurs des enfants. Commencez par vous connoître vous-mêmes, avant de vous charger du ſoin d'enſeigner aux autres la façon de vivre ; revêtez-vous de ſaintes mœurs, & n'imitez pas la façon de vivre des bêtes les plus mépriſables.

Pour vous, me dit mon conducteur, écoutez-moi ; je vais vous enſeigner en peu de mots de quelle façon l'ame doit être cultivée. Sur-tout méditez fréquemment, qu'il eſt un ſeul Dieu, immenſe, éternel, très-grand, très-bon & tout-puiſſant, qui a créé de rien, & par ſa ſeule volonté, le Ciel & tous les aſtres innombrables, dont il eſt éclairé, & toutes les choſes viſibles, auſſi-bien que celles que nôtre vuë ne ſçauroit découvrir : il les a créez ſans qu'on puiſſe en citer l'époque ; il les conſerve & les gouverne avec une atention toute divine. Reſpectez-le, craignez-le, adorez-le, loüez-le, & priez-le ſouvent ; le jour, la nuit, au lever de l'aurore, à midi & au coucher du ſoleil : voilà la premiere vertu ; voilà la premiere ſageſſe. Reconnoiſſez-le pour Roi des habitans Céleſtes & pour Pere des hommes ; aimez-le, loüez-le avec ſincérité, craignez ſa juſte co ére & la fléchiſſez par des vœux ardents ; ſans ce principe il n'eſt pas de vertus ; cela ſuffit à l'homme.

Ayez toûjours Dieu dans le cœur & le priez ſouvent de bouche ; vous ne pouvez rien aquérir de plus grand qu'une piété pareille ; voilà la porte des autres vertus qui ne peuvent être aquiſes, ni les vices chaſſez ſans le ſecours divin. Sou-

Souvenez-vous d'invoquer les Citoyens Céleſtes, les Angéliques-Phalanges, ſerviteurs de ce Roi ſouverain, les ſaints Miniſtres, qui éxécutent les ordres de ſa divine Majeſté, & qui environnent en tout tems ſon Trône formidable, dans les campagnes immenſes des feux les plus purs & les plus ſereins: priez-les, dis-je, qu'ils vous aſſiſtent, qu'ils éloignent de vous les dangers, & qu'ils daignent enfin vous recommander à Dieu; ils le peuvent aſſûrément, & les eſprits Angéliques ont coûtume de ſecourir celui qui les prie, & ils font réüſſir les vœux des humains.

Gardez-vous, je vous prie, du ſyſtême ignorant de ceux qui croient que rien n'eſt plus eſtimable que la nature de l'homme, & que jamais Dieu n'a rien fait de meilleur; les inſenſez qu'ils ſont voyent tant d'animaux habiter la terre & les mers, & s'imaginent que l'Ether & les globes des étoiles n'ont aucuns habitants; & ils croyent deſerts les eſpaces immenſes du Ciel.

O eſprits dépravez! ô ames aveuglées de ténèbres! hélas! les ſens humains peuvent-ils tout comprendre? Il y a mille choſes qui trompent les yeux & que l'on conçoit cependant par la réfléxion. Doit-on préférer les ſenſations que les organes raportent à l'eſprit, préférablement aux choſes que conçoit la raiſon & la réfléxoin, qui nous enſeignent qu'il y a des Dieux & que le Ciel eſt habité. Donc les étoiles ſont elles-mêmes des divinitez, ou des temples lumineux, dans leſquels habitent les Dieux?

Ces fondements étant jettez, embraſſez la juſtice; ne faites tort à qui que ce ſoit, ni en paroles ni en actions quelconques; ne faites à autrui que ce que vous voudriez qui vous fut fait; voilà la loi la meilleure de la nature, ſans laquelle vous ne pouvez plaire à Dieu ni aquérir la Céleſte éternité.

Reſpectez l'honneur, la réputation & le bien de vôtre prochain; que l'envie, la colére & la cupidité ne vous entraînent pas; ſecourez de vos ſoins charitables,

tables, ceux que vous connoiſſez être bons; faites du bien enfin juſques aux méchants mêmes, afin qu'ils ne vous nuiſent ni ne vous faſſent point de mal.

Soyez incorruptible aux preſents; que l'amour ni la haïne ne vous écartent pas de la juſtice; ce ſont ces trois choſes qui éteignent la lumiére de l'ame & l'écartent du droit chemin.

Souvenez-vous toûjours de Dieu, & que vous devez mourir un jour; fuyez tous les charmes & les plaiſirs du corps; mettez un frein à la volupté, elle eſt très-pernicieuſe au genre-humain; rien n'eſt plus contraire à la vertu, qui veut ſans ceſſe s'élever vers les aſtres, dont elle a pris naiſſance, que la volupté, dont le propre eſt de ramper dans les lieux bas & terreſtres; elle n'aplique ſes regards qu'à la terre, à la façon des bêtes; elle ſuffoque les forces de l'ame & du corps; elle rend les hommes lâches & pareſſeux & leur cauſe les plus cruelles maladies.

Voilà la Circé, les Syrénes & l'hameçon de l'inique Démon: c'eſt par ce filet qu'il en prend une innombrable quantité, qu'il les empêche après leur mort d'entrer dans le Ciel, leur patrie, & qu'il les renferme avec lui dans les ténèbres de l'averne. Fuyez-donc avec ſoin le flâteur & doux poiſon de cet ennemi infernal, de peur que vous ne vous en repentiez trop tard.

Quand un âge avancé vous fera ſentir que vous avez ſacrifié vôtre eſprit, vôtre réputation, vôtre corps, & tout ce que vous ayiez de plus cher à ce petit goût de miel & à cette vaine douceur, alors vous vous récrierez comme beaucoup d'autres.

O beaux temps, que je vous ai mal connus! Où fuyez-vous? Hélas, miſérables que je ſuis, ſi Jupiter me rendoit les années de mon enfance & qu'il me fut permis de revenir ſur la terre, que je ſuivrois avec plaiſir le ſentier étroit de la vertu! Rien n'eſt meilleur au monde. C'eſt elle qui nous reſte dans tous les tems: les honneurs & la loüange lui

ſont

ſont atribuez ; elle augmente le bien, conſerve la vie, & ſurvit après la mort.

Malheureux que je ſuis ! la flâteuſe volupté m'a trompé ; elle s'eſt retirée & m'a abandonné dans mes malheurs ; tandis que j'étois jeune, je ne fréquentois que des lieux de proſtitution, pendant que je me livrois à la gourmandiſe, au ſommeil & au jeu : inſenſé que j'étois ! je n'ai voulu rien aprendre ; je haiſſois les livres & l'étude ; j'ai mépriſé les beaux arts ; je me trouve à preſent ignorant, infâme, ſans fortune, le corps caſſé, l'eſprit hébêté & les ſens débilitez.

J'ai vécû juſqu'à preſent, comme celui qui croit veiller pendant qu'il dort, & ſe trompe. Les lâches & les pareſſeux tiennent de pareils diſcours quand ils tombent dans la vieilleſſe, & que prêts à mourir, ils font ſur leur vie paſſée un trop tardif examen. Ces ſortes de gens ferment les étables quand les troupeaux ſe ſont perdus ; c'eſt vouloir profiter de l'ocaſion quand on l'a laiſſé échaper, & chercher le Médecin quand il n'y a plus d'eſpérance de ſalut.

O miſérables ! connoiſſez le prix du tems pendant que vous le poſſédez ; l'heure s'échape avec vîteſſe & ne revient jamais : les larmes & les gémiſſements ne font rien à une perſonne morte ; la Médecine veut être adminiſtrée à tems ; il faut donc embraſſer la vertu dans la fleur de ſon âge & choiſir le vrai chemin de la vie ; il faut alors ſe ſervir de la raiſon & ſe livrer à des études honnêtes : c'eſt lorſque l'eſprit eſt encore ſouple qu'il le faut ſoûmettre à la prudence, de peur qu'il ne devienne l'eſclave des voluptés & ne s'écarte du droit chemin : c'eſt être ſage que de l'être de bonne heure ; la ſageſſe tardive reſſemble à la folie ; elle ſe repent en vain, en déplorant le tems perdu qui eſt irréparable.

Il faut outre cela ſe garder de la ſoif des richeſſes & de l'avidité de l'or ; car l'avarice renferme preſque tous les vices, les actions lâches, l'impiété,

le

le parjure, le larcin, les rapines, la fraude, les tromperies, les embuſches, les trahiſons, les quérelles, les carnages : je n'aurois jamais fait de les dénombrer ; rien enfin n'eſt ſi ſordide que l'avare, qui s'enterre lui-même comme une taupe ; il ne ſouhaite, il n'aime & ne connoît rien, que ce qui procéde de la terre ; c'eſt pour des choſes ſi baſſes qu'il commet toutes ſortes de crimes. L'inſenſé qu'il eſt n'a d'autre Dieu que ſon argent, qu'il adore ; il ne voit pas, ce malheureux déplorable, combien la vie de l'homme eſt courte & fragile ; il n'aperçoit pas la mort qui d'un arc toûjours bandé décoche des fléches dans le cœur des hommes, & qui n'épargne ni le jeune, ni le ſçavant, ni le riche, ne fait nulle différence des ſujets.

Souvent la mort eſt plus près de lui qu'il ne penſe & lui porte des coups imprévus.

Pour vous, me dit Timalphes, gardez-vous bien d'eſtimer les richeſſes de la terre, & les biens ſoûmis à l'empire de l'aveugle deſtin : perſonne ne les poſſéde en propre ; ils dépendent de l'Arbitre de la fortune, qui les ôte & les donne à ſon gré, & l'on eſt obligé de les abandonner à la mort.

Ces biens changent de maîtres avec viciſſitude ; ce ſont donc d'autres biens qu'il faut que vous cherchiez ; il faut que vous ſouhaitiez de meilleures richeſſes, qui ſont durables, ſur leſquelles ni la mort, ni le ſort n'ont aucune puiſſance ; c'eſt celles-là qu'il faut acumuler jour & nuit ; vous ſerez alors vrayment riche & vrayment heureux.

Quand même vous auriez tout ce que le peuple admire & deſire, comme de l'argent, un fond de terre, une maiſon, des troupeaux, vous pouvez vous en ſervir, mais avec modeſtie & juſtice. Ayez pitié du pauvre autant que vous le pourrez, ne mépriſez jamais les miſérables ; par ce moyen vous aquérerez la loüange & le ſalut éternel, & vous échangerez vos biens terreſtres contre des biens Céleſtes.

C'eſt être un loup, & non pas un homme, que de ne pas avoir de la clémence, de n'être pas touché du ſort miſérable d'autrui & de refuſer ſes ſecours à un ami qui vous les demande : ſi, au contraire, vous êtes pauvre, ſoûtenez vôtre pauvreté avec patience ; celui à qui le ſort a le plus donné de biens, a plus de ſoins, de ſoucis & d'accidents fâcheux à eſſuyer que vous ; il eſt opreſſé par le poids de ſes poſſeſſions, de façon qu'à peine peut-il s'élever à la contemplation des choſes Céleſtes.

Il faut être débarraſſé de tous poids terreſtres, quand on veut s'élever juſqu'aux aſtres ; car plus on recherche la terre, plus on s'éloigne du Ciel & de la lumiére : or celui qui a des treſors, a ſon cœur dans le même endroit, qui ſemble tourner autour du lieu où ils ſont cachez.

La pauvreté eſt utile à beaucoup de gens, elle les allége & les ſoulage, & ſemble leur prêter des aîles pour s'élever aux aſtres. Il faut auſſi que vous évitiez l'orguëil, qui eſt la ſource des conteſtations & de la haïne ; l'ambition partage les Villes en factions différentes ; elle eſt la cauſe de la ruïne de beaucoup de gens.

Rome n'a été détruite que par cette peſte, & n'a été oprimée que par la guerre civile. Fuyez ce monſtre infernal, ſi vous voulez être l'ami de Dieu, & joüir du Ciel après vôtre mort.

Jamais le ſuperbe n'aima les Dieux ni n'en fut aimé ; Dieu aime les gens humbles & doux, & il habite volontiers dans les ames debonnaires & ſans ambition ; il écarte de lui, au contraire, les ames pleines du vent des vanitez & ne permet pas qu'elles ſoüillent le Ciel de leurs preſences, ni qu'elles habitent avec lui.

Hommes, qui n'êtes que des outres vuides, de quoi vous ſert donc vôtre orguëil, vos tîtres illuſtres & vos grands noms, que la mort vous enleve à l'inſtant & qu'elle vous fait oublier dans les eaux du

Léthé ?

Léthé ? Vous cherchez à mériter les loüanges du vulgaire : vous voulez lui p'aire : de quel jugement, dites-moi, le petit peuple eſt-il capable ? Qu'importe qu'il vous croye des Dieux, quand vous n'êtes que des animaux, qui n'avez d'humain que la figure extérieure ?

Si vous trompez des hommes ignorants, croyez-vous auſſi en impoſer aux Dieux ? Hélas ! vous excitez chez eux un rire pitoyable ; car ils connoiſſent vos mœurs & vos crimes cachez.

Mais, que dis-je, aveugles que vous êtes, vous ne connoiſſez pas de Dieux ; vous ne croyez pas que vos ames ſurvivent à la deſtruction de vos corps : vous ne cherchez & ne deſirez que les commoditez de la vie preſente, & vous vous moquez de la future. Que de bêtes, hélas ! vivent dans un corps humain. Voilà la cauſe de vôtre erreur & de vôtre ruïne ; c'eſt que vous ne connoiſſez, avec un eſprit épais, que des corps groſſiers ; vous n'avez nulle idée des choſes vrayes, vous n'en connoiſſez que les ombres & les ſimulacres, & la plus grande partie des hommes ſe plaît à ſe repaître de fumée. Inſenſez que vous êtes, qui a-t'il de plus leger & de plus vain ? Qu'y a-t'il en effet de plus ridicule que de rechercher des honneurs qu'on n'a pas méritez, tandis qu'on ne daigne pas s'en procurer un véritable ?

Nous voyons les méchants, les ignorants, les gens ſans eſprit, élevez à des poſtes éminents ; nous les voyons commander à des gens qui valent mieux qu'eux & auxquels ils dévroient être aſſervis, parce que la fortune ſe jouë des choſes humaines : elle confond tout, ſans aucun ordre ; elle éleve le plus ſouvent de lâches eſclaves, qui ont mérité la priſon & les ſuplices.

Si cette fortune étoit ſenſée, elle donneroit aux ſeuls ſages la conduite de l'Univers, comme il ſeroit juſte qu'elle le fit, alors tout ſeroit dans l'ordre ; les loix reprendroient leur vigueur ; les choſes ſa-

crées ſeroient entre les mains de Miniſtres purs & innocents, & les Dieux ſe communiqueroient aux hommes; mais, hélas! elle ſe plaît à favoriſer des Pantomimes.

Dieu ſouffre pourtant ces choſes, qu'il pourroit corriger; pourquoi ne les ſouffririons-nous pas? Hélas! il eſt fort inutile de prouver la vérité par la plus ſolide raiſon; on ne fait de grands progrès; on ſe charge de la haïne publique; on ſe fait mépriſer, & la ſageſſe a toûjours tort, quand elle n'eſt pas ſoûtenuë de la force ou de l'authorité; ce qui fait qu'il vaut mieux ſe taire. Pour vous, mépriſez les loüanges du vulgaire inſenſé & les preſents de l'aveugle fortune, & ne vous atachez de toutes vos forces qu'à plaire à Dieu.

C'eſt la vraye gloire & le véritable honneur dont vous êtes ſûr de joüir après vôtre mort; prérogative qui n'eſt acordée dans le Ciel qu'aux hommes juſtes & pieux. Voilà le vrai bonheur, qui eſt réſervé à ceux qui ſont doux & humbles de cœur: les orgueïlleux, au contraire, plongez dans une triſteſſe inexprimable, répandent des larmes amères dans les valées du Styx.

Calmez donc vôtre colére, elle engendre la fureur, qui fait proférer des paroles inſultantes, les quérelles en procédent, les bleſſûres s'enſuivent, & une mort malheureuſe en réſulte.

La colére confond le jugement de façon, que l'eſprit ennyvré d'une bile échauffée ne ſçait plus ce qu'il doit faire; il perd le diſcernement & ne ſçait même pas reconnoître ſa route. Les actions inconſidérées ſont d'ailleurs ſuivies de honte & de chagrin. Fuyez-là donc; rendez-vous maître de vôtre ame; ſurmontez-vous vous-même; ayez la force de tolérer; la patience eſt une excellente vertu; il faut manquer de probité pour ne pas être patient; il faut être abſolument féroce, quérelleur & litigieux.

Les combats ne conviennent qu'aux bêtes; com-

me

me la paix la plus tranquile eſt le propre des hommes, le ſage la recherche ſur toutes choſes, & préfére de ſouffrir de legéres offenſes, plûtôt que d'encourir des peines plus violentes : il eſt perpétuellement ſur ſes gardes, pour empêcher que d'un petit feu il ne s'allume un grand incendie.

Celui qui ne veut rien ſouffrir, doit ſe bannir du commerce des hommes & ſe retirer dans les montagnes ou dans les bois ; mais celui qui veut habiter dans les Villes, doit paſſer beaucoup de choſes, doit donner un frein à ſa colére, renfermer ſon chagrin dans ſon cœur & ne pas rompre legérement les liens de la paix ; il doit pardonner à ſes amis, autant qu'il eſt poſſible, pour qu'il ſe rende digne lui-même du pardon qu'il a acordé aux autres.

J'ai crû devoir dire ce peu de choſes concernant l'ame, en voilà ſuffiſamment. Celui à qui ce diſcours aura paru court, trouvera certainement ce que j'ai pû obmettre, qui ſe preſentera volontiers à ſes yeux ; car il eſt compris tacitement, ou ſous-entendu dans ce que j'ai dit.

Il faut auſſi lire avec atention les Livres des Sages, rechercher les cauſes des choſes, afin d'orner ſon eſprit de differentes ſciences ; car l'eſprit ſans doctrine, paroît ſans courage & émouſſé. Par ce moyen, comme il a été dit ci-devant, les fols & les ruſez peuvent, en cultivant leur eſprit, avoir du mérite & de la vertu, & parvenir à poſſéder les demeures Céleſtes.

Tandis que mon conduſteur m'entretenoit de la ſorte, voilà le meſſager des Dieux, le petit-fils d'Atlas, envoyé par Jupiter même, qui s'aproche de nous pour annoncer à Timalphes qu'il étoit atendu dans les Cieux, parce que tous les Dieux devoient ſe raſſembler dans le Palais de Jupiter, qui vouloit les entretenir de choſes importantes ; ſçavoir, s'il convenoit à Momus de dépoüiller de leurs biens certains Moines, demeurants ſur une coline hors de la

Ville, dont les murs ſont arroſez par le poiſſonneux Fleuve d'Arimini, dont les eaux vont ſe jetter dans la Mer Adriatique, & s'il faloit leur ôter certaines parties, dont les villageoiſes privent quelquefois leurs Cocs, puiſque ces Moines étoient trop laſcifs & trop orgueïlleux, qu'ils mépriſoient les autres hommes & commettoient licentieuſement les choſes les plus honteuſes, à l'exemple du vieillard qui leur préſide.

O honte! comment l'Egliſe peut-elle tolérer la vie de ces Porcs, qui ne ſont ocupez d'autres ſoins que de ſatisfaire leur gourmandiſe, la luxure & le ſommeil. Ce qu'ayant entendu, le fils de la vertu diſparut, après m'avoir recommandé à Mercure, qui s'en alloit aux enfers porter à Pluton les ordres ſecrets de ſon pere. Il me prit, & m'ayant fait traverſer les nuées, il me deſcendit ſur la terre, dans le tems que Clément, natif de Toſcanne, étoit à Boulogne avec l'Empereur, & que le même fatiguoit Florence par un long ſiége.

Le petit-fils d'Atlas, à force d'agiter ſes talonnieres aîlées dans les airs, parvint aux rochers eſcarpez de S. Marin, qui touchent preſque les aſtres, & après un très-petit ſaut me poſa doucement à terre, ſur une petite élévation, dans de graſſes campagnes, & ſe hâta de deſcendre aux enfers.

LE ZODIAQUE DE LA VIE HUMAINE.

LE CAPRICORNE.

SOMMAIRE DU LIVRE DIXIE'ME.

Dans ce Livre, l'Auteur traite à fond de la culture de l'ame, pour les Sciences & les beaux Arts. Au commencement il s'emporte, avec véhémence & ironiquement, contre la luxure & l'hypocriſie des Moines, & donne la méthode d'étudier. Le ſage porte aiſément tout avec lui, ce que le riche en fond de terre ne ſçauroit faire. Les anciens Philoſophes, après avoir prié Dieu, ont obtenu de lui la Pierre Philoſophale. L'Auteur décrit énigmatiquement la maniére de la préparer. Il avance qu'il ne convient pas au ſage de ſe marier. Qu'il ne faut faire la guerre que dans l'extrêmité, où l'on eſt réduit à défendre les Autels & les foyers domeſtiques. Il excite les hommes à l'amour de la vertu, en leur propoſant l'exemple d'un certain Hermite, à qui les péchez des hommes cauſoient des maux de cœur & des envies de vômir. L'eſprit de Dieu eſt le ſeul qui purifie les cœurs; ſi-tôt qu'on en eſt parfaitement rempli, on n'a plus beſoin que de très-peu de choſes pour le ſoûtien de la vie, qui eſt double, celle de l'eſprit & celle du corps. Les ſages vivent de celle de l'eſprit, & le vulgaire de celle du corps. Les méchants croyent l'ame mortelle, & ſouhaitent qu'elle ſoit telle; les gens de bien, au contraire, ſe réjoüiſſent de ſon immortalité. Il parle avec force & énergie de la méditation des miſéres humaines, qui élévent l'homme à Dieu. Il ataque, en paſſant, la Cour du Pape Clement lui-même; & il finit ce Livre, en conſidérant combien il eſt difficile de parvenir à la vraye ſageſſe dans ce monde.

JE vous ſaluë, petit-fils d'Atlas. Quoi! êtes-vous déja de retour de la valée du Styx? Dites-moi, je

je vous prie, ce qui ſe paſſe à la Cour de Pluton? Il y a, répondit Mercure, un grand tumulte & une grande diſpute. Pourquoi cela? Je vous le dirai volontiers, quoique je ſois fort preſſé de retourner vers les Dieux.

Il y a dans les Royaumes ſombres une ſi innombrable troupe de Muſulmans, de Chrétiens & de Juifs, que la place n'eſt pas aſſez grande pour les contenir. Il n'eſt pas un coin de vuide, tout eſt rempli; le veſtibule, les ſalles, tout le Palais du Roi infernal; les Temples, les maiſons, les ruës, les places publiques, les remparts, & toute la Ville enfin eſt ocupée; les campagnes, les colines & les valées; ils ſe preſſent les uns les autres de façon, qu'ils ſe pouſſent à coups de pieds & de poings; ils ſe mordent & ſe battent avec fureur. Heureuſement les Mânes n'ont point d'épées; car ils ne peuvent mourir une ſeconde fois.

A peine ai-je pû paſſer & pénétrer la foule des ombres, tant elles étoient preſſées; mais je me ſuis ouvert un paſſage à force de les fraper de mon caducée. Je ſuis enfin parvenu juſqu'à l'intérieur du Palais du Roi des ténèbres, qui ſoûpiroit & paroiſſoit touché d'une amére triſteſſe.

Je lui ai expoſé les ordres de mon pere; qu'il eût à faire ſortir l'Antechriſt de ſa priſon où il étoit renfermé, & qu'on lui donnât la liberté d'aller par tout le monde, d'y faire de faux-miracles, de prêcher l'arrivée du dernier jour, & la ruïne du Monde; de mettre tout en deſordre, & de troubler les hommes & les Dieux: car c'eſt-là l'ordre des immuables deſtinées. J'ai demandé à Pluton le ſujet de ſa triſteſſe. Ne vous paroît-il pas indigne, injuſte, & criminel, m'a-t'il dit, que vous ocupiez le Ciel, ſi large & ſi immenſe, où vous êtes en ſi petit nombre, & où trois hommes à peine, ou du moins un très-petit nombre de plus, ſont depuis très-long-tems allé l'habiter avec vous, tandis qu'il vient à chaque inſtant

ſtant dans mon Royaume, qui eſt très-petit & très-étroit, une innombrable multitude d'hommes, comme tous les Juifs & tous les Mahométans ? J'avouë que tous les Chrétiens n'y viennent pas ; mais du moins la plus grande partie de ces derniers deſcendent ici bas & s'y viennent ranger pêle-mêle.

Pourquoi les envoye-t'on plûtôt dans mes Etats qu'ailleurs ? Et pourquoi mon frere, qui poſſéde l'Ether, ne reçoit-il pas du moins les Prêtres, les Freres Laïcs & les Moines ? Que ne leur fait-il habiter les confins du Pôle & remplir ſes Etats ? N'a-t'il pas de honte de ne pas reçevoir ces hommes, qui chantent ſi bien dans les Temples chaque jour ? Qui fatiguent l'air par les lugubres ſons de leurs cloches ſacrées ? Qui brûlent tant d'encens ? Qui ſont ſi pitoyables pour les femmes de mauvaiſe vie ? Qui abſolvent les autres, ſans pouvoir abſoudre leurs propres péchez ? Qui enterrent la nuit les gens en cachette ? Qui ornent les Temples des Dieux de ſtatuës, de peintures & de tombeaux ? (*a*)

N'a-t'il pas de honte d'envoyer aux enfers & de tourmenter tant de milliers d'hommes, qui ſont en beaucoup plus grand nombre qu'en été les mouches de la Poüille ? (*b*) Il n'a même aucun égard pour les Souverains Pontifes, à qui il fait ſouffrir des ſuplices plus cruels qu'aux autres hommes : ce qui fait que ces miſérables ſont renfermez au fond de l'Erèbe & y ſont tourmentez d'une façon effrayante.

C'eſt pourquoi, Mercure, lorſque vous retournerez au Ciel, dites, je vous prie, à mon frere qu'il ait égard à la petite étenduë de mon terrain ; qu'il ne mépriſe pas tant mon Domaine ; qu'il retire d'ici quelques Moines, ou bien qu'il élargiſſe le Tartare. Je le ferai, lui dis-je, & après je me ſuis retiré.

Je vais à preſent retrouver les Dieux ; il faut que je

(*a*) L'Auteur critique les Statuës & les Peintures qui ſont dans les Temples, en cela de l'avis des Iconoclastes, ou *briſeurs d'Images.*

(*b*) Province d'Italie, dans le Royaume de Naples.

je me dépêche. Allez en paix, lui dis-je, ne m'oubliez pas : ſouvenez-vous quelquefois de ma Muſe : dictez-moi mes vers ; le papier & les plumes ſont prêts, & j'ai pour écrire du loiſir de reſte. Commencez par m'enſeigner de quel ordre eſt l'homme ſage. Celui qui doit être tel, auſſi-bien qu'heureux, doit d'abord être né ſous un aſtre favorable ; car il y a une grande différence de naître ſous tel, ou tel autre aſpect des Planettes, ſi l'on en croit ceux qui connoiſſent les facultez, les mouvements & les noms des aſtres ; qui obſervent l'heure de la naiſſance des hommes, & prédiſent, par ces moyens, leurs deſtinées.

O combien grande, & combien admirable eſt la puiſſance du Ciel ! Sans lui la terre ceſſeroit de produire, & la mer d'engendrer ſes humides habitants. Le Ciel eſt l'Ocean, Pere de toutes choſes ; les Aſtres ſont les Nymphes, ſes Sœurs ; c'eſt delà que tous les biens ſe répandent ſur la terre.

Perſonne ne peut donc être ſage & heureux, s'il eſt né ſous un Ciel contraire & ſous des Aſtres ſiniſtres. Il importe beaucoup auſſi à quels parents on doit la naiſſance ; auſſi-bien que la façon dont on a été nourri ou élevé ; car on ſe reſſouvient ordinairement, dans l'âge adulte, des mœurs qu'on a reçûës & des ſciences qu'on a apriſes dans l'enfance : ces choſes durent long-tems, & font une forte impreſſion ſur l'eſprit ; ce ſont enfin les préjugez des premieres années.

Il faut donc qu'un maître ait de la probité, de la ſcience & de la prudence pour inſtruire un enfant ; qu'il l'acoûtume de bonne heure à la vertu, & qu'il le conduiſe de part & d'autre, comme un habile Ecuyer conduit un cheval, en ſe ſervant tantôt de la bride & tantôt de l'éperon.

On ne doit pas ſe contenter de l'enſeigner par des paroles, on doit encore l'engager plus fortement par l'exemple ; car on diroit en vain de belles choſes, ſi les actions démentoient les paroles. On doit s'atacher

tacher à s'éloigner de la fréquentation des gens criminels & luxurieux.

Les commerces honteux corrompent les mœurs les plus saintes; ce poison en a fait périr plusieurs. Si l'on veut connoître quel est un homme, il faut sçavoir quels sont ses amis ; la nature & Dieu même unissent les semblables : les gens habitent & vivent volontiers avec ceux qui leur ressemblent.

Que les parens, & un Précepteur, prennent donc garde, de concert, que quelque jeune débauché ne soüille, par des mœurs obscènes, l'enfant qu'on souhaite avec ardeur qui soit un jour heureux; nôtre pénchant vers le vice n'est déja que trop fort.

Il faut que le jeune éleve, qu'on veut rendre sage, lise les Auteurs grecs & latins, afin, qu'autant qu'il se pourra, il y puise la doctrine. Qu'il s'atache aux Auteurs les plus châtiez, & qu'il fuye tous les écrits qui ne sont pas dans les bornes de l'honnêteté.

Il arrive rarement qu'un ignorant soit honnête homme; l'ignorance précipite l'esprit dans les plus noires ténèbres de l'erreur. Il ne faut cependant pas fatiguer cet éleve, par une étude trop violente ni par un travail trop assidu, de crainte qu'au lieu de lui inspirer la sageſſe on ne le fasse devenir insensé, ou qu'il ne tombe malade, ou même n'en meure : toutes choses immodérées nuisent & ne peuvent durer long-tems ; celui, au contraire, qui ménage son atention, & donne du relâche à son esprit, par les amusements & la récréation, trouve une nouvelle vigueur dans le repos & dans une oisiveté de quelque heures. Quoiqu'il y ait beaucoup de bonnes maniéres d'élever la jeuneſſe, les principales sont cependant celles qui enseignent & démontrent quelle est la nature & les astres. Que nôtre jeune Philosophe s'y aplique donc de toutes ses forces, & à mesure qu'il parviendra à une âge plus avancé, qu'il y consacre ses plus meures années, aussi-bien qu'à la lecture du livre dont

nous

nous venons de parler. Qu'il exerce ſon eſprit avec ſoin, en le cultivant; qu'il devienne juſte & pieux, & couronne ſa vie d'un double laurier.

Qu'il eſt beau qu'un même homme réüniſſe la ſcience & la probité, la prudence & la doctrine! La ſcience inſenſée eſt cependant dangereuſe; le ſçavant injuſte eſt un furieux, armé d'une épée. Il ne ſuffit pas encore de prendre ſoin de l'eſprit & de l'orner de la ſcience & des bonnes mœurs, ſi l'on ne donne une grande atention au corps; car quand ce dernier ne joüit pas de la ſanté, il refuſe d'éxécuter les ordres de l'eſprit, qui conçoit les plus beaux & les plus grands deſſeins.

Il faut donc s'atacher à ne ſe nourrir que de viandes ſaines, afin qu'il en réſulte un ſang pur; car les humeurs pécantes, qui affligent les membres, ne ſont ordinairement formées que par les mauvaiſes nourritures. Il faut fuïr l'yvreſſe, & éviter l'excès des viandes, qui incommodent la tête & l'eſtomac & envelopent le cerveau de fumées, d'où s'enſuit la ſtupidité & un aſſoupiſſement journalier.

L'homme ſçavant & juſte doit donc boire & manger avec modération, & doit auſſi faire un éxercice modéré dans des tems marquez, pour rétablir ſes forces: la pareſſe les diminuë; une trop grande oiſiveté débilite les nerfs, & le repos trop aſſidu affoiblit les jointures.

Il faut être en garde en outre contre un trop grand chaud & un trop gand froid; un air trop épais, par exemple, & un païs trop marécageux peuvent nuire, ſur-tout en été, pendant la canicule, & dans le tems qu'on entend le chant des cigales, cachées ſous les feüilles. Il faut enfin aporter toute ſon étude à tenir le corps en bonne ſanté, afin qu'il puiſſe éxécuter les ordres de l'eſprit; ce qui ne peut arriver aiſément, ſi l'on eſt dans la pauvreté: il faut donc poſſéder un peu de richeſſes, ſoit par un héritage, ſoit par le hazard, ou qu'elles ſoient aquiſes par le travail.

Le pauvre a beaucoup à ſouffrir par tout, & il n'eſt pas poſſible de mener une vie heureuſe ſans un peu de fortune. Ah que la vertu eſt gémiſſante, quand elle eſt privée de ſecours ! Combien de mépris n'a-t'elle pas à eſſuyer quand elle eſt pauvre ?

Celui-là eſt riche à juſte tître, qui a de l'eſprit, de l'éloquence, de la prudence, & quelque art avec lequel il puiſſe, par tout où il ſe trouve, gagner dequoi vivre honnêtement; dans quelques endroits éloignez qu'il ſe rencontre, il porte ſes biens avec lui, & ne manque pas de commoditez, qui lui font paſſer une vie heureuſe; il ne craint pas les voleurs ni les armes des cruels brigands, & il eſt auſſi-tôt revêtu qu'il a été dépoüillé.

La véritable vertu ne céde pas à la fortune; chaque ville, tout l'Univers enfin eſt la patrie d'un homme vertueux & courageux; mais celui, au contraire, qui n'eſt pas vertueux, quoiqu'il poſſéde de fort grands héritages & une prodigieuſe quantité d'or, ne peut pas aller où il veut; il ne peut parcourir le monde ni éxaminer les différentes mœurs des hommes; il ne ſçauroit voir différents païs ni vivre par tout; il ne peut entraîner à ſa ſuite, ſes terres, ſes maiſons ni ſes coffres forts; il craint les voleurs & l'inconſtance de la mer, & il ſeroit bien-tôt réduit à la triſte mendicité & à vivre des charitez d'autrui, s'il s'y expoſoit: il eſt donc forcé de ne point changer de demeure & de ne point ſortir de ſa patrie, où il fait ſa récolte & ſa vendange. Il eſt comme renfermé dans les bornes des biens qu'il a reçûs du ſort, auxquels la petiteſſe de ſon génie le force de ſe tenir; ce qui fait qu'il ne ſçauroit contempler une infinité de belles choſes qui ſont dans l'Univers, & qu'il eſt forcé d'habiter ſa priſon.

C'eſt-là ce qui a déterminé les anciens ſages à inventer, par une recherche ſubtile, la Pierre (*a*) qui leur

(*a*) Je ne doute nullement que le lecteur ne m'atende à

leur pût ſervir de fidèle Viatique, qui pût les ſuivre en tous lieux, & jamais ne leur manquer ; c'eſt par ſon

---

cette Note, comme à une pierre d'achopement. Cette Science a fait broncher de beaucoup plus habiles gens que moi. Il n'a pas été acordé à tous les hommes de pénétrer les plus ſublimes myſtéres de la nature, parmi leſquels LA PIERRE PHILOSOPHALE tient le premier degré.

J'ai lû preſque tous les Auteurs qui traitent de ce GRAND ART, ſans pouvoir les aprofondir. J'ai conſulté ceux qui avoient le plus de réputation ſur ces matiéres. Je n'ai pas même négligé les Manuſcrits ; & j'avouë que toutes les connoiſſances que j'en ai pû tirer, ne ſont encore qu'imparfaites.

Je me mets, malgré tous mes ſoins, au plus bas rang de ceux que les Adeptes apellent prophanes. J'ai même la témérité de penſer que bien des Auteurs, qui ont la réputation d'avoir opéré le GRAND OEUVRE, ne l'ont aquiſe qu'en écrivant obſcurément, & en copiant les paſſages des vrais Philoſophes, ſur l'interprétation deſquels ils avoient faits de vains efforts.

Ce n'eſt pas que je nie la poſſibilité du GRAND OEUVRE ; j'en ſuis, au contraire, pleinement convaincu. Il ne ſeroit pas poſſible que de ſi grands hommes, qui en ont fait de ſi amples Traitez, euſſent pû donner la plus ſérieuſe étude de leur vie à une chimére, ou s'ils avoient été entrainez par une aveugle crédulité, on n'en liroit pas, parmi eux, qui feroient les ſerments les plus authentiques, & qui prendroient à témoin les choſes les plus reſpectables & les plus ſacrées de la vérité, qu'ils vont vous avancer.

J'avouë que bien des gens ont été ſéduits par l'impoſture. Je conviens qu'une infinité de malheureux ont impunément pris le nom de Philoſophes. Il eſt ſûr que ces mêmes ont eu beau jeu, pour en impoſer à la plus grande partie des hommes, au ſujet de la *Tranſmutation Métallique*.

Tous les Chimiſtes vulgaires, qui ont un peu d'expérience, ſçavent, à n'en point douter, qu'en deſſoulphrant, avec des corroſifs les deux Métaux parfaits, & en jettant ce ſoulphre ſur pareille quantité ou poids de de Mercure, ou Métaux imparfaits, la Tranſmutation ſe fait à l'inſtant.

Cependant le commun des hommes crie miracle à de pareilles expériences ; les bourſes s'ouvrent, & le frauduleux Alchimiſte profite de leur ſimplicité.

LA PIERRE DES PHILOSOPHES eſt d'une toute autre nature ; elle tranſmuë les Métaux, ſans avoir beſoin d'emprunter les Soulphres des autres Métaux parfaits, & elle

eſt

ſon ſecours qu'ils ont parcouru différents Royaumes & diverſes Provinces, où ils ont puiſé des connoiſ-

ſances

---

eſt la ſouveraine Médecine pour guérir les Mixtes des trois Régnes.

Je ne m'amuſerai pas à faire une plus ample deſcription. Je me contenterai de donner au Public une ſorte de Programme ou d'Introduction à cette Science, faite par un Seigneur Allemand, qui m'a été envoyé par un de mes amis.

Ce morceau eſt ſuffiſant, pour donner une idée juſte de L'ART, pour faire voir de ſuite ce que des milliers de volumes ont écrit ſans ordre. C'eſt, en un mot, une ſorte de Thèſe que ce Seigneur prétend ſoûtenir à la face de l'Univers.

Il s'y donne pour le tenant du Tournoy, & ſemble inviter à la diſpute les Sçavants ſur cette matiére, à la maniére d'Allemagne, où l'on ſoûtient des Thèſes publiques ſur cette Science.

Ce petit Ouvrage eſt en Latin; mais je le donne en François, pour la commodité de bien des ENFANS DE L'ART, qui ne ſont pas lettrez.

***

ſances ſans bornes. Ils ont autrefois, dans la plus profonde triſteſſe, imploré les Dieux, après leur avoir

---

I V.

Il eſt aiſé, en ce qu'il ne ſe conduit que ſelon la voye de la ſimple nature.

V.

Il eſt difficile, en ce qu'il nous découvre tous les myſtéres de cette ſçavante ouvriere, & nous rend les confidents de ſes reſſorts cachez.

V I.

Il eſt très-précieux, par raport à ceux qui recherchent nôtre ART, dans les choſes précieuſes & chéres.

V I I.

Il eſt vil, en ce qu'il tire ſon origine d'une choſe, ſinon vile, du moins très-commune & très-connuë.

V I I I.

La Matiére des Philoſophes eſt unique, en eſſence & en nombre, & ne dépend point de pluſieurs ſujets.

I X.

Ce n'eſt point dans le régne Aſtral qu'il faut chercher nôtre matiére, quoiqu'elle renferme toute la vertu des Aſtres.

X.

Ce n'eſt pas auſſi dans les Eléments, quoiqu'elle les ait concentrez en elle-même.

X I.

Le régne Animal ne peut pas non plus nous la donner, quoiqu'elle ſoit doüée d'une ame très-noble.

X I I.

Le régne Végétal ne peut pas nous fournir nôtre Matiére, quoiqu'elle ait un eſprit végétatif & une vertu beaucoup plus multipliante que tous les Végétaux.

X I I I.

C'eſt enfin dans la derniere Famille de la nature, je veux dire le régne Minéral, qu'il faut la découvrir, quoiqu'elle ne ſoit ni or, ni argent, ni Mercure vif, ni aucun des autres Métaux & Minéraux, majeurs & mineurs, à l'exception de ce que les Philoſophes apellent leur ELECTRE MINE'RAL, non meur, ou la *Magnéſie Philoſophique*, qu'ils apellent leur SATURNE, qui n'eſt nullement le commun, & qui ne peut être compris par le ſens ordinaire des Chimiſtes vulgaires.

X I V.

La Matiére des Philoſophes doit être cruë; c'eſt-à-dire, n'avoir jamais paſſé par le feu.

X V.

avoir sacrifié, selon la coûtume, des brebis de deux ans; ils se sont sur-tout adressez à Mercure, au Soleil, à la

XV.

Nôtre MAGNE'SIE est la vraye & unique Matiére de LA PIERRE PHILOSOPHALE, dans nôtre voye universelle, qui est humide & séche.

XVI.

La solution de nôtre Matiére est, ou violente, ou douce, ou bénigne.

XVII.

Le Feu des Philosophes, en tant que le plus grand & le premier de leurs Secrets (puisque c'est sa seule connoissance qui distingue le Philosophe des Sophistes) est triple, le naturel, le surnaturel, & l'elémentaire.

XVIII.

C'est le Feu naturel, qui fait le Soulphre d'Or de la MAGNE'SIE.

XIX.

Le Feu surnaturel, est le MEUSTRUE dissolvant des Philosophes, qui n'est pas corrosif. C'est un feu non igné, une eau non aqueuse, un esprit corporel, & un corps spirituel; en un mot, un feu froid, dont la chaleur l'emporte cependant sur la naturelle & l'artificielle. Il n'est que cette chaleur qui puisse dissoudre l'Or radicalement, sans aucune corrosion, & le rendre fusible & potable, qui est, de toutes les Médecines & de tous les remédes, le meilleur & le plus agissant.

XX.

Le Feu Elémentaire est la clef du naturel & du surnaturel, & cependant les deux derniers engendrent le premier.

XXI.

Le Feu surnaturel est la Mere du Mercure des Philosophes; le naturel en est le Pere, & l'Elémentaire en est la Nourrice & la Gouvernante.

XXII.

Le Mercure des Philosophes est simple, ou double, ou triple.

XXIII.

Le simple, est la FONTAINE AIGRELETTE des Philosophes, ou leur *Vinaigre Philosophique*, qui est le premier fondement, & l'unique principe de la PIERRE; c'est lui qui extrait les Soulphres des Métaux, résout & volatilise leurs Sels.

à la Lune, & leur ont fait cette priére avec un cœur pur !

O hon-

XXIV.

Le double, qui eſt la Terre Feüillée Philoſophique, eſt un Parfum & un Oxicrat très-doux, une eau qui ne moüille pas les mains ; enfin il eſt, ce que les Philoſophes apellent leur AZOTH. *

* Azoth ſignifie commencement & fin. Ce mot a été compoſé, par les Philoſophes, d'Alpha & d'Omega, premiere & derniere lettres des Grecs; du Z, derniere lettre des Latins; & du Tau, derniere lettre des Hébreux, que quelques ſpeculatifs ont prétendu repreſenter myſterieuſement la Croix de Jeſus-Chriſt.

XXV.

Le Mercure triple, eſt la premiere Matiére des Philoſophes, qui renferme leurs trois principes ; ſçavoir, Sel, Soulphre, & Mercure Philoſophiques, unis inſéparablement par le lien de conjonction. C'eſt enfin ce Mercure, qui ſe ſcelle Hermétiquement de lui-même, & cette eau mêlée de feu.

XXVI.

Nous avons cinq ſolutions de nôtre Matiére.

1°. De la Matiére cruë, pour en tirer le Feu des Philoſophes.

2°. Afin que ce feu ſecret, étant extrait, il faſſe paroître le *Feu Vitriolin*, non commun ; mais Philoſophique, qu'on apelle PLOMB DES PHILOSOPHES.

3°. Que ce *Feu Vitriolique* paſſe, par la putréfaction, au Cahos des Philoſophes.

4°. DE L'OR PHILOSOPHIQUE, par le propre Aimant Mercuriel.

5°. DE LA TERRE PHILOSOPHIQUE, afin d'en former le double Mercure.

XXVII.

Il paroît deux Putréfactions; celle de nôtre *Vitriol*, & celle de la *Terre Adamique*, ainſi apellée par les Philoſophes, afin d'en préparer la *Terre Feüillée*, ou le double Mercure.

XXVIII.

Les Philoſophes n'ont qu'un Aimant & deux Aciers.

XXIX.

Le Mercure ſimple des Philoſophes, eſt l'Aimant de leur Soulphre. C'eſt par lui qu'on tire l'Or des Philoſophes, qui eſt beaucoup plus précieux que l'Or Vulgaire. Il eſt auſſi l'Aimant du Sel Philoſophique. C'eſt avec lui qu'on lave la Terre Philoſophique, & qu'on la rend volatile, afin qu'ils ſe joignent éxactement, & qu'ils faſſent, ce qu'on apelle Mercure double.

XXX.

L'un & l'autre Acier, tant ſulphureux que ſalin, doit faire COIT onze fois avec l'Aimant Mercuriel, afin qu'il aquier-

re,

O honneur du monde ! ô Titan, le plus beau des Dieux ! ô Fille de Latône, qui chaſſez les ombres de la.

---

re, par cette cohobation réïtérée, une nature régénérée, très-noble.

XXXI.

La volatiliſation de la Terre Philoſophique, par l'Eſprit du Mercure, (afin que le Sel des Métaux, qui eſt la PIERRE même, ſoit engendrée) demande un Artiſte ingénieux, aſſidu & patient.

XXXII.

Le grand myſtére, eſt de ſçavoir volatiliſer la Terre Philoſophique. Sans cette volatiliſation, les autres travaux ſont inutils & vains. Les Philoſophes ont été très-réſervez ſur cet article, Raymond-Lulle, Bazile Valentin, Théophraſte, Paracelſe, Geberd, Arnauld de Villeneuve, Melchior, Michel Sendivogius, le Comte Treviſan, le Morien, & pluſieurs autres, ont été très-ſecrets & très-obſcurs. Ils n'en ont dépeint le procédé qu'avec différents hiéroglyphes, & en ont parlé avec des termes très-variez. Eu égard à la diverſité des Phénoménes qui paroiſſent dans cette élaboration; les uns lui ont donné le nom de NITRE VIERGE, extrait de la TERRE ADAMIQUE, d'autres l'ont nommé GRANDS JOURS DE SALOMON, quelquefois les CHAMPS DE MARS; ailleurs, BENOITE VERDEUR DE VE'NUS, quelquefois MIROIRS D'OR DE VE'NUS; en d'autres endroits, TERRE DE PARADIS; quelquefois MOISSON PORTANT FEÜILLES ET FRUITS; dans des ocaſions HUILE DE TALC DES PHILOSOPHES; tantôt MERCURE AMALGAME'; d'autres MASSE DE PERLES, prête à ſe coaguler, MASSE STYGIENNE, MER GLACIALE; quelquefois LUNE ENGROSSE'E PAR MERCURE; quelquefois DIAMANT PHILOSOPHIQUE, TERRE FEÜILLE'E, TARTRE DES PHILOSOPHES, MANNE, DRAGON DEVORANT SA PROPRE QUEUE. On ne finiroit pas à les raporter.

XXXIII.

La Terre Feüillée des Philoſophes ſe compoſe avec leur Or liquide, ſelon le poids de nature : elle eſt pour lors premiére Matiére, à laquelle, ſi l'on proportionne le *Feu Gradué Philoſophique* (que les Philoſophes apellent *l'Huile de Saturne*, ou le *Cachet d'Hermès*,) cette Terre eſt conduite à l'Elixir blanc & rouge : elle ſe teint & ſe parfait par ſes propres Eléments, qui ſont l'Air & le Feu, & ſe multiplie à l'infini.

XXXIV.

la nuit ! ô inconſtant & fugitif enfant de Jupiter & de Maïa, qui avez la faculté de vous changer en tant

XXXIV.

Il n'y a point de voye particuliére qu'elle ne ſoit émanée de la Source univerſelle. Il ne faut donc pas ajoûter foi aux fables des Sophiſtes du tems preſent, qui ſçavent extorquer de l'argent aux ſujets trop crédules, & les trompent par l'eſpoir d'un gain futur, qui n'arrivera jamais.

XXXV.

Les Particuliers réels, ſe font par le ſimple Eſprit du Mercure des Philoſophes, qui eſt Solaire & Lunaire, comme la Pierre de Feu de Bazile Valentin, l'augmentation de l'Or & de l'Argent, le Cuivre conduit à des degrez de perfection. La Tranſmutation de l'Or & de l'Argent, en une teinture *Tingente*; la maturation du Mercure vif, en Argent & en Or, & pluſieurs autres.

XXXVI.

Le double Mercure des Philoſophes rend l'Huile de Talc, que quelques-uns ont apellé leur GUR. Il conſerve la fleur de la jeuneſſe, juſque dans la vieilleſſe la plus avancée. Il peut diſſoudre pluſieurs petites perles, pour en faire de très-groſſes, plus belles de beaucoup, en qualité & en beauté, que les naturelles.

XXXVII.

La Teinture parfaite, outre la Tranſmutation des Métaux, multipliée à l'infini, rétablit & fortifie la ſanté; elle rend fécondes les femmes ſtériles; elle tranſmuë les Criſtaux en Pierres précieuſes & en Diamants; elle éxubére les derniers en Eſcarboucles, & rend le verre Malléable.

XXXVIII.

En un mot, les myſtéres de la PIERRE ſont ſi grands, qu'à peine la raiſon humaine peut-elle les conçevoir.

XXXIX.

C'eſt ainſi, dit Hermès, que Dieu créa le monde.

XL.

La PIERRE renferme en elle enfin, les ſecrets, les richeſſes, les miracles, & les forces des trois Régnes.

LE TOUT PROCE'DE D'UNE SEULE CHOSE.

TRE'S-CELEBRE MEDECIN, ou CHYMISTE, qui que vous ſoyez, réſolvez-moi, ſi vous le pouvez, & s'il vous plaît, ce *Syllogiſme*; ſinon, ſi vous m'en fourniſſez l'occaſion, je ſuis prêt à vous le réſoudre démonſtrativement.

Je

tant de maniéres & de vous revêtir de tant de formes ; ſoyez-nous favorables, & écoutez nos plaintes ! Nous ſommes un petit nombre de gens, qui élevons nôtre eſprit aux choſes ſublimes, dont le génie & le cœur ſont remplis de ſageſſe ; tandis que nous faiſons nos efforts pour connoître les cauſes des choſes,

---

Je dirai, en paſſant, que ce Programme jettera tous ſes lecteurs dans les expériences des Minéraux, atendu qu'il déſigne cet *Electre Minéral*, non meur, comme la Matiére de la Pierre.

Tâchons d'expliquer ce que les Philoſophes entendent par leur *Electre Minéral*.

Nôtre Matiére, diſent-ils tous, ſe trouve ſur mer & ſur terre. Ils diſent vrai.

Mais, dans un autre endroit, ils avertiſſent qu'on ne la peut trouver en aucun endroit du monde. Ils ne nous trompent pas.

On entend, par des Minéraux, les Sels quelconques ; c'eſt ce Sel Philoſophique, dont parle *Philaléthe*, & qu'il apelle le premier Eſtre de tous les Sels, qu'il faut rendre tel ; c'eſt-à-dire, le compoſer par un Aimant atractif des vertus Céleſtes, qui eſt la premiére Matiére de la Pierre, & qui eſt *l'Electre Minéral*, paroiſſant ſous la forme d'un *Fray de Grenoüilles*. Ils n'ont donc pas tort d'exclure tous Métaux & Minéraux ; puiſque ce Minéral eſt formé par l'Artiſte d'une choſe, tirée d'une Miniére, qui n'eſt rien moins que les Mines ordinaires, & cette choſe eſt l'Aimant des vertus Céleſtes ; auſſi, ſe récrient-t'ils, nôtre Matiére a ſes propres Miniéres.

Ce qui a trompé encore une infinité d'Artiſtes, qui ont travaillé ſur la vraye Matiére ſans fruit, c'eſt qu'ils ont pris le Sceau d'Hermès pour un Vaſe luté, à la Lampe d'émailleur, ou éxactement bouché par un Luth.

Et je crois qu'il faut que nôtre Matiére ſe faſſe un Luth elle-même ; c'eſt-à-dire, que le Ver à Soye ſe renferme de lui-même en ſa Coque.

Je crois en outre qu'aucun des Feux des Chimiſtes ne doit ſervir à l'Oeuvre.

Sur l'Ateſtation des Philoſophes, j'exclus tous les *Feux de Fourneaux à Vent, de Rétorte, de Réverbére, de Lampe, de Ventre de Cheval*, & m'en tiendrois à leur Feu ſecret.

choſes, pour pénétrer les ſecrets de la nature, & meſurer le Ciel par nôtre raiſonnement, nous ſommes écraſez par la pauvreté, nous ſouffrons mille incommoditez & nous mourons de faim; pendant qu'un peuple vil & inſenſé s'empare de toutes les richeſſes, perſonne n'a pitié de nous; ſi nous avons recours à quelqu'un dans nos néceſſitez, on nous montre au doigt, & l'on ſe moque de nos ſpéculations; nous ſommes réduits enfin à bêcher la terre, à avoir ſoin des beſtiaux, à tirer le fumier des étables, & à ſervir des inſenſez pour gagner nôtre pain.

O Divinitez bien-faiſantes, ayez pitié de nous! (Si les Dieux ſont ſenſibles aux priéres des bons) montrez-nous un chemin facile pour vivre honnêtement; que nous puiſſions pénétrer les détours où ſe renferme la vérité.

Ces Dieux arrivérent à cette invocation; Phœbus répondit le premier.

Reſpectable race de demi-Dieux, digne du Ciel & de la faveur des habitants de l'Olympe, ſoyez atentifs & renfermez mes paroles dans vos ames.

Prenez ce jeune Arcadien, infidèle & trop fugitif, plongez-le, & le noyez dans les eaux du Styx; que le Dieu, que la terre de Lemnos adore, le reçoive dans ſon giron, enfermé dans une priſon de verre, afin qu'il l'éléve & le mette en croix; enſéveliſſez-en la pourriture; un eſprit émané de nôtre corps pénétrera ſes membres dégoûtants; &, par un ordre admirable, le retirera peu-à-peu des ombres noires; alors il paroîtra revêtu d'une robe dorée & ſera tout brillant d'argent; mettez-le ſur les charbons, il deviendra tout autre & ſera renouvellé comme le Phœnix; tous les corps qu'il aura touchez ſeront rendus parfaits, & il vaincra l'ordre & les loix de la nature; il changera les eſpéces, & mettra en fuite la pauvreté.

Phœbus ſe tût, après ces paroles; Mercure & Diane firent un ſigne d'aprobation, & ſe retirérent enſuite tous trois vers les Cieux.

Alors

Alors les hommes réfléchirent sur ces Oracles énigmatiques des esprits divins : leurs pensées douteuses leur firent faire plusieurs expériences à grands frais, & ils trouvérent enfin ce grand Art qui l'emporte de bien loin au-dessus de tous les autres : ils firent la *Pierre Ethérée*, qu'il n'est pas permis au Vulgaire de connoître, & que les méchants recherchent inutilement.

Celui qui est assez heureux de la posséder, peut habiter par tout avec honneur ; il ne craint ni les revers de fortune ni les atentâts des brigands ; mais les Dieux n'acordent ce don précieux qu'à un petit nombre de gens.

Quelqu'un demandera, peut-être, s'il convient au sage de se marier, de s'ocuper à faire des enfants, & de s'enchaîner par le lien de l'hymenée ?

Quoique quelques gens ayent fait l'éloge de cet état ; il ne convient cependant pas, selon moi, aux hommes sublimes.

Une femme, l'amour qu'on a pour ses enfants, détournent les divins esprits des sages de la contemplation des choses Célestes. Que celui-là, qui est ataché aux choses de la terre, fasse ses plaisirs d'une femme & de ses enfants ; qu'il se soûmette au joug de plusieurs hymenées, cela convient à son inclination ; mais le vrai sage n'a de goût que pour le célibat ; il doit être chaste, & pur d'esprit & de corps ; car celui qui sçait se contenter de peu de nourriture, se passe aisément des plaisirs de Vénus ; il prie souvent son Dieu avec une fervente dévotion ; il contemple & éleve son esprit vers les choses Célestes : il joüira de Dieu ; il aura des visions & possédera l'inéfable honneur de s'entretenir avec lui ; il deviendra heureux, & lira dans l'avenir.

Une virginité pure est la chose la plus agréable aux Dieux ; ils se communiquent à celui qui est dans cet heureux état, & lui révelent les plus ocultes arcanes : ils fuyent, au contraire, la luxure & ses hon-

honteux paſſe-tems, & déteſtent la lubricité.

Cependant perſonne ne peut poſſéder la virginité, que par les ſecours & la preſence de Dieu; c'eſt un don Céleſte, au-deſſus des mérites & des forces humaines; ſans lui on ne peut être parfaitement ſage.

Examinons à preſent s'il convient au ſage de porter les armes, de ſoüiller ſa main dans le ſang d'un ennemi, & d'aquérir, par les combats, une réputation immortelle? Beaucoup de gens eſtiment qu'on ne ſçauroit aquérir de vertu, de loüange, de gloire, & de réputation véritables, qu'à la guerre.

O aveugles! ô miſérables! pourquoi croyez-vous que la guerre ſoit préférable à la paix? Il n'eſt rien de ſi honteux que la guerre, & rien n'eſt plus éloigné de la raiſon; car ſi la raiſon & les Loix faiſoient par tout la régle des actions des hommes, il n'y auroit jamais de guerre, & l'on joüiroit d'une paix inviolable.

La Juſtice eſt oprimée par la guerre, & les Loix ſe taiſent par la violence: alors la fureur & le vice ſont dans une honteuſe liberté; les méchants mettent des caſques & des plumes; ils frapent, ils volent, ils tuënt impunément, & prophanent tout ſans aucune crainte pour la Juſtice.

La paix convient à l'homme, & la guerre à la bête féroce. L'inſenſé aime les armes, & les deſire dans la ſeule vûë de la fainéantiſe, & pour mener une vie plus luxurieuſe & plus licentieuſe que ne lui permet ſon revenu.

Le ſoldat, en un mot, s'engage, vend ſa vie à vil prix & s'expoſe aux dangers, afin de raporter chez lui du butin & des dépoüilles; mais celui qui eſt content du patrimoine de ſes peres, & qui a quelques talents pour s'entretenir & nourrir les ſiens, s'il joüit de ſon bon ſens, il fuit la guerre & ne demande que la paix.

Mais, dira-t'on, les grands Rois & les grands Capitaines ſe plaiſent ſouvent aux armes, & ſe livrent

aux

aux exercices de Mars. Que s'enſuit-il pour cela? Ne ſçait-on pas que ces mêmes perſonnes ſont ſouvent dans le délire & ſont infectez de cette contagion des crimes, & que des Etats entiers ont été détruits par leurs belliqueuſes folies.

Leur avarice leur fait ſouhaiter davantage, à proportion que leur Domaine eſt plus étendu; tout l'or du Tage ne ſuffiroit pas à les enrichir. C'eſt cette fureur qui fait prendre les armes aux Rois & aux Capitaines; c'eſt enfin pour gagner un Empire, par le carnage de beaucoup de miſérables.

Quoique la guerre ſoit honteuſe, mortelle & illicite, elle a cependant ſon utilité. Pendant la paix, les uſuriers & les malhonnêtes gens amaſſent & s'aproprient tous les biens; dans le tems de la guerre, au contraire, le ſoldat enléve par violence les biens mal aquis de ces mêmes gens.

On peut dire, avec juſtice, que ce ſont les loups qui ſe vangent du renard, & les forts qui rendent la pareille aux ruſez; tout eſt ainſi varié par le tems.

Outre cela les Rois, pendant la paix, dépoüillent leurs peuples & éxigent de l'argent, par mille ruſes & par mille moyens; le tréſor Royal engloutiroit enfin toutes les richeſſes, ſi par un juſte retour, en tems de guerre, cet amas, fait par une ſeule perſonne, ne ſe trouvoit diſtribué à pluſieurs.

Il ſe trouve encore une certaine eſpéce d'hommes pareſſeux, qui n'ont ni bien, ni ſciences, ni profeſſion, ni métier, qui ſont adonnez à la méchanceté & au crime, qui ſont hardis & impies: Dieu envoye à la guerre de tels hommes; ou, pour mieux dire, ces ombres d'hommes, dans certains tems, pour y être tuez: c'eſt ainſi que ſa ſageſſe infinie purge le genre-humain.

Pour lors ceux qui reſtent au monde vivent pluſieurs années, contents d'être délivrez de cette peſte, juſqu'à ce qu'il recroiſſe encore de ces mauvaiſes herbes, deſtinées à être arrachées par une

nouvelle guerre & à être coupées par le fer.

C'eſt de cette façon que Jupiter écume le monde, & qu'il le purifie par le miniſtére des furies; voilà l'ordre qu'il a établi depuis la premiere origine. Les deſtins ont conduit cette viciſſitude, depuis que le téméraire Prométhée aporta les feux Ethérez ſur la terre; depuis que Déucalion & Pirrha, ſon épouſe, donnérent la naiſſance à tant de milliers d'hommes, en jettant des pierres par-deſſus leurs têtes.

Le ſage doit donc n'être guidé que par la raiſon, aimer ſur-tout la paix, & donner tous ſes ſoins & faire tous ſes efforts pour la conſerver, à moins qu'il ne ſe trouve forcé de combatre pour ſa Patrie, pour ſa propre défenſe, ou pour celle des ſiens; il mérite pour lors le pardon, & une guerre pareille ceſſe d'être criminelle.

Le droit, & la plus éxacte Juſtice, permettent de repouſſer la force, par la force, & la fraude, par la fraude, de même qu'il eſt juſte de récompenſer le mérite.

Il faut éxaminer à preſent ſi le ſage doit profeſſer quelque art pour ſe ſecourir dans la pauvreté, au cas que quelque accident lui ait enlevé ſon patrimoine, ou qu'une fortune contraire l'ait précipité dans l'adverſité, après lui avoir ôté tous ſes moyens, afin qu'il ne mendie pas & ne ſouffre ni la faim ni le froid? Le ſage peut faire quelque choſe honnêtement, dont il ſe ſoulage dans ſa miſére.

S'il eſt bon & ſçavant Médecin, ſon art lui donnera ſuffiſamment dequoi vivre, & il guérira les maladies. Apollon autrefois s'eſt plû à cette ſcience; & ſon fils Eſculape, (*a*) l'éléve de Chiron, s'eſt immortaliſé par elle.

Le

(*a*) Fils d'Apollon & de Coronis; il fut tiré du ſein de ſa Mere, qu'Apollon tua pour ſon infidélité. Il fut alaité par une chévre, & l'on confia le ſoin de ſon éducation au Centaure

Le fameux Achilles enfin, quoique fils de Pelée & de Thétis, l'a apriſe. Péon (*a*) & Machaon (*b*) s'y ſont rendus illuſtres : Hypocrates (*c*) y a aquis un honneur immortel. Qu'ai-je beſoin de citer tant d'autres exemples de gens à qui cet art a fourni du gain, des loüanges & de la réputation après leur mort ?

Jamais un bon Médecin ne ſera mendiant, parce que l'art de la Médecine découvre pluſieurs ſciences occultes, & démontre les propriétez des fleurs, des herbes, des pierres, & de tout ce que la terre renferme dans ſon ſein, & elle donne des connoiſſances certaines des forces de la prévoyante nature ; elle conſidére toutes les parties du corps humain & raméne beaucoup de gens des portes de la mort.

Quel eſt l'art qui peut mieux convenir au ſage, que celui qui met en état de guérir les eſprits par des conſeils,

---

taure Chiron en Theſſalie (qui éleva auſſi Achilles, & le nourrit de moële de Lion.) Il aprit au jeune Eſculape la Médecine ; il guérit des maladies, ſi deſeſpérées, que Jupiter, indigné, le foudroya. Apollon, ſon pere, le mit dans le Ciel parmi les Aſtres. La peſte étant à Rome, l'Oracle conſulté, répondit qu'il faloit amener Eſculape de ſon Temple d'Epidaure. Les peuples ne voulant pas conſentir qu'on leur enlevât leur Divinité, Eſculape paſſa dans le Navire des Romains en forme de Dragon. Ce Dragon eſt un Myſtére, à ce qu'on prétend, de la pierre, & pluſieurs Auteurs confondent Eſculape avec Hermès, quoiqu'ils ne fuſſent pas Contemporains, ſe mettant peu en peine de l'Anacroniſme, pour parvenir à faire reçevoir leurs idées.

(*a*) Grand Médecin, qu'on diſoit avoir guéri les Dieux. Pluton, bleſſé par Hercules, eut recours à lui.

(*b*) On prétend qu'il fut tué au Siége de Troyes.

(*c*) Natif de l'Iſle de Cos. Il étoit fils d'Héraclides & de Praxitée. Son pere étoit deſcendant d'Eſculape. Il fut le premier qui donna des Préceptes de Médecine. Il étoit en telle réputation, qu'on fit le proverbe.

Hippocrates qui tam fallere quam falli neſcit.

conſeils, & les corps par des remédes ? C'eſt conſerver l'une & l'autre partie de l'homme. Ce n'eſt donc qu'au ſage qu'il apartient de conſerver l'homme entier.

Quand le ſage commence à vieillir, que ſa barbe & ſes cheveux commencent à blanchir, il faut alors qu'il ſe repoſe, qu'il s'arrête, qu'il ceſſe de courir le monde, qu'il ſe fixe une demeure aſſurée, propre à lui faire paſſer tranquilement le reſte de ſa vie, & où il ne puiſſe manquer de rien pendant ſa vieilleſſe.

Alors il doit rechercher la retraite & ſe contenter d'un petit nombre d'amis ; il doit ſouvent être ſeul, prier Dieu d'un cœur pur ; ſe livrer ſouvent à la contemplation des choſes divines, & chaſſer de ſon ame tous les ſoins humains.

Les Dieux ne manqueront pas d'habiter avec celui qui ſe retire dans une petite retraite, dans une valée écartée, ſur une coline ſolitaire, dans le plus épais d'un bois, ou ſur le ſommet d'une montagne. Il n'y a pas pour lui tant de ſûreté à vivre avec beaucoup de gens, ni d'habiter les grandes Villes, remplies d'hommes inſenſez, parmi des voleurs, des ſacriléges, des gens avides, quérelleurs, ambitieux.

Le ſage fuit le commerce du grand monde. La ſageſſe eſt toûjours odieuſe aux hommes, à cauſe qu'elle différe de bien loin de leurs mœurs : les choſes contraires ſe nuiſent & ſe détruiſent toûjours ; voilà ce qui a fait périr pluſieurs ſages ; ce n'eſt que pour avoir voulu corriger les mœurs des foux, quand ils les voyoient ſe conduire mal, pour leur avoir parlé avec vérité, & n'avoir pû garder un criminel ſilence à la vûë de leurs forfaits, qu'ils ont été perſécutez & aſſaſſinez par ces ſcélérats.

Il faut donc que le ſage ſe retire du vulgaire, qu'il ſe cache, afin que pendant qu'il s'aplique à la connoiſſance de la vérité, il ne ſoit pas le témoin des actions honteuſes & n'encoure aucun danger ; qu'il ait peu

d'amis,

d'amis, ſçavants & ſages; avec ces précautions la preſence des Dieux ne le quittera pas.

Les immortels ſe plaiſent avec le ſage; ils ſe communiquent, ſe font voir, & ſe font entendre par lui, & ils rempliſſent ſon ame de douceurs admirables; le ſage enfin eſt heureux ſur la terre & dans le Ciel.

Allez, ô aveugles mortels! allez amaſſer des richeſſes, rempliſſez vos coffres de treſors: employez-y les moyens permis & même les défendus; ornez-vous d'anneaux précieux; portez des colliers de perles les plus rares; revétiſſez-vous des habits de ſoye les plus magnifiques; faites-vous précéder ſur les places publiques par d'éclatantes trompettes: allez, vous dis-je, ô aveugles mortels! allez rechercher les Sceptres, les Diadêmes, les Empires, & tout ce qu'une aveugle fortune vous peut acorder par un inconſtant caprice. Hélas, de ſi belles choſes ſont d'une courte durée! Ce ſont de beaux ſonges & de belles chimeres, que le deſtin vous ôte, que la mort détruit & qui s'échapent ſans retour, comme une vaine fumée.

Allez, vous dis-je, miſérables, vous ſaiſir de ces nuées chimériques; vous vous reſſouviendrez dans les derniers moments de vôtre vie de l'excès de vôtre dépravation; vous connoîtrez juſqu'à quel point vous avez été inſenſez, & vous vous repentirez en vain de n'avoir pas ſuivi le véritable chemin.

Reconnoiſſez donc vôtre erreur, pendant qu'il en eſt encore tems. O ames ſans droiture! ô cœurs avilis! Pourquoi, à l'imitation des bêtes, ne tournez-vous vos regards que vers la terre? Pourquoi n'élevez-vous pas vos contemplations vers les Céleſtes demeures? C'eſt-là qu'eſt placé le monde véritable; c'eſt-là que ceux qui craignent & ſervent Dieu reçoivent une vie véritable; c'eſt-là qu'on ceſſe d'être ſous la puiſſance de la mort & des deſtins; ce ſont-là les vrayes richeſſes & les vrais délices, que le tout-puiſſant reſerve pour les ſeuls ſages & pour

ceux qui ne ſont plus aſſujétis à la courte durée des tems.

C'eſt donc pour l'aquiſition de ces choſes qu'il faut aporter toute vôtre atention, tandis que les deſtins vous le permettent & que les Parques vous en donnent le loiſir. Hélas ! la vie des hommes ne dépent-elle pas d'un cheveu délié ? Ne voit-on pas les choſes de la terre ne durer que très-peu de tems & ſe diſſiper dans les airs, comme une fumée délicate ?

Où ſont à preſent tant de Rois ennorgueïllis de leurs treſors ? Que ſont devenus tant de Souverains Pontifes, qui s'eſtimoient égaux aux Dieux ? Ils ont diſparu ; leurs oſſements pourris giſſent dans des ſépulcres, & peut-être leurs ames, éloignées des demeures des Bienheureux, ſont-elles dans les enfers, où elles reçoivent la juſte punition de leur faſte & de leurs crimes. Ah qu'ils voudroient à preſent être revétus de leurs corps anciens, ou de membres nouveaux ! On les verroit mépriſer les richeſſes, & abandonner les Royaumes, pour mener une vie pure & ſans tache dans la plus pauvre cabanne, afin d'apaiſer la Divinité, par la juſtice de leurs mœurs, & joüir après leur mort des demeures Ethérées : mais leurs regrets ſon inutiles ; & c'eſt être ſage en vain que de l'être trop tard.

Qu'on ſe hâte donc de plaire à Dieu par ſes vertus ; & qu'on s'éforce de gagner le Ciel, par un mépris généreux de tous les biens terreſtres.

Aprenez, par l'exemple du ſage, à faire peu de cas des choſes humaines, à mépriſer les commoditez fugitives de la vie preſente, pour vous aſſûrer les délices d'une vie future, qui vous ſont promiſes par les Dieux mêmes.

C'eſt ainſi, que ſur le ſommet des Montagnes de Galatie, vivoit de mon tems un ſage, qui ſe contentoit d'un petit nombre d'amis ; il paſſoit ſa vie dans une petite cabanne où il ſe livroit au jeûne ; il étoit maigre, avoit la barbe longue, & il étoit groſſiérement

ment vétu. Il poſſédoit une profonde érudition ; ſon air & ſon viſage étoient vénérables ; il habitoit un Hermitage, écarté de tout commerce, au milieu des forêts ; il avoit une éxacte connoiſſance de l'avenir, & rendoit des Oracles à ceux qui le conſultoient, dont l'effet juſtifioit la vérité, & qui ne cédoient pas à ceux de Delphes.

Informé, par ſa réputation, je fis un grand chemin & montai au faîte du Mont Sacré, où il faiſoit ſa demeure ; je trouvai ce vieillard aſſis ſous un rocher, expoſé au ſoleil : après nous être réciproquement ſaluez, il m'engagea à m'aſſeoir près de lui ; ce que je fis : je lui demandai pourquoi il avoit choiſi un pareil genre de vie, & de quelle maniere il pouvoit habiter ces roches, où manquoient toutes les choſes néceſſaires aux uſages humains ?

Ce ſaint homme me répondit de la ſorte : j'ai vécu autrefois dans les Villes, quand je croyois qu'il n'y avoit autre choſe à deſirer que les richeſſes & les commoditez de la vie preſente : je ſuivois l'exemple & l'erreur du vulgaire ; je me plaiſois à la compagnie des hommes & je me livrois avec précipitation à leurs plaiſirs vains & déréglez : j'étois trompé ſans ceſſe, par les aparences d'un bien ſéducteur & qui n'avoit que des illuſions ; mais quand, par les ſecours de l'âge, j'eus aquis une prudence plus conſommée, je fis une plus ſérieuſe étude des mœurs & des actions des hommes ; alors la Divinité permit que je fuſſe capable d'aprofondir leurs façons de vivre, avec les ſecours d'un éxamen plus ſenſé.

Je découvris bien-tôt qu'il n'y avoit chez eux que honte & ſcélérateſſe, couvertes d'un vain nom de vertus.

Je vis les innocents (*a*) expoſez aux ſuplices, & les

(*a*) Pour peu que le lecteur ſe reſſouvienne d'une petite piéce de Poëſie, qui a couru, il y a environ 14. à 15. ans, à Paris, & qui finiſſoit, après pluſieurs ; *J'ai vû*, répétez de

les coupables marcher tête levée avec impunité ; je vis, ce qu'on apelle la vertu, confonduë avec le vice, & le vice honoré des noms de la vertu ; je vis le pauvre oprimé, & la faveur l'emporter sur le mérite ; je vis vendre la justice, la bonne-foi cesser d'éxister, & la pudeur céder la place à l'effronterie ; je vis les beaux arts employez au maintien de la fraude ; je vis des brigands tenir des logements & des hôtelleries publiques, afin d'être plus en état de voler & d'égorger les étrangers endormis.

Je contemplois mille gens, qui n'avoient d'autre talent que le larcin & la fraude, & dont les paroles & les actions honteuses les rendoient dignes du dernier suplice ; j'ai vû craindre & louër de pareilles gens ; j'ai vû revétir d'honneurs & de dignitez des hommes, qui n'en méritoient pas le nom & dont la conduite deshonoroit l'humanité ; j'ai vû la Religion soüillée par l'avarice : j'ai vû des Prêtres n'avoir d'autre ocupation que celle de satisfaire leur luxure & leurs apétits déréglez, dont l'aplication entiére enfin étoit d'aquérir des richesses, par les aparences d'une piété simulée, d'épuiser avec adresse les tresors du peuple hébêté.

J'ai vû ces mêmes s'arroger avec effronterie l'authorité d'ouvrir les Cieux, de fermer les enfers, d'envoyer, selon leurs volontez, les ames d'un côté ou de l'autre, & prêcher avec une ostentation impie l'efficacité de leurs priéres sur les Dieux, dont ils se disoient disposer à leur volonté.

Voilà quels sont les sujets de ma retraite ; ce sont-là les motifs qui m'ont fait quiter le séjour des Villes. J'ai trouvé plus de sûreté au milieu de ces deserts, & j'ai formé le dessein de passer le reste de mes

---

de suite, *toutes ces choses, & je n'ai pas vingt ans.* Il s'aperçevra aisément qu'elle a été totalement copiée dans ce passage de PALINGENE.

mes jours ſur cette montagne, où eſt la Chapelle de S. Sylveſtre, où ſont retracez les glorieux monuments de la pénitence de ce grand homme.

Quoique ces lieux paroiſſent inhabitables, ce ſont cependant ceux qui ſont les plus propres à faire la demeure des Saints, des amateurs de la paix, & de ceux dont l'unique félicité eſt de ſervir Dieu, de ſe livrer entiers aux délices de la contemplation, & de s'unir intimement aux Citoyens heureux de l'Ether.

Mais vous êtes ſans doute ſurpris de me voir vivre parmi ces pierres & ces rochers inhabitez, où manque tout ce qui eſt néceſſaire aux uſages de la vie des hommes? Hélas! vous ceſſeriez bien-tôt d'être étonné, ſi vous aviez reçû un ſoufle Céleſte, ſi l'Eſprit Saint de Dieu, qui épure les cœurs, s'étoit emparé du vôtre.

C'eſt lui qui éléve les ames, les plus enſevelies dans une chair mortelle, comme le Mercure ſe ſublime par la rapidité du feu ſur lequel on l'a poſé, où il aquiert, par ſa purification, une blancheur plus éclatante que la nége: cet Eſprit Saint, de la même maniére, embellit nôtre ame, dirige nôtre cœur & nous revêt de l'amour Céleſte, après nous avoir débarraſſé des deſirs des choſes terreſtres.

L'eſprit, embraſé de ce feu Divin, ne trouve rien d'inſuportable; les plus rudes travaux lui paroiſſent legers, parce que l'amour le conduit, & qu'il eſt d'ailleurs gagné par l'eſpoir d'une récompenſe ſans bornes.

L'eſpérance & l'amour ſont les deux aiguillons, qui nous donnent une ſainte audace & un généreux mépris pour les plus grands travaux. Il faut demander ces graces, par des priéres ferventes & aſſiduës, afin que cet Eſprit Saint nous pénétre & que, de concert avec l'eſpoir de cette grande récompenſe, il produiſe chez nous cet amour Divin, avec lequel nôtre eſprit embraſé s'éléve juſqu'aux Cieux; qu'il quite avec dedain la terre & les plaiſirs corporels,

& faſſe les derniers efforts pour s'unir à Dieu.

Pouvez-vous à preſent être étonné de me voir habiter ces lieux, ſecouru que je ſuis de cette flâme Divine. La vie la plus dure a pour moi des douceurs au milieu de ces rochers arides; quoique, par un perpétuel miracle, je n'aye jamais manqué ſur cette montagne d'aucunes des choſes néceſſaires à la vie autant qu'a pû l'éxiger une nature modérée & détachée du luxe.

Celui qui aime la vertu ſe contente de peu; il ſe borne au néceſſaire. Quand on préfére la vie de l'eſprit à celle du corps, on ne s'embarraſſe jamais des deſirs du ſuperflu. Il faut que vous ſçachiez qu'il y a deux vies, une qui regarde le corps, qui eſt celle des inſenſez & du peuple imbécile, qui n'a aucune élévation dans ſes idées, & qui fait de ſes apétits déréglez une divinité prophane.

Cette vie lui eſt commune, avec les animaux & les bêtes féroces; mais l'autre vie, au contraire, qui eſt celle de l'eſprit, eſt la même que celle des Dieux; c'eſt elle qui anime les nobles deſcendants de ces Eſtres illuſtres; c'eſt elle enfin qui leur a fait décerner, à cauſe de leurs grandes actions, les honneurs de l'Apothéoſe, ou la qualité de Héros & demi-Dieux.

La terre produit rarement de pareils hommes. Cette mere des méchants, & cette marâtre des juſtes, ne produit les derniers qu'avec effort. Mais comme je m'aperçois que vous êtes atentif à mes diſcours, je vais vous dire quelque choſe de ſatisfaiſant ſur cette vie de l'eſprit, qui, quand il eſt compris par une perſonne juſte, n'a jamais manqué de lui plaire.

Il eſt certain que l'homme n'eſt pas ſeulement compoſé du corps, mais qu'il l'eſt encore de l'ame. C'eſt cette derniere qui eſt la ſource de la vie; c'eſt d'elle que procédent le mouvement & la ſenſation, renfermées au-dedans de nous-mêmes; c'eſt elle enfin

enfin qui nous donne l'eſprit, qui eſt la plus noble des parties qui nous compoſent, & par laquelle les hommes ont opéré de tous tems des choſes merveilleuſes dans l'Univers.

Quelques gens ont prétendu qu'elle étoit mortelle; qu'elle ſubiſſoit la deſtruction avec le corps & ſe trouvoit enfin entiérement anéantie. Hélas ! il n'eſt que des dépravez, qui ſont livrez aux plaiſirs charnels, aux vices & au mépris des Dieux, qui puiſſent imaginer l'ame mortelle ! Ils deſirent qu'elle ſoit telle, parce qu'ils redoutent les juſtes ſuplices qu'ont mérité leurs forfaits, & ſouhaitent que leurs Mânes ne leur ſurvivent pas, par la crainte qu'ils ont du ſéjour du Tartare.

Ils n'ont d'autre reſſource qu'un pareil délire, pour éviter les tourments que méritent leurs crimes; mais il eſt une autre partie d'hommes, meilleure & plus excellente, qui eſt embraſée de l'amour des vertus & indignée par l'horreur des vices: ceux-là croyent l'ame impériſſable; ils ſe félicitent de ſon immortalité; parce qu'ils eſpérent des récompenſes & qu'ils comptent joüir d'une meilleure vie.

Aſſûrément le ſentiment des derniers eſt le plus juſte & le plus excellent: l'opinion des honnêtes gens ſur une choſe, ſur laquelle il pourroit y avoir quelque doute, doit être toûjours préférée à celle des méchants; & l'on doit, ſans balancer, ſuivre l'éxemple des grands hommes & des plus Saints perſonnages. Il y a beaucoup plus de ſûreté à ſe joindre au parti des juſtes qu'à celui des impies.

Et l'on peut dire qu'on doit moins éxaminer ce que certaines gens ont avancé, que ce qu'ils ont été, & qu'elle conduite ils ont tenuë: il eſt donc par conſéquent beaucoup plus avantageux de croire, avec un petit nombre de juſtes, que les ames ſont immortelles, que de s'apuyer ſur le jugement des méchants, pour croire qu'elles ne ſurvivent pas à la deſtruction de nos corps. Mais je vais mieux prou-

ver

ver encore l'immortalité des ames, par le raiſonnement ſuivant.

Si Dieu fait toûjours ce qui eſt le mieux (comme les perſonnes juſtes & les gens pieux en conviennent, & comme la ſageſſe nous le dicte) il n'y a plus de doute que les ames ſont immortelles; parce qu'il eſt aſſûrément meilleur qu'elles joüiſſent d'une vie éternelle, que ſi elles étoient détruites avec les corps; ce que je démontre de la façon ſuivante.

Si la mort détruit les ames, & s'il n'eſt pas d'autre vie que la corporelle, il s'enſuit qu'on doit regarder Dieu comme injuſte & comme méchant, par la raiſon qu'on voit proſpérer quantité d'hommes lâches, ignorants & pervers; nous les voyons comblez de richeſſes, d'honneurs, de dignitez, & même quelquefois de l'authorité Souveraine: ils péchent avec impunité & joüiſſent d'un ſort heureux dans ce monde.

On voit les juſtes & les bons, au contraire, oprimez par l'adverſité, tourmentez par la pauvreté, & paſſer leur vie dans un mépriſable oubli.

Ou bien Dieu eſt injuſte de ſouffrir de telles choſes, ou bien il faut convenir qu'il acorde des récompenſes dans une autre vie; ſinon, il faudroit qu'il ne voulût pas ſçavoir ce que font les hommes ſur la terre; alors Dieu pourroit-il paſſer pour clément? Dévroit-on le regarder comme bon, s'il ne nous avoit acordé qu'une vie d'une durée ſi courte & ſi incertaine, dont la plus grande partie eſt employée au ſommeil, l'autre à une infinité de peines & de ſoucis différents, & qui ſe paſſe enfin avec plus de vîteſſe que le cours des eaux les plus rapides?

Pourquoi donc, miſérables mortels, bâtiſſez-vous des Temples magnifiques? Pour quel deſſein chargez-vous les Autels de riches offrandes? Pourquoi, les jours de Fêtes, ornez-vous de lauriers les Portiques Sacrez? Pourquoi brûlez-vous des encens? A quel deſſein faites-vous des fumigations & d'au-

tres

eres honorables offrandes ? Eſt-ce ſeulement pour la conſervation de cette vie miſérable, qui eſt tourmentée ſans ceſſe ; tantôt par un froid inſuportable, tantôt par une chaleur immodérée, par la peſte, par une cruelle famine, ou par les horreurs de la guerre ? Vous êtes ſans ceſſe en butte aux maladies, à des accidents & à la triſte pauvreté, expoſez enfin aux ataques de mille inſectes.

Réjoüiſſez-vous de paſſer une vie auſſi deſagréable, remplie de tant de travaux ; préparez vos nourritures à la ſueur de vôtre front ; & après un très-court eſpace, il faut ſubir la mort irrévocable, pour être mis dans le tombeau & y devenir la pâture des vers.

O la belle vie ! ô le beau preſent des Dieux ! l'homme eſt né dans ce monde, parmi les animaux & les bêtes féroces ; il vit parmi des inſenſez & des impies ; il y eſt tourmenté par la pluye, la nége, la glace, la bouë, la pouſſiére ; la nuit il reſpire un air ſouvent corrompu par les nuées, les vents & les plus obſcures tempêtes ; il y ſouffre de la douleur, il eſt dans les gémiſſements ; & pour combler tous ſes maux, il meurt enfin.

O l'heureuſe patrie ! ô le bien-heureux ſéjour, pour en faire tant d'honneurs aux Dieux ! Il mérite aſſurément beaucoup que nous les fatiguions par nos priéres, ſi nous n'avons d'autre vie que celle de ce corps impur & fragile. Je ne vois pas que nous devions tant de loüanges aux Dieux ; nous ne ſommes plus tenus de leur faire tant d'honneurs dans leurs Temples, pour nous avoir créez de ſi miſérables habitans d'un ſéjour inſuportable, pour y ſouffrir tant de maux & pour être éternellement anéantis.

Il faut donc abſolument convenir que les ames ne ſont pas détruites par la mort ; mais qu'au contraire elles vivent, ou dans les airs, ou dans le Ciel, à l'imitation des Dieux, ou il faudroit taxer Dieu d'injuſtice & de cruauté.

Ces ames éxiſtent dans ces demeures ſans corps,

ſans avoir beſoin de dormir & de ſe nourrir ; elles y reçoivent les récompenſes & les peines qu'elles ont méritées.

Conſervez, me dit le vieillard, ces choſes au fond de vôtre cœur ; car ſi on les debite aux inſenſez, ils s'en moquent ; aucune lumiére ne peut éclairer de pareils aveugles : pour vous, continua-t'il, croyez fermement, & tenez pour certain que la nature de l'eſprit eſt immortelle, qu'elle eſt indépendante du ſort & de l'Empire des Parques : c'eſt-là la baze & le fondement du ſalut.

Après avoir poſé ces principes, parlons à preſent de la vie de l'ame, qui nous rend ſemblables aux Dieux & nous met en état de joüir du ſéjour de l'Olympe : mais parce que les contraires paroiſſent mieux quand ils ſont en opoſition, il faut auparavant parler de la vie du corps, qui nous précipite vers la terre & nous arrache des demeures Ethérées, en nous rendant ſemblables aux brutes, par des affections abſolument contraires à l'eſprit.

C'eſt cette vie corporelle, qui anime celui qui recherche les ſuperbes honneurs & qui eſt avide des vaines loüanges, ſans les vouloir aquérir par la vertu ; qui n'a d'autre but que de plaire aux yeux des hommes ; qui fait ſon unique étude d'aquérir des richeſſes indifféremment, ou par les voyes permiſes ou par des moyens frauduleux, & qui place en ces biens périſſables toute ſon inclination.

Cet homme doit être regardé comme une taupe, qui eſt toûjours enſevelie dans les entrailles de la terre ; c'eſt un aveugle qui ne peut plus élever ſes regards vers le Ciel : il eſt enchaîné par la luxure, la gourmandiſe, & par les charmes déçevants de la chair ; il ceſſe d'avoir de la pudeur ; il ſe livre aux plaiſirs de Vénus ; il n'eſt ocupé que du ſoin de ſatisfaire à ſes apétits déréglez ; il ne recuëille à ſa mort, pour fruit de ſa démence, que d'être une plus graſſe nourriture des vers.

Ces

Ces ſortes de gens ſont mépriſables ; ils ſe couvrent d'infâmie, & ils doivent à juſte tître être regardez comme des hommes charnels, par l'amour qu'ils ont pour la chair. La vie de pareilles gens différe peu de celle des bêtes brutes : celui, au contraire, qui eſt détaché des loüanges humaines, qui a pour les plaiſirs de la terre un mépris généreux, qui, pendant ſa vie a conſervé ſa chaſteté & ſa piété, eſt aſſûrément un homme chez qui les inclinations de l'eſprit ont prévalu.

Chez lui l'ame, après avoir ſoûmis le corps & ſes actions déréglées, commande avec liberté, & du haut de la tête, comme d'une citadelle élevée, gouverne tout le corps.

La vie de l'eſprit n'eſt donc autre choſe que de ſçavoir donner des bornes à une honteuſe volupté, & de dompter la gourmandiſe & les apétits révoltez de de la chair ; de ſoûmettre cette derniere à l'eſprit, de mépriſer tout ce qui doit à la terre ſa production, & d'être uniquement ataché aux Céleſtes contentements, de ſouhaiter ſeulement le Ciel, & de faire tous ſes efforts pour le pouvoir aquérir.

C'eſt la Patrie des eſprits & le ſéjour de la félicité. C'eſt-là qu'après leur mort, les ames juſtes & brillantes de leurs vertus, vont ſe rendre : c'eſt-là, que dans une lumiére éternelle, elles joüiſſent d'une récompenſe ſans bornes & ſans fin. Pour parvenir à ce bonheur, il faut apliquer ſon eſprit à la lecture & à l'étude des Livres qui traitent de l'ame, des Dieux, de la mort, de la miſérable condition de cette vie, & de pareilles choſes : c'eſt à ces écrits, que l'homme ſpirituel & ſage, doit s'apliquer avec ſoin jour & nuit : il doit ſe plaire à les lire, à en parler, & à y réfléchir en lui-même. Qu'il évite avec ſoin la lecture des Auteurs obſcènes, & qu'il fuye les converſations honteuſes, qui ont corrompu beaucoup d'ames excellentes ; car la bonne lecture nourrit l'eſprit ; mais lecture des mauvais livres fait un auſſi

grand dommage, à celui qui les lit, qu'une mauvaiſe nourriture fait de tort à celui qui la mange.

Quoiqu'il faille obſerver avec ſoin ces préceptes; on doit en outre vâquer, avec un ſoin extrême, à la méditation; rien ne nous aproche davantage de Dieu & ne nous éloigne plus du vil amour de la chair: c'eſt par ce moyen que nous parvenons à connoître la miſérable condition de cette vie, dont la courte durée, & les maux qui l'acompagnent, la font regarder plûtôt comme une mort que comme une vie véritable.

Quel eſt l'homme ſenſé, qui ne la regardera pas comme infiniment au-deſſous de la mort même! Quel eſt le ſage qui ne reſſentira pas l'amertume dont elle eſt de toutes parts acompagnée? Si l'on en éxamine avec ſoin les événements, on ne peut s'empêcher d'avoüer qu'elle n'a aucun bien véritable & ſincére: la nature a jetté un vénin ſur toutes les choſes de la vie; elles ont preſque toutes une double face; l'extérieur en paroît blanc & flâteur, & l'intérieur en eſt noir & affreux; c'eſt par ces fauſſes aparences que les yeux des hommes ſont faſcinez.

Hélas! s'il y a quelque avantage & quelque bien en cette vie, il eſt auſſi paſſager que la fumée & auſſi peu durable qu'une nuée. La révolution des tems change avec vîteſſe les choſes de la vie: la dure Atropos ne permet pas que rien ſubſiſte ſur la terre dans un état conſtant; la mort rend vains tous les projets des hommes & foule aux pieds leurs faſtueuſes entrepriſes, qui ſe diſſipent par la courſe rapide de la viciſſitude.

O gloire humaine, que vous êtes labile & fugitive! Vous reſſemblez aux bouteilles qui s'élevent ſur l'eau dans ſon boüillonnement; elles s'enflent & périſſent à l'inſtant, au ſoufle du moindre vent: de même, un moment de courte durée, enleve tous les biens & il n'en reſte que le reſſouvenir, qui paroît même fabuleux.

On raconte que tel a éxiſté, qu'il a fait telle choſe, qu'il a combatu, vaincu; qu'il a été amoureux, qu'il a régné, conquis des nations & ſubjugué des peuples entiers; qu'il a compoſé des ouvrages. Que ſont devenuës toutes ces choſes? On n'en trouve qu'à peine le ſouvenir. Où eſt à preſent un tel homme? On ne le trouve nulle part. Qu'eſt-il à preſent? Rien. Où eſt-il allé? Il s'eſt diſſipé dans les airs.

Hélas! tout ce qui ſe paſſe de plus merveilleux & de plus beau ſur la terre, n'eſt qu'un amuſement puérile, de beaux ſonges & de merveilleuſes rêveries.

A quoi peut nous ſervir le paſſé? Une choſe éxiſtante n'eſt-elle pas préférable à mille choſes qui ont ceſſé d'éxiſter? Mais, hélas! le preſent s'envole ſur des aîles fugitives & entraîne après lui ce qui avoit fait l'objet de nôtre plus ſoûmiſe vénération. Celui qui s'eſt fait une douce habitude de méditer ſouvent ſur de pareils ſujets, & qui s'en retrace à tous moments les paſſagéres images, n'eſt pas long-tems à ſe dépoüiller de l'amour du monde.

Plein d'horreur pour la terre, il éléve ſes deſirs vers l'Olympe; pour peu d'ailleurs qu'il récapitule en lui-même de combien de miſéres & de baſſeſſes la condition humaine eſt chargée, qu'il réfléchiſſe qu'il eſt contraint par les deſirs d'une chair fragile, que ſa ſtructure eſt tiſſuë d'oſſements endurcis, qu'il eſt rempli de fécès immondes & d'un ſang corrompu; qu'il eſt enfin toûjours mal-propre, à moins qu'un ſoin aſſidu & un bain perpétuel ne lui rende toute ſa netteté.

O vaſe affreux! ô ſéjour peu ſuportable de l'ame! C'eſt par vous que nous ſouffrons tant de maladies; vous êtes la ſource éternelle de nos beſoins. O habillement inſuportable! ô dure priſon! ô ſépulcre animé! C'eſt vous qui étouffez l'eſprit & la raiſon, & qui l'envelopez de ténèbres effroyables: c'eſt de vous enfin que procéde l'ignorance qui acable le genre-humain.

O terre, qui devez être métamorphoſée en terre, vôtre premier principe, & qui devez un jour ſervir de nourriture aux vers dans le court eſpace d'un tombeau ! Que celui-là eſt à plaindre, qui s'atache à vos vains deſirs & qui abandonne la véritable vie de l'eſprit & les Céleſtes preſents que l'on reçoit des Dieux ! Tandis qu'il n'eſt ocupé que des commoditez du corps, il abandonne entiérement la juſtice & la piété ; il s'imagine qu'il n'eſt point d'autre vie que celle qui l'anime ; il tombe dans la démence ; il oublie quel il eſt, & perd entiérement de vûë ſa premiere Patrie; il ne ſe ſouvient plus d'où il eſt parti, pour venir habiter ces ténèbres & ces Royaumes ſombres, il devient enfin participant des miſéres de la chair, ſa priſon.

En effet, peut-on douter qu'un eſprit, qui ſe borne dans l'étenduë des apétits du corps & qui ſe fait un capital de s'aſſocier aux beſoins de ces membres terreſtres ; peut-on douter, dis-je, qu'il ne ſoit miſérable, juſqu'à ce qu'il ait briſé de pareils liens & ſe ſoit rendu aux climats Ethérez, ſi le poids des vices ne l'arrête pas en chemin & ne le précipite pas vers la terre, ou dans les plus baſſes régions de l'air ; car l'Ether ne ſçauroit rien ſouffrir d'impur, & jamais les méchants & les inſenſez ne ſont parvenus aux Céleſtes Portiques.

Pendant que le vieillard me tenoit ce langage, le ſoleil avoit fini ſa carriere, & ſes Courſiers s'alloient repaître d'ambroſie pour ſe délaſſer des fatigues du jour ; la nuit ſe préparoit à couvrir nôtre hémiſphére d'un voile ténébreux : je me retirai enfin & repris le chemin de Rome.

Tandis que je pourſuivois ma route, la lune, dans ſon plein, communiquoit à la nuit ſa lumiére : je marchois ſeul, en méditant ce que je venois d'entendre : tout-à-coup je fus abordé par trois compagnons de voyage ; je leur parlai d'une façon, qui leur témoignoit ma joye de les avoir rencontrez, &

leur

leur demandai où ils ſe rendoient ? Nous allons à Rome, me répondirent-ils.

Sur ces entrefaites un d'eux me regarde, & m'apellant par mon nom ; d'où venez-vous à préſent ; me dit-il ? Je ſatisfis ſa curioſité, en lui diſant que je quittois un ſage, qui habitoit ſur le ſommet eſcarpé de la Montagne d'Apollon ; il ſe mit ſur le champ à rire. Que vous êtes inſenſé, me dit-il, ſi vous penſez trouver quelque ſage ſur la face de la terre ! Sçachez que celui là paroît ſage qui eſt le moins fol, quoiqu'il ſoit encore en démence.

La ſageſſe eſt un attribut qui n'appartient qu'aux Dieux ſeuls, du nombre deſquels nous ſommes tous trois. Je m'apelle SARRACILE; celui-ci SATHIEL, & celui-là JANA. Quoique nous paroiſſions ſous la figure humaine, nous ſommes cependant des Dieux & nous habitons les confins des Royaumes lunaires ; car c'eſt-là qu'habite une grande quantité de Divinitez d'un ordre inférieur ; & c'eſt à eux enfin que l'Empire de la terre & de la mer a été acordé.

Ces paroles me firent frémir; je cachai cependant ma frayeur, & je m'enhardis à leur demander la raiſon qui les obligeoit de ſe rendre à Rome. Nous avons un compagnon, qui s'appelle AMMON, me répondit le même, qu'un certain jeune homme natif d'Ombrie, & l'un des principaux Courtiſans du Grand-Prêtre URSIN, retient de force à ſon ſervice & qu'il a contraint, par art magique, d'éxécuter ſes volontez.

O combien grande eſt la puiſſance accordée au genre-humain, puiſqu'il force les Dieux mêmes ! Vous devez de-là conclure que vos ames ſont divines & qu'elles ne ſont pas aſſujéties au tribut de la mort. En effet, s'il ne reſtoit rien de vous, ſi vôtre ame enfin étoit mortelle, comme vôtre corps, quel droit un ſi vil animal, une ſi frivole image, auroit-il ſur les Dieux ? S'il n'y avoit chez vous rien de ſacré, pourquoi les Dieux feroient-ils tant de cas des hommes?

mes ? Et pour quelle raiſon pourroient-ils leur céder en quelque façon ? Moi-même, qui vous parle, je me ſuis vû forcé d'éxécuter les volontez d'un certain Allemand & de me renfermer dans un corps de cryſtal ; mais un mien PETIT FRERE BARBU, briſa mes liens, & me délivra, en rompant ma priſon.

Nous allons donc à Rome, à deſſein de délivrer nôtre compagnon du dur eſclavage où il ſe trouve réduit, ſi nous en pouvons trouver les moyens, & pour conduire en même-tems aux enfers, cette nuit, certains des plus grands Seigneurs de Rome.

A peine achevoit-il de parler, qu'il s'éleva à l'inſtant un vent doux. SATHIEL prit la parole, & s'écria, chers Compagnons, voilà nôtre confrére relâché de la Ville ; ce petit ſouffle, qui le précéde, me l'annonce. L'effet juſtifia auſſi-tôt ce qu'il avoit avancé ; car il parût ſur le champ, ſous la figure d'un beau jeune homme : ils le félicitent ſur ſon arrivée ; ils lui témoignent leur joye, en le ſaluant, & lui demandent, avec empreſſement, ce qui ſe paſſe à Rome. Tout le monde, répondit-il, s'abandonne à l'envie, à la luxure, à la gourmandiſe, au vol & à la fourberie ; on y confond enfin les deux ſexes. Le Grand-Prêtre Clément ſe prépare à prendre les armes pour écraſer Martin Luther ; & c'eſt pour cette éxécution qu'il garde à ſa ſolde les Troupes Eſpagnoles.

Ce n'eſt plus par la voye d'une juſte déciſion, ni en conſéquence d'une diſpute en régle, qu'il prétend défendre ſes droits ; mais c'eſt aux armes qu'il a recours.

Il ſemble qu'on s'embarraſſe peu que ce ſoit le Concile, ou les fictions de Luther (*a*) qui l'emportent, les

(*a*) M. Bayle, *dans ſes Conjectures*, pour ſçavoir comment s'apelloit de ſon vrai nom PALINGENE, dit qu'il étoit de ces ſçavants Luthériens, à qui Renée de France Ducheſſe de Ferrare faiſoit penſion, la façon dont il traite Luther,

les Pontifes n'ont de goût que pour la guerre ; ils font peu de cas de toute autre choſe, & paroiſſent ſe ſoucier peu des préceptes des SS. Peres & des divins Dogmes de J. C. ils ſe vantent d'être les Maîtres de l'Univers & que tout leur eſt permis.

Hélas, celui qui a la force, ne s'embarraſſe plus de la Juſtice, qu'il oprime par la violence ! Mais, après tout, mes chers compagnons, nous avons de grandes eſpérances dans de pareilles conjonctures, & nous pouvons nous flâter, au milieu du carnage de tant de milliers d'hommes, de conduire bien des ames au Mânoir ténébreux.

Après qu'il eut parlé de la ſorte, ils ſe dirent encore entr'eux pluſieurs choſes : ils diſparûrent enſuite & me laiſſérent ſeul, abandonné à la plus violente triſteſſe. Quoi, diſois-je en moi-même, SARRACILE m'a dit qu'il n'étoit point de ſage ſur la terre ! La plus amere inquiétude s'empara de mon cœur. Hélas, c'eſt donc en vain, pourſuivis-je, qu'on vous recherche avec tant de ſoin, ſageſſe déſirable ! Les loüanges qu'on vous donne ſont donc vaines, & l'eſpoir qu'on fonde, en vous déſirant, eſt donc inutile, puiſque vous n'êtes acordée qu'aux habitans du Ciel ? Quoi, il eſt donc indiſpenſable aux mortels de tomber dans le délire pendant le cours de cette vie miſérable, d'être perpétuellement ridicules, & de donner aux Dieux des ſpectacles burleſques ? ô malheureux genre-humain.

O luxure effrénée de nos peres ! d'où vous eſt venuë cette malheureuſe cupidité de procréer des enfants ? Arrêtez ; que faites-vous ? Vous donnez le jour à des miſérables & à des inſenſez. Pourquoi donc, à la naiſſance d'un premier né, célébrez-vous des

---

Luther, juſtifie qu'il n'étoit pas ſon Sectateur. Je crois avoir débrouillé ce cahos. PALINGENE s'appelloit de ſon vrai nom, PERDRO-ANGELO-MANZOLY.

des jeux & donnez-vous des feſtins ſuperbes ? Vous vous abandonnez à une joye folâtre ; vous faites des libations au milieu des danſes bachiques. Hélas! cet enfant, dont vous célébrez la naiſſance, va paſſer ſes jours ſous la conduite de la miſére & de la folie ; ou bien (ce qui ſeroit préférable) il ſera mis au rang des pâles ombres.

O aveuglement de l'eſprit humain ! vous ignorez le ſort qui vous attend. Miſérables mortels, vous vous réjoüiſſez des choſes qui devroient faire l'objet de vos plus triſtes réfléxions ! Je méditois ainſi, j'étois rempli de ces fâcheuſes idées, en regagnant le lieu de mon ſéjour pour y prendre du repos. Le pareſſeux ſommeil s'empara de mes ſens. En voilà aſſez ſur le ſage, il eſt tems, ô Muſe, de quitter la lyre ; ceſſons de toucher des cordes qui ne ſont plus d'accord, & prions l'Auteur & le Maître du monde, que ſa clémence nous permette d'achever par nos accents, les deux Signes de notre Zodiaque. Nous avons des choſes beaucoup plus merveilleuſes à chanter. Quoique mon eſprit reſſente ſon inſuffiſance pour annoncer de ſi grands Myſtéres ; nôtre Verſeau va découvrir la nature entiére, & nôtre dernier Chant décrira le Tabernacle ſacré des Dieux.

LE

LE ZODIAQUE DE LA VIE HUMAINE.

LE VERSEAU.

SOMMAIRE DU LIVRE ONZIE'ME.

Ce Livre donne des préceptes Aſtronomiques ; il décrit tous les Cercles du monde, l'ordre & le mouvement des Planettes, ſelon le ſyſtême de Ptolomée; il fait une énumération éxacte, non-ſeulement des Signes du Zodiaque, mais encore de tous ceux du Ciel, & des étoiles qui les compoſent ; il décrit en outre le lever & le coucher de chacun d'iceux, après-quoi il agite la queſtion de la matiére & de la forme. Il avance que l'Ether, le plus pur & le plus élevé, eſt plus dur que le diamant. Il donne, pour raiſon des Eclipſes, l'interpoſition de la Lune. Il prouve que le Ciel, en tournant, ne fait aucun bruit & ne rend point de ſon. Il avance que les Aſtres changent & gouvernent tout, & qu'ils ſe meuvent avec le Soleil. Il explique pourquoi les Planettes ne jettent point d'étincelles. Il prouve que le Ciel eſt le premier mobile ; & que tous les Globes, auſſi-bien que lui, tournent ſans ceſſe, par un ordre une fois donné par le Créateur : que ce ſont les formes qui donnent l'Eſtre aux choſes; que l'Ether eſt peuplé d'habitans, qui vivent ſans avoir beſoin de nourriture. Il donne la raiſon des taches qu'on aperçoit dans la Lune. Il affirme, en Phyſicien, que la matiére eſt éternelle ; & en qualité de Théologien, il nie que cela puiſſe être. Il parle, ſelon la Philoſophie à la fin du preſent Livre, des Eléments & des Météores, & enſuite il donne ſon ſentiment.

L'AMOUR de la nature, mere de tout ce qui éxiſte, & la cupidité, née avec moi, de connoître les cauſes ſecrétes de la vie & de toutes les choſes,

choſes, me perſuade de puiſer de nouveau dans les fontaines des Muſes, & de me repoſer encore ſur les cimes du Parnaſſe à l'ombre des lauriers qu'elles produiſent.

Revenez, Muſe, aportez vôtre lyre : c'eſt à preſent qu'il vous faut une veine féconde, que vous avez beſoin de tous les efforts de vôtre génie & des dons de la plus ſçavante voix. Rien n'eſt plus grave que les ſujets que vous avez à traiter : vous allez décrire la face de la nature entiére, & vous allez faire l'énumération de l'Univers.

Tout ce qui a été dans le commencement des ſiécles ; ce qui eſt, ou qui ſera jamais, eſt apellé Eſtre. Ce nom renferme toutes choſes ; mais parmi toutes celles que la ſageſſe de Dieu a créées, il en eſt qui joüiſſent de la vie ſans avoir de corps ; d'autres, au contraire, ſont inanimées, ou vivent dans un corps : ce Livre ne parlera pas des premieres ; mais celui qui le ſuit ne laiſſera rien à deſirer ſur cet objet.

Ma Muſe va chanter d'autres ſujets ; elle va décrire les lieux les plus élevez de la maſſe du monde, & les confins les plus reculez que le Ciel environne dans ſes eſpaces immenſes, qu'il entraîne par un mouvement éternel & circulaire, & par lequel il renferme tous les Eſtres au-dedans de lui-même.

Il eſt partagé en cinq Zônes, ou Ceintures, chacune deſquelles eſt habitée par des peuples qui ſont convenables à ſa température ; du moins n'y a-t'il rien qui puiſſe empêcher qu'on le préſume ; car les Divinitez ne ſont ſenſibles ni au froid le plus rigoureux, ni à la chaleur la plus brûlante ; de pareilles incommoditez n'étant faites que pour la terre. Le reſpectable Ether n'a jamais de glace & ne craint point les embraſements du feu. Quoiqu'il roule ſans ceſſe, il demeure cependant toûjours le même, ſans jamais quiter le lieu qu'il ocupe ; car il a été placé, par une raiſon toute Divine, entre deux Pôles fixes & ſtables qui le retiennent, un deſquels nous paroît

paroît toûjours & entraîne avec ſoi les deux Ourſes du côté de l'Ocean ; l'autre Pôle eſt placé à la partie opoſée du Globe de la Terre & paroît, aux yeux des Antipodes, comme une foible lumiére qui reſſemble à la nuit.

Des Cercles, égaux en nombre aux Zônes, partagent toute la maſſe de l'Ether en autant de parties égales. Celui qui eſt le plus proche de l'Ourſe, s'apelle Arctique ; après ſuit le Cercle, qui coupe le Cancer par le milieu, & qui contraint le Soleil de s'éloigner un peu de nous & de rétrograder. Le Cercle ſuivant partage le Globe en deux moitiez égales, & rend les jours égaux aux nuits. (*a*) Le Cercle, qui vient enſuite, coupe en deux le Capricorne, au-delà duquel le Soleil ne peut paſſer, & duquel il recommence à revenir petit-à-petit vers nous : le cinquiéme, & dernier Cercle (*b*) enfin, qui eſt le plus voiſin du Midy, comme du Pôle Méridional, opoſé au nôtre, en retient le nom.

Par-deſſus tous ces Segments, il ſe trouve un autre Cercle oblique, qui partage le Ciel, & ſous lequel le Soleil décrit ſa route & fournit l'eſpace d'une année, compoſée de douze Mois. (*c*) Il y a auſſi un Cercle Lactée, (*d*) qui coupe les genoux des Jumeaux, la queuë du Scorpion, les deux Tropiques, le Zodiaque oblique, le milieu de l'Arc du Sagittaire, les cuiſſes du Centaure, l'Aigle, le Cocher, le Cygne, & touche enfin Perſée. Il y a des Cercles que les Grecs nomment paralleles ; le Soleil en forme un chaque jour, en faiſant ſon cours, d'Orient

(*a*) Ce Cercle s'apelle la Ligne Equinoxiale.

(*b*) Méridional.

(*c*) Le Zodiaque.

(*d*) Voye, l'Acte'e, ainſi nommée, parce qu'elle eſt plus brillante & plus blanche, étant compoſée d'une infinité d'étoiles preſſées, qui la font paroître plus reſplendiſſante pendant la nuit, que le reſte du Ciel. La moindre de ces étoiles eſt, à ce qu'on prétend, plus groſſe que la lune.

d'Orient en Occident ; ils ſont coupez par deux grands Cercles, qu'on nomme les Colûres, (*a*) paſſant d'un Pôle à l'autre ; l'un marque les Solſtices, aux points où commencent l'Ecrevice & le Capricorne ; l'autre déſigne les Equinoxes, en touchant le Bélier & la Balance. Il y a encore pluſieurs Cercles qui s'entrecoupent ſous les Pôles & qu'on nomme les Méridiens ; ceux-là paſſent par nôtre Zénith. (*b*) L'Horizon (*c*) eſt un autre Cercle, qui coupe le Globe en deux Hémiſphéres & borne nôtre vûë de tous côtez, ce qui lui a fait donner ce nom par les Grecs.

Le vaſte eſpace, qui environne la Terre, eſt diviſé en neuf Orbes, dont le plus éloigné porte le nom de premier Mobile ; (*d*) il a ſon mouvement d'Orient en Occident ; il quitte les Indes, pour paſſer chez les Eſpagnols & les Maures ; il fait ſa courſe en un jour, & entraîne avec rapidité tous les Corps Céleſtes, ſans qu'aucun Aſtre le faſſe diſtinguer ; (*e*) les autres Orbes prennent une route opoſée, & courent de l'Occident vers l'Orient.

Le plus grand eſt tout brillant d'un nombre infini d'étoiles, à peine parcourt-il un degré en cent ans.

Le

(*a*) Cercles en la Sphére, dont l'un paſſe par les Points des Equinoxes, & l'autre par ceux des Tropiques, ſe coupant au Pôle à Angles droits, ainſi nommez, parce qu'il n'y en a jamais que la moitié ſur l'horiſon des mots Κολευω, *couper, retrancher*, & de ουρα, *queuë, extrémité.*

(*b*) Point du CIEL, au-deſſus de nôtre tête, ou point VERTICAL ; comme NADIR eſt le point ſous nos pieds.

(*c*) Cercle, qui borne nôtre hémiſphére, οριξων, qui termine οριξω, *finis termino* ; Ορος, *borne, qui termine.*

(*d*) C'eſt lui qui donne le mouvement.

(*e*) Ce Cercle n'a point d'Aſtres, ce même premier Mobile.

Le Ciel de Saturne (*a*) eſt placé le plus proche de celui-là : il fait ſa révolution en trente années.

Jupiter (*b*) eſt au-deſſous, & au bout de douze ans il revient au point d'où il étoit parti.

Mars, (*c*) dont la révolution eſt achevée en deux ans, ſort au-deſſous de Jupiter ; le Soleil (*d*) vient enſuite,

(*a*) On apelle le Ciel de Saturne, comme des autres ſix Planetes, le Cercle que chacune d'elles parcourt.

Saturne a vingt-huit mille cinq cens une lieuës de diamétre, font quatre-vingt-cinq mille cinq cens trois lieuës de circuit. Il tourne autour du Soleil, en vingt-neuf ans cinq mois cinq jours & treize heures. Il eſt dix fois plus éloigné de la Terre que le Soleil, puiſqu'il eſt à trois cens millions cinq cens quatre-vingt-dix mille ſoixante-dix lieuës d'elle ; deſorte qu'une meule de moulin, qui fera quinze toiſes en une ſeconde, mille toiſes ou demie lieuë en une minute, trente lieuës en une heure, ſept cens vingt lieuës en un jour ; il lui faudra onze cens quarante ans pour tomber de Saturne juſqu'à nous.

Le plus grand des Rois de la terre ſe tient très-orgueïlleux de dominer la plus grande partie de l'Aſie, qui n'eſt qu'une des quatre parties du petit Monde que nous ocupons, lequel Monde n'eſt qu'un point dans l'Univers ; cependant le Roi de la Chine croit y tenir un grand rang. Quel ſujet d'humiliation pour lui, ſi ſes Aſtronomes lui repreſentent quelquefois cette immenſité.

(*b*) Jupiter a vingt-neuf mille ſix cens quatre-vingt neuf lieuës de diamétre, par conſéquent quatre-vingt-neuf mille ſoixante-ſept lieuës de circuit. Il tourne autour du Soleil en onze ans dix mois & ſeize jours. Sa diſtance de la terre eſt de cent ſoixante-trois millions huit cens ſoixante dix-huit mille lieuës.

(*c*) Mars a quinze cens cinquante-une lieuë de diamétre, par conſéquent quatre mille ſix cens cinquante-trois lieuës de circuit. Il tourne autour du Soleil en un an dix mois vingt-un jours & dix-huit heures ; ſa diſtance de la terre eſt de quarante-huit millions vingt-huit mille huit cens ſoixante lieuës. Voilà les trois Planettes, qu'on apelle ſupérieures, parce qu'elles ſont au-deſſus du Soleil.

(*d*) Le Soleil eſt la Planette, apellée *Médianne*, parce qu'il tient le milieu des autres Planettes ; &, ſelon le ſyſtême de Copernic, il eſt au centre de l'Univers connu ; car chacune des Etoiles pourroit bien être un Soleil d'un monde

enſuite, qui parcourt tout l'Oympe en trois cens ſoixante-cinq jours & ſix heures.

Il voit ſous lui l'Orbe de Vénus, (*a*) qui employe à ſa courſe dix-ſept jours moins que le Soleil.

Mercure, (*b*) qui la ſuit, va d'un pas encore pluss rapide, & ſa révolution eſt achevée en neuf jourss moins que ne dure celle de Vénus.

Enfin la Lune (*c*) ocupe le dernier Orbe, & aut bout

---

inconnu. Quoiqu'il en ſoit; ſoit que la Terre tourne, comme huitiéme Planette; ſoit que le Soleil faſſe cette fonction, ſelon Ptolomée; ce Roi des Aſtres a deux cens quatre vingt-ſix mille cinq cens lieuës de diamétre, qui font huit cens cinquante-neuf mille cinq cens lieuës de circuit. Il tourne, ou fait tourner la Terre, en trois cens ſoixante-cinq jours & ſix heures, qui font l'année de douze mois; ou bien il tourne ſur lui-même en un mois; ſa diſtance de la Terre eſt de trente millions neuf cens ſoixante-dix-neuf mille deux cens quinze lieuës.

(*a*) VE'NUS eſt la premiere des Planettes inférieures; elle a deux mille huit cens vingt lieuës de diamétre, par conſéquent huit mille quatre cens ſoixante de circuit. Elle tourne autour du Soleil en ſept mois quatorze jours & ſept heures; ſa diſtance de la Terre eſt de vingt-deux millions ſept cens quatre-vingt-cinq mille trois cens quarante-cinq lieuës.

(*b*) MERCURE a onze cens quatre-vingt-ſept lieuës de diamétre, par conſéquent trois mille cinq cens ſoixante-une lieuës de circuit. Il tourne en deux mois & vingt-huit jours; ſa diſtance de la Terre eſt de douze millions cent quatre-vingt-ſeize mille trois cens cinq lieuës.

(*c*) LA LUNE a ſept cens ſoixante-quatorze lieuës de diamétre, par conſéquent deux mille trois cens trente-deux de circuit. Elle tourne autour de la Terre en vingt-cinq jours ſept heures quarante-cinq minutes ſix ſecondes; ſa diſtance de la Terre eſt de quatre-vingt-trois mille deux cens ſoixante-quatre lieuës.

LA TERRE enfin, qui eſt regardée comme la huitiéme Planette, a trois mille lieuës de diamétre, par conſéquent neuf mille lieuës de tour, ou trois cens ſoixante degrez, chaque degré a vingt-cinq lieuës, qui font juſte les neuf mille lieuës.

Il faut obſerver que les proportions que j'ai données, du diamétre

tout de vingt-neuf jours & huit heures elle recommence toûjours ſon cours.

Il y a ſept Etoiles errantes; la plus élevée ſe nomme Saturne; il a deux ſtations; l'une eſt Ganiméde, ou le Verſeau; l'autre eſt le Capricorne.

Jupiter ocupe celles des Poiſſons & du Sagittaire.

Le Scorpion, & le Bélier, ſont deſtinez pour Mars.

Le Soleil s'eſt aproprié le Lion.

Vénus ſe repoſe dans la Balance & le Taureau.

L'aimable Vierge, & les Jumeaux, ſont pour Mercure, & l'Ecrevice pour la Lune.

Et voici ce qu'il faut ſçavoir des Signes Céleſtes.

Le Zodiaque, que le Soleil parcourt en un an, en contient douze, dont ſix portent le ſurnom de Septentrionaux, & les ſix autres celui de Méridionaux; les premiers commencent par le Bélier, & finiſſent avec la Vierge; ceux qui ſont vers le Midy, commencent par la Balance & finiſſent par les Poiſſons. En voici les noms propres, qui ſont à la tête de mes Chants, (a) *le Bélier, le Taureau, les Jumeaux, l'Ecrevice, le Lion, la Vierge, la Balance, le Scorpion, le Sagittaire, le Capricorne, le Verſeau, les Poiſſons.*

Deux de ces Signes ſont toûjours en opoſition; c'eſt-

---

diamétre à la circonférence, ne ſont pas totalement juſtes: parce que, ſelon la ſuputation commune, trois fois le diamétre font la circonférence; c'eſt ſur celle-là que je me ſuis tenu. Or, ſelon Archimede, cette proportion n'eſt pas juſte; car le diamétre, ſelon ce dernier, eſt, par raport à la circonférence, ce que ſept eſt à vingt-deux; c'eſt-à-dire, que le diamétre eſt un peu moindre que le tiers de la circonférence. J'ai ſeulement voulu donner une idée de la grandeur & de la diſtance de ces Globes, ſans entrer dans des fractions Atronômiques, pour leſquelles je ſens mon inſuffiſance. Les ſept Planettes déſignent auſſi quelquefois les ſept Métaux.

(a) LES DOUZE SIGNES DU ZODIAQUE ſervent auſſi quelquefois de Caractéres Chimiques, pour déſigner les douze principales opérations de la Chimie.

c'eſt-à-dire, que quand le premier ſe léve, le ſeptiéme ſe couche; lorſque le Bélier ſe montre ſur l'hori-

Septentriaux commandants.	*Méridonnaux obéiſſants.*
♈ -- CALCINER.	♎ -- SUBLIMER.
♉ -- CONGELER.	♏ -- SE'PARER.
♊ -- FIXER.	♐ -- INCE'RER.
♋ -- DISSOUDRE.	♑ -- FERMENTER.
♌ -- COHOBER.	♒ -- MULTIPLIER.
♍ -- DISTILER.	♓ -- PROJETER.

Les douze Signes du Zodiaque s'expriment par deux Vers latins.

Sunt Aries, Taurus, Gemini, Cancer, Leo, Virgo,
Libra, que Scorpius, Arcitenens, Caper, Amphora, Piſces.

Je crois qu'on ne ſera pas fâché de trouver les raiſons ſimples, qui ont déterminé les Anciens à donner aux douze Signes les noms qu'ils portent. On trouvera par la ſuite les raiſons Mythologiques.

Le Soleil, au Printems, renouvelle l'année. C'eſt au tems de Pâques qu'on mange les jeunes Agneaux, ce qui fait que le mois de Mars porte le nom du BELIER, pere de l'Agneau.

Avril, porte celui du TAUREAU; parce que c'eſt la ſaiſon de manger le Veau.

May, celui des JUMEAUX, parce que les Chévres, qui ſont en chaleur en Novembre & qui portent cinq mois, mettent bas ordinairement deux petits au mois de May.

Le Soleil, en Juin, parvient au Solſtice d'Eſté, & ceſſe de s'avancer vers le Pôle. Il commence à rétrograder vers l'Equateur; ce qui fait qu'on a nommé ECREVICE le Signe de ce mois, puiſque ſon alûre eſt d'aller à reculons.

Le Soleil, en Juillet, eſt dans toute la force de ſa chaleur; & comme on prend le LION pour déſigner la force, il ſert ici de hyérogliphe à ce mois.

Août, tems où l'on moiſſonne, eſt caractériſé par LA VIERGE, qui tient un épi. Il ne faut point d'explication pour faire connoître qu'on a voulu déſigner les Moiſſonneuſes.

Septembre, où LA BALANCE déſigne l'Equinoxe, marque l'égalité des jours & des nuits.

Octobre,

l'horiſon, la Balance fuit deſſous ; il en eſt de même du Taureau & du Scorpion : quand celui-ci ſe couche, l'autre paroît ſur nôtre Hémiſphére.

Les Conſtellations, qui ſont entre la tête de l'Ecrevice & les extrêmitez du Sagittaire, ſe nomment droites ; celles, au contraire, qui ſe trouvent depuis le commencement du Scorpion juſqu'aux Jumeaux, ſont obliques.

Chaque Signe ocupe trente degrez en longueur, ſur douze de largeur. (*a*) Il y en a trois Terreſtres, qui ſont, le Capricorne, le Taureau & la Vierge ; trois Aëriens, la Balance, le Verſeau, les Jumeaux ; trois Aquatiques, le Scorpion, l'Ecrevice, les Poiſſons ; enfin, trois Ignez ; le Belier, le Sagittaire, le Lion.

Ces trois derniers, & les trois Aëriens, préſident ſur l'homme, & ſont conſidérez comme heureux ; & les ſix autres, qui préſident ſur les femmes, ſont malheureux, ſi l'on en croit les Aſtrologues.

Le Bélier, l'Ecrevice, la Balance, & le Capricorne, ſont Mobiles ; le Lion, le Taureau, le Scorpion,

---

Octobre, où LE SCORPION, animal qui pique dangereuſement de ſa queuë, nous déſigne les maladies, qui arrivent à la chute des feüilles en Automne, de même que la piqueure d'autres inſectes qui incommodent pendant ce tems.

Novembre, LE SAGITTAIRE, déſigne la Chaſſe ; parce que c'eſt dans cette ſaiſon qu'on s'y adonne davantage, où le Gibier eſt meilleur.

Décembre, où ſe rencontre le Solſtice d'Hyver, où le Soleil remonte juſqu'à l'autre Tropique, eſt marqué par un BOUC, atendu que les Chévres, & animaux de pareille eſpéce, broutent en grimpant.

Janvier, ſaiſon fâcheuſe de nége, de pluye & de frimats, eſt déſigné par LE VERSEAU.

Février, par LES POISSONS, vû que la génération de ces animaux commence à ſe déclarer à la fin de l'Hyver.

(*a*) Chacun de ces Signes ocupe trois cens ſoixante degrez quarrez.

pion, & le Verſeau, ſont fixes ; les Jumeaux, la Vierge, le Sagittaire, & les Poiſſons, ſont communs.

Outre ces Signes, il y a trente-trois Conſtellations au Firmament ; vingt dans l'Hémiſphére Septentrional, & les autres dans le Méridional. Les premieres ſont les deux Ourſes, dont l'une, qui eſt Hélice, (*a*) l'emporte en éclat ſur les plus grands Aſtres ; Cinoſûre, (*b*) nommée la petite, ſert de guide aux Pilotes.

On découvre, entre ces deux Ourſes, le Dragon, ſerpentant comme un Fleuve ; d'un côté eſt Céphée, (*c*) de l'autre Caſſiopée, (*d*) voiſine de la Couronne d'Ariadne. (*e*)

Près du Cygne, (*f*) on aperçoit Hercules, qui ſemble

(*a*) LA GRANDE OURSE. Conſtellation. On a prétendu que c'étoit une ville du Golphe de Corinthe, qui avoit été engloutie par la Mer, & que les Poëtes ont miſe au rang des Aſtres.

(*b*) Caliſto, Nymphe de Diane, engroſſée par Jupiter, & miſe au rang des Aſtres.

(*c*) Roi d'Ethiopie, pere d'Andromède ; Perſée la délivra d'un Monſtre, & par une Métamorphoſe, ce Roi fut mis au Ciel.

(*d*) Femme de Céphée. On nommoit de ce nom une Contrée, vers les Frontiéres de la Macédoine, à cauſe d'une petite ville d'Epire, apellée Caſſiope.

(*e*) Fille de Minos. Lorſque Théſée fut envoyé en Créte, avec les autres jeunes Athéniens, deſtinez pour ſervir de proye au Minotaure ; Ariadne en devint amoureuſe & lui donna un Peloton de fil pour l'aider à reſſortir du Labyrinthe. Ce jeune Héros l'emmena, & par une ingratitude, dont on ne voit que trop d'exemples, il l'abandonna dans Naxos, Iſle de l'Archipel. Il y avoit dans cette Iſle un fameux Temple, conſacré à Bachus, dont le Grand-Prêtre épouſa Ariadne. Les Poëtes ont feint que ce fut Bachus même, & que ce Dieu plaça, parmi les Etoiles, la Couronne de cette Princeſſe.

(*f*) Jupiter, transformé en Cigne, abuſa de Léda, femme de Tindare. Lorſqu'elle ſe baignoit dans le Fleuve Eurotas, elle accoucha d'un œuf, qui renfermoit Pollux & Héléne,

ſemble admirer & écouter la Lyre d'Arion ; (*a*) au-delà d'Hercules, Bootes (*b*) paroît garder la grande Ourſe ; Perſée eſt auſſi dans cet Hémiſphére, où il tient la tête de Méduſe degoutante de ſang.

Là ſe voit le Cocher, le Serpentaire, & le Serpent ; la Fléche, qui perce l'aîle de l'Aigle, (*c*) le Dauphin, qui nage dans les airs, Pégaſe & Andromède, qui le ſuit. Derriere elle, eſt le Delta. (*d*)

Les treize Conſtellations Méridionales, ſont la Baleine, tuée par Perſée ; (*e*) Orion, (*f*) ſous ſes armes,

---

ne, qui étoient du fait de Jupiter ; & quelque-tems après elle acoucha d'un autre œuf, du fait de Tindare ſon mari, qui contenoit Caſtor & Clitemneſtre ; ce qui fait qu'on apelle les Jumeaux, Signe Céleſte. Les Tindarides, comme qui diroit les fils de Tindare, par une Loi qui ſubſiſte encore actuellement, où le mari d'une femme eſt toûjours cenſé le pere des enfans dont elle acouche ; *Conſtante matrimonio filius eſt quem nuptiæ demonſtrant.*

(*a*) Le même que celui dont nous avons parlé, qui fut ſauvé du naufrage par un Dauphin.

(*b*) Quelques-uns croyent que c'eſt le Bouvier, qui conduiſoit le Chariot où étoit le nœud Gordien ; d'autres eſtiment qu'il eſt le même que l'Argus, gardien de la Vache Io ; d'autres enfin, que c'eſt celui qu'Hercules rencontra mourant de faim ; que ce Bouvier ſe mit à maudire Hercules, parce qu'il mangea un de ſes Taureaux.

(*c*) Cét Aigle eſt le même que le Vautour, qui mangeoit les entrailles renaiſſantes du Prométhée. Hercules le tua d'une de ſes fléches, dont il le perça ſous l'aile.

(*d*) Quatriéme lettre des Grecs, regardée avec vénération, parce qu'elle repreſente le nombre myſtérieux de quatre. Cette Conſtellation eſt faite comme le Δ, qui eſt triangulaire. On prétend qu'une contrée d'Egypte portoit ce nom, parce qu'elle en avoit la figure. La plupart des Peintres repreſentent Dieu comme un *Triangle Lumineux.* Ce qui eſt de ſûr, c'eſt que le Saint Nom de Dieu eſt exprimé, preſque en toutes les Langues, en quatre lettres.

(*e*) Monſtre Marin, qui vouloit dévorer Andromède.

(*f*) Il étoit fils de la Terre, (ſelon Apollodore) homme d'une grandeur démeſurée. Il étoit fils de Neptune & d'Euriale, ſelon Phérécide : ſon pere lui avoit donné le pouvoir de marcher ſur la mer.

La

armes, l'Eridan, ou le Nil (*a*) a pluſieurs bouches; le Liévre timide, le grand & le petit Chien, (*b*) qui ſemblent le ſuivre, le Vaiſſeau des Argonautes, (*c*) l'Autel, (*d*) le grand Vaſe (*e*) d'Apollon près du Corbeau; le fier Centaure eſt au-deſſus; & près, l'Hydre de Lerne, domptée par Hercules. On trouve auſſi dans cette Région le poiſſon Auſtral.

Voilà quelles ſont les Conſtellations; éxaminons à preſent combien chacune comprend d'Etoiles. Hélice, qu'on nomme la grande Ourſe, à cauſe de ſa ſplendeur, en a ſept; & quoique Cinoſûre en ait vingt & une, on la nomme la petite, parce qu'elle rend moins de lumiére.

Le vigilant Dragon, placé entre les deux Ourſes, en comprend quinze, & Perſée dix-neuf.

On

La plus commune opinion, ſelon Homére & Ovide, eſt qu'il étoit fils de Jupiter. Il aima la Chaſſe, & mourut de la morſûre d'un Scorpion. Neptune & Mercure le changérent en un Signe Céleſte, en reconnoiſſance de ce qu'il les avoit logez. Voilà une hoſpitalité bien récompenſée.

(*a*) Le plus renommé Fleuve d'Affrique. On prétend qu'il a ſa ſource dans la Haute-Ethyopie, au Royaume du Preſte-Jean, ou Roi des Abyſſins. Il arroſe l'Egypte, qu'il fertiliſe par ſes débordements, en ſortant du Grand Caire. Il forme le Delta Δ des Grecs, & ſe décharge dans la mer par ſept embouchûres, & ſelon quelques Géographes, par neuf.

(*b*) La Canicule.

(*c*) C'eſt le nom qu'on donne à ces braves de la Gréce, qui, ſous la conduite de Jaſon, firent voile en Colchide, pour la Conquête de la TOISON D'OR. Les principaux étoient, Hercules, Hylas, Théſée, & ſon ami Pirithoüs, Orphée Poëte de Thrace, Pelée, Télamon pere d'Ajax. Leur Vaiſſeau, qu'on apelle le NAVIRE ARGO, a été mis au rang des Aſtres.

(*d*) Autel de pitié à Athénes, où les Héraclides demandérent aux Athéniens du ſecours contre les pourſuites d'Euryſtée.

(*e*) Vaſe d'Or, donné à Hercules par le Soleil, dans lequel, comme dans un Navire, il paſſa la mer & parvint à la terre, qui eſt à l'opoſite de la Lybie.

On en compte treize ſur Caſſiopée, neuf dans la Couronne, & ſeulement trois dans le Cygne de Léda; dix-neuf compoſent la Conſtellation d'Hercules; quatorze celle de Bootes, ſur la Ceinture duquel l'Etoile de la queuë d'Hélice jette ſes brillants rayons. Perſée eſt déſigné par dix-ſept Etoiles, & le Cocher par ſept; on donne le nom de la Chévre (*a*) à la plus grande, qui paroît ſur ſon épaule gauche, & celui des Chévreaux aux deux autres, qu'il porte ſur ſa main gauche, & qui ſouvent effrayent les Nautonniers.

Le Serpentaire eſt compoſé de dix-ſept Etoiles, & ſon Serpent de vingt-deux; la Lyre d'Orphée en a neuf. On n'en compte que quatre ſur la Fléche, & autant ſur l'Aigle, raviſſeur du beau Ganiméde; mais le Céleſte Dauphin en a dix petites, & l'on en diſtingue dix-huit ſur Pégaſe.

Andromède en fait briller vingt, & trois forment le Delta ou le Triangle. Je vais à preſent faire l'énumération des Etoiles, qui forment les Signes du Zodiaque; le Bélier (*b*) marche à la tête, & eſt compoſé de dix-huit Etoiles.

Le Taureau (*c*) de vingt & une; & l'on donne le nom de Plaïades (*d*) aux ſept qui ſont ſur ſon dos;

(*a*) Amalthée, chévre, nourrice de Jupiter.

(*b*) LE BELIER, étoit un Mouton, ſur lequel Phrixus & ſa ſœur Hellès, montérent pour paſſer la mer à la nage. Hellès ſe noya, & cette mer prit ſon nom, HELLESPONT; Phrixus parvint à Colébos, & ſacrifia ce Mouton, à TOISON D'OR, à Jupiter, dont la Conquête fut depuis faite par Jaſon. Il déſigne le mois de Mars. On croit que c'eſt dans ce tems que la nature ſe ranime, que les Philoſophes commencent L'OEUVRE. Voyez les EMBLESMES DU TRIOMPHE HERMETIQUE.

(*c*) Métamorphoſe, ſous laquelle Jupiter enleva Europe.

(*d*) Filles d'Athlas & de Pléionné; elles étoient, Alcyône, Nérépe, Cæléno, Electra, Stérope, Taygéte, Maïa, mere de Mercure, qu'elle conçût avec Jupiter. LE TAUREAU eſt le Signe du mois d'Avril. Heureuſe ſaiſon pour la fertilité de la terre; ce qui fait qu'on fait naître Mercure en ce tems.

dos ; & les ſept qu'il porte ſur la tête, ſont nommées les Hyades, (*a*) parce qu'elles pronoſtiquent la pluye. On compte dix-huit Etoiles ſur les Jumeaux ; (*b*) ſçavoir, dix ſur l'un, & huit ſur l'autre ; l'Ecrevice en a autant : des deux qui paroiſſent ſur ſon dos ; l'une ſe nomme l'Ane ; l'autre la Créche : il y en a dix-neuf ſur le Lion ; (*c*) & dix-huit ſur la Vierge, qui porte un Epi.

Deux

(*a*) Nymphes, qui demeuroient à Niſa, ville d'Aſie, transformées en Etoiles par Jupiter.

(*b*) Caſtor & Pollux, apellez Tyndarides, comme nous l'avons dit ci-devant ; Pollux & Hélene étoient nez d'un œuf, dont acoucha Leda, du fait de Jupiter, changé en Cygne ; & Caſtor & Clytemneſtre étoient d'un autre œuf, dont la meme acoucha quelque-tems après, du fait de ſon mari Tyndare.

Pollux, comme étant de la race de Jupiter, étoit immortel, & Caſtor fut tué à l'expédition de la Colchide, en nétoyant les Mers de Pirates. Pollux voulut lui faire part de ſon immortalité ; deſorte qu'ils mouroient & vivoient l'un après l'autre. Le fondement de cette Fable provient de ce que ces deux Conſtellations ne ſe ſont jamais bien voir toutes deux à la fois.

(*c*) Lion de Némée, tué par Hercules. Cette bête avoit été engendrée par Typhon & étoit invulnerable. Hercules, en le cherchant, arriva à la ville de Cleone, ou il fut reçu par Molorchus, pauvre gagne denier, qui voulant feſtoyer ſon nouvel hôte, ſe diſpoſoit à immoler une Victime. Hercules lui dit de différer, & qu'il la gardât juſqu'au trentiéme jour d'après, parce que s'il retournoit, ſain & ſauf de ſa Chaſſe, il l'immoleroit à Jupiter le Conſervateur ; & s'il mouroit en combatant le lion, qu'alors Molorchus le lui ſacrifia, comme a un Héros demi-Dieu. Il parvint à la forêt de Némée. Il ſe mit à la quête du lion, & le trouva. Il tira ſur lui pluſieurs fléches inutilement. Il charpenta une maſſuë, avec laquelle il le pourſuivit juſques dans ſa caverne, qui avoit deux iſſuës, dont il boucha l'une, & entrant par l'autre, il aſſaillit la bête & l'etouffa. Il la chargea ſur ſes épaules pour l'emporter à Mycénes. Il trouva Molorchus préparé à lui ſacrifier la Victime, qui fut immolée par Hercules à Jupiter le Conſervateur. Cette Fable paroit avoir été totalement copiée ſur SAMSON.

Deux Etoiles repreſentent la Balance ; (*a*) mais le Corps du Scorpion eſt couvert de quinze ; il en paroît autant ſur celui du Sagittaire, (*b*) & il tient ſous ſes pieds une Couronne qui en a ſept. Enfin on en découvre vingt-deux ſur le Capricorne ; quatorze ſur le Verſeau, (*c*) & dix-huit ſur l'un des Poiſſons, quoique l'autre n'en ait que douze.

Paſſons aux Conſtellations Méridionales ; quoique nous n'en ayons pas une connoiſſance fort éxacte, atendu leur éloignement.

La Baleine eſt compoſée de trente Etoiles ; le Nil en a un pareil nombre ; le Liévre en a ſix ; Orion en a dix-ſept ; le grand Chien en a dix-neuf ; mais le petit n'en a que trois ; le Navire d'Argos en a vingt-trois ; le Centaure en a une de plus ; mais la Victime, (*d*) qu'il porte renverſée dans ſes mains, eſt ornée de douze étoiles, & l'Autel brille de quatre.

On en compte vingt-ſix ſur l'Hydre ; elle ocupe, par ſa longueur, l'eſpace de trois Signes ; ſçavoir, l'Ecrevice, le Lion rugiſſant, & la Vierge. Le Corbeau a ſept étoiles, le Vaſe en a huit, & le Poiſſon Méridional douze.

Il faut à preſent décrire le lever & le coucher de ces Aſtres : ils ſe levent & ſe couchent de trois maniéres ; on nomme lever ou coucher, Coſmique ou du Monde ; quand le matin, au ſoleil levant, quelque Signe ſe leve avec lui, de la Région de l'Aurore, ou bien quand il ſe couche le matin dans les eaux. On apelle lever Chronique, celui d'un Aſtre, qui ſe leve ou

(*a*) La Balance qu'Aſtrée, en ſe retirant de la terre, changea en Conſtellation ; elle ſert d'atribut à Thémis. On la met quelquefois dans les mains de Rhée.

(*b*) C'étoit le Centaure Chiron, qui étoit fils de Saturne & de Philyra.

(*c*) Ganimède, enlevé par Jupiter, eut la fonction de verſer le nectar aux Dieux ; c'eſt pourquoi il eſt l'un des Signes Céleſtes, qu'on repreſente tenant un vaſe qu'il renverſe.

(*d*) Le Loup.

ve ou ſe couche, pendant que le Soleil ſe plonge dans les gouffres de l'Ocean, & qu'il permet que d'autres Etoiles fixes répandent leur lumiére ; on regarde enfin comme lever Héliaque, lorſqu'un Aſtre eſt caché par le Soleil, qui en eſt voiſin ; & que celui-ci, paſſant, laiſſe à l'autre la liberté de ſe montrer ; on regarde, au contraire, comme coucher Héliaque, quand le Soleil entre dans quelque Signe, qu'il l'offuſque par ſa lumiére & l'empêche d'être vû.

Il me reſte maintenant à expliquer de quelle maniére chacun des Signes ſe leve & ſe couche, pourvû que je ſois inſpiré par les Muſes & qu'Apollon ne me refuſe pas ſon aſſiſtance.

Quand le Bélier ſe leve, la partie gauche d'Androméde ſe leve auſſi, & la tête de Perſée, avec la moitié du Corps, juſqu'au ventre de l'Autel, ſe cache alors vers l'Occident ; le Taureau, qui paroît aller en arriere, monte, & alors Perſée paroît tout entier, & l'on découvre la plus grande partie du Cocher & la queuë de la Baleine ; l'Autel diſparoît entiérement.

Le Bouvier, gardien de l'Ourſe, ſe cache dans les eaux au lever des Jumeaux : la Baleine paroît toute entiére, & les prémiéres parties de l'Eridan, avec l'Orion armé, ſe levent ; dans ce moment le Serpentaire a les pieds cachez dans la mer ; l'Ecreviſſe, à ſon lever, cache la moitié de la Couronne, la queuë de la Baleine, le Poiſſon Méridional, la tête d'Hercules & la moitié de ſon ventre. Le Serpentaire, depuis les épaules juſqu'aux genoux, & ſon Serpent, dont il ne paroît plus que la tête, & preſque tout le Bouvier : mais, de l'autre côté, paroiſſent le Corps d'Orion, juſqu'à la ceinture, tout le Fleuve du Nil. L'Aigle, le Liévre, le petit Chien, les jambes du grand, & toute la tête de l'Hydre de Lerne, paroiſſent à nos yeux, avec le magnanime Lion ; pendant ce tems, le Bouvier tout entier, le

Serpen-

Serpentaire, & ſon Serpent; tout le reſte de la reſplendiſſante Couronne, & Hercules, ſe plongent dans la Mer d'Heſpérie, excepté cependant le genoüil & le pied gauche d'Hercules.

Lorſque la Vierge ſe leve, on découvre tout le grand Chien, le Vaſe & le Navire de Theſſalie, juſqu'aux voiles, qui ſont atachées à ſon mât élevé; à l'opoſite ſe cachent le Dauphin, tout le Cygne, excepté ſa queuë, la Fléche, la Lyre, & la premiére partie du Nil; Pégaſe a le col & la tête cachez, & le reſte du corps à découvert.

Quand la Balance ſe leve, tout le Navire d'Argos, & le Bouvier tout entier, paroiſſent, ainſi que l'Hydre, à ſa queuë près; Hercules montre ſon genoüil & ſa jambe droite; on voit briller la queuë du Centaure & la moitié de la Couronne; alors le reſte du corps du Cheval Aîlé, la queuë du Cygne, la Baleine, juſqu'à la tête, & celle d'Andromède, ſe cachent dans les eaux, auſſi-bien que Céphée pere d'Andromède, qui y plonge ſes épaules, ſes mains & ſa tête.

Le Scorpion ſe leve, & avec lui, paroiſſent la queuë de l'Hydre, le Cheval de Chiron, la Victime qu'il tient dans ſa main, le reſte de la Couronne, la tête du Serpent, & celle du Serpentaire; alors diſparoiſſent le reſte du Corps d'Andromède, Céphée, depuis la tête juſqu'à la ceinture, deux Courbûres de l'Eridan, la Caſſiopée; le Chien & l'Orion commencent auſſi à paſſer ſous l'Horizon.

Quand le Sagittaire ſe leve, il fait paroître avec lui le Serpentaire, & tout ſon Serpent, la tête & la main gauche d'Hercules, toute la lyre, la tête & la poitrine de Céphée Roi d'Ethiopie; alors on voit diſparoître tout Orion; le Liévre, le grand Chien, & le Cocher, à l'exception de la tête & des pieds: Perſée diſparoît auſſi, à l'exception du pied & de la cuiſſe droite; le Navire des Argonautes ne laiſſe plus voir que ſa Poupe.

Quand le Capricorne ſe leve, il fait lever le Cygne, la Fléche, l'Autel, & l'Aigle; il fait diſparoître la Poupe du Navire des Argonautes & le petit Chien. Perſée ſe cache, pendant que le beau Ganiméde, ou le Verſeau, paroît: le Pégaſe ſe montre auſſi; la tête de l'Hydre ſe cache alors, auſſi-bien que le reſte du corps de Chiron.

Quand les Poiſſons ſe levent, la partie droite du corps d'Andromède ſe voit, auſſi-bien que le Poiſſon Méridional, pendant que l'Hydre & le Centaure ſe cachent. Je crois avoir ſuffiſamment expliqué le lever & le coucher des Aſtres; paſſons, ſans nous arrêter plus long-tems, à une autre matiére; mais il faut avant tout invoquer Uranie; il faut implorer ſon ſecours & la prier de nous révéler les plus ſecrets myſtéres.

Belle Uranie, qui pénétrez juſqu'à l'intérieur le plus ſacré de l'Olympe, qui habitez les Temples étoilez, & les demeures brillantes des Dieux; reſpectable Uranie, venez à mon ſecours. Expliquez-moi les Arcanes les plus impénétrables des Divinitez; ſecourez-moi; je vais chanter vos Domaines & vos véritables Royaumes. Permettez, qu'en eſprit, je voye les Dieux Larès de l'Ether, & que j'aproche des murs enflâmez de l'Univers.

Commencez, Déeſſe, par m'expliquer ſi la matiére dont le Ciel eſt formé, eſt ſolide & dure? Ou bien ſi elle eſt délicate & fluide, comme l'air que nous partageons avec facilité par nos moindres mouvements? après-quoi je vous ferai d'autres queſtions.

Il y a deux premiers principes de toute la nature, que l'on apelle matiére & forme; c'eſt d'eux que procédent toutes les créations les plus variées; la terre, l'eau, l'air, le feu, l'Ether même, en ſont formez. C'eſt donc une erreur de croire, comme quelques-uns, que les corps Céleſtes n'ont aucune matiére; parce, diſent-ils, que s'ils en étoient compoſez, il ſe trou-

trouveroit en eux des contraires, qui formeroient une corruption qui ocaſionneroit leur deſtruction.

Ce Syſtême ne me paroît pas ſoutenable; car ce n'eſt pas la faute de la matiére, ſi le tems détruit les corps; on ne peut pas dire non plus que les contraires ſe corrompent par eux-mêmes, ſi leurs forces ſont égales; ou bien il faudroit convenir que les uns fuſſent plus forts que les autres; parce que quand les forces & les puiſſances ſont pareilles, il ſe fait un combat avec égalité, & dont aucun des deux parties n'a la victoire.

Dieu voulant donc former un Ciel, qui fût éternel, a choiſi les plus pures & les meilleures parties de la matiére prémiére, & leur a donné une telle tempérie, qu'ils ne peuvent ſe préjudicier l'un à l'autre, ce qui force ces contraires d'avoir une paix durable entr'eux. Par conſéquent le Ciel eſt éternel, & n'eſt ſuſceptible d'aucune deſtruction des tems.

Il faut enſuite tirer une conſéquence que l'Ether eſt d'une extrême dureté, parce que nous voyons les choſes les plus ſolides durer le plus long-tems. Il doit donc être plus dur que le diamant, & la liaiſon des parties qui le compoſent doit être aſſez forte pour mépriſer le fer & le feu, & ne craindre de force que celle du Souverain Seigneur qui l'a formé.

Il y a encore une autre raiſon; c'eſt que le premier Mobile entraîne les Sphéres qu'il contient en lui-même; il les force de roûler, ſelon ſon mouvement, & il les précipite par ſon action, malgré leur réſiſtance, dans des eſpaces qui ſemblent s'y opoſer; ce qui ne pourroit arriver s'ils n'étoient conſtruits de corps durs. Joignez à cet argument cette réfléxion, qui eſt que la partie de la lune, qui n'eſt pas éclairée ni touchée par les rayons du ſoleil ſon frere, eſt très-ſemblable au Ciel; de même que les étoiles, qui paroiſſent pendant le jour être de la même couleur que le Ciel. Cependant la lune & les étoiles ſont des corps durs; ce qui nous eſt évidemment prouvé par les

Eclipſes, puiſque l'interpoſition de la lune, entre le Soleil & nous, s'opoſent au paſſage de ſa lumiere & en interceptent les rayons, dont la terre ſe trouve dans ces moments privée.

Il faut donc convenir que l'Olympe eſt dur, ſans quoi il ne pourroit conſerver aux aſtres leur fixation. Ils ſeroient, ſans cette qualité, errants de côté & d'autre, & n'auroient pas de place certaine. Cependant le Ciel n'eſt pas un corps opâque, comme les étoiles, puiſque de la terre où nous ſommes placez nous découvrons les aſtres.

Si donc les corps Céleſtes ſont très-durs & très-purs, ils doivent, m'objectera-t'on, former des ſons par leurs mouvements & leurs atouchements les uns contre les autres, & doivent faire un concert agréable aux Céleſtes habitans, comme pluſieurs ſçavants Philoſophes, d'une probité reconnuë, l'ont prétendu? Muſe, il faut que vous me leviez cette difficulté.

Quoique les corps Céleſtes ſoient durs & capables d'offuſquer les regards humains, ils ne rendent cependant aucuns ſons, n'étant touchez par aucuns corps ſolides. S'ils ne ſont pas touchez, ils ne peuvent rendre de ſons, étant d'ailleurs très-épais & n'étant point environnez d'air, ſans lequel on ne peut eſpérer des ſons. Ils font donc leur cours ſans bruit.

Outre cela, il y a huit Sphéres inférieures, (*a*) qui tournent de la même maniere vers l'aurore. Elles vont au-devant les unes des autres, ſans ſe choquer ni ſe fraper; mais elles marchent par un ordre certain & par des mouvements fixes dans le même chemin. Elles ſe trouvent conduites par une douce circulation & entraînées tacitement & dans le ſilence, comme une danſe, dont les acteurs ne s'entrechoquent point.

Le

(*a*) Le Ciel des Etoiles, & les ſept Planettes.

Le ſeul premier mobile, comme il a déja été dit, décrit un cours contraire à celui des aſtres, ſans cependant faire aucun bruit ni rendre aucun ſon, puiſqu'il n'y a aucun air dans les régions Ethérées, & que d'ailleurs la ſuperficie des Sphéres eſt très-unie, ce qui fait qu'ils roûlent avec célérité & vîteſſe, ſans être arrêtez par aucune inégalité, & leurs extrêmitez ne ſe rencontrent qu'avec un atouchement délicat; ce qui, par conſéquent, n'eſt qu'un mouvement ſilentieux.

Les Anciens ont donc mal-à-propos penſé que le mouvement des Sphéres formoit une harmonie qui ne nous étoit pas ſenſible, parce qu'elle ſurpaſſoit les ſenſations de nos oreilles; de la même maniére qu'ils ont prétendu que la chute des eaux du Nil ne s'entend pas quand on eſt proche de ſes Cataractes, & qu'elle fait un bruit épouvantable à un certain éloignement. Il eſt ſûr que ce ſont-là des fauſſetez; cette raiſon eſt abſolument vaine; car pourquoi s'imaginer qu'il y a du ſon dans les Cieux, ſi jamais perſonne ne l'a entendu? Il eſt même honteux d'avancer ce qui ne peut ſe démontrer & dont on peut donner une négative irréfutable.

Jamais on ne doit avancer des nouveautez qu'on ne ſoit prêt d'en établir la vérité, & les paroles, qui ſont deſtituées de raiſon, ne méritent aucune croyance.

Examinons maintenant ſi le Ciel eſt rond; car la figure Sphérique eſt la plus parfaite, par la raiſon qu'elle n'a en ſoi ni commencement ni fin; parce que d'ailleurs elle a plus de capacité, de ſimplicité, de beauté, & qu'elle eſt la plus facilement ſuſceptible de mouvement, ſur-tout vers le milieu; car l'Ether tourne autour de la terre, qui eſt au centre du monde.

Une figure auſſi parfaite que l'Orbiculaire, convient donc au Ciel, au ſoleil, à la lune, & à tous les aſtres en général, quoique l'ignorance téméraire des

re des Peintres nous les dépeignent autrement. (*a*)

Il ne faut pas à preſent s'imaginer que les étoiles ſoient de la plus épaiſſe matiére de l'Univers, parce que chacune d'elles eſt compoſée d'une eſpéce qui lui eſt propre, diſtinguée du Ciel par une différence totale; car elles ſont auſſi peu ſemblables, que le cormier l'eſt à l'orme, le poirier au cériſier, l'embryon enfin à l'homme acompli. Différentes couleurs nous en marquent les différences; leurs vertus & leurs clartez différent infiniment auſſi: chaque étoile a ſa puiſſance qui lui eſt propre, & chacune d'elles a auſſi une nature différente. Il ne faut donc regarder le Ciel que comme la demeure convenable aux étoiles, & non pas comme la ſubſtance & la matiére qui les compoſe.

Quelle vertu peut-on atribuër au Ciel? Aſſûrément toute la force eſt dans les aſtres; ce ſont eux qui gouvernent toute la terre & qui changent la face de la nature: ils forment les Créations ſur la terre & ont le gouvernement de toutes choſes; l'Aſtronomie l'enſeigne, & la plus commune opinion le fait croire. Car non-ſeulement le Ciel différe des étoiles, par ſa condenſation & ſa raréfaction, mais il différe encore d'elles par ſes aparences, ſa nature & ſa vertu.

Il faut à preſent examiner la quantité des aſtres; ſi leurs mouvements ſont éternels, s'ils ſont fixes en une place, ſelon l'ancien ſentiment de Platon; s'ils ſont deſerts, ou s'ils ſont habitez; ſi tous les aſtres ſont d'une grandeur égale; car on doit préſumer qu'il y en a une infinité de petits qui ne ſont pas perceptibles à la vûë. Il y en a auſſi de fort grands, mais en très-petit nombre, qui ſont placez de côté & d'autre dans le Ciel, qui rendent une lumiére conſidérable, dont les Aſtronômes ont fait différentes

(*a*) Le Poëte critique ici les Peintres, qui dépeignent le Soleil, comme un homme dans un Char, traîné par quatre chevaux, Pyrhois, Eoüs, Ethon & Phlégon.

rentes figures & ont dépeint l'immenſe Ether d'une infinité de Signes.

Parmi ces aſtres du premier ordre, il y en a de ſi grands, qu'ils ſurpaſſent par leur étenduë la maſſe de la terre & de la mer, comme cela nous eſt prouvé par l'Aſtronomie & par l'éclipſe du Soleil, qui nous démontre évidemment combien grande eſt la lune, puiſqu'elle eſt capable d'obſcurcir le Soleil, quoiqu'ils nous paroiſſent petits, atendu leur immenſe éloignement; car la perſpective, nous enſeigne que plus une choſe eſt éloignée & plus elle diminuë & trompe les yeux des ſpectateurs. A l'égard des étoiles fixes, elles roulent ſur leur propre axe, ſelon le ſentiment de Platon, ce qui les fait paroître étincelantes.

Ce n'eſt donc pas leur éloignement, comme quelques-uns l'ont prétendu, qui cauſe leur tremblante lumiére. Cette raiſon eſt puérile, & n'a nul fondement; car ce n'eſt pas l'éloignement qui fait étinceler un objet lumineux; au contraire, il l'obſcurcit.

Il n'y a d'ailleurs que le mouvement, qui, en fortifiant l'action de la lumiére, forme l'étincellement. C'eſt encore ce mouvement, dont nous avons parlé, qui fait la circulation des aſtres avec le Soleil; Saturne, Jupiter, Mars, la Lune, Mercure & Vénus, ne ſe meuvent pas de la même façon; mais ils ſe tiennent aux Epicicles; ce qui fait que Saturne, Jupiter & Mars n'étincellent pas comme le Soleil, quoiqu'ils ſoient beaucoup plus élevez & plus éloignez, & qu'ils ſoient près des étoiles fixes: la raiſon eſt que leur mouvement n'eſt pas pareil à celui du Soleil; mais qu'ils ſont, au contraire, conduits par les Epicicles.

Quelqu'un peut objecter que le Soleil n'étincelle pas. Pour détruire cette objection, il ne faut que le regarder le matin quand il ſe leve, ou que le ſoir il ſe plonge dans les eaux, qui ſont les deux tems où l'on peut fixer ſur lui ſes regards; on s'aperçoit qu'il

roule

roule ſur ſon axe & qu'il étincelle. L'on doit donc ceſſer d'être étonné de voir les aſtres faire un pareil mouvement.

On doit être infiniment plus ſurpris que des corps répandus dans un Ciel auſſi immenſe ſoient entraînez, par un cours ſi rapide, qu'il ſurpaſſe en vîteſſe les oyſeaux, les vents & la foudre; d'où il faut conclure que le Souverain Créateur de l'Univers a diſtingué ſes ouvrages admirables de deux maniéres; par le mouvement & par le repos.

C'eſt au centre de la terre que paroît être placé le repos; tout le reſte eſt ſuſceptible de mouvement. L'eau coule, l'air & le feu ſont dans une agitation perpétuelle; mais c'eſt ſur-tout dans le Ciel qu'eſt le mouvement le plus violent.

Plus une Sphére eſt élevée, & plus ſon cours & ſon agitation ſont rapides, & plus elle parcourt le Monde avec vîteſſe. (*a*) Le premier mobile enfin a le plus de vîteſſe. On doit regarder, comme mouvement le plus violent, celui qui parcourt le plus grand eſpace en moins de tems.

Ce premier mobile parcoureroit l'Univers en un clin d'œil, ſi les Sphéres qu'il contient en ſoi, n'arrêtoient ſon cours & ſa vîteſſe; ſans quoi il entraîneroit avec lui la terre & l'Ocean. Aucun animal n'y pourroit ſubſiſter.

Quel ſujet d'admiration! Et qui eſt-ce qui ne doit pas frémir de reſpect, de voir s'agiter une ſi grande maſſe en ſi peu de tems? De lui voir fournir une carriere ſi étenduë, recommencer ſa courſe après

(*a*) Un Auteur très-grave, Mr. de la Bruyére, avance qu'un animal, qui ſeroit aſſez vîte pour faire 25. lieuës par heure, ſeroit vingt-cinq mille ans à faire le tour que le Soleil décrit en vingt-quatre heures. Supoſons, pour un inſtant, que le Soleil tourne autour de la terre, de laquelle il eſt éloigné de trente millions de lieuës: c'eſt cent quatre-vingt millions neuf mille lieuës qu'il faut qu'il faſſe en vingt-quatre heures, y compris les trois mille lieuës d'épaiſſeur du diamétre de la terre.

après l'avoir achevée, ne ceſſer jamais de ſe mouvoir, & ſans aucune difficulté ? C'eſt ce qui a fait croire, à certaines gens, que les aſtres étoient conduits par des Divinitez, dont chacune d'elles avoit l'intendance d'un Globe particulier, & qu'ils aſſujétiſſoient les Dieux, comme des eſclaves, employez à tourner la meule d'un moulin, ſans avoir de relâche, pour conduire jour & nuit ces maſſes effroyables. Aſſûrément c'eſt avoir des idées baſſes de la félicité des Dieux, que de penſer de la ſorte. Ce ſont-là des rêveries & des penſées vaines, de ceux qui cherchent à ſe diſtinguer du commun des hommes par leurs ſentiments.

O monde inſenſé ! combien ne produiſez-vous pas de gens bizarres, & qui ſe plaiſent à paſſer pour ſçavants par des ſentiments particuliers ? Pourquoi faut-il être en garde contre certaines gens, qui n'ont d'autre mérite qu'une réputation mal aquiſe, & d'autre renommée que la vaine qualité d'auteurs de volumes immenſes ?

Souvent les plus grands hommes ſe ſont rendus garants des choſes les plus fauſſes, parce que la prudence la plus conſommée ne nous met pas à l'abri de l'erreur.

C'eſt à la ſeule raiſon qu'il faut avoir recours ; c'eſt elle ſeule qui doit nous perſuader dans les choſes douteuſes, & non pas les diſcours des hommes, qui ſouvent ſont trompeurs. Quelle raiſon en effet peut nous perſuader que des Dieux ſoient les moteurs du Ciel & des étoiles ? N'eſt-il pas plus naturel que les aſtres conſervent en eux cette vertu motrice qu'ils ont une fois reçûë du Créateur ?

Quel honneur, quel gain & quel plaiſir réſulteroit-il pour les Dieux, d'être ſans ceſſe ocupez à conduire les Globes Céleſtes, & fournir les commoditez de la vie à des hommes inſenſez ? D'être ocupez à conduire des bêtes féroces, de vils troupeaux, des oyſeaux, ou des poiſſons ? En bonne

foi,

foi, convient-il à des maîtres de ſervir leurs eſclaves? Et peut-on condamner des Divinitez à un ſi humiliant eſclavage, afin de fournir des pâturages aux animaux & des nourritures aux mortels dépravez ? N'eſt-il pas plus naturel d'atribuër aux Dieux une liberté entiére & de les laiſſer libres de faire tout ce qui leur plaît ? Pourquoi leur donner d'auſſi dures entraves & les aſſujétir dans le même lieu ; ſemblables à des potiers de terre, qui ne quitent pas le vaſe qu'ils travaillent ou la roüe qu'ils tournent ? Peut-on les croire ſans ceſſe ocupez à ſoûtenir le monde, comme l'échalas l'eſt à ſoûtenir la Vigne ? Au lieu de les abandonner aux délices d'un innocent loiſir ; peut-on leur atribuër une pareille ocupation ? Peut-on croire qu'elle les flâte : & ces roüës éternelles qu'on leur fait tourner, ſont-elles capables de borner agréablement leurs Céleſtes idées ?

On peut dire que c'eſt-là un ſentiment d'hommes ſages bien digne de remarque ; mais malheureuſement la raiſon le combat & le détruit manifeſtement.

Rien n'eſt éternel par ſoi-même, que le Souverain Créateur de l'Univers, & après lui, la nature des choſes qu'il a créées, par une loi immuable ; après les avoir tirées des abîmes du néant, elles ſubſiſtent dans le même ordre qu'il l'a ordonné, quand il a jetté les fondements du monde.

L'eau ſera toûjours liquide, le feu brûlant, la terre ſtable & ſolide, & l'air mobile ; le Ciel doit toûjours tourner en conſéquence de ſa volonté ; les herbes auront toûjours les mêmes formes & les mêmes vertus qui leur furent atribuées ; les arbres, les animaux enfin ſeront les mêmes dans tous les tems.

Juſqu'à preſent a-t'on vû changer l'ordre de la nature ? Non, la volonté Divine fut toûjours immuable. C'eſt pourquoi, ſi le mouvement du Ciel eſt éternel, il faut qu'il ſoit naturel, comme celui des choſes peſantes & legéres. Ce qui eſt émané de la nature n'eſt pas ſujet à deſtruction.

S'il

S'il y avoit un autre moteur, il faudroit qu'il ſe repoſât quelquefois ; car tout ce qui eſt violent ne peut être d'une éternelle durée. Peut-on conclure que la nature des choſes peſantes & legéres ſoit plus puiſſante que celle des Cieux & des aſtres ? Et ne doit-on pas inférer que les derniers poſſédent en eux le principe du mouvement plûtôt que les premiers ? Ne peuvent-ils enfin ſe mouvoir, ſans reçevoir leur agitation de la part des Divinitez ? Il faudroit donc imaginer que le feu & la terre ſont plus nobles que les régions de l'Ether, puiſque le feu a ſon mouvement ſans ſecours étranger, & que ces éléments tendent par eux-mêmes & ſe preſſent d'arriver, l'un de la circonférence au centre, & l'autre du centre à la circonférence.

Il faut donc croire que les corps Céleſtes ſe meuvent par eux-mêmes & par leur propre configuration, auſſi-bien que la terre & le feu ; car la nature eſt plus puiſſante que tel autre principe de mouvement qu'on puiſſe imaginer.

Il n'eſt que Dieu ſeul qui l'emporte ſur la nature; il n'eſt enfin que lui qui ſoit meilleur & plus grand dans le vaſte Univers.

La nature n'eſt autre choſe que la loi, impoſée par le Tout-puiſſant & le ſouverain Pere de toutes choſes, qu'il a impoſée depuis l'origine du monde & qui doit durer inviolablement juſqu'à la conſommation des ſiécles.

Dieu a placé cette loi dans la forme des choſes, de façon, que quand la forme donne l'Eſtre aux choſes, cette forme éxécute les ordres de Dieu, ſans pouvoir s'écarter de ſa loi primordiale ; car les formes engendrent les choſes, telles qu'étoient les formes primitives émanées de la main du Tout-puiſſant.

Voilà ce qu'on peut proprement apeller la nature, qui l'emporte par ſon excellence ſur la forme & ſur la matiére ; car forme & matiére ſont les principes de toutes choſes ; les cauſes premiéres & les

agents néceſſaires à tous les compoſez mixtes ; & non pas la nature, qui n'eſt qu'un nom chimérique & ſans fondement.

Mais il me paroît qu'en voilà aſſez ſur ce ſujet ; éxaminons à preſent ſi les régions heureuſes du Ciel ſont deſertes ou habitées ? Le Ciel étant auſſi grand, d'une beauté ſi éclatante, tout brillant de tant d'aſtres, compoſez d'une matiére ſi noble ; ſeroit-il naturel, dis-je, que le Ciel fut inhabité, tandis que la terre & la mer ſont peuplez d'habitans innombrables ? La terre eſt-elle un lieu plus agréable, égale-t'elle les beautez, la grandeur & l'excellence de l'Olympe ? Quelle pourroit être la cauſe que la terre auroit tant de citoyens & de tant de différentes formes, pendant que l'Ether ſeroit inhabité ?

Y auroit-il de la prudence à un grand Roi de bâtir un Palais d'une immenſe ſtructure, de l'orner du marbre le plus rare, de l'enrichir d'or, de faire que les dedans & les dehors fuſſent l'objet de l'admiration, pour ne pas vouloir qu'un ſi ſuperbe édifice fut habité ; mais qu'au contraire, il n'y eut que les écuries & les étables d'ocupées ?

Ne peut-on pas apliquer à la terre cette comparaiſon, puiſqu'elle eſt remplie d'ordures, de pouſſiére, de fange, de fumier, d'oſſements d'animaux, de chairs putréfiées & de tous les excréments des brutes ? Qui pourroit, en un mot, décrire les choſes impures & ſoüillées que la terre & la mer renferment dans leur ſein ? Qu'on y joigne les pluyes, les broüillards, les nuées, les vents & les implacables tempêtes, qui boulverſent les mers, qui ébranlent la terre, juſques dans ſes fondements, & mettent l'air dans une agitation effroyable. Malgré ces infirmitez, la terre eſt peuplée d'animaux, d'eſpéces innombrables ; & l'on peut après cela imaginer le Ciel inhabité ?

O Ciel, vous ſeriez dépourvû d'habitans ! Non, cela n'eſt pas poſſible : il eſt plus naturel d'imagi-

ner

ner du vuide dans le cerveau de ceux qui ont des imaginations ſi creuſes. L'Ether a ſes citoyens, & les aſtres ſont les villes du Ciel & la demeure des Dieux : c'eſt-là que ſont les vrais peuples, les véritables Rois ; c'eſt-là qu'eſt, en un mot, le ſéjour de la vérité : en ces bas lieux, au contraire, il n'y a que les ombres des choſes, leurs images & d'affreux ſimulacres, que le tems détruit, ſoüille & diſſout, & que la mort enfin anéantit.

C'eſt aux Cieux qu'habitent les véritables bienheureux, les immortels & les vrais ſages.

Les malheureux, les mortels, & les inſenſez, peuplent la terre. Dans l'Olympe, eſt la paix, la lumiére & la ſouveraine volupté. La terre eſt troublée par une guerre continuë, par des ténèbres, & par des douleurs de toute eſpéce. Qu'on ceſſe donc de loüer la terre, d'être atachè à cette vie mortelle, & qu'on ceſſe de préférer cette étable de brutes aux Mânoirs Céleſtes. Il ne faut donc plus douter que l'Ether ne ſoit plus dur que le diamant & ne ſoit habité?

Mais comment, dira-t'on, les Céleſtes habitans peuvent-ils y demeurer? De quelle façon peuvent-ils ſe tranſporter de côté & d'autre dans ces vaſtes régions ? Peut-on labourer ou enſemencer le Ciel ? De quelle façon faire croître les dons de Cérès & de Bachus, & les autres fruits néceſſaires aux uſages de la vie ? Ces objections ſont frivoles & dignes d'être tournées en ridicule ; car quoi que l'Ether ſoit d'une éxacte ſolidité, il ne laiſſe pas d'être porreux, & peut facilement être cultivé. Je ne vois rien qui s'opoſe à la poſſibilité du tranſport des Divinitez, d'un côté & d'autre. Puiſque ces Intelligences ont reçû du Créateur du monde des corps très-déliez & très-imperceptibles, ils n'ont beſoin d'aucune ouverture pour paſſer ; les murs les plus épais, les marbres les plus ſolides, ne leur ſont pas impénétrables, tant leur compoſition eſt atamée.

Ne voit-on pas les poiſſons habiter ſous les eaux ?

Les grenoüilles dans le limon ; les ſalamandres dans le feu ; les caméléons dans l'air, & les cigales vivre de roſée ? Croiroit-on ces merveilles, ſans les avoir vûës ?

Combien eſt-il de choſes que nous croyons ne pouvoir être, dont l'expérience nous juſtifie l'éxiſtence ? Pourquoi, par conſéquent, Dieu n'auroit-il pas pû créer de pareils habitants des Cieux, & les conſtituër de façon, qu'ils peuvent habiter l'Ether, ſans avoir beſoin de nourriture ?

Si Dieu a pû le faire, certainement il l'a voulu ; car il eſt de la grandeur de ſa Toute-puiſſance d'avoir peuplé des demeures ſi vaſtes, qui ſans cela auroient été inutiles & ſuperfluës. Eſt-il beſoin d'ailleurs que les Intelligences ſe préparent des aliments par leur labourage ? Leurs corps, étant immortels, n'ont pas beſoin de reſtauration.

Les nourritures ne ſont indiſpenſables, que parce qu'elles rétabliſſent le dépériſſement des corps corruptibles. Les Dieux ne ſont tourmentez ni par la faim, ni par la ſoif ; la pauvreté leur eſt inconnuë. Rien n'eſt mortel au-deſſus de la Sphére de la lune : Dieu n'a réſervé tout ces maux que pour la terre : il l'a renfermée dans le milieu du monde, afin qu'elle ne pût ſoüiller la ſérénité du Ciel.

Ces immortels joüiſſent d'une félicité inaltérable ; ils ſe deſaltérent de nectar, & ſe nourriſſent dans des champs d'ambroſie, dont les plaines du Ciel ſont de tous côtez remplies.

Il y a outre cela des degrez de félicité pour ces ſpirituels habitans ; leur condition eſt plus heureuſe, à proportion de leur élévation vers l'Ether.

Examinons maintenant quelles ſont les taches qui nous paroiſſent dans la lune, ſur leſquelles les avis ſont ſi partagez. Il faut d'abord établir pour principe que rien dans le Ciel n'eſt lumineux que le ſoleil ; toutes les étoiles empruntent de lui leur lumiére, auſſi-bien que la lune, qui eſt la derniere des étoiles,

étoiles, & qui ocupe les plus bas lieux & plus prochains de la terre : il faut par conſéquent qu'elle ſoit plus opâque, moins diaphane & moins lumineuſe. De-là vient que ſes parties ne ſont pas également blanches, également ſerrées, unies & lumineuſes ; ce qui fait que la lune ne brille pas dans ſa totalité & paroît remplie de taches ; car les parties blanches, ſerrées & pôlies, reçoivent la réfraction du ſoleil, quand il eſt aux Antipodes, & les autres parties les plus craſſes ne ſont pas ſuſceptibles de lumiére : la lune luit donc ; mais pendant une partie de ſon cours, elle paroît ſous la forme d'une nuée blanche qui a des taches.

C'eſt ainſi que les vers luiſants rendent leur nocturne lueur, & perdent, au retour du jour, la foible lumiére dont ils étoient ornez : ils repreſentent alors leur couleur véritable & perdent le faux éclat que les ombres de la nuit leur avoient facilité. En effet, la vérité ne craint pas le plus grand jour ; le menſonge, au contraire, ſe plaît dans les ténèbres.

Examinons à preſent ſi le Ciel a ſubſiſté de toute éternité ; s'il a eu un commencement & s'il doit finir un jour. (*a*) Cette matiére a fait le ſujet de la diſpute des plus grands Philoſophes : les uns & les autres ſont d'avis opoſez, & leurs opinions différent totalement, ce qui prouve la difficulté qui ſe rencontre à réſoudre une choſe ſi douteuſe & ſi difficile ; car la vérité ſe cache dans la caverne la plus obſcure.

Il y a eu des Philoſophes qui ont crû que le monde avoit été formé d'un principe, qu'il avoit eu un commencement & qu'il avoit été autrefois compoſé d'une matiére éternelle, par la ſouveraine puiſſance de Dieu. Ils prétendent auſſi que Dieu, & cette matiére, avoient éxiſté de toute éternité, & que c'eſt par conſéquent d'eux que procédent toutes les créatures.

D'autres

(*a*) Qu'on liſe le Traité des Pre'adamites de Peyre're. Ce Livre, quoiqu'univerſellement condamné, eſt aſſez curieux.

D'autres ſont d'un avis contraire : ces derniers eſtiment que le monde a été créé de rien, qu'aucune matiére n'a précédé ſa création & n'eſt entrée dans ſa compoſition : ils croyent en outre que tout a été créé par le Verbe & l'ordre de Dieu.

D'autres enfin, apuyez de raiſons qu'ils aléguent, prétendent que le monde a ſubſiſté de tout tems, tel qu'il eſt, & qu'il doit ſubſiſter éternellement le même. Examinons maintenant quel eſt le meilleur de ces ſentiments.

Le mien ſeroit de croire que le monde a été, eſt, & ſera éternellement ce qu'il eſt. Si je n'étois pas arrêté par la Religion des Chrétiens, & par celle des Juifs, ſectateurs des Préceptes de Moyſe ; car enfin pourquoi le monde n'auroit-il pas ſubſiſté de toute éternité ; ſeroit-ce parce que Dieu ne l'auroit pû ou ſçû créer de toute éternité, & qu'il ſeroit devenu plus habile dans un tems que dans l'autre ? Seroit-ce parce qu'il ne l'auroit pû faire, ou qu'il ne l'auroit pas voulu ? S'il ne l'a pû ni voulu dans un tems, il n'a dû le pouvoir ni le vouloir dans un autre, n'y ayant point de ſucceſſions dans Dieu.

S'il n'étoit pas juſte ni utile que le monde fût fait dans un tems, il n'a pas dû l'être dans un autre. Pourquoi donc le monde a-t'il été créé ? Si, au contraire, il étoit utile & convenable que le monde fût créé ; pourquoi Dieu atendoit-il ſi tard à le faire ? Car à peine compte-t'on depuis Adam huit mille ans. Pourquoi l'âge du monde eſt-il ſi court, en comparaiſon de l'éternité ?

Outre ce, quelle raiſon a pû déterminer Dieu à créer ce monde ? Avoit-il beſoin de cette création ? auquel cas il n'a pû le créer aſſez-tôt, ſans quoi il auroit ſouffert une privation : s'il n'en a pas eu beſoin ; pourquoi donc l'a-t'il fait ? L'auroit-il créé inutilement ? Dieu ne ſçauroit rien faire d'inutile ; on ne ſçauroit l'imaginer ſans être inſenſé. Il y a donc eu quelque cauſe de cette création ? Mais qu'elle

qu'elle eſt-elle ? C'eſt ſans doute ſa grande bonté, & ſa puiſſance infinie, qui l'ont engagé à ne pas tenir tant de belles choſes renfermées en lui-même & à les faire paroître répanduës, ocupant l'immenſité du vuide.

Ce ſeroit en vain qu'on regarderoit comme bonne, & comme puiſſante, une perſonne de laquelle il ne réſulteroit rien de grand & de beau : ſi donc Dieu a toûjours été puiſſant & bon ; pourquoi n'a-t'il pas voulu de tous tems créér le monde ? & pourquoi a-t'il différé tant d'années ? Il n'y a aucune raiſon reçevable, aucune fiction provenante de l'eſprit le plus rafiné qui puiſſe prévaloir à cette vérité.

Si l'on peut ſe fier aux raiſonnements humains ; il faut croire que le monde eſt éternel, qu'il n'a jamais eu de commencement & qu'il n'aura jamais de fin. Mais, dira-t'on, Dieu a révélé ces faits à Moyſe. Nous devons les croire ; je l'avouë ; la raiſon en pareil cas doit ſe ſoumettre à la foi ; c'eſt un eſclavage qu'elle doit ſubir ; car Dieu ne trompe pas, & n'eſt pas capable de ſe tromper, ſi jamais il a daigné révéler ſes ſecrets à quelque mortel.

C'eſt donc une puérilité que de croire qu'il y ait eu une matiére éternelle ni un cahos : car pourquoi Dieu auroit-il laiſſé cette matiére inutile & ſi long-tems informe, s'il a pû créér le Monde de tout tems ? C'eſt en vain qu'on différe à opérer une choſe quand elle ſe peut faire ſur l'heure.

Ceux qui penſent que le monde a été de toute éternité ; qu'il n'a jamais été fait ni créé par perſonne ; qu'il a ſubſiſté par lui-même avant les ſiécles, & qu'il n'aura jamais de fin, ſe trompent aſſûrément ; la raiſon même contrarie ce ſentiment : car il ne peut pas y avoir deux choſes parfaites au ſouverain degré : ces deux principes ne pourroient être d'acord & ſe feroient une guerre éternelle ; on verroit en ce cas ceſſer l'admirable harmonie qui régne dans l'Univers.

Un

Un ſeul principe doit éxiſter, qui préſide à toutes choſes. S'il eſt le premier, il eſt indiſpenſablement la cauſe de toutes les autres choſes; il devient le principe efficient, & ce qui le ſuit n'eſt que l'effet. Il faut donc inférer que Dieu a créé le monde éternel de rien; en voici la raiſon: la bonté & la puiſſance de Dieu ſont éternelles, par conſéquent ſa volonté eſt éternelle auſſi: il a donc dû toûjours vouloir créér le monde? En poſant ce principe, qui paroît raiſonnable, on ne peut plus douter que le monde n'ait ſubſiſté de tout tems, dans l'ordre admirable où l'a mis le ſouverain & l'adorable Ouvrier à qui il doit ſa création.

Il en eſt du monde, par raport à Dieu, comme du ſoleil par raport à la lumiére: ſi l'on acorde au ſoleil l'éternité, il faut auſſi l'acorder à la lumiére qui eſt ſon effet: le monde eſt de même l'effet dont Dieu eſt la cauſe.

Paſſons à preſent aux éléments, qui émanent du Ciel par degrez, & tâchons d'en parler avec toute la dignité que requiert une pareille matiére. Quelques Philoſophes ont prétendu qu'il y avoit une région de Feu (*a*) ſous le Ciel, qui étoit contiguë & immédiate à

(*a*) J'ai vû peu de Philoſophes parler avec plus de dignité des Eléments que Cornélius Agrippa. Voici comme s'en explique cet Auteur, dans ſa PHILOSOPHIE OCULTE, *Tom. I. Pag. 7. Edition de la Haye 1727.*

„ Chaque Élément a deux qualitez ſpécifiques, dont la „ premiere lui eſt propre & inſéparable; & l'autre, com- „ me moyenne entre deux, convient avec la ſuivante; car „ le feu eſt chaud & ſec, la terre eſt ſéche & froide, l'eau „ eſt froide & humide, & l'air eſt humide & chaud; & „ c'eſt par deux qualitez opoſées que les Eléments ſont „ contraires entr'eux, comme le feu à l'eau, & la terre „ à l'air.

„ Les Eléments ont encore une autre eſpéce d'opoſition „ entr'eux. Quelques-uns ſont peſants, comme la terre & „ l'eau; & d'autres ſont legers, comme l'air & le feu; la „ terre eſt la ſeule immobile, & les trois autres mobiles. „ Les Stoïciens apellent la terre & l'eau, *Eléments paſſifs*; „ & l'air & le feu, *actifs*.

„ Platon

te à la Sphére de la lune; que ce feu ne rendoit pas de lumiére, qu'il étoit cependant capable d'aduſtion & d'une chaleur étonnante.

La

„ Platon donne trois qualitez à chaque Elément ; à la „ terre, *l'obſcurité*, *l'épaiſſeur*, & *le repos* ; & au feu, *la clar-* „ *té*, *la pénétration*, *la raréfaction*, & *le mouvement*. C'eſt en „ cela que le feu & la terre ſont contraires ; mais les deux „ autres Eléments, comme l'air & l'eau, empruntent de la „ terre & du feu leurs qualitez. Deſorte que l'air prend „ deux qualitez du feu ; *la raréfaction*, & *le mouvement* ; & „ une de la terre ; ſçavoir, *l'obſcurité*.

„ Au contraire, l'eau en prend deux de la terre, *l'ob-* „ *ſcurité*, & *l'épaiſſeur* ; & une du feu ; ſçavoir, *le mou-* „ *vement* ; mais le feu eſt deux fois plus raréfié que l'air, „ trois fois plus mobile, & quatre fois plus actif : l'air eſt „ deux fois plus actif que l'eau ; trois fois plus raréfié, & „ quatre fois plus mobile.

„ Enſuite l'eau eſt deux fois plus active que la terre, „ trois fois plus raréfié, & quatre fois plus mobile ; ainſi „ le feu a le même raport avec l'air, que l'air avec l'eau, „ & l'eau avec la terre ; & réciproquement la terre avec „ l'eau, & l'eau avec l'air ; & enfin l'air avec le feu.

„ Chacun de ces Eléments a trois différentes qualitez, „ faiſant entr'eux quatre le nombre de douze qualitez ; & „ paſſant par le nombre de ſept à celui de dix, l'on parvient „ à cette ſuprême unité, d'où dépendent toutes les vertus.

Le même Auteur pourſuit, Chap. V. „ Pour l'opération „ de toutes ſortes de merveilleux effets, Hermès dit que le „ feu & la terre ſuffiſent : *Ignis & Azoth tibi ſufficiunt.* La „ terre eſt paſſive, & le feu eſt actif. Le feu, dit Dionyſius, paroît clairement ſur toutes choſes & en toutes „ choſes, & il eſt cependant tout enſemble caché & in- „ connu, quand il éxiſte par lui-même, & ſans le mêlange „ de la matiére combuſtible, ſur laquelle il fait paroître „ ſon action : il eſt immenſe & indiviſible, diſpoſé de ſoi- „ même à ſa propre action mobile ; & ſe communiquant „ d'une certaine maniére à tout ce qui s'aproche de lui, il „ renouvelle les forces & conſerve la nature ; il eſt illumi- „ natif, incompréhenſible, par l'éclat différent qui l'envi- „ ronne & dont il eſt couvert ; il eſt clair, diviſé, s'élé- „ vant & ſe portant en haut, montant en pointe ; élevé, „ ſans aucune diminution, mouvant toûjours, dès qu'une „ fois il eſt mû. Il comprend les autres Eléments, étant in-

„ com-

La raiſon nous engage à croire ce ſentiment, attendu que nous voyons pendant la nuit, dans le beau tems, voltiger des flambeaux, & qu'on aperçoit des

---

„ compréhenſible, ſans avoir beſoin d'aucun d'eux, croiſ-
„ ſant imperceptiblement de ſoi-même, & faiſant paroître
„ ſa grandeur aux objets auxquels il ſe communique. Il eſt
„ actif, puiſſant, preſent, inviſiblement à toutes choſes.
„ Il ne veut pas être négligé, réduiſant ſubitement la ma-
„ tiére, comme par une eſpéce de vangeance, généra-
„ ment & proprement, à un uſage naturel, impalpable,
„ ſans diminution, quoiqu'il ſe communique libéralement à
„ toutes ſortes de ſujets.

„ Le feu, dit Pline, eſt une portion des choſes naturel-
„ les, qui eſt immenſe & d'une activité infinie, & dont il
„ n'eſt pas aiſé de dire, s'il eſt plus fécond à produire que
„ puiſſant à détruire.

„ Le feu eſt d'un genre particulier, pénétrant par tout,
„ comme diſent les Pithagoriciens, ſe dilatant en haut
„ vers le Ciel, éclairant, mais reſſerré en bas, ténébreux
„ & mortifiant, conſervant au milieu une partie de cha-
„ cune de ſes propriétez. Le feu eſt donc le ſeul de ſon eſ-
„ péce, agiſſant différemment ſur le ſujet auquel il s'ata-
„ che, & ſe diſtribuant auſſi différemment ſur le ſujet au-
„ quel il adhére?

„ Il ſe trouve dans tous les Eſtres. Dans les pierres, d'un
„ coup d'acier on l'en fait ſortir. Dans la terre, qui fume
„ en la foüillant. Dans l'eau, puiſqu'il échauffe les fontai-
„ nes & les puits. Dans l'air, que nous voyons s'embraſer.
„ Les animaux, & tout ce qui a vie enfin, s'en nourriſſent
„ & ne ſubſiſtent que par le feu qu'ils renferment.

„ Le feu élémentaire conſomme tout, par ſon ardeur, &
„ rend tout ſtérile par ſon obſcurité; mais le feu Céleſte
„ & luiſant chaſſe les eſprits ténébreux; ce qui fait auſſi nô-
„ feu, ayant la reſſemblance & la portée de cette lumiére
„ ſupérieure, & de celui qui dit; *Je ſuis la Lumiere du Mon-*
„ *de*, qui eſt le vrai feu, Pere des Lumiéres, dont nous
„ avons reçû toutes bonnes choſes, qui eſt venu répandre
„ l'éclat de ſon feu, & l'a communiqué, premiérement
„ au Soleil & aux autres Corps Céleſtes, l'influant de
„ ſa capacité & de ſes propriétez, par des inſtruments
„ moyens à nôtre feu.

„ Ainſi, de même que les eſprits des ténèbres, ſont plus
„ forts dans les ténèbres mêmes; de même les bons eſprits,

„ qui

des flâmes qui ſe répandent dans le liquide de l'air, qui reſſemblent à des aſtres qui tombent du Ciel ; ce qui ne provient que de ce que des fumées & des vapeurs délicates s'élevent au-deſſus des airs & ſont embraſées par le feu qui leur eſt ſupérieur.

Il faut ſçavoir qu'il y a deux ſortes de vapeurs, dont une eſt legére, ſéche & très-ſuſceptible d'inflâmation, ce qui forme ces feux volants dans l'immenſité du vuide de l'air; l'autre vapeur eſt plus froide, plus peſante & plus craſſe ; c'eſt de cette derniere que proviennent les nuées, les broüillards, les pluyes, les néges, les foudres, les vents, les tonnerres, la roſée, la grêle, & les gelées blanches : or s'il n'y avoit pas du feu ſous le Ciel, cette vapeur ne pourroit y monter ni paroître étincelante dans les ombres de la nuit ; outre que le feu ayant plus de legéreté que l'air, doit par conſéquent ocuper une place plus élevée : il doit donc être placé ſous le Ciel, & doit être voiſin de l'Orbe de la lune.

Au-deſſous, immédiatement, eſt l'air, (*a*) qui participe

,, qui ſont les Anges de lumiere, deviennent plus forts par ,, la lumiére, non-ſeulement Divine, Solaire & Céleſte ; ,, mais encore de celle du feu qui eſt chez nous.

C'eſt par cette raiſon, que les premiers Auteurs des Religions & des cérémonies, ont ordonné de ne point faire d'Oraiſons, de Pſalmodies, ni aucunes cérémonies, qu'après avoir allumé des Cierges, (c'eſt auſſi pourquoi Pithagore a dit qu'il ne faloit point parler de Dieu, ſans avoir de la lumiére) & qu'ils ont voulu qu on tint des Cierges & des feux allumez auprès des corps morts, pour chaſſer les eſprits malins ; & ils ont prétendu qu'on ne pouvoit les éloigner & les faire retirer dans la terre, que par des cérémonies Myſtérieuſes : & le Tout-puiſſant même vouloit, dans l'ancienne Loi, que tous les Sacrifices qu'on lui faiſoit, lui fuſſent offerts par le feu, & qu'il brulat toûjours ſur l'Autel: ce que les Veſtales faiſoient auſſi ordinairement chez les Romains. Elles le conſervoient & le gardoient continuellement, ſous peine d'être enterrées vives.

(*a*) Voyons ce que dit le même Auteur ſur cet Elément, Pag. 16.

,, L'air

cipe à le chaleur de la région Ethérée. La partie mitoyenne de l'air eſt froide ; c'eſt-là que les nuées ſe raſſemblent, que les foudres s'embraſent avec un bruit éclatant & cauſent une détonation effrayante ; les vents ſecouënt les nuées, avec des efforts qui les briſent, les diſperſent & les diſſipent à la fin.

La partie la plus baſſe de l'air eſt chaude & humide ; elle eſt humectée par la vapeur qui s'exhale des eaux & eſt échauffée par les rayons du Soleil, réfléchis par la terre ; ce qui forme les broüillards, les pluyes, les gelées blanches, la roſée, les néges, & les vents de toute eſpéce.

Les Vents (*a*) font à l'air différentes impreſſions ; ils

„ L'air eſt un eſprit vital, qui pénétre tous les Eſtres, les „ faiſant tous vivre & ſubſiſter, liant, remuant & rempliſ- „ ſant tout : c'eſt pourquoi les Docteurs Hébreux ne le met- „ tent point parmi les Eléments ; mais ils le regardent com- „ me un moyen & le lieu des différents Eſtres, & comme „ l'eſprit qui fortifie tous les reſſorts de la nature ; car il eſt „ le premier à reçevoir toutes les influences des corps Cé- „ leſtes, & les communiquer à chacun des autres Elements, „ & aux Mixtes ; il reçoit de même, & retient comme un „ miroir divin, les impreſſions de toutes les choſes, tant „ naturelles que divines, auſſi-bien que des paroles ou diſ- „ cours ; & en les portant avec ſoi, à meſure qu'il entre „ dans les corps des hommes & des animaux, il leur four- „ nit des matiéres de ſonges, de préſages & d'augures „ merveilleux.

C'eſt delà qu'il arrive, comme l'on dit, que ceux qui paſſent par quelque lieu où a été tué un homme, ou bien où il y a un corps nouvellement enterré, ſont émus de crainte & de frayeur ; parce que l'air étant plein en cet endroit des horribles eſpéces de cét homicide, dont ils ſont auſſi tout chez, il les remplit de ces mêmes eſpéces, leur cauſe des troubles, d'où ſe forme la frayeur. On n'a qu'à lire, à cet égard, le TRAITE' DE LA BAGUETTE DIVINATOIRE DE JAQUES AIMARD.

(*a*) Voyons ce qu'en dit le même Auteur, PAG. 19 „ Il y en a quatre principaux, qui ſoufient des quatre coins „ du Ciel ; ſçavoir, le NOTUS, du côté du Midy ; BO- „ RE'E, du côté du Septentrion ; ZE'PHIRE, du côté „ d

ils le rendent froid même pendant l'été, & l'échauffent pendant l'hyver ; ils cauſent différentes maladies,

„ de l'Occident ; & APE'LE'OTE, ou EURUS, du „ côté de l'Orient ; leſquels ſont ainſi énoncez en ces deux „ vers de PONTANUS.

A ſummo Boreas, Notus imo ſpirat olympo,
Occaſum inſedit Zephirus, venit Eurus ab ortu.

NOTUS, ou le vent du Midy, eſt nébuleux & humide, chaud & maladif. S. JE'RÔME l'apelle, *verſe Pluye.* OVIDE le décrit ainſi.

„ Le vent NOTUS, s'envole avec des aîles moüillées, „ couvrant ſon viſage terrible d'obſcuritez, épaiſſes com- „ me poix ; ſa barbe peſante fait couler l'eau par des che- „ veux blancs ; les nuës s'aſſemblent ſur ſon front ; ſes aîles „ & ſon ſein font degouter l'eau.

Mais BORE'E, contraire à NOTUS, eſt le vent du Septentrion, violent & faiſant bruit. Il chaſſe les nuës, rend l'air ſerein, & congèle l'eau. OVIDE le fait ainſi parler.

„ J'ai une puiſſance propre, par laquelle je chaſſe & fais „ trembler les nuës, triſtes & ſoûmiſes à mon commande- „ ment. Je renverſe les arbres ; je fais durcir les vapeurs, „ & je couvre la terre de grêle. Je ſuis toûjours le même, „ lorſque je rencontre les autres vents ſous la voute des „ Cieux ; (car c'eſt-là ma Plaine) je me bats, avec un ſi „ grand effort, que l'air, qui ſe rencontre au milieu de „ nos coups, en retentit, & qu'il part des éclairs de „ la concavité des nuës. C'eſt moi, qui, lorſque je ſuis „ rentré & reſerré au fond des antres de la terre, inquiéte „ les Manes & cauſe les tremblements.

Et ZE'PHIRE, qui s'apelle auſſi FAVONIUS, eſt un vent très-leger, qui ſoufle de l'Occident, & eſt doux, froid & humide, adouciſſant les rigueurs de l'hyver, produiſant toutes les herbes & les fleurs.

EURUS, contraire à celui-ci, qui s'apelle encore SUBSOLAIRE & APE'LE'OTTE, eſt celui de l'Orient. C'eſt un vent aqueux, nébuleux, & dévorant promptement. OVIDE les exprime en ces vers.

Eurus ad auroram Nabathæa que regna receſſit
Perſida que, & radiis juga ſubdita matutinis
Veſper & occiduo qua littora ſole tepeſcunt
Proxima ſunt Zephyro. Scytiam ſeptem que triones
Horrifer invaſit Boreas contraria tellus
Nubibus aſſiduis pluviâ que madeſcit ab auſtro.

dies, en empeſtant l'air ou en le purifiant ; ils font croître, ou détruiſent les productions de la terre ; ils font enfin mourir ou vivre ſes fruits.

Le vent d'Orient, procéde de l'Aurore ; celui du Midy vient des contrées de la Lybie. Le Zéphire ſouffle du côté du couchant ; & le vent du Nord arrive des Montagnes gelées de la Scythie, & procéde de l'Ourſe glacée.

Parmi ces vents, il y en a encore d'autres ſubdiviſez, qui agitent l'air, la terre & la mer. C'eſt donc des vents que les nuées ſont formées. C'eſt de la fonte de ces nuées que procédent les pluyes, la nége, la foudre, la roſée, la grêle, & les gelées blanches du matin, ſelon les différents tems & les différentes façons dont ils agitent l'air.

Les vents, qui s'élevent dans le milieu du jour, engendrent les nuées, la pluye & la chaleur ; les vents du Nord cauſent le froid le plus glacial, la nége, les gelées blanches & les broüillards. Et dans l'été, au contraire, ils rendent le Ciel ſerein : le Zéphire produit les fleurs ; il orne la terre d'une riante verdure ; il fait chanter les oyſeaux, & revêt les arbres d'une chévelure nouvelle : le vent d'Orient eſt ſouvent bon, & quelquefois auſſi il excite des tempêtes, qui effrayent la terre & la mer.

Ces vents ſont gouvernez, ou par les aſtres, ou par des Dieux aëriens. Comme quand un Magicien veut découvrir les treſors cachez dans les entrailles de la terre, il conſacre un livre, ou force, par ſon art, quelque Démon ; ſa conjuration fait élever les vents, excite la tempête, renverſe les moiſſons & détruit les dons de Bachus ; de même, la vapeur qui s'exhale des eaux, fournit le ſujet aux vents, & les Divinitez de l'air ſont les cauſes prémiéres du mouvement : de pareilles choſes ſont ignorées du vulgaire, & le peuple imbécile ne ſçauroit les croire ; que doit-on inférer de leur ignorance, ſinon qu'il ne faut pas ſemer des pierres précieuſes devant les plus vils animaux.

C'eſt

C'eſt à vous, Sçavants, que je parle, vous dont l'eſprit a plus d'élévation. Soyez aſſurez qu'il y a non-ſeulement dans le Ciel, mais même dans les airs, une quantité innombrable d'Intelligences, qui excitent les vents & les tempêtes, qui font gronder le tonnerre & tomber la foudre ; ce n'eſt pas que je croye pour cela qu'il n'y ait pas d'autres cauſes qui font naître les vents, comme le ſoleil, la lune, & les aſtres ſur-tout; enfin les ſept Planettes, qu'on apelle aſtres errants.

La vapeur qui s'exhale eſt différemment déterminée par eux. J'ai vû moi-même, étant à Rome, ſous le régne de Léon X. un ouvrage d'argile, qui avoit la figure d'un jeune homme, qui exhaloit par la bouche un vent très-fort, & l'eau qu'il avoit dans ſon eſtomach en ſortoit en forme de vapeur, qui, étant excitée par le feu, rendoit un ſon pareil à celui d'un vent très-fort.

Le vent eſt donc cauſé par l'eau, qui ſe réſout & s'exhale en vapeur par l'impulſion de la chaleur ; car les contraires ont coûtume de ſe fuïr. Dans la partie la plus baſſe de l'air, dont nous avons déja parlé, on découvre ſouvent les deſtins des Rois, les Cométes, & l'Arc-en-Ciel. Ce ſont les rayons du Soleil, qui ſe forment dans la nuée, qui font paroître l'Iris. Pluſieurs étoiles n'en paroiſſent ſouvent qu'une à travers de la vapeur; comme quand il paroît un cercle lumineux qui environne la lune, ce cercle eſt un préſage de vent.

Il nous paroît de même quelquefois qu'il y a trois Soleils ; il n'y en a cependant qu'un ; alors c'eſt l'image du Soleil, qui ſe multiplie dans les nuées comme dans un miroir.

Après la partie la plus baſſe de l'air, l'eau (*a*) ſe

(*a*) Le même Auteur nous enſeigne, Pag. 13. *& ſuiv.* „ Que l'eau eſt ſi abſolument néceſſaire, qu'aucun animal „ ne peut vivre ſans elle ; qu'aucune herbe ni plante ne

ſe trouve enfin placée ; elle forme l'Ocean, (*a*) qui environne toute la terre, & qui paſſant par le Détroit

„ peut produire, ſi l'eau ne l'humecte. La vertu ſéminale „ de toutes choſes ſe trouve en elle, a commencer par les „ animaux, dont il eſt évident que la ſemence eſt aqueuſe; „ & enſuite des fruits & des herbes, puiſque, quoique leurs „ ſemences ſoient terreſtres, ſi l'eau ne les arroſe, elles „ ne ſçauroient devenir fécondes.

Moïſe décrit la terre & l'eau, comme les ſeules capables de produire l'ame vivante ; mais il atribuë a l'eau la production des volatils & des poiſſons.

(*a*) Je ne peux m'empêcher de raporter ici quelques fragments d'un Manuſcrit, intitulé ENTRETIENS DE TE'LIAMED, *Philoſophe Indien, avec un Miſſionnaire François, au paſſage que fit au Caire ce Philoſophe, aux années* 1715. *&* 1716. *écrits par le Miſſionnaire, en* 1724. *a un de ſes amis.*

Le premier entretien de ce Manuſcrit, contient les preuves de la diminution de la Mer, & de la fabrication en ſon ſein de tous les terreins aparents du Globe.

Le ſecond renferme les opinions conformes à ce Syſtême, & celles qui lui ſont opoſées, avec la réfutation de ces dernieres.

Le troiſiéme comprend les conſéquences naturelles, que tout ce qui a vie a dû ſortir des eaux de la Mer ; ces conſéquences ſont ſoûtenuës de divers faits & conjectures.

Comment l'état de l'Univers ſe peut perpétuër de lui-même, dans les viciſſitudes continuelles qui y arrivent, & les aparences qu'il y a ſur les Phénoménes, que l'on a vû dans le Ciel juſqu'à preſent, & ſur les diminutions de la Mer ?

Que les Globes opâques deviennent lumineux, & que les lumineux repaſſent à l'état de ceux-ci, après en avoir été tirez par un embraſement total.

J'eſpére que le fragment, que je vais citer ici, déterminera l'Auteur a donner au public ce morceau, qui eſt d'une Philoſophie totalement nouvelle ; & je ſuis perſuadé que ſi ſon Syſtême eſt inſoûtenable en entier, on y découvrira du moins des vérités dans quelques parties, qui enrichiront la RE'PUBLIQUE DES LETTRES, & aideront à perfectionner la connoiſſance de la nature, qu'on a encore qu'ébauchée. Voici comme il débute, en faiſant parler le Miſſionnaire.

Puiſque vous deſirez, Monſieur, que je vous faſſe un plus ample

Détroit de Gibraltar, ou les Colomnes d'Hercules, ſe répand par tout le Globe terreſtre & prend les noms,

ample recit de l'opinion bizarre d'un Voyageur, que je vis ici ſouvent, aux années 1715. & 1716. de laquelle je vous parlai dans ma Lettre du mois de May 1717. je vais m'en aquiter, avec toute l'éxactitude qui me ſera poſſible, & j'eſpére y réüſſir, d'autant mieux, que j'ai encore l'idée preſente des choſes ſinguliéres que ce Voyageur me dit, dont je ne crois pas devoir obmettre les moindres particularitez.

Cet Etranger, qui avoit pris quelque confiance en moi, & qui penſoit m'avoir quelques obligations, pour les petits ſervices que je lui avois rendus, aux Voyages qu'il avoit entrepris de cette ville du Caire, vers les Deſerts, qui bornent l'Egypte; à ſon couchant, vers la Nubie, le Sinaï & la Syrie: preſſé par mes inſtances, à ſon départ d'Egypte, pour la Mer Rouge & des Indes, de m'informer de ſon païs, de ſon nom, de ſa famille, de ſa Religion, & des motifs de ſes Voyages, me tint à peu près ce diſcours.

Je me ſuis toûjours deffendu, Monſieur, de vous parler de ma Religion, parce que mes ſentiments à cet égard ne peuvent vous être d'aucune utilité, & que tous les hommes étant prévenus en faveur de celle dans laquelle ils ſont nez; c'eſt les offenſer que d'en contredire les dogmes & de n'être pas de leur opinion.

J'ai ſur ce principe, & ſuivant le conſeil de feu mon pere, évité toute ma vie d'entrer dans cette matiére, pour ne pas donner lieu à des diſputes, dans leſquelles les hommes ſe font un point d'honneur & de conſcience de ſoûtenir leurs ſentimens, & qu'elles n'aboutiſſent le plus ſouvent qu'à de mutuelles indiſpoſitions.

Je ne vous parlerois pas même de mes ſentiments, ſur la compoſition de ce Globe que nous habitons, dont l'étude fait l'objet de mes Voyages; ſi je n'avois reconnu en vous un eſprit capable de triompher des préjugez de la naiſſance, & de ne ſe point effaroucher des choſes que j'ai à vous dire, opoſées en aparence à ce qui eſt conteu dans les Livres de vôtre Religion, quoiqu'elles y ſoient onformes dans le fond.

Les Philoſophes (permettez-moi de me mettre de ce nombre, ſans l'avoir bien mérité) trouvent rarement ces heureuſes diſpoſitions parmi ceux de vôtre Secte; ils ne les ont pas même rencontré dans les ſiécles & les païs de li-

noms, tantôt de Mer Egée, d'Ionie, de Toſcanne, de Mer Adriatique, ou de Golphe Perſique, ſelon les

---

berté, où il a été dangereux pour quelques-uns d'avoir parlé contre le ſentiment du vulgaire. Vous avez d'ailleurs, ajoûta-t'il, beaucoup voyagé, & vû les païs maritimes. Vous avez de la curioſité pour les merveilles de la nature; vous aimez enfin à douter; un homme qui oſe le faire a un grand avantage ſur celui qui croit aveuglément. Le premier, s'il eſt dans l'erreur, eſt en état d'en ſortir au moyen de ſes doutes, & l'aveugle crédule n'en ſera jamais tiré.

Les connoiſſances, qu'on a aquiſes en doutant, dit un de vos Auteurs, & en comparant le vray-ſemblable d'une opinion à ſon opoſée, ſont certainement les plus ſûres; car elles partent de nôtre raiſon & non de nos préjugez ſouvent faux.

Le deſir de connoître la vérité & de s'en inſtruire, la docilité à écouter, ſans prévention, & la retenuë à ne ſe déterminer qu'après avoir médité long-tems ſur les raiſons de probabilité ou de fauſſeté, pour des opinions diverſes, ſont les ſûrs moyens de déméler le vray.

Si, avec cette conduite, on encourt preſque toûjours le blâme du général des hommes, on doit s'en conſoler; car comme le nombre des ignorants eſt infiniment plus grand que celui des ſages; c'eſt preſque une preuve qu'on eſt dans la voye de la vérité, lorſqu'on ſe trouve du moindre parti.

Vous avez donc, pourſuivit-il, Monſieur, les principales diſpoſitions pour entrer dans les obſervations que j'ai à vous faire; vous vous trouvez de plus en Egypte, où il y a des choſes ſi particuliéres en faveur de mon Syſtéme, que nul païs du monde n'en renferme de plus ſenſibles; tout cela me fait eſpérer que vous vous rendrez à l'évidence des preuves que je vous en raporterai.

A l'égard de ma famille, de mon nom, & de mon païs; ce que je puis vous en dire, eſt que je dois le jour à un pere, alors avancé en âge, dans un païs fort éloigné du vôtre, & même de celui-ci; mon nom de famille, qui doit vous être indifférend, ſi ce n'eſt par l'amitié que vous avez pour moi & pour mon fils, eſt TE'LIAMED.

Mon pere, qui ſe trouva aſſez abondamment pourvû des biens de la fortune, avoit été élevé, par mon ayeul, dans les Sçiences; ſur-tout dans l'Hiſtoire & la méditation de la nature, qu'il avoit depuis beaucoup étudiée, & ſur laquelle il avoit fait de grands progrès.

Mon

les endroits qu'elle arroſe. Elle paſſe par les caver-nes & les gouffres de la terre ; elle fluë & refluë ſans ceſſe ;

Mon pere eut ſoin de nourrir en moi la même inclination qu'il avoit héritée de mon ayeul ; & pour m'inſtruire d'autant mieux de la compoſition du Globe que nous habitons, dont il avoit fait ſa principale étude ; il voulut bien, tout vieux qu'il étoit, voyager & le méditer avec moi ; mais la mort, qui me l'enleva bien-tôt, ne lui permit pas de me perfectionner dans cette connoiſſance.

Cependant la paſſion, qu'il m'avoit inſpirée pour elle, & le même deſir d'inſtruire mon fils de ces choſes, me rend moi-même errant avec lui dans le monde à l'âge où vous me voyez.

Une obſervation que mon ayeul avoit faite, & qu'il communiqua à mon pere, fut la cauſe d'une étude, qui dura toute leur vie & qui a fait la principale ocupation de la mienne.

La maiſon de mes Ancêtres, que je poſſéde encore, eſt bâtie au bord de la Mer, à la pointe d'une preſqu'Iſle, très-étroite & très-longue ; au devant de cette maiſon eſt une petite Iſle, bas-fond ou écueil, qu'un Rocher dur, & d'une forme parfaitement horiſontale à la Mer, compoſe.

Mon ayeul, étant jeune, avoit remarqué, à ce qu'il aſſura à mon pere, que dans le plus grand calme de toutes les ſaiſons, la Mer reſtoit toujours ſupérieure à la cime de ce Rocher & le couvroit de ſes eaux.

Cependant, vingt-deux années avant qu'il mourut, qui fut la 78. de ſa vie, la ſuperficie de ce Rocher, en pareil calme, ſe vit à ſec.

Ce fait, qui ſurprit mon ayeul, lui fit naître quelque doute ſur la vérité de l'opinion établie, parmi le genéral des hommes, que la Mer de diminuë pas, & penſer, en même-tems, que ſi cette diminution aparente, par la découverte de ce Rocher, étoit effective, il falloit que ce fut la conſtitution d'une précédente, dont les terreins, plus élevez que la Mer, porteroient ou renfermeroient en eux des marques.

Cela l'engagea à les éxaminer, avec plus d'atention qu'il n'avoit fait juſques-là. Il reconnut qu'en effet ces lieux, déja éloignez d'elle, n'étoient pas diſſemblables à ceux qui en étoient voiſins, & qu'elle baignoit même encore ; qu'ils étoient d'un même aſpect, & qu'il y avoit, aux plus éloignez, comme aux plus prochains, des coquillages de Mer, collez ou inſérez à leur ſuperficie.

Vingt

ceſſe ; elle prend différents goûts & différentes odeurs, ſelon les différences des terres, par les entrailles

---

Vingt ſortes de pétrifications différentes s'offroient à ſes yeux. Il en trouvoit de profondes & de ſuperficielles ; les unes d'une ſubſtance uniforme ; les autres d'une matiére variée.

Des Carriéres de pierre-de-taille, dures & tendres, de pluſieurs couleurs & de différents grains ; des compoſitions de cailloux ; d'autres de piéces raportées, blanches, noires, griſatres, d'un aſſemblage ſouvent biſarre ; des Carriéres de marbre blanc, noir, de couleur d'agathe, rayé & ſans rayûre.

Le principe d'une ſi grande variété, dans nos terreins, joint aux lits, divers en épaiſſeur & en ſubſtance, comme en couleur, dont la plus grande partie de ces Carriéres étoient compoſées, embarraſſoient ſa raiſon.

D'un côté, ſi ce Globe avoit été fait en un moment, & par la puiſſance d'une volonté auſſi effective qu'abſoluë, il lui paroiſſoit que ſa ſubſtance ſolide auroit été d'une ſeule matiére, & qu'elle ne ſe ſeroit pas ſur-tout arrangée par lits, les uns ſur les autres, avec juſteſſe, dans leur inégalité même de ſubſtance & de couleur, ce qui dénotoit une compoſition ſucceſſive dans ces lits, juſtifiée par cent corps étrangers, même ayant eu vie, inſérez en leur matiére.

D'un autre côté, il ne pouvoit pas comprendre comment la Mer auroit pû former ces pétrifications, puiſqu'elles étoient extérieures & que la Mer leur étoit inférieure. Il ne ſçavoit comment elle auroit pû rencontrer dans ſon ſein des matéréaux ſi divers à y employer.

Cette réfléxion le fit retourner ſur ſes rivages, pour y contempler de nouveau, ſurmonter ſes doutes & découvrir enfin la véritable origine des terreins, ſur l'exemple des hommes illuſtres & ſçavants, qui peuploient ſon ſiécle. Il ſe détermina à employer ſa vie à la recherche d'un objet qui lui parut ſi important.

Il obſervoit le travail des vagues, qui venoient mourir à ſes pieds, le ſable & les cailloux que la Mer y amenoit, ſelon les tems de ſon calme ou de ſon agitation.

Non content de cette ſpéculation, il emmenoit avec lui d'habiles plongeurs, qu'il faiſoit deſcendre dans la Mer, avec des habits propres à cette opération. Ils étoient munis chacun d'une Bouſſole & d'un petit bâton pointu, au bout duquel une banderolle étoit atachée, au moyen de laquelle

ils

trailles deſquelles elle paſſe ; elle devient enfin ſulphureuſe, quand elle a touché à des Mines de ſoulphre.

Voilà

---

ils reconnoiſſoient le ſens & la force des courants, ce qu'il réitéroit à pluſieurs fois, en tems différents & pendant des vents opoſez.

Il ne s'en tint pas-là. Il inventa de nouveaux habits de plongeurs, pour arriver aux endroits les plus profonds & où aucunes ſondes ne pouvoient arriver.

L'Auteur, en cet endroit, fait une grande deſcription des habits de plongeurs.

Pour lors il comparoît l'état des fonds de la Mer, avec celui des terres qui y correſpondoient, afin de reconnoître le raport qu'il pouvoit y avoir dans leur conformation, entre les courants qui régnoient dans le fond de la Mer, & les vents ordinaires aux Côtes atenantes, dont il avoit un ſoin extrême de s'informer.

Il obſervoit s'il y avoit des enfoncements dans le fond de la Mer, correſpondants aux Golphes des terrains voiſins ; & des élévations, au contraire, à la ſuite des Caps ; ce qui étoit preſque toûjours.

Il s'arrêtoit long-tems ſur les Iſles & les Rochers des Côtes, qu'il viſitoit & où il conſidéroit ce qui ſe paſſoit dans les tems de tempête & de calme, non-ſeulement à leurs propres rivages, mais encore à ceux du continent voiſin, afin de mieux juger, par le travail actuel de la Mer, de la maniére dont elle avoit pû précédemment (ſi cela étoit véritable) former les diverſes ſortes de terreins qui s'élevoient de ces rivages.

Il viſita, au levant & au couchant de ſa maiſon, l'étenduë de cent cinquante lieuës de Côtes, qui couroient de l'Eſt à l'Oüeſt, & le fond de la Mer y joignant. Voici les principales obſervations qu'il tira de ce long & pénible travail.

Que la Mer avoit preſque en toute ſon étenduë des courants ; qu'il y en avoit de généraux ; c'eſt-à-dire, de conſidérables, allant d'une partie du Globe à l'autre. Par exemple, de l'Eſt à l'Oüeſt, & du Nord au Sud ; & d'autres tous contraires ; qu'il y en avoit d'alternatifs & ſe repliant ſur eux-mêmes, après un certain eſpace de tems, comme le flux & reflux de la Mer ; & cela ſur-tout dans le voiſinage des Côtes & dans les grands Golphes.

Qu'il y en avoit d'autres continuels, ſans autres variations,

Voilà la raiſon pourquoi les ſources des fleuves ſont intariſſables. Ils ſe preſſent de ſe précipiter dans la

---

tions, que le plus ou le moins de rapidité durant leurs cours; qu'il y en avoit de propres à certaines Côtes & lieux, leſquels étoient aidez ou contrariez, par les vents ou une Mer ſupérieure, favorable ou contraire.

Qu'un courant en rencontroit un autre qui lui étoit opoſé; qu'en ce cas il ſe faiſoit entr'eux le méme contraſte, qui arrive entre les eaux d'un Fleuve, lorſqu'elles rencontrent les eaux de la Mer, & qu'il s'enſuivoit auſſi le méme effet; c'eſt-à-dire, qu'il ſe formoit là une barre des matiéres, dont les eaux de ces courants étoient chargez, & des amas de ſable & de limon, d'autant plus étendus & plus élevez, que ces courants avoient de largeur & de force, & la Mer de profondeur.

Qu'il y avoit encore des courants de travers à d'autres, que le plus fort coupoit le plus foible, dont il terminoit ainſi le cours, arrêtant à ſes côtez les matiéres dont ſon adverſaire étoit chargé, ce qui faiſoit ſouvent une ſuite de Montagnes, quelquefois doubles, lorſqu'un courant, puiſſant & rapide, en ſéparoit deux opoſez, & les laiſſant à droite & à gauche, continuoit ſa courſe entre les dépôts de leurs matiéres, comme dans une profonde valée.

Que les eaux de la Mer, quelques claires qu'elles paruſſent, étoient toûjours chargées de quelques matiéres, qu'elles enlevoient en certains endroits, & deſquelles elles ſe dépoüilloient en d'autres.

Qu'elles en amaſſoient, à proportion de la rapidité de leurs courants, & de la diſpoſition des fonds par leſquels ils paſſoient, ou, par des hazards ſurvenant à leurs eaux, pendant leur route.

Qu'en paſſant dans des lieux étroits, ils les minoient & emportoient leurs matiéres, comme un Fleuve reſerré entre ſes bords, ou, qui dans ſa rapidité, rencontre un lieu de peu de profondeur ou de peu de ſolidité, les uſe; & que ces courants de la Mer, après avoir épuiſé la matiére de certaines couches, ou de certains endroits, qu'eux-mêmes ou d'autres avoient formez précédémment, en rencontrant d'une autre ſorte de qualitez & de couleur diverſe, dont ils ſe chargent ſucceſſivement, vont compoſer ailleurs des arrangements des mêmes matiéres.

Que de grandes tempêtes, ſurvenant aux endroits d'où ils partent, ou par leſquels ils font leur route, ce qu'elles détachent

la mer, pour revenir ſur leurs pas ; ils vont & reviennent, font leur cours en cercle ; enfin ils circulent

---

détachent de certains fonds, les coquillages, ou les poiſſons qu'elles tuënt, ou briſent ; les arbres, les plantes, les feüilles d'arbres, que les riviéres débordées ou les torrents entrainent dans les Mers, par leſquelles ces courants font leur route ; tout cela étoit également voituré par eux, avec les matiéres ordinaires à leurs eaux, & dépoſé, partie dans la route méme, lorſque ces courants, moins reſerrez, par la diſpoſition des lieux de leur paſſage, alloient plus lentement, & l'autre partie aux endroits où ils ſe terminoient, qui étoient toûjours des amas de ſable ou de limon, dans le fond d'une Mer qui les couvre encore, ou à d'autres, au cas qu'elle ne les cache plus, qui ſont, ou les Rochers, ou les Iſles & Bancs, ou les Continents aparents aujourd'hui ſur la ſurface de ſes eaux.

Que ces Courants, abordants à ces côtez, y rencontroient des matéréaux d'une autre ſorte, qu'ils employent, comme ceux-là, dans leurs fabrications différentes, ſuivant la diſpoſition des lieux où ils les arrangeoient. Il remarque, que vers les embouchûres des Fleuves, qui ſe dégorgent dans la Mer, des rivieres & des torrents, il ſe faiſoit en ſon ſein des amas & des ſéparations ; d'un côté, de ſable, de gravier & de cailloux ; & de l'autre, des limons & des bouës, diverſes en couleur & en quantité, ſuivant celle des mêmes choſes que les eaux des riviéres voiſines y charrioient avec elles.

Que ces petites Montagnes étoient plus fermes, lorſqu'elles n'étoient compoſées que de limon ou de bouë ; que les dernieres renfermoient beaucoup d'herbes, qui, s'arrêtant ſur leur ſuperficie, étoient enſuite enſevelies ſous de nouveaux limons qui ſurvenoient aux premiers ; qu'elles étoient ſujettes, par la moleſſe de leur ſubſtance, à être muës, & leurs lits dérangez ou confondus ; puiſqu'après de grandes tempêtes, ou de pareils débordements des Fleuves, au voiſinage deſquels elles ſe trouvent, mon ayeul, & ſes plongeurs, en avoient ſouvent trouvé, qui avoient changé leur forme précédente, aplanie ou alongée.

Qu'aux Plages, de peu de profondeur, la Mer rouloit & portoit, vers le rivage, juſqu'au plus loin qu'il lui étoit poſſible, tout ce que ſes eaux rencontroient.

Que dans les Plages, au-devant deſquelles il y avoit des Iſles, ou des Rochers, qu'elle pouvoit briſer dans les Golphes

lent ſur la terre, comme le ſang dans le corps humain. La même eau forme les lacs, les marais bourbeux,

---

phes, ſur les eaux deſquels il y avoit des Rochers pendants, dont les débris tomboient en des fonds de ſable, & fermez, où des riviéres & des torrents rapides aboutiſſoient; que là on y trouvoit des pierres, des cailloux, du gravier, & du ſable; la Mer, après les avoir reçus, les raportoit à ſes rivages; les ayant roulez, frotez long tems enſemble, & arrondis en cette ſorte, les plaçoit enfin de maniére, que ſes vagues n'avoient plus de force, pour retirer avec elle les cailloux, ſur leſquels le peu d'eau qui reſtoit, ne lui laiſſoit plus la liberté d'ajouter que du gravier, enſuite que du ſable ſur ce même gravier; cette derniere augmentation même n'alloit pas fort loin, puiſqu'après une épaiſſeur peu conſidérable, elle reſtoit à ſec, au commencement, dans les tems de calme, & puis enſuite en tous états.

Il s'aperçut, au contraire, que les Plages étant opoſées à une Mer vaſte; elle n'aportoit à ſes rivages que quelques coquillages, avec du ſable & de la vaſe, ſelon la ſubſtance des fonds qu'elle venoit de parcourir.

Qu'aux rivages, eſcarpez de la Mer, il ſe reformoit à leurs pieds de nouvelles Montagnes, compoſées, tantôt de plus groſſes pierres, & tantôt de plus petites, ſuivant la nature de la pierre des lieux ſupérieurs, que les injures du tems briſoient & qui tomboient à la Mer, & que parmi ces pierres, tant grandes que petites, il y en avoit quelquefois d'une couleur & qualité différentes, que le hazard y avoit aportées de loin.

Toutes leſquelles piéces étoient unies enſemble, par la vaſe ou le ſable, dans lequel elles étoient tombées, ou que les eaux de la Mer avoient depuis fourré entr'elles.

Qu'il n'y avoit de matiéres, ou de pierres étrangéres à ces amas, que lorſque le fond de la Mer étoit de ſable, & qu'il n'y en avoit preſque point lorſqu'il étoit de vaſe; la Mer ne pouvant, dans ce dernier cas, rouler de ces fonds des matiéres vers ſes bords, parce qu'elles étoient retenues en route par la moleſſe de la vaſe où elles s'enfonçoient.

Qu'aux pieds des Côtes eſcarpées, où la Mer étoit profonde, le fond étoit toûjours de vaſe; ſes eaux, repouſſées des Rochers, ſe repliant ſur elles-mêmes, ne pouvant y rien voiturer de peſant; qu'alors cette vaſe étoit teinte, par les eaux qui y tomboient des Montagnes en tems de pluye, ſelon

beux, les fontaines, les plus claires, & les puits intariſſables.

Il faut donc conclure que c'eſt de l'Ocean que procédent toutes les eaux qui arroſent la terre, tant celles qui paroiſſent à l'extérieur, que celles qui ſe précipitent dans ſes gouffres, & celles qui tombent des nuées.

Mais pourquoi, dira-t'on, la mer eſt-elle ſalée? Eſt-elle naturellement telle? Je ne le crois pas: ce goût lui eſt communiqué par la terre, qui eſt remplie de Montagnes de ſel, qui ſont couvertes par la mer qui les diſſout. Ce n'eſt donc pas le ſoleil, comme quelques-uns l'ont prétendu, mais plûtôt le ſel qui lui communique ce goût: car en ce cas, le ſoleil communiqueroit aux étangs la même qualité.

C'eſt pourquoi la nature prévoyante a caché ſous la mer cette partie de la terre, qui, par ſa trop grande ſalûre, ne pouvoit être aux hommes d'aucune utilité, & leur a réſervé ſeulement celle qui étoit la meil-

---

lon la couleur des terres qu'elles y entraînoient avec elles; qu'elles étoient jaunes, même quelquefois rouges, ou diverſes, ſelon l'impreſſion qu'elles reçevoient de la nature des arbres, de leurs feüilles, ou de leurs fruits, des plantes, des herbes, & généralement de toutes les autres choſes qu'elles nourriſſoient en elles, qui y pourriſſoient & s'y mêloient.

Qu'à l'égard des rivages, de pierres ou de Rochers, qui n'étoient pas eſcarpez, mais ſeulement raboteux, & que la Mer abordoit par un fonds à peu près ſemblable, elle les batoit preſque toûjours avec douceur, à cauſe de divers Rochers dont ſa route étoit ſemée, & qui rompoient la force de ſes vagues; qu'elle n'aportoit en ces lieux que du ſable, de petits cailloux, des coquillages, avec une infinité d'impuretez, & de choſes de peu de poids, qu'elle arrachoit en arrivant d'un fond embarraſſé, & dont elle augmentoit, petit-à-petit, les Rochers de ſes bords.

En voilà aſſez, pour connoître que le deſſein de l'Auteur du Manuſcrit, n'eſt autre que de prouver que c'eſt la Mer qui forme tous les Terreins par ſon mouvement actuel.

meilleure, la plus digne & la plus fertile; où ſont les montagnes, les colines, les terres, les éminences, les valées, les campagnes, les rochers, les défilez, les cimes, les forêts, les étangs, les lacs, les fontaines, les fleuves, les marais, les villes, les villages, les citadelles, les pierres, les métaux, & toutes les choſes néceſſaires à la conſervation de la vie des hommes.

La nature & la Divinité ont prépoſé l'homme (*a*) à la terre & à toutes ſes richeſſes; ils l'ont fait le Roi des animaux, tant de ceux qui habitent la terre, que des Monſtres Marins: c'eſt à ce deſſein que la raiſon lui a été acordée, afin qu'il fût plus excellent qu'aucun d'eux, & pût à juſte tître poſſéder l'Empire du monde; qu'il pût connoître Dieu, le craindre & le ſervir.

Il ſe trouve un centre au milieu de la terre, qui la ſoûtient: Dieu a ordonné que toutes les choſes peſantes devoient tendre vers ce centre, & qu'aucun mouvement naturel ne les en écartât. La terre (*b*) eſt donc immobile & contrebalancée par ſon propre

(*a*) Le grand d'Eſpagnette, dans ſon Enchiridion, PHYSICÆ RESTITUTÆ, s'en exprime, par ce bel éloge ſur la nature de ce Maître des animaux, CANON XXXVII.

„ Poſtremus opificis labor tanquam operis umbilicus,
„ aut corollarium, homo tamem prodiit mundanæ, fa-
„ bricæ compendium & Divinæ naturæ imaguncula. In par-
„ tem Sextæ Lucis, & totius operis noviſſimam ejus ortum
„ diſtulit Creator, ut dives univerſæ naturæ ſupellex, om-
„ niaque, ſuperiorum & inferiorum munera, in humanam
„ naturam, tanquam in alteram pandoram confluerent ſic
„ rebus univerſi jam ordinatis, operis complemento, qui
„ ſolus deficiebat additus eſt homo; quo natura multiplici
„ luce robuſtior facta mundiora Elementa, in temperamen-
„ tum perfectum contribueret; & limus purior ad vas fictile tam exquiſitum effingendum haberetur. Talem Globus
„ inferior, ejus que incolæ, rectorem poſtulabant, ut ſequi
„ jugum non detrectarent.

(*b*) Mais la baſe, & le fondement de tous les Elements, c'eſt la Terre; (dit CORNELIUS AGRIPPA) car elle eſt

propre poids ; toutes ſes parties ſe preſſent de tous côtez vers le centre, & font entr'elles un Globe immenſe, condenſé, ſolide & épais, autour duquel le ſoleil tourne, dans un char traîné par quatre courſiers, précédez par l'aurore, qui fait naître les fleurs. La partie de la terre, opoſée au ſoleil, eſt dans une nuit obſcure, qui n'eſt ocaſionnée que par l'ombre de la terre, qui ſe trouvant interpoſée entre le ſoleil & la lune, forme une éclipſe lunaire, qui épouvente certains peuples, qui s'imaginent que la lune eſt éclipſée par un charme magique.

Les nuits ſont par conſéquent plus longues, à proportion que le ſoleil eſt plus éloigné de nous, & plus courtes, à meſure qu'il en eſt plus proche & qu'il entre dans les Signes Septentrionaux, vers le Cancer ; ce qui n'eſt cauſé, comme nous l'avons déja dit, que par la maſſe prodigieuſe de la terre & par l'élévation des montagnes qui rendent ſa ſurface raboteuſe, que la prudente nature a opoſé, afin que les nuits chan-

---

eſt l'objet, le ſujet & le réceptacle de tous les rayons & de toutes les influences Céleſtes. Elle renferme les ſemences de toutes choſes, & contient toutes les vertus ſéminales ; c'eſt ce qui fait qu'on l'apelle ANIMALE, VE'GE'TANTE, & MINE'RALE ; parce qu'étant renduë féconde, par les autres Eléments, & les Cieux, elle eſt capable d'elle-même d'engendrer toutes choſes : elle eſt ſuſceptible de toutes ſortes de féconditez, &, comme la premiere mere, capable de pulluler & de donner une naiſſance ſans fin, & un acroiſſement infini à toutes choſes ; & ainſi elle eſt le centre, le fondement & la mere de tout. Quoique vous lui ôtiez ſes ſoulphres naturels, épurez & ſubtiliſez ; pour peu qu'elle ſe rafraîchiſſe & qu'elle ſoit expoſée à l'air, elle devient auſſi-tôt fertile & féconde, par les vertus des Corps Céleſtes, & produit d'elle-même des Plantes, des Vers, des Animaux, des Pierres, & des Métaux. Elle a en elle des ſecrets très-puiſſants, étant une fois purifiée par le feu, qui la fait revenir à ſon ancienne ſimplicité & pureté. Elle eſt la matiére prémiére de nôtre création, & le vrai reméde de nôtre reſtauration & de nôtre conſervation.

changeaſſent, à proportion de l'élévation de leurs cimes orgueilleuſes.

Car plus le ſoleil s'aproche du Midy, & plus on voit augmenter les ombres des montagnes, qui retardent le lever de l'aurore & rendent les jours plus courts. Nous avons, pendant ce tems, les hyvers; & nos Antipodes ſont brûlez par une chaleur peu ſuportable. Quand le ſoleil eſt enfin parvenu aux lieux les plus élevez du Cancer, les nuits ſont très-courtes, & les chaleurs recommencent à ſe faire ſentir, & par conſéquent l'hyver fait ſouffrir ſes rigueurs à nos Antipodes.

C'eſt ainſi que, par une courſe variée, le ſoleil diverſifie le tems & partage l'année en quatre parties égales. Il environne le Globe de la terre, donne à tous les peuples ſes influences indiſpenſables & forme la température néceſſaire à toutes les parties du monde, qui eſt habité de toutes parts par des hommes & couvert de forêts & de mers.

La nature n'a pas voulu que le ſoleil répandit des rayons inutiles, ou qui ne ſerviroient qu'à des bêtes ou à des poiſſons. La terre entiére eſt habitée; il n'eſt pas un lieu, ſous aucune Zône, où les mortels ne puiſſent vivre & même avoir des habitations commodes, malgré le froid le plus inſurpotable ou la chaleur la plus brûlante.

On voit qu'où la nature paroît avoir été ingrate, d'un côté; elle ſe trouve bienfaiſante, par un correctif opoſé; elle a réüni les extrêmitez d'une marâtre & d'une bonne mere; elle donne enfin les remédes où elle a fait naître les maladies.

Où la chaleur, par exemple, ſe trouve inſuportable, là régnent des vents rafraîchiſſants & des montagnes glacées, des forêts d'une épaiſſeur impénétrable, des fontaines & des fleuves qui garantiſſent les hommes de la chaleur. La nuit, dans ces lieux, eſt égale aux jours: elle tempére, par ſa fraîcheur, le chaud de la journée: de-là vient qu'on

ne doit pas croire que la Zône du milieu ſoit abſolument abandonnée ; mais qu'elle doit bien plûtôt avoir quantité d'habitants, qui ſe garantiſſent de ſes incommoditez, par leur propre génie, ou par les correctifs que leur a fourni la prudente nature. Les Zônes, qui ſont aux deux extrêmitez, quoique glaciales, ſont habitées de même. La raiſon nous engage à en être perſuadez.

Ne voit-on pas en effet, que dans ces Zônes froides la nature produit une quantité prodigieuſe de bois ? Les hommes, par raiſon, y conſtruiſent quantité de foyers, s'y vétiſſent des peaux les plus chaudes de différents animaux, qui les garantiſſent des rigueurs des hyvers ; auſſi bien que mille autres préſervatifs que la raiſon leur ſuggére contre le froid. Leurs aliments ont plus de ſubſtance, où ils ſçavent ſe pourvoir chez les étrangers de ce qui leur manque. C'eſt donc à tort qu'un Grec a avancé qu'il n'y avoit qu'une partie des Zônes ocupée, & que l'homme n'habitoit que la plus petite portion de l'Univers. Il prétendoit à tort que le reſte de la terre étoit abandonné, ou du moins n'étoit habité que par des poiſſons & des bêtes féroces ; ce qu'il n'eſt pas poſſible d'imaginer.

La nature auroit-elle logé l'homme plus à l'étroit que les bêtes ? & ſon empire doit-il être plus borné ? Mais non, la terre eſt entiérement habitée. C'eſt une vérité conſtante, & les mortels peuvent éxiſter ſur toute ſa ſurface : leur génie leur fait corriger les défauts de la nature.

Comme nous aprochons de la fin de ce Chant, & que nous allons commencer celui qui eſt dédié aux Poiſſons ; éxaminons, dans le peu qui nous reſte, quelle eſt la raiſon des tremblements de terre ; quelles peuvent être les forces qui l'ébranlent, & ce qui peut ocaſionner les ſecouſſes dont on la voit agitée. Cela ne vient que des vaſtes & innombrables caverne, qu'elle renferme dans ſon ſein, qui compriment

des vents, qui, dans les combats qu'ils ont entr'eux, ébranlent la terre & renverſent avec fureur les villes toutes entiéres, juſqu'à ce qu'ils ſe ſoient fait une iſſuë & qu'ils ſe ſoient emparé du vuide de l'air où ils ne ſont pas long-tems en paix.

Ces vents ne ſont engendrez dans les entrailles de la terre, que par des fumées que le feu entraîne des eaux qui lui ſont voiſines; car l'humidité contient en elle quantité de feu, ce qui eſt étonnant : ce que j'avance eſt cependant fondé ſur la vérité; pour en être perſuadé, il ne faut qu'avoir éxaminé le Volcan de l'Ethna, où l'on trouve des ſources d'eaux chaudes, auſſi-bien que le Mont Veſuve, qui produit une ſi abondante quantité de vins.

Les Mânes, qui ſont dans ces Royaumes ſoûterrains, agitent ces vents, & ils habitent dans des obſcures cavernes. Ce n'eſt donc pas mal-à-propos qu'on a tant debité de merveilles ſur les enfers. Aucun lieu n'eſt inutile; tout eſt peuplé deſſus la terre, dans l'air, dans le feu, ſous le Ciel, & deſſus enfin, où eſt la demeure Sacrée du Souverain Empereur du Monde. Répoſez-vous, Muſe, & préparez-vous à vos derniers travaux.

LE ZODIAQUE DE LA VIE HUMAINE.

LES POISSONS.

SOMMAIRE DU LIVRE DOUZIE'ME.

L'Ether le plus élevé ne termine pas les choſes créées ; il y a hors des confins du Ciel une lumiére immenſe, qui n'eſt pas corporelle. Dans ce Chant, on raporte les rêveries des anciens Philoſophes ſur la triplicité du Ciel, qu'ils prétendoient être ocupé par des habitants. Le Poëte s'éforce de prouver qu'il y a une lumiére incorporelle, & qu'elle eſt la forme qui communique l'eſtre aux choſes ; que cette lumiére ne peut être vûë des yeux corporels ; ce qui lui donne ocaſion de raporter des choſes étonnantes des formes ſans matiére. Il prétend que l'Ether, & cette lumiére, ſont peuplez par une multitude innombrable de Divinitez, dont il décrit la dignité & la vie. Il menace les Athées d'une ruïne & d'un anéantiſſement éternel. Il exhorte les hommes, juſtes & pieux, à mépriſer les biens de la terre & à s'atacher aux choſes Céleſtes ; il les conſole par l'eſpoir d'une vie éternelle. Il prétend qu'il eſt facile aux hommes de s'entretenir avec les mauvais Démons, ce qui n'eſt pas de même avec les bons ; cette faveur n'eſt acordée qu'à ceux qui ſont purifiez. Il aſſûre que c'eſt être méchant, que de ne pas convenir de pareilles véritez ; & après avoir rendu graces à Dieu, il finit ſon Poëme.

DIEU ſouverain, Roi tout-puiſſant, Pere très-bon, dont la ſageſſe ineffable a fait le monde de rien ; qui le gouvernez & le conſervez avec une divine ſollicitude : vous qui êtes le commencement & la fin de toutes choſes ;

c'eſt

c'eſt à vous que tout obéït ; rien ne vous égale en grandeur, en bonté, en beauté & en excellence ; vous habitez deſſus les plus hauts Cieux (*a*) & vôtre félicité eſt inaltérable : mon eſprit, pour s'élever à vous, n'a plus beſoin des Muſes, d'Apollon, du Parnaſſe, ni des fontaines de Caſtalie, où puiſent ordinairement les Poëtes, qui debitent de pompeuſes rêveries & de vaines extravagances au vulgaire inſenſé.

Il me faut, ô mon Dieu, vôtre ſecours divin, & vôtre faveur, à qui rien ne réſiſte ; je ſuis altéré des eaux de vos Graces Sacrées ; je n'apelle, je n'implore, je ne demande & ne ſuplie que vous ſeul, afin que vôtre inſpiration Céleſte influë ſur cet Ouvrage commencé & me le faſſe conduire à une heureuſe fin. Rempliſſez donc mon cœur, ô mon Dieu, de vôtre eſprit adorable, faites qu'avec ſon ſecours je puiſſe pénétrer juſqu'à l'intérieur de vôtre Empire, & que je puiſſe exprimer au reſte des humains vos merveilles indicibles. Un pareil ſujet doit donner à mes Chants un honneur immortel.

On croit que hors l'enceinte du Ciel il n'y a rien ; & l'on s'imagine que les extrêmitez du Ciel ſont les confins de l'Univers ; que la nature languiſſante ceſſe d'agir par-delà ces bornes ; mais la raiſon me perſuade du contraire ; car ſi la nature finit avec l'Ether ; pourquoi Dieu n'auroit-il rien fait par-delà ? Seroit-ce parce qu'il n'auroit ſçû rien faire de plus ? Sa ſcience ou ſa puiſſance lui auroient-elles manqué ? L'un & l'autre de ces deux raiſonnements ne ſont pas admiſ-

(*a*) Quand PALINGENE avance que Dieu habite au-deſſus des plus hauts Cieux ; il n'entend pas une preſence locale, telle que ſeroit celle d'un individu quelconque ; mais c'eſt une expreſſion, ajuſtée au ſens litéral, dont JESUS-CHRIST même, les Prophêtes, les Apôtres, & tous les SS. Peres, n'ont pas fait difficulté de ſe ſervir, puiſque le CHRIST commence ainſi l'Oraiſon Dominicale ; NÔTRE PERE, QUI ESTES AUX CIEUX,

admiſſibles; car la ſcience Divine n'eſt point bornée, & ſa puiſſance eſt infinie. Il n'eſt aucun eſtre qui ait pû le borner, & il n'a pas dû ſe borner lui-même.

J'avance là de grandes choſes, qui ſont prouvées par des arguments très-forts.

Si quelque choſe eſt capable de finir & de terminer Dieu, donc cette choſe eſt plus forte que Dieu même, & il faut que ſon action ſurpaſſe la puiſſance Divine? On ne peut aſſurément pas s'imaginer qu'aucun eſtre ſoit doüé d'une telle puiſſance : Dieu ne peut donc jamais finir & n'a pas dû ſe donner des bornes à lui-même ?

Quel eſt l'eſtre qui veut ſe donner une fin à lui-même? N'eſt-il pas plus naturel qu'il étende ſa liberté & ſes forces ? On ne cherche pas à diminuër ; le bien-être engage à étendre ſes droits & à ſe donner un vol plus étendu : Dieu pouvant donc être très-grand a dû vouloir être tel, & n'a pas aſſûrément reſerré ſes forces ; il n'eſt pas poſſible de le croire autrement. Dieu n'a point de fin, à moins qu'il n'ait été borné par un eſtre qui lui ſoit ſupérieur, & la raiſon nous force de croire qu'il n'a pas dû ſe donner une fin à lui-même.

Après cela, nous devons conclure que l'ouvrage du Tout-puiſſant eſt infini, ſans quoi ſa puiſſance & ſa ſcience ſeroient vaines ; car s'il a pû & ſçû créér quelque choſe de plus beau & de plus grand que les Cieux, & qu'il ne l'ait pas voulu, ſa ſcience & ſa puiſſance deviennent donc inutiles ?

De la même maniére, que ſi quelqu'un qui ſeroit en état d'éxercer un art, l'abandonnoit ſans l'éxercer, il ceſſeroit de mériter le nom d'Artiſte; cet art ſeroit changé en une nonchalance mépriſable.

Il faut croire qu'il n'y a rien d'inutile en la nature de Dieu, puiſqu'elle eſt infiniment parfaite : Dieu a donc fait tout ce qu'il a pû faire, & ſa puiſſance n'a jamais été inutile ni nonchalante dans ſes productions ? Et comme il a pû créér des choſes infinies, il

faut

faut croire qu'il les a fait telles, qu'il a déployé toute ſa puiſſance, & qu'il n'a rien réſervé d'inutile au-dedans de lui-même.

Quoique le ſentiment du ſçavant Ariſtote ſoit, qu'il n'y a pas de corps infini, ce que j'avouë, cela ne détruit pas ce que j'avance ſur l'infinité du monde; car je ne prétends pas qu'il y ait des corps au-delà des bornes du Ciel; il n'y a qu'une lumiére immenſe, très-pure & incorporelle, qui l'emporte, par ſa clarté, mille fois au-delà de celle de nôtre ſoleil & que nos yeux terreſtres ne pourroient ſoûtenir.

Sa ſource eſt dans Dieu même; c'eſt de lui qu'elle procéde, & c'eſt en elle que ſont répanduës de toutes parts les plus nobles Intelligences, qui habitent cette lumiére avec leur ſouverain Roi. Les Intelligences, d'un ordre inférieur, habitent l'Ether.

Le monde eſt de cette façon partagé en trois Dominations ou trois Royaumes, qui ſont; la partie Céleſte; celle qui eſt ſous les Cieux; chacune deſquelles a des limites; & la troiſiéme, qui n'a point de bornes, & qui au-delà du Ciel, étincelle d'une admirable clarté.

Quelqu'un peut objecter, qu'il n'y a point de lumiére incorporelle, & que par conſéquent il n'eſt point de lumiére par-delà le Ciel. Cette objection ne ſeroit pas fondée; la raiſon juſtifie la vérité de ce que j'avance. Pour en être convaincu, il ne faut que faire ce raiſonnement. Pourquoi le Soleil eſt-il lumineux? Ce n'eſt pas parce que la matiére dont il eſt compoſé eſt lumineuſe; ce n'eſt qu'à ſa forme qu'il doit la lumiére qui éclaire le monde.

C'eſt la forme ſeule qui donne l'eſtre à toutes choſes, comme la Phyſique nous l'enſeigne; c'eſt donc la forme & non pas la matiére qui rend le Soleil lumineux, & c'eſt de la forme enfin que réſulte la force & la beauté?

Si une ſi grande lumiére a été donnée à des formes corporelles; pourquoi pourroit-on croire que les formes

formes incorporelles en euſſent été privées, puiſqu'elles ſont plus pures, plus délicates & plus ſuſceptibles du beau & du bon ? Il s'enſuit donc que les formes des Intelligences ſont très-lumineuſes, mais d'une clarté qui n'eſt pas perceptible à nos yeux corporels.

Parmi ces Eſtres Divins, il y a des degrez ; plus ils ont de dignité & de puiſſance, & plus ils répandent de lumiére. Ils n'ont beſoin, pour être ornez, ni de l'or, des pierres prétieuſes, ni de la Pourpre ; ils brillent par un éclat glorieux & inextingible.

Dieu, qui eſt leur Souverain Monarque, l'emporte en gloire ſur eux, comme le Soleil ſurpaſſe en clarté les autres étoiles. Loin de les obſcurcir, par la Divine lumiére qu'il répand, il ſoûtient la leur, tant ſa bonté & ſa ſageſſe ſont grandes.

On peut encore objecter que l'air, étant le ſujet & le fondement de la lumiére, qu'où il n'y a pas d'air, comme hors des confins du Ciel, il n'y a par conſéquent point de lumiére. Cette objection n'eſt pas mieux fondée que la précédente ; car l'air n'eſt pas le ſujet de la lumiére & ne renferme point de clarté ; c'eſt, au contraire, l'air qui eſt dans la lumiére. Ce n'eſt point au ſentiment d'Ariſtote, ni des autres Philoſophes, qu'il faut s'en raporter ; mais c'eſt la raiſon ſeule qu'il faut conſulter.

Il faut prendre une lanterne bien fermée, ou bien un flambeau, qui éclaire un endroit obſcur à travers une fente ; que quelqu'un pour lors agite l'air, vis-à-vis du rayon de lumiére, l'air ſera forcé de paſſer à travers le rayon de lumiére, ſans émouvoir la lumiére. Si l'air étoit lui-même le ſujet de la lumiére, le même mouvement agiteroit l'air & le rayon de lumiére qui ſe trouveroit entraîné par ſon ſujet.

Outre cela, ſi quelqu'un porte pendant la nuit une torche allumée, la lumiére du flambeau eſt émuë par l'agitation de la perſonne qui la porte ; à meſure qu'elle change de lieu, elle éclaire les différents

férents endroits où elle eſt tranſportée : l'air cependant reſte en repos & demeure immobile pendant que la lumiére le parcourt. Que ſi l'air étoit le ſujet de la lumiére, il ſeroit émû & marcheroit avec elle ; ce qui n'arrive pas. Par où l'on juſtifie que la lumiére n'a pas beſoin de l'air, en qualité de ſujet, & qu'elle peut ſubſiſter ſans lui, ſur-tout la lumiére Divine, dont le Soleil terreſtre n'eſt qu'une portioncule.

On doit le regarder comme un miroir qui la réfléchit, de la même maniére qu'on n'aperçoit pas le feu ſublunaire, quoiqu'il ſoit renfermé dans ſa propre ſphére ; mais ſeulement la matiére, qui l'environne, qui s'enflâme. Alors on voit des Signes, qui ſemblent être des étoiles, qui tombent du Ciel, ou des maſſes enflâmées qui brillent dans les ténèbres de la nuit & qui forment des preſtiges, qui cauſent de grandes frayeurs aux eſprits puſillanimes.

La lumiére Divine, de la même façon, n'eſt pas plus perceptible aux yeux corporels que la ſublunaire. On ne peut en avoir qu'une imparfaite idée, dans le Soleil même, atendu que la matiére, dont il eſt compoſé, eſt ſeulement la plus homogêne à la clarté.

Dieu l'a créé tel, afin qu'il fût capable de reçevoir l'impreſſion de ſa propre lumiére, la communiquer enſuite à l'Univers, avec le jour, la vie, & tous les biens, dont nous admirons la prodigalité de ce Souverain Maître à nôtre égard.

Cette même lumiére Divine s'unit intimement aux formes des Intelligences ; mais non pas à toutes avec égalité : (*a*) toutes les étoiles ne ſont pas également lumineuſes ; l'une l'emporte ſur l'autre, à proportion de ſon degré de perfection.

Cette lumiére Divine n'en eſt pas pour cela plus altérée, qu'une chandelle qui communique ſa lumié-

(*a*) On peut ſoûtenir cette vérité, par les paroles de JESUS-CHRIST même : *Multæ ſunt manſiones in domo Patris mei*, dit le Sauveur.

re :

re à pluſieurs autres : elle peut enfin, ſans rien perdre de ſes droits, communiquer ſa félicité à mille autres bienheureux.

Il me reſte à preſent à relever les objections qu'on pourroit me faire ; ſçavoir, s'il y a quelqu'autre choſe d'infini hors de l'enceinte du monde ? Quoiqu'avec tous les mortels raſſemblez, je ne ſois pas digne de tenter une route ſi impratiquable, ſur laquelle aucun Prophête n'oſa marcher ; je vais faire mes efforts pour découvrir aux hommes les treſors de Dieu, aidé de ſa ſainte permiſſion & ſoûtenu de ſa grace, qu'il ne m'a jamais refuſée, toutes les fois que je l'ai imploré.

Il faut d'abord convenir que Dieu eſt le Pere & le Créateur univerſel de toutes choſes ; qu'il eſt la ſource intariſſable du bon & du beau ; parce qu'il eſt lui-même le ſouverain bien & la plus parfaite beauté. Par tout donc où Dieu habite, ſa gloire reſpectable, qui en eſt indiviſible, y habite avec lui ? C'eſt d'elle enfin que procédent le bon, & le beau au plus parfait degré.

C'eſt Dieu, qui après avoir créé, illuſtre & embellit ſans ceſſe la terre, la mer, l'Ether, les Globes Céleſtes enfin, qui ont le ſouverain bonheur d'aprocher le plus près du centre de ſa gloire.

Qu'on ceſſe donc de croire que les Eſtres, qui ne ſont pas compoſez de matiére, ſoient des Eſtres chimériques ; ils ſont d'autant plus vrais, d'autant plus beaux, & d'autant plus parfaits, qu'ils ont moins de matiére & plus reçû de forme. (*a*) La derniere ſe ſoûtient par elle-même, ſans avoir beſoin de la matiére pour ſubſiſter, & eſt mille fois plus parfaite que les Eſtres, qui ne peuvent éxiſter ſans matiére.

Ce ſont ces formes pures, que la vieilleſſe & les tems

(*a*) La plûpart des Philoſophes ont regardé les ames comme des formes intellectuelles.

tems les plus reculez ne peuvent corrompre. Sur elles les deſtins & les parques n'eurent jamais de droits: ces Eſtres ſpirituels, & beaux par excellence, ſont plus nombreux mille fois que toutes les choſes que la nature a créez dans ce monde corporel : c'eſt de cette ſource intariſſable qu'émanent ſans interruption les félicitez innénarrables des bienheureux. Voilà les félicitez, que les organes humains ne peuvent raconter & que la durée des ſiécles ne peut détruire.

L'eſprit divin du grand Platon eut autrefois une juſte idée de ces formes incorporelles, malgré les envieux, qui de tout tems ont fait de vains efforts pour détruire la ſolidité de ſes raiſonnements & pour jetter un ridicule ſur ſes ſçavants écrits. (*a*)

Les Myſtéres des Dieux ne furent jamais faits pour le commun des hommes ; peu de gens les conçoivent ; il n'eſt que ceux à qui Dieu a communiqué ſa lumiére qui puiſſent entrevoir de pareilles véritez. Ces Céleſtes Intelligences ſont en plus grand nombre que les feüilles de toutes les forêts, les ſables de tous les rivages, les poiſſons de toutes les mers, & les étoiles de l'Empirée ; ou, pour mieux dire enfin, ces eſprits heureux ſont innombrables. Car enfin, pourquoi Dieu auroit-il rendu leur nombre fini, puiſqu'il l'a pû faire infini, pour être infiniment plus glorifié ; le monde étant d'ailleurs ſans bornes, comme nous l'avons ci-devant démontré par des raiſons ſolides ?

Or, puiſqu'ils ſont incorporels & immatériels, ils ne ſont pas ſujets aux tems ; la vieilleſſe n'aporte aucun changement à leur eſſence ; ils ne ſouffrent aucune calamité; ils n'ont pas beſoin de réparer leurs forces, par le ſommeil & par les nourritures ; ils joüiſſent d'une jeuneſſe éternelle & d'une liberté entiére ;

(*a*) Platon, quand il a parlé des formes ſans matiére, a été critiqué auſſi injuſtement qu'Ariſtote, quand il a parlé de la matiére ſans forme.

tiére ; aucun d'eux n'eſt aſſujéti à l'autre, & aucun d'eux n'a le droit de contraindre l'autre ; ils n'ont qu'un Maître, qu'un Roi, & qu'un Pere, qui leur eſt commun à tous. Ils le reſpectent, l'aiment, aſſiſtent autour de ſon Trône, lui obéïſſent & le ſervent, & trouvent leur félicité dans cet emploi ; leur joye enfin ne ſe peut décrire, quand ils chantent ſes loüanges & ſes faits merveilleux ; chacun d'eux eſt ennyvré de l'émulation de lui plaire.

Loin de ces Peuples divins, la diſcorde cruelle, la haïne & l'envie font place à une paix éternelle ; un amour mutuel les anime ; aucun ſoupçon ne les trouble, & nulle tromperie n'altére leur félicité : ils ſont tranquiles poſſeſſeurs de la plus ſublime partie du monde ; tout eſt vie parmi eux, & leur ſort eſt mille fois plus noble que celui de ceux qui habitent le Ciel & les aſtres ; car plus les Intelligences habitent les lieux voiſins de la terre, plus leur condition diminuë, & moins leur félicité eſt parfaite. C'eſt donc, par une extrêmité opoſée, que ceux qui habitent hors des confins du Ciel, ſont ſouverainement bons, parfaitement beaux & heureux par excellence.

Les Génies, (*a*) au contraire, qui habitent les obſcures entrailles de la terre, ſont hydeux malfaiſants & d'une condition miſérable ; ce qui adis a pû donner lieu aux Poëtes de feindre les enfers, où ſont tourmentez les ſcélérats après leur mort. Ils cherchent en vain dans ces lieux la paix & le repos, qu'on

(*a*) Quelques Cabaliſtes ont prétendu que les quatre Eléments étoient habitez. Le Feu, par les *Salamandres*. L'Air, par les *Sylphes*. L'Eau, par les *Nymphes* ; & La Terre enfin, par les *Gnômes*. J'ai lû, dans un Voyage au Pérou ; que les Ouvriers, qui travailloient aux Mines du Chili & du Potoſi, rencontroient, dans leurs chemins ſoûterrains, des petits *Gnômes*, très-hydeux, & qu'ils étoient ſi familiers, que les Ouvriers leur avoient impoſé des noms. C'eſt un Voyageur qui le dit. Ces faits méritent confirmation.

qu'on ne peut poſſéder quand on eſt privé de la lumiére. Mais, hélas! je crains bien de parler inutilement & de proférer des ſons infructueux, en voulant procurer aux aveugles l'éclat de la lumiére.

Le genre-humain eſt parvenu à un point de délire, qu'à peine croit-il les Dieux & les enfers. La plus grande partie traite de ridicules ceux qui leur aſſurent l'immortalité de l'ame. Ce ſentiment ocaſionne leur atachement pour les richeſſes; leur plus grand ſoin enfin eſt d'aquérir de l'or & des pierres précieuſes: ils font de l'or une divinité prophane, & c'eſt à lui qu'ils adreſſent leurs vœux les plus ſincéres.

C'eſt lui qui excite chez le ſoldat l'audace furieuſe dans les combats; le marchand abandonne ſes enfants, l'épouſe la plus chére, ſon domeſtique, & le climat le plus heureux, pour s'embarquer ſur une mer orageuſe; les ſons horribles de ſes flots ne l'épouventent pas; il ſe tranſporte enfin dans un monde nouveau, ſans autre conducteur, qu'un mât fragile & une voile inconſtante. Un autre ne s'aplique qu'à trouver des détours, des aſtuces délicates & des ruſes (a) pour amaſſer de l'or; tout le monde en veut avoir, & ce métal a ſur le cœur humain des droits impéreux. Les châtiments les plus cruels, la perte de la vie même, ne peuvent étancher cette ſoif ſacrilége.

O mortels, atachez à la terre, qui ne différez des brutes que par la ſeule figure! juſqu'à quand ſerez-vous atachez à l'or, qui fait que l'on confond le ſage avec l'inſenſé, quand une forutne aveugle prodigue ſes faveurs aux méchants?

Aprenez qu'il eſt des choſes infiniment meilleures que l'or, que Dieu n'acorde ni aux inſenſez ni aux méchants; je veux dire les vertus, qui ſont, la piété, la

(a) On pourroit définir la chicanne, comme l'art des ruſes & des aſtuces. Je placerois volontiers, dans la même cathégorie, le chicanneur & le bréteur, ou ſpadaſſin.

la prudence, la juſtice ; & ſur-tout la ſageſſe, qui l'emporte ſur toutes les choſes du monde. Celui qui poſſéde ces véritables biens, eſt une divinité mortelle, ou un homme immortel, & qui a des félicitez inexprimables à eſpérer après ſa mort.

Celui qui ſe ſoüille de vices, ſe trouve précipité, à la fin de ſes jours, dans les abîmes des enfers. Rien n'eſt ſi vrai que ce que j'avance : ne croyez pas que ce ſoit des chiméres, ou des rêveries, mortels aveuglez. Croyez-moi ; malheur à vous ſi vous ne le croyez pas ; quand vous aurez ceſſé de vivre, vous le croirez, mais trop tard ; vous êtes à preſent dans la joïe ; mais hélas ! vos plaiſirs ſeront changez en larmes améres ; un tems viendra que vous ſerez giſſant, nuds, pauvres & miſérables ; alors vous demanderez des ſecours, d'une voix humble & ſuppliante, après avoir été ennorguëillis de vos richeſſes & de vos dominations, qui vous ont fait mépriſer les Dieux & les hommes.

Pour vous, qui avez le cœur juſte & pieux, & qui renfermez une ame d'une condition plus élévée, qui avez du divin dans vôtre origine, ceſſez de vous embarraſſer des choſes terreſtres, qui ſont auſſi plagéres qu'une nuée, & qui ſont l'apanage ordinaire des inſenſez & des méchants. La mort, en peu de tems, leur ravit ces biens ; ne vous fondez plus ſur de choſes auſſi périſſables, ou ne vous en ſervez qu'autant que les beſoins de la vie ne peuvent s'en priver.

Soyez contents de la médiocrité ; que tous vos deſirs ſe tournent vers le Ciel ; que tous vos ſens s'apliquent aux choſes Céleſtes ; c'eſt-là que ſont les vrais biens, qui doivent durer toûjours, & qui ne ſeront jamais poſſédez par l'inſenſé & par le ſcélérat.

Tout ce qui flâte ſur la terre, n'eſt que bagatelles, qui ſont l'objet des plus ardents deſirs des hommes terreſtres, qui ſont de niveau avec les animaux les plus ſtupides. Ils les enviſagent comme le

ſouverain bien ; ils encourent mille dangers pour les aquérir ; ils ſe livrent des combats & s'expoſent à la mort pour ſe les conſerver ; ils s'ennorgueïlliſſent de leur poſſeſſion & ſe plaiſent dans l'ordure, comme les plus vils inſectes ; ces gens vils, & mépriſables, ſe plaiſent aux choſes honteuſes.

Abandonnez, croyez-moi, des choſes ſi terreſtres ; laiſſez à ces pourceaux de pareilles ordures, & que les choſes Céleſtes deviennent le noble objet de toute vôtre ambition : les grandes choſes conviennent aux grands hommes, & les grandes entrepriſes aux hommes coûrageux ; la vie terreſtre n'eſt qu'un paſſage.

Dieu vous a donné pour patrie l'Ether ; ſouhaitez donc avec ardeur de parvenir à ces demeures bien-heureuſes, afin qu'après être ſortis de la priſon corporelle ; après, dis-je, avoir abandonné vôtre corps aux vers, aux animaux voraces, vous puiſſiez vivre en ces lieux dans une félicité ſans bornes, débarraſſez d'une chair impure & caduque, exempts de travaux & de maladies, arrachez enfin à l'empire de la mort & ſortis de cette valée de larmes.

La terre en effet mérite-t'elle un autre nom ? C'eſt l'étable du monde ; c'eſt enfin la productrice & la nourrice de tous les maux ; c'eſt-là que régne le cruel Démon, en qualité de pere & de Roi de tous les vices. Il faut donc penſer ſouvent à la mort ; il faut la repreſenter comme prochaine & menaçante : on doit ſe retracer que la jeuneſſe n'eſt pas exempte de ſes coups imprévûs.

O vie, que vous êtes fragile & ſujéte à différents hazards ! Que vous êtes courte & incertaine ! Vous diſparoſſez comme une vapeur. L'un expire d'un côté, & l'autre périt d'autre part ; c'eſt vous aujourd'hui ; ce ſera demain moi. Petit-à-petit nous ſommes tous détruits ; ſemblables à des agneaux qu'un boucher reſerve dans une bergerie, & qu'il deſtine à être égorgez les uns après les autres ; il les dépéce

dépéce tous, juſqu'à ce que ſes étables ſoient vuides.

Mépriſez donc cette vie fragile, qui commence par les pleurs, dont le milieu n'eſt que travaux & que larmes, & qui ſe termine enfin par la mort. Il n'y a qu'un inſenſé qui puiſſe chérir une vie pareille; il en eſt une autre, que vous devez atendre, qui ſera éxempte de ces calamitez; elle ſera acordée après la mort à ceux qui ont ſervi Dieu par un culte pieux, qui n'ont point mis leur eſpérance aux choſes de la terre, qui ſe ſont maintenus chaſtes, innocents, amateurs de la vérité & de la pureté.

Ceux qui croyent que l'Ether eſt peuplé de Divinitez, voudroient ſçavoir le moyen, s'il en eſt quelqu'un, de pouvoir s'entretenir & avoir commerce avec eux. (*a*) Ce ſeroit là le plus rare preſent qu'

pû

(*a*) Nous ſommes enfin parvenus à un article bien délicat. Il eſt ici queſtion de parler de La Cabale. Comment pouvoir s'entretenir d'une Science qu'on n'a point aprîſe & de laquelle on ne trouve pas de Maitre competent? Si jamais cette Science fut réelle, elle a dû éxiſter parmi les anciens Hébreux; ou ſi ce n'eſt qu'une chimére ſpéculative, on ſe donne un certain ridicule d'en diſcourir, que je laiſſe bien eſſuyer.

Cette Science, ſupoſé que ç'en ſoit une, eſt totalement décriée. Le nom de Magie, qu'on lui a donné, pris en mauvaiſe part, en eſt peut-être la cauſe, parce qu'on a perdu de vûë depuis long-temps les anciens Mages Perſans, qui étoient des Sages & des Philoſophes du premier ordre, d'où elle a tiré ſon nom.

Ceux qu'on apelle *Sorciers*, ne ſont rien moins que *Cabaliſtes*. Ce ſont tout au plus de malheureux empoiſonneurs, qui aprêtent des Breuvages, des Philtres, ou des Méfices, que le feu ſeul, en les embraſant, peut expier; cependant on apelle ces ſortes de gens *Magiciens*.

Pour moi j'ai toûjours regardé *la Cabale*, comme la connoiſſance la plus parfaite de la Divinité & de la nature, & comme la plus ſublime Philoſophie. Heureux ceux qui ſont initiez à de pareils Myſtéres! Ils ſont ſéparez du commun des hommes, par un intervalle qu'on ne ſçauroit meſurer. Je crois même que cette Science n'eſt qu'une interprétation & une intelligence parfaite des Livres Sacrez. Je ne ſuis rien

moins

pût arriver à l'homme, & je crois qu'il en eſt peu qui ſoient dignes d'un ſi grand honneur. Je ne ſuis pas

---

moins que *Cabaliſte*; ainſi ce que j'en pourrai dire ne ſçauroit tirer à conſéquence.

J'ai ſeulement lu quelques Auteurs, qui en traitent, que je n'ai pas entendus. Je ne peux donc pas les condamner. Je m'en ſuis pris à mon ignorance, & n'ai pas voulu ſuivre le torrent de ceux qui condamnent *ipſo facto*, ce qu'ils n'entendent pas. Je crois enfin que la Philoſophie ordinaire n'eſt qu'une partie de *la Cabale*, de même que l'Algébre n'eſt qu'une partie des Mathématiques. J'ai recherché, parmi les Auteurs, qui m'ont paru les moins ſuſpects; j'ai conſulté ceux qui m'ont paru connoître quelques principes de ces Sciences, & je n'ai reconnu, chez les uns & les autres, que des raiſonnements à perte de vûë, qui n'étoient ſoûtenus d'aucune réalité. Cependant, à travers leurs différents ſentiments, j'ai entrevû que L'ASTROLOGIE-JUDICIAIRE étoit la prémiére porte de *la Cabale*, dont voici quelques régles générales.

I.

Il faut obſerver le moment, l'heure, le mois, la ſaiſon, & l'année.

I I.

Il faut connoître le climat, la province, les mœurs des habitans, quel Signe, quel Planette, & quelle Etoile à du pouvoir ſur ce climat, ou cette province, & même ſur le particulier de la naiſſance.

I I I.

Il faut connoître la ſignification de chaque Maiſon, & voir ſi le eſt fortunée ou malheureuſe.

I V.

Il faut connoître le Signe, ou les Signes qui ocupent la Maiſon; éxaminer leurs natures & leurs ſignifications, & obſerver éxactement le degré du Signe, qui eſt à la pointe de chaque Maiſon.

V.

Il faut ſçavoir quels ſont les Seigneurs des Signes qui ocupent la Maiſon; quels Planettes ſont jointes avec eux, & quels aſpects ils reçoivent des autres Planettes.

V I.

Il faut rendre les Almutes des lieux, où ſont logez les Seigneurs de haque Maiſon, & les Seigneurs des triplicitez de ces Maiſons.

VII.

pas éloigné de croire que pluſieurs hommes ſe ſont entretenus avec les Démons, qu'ils évoquent par des

---

VII.

Il faut prendre les Conſignificateurs & les Planettes fortunez, & ceux qui ſe réjoüiſſent en chaque Maiſon, lorſqu'ils s'y trouvent, & voir en quel lieu ils ſont logez.

VIII.

Il faudra voir quels ſont les Planettes infortunez de chaque Maiſon.

IX.

Il faut obſerver quels ſont les Planettes, les Etoiles fixes, Autiſces & Contreautiſces, qui ſe trouvent logez en chaque Maiſon.

X.

Il faudra obſerver les aſpects, qui ſont envoyez à la pointe de chaque Maiſon & à chaque Planette.

XI.

Il faut ſçavoir quel Planette, ou quel lieu du Ciel a quelque pouvoir particulier ſur chaque Maiſon; & comment la Maiſon, le Seigneur de la Maiſon, & le Planette, ſont regardez de tout ce qui eſt dans le Ciel.

XII.

Il faut trouver la force ou la foibleſſe de tous les Significateurs des points des Maiſons, & ſouſtraire les degrez de foibleſſe, pour ſçavoir l'étenduë, la vertu ou la force de chaque Maiſon, ou de chaque Planette, au regard du bien ou du mal ſenſible qui peut arriver par ſon influence.

XIII.

Tout Aſtre, ou tout Point du Ciel, agit avec plus de force, lorſqu'il eſt dans une diſtance, où ſa vertu eſt la plus puiſſante, que lorſqu'il eſt dans une diſtance où il n'a pas tant de vertu ni de puiſſance.

XIV.

Toute partie du Ciel, ou tout Aſtre, qui eſt plus proche de nous, agit avec plus de force & de vertu, ſi ce lieu lui convient pour cet effet, que lorſqu'il en eſt éloigné.

XV.

Toute partie du Ciel agit ſur les choſes inférieures, ſuivant la diſpoſition de la matiére.

XVI.

Tout point du Ciel, ou toute Etoile, qui agit ſelon ſa nature, influë avec plus de force & de vertu, que lorſqu'elle agit par accident.

XVII.

des charmes, d'autant plus facilement, qu'ils ſont plus voiſins de la terre & qu'ils vivent dans l'air : ils ſont

XVII.

Quelque Point du Ciel, ou quelque Etoile, qui agit par accident, influë en ce moment avec plus de force & de vertu accidentelle, que par ſa force & ſa vertu naturelle.

XVIII.

L'influence générale, qui cauſe un bien ou un mal général, ſuſpend l'effet des influences des nativitez particuliéres, qui ſont contrariées & puiſſamment combatuës par l'influence générale.

S. Thomas, dans ſon TRAITE' CONTRE LES GENTILS, *Liv. III. Ch.* 82. démontre la force & la vertu que les Corps Céleſtes ont ſur les corps inférieurs, & conclut de cette ſorte, par ce Silogiſme.

Corpora ergo Cæleſtia movent, &
Diſponunt corpora inferiora,
Corpora igitur Cæleſtia
Sunt motiva & regitiva omnium,
Inferiorum corporum,
Oportet ergo quod motus Cæli
Cauſa ſit omnium aliorum motuum.

Hypocrate, au Livre de L'AIR DES EAUX ET DES LIEUX, s'exprime de cette maniére. „ Il faut ſur-tout obſerver les „ grands changements de tems, afin de ne point adminiſtrer de remédes dans ces ſaiſons fâcheuſes. Il faut toûjours laiſſer écouler dix jours, ou environ. Les deux Solſtices ſont très-dangereux ; ſur-tout celui d'Eſté, auſſi bien que les deux Equinoxes ; ſur-tout celui d'Automne. „ Il faut avoir égard au lever des Aſtres ; ſur-tout de la Canicule, & au coucher de L'ARCTURE, Etoile de la prémiére grandeur, à la queuë de l'Ourſe & à celui des Pléiades.

Et dans un autre endroit, il dit ; „ Qu'il faut obſerver le lever & le coucher des Aſtres, qui ſont les cauſes des changements & des maux, ocaſionnez par l'excès des nourritures, qui ſont la plûpart des maladies. " Il ſeroit donc néceſſaire que MM. les Médecins s'apliquaſſent à l'Aſtrologie.

Ces principes d'Aſtrologie nous conduiſent droit à la *Cabale Spéculative*, ſur laquelle CORNELIUS AGRIPPA s'eſt fort étendu, dans ſa PHILOSOPHIE OCULTE. Il faut commencer par ſçavoir quels ſont les 72. grands noms de Dieu, portez par les 72. Anges, porteurs du nom de Dieu, SCHEMHAM-PHORAS, dont voici la Table ſuivante.

VEHUIAH,

ſont fréquemment dans la compagnie des hommes; ils

VEHUIAH.	*LEUVIAH.	*ANIEL.	*MEBAHIAH.
JELIEL.	*PAHALIAH.	*HAAMIAH.	*POJEL.
SILAEL.	*NELCHAEL.	*REHAHEL.	*NEMAMIAH.
ELEMIAH.	*JEJAJEL.	*JEJAZEL.	*JEJALEL.
MAHASIAH.	*MELAHEL.	*BAHAHEL.	*HARABEL.
LELAHEL.	*HAHIVIAH.	*MICHAEL.	*MIZRAHEL.
ACHAIAH.	*NITHHAIAH.	*VEVALIAH.	*UMABEL.
CAHETHEL.	*HAAIAH.	*JELAHIAH.	*JAHHEL.
HAZIEL.	*JERATHEL.	*SCALIAH.	*ANNAVEL.
ALADIAH.	*SECHIAH.	*ARIEL.	*MEHIEL.
LAVIAH.	*REYEL.	*AZALIAH.	*DAMABIAH.
HAHAIAH.	*OMAEL.	*MICHAEL.	*MANAKEL.
JESALEL.	*LECABEL.	*VEHUEL.	*EJAEL.
MEBAHEL.	*VASAVIAH.	*DANIEL.	*HABUJAH.
HARIEL.	*JEHUIAH.	*HAHASIAH.	*ROCHEL.
HAKAMIAH.	*LEHAIAH.	*IMAMIAH.	*JABANIAH.
LEVIAH.	*CHAVAKIAH.	*NANAEL.	*HAJAJEL.
CALIEL.	*MANADEL.	*NITHAEL.	*MUMIAH.

NOMS DE DIEU, TRE'S-SACREZ, CABALISTIQUES, & les dix SE'PHIROTHS.

EHEIE'....	Je seray.	*Sanumération.*	KETHER....	Diadéme.
JOD, ou TETRAGRAMMATON...	Premier engendré, s'attribuë au fils de Dieu.	*Num.*	HOCHMA...	Sageſſe.
TE'TRAGRAMMATON-ELOHIM.....	S'attribuë au Saint Eſprit.	*Num.*	BINA.....	Intelligence.
EL.....	.....	*Num.*	HÆSED.....	Clémence, bonté.
ELOHIM-GIBOR....	.....	*Num.*	GEBURACH.	Dieu fort, puniſſant les crimes.
ELOHA....	.....	*Num.*	TIPHERETH.	* Beauté.
TETRAGRAMMATON-SABAOTH, ou ADONAI-SABAOTH...	.....	*Num.*	NEZAH.....	Triomphe, victoire,
ELOHIM-SABAOTH...	Dieu de piété & de concorde.	*Num.*	HOD.....	Loüange.
SCHADDAI..		*Num.*	ZESOD....	Toutpuiſſant fondateur.
ADONAI-MELECH...	Roy.	*Num.*	MALEHUD..	Royaume, Empire.

ils leur aparoiſſent, les ſervent de leur plein gré, & ſont ſouvent épris d'amitié pour les jeunes gens.

Les Divinitez Ethérées, au contraire, n'aiment pas la terre; ils ne daignent pas prendre connoiſſance des choſes d'ici-bas; ils déteſtent les impiétez des hommes, qui leur font détourner la vûë. Ils ſçavent juſqu'à quel point la nature-humaine eſt inſenſée, dépravée, fauſſe, perfide, audacieuſe, mépriſante, & blaſphêmatrice des Dieux; ce qui fait qu'il eſt très-difficile de commercer avec eux: c'eſt une grace qu'ils acordent rarement aux hommes; ils ne prêtent pas l'oreille à leurs priéres; ils détournent les yeux de deſſus leurs Offrandes, qui ne procédent ſouvent que de richeſſes, aquiſes par la fraude ou par l'uſure.

Après s'être enrichis, par une voye pareille, ils aportent dans les Temples une petite partie de leurs richeſſes; comme ſi le Ciel étoit une choſe vénale.

Animaux à deux pieds, avez-vous pû vous imaginer que les Dieux ſont avares, qu'ils deſirent l'or & des pierres précieuſes? Avez-vous pû croire qu'ils ayent beſoin de quelque choſe de vôtre part? Avez-vous crû les corrompre, comme le commun des hom-

---

Il y a outre cela dix degrez, pour arriver à la connoiſſance Cabaliſtique; qui ſont, *l'objet, le diaphane, le ſens extérieur, le ſens intérieur, la fantaiſie, le jugement brute, le jugement humain, la raiſon, l'intellect, & l'eſprit.*

Il y a dans LA CABALE *deux Maiſons Principales, & cinquante Portes d'Intelligence.*

Voyez le COMMENTAIRE DE JEAN L'ARCHANGE à ce ſujet. Et pour la CABALE-PRATIQUE, il faut voir les PRINCIPES MAGIQUES DE PIERRE DE ABAN.

Il donne une aſſez éxacte énumération de la *Table Hébramine*, & de tous les *Génies*, qui préſident aux heures de jour, à celles de nuit, aux différents jours de la ſemaine, aux quatre Parties du Monde, aux quatre Saiſons. Il enſeigne les Fumigations, les Caractéres, & les Priéres. Il marque leur Analogie, avec les Planettes; & une infinité de choſes, plus curieuſes peut-être pour la ſpéculation que pour les effets.

mes?

mes ? Vos preſents ſont-ils capables de les tenter ? Puiſqu'ils ſont parfaitement heureux ; tout ne leur apartient-il pas ; la terre, la mer, & l'Ether ? Comment pouvez-vous donc donner aux Dieux ce qui leur apartient ? N'eſt-ce pas d'eux que vous tenez tout ? Si les dons que vous leur offrez leur ſont inutiles, il eſt par conſéquent difficile d'atirer leur preſence par ce moyen. Mais quoique nous reconnoiſſions la grandeur de cette entrepriſe, nous allons cependant éxaminer juſqu'à quel point nos forces ſont étenduës de ce côté-là. Il faut d'abord aprofondir les cauſes qui nous atirent les graces de ces Intelligences.

Ils ne peuvent être touchez par les richeſſes, la nobleſſe, les Dominations, les Empires, ni par les plus faſtueux triomphes : la beauté ni la force ne les interreſſent pas davantage ; ils mépriſent toutes ces choſes : ce n'eſt donc pas par ces moyens qu'on atire leurs divins regards ; il faut donc chercher une autre voye, pour atirer leur preſence & leur entretien. Mes Chants ſeront-ils aſſez heureux pour la décrire, & pour enſeigner ce grand Art Cabaliſtique ? Oüi, ſi les Intelligences me ſont propices.

Il faut d'abord avoir le corps & l'eſprit purs. Ah ! qu'en pareil cas l'homme devient agréable aux Dieux. Il les force de lui acorder tout leur amour ; ils déteſtent (que dis-je) ils abhorrent d'autant plus l'impureté, que leur nature eſt plus parfaite & plus épurée : il faut donc donner tous ſes ſoins pour ſe purifier parfaitement ; il faut ſe dévêtir du vieil-homme & du vêtement noir du péché ; il faut être orné de la robe blanche ; le blanc eſt l'apanage des Dieux, & le noir eſt celui des Mânes. J'avouë qu'il eſt difficile de parvenir à ce point de perfection. Quel eſt celui qui paſſe ſa vie ſans crime ? Où eſt l'homme qui ſoit exempt de toutes taches ? Chaque choſe ſe reſſent du vice de la nature ; il n'eſt rien de ſi beau ſur la terre qui n'ait quelque tache.

Il y a des péchez frivoles, véniels, & de ſi petite conſéquence, qu'on peut preſqu'aſſurer qu'ils n'offenſent pas les Dieux & n'atirent pas leur indignation; de pareilles fautes ne ſont pas des ulcéres, & ne doivent être regardées que comme quelques taches répanduës ſur un beau corps: les Intelligences acordent facilement le pardon de pareilles fautes, en conſidération de l'infirmité de la nature-humaine; les fautes graves, au contraire, les offenſent ſenſiblement; ils haïſſent, ils mépriſent & déteſtent tous les criminels; ils refuſent leurs offrandes, s'ils n'ont pas effacé leurs péchez par l'effuſion de leurs larmes; s'ils n'ont pas fait ſuccéder la pureté & la candeur aux taches noires que le crime leur a fait contracter, & s'ils n'ont pas obtenu leur pardon, par les priéres les plus ferventes, par la douleur la plus amére, & par la pratique de la vertu.

Il faut enfin qu'ils ſe dépoüillent de leur vieille peau; ſemblables au ſerpent, qui abandonne au printems ſa peau & ſes écailles antiques, qu'il laiſſe au milieu des rochers; alors il leve vers le Ciel ſa tête altiére; l'orgueïl qui le poſſéde paroît à ſa contenance, & ſa langue à trois pointes forme d'horribles ſifflements.

C'eſt par une purification pareille qu'on peut apaiſer les Intelligences; c'eſt pour lors qu'ils ſe manifeſtent & qu'ils nous rendent des oracles. Il faut en outre joindre la couleur de roſes à la blanche; * c'eſt ce mêlange heureux qui forme les plus beaux viſages; comme quand on broye & qu'on mêle ſur le porphyre le blanc avec le rouge; il en réſulte une couleur de roſes, qui déſigne l'amour, parce qu'il eſt ſemblable au feu qui rend des flâmes rouges; la couleur & la chaleur en ſont émanées. Il faut encore aimer fortement ces Divinitez; ce n'eſt que par l'amour violent qu'on leur porte, qu'on ſe rend dignes d'en être aimé; quiconque aime les Dieux & vit avec pureté, n'en peut être mépriſé; il joüira, tôt ou

* Cet endroit regarde le Grand Oeuvre. C'eſt la jonction du Lys blanc, avec la Roſe rouge.

ou tard, de la récompenſe de l'amour qu'il leur a porté ; il ſera éxaucé dans ſes priéres, & peut compter ſur une félicité aſſûrée.

Mais, hélas ! quel eſt celui qui aime les Dieux, ou, pour mieux dire, quel eſt celui qui ne leur préfére pas les plaiſirs corporels & même honteux ? La plus grande partie des hommes employent leurs biens à nourrir des oyſeaux de proye, pour leurs plaiſirs, ou bien à engraiſſer des chevaux ; un autre recherche les honneurs avec une ambition démeſurée ; il eſt le joüet de la fortune ; cet autre ſe renferme comme un hybou dans une maſure pour conſerver ſes treſors ; celui-ci, épris de l'amour des richeſſes, les amaſſe par toutes ſortes de moyens ; il leur adreſſe une prophane & ſacrilége adoration.

Hélas ! ceux qui ſont pareillement atachez aux choſes de la terre ne ſe ſoucient pas beaucoup des choſes Céleſtes ; on ne peut en même-tems ſervir deux maîtres opoſez : celui qui ſe revêt de blanc doit mépriſer la couleur noire ; ſi la lumiére flâte quelqu'un, les ténèbres l'atriſtent ; celui qui aime la douceur ne ſçauroit s'acoûtumer à l'amertume ; celui qui aproche de la terre s'éloigne du Ciel ; & l'on ne peut aimer les demeures Ethérées, qu'après s'être dépoüillé de l'amour terreſtre.

Mais, ô douleur ! qu'il eſt peu de gens qui puiſſent mépriſer les choſes d'ici bas, pour s'élever au Ciel, ſur les aîles de la contemplation ! J'avouë qu'il eſt difficile d'y parvenir ; mais la grandeur de la récompenſe rend faciles les plus grands travaux ; on les entreprend avec plaiſir pour l'aquérir. Qu'eſt-il en effet de plus grand que de pouvoir s'entretenir avec les Divinitez ? Quel prix plus noble peut nous donner de l'émulation ? Qu'y a-t'il enfin de ſi pénible que nous ne devions pas ſuporter pour y parvenir ?

Les gens adonnez à la môleſſe ſouhaiteroient qu'il y eût des récompenſes atachées à la digeſtion. Ne ſçait-on pas que le chemin de la vertu eſt preſque

impratiquable ? Celui qui eſt laborieux aquiert la ſageſſe & les honneurs, qui ſont inſéparables de la ſolide vertu. Le courageux ſoldat remporte des dépoüilles glorieuſes; & le lâche militaire n'eût jamais de gloire. Il faut donc faire les derniers efforts pour aquérir l'amitié des Dieux ; c'eſt à eux qu'on doit tous les heureux ſuccès qui arrivent pendant la vie, & la récompenſe ſans bornes atribuée après la mort.

Pourquoi faire tant de cas de la terre, qu'il faut abandonner après un inſtant de joüiſſance ? Aveugles que nous ſommes ! avons-nous pû penſer que les biens fugitifs dont nous joüiſſons ſeroient éternels ? Quelle démence ! Il faut en outre fatiguer les Dieux, par les priéres les plus ferventes & les plus aſſiduës. Il ne ſuffit pas d'avoir détruit le vieil-homme ; il faut avoir une foi fervente, ſoûtenuë d'oraiſons réïtérées, qui nous procurent une glorieuſe victoire & nous faſſent joüir de la lumiére la plus pure, qui éclaire nôtre entendement.

Un vieux chêne n'eſt pas abatu du premier coup ; une ſeule goutte d'eau ne cave pas le marbre ; Rome n'a pas été conſtruite en un jour ; les moiſſons, les animaux, & les forêts, ne ſe forment que petit-à-petit, & ils ne doivent leur cruë qu'à de longues années. Peut-on après cela eſpérer de conſommer un ſi grand œuvre en ſi peu de tems ? Les plus grands Rois ne ſont pas acceſſibles à la prémiére ſollicitation ; les Dieux ſont d'une condition bien plus élévée; peut-on eſpérer qu'ils comblent nos vœux, s'ils ne ſont, pour ainſi dire, forcez de ſe rendre aux priéres les plus aſſiduës ?

On doit vâquer à l'oraiſon trois ou quatre fois chaque jour, pour atirer leurs Céleſtes preſences & pour être inſtruits de leurs divins Arcanes. Courage, mortels, croyez mes leçons, mettez-les en pratique, ſûrs d'aquérir dès cette vie périſſable une félicité ſans bornes, & de vous en aſſûrer une beau-

coup

coup plus étenduë, quand vous ſerez dépoüillez de cette chair corruptible, au milieu d'un fleuve de délices dont les Cieux ſont arroſez.

C'eſt-là que vous découvrirez ce fameux monde Archétype, & que vous aprocherez de la gloire immortelle du Pere univerſel de toutes les choſes créées, qui eſt le plus beau & le meilleur de tous les Eſtres, qui eſt la Source Eternelle de la vie & de la plus pure lumiére.

Que de gens vont s'imaginer que jamais les Intelligences ne ſe ſont communiquées aux mortels & vont traiter mes écrits de rêveries! Je leur pardonne volontiers; la nature n'a pas donné à tout le monde le même génie. Il eſt des hommes qui ne ſont agitez que du ſoin des choſes Céleſtes; les matiéres les plus ſublimes les ocupent; très-peu d'autres, marchant plus terre-à-terre, s'en tiennent à la médiocrité; ils aprehendent de s'élever par un vol trop rapide; ils aiment la terre, leur patrie, & n'oſent un inſtant la perdre de vuë: ils n'oſent imiter ces oyſeaux, qui s'élévent dans le vuide des airs & gagnent les lieux les plus ſublimes, ſoûtenus de leurs aîles empénnées; d'autres volatils, moins hardis, ne quitent jamais la moyenne région de l'air; les plus peſants enfin n'oſent s'écarter de la terre.

Il ne ſera plus étonnant que mes écrits ne faſſent pas d'impreſſion ſur le vulgaire; la peſanteur de leur entendement en ſera cauſe. Je n'ai cependant rien avancé qui n'eût pour baſe la vérité. En effet, quel eſt celui qui auroit pû paſſer ſa vie ſur les montagnes les plus eſcarpées, ou habiter tout ſeul au milieu des deſerts? Il ſe ſeroit bien-tôt livré au deſeſpoir, s'il n'avoit été conſolé par quelque Divinité. Croyez-moi, celui qui habite les retraites & qui fuit tout commerce humain doit être regardé comme un inſenſé, ou il doit avoir quelque choſe de ſurnaturel à l'homme, & il doit avoir de fréquents entretiens avec les Saints.

C'eſt de cette façon qu'ont vécu les anciens Prophêtes, & pluſieurs Peres, après la mort du Chriſt, qu'on place au rang des Saints; & même de nôtre tems pluſieurs Anacorétes. Peut-on croire que d'auſſi grands hommes ſoient inſenſez, hébêtez, ou mépriſables, quand on les voit parler avec prudence & connoiſſance, faire des miracles étonnants & prédire l'avenir ? N'eſt-il pas plus naturel de croire qu'ils ſont animez de l'Eſprit Divin ? Outre cela, la Ste. Egliſe nous aprend qu'il y en a eu qui ont eu des viſions. Je ne vois pas, après de pareils témoignages, qu'on puiſſe douter.

Il eſt donc poſſible à l'homme de s'entretenir avec les Intelligences heureuſes, ce qui me paroît être le bien le plus parfait qui puiſſe arriver à un mortel pendant cette vie, juſqu'à ce que ſon ame, dépoüillée de la priſon corporelle, entraîne avec elle ces trois parties qui la compoſent, qui ſont, l'eſprit, le ſens & le mouvement, pour parvenir à la félicité parfaite, dont on joüit dans la région du feu, où il ſera déïfié lui-même, en habitant avec les Divinitez !

O Ciel, que vous êtes immenſe ! ô Cour Royale des Divinitez, que vous êtes pure, belle & admirable ! De combien d'étoiles ne brillez-vous pas de toutes parts ! Vous regorgez de délices. En effet, ſi la terre, qui eſt la demeure des hommes & des autres animaux, qui eſt la plus vile portion du monde, eſt ornée de ſi belles productions; que doit-ce être, à plus forte raiſon, que la demeure des Dieux, maîtres de toutes les choſes créées, & qui poſſédent les Dominations les plus étenduës ? Plût à Dieu, qu'après que les fatales Sœurs auront rempli la trame de mes deſtinées, & que je ſerai débarraſſé de ce corps corruptible, je puiſſe joüir de ces demeures heureuſes !

J'ai enfin parcouru, par mes Chants, les douze Signes du Zodiaque, par l'aſſiſtance Divine, qui ne m'a pas abandonné. J'ai fini un Ouvrage long, qui

m'a coûté des ſoins & des veilles. Quelles graces n'ai-je pas à vous rendre, Prince Souverain de l'Univers ! C'eſt par vos Ordres Sacrez que j'oſai me charger d'une telle entrepriſe ; vous m'en avez donné les forces. Si j'ai fait quelque choſe de bon ; ſi mes écrits ont quelque beauté, vous en devez être loüé & glorifié à jamais.

Tout ce qui eſt bon, tout ce qui eſt beau dans la nature, procéde immédiatement de vous. Vous en êtes la Source inépuiſable. Vous êtes le commencement & la fin de mon Ouvrage, & vous avez conduit mon génie & ma main. Je n'en rends graces qu'à vous ; & c'eſt à vous ſeul qu'en eſt dû tout l'honneur.

Si j'ai quelque récompenſe à eſpérer, je vous demande, ô mon Dieu ! que quand je ſerai parvenu à la fin de mes jours ; & quand je ſerai prêt de finir cette vie, qui n'eſt tiſſuë que de ſonges vains & de fictions chimériques, & qui n'eſt remplie que de peines & de travaux, où le vrai ſage trouve tant d'amertume, vous daigniez pardonner tous mes crimes, être indulgent à ma miſérable condition : vous daigniez oublier les fautes, que m'a fait commettre l'aveuglement de mon eſprit, & que vous vouliez permettre que mon ame joüiſſe d'un plein repos dans le Ciel.

Pour vous, mon Livre, parcourez l'Univers, allez vous livrer à la plus noire envie. Vous allez trouver d'aboyants Critiques, dont la dent vénimeuſe va vous déchirer ; vous trouverez bien des gens, qui, étant incapables de rien produire de loüable, font leurs efforts pour détruire les productions des autres, & qui ne s'atirent de réputation que ſur les ruïnes de celle d'autrui. Fuyez de pareils envieux ; leur bouche eſt empoiſonnée. Ne vous livrez qu'aux gens ſçavants & bons ; ils ſont en petit nombre, & vous ne ſerez bien reçû que de cette petite quantité. Souvenez-vous que Dieu même n'a donné à la nature qu'un petit nombre de choſes excellentes.

Apro-

Aprochez vous des bons avec reſpect ; c'eſt d'eux que vous reçevrez la récompenſe. Je ſuis aſſez content de leur ſeule aprobation : embarraſſez-vous peu des diſcours du vulgaire ; mépriſez même ſes ridicules entretiens ; ſes jugements ſont inſenſez, & ſon raiſonnement imbécile. Il n'y a que la folie qui puiſſe être de ſon goût. Chacun cherche des mets propres à ſon palais ; tout le monde ne goûte pas les mêmes plaiſirs. Les gens ſçavants, & les bons, ſaiſiſſent avec avidité la piété, la vérité & l'honnêteté ; ils liſent & aprennent avec joye ce qui concerne ces vertus ; c'eſt-là leur nourriture & la conſolation de leur eſprit. Vous ſerez agréable à de pareilles gens, ſi je ne me trompe, & vous en reçevrez un acuëil favorable.

Allez donc, Livre heureux, ſubſiſter dans l'avenir le plus reculé ; & après que mes membres auront été dépoſez dans un triſte tombeau, ſoyez mon ſurvivant. Parcourez les Peuples & les Royaumes entiers, & répandez mon nom aux deux bouts de l'Univers. FIN.

TABLE

Des Sommaires, Livres & Signes, contenus au Tom. 2.

SOMMAIRE DU LIVRE SEPTIE'ME.

LA BALANCE.

DAns ce Chant, l'unité de Dieu, premier principe de toutes choſes, eſt prouvée ; on y montre évidemment qu'il eſt ſouverainement parfait, ſimple, éxiſtant, très-ſage ; qu'il eſt le ſouverain bien ; qu'il eſt éternel, infini & incorporel. Le Poëte traite, en paſſant, de la peſanteur & de la legereté. Il y établit qu'au défaut des ſens, qui ſont trompeurs, on doit ſe conduire par une ſaine raiſon, qui eſt la régle infaillible de la vérité. Il dévelope ſon ſyſtême des habitans raiſonnables de l'Ether, qu'il regarde comme des créatures beaucoup plus nobles que les hommes.

mes. Il recherche s'il y a plusieurs Mondes, & convient de la difficulté qu'on rencontre quand on veut définir la nature de l'ame : il attribuë la cause du mouvement à la volonté & à la chaleur : il donne ensuite son sentiment sur la douleur & la lassitude, sur les passions de l'ame & les sens du corps. Il croit que c'est l'ame seule qui agit par les organes corporels ; que par conséquent ce ne sont pas les yeux qui voyent ni les oreilles qui entendent, & ainsi des autres sens ; ce qu'il prouve clairement, par des arguments tirez des plus pures sources de la Philosophie. Il montre enfin évidemment l'immortalité de l'ame, la nécessité & l'utilité de ce dogme, qu'il insinuë & qu'il inculque, en se faisant à lui-même des objections qu'il réfute.

SOMMAIRE DU LIVRE HUITIE'ME.

LE SCORPION.

L'Auteur parle de la destinée, qu'il dit n'être autre chose que l'ordre que Dieu a une fois prononcé ; que c'est delà que procedent l'économie & l'arrangement de toutes les causes secondes ; il en conclut fort juste, que le hazard & la fortune ne sont que des noms vains qui ne signifient rien. Il s'éforce de concilier la Providence Divine avec le Libre-Arbitre, en expliquant ce que c'est que le Libre-Arbitre, qui ne consiste qu'à se conduire selon les loix de la droite raison, & qu'il prouve n'être pas contraire à la Providence Divine ; mais bien plûtôt qu'il concourt avec elle. Il avance que l'ame humaine joüit d'une parfaite liberté, si-tôt qu'elle a dompté les passions, qui déclarent une guerre continuelle à la raison ; que si, au contraire, elle est soûmise & entraînée par les passions déréglées, elle doit être regardée comme esclave ; il établit & traite fort au long ce sentiment. Il propose deux ou trois autres objections, & paroît un peu trop favoriser le sentiment des Epicuriens, en résolvant la derniere, & dément ce qu'il a ci-devant avancé. Il résout assez heureusement l'objection, pourquoi les honnêtes gens

sont

ſont ſouvent malheureux & les méchants preſque toûjours fortunez, & cela par la diſtinction qu'il fait des biens du corps & de ceux de l'eſprit, de ceux du vulgaire & de ceux des ſages. Dans toute l'étenduë de ce Livre enfin, il défend avec force & énergie la Providence Divine contre les libertins.

SOMMAIRE DU LIVRE NEUVIE'ME.

LE SAGITTAIRE.

Ce Livre contient des leçons pour l'ame, quant aux mœurs : l'Auteur feint qu'il eſt enlevé dans la lune, où pendant qu'il expoſe ce qu'il a vû, il ſemble propoſer le ſentiment des Pithagoriciens ſur la Métempſicoſe : la folie & les crimes peuplent le genre-humain & l'excitent à la volupté, à l'avarice, à l'orgueil & à l'envie. Les Démons conſpirent avec eux dans l'air. Il dépeint analogiquement quatre Rois, qui ſont ſoûmis à un ſeul plus grand Roi, & qui partagent leurs Démons en quatre troupes, qui excitent les hommes aux quatre vices ci-deſſus. Il tourne enſuite ſon éxamen ſur le ſpectacle des choſes humaines. Il diſtingue cinq eſpéces d'hommes ; ſçavoir, les pieux, les prudents, les ruſez, les fols, & les furieux. Il corrige, par la ſeule doctrine des mœurs, les fols & les ruſez. La ſcience & la ſageſſe ſont différentes entr'elles, & on néglige tout-à-fait celle qui eſt la plus néceſſaire. Il prend delà ocaſion de donner différents préceptes ſuccints & ſolides pour la culture de l'ame, quant aux mœurs. Il maltraite avec aigreur, quoiqu'indirectement, les Moines, & le Pape lui-même, à la fin de ce livre.

SOMMAIRE DU LIVRE DIXIE'ME.

LE CAPRICORNE.

Dans ce Livre, l'Auteur traite à fond de la culture de l'ame, pour les Sciences & les beaux Arts. Au commencement il s'emporte, avec véhémence & ironiquement, contre la luxure & l'hypocriſie des Moines, & donne la méthode d'étudier. Le ſage porte aiſément tout avec lui, ce que le riche en fond de terre ne ſçauroit

roit faire. Les anciens Philoſophes, après avoir prié Dieu, ont obtenu de lui la Pierre Philoſophale. L'Auteur décrit énigmatiquement la maniére de la préparer. Il avance qu'il ne convient pas au ſage de ſe marier. Qu'il ne faut faire la guerre que dans l'extrêmité, où l'on eſt réduit à défendre les Autels & les foyers domeſtiques. Il excite les hommes à l'amour de la vertu, en leur propoſant l'exemple d'un certain Hermite, à qui les péchez des hommes cauſoient des maux de cœur & des envies de vômir. L'eſprit de Dieu eſt le ſeul qui purifie les cœurs; ſi-tôt qu'on en eſt parfaitement rempli, on n'a plus beſoin que de très-peu de choſes pour le ſoûtien de la vie, qui eſt double; celle de l'eſprit & celle du corps. Les ſages vivent de celle de l'eſprit, & le vulgaire de celle du corps. Les méchants croyent l'ame mortelle, & ſouhaitent qu'elle ſoit telle; les gens de bien, au contraire, ſe réjoüiſſent de ſon immortalité. Il parle avec force & énergie de la méditation des miſéres humaines, qui élévent l'homme à Dieu. Il ataque, en paſſant, la Cour du Pape Clément lui-même; & il finit ce Livre, en conſidérant combien il eſt difficile de parvenir à la vraye ſageſſe dans ce monde.

SOMMAIRE DU LIVRE ONZIE'ME.

LE VERSEAU.

Ce Livre donne des préceptes Aſtronomiques; il décrit tous les Cercles du monde, l'ordre & le mouvement des Planettes, ſelon le ſyſtême de Ptolomée; il fait une énumération éxacte, non-ſeulement des Signes du Zodiaque, mais encore de tous ceux du Ciel, & des étoiles qui les compoſent; il décrit en outre le lever & le coucher de chacun d'iceux, après-quoi il agite la queſtion de la matiére & de la forme. Il avance que l'Ether, le plus pur & le plus élevé, eſt plus dur que le diamant. Il donne, pour raiſon des Eclipſes, l'interpoſition de la Lune. Il prouve que le Ciel, en tournant, ne fait aucun bruit & ne rend point de ſon. Il avance que les Aſtres changent & gouvernent tout,

& qu'ils ſe meuvent avec le Soleil. Il explique pourquoi les Planettes ne jettent point d'étincelles. Il prouve que le Ciel eſt le premier mobile ; & que tous les Globes, auſſi-bien que lui, tournent ſans ceſſe, par un ordre une fois donné par le Createur : que ce ſont les formes qui donnent l'Eſtre aux choſes ; que l'Ether eſt peuplé d'habitans, qui vivent ſans avoir beſoin de nourriture. Il donne la raiſon des taches qu'on aperçoit dans la Lune. Il affirme, en Phyſicien, que la matiére eſt éternelle ; & en qualité de Théologien, il nie que cela puiſſe être. Il parle, ſelon la Philoſophie à la fin du preſent Livre, des Eléments & des Météores, & enſuite il donne ſon ſentiment.

SOMMAIRE DU LIVRE DOUZIE'ME.

LES POISSONS.

L'Ether le plus élevé ne termine pas les choſes créées ; il y a hors des confins du Ciel une lumiére immenſe qui n'eſt pas corporelle. Dans ce Chant, on raporte les rêveries des anciens Philoſophes ſur la triplicité du Ciel, qu'ils prétendoient être ocupé par des habitants. Le Poëte s'éforce de prouver qu'il y a une lumiére incorporelle, & qu'elle eſt la forme qui communique l'eſtre aux choſes ; que cette lumiére ne peut être vûë des yeux corporels ; ce qui lui donne ocaſion de raporter des choſes étonnantes des formes ſans matiére. Il prétend que l'Ether, & cette lumiere, ſont peuplez par une multitude innombrable de Divinitez, dont il décrit la dignité & la vie. Il menace les Athées d'une ruïne & d'un anéantiſſement éternel. Il exhorte les hommes, juſtes & pieux, à mépriſer les biens de la terre & à s'atacher aux choſes Céleſtes ; il les conſole par l'eſpoir d'une vie éternelle. Il prétend qu'il eſt facile aux hommes de s'entretenir avec les mauvais Démons, ce qui n'eſt pas de même avec les bons ; cette faveur n'eſt acordée qu'à ceux qui ſont purifiez. Il aſſure que c'eſt être méchant, que de ne pas convenir de pareilles véritez ; & après avoir rendu graces à Dieu, il finit ſon Poëme.

Fin de la Table.



